# MÉMOIRES

DE

# J. CASANOVA

## DE SEINGALT

## ÉCRITS PAR LUI-MÊME

SUIVIS DE

## FRAGMENTS DES MÉMOIRES DU PRINCE DE LIGNE

*Nequidquam sapit qui sibi non sapit.*

CIC. AD TREB.

NOUVELLE ÉDITION

COLLATIONNÉE SUR L'ÉDITION ORIGINALE DE LEIPSICK

—

TOME DEUXIÈME

Casanova de Seingalt - Ligne, 2
Mémoires écrits par lui-même.
sd collationnée
*31486*

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

Mai 2013

**Giacomo Casanova**

# Mémoires de J. Casanova de Seingalt, écrits par lui-même

## TOME DEUXIÈME

Texte issu d'une numérisation en "mode image" du site GALLICA

(http://gallica.bnf.fr )

Edition Garnier Frères - 1880

Chapitre premier Chapitre II Chapitre III Chapitre IV

Chapitre V Chapitre VI Chapitre VII Chapitre VIII

Chapitre IX Chapitre X Chapitre XI Chapitre XII

Chapitre XIII Chapitre XIV Chapitre XV Chapitre XVI

Chapitre XVII Chapitre XVIII Chapitre XIX Chapitre XX

Chapitre XXI Chapitre XXII Chapitre XXIII Chapitre XXIV

## CHAPITRE PREMIER.

Horrible malheur qui m'opprime. - Refroidissement d'amour. - Mon départ de Corfou et mon retour à Venise. - Je quitte l'état militaire et je deviens joueur de violon.

La blessure se cicatrisait, et je voyais s'approcher le moment où, sortant de son lit, elle reprendrait ses premières habitudes.

Le général des galères ayant ordonné une revue générale à Gouyn, M. F. s'y rendit en me laissant l'ordre de l'y rejoindre le lendemain de bonne heure dans la felouque. Je soupai seul avec madame ; et, m'étant plaint que je ne la verrais pas le jour suivant :

« Vengeons-nous cette nuit de cette privation, me dit-elle, et passons-la à causer. Voici les clefs ; quand vous aurez vu que ma femme de chambre m'aura quittée, passez par la chambre de mon mari, et revenez. »

Je ne manque pas de suivre l'avis à la lettre, et nous voilà vis-à-vis l'un de l'autre, ayant cinq heures devant nous. Nous étions au mois de juin ; la chaleur était brûlante. Elle était couchée ; je la serre dans mes bras, elle me presse contre son sein ; mais, exerçant sur elle-même la tyrannie la plus cruelle, elle croit que je ne dois pas me plaindre si je ne suis soumis qu'aux mêmes privations qu'elle s'impose. Mes remontrances, mes prières, mes supplications, ne servent de rien.

« Il faut, dit-elle, tenir l'amour en bride et en rire, puisqu'en dépit de la dure loi que nous lui imposons, nous n'en parvenons pas moins à satisfaire nos désirs. »

Après l'extase, nos yeux, nos bouches s'ouvrent à la fois, et à quelque distance l'un de l'autre, nous nous complaisons à considérer la satisfaction mutuelle qui brille sur nos traits.

Nos désirs renaissaient ; je la vois porter un regard sur mon état d'innocence entièrement exposé à sa vue. Elle semble se fâcher ; et, rejetant loin d'elle tout ce qui rendait la chaleur plus incommode, et le plaisir moins parfait, elle s'élance vers moi. Je crus voir quelque chose de plus qu'une fureur amoureuse ; c'était une espèce d'acharnement. Je partage son délire, je la

presse avec une sorte d'emportement, je jouis d'un bonheur qui va m'anéantir..., mais au moment de compléter l'offrande, elle me démonte, s'esquive, fuit et revient d'une main officieuse, mais qui me parut de glace, achever l'œuvre par un demi-bonheur.

« Ah ! cruelle amie, tu es toute de feu, et tu te prives du seul remède qui pourrait le calmer. Ta main charmante est plus humaine que toi ; mais tu n'as point goûté des délices que tu m'as fait savourer. Que ma main ne doive rien à la tienne ! Viens, cher objet de mes vœux ! L'amour double mon existence dans l'espoir de mourir encore, mais seulement dans ce joli réduit dont tu m'as chassé au moment du bonheur. »

Pendant que je l'entretenais ainsi, son âme s'exhalait en tendres expressions, et, me serrant étroitement dans ses bras, je sentis qu'elle était inondée de jouissance.

Le temps du silence fut un peu long ; mais cette jouissance contre nature, puisqu'elle était imparfaite, me désolait en doublant mon irritation.

« Comment peux-tu t'en plaindre, me disait-elle avec une tendre vivacité, puisque c'est à cette imperfection que nous en devons la durée ? Je t'aimais il y a quelques instants, maintenant je t'aime cent fois plus ; et je t'aimerais moins sans doute si tu avais complété la jouissance.

- Que tu t'abuses, charmante amie ! Que ton erreur est grande ! Tu te nourris de sophismes, et tu négliges la réalité, la nature qui seule donne le véritable plaisir. Les désirs sans cesse renaissants et jamais pleinement satisfaits sont pires que les peines de l'enfer.

- Mais ces désirs ne sont-ils pas le bonheur, puisqu'ils sont toujours accompagnés de l'espérance ?

- Non, quand cette espérance est toujours trompée. C'est un enfer véritable, puisqu'il n'y a point d'espoir, et il n'y en a plus quand on l'use par la déception.

- Mon ami, s'il n'y a point d'espérance en enfer, il ne doit point y avoir de désirs ; car concevoir les désirs sans l'espérance, c'est pire que folie.

- Eh bien ! réponds-moi. Si tu désires être toute à moi et que tu en nourrisses l'espoir, ce qui, selon ton raisonnement, va naturellement ensemble, d'où viens que tu mets un obstacle constant à ton propre espoir ? Cesse, ma divine amie, cesse de

t'en imposer par d'astucieux sophismes. Soyons volontairement heureux autant que la nature le veut, et sois assurée que la réalité du bonheur ajoutera encore à notre amour, et que l'amour renaîtra par nos jouissances.

- Ce que je vois me persuade du contraire : tu vis, et si tes désirs avaient été satisfaits, tu serais sans existence, sans mouvement. Je le sais par expérience. Si tu avais expiré de bonheur comme tu l'aurais voulu, tu n'aurais retrouvé une faible vie qu'après de longs intervalles.

- Ah ! femme charmante, ton expérience est bien peu de chose ; cesse de t'y fier. Tu n'as, je le vois, jamais connu l'amour. Ce que tu appelles son tombeau est le temple où il reçoit la vie, le séjour qui le rend immortel. Rends-toi à mes justes prières, mon adorable amie, et tu connaîtras alors la différence entre l'hymen et l'amour. Tu verras que si l'hymen se plait à mourir pour se débarrasser de la vie, l'amour au contraire n'expire que pour en jouir et s'empresse de renaître pour savourer encore l'existence. Désabuse-toi, et crois que la satisfaction ne sert qu'à augmenter la tendresse de deux cœurs qui s'adorent.

- Fort bien, je veux te croire, mais différons. En attendant, jouissons de tous les badinages, de tous les préliminaires de nos facultés. Dévore ton amante, mais laisse-moi maîtresse de tout ton être. Si cette nuit nous semble trop courte, nous nous en consolerons demain en pensant à nous en procurer une nouvelle.

- Et si l'on vient à découvrir notre tendresse ?

- Est-ce que nous en faisons un mystère ? Tout le monde peut voir que nous nous aimons, et ceux qui pensent que nous ne nous rendons pas heureux sont précisément ceux que nous pourrions craindre. Ne soyons soigneux que d'éviter une surprise de fait. Au reste, le ciel et la nature seront d'accord pour protéger notre amour ; car, quand deux cœurs s'aiment aussi tendrement que nous nous aimons, on n'est point coupable. Depuis que je me connais, l'amour m'a toujours semblé le dieu de mon être ; car toutes les fois que je voyais un homme, j'étais ravie ; il me semblait que je voyais la moitié de moi-même, puisque je le sentais fait pour moi et que je me sentais faite pour lui. Il me tardait d'être mariée. C'était ce besoin vague du cœur qui fait toute l'occupation d'une jeune fille vers son quinzième printemps. Je n'avais aucune idée de

l'amour, mais je m'imaginais qu'il devait venir tout naturellement après le mariage. Aussi tu peux te figurer ma surprise lorsque mon mari, en me rendant femme, ne me donna que la douleur sans me faire soupçonner le plaisir ! Mon imagination au couvent me servait bien mieux que la réalité que j'avais acquise ! Aussi il est arrivé tout naturellement de là que nous sommes devenus de bons amis et des époux très froids, nullement curieux l'un de l'autre. Il a, du reste, tout lieu d'être content de moi, car je suis toujours docile à ses ordres ; mais, la jouissance n'étant pas assaisonnée par l'amour, il doit la trouver sans saveur, et y il vient rarement. Dès que je m'aperçus que tu m'aimais, je me sentis pleine d'aise, et je te fournis toutes les occasions de devenir chaque jour plus amoureux, me croyant certaine de ne jamais t'aimer ; mais, quand je sentis que j'étais amoureuse aussi, je te maltraitai pour te punir de m'avoir rendue sensible. Ta patience, ta persistance m'ont étonnée et ont causé mes torts ; mais, après le premier baiser, je n'ai plus été maîtresse de moi-même. J'étais confondue du ravage qu'avait pu faire un simple baiser, et je sentis que je ne pouvais être heureuse qu'en faisant ton bonheur. Cela m'a flattée, ravie, et j'ai reconnu, principalement cette nuit, que je ne le suis qu'autant que tu l'es toi-même.

- C'est là, mon ange, le plus délicat de tous les sentiments de l'amour ; mais tu ne me rendras jamais parfaitement heureux qu'en suivant en tout les inductions de la nature. »

La nuit se passa au milieu des tendres plaintes et des voluptés, et ce ne fut pas sans douleur qu'aux premiers rayons de l'aurore je m'arrachai de ses bras pour me rendre à Gouyn. Elle pleura de joie en voyant que je la quittai en conquérant, ne se figurant pas la chose possible.

Après cette nuit si riche en délices, il se passa une douzaine de jours sans que nous pussions éteindre une étincelle du feu qui nous dévorait, et précisément ce fut alors que m'arriva un affreux malheur.

Un soir après souper, M. D. R. s'étant retiré, M. F. ne se gêna pas de dire à sa femme en ma présence qu'il se proposait d'aller lui faire une visite, après qu'il aurait écrit deux petites lettres qu'il devait envoyer le matin de bonne heure. A peine sorti, nous nous regardons et d'un mouvement spontané nous tombons dans les bras l'un de l'autre : un torrent de délices circule dans

nos âmes sans contrainte ni réserve ; mais dès que le premier feu fut apaisé, sans me laisser le temps de me reconnaître et de jouir du charme de ma plus belle victoire, elle se retire en me repoussant et va se jeter d'un air éperdu sur un fauteuil à côté de son lit. Immobile, étonné, presque confus, je la regarde en tremblant pour deviner, s'il m'était possible, d'où naissait ce singulier mouvement. Me regardant à son tour, elle me dit, les yeux brillants d'amour :

« Mon tendre ami, nous allions nous perdre.

- Quoi, nous perdre ! Ah ! cruelle amie, vous m'avez tué ! Je sens, hélas ! que je me meurs, et peut-être ne me reverrez-vous plus. »

Je la quitte dans une sorte de frénésie et je m'achemine vers l'esplanade pour y respirer un air plus frais ; car je me sentais suffoqué. L'homme qui ne connaît pas par expérience la cruauté d'un mouvement pareil et dans la situation physique et morale où je me trouvais, se ferait difficilement une idée de ma souffrance : il me serait à moi, qui l'ai éprouvée, impossible de l'exprimer.

Dans le trouble affreux où j'étais, je m'entends appeler d'une fenêtre, et j'eus la fatale condescendance de répondre. Je m'approche et je vois au clair de la lune la fameuse Melulla sur son balcon.

« Que faites-vous là à cette heure ? lui dis-je.

- Je prends le frais ; montez un moment. »

Cette Melulla de fatale mémoire était une courtisane de Zante, d'une beauté rare et qui depuis quatre mois faisait les délices ou la folie de tous les libertins de Corfou. Tous ceux qui l'avaient vue célébraient ses charmes ; il n'était bruit que d'elle. Je l'avais vue plusieurs fois, mais quoique belle, j'étais loin de la trouver comparable à Mme F., quand bien même je n'en aurais pas été amoureux. Je me rappelle avoir vu à Dresde, en 1790, une femme superbe qui me rappela tout à fait les traits de Melulla.

Je monte machinalement, et elle me conduit dans un boudoir voluptueux, où après qu'elle m'eût reproché d'être le seul qui ne lui eût point rendu visite, quoique je fusse celui qu'elle aurait préféré à tous, j'eus l'infamie de me laisser faire, - je devins le plus criminel des hommes.

Ce ne fut ni le désir, ni l'imagination, ni le mérite de l'objet qui me firent succomber, car elle ne méritait d'aucune façon de

me posséder ; ce fut l'indolence, la faiblesse, l'état d'irritation où je me trouvais encore ; ce fut enfin une sorte de dépit dans un moment où l'être que j'adorais m'avait déplu par un caprice qui, si je n'avais pas été indigne d'elle, n'aurait dû avoir d'autre effet que de m'en rendre plus amoureux.

Melulla satisfaite refusa les monnaies d'or que je voulais lui donner, et me laissa sortir après avoir passé deux heures avec elle.

A peine revenu à moi-même, je n'eus plus de sentiment que pour me détester avec l'indigne objet qui m'avait fait commettre un si vil outrage envers la femme la plus adorable. Je rentre rongé de remords, je me couche, et le sommeil ne vint pas durant toute cette cruelle nuit se fixer une seule seconde sur mes paupières embrasées.

Le matin, accablé d'insomnie et de douleur, je me lève, et dès que je fus habillé je me rendis chez M. F., qui m'avait fait appeler pour me donner quelques ordres à transmettre. De retour, et après lui avoir rendu compte de ma mission, j'entre chez madame, et la trouvant à sa toilette, je lui donne le bonjour à travers le miroir, observant sur sa belle figure la gaieté et le calme du bonheur ; mais, tout à coup, ses yeux ayant rencontré les miens, je vois ses traits se décomposer et l'expression de la tristesse remplacer celle du contentement. Elle baisse sa paupière comme absorbée dans ses réflexions, la relève un instant après, comme pour lire dans mon âme, et ne rompt un pénible silence qu'après le départ de sa femme de chambre.

« Mon ami, me dit-elle de l'accent le plus tendre et le plus solennel, point de fiction, ni de votre part, ni de la mienne. Je suis resté accablée de tristesse en vous voyant partir hier au soir, comprenant par la réflexion le mal qui pouvait résulter pour vous de ce que j'avais fait. Sur un tempérament comme le vôtre, de pareilles scènes pourraient opérer un bouleversement dangereux ; aussi me suis-je résolue à ne plus rien faire à demi. J'ai pensé que vous alliez prendre l'air, et je m'en suis félicitée, espérant que cela vous ferait du bien. Pour m'en assurer, j'ai été me mettre à la fenêtre, où je me suis tenue plus d'une heure sans voir la lumière dans votre chambre. Mon mari étant venu, j'ai dû m'aller coucher avec la triste certitude que vous n'étiez pas chez vous. Fâchée de ce que j'avais fait, et vous chérissant toujours davantage, je n'ai presque pas fermé l'œil. Ce matin,

monsieur à ordonné à un sous-officier d'aller vous dire qu'il voulait vous parler, et je l'ai entendu lui rapporter la réponse que vous dormiez parce que vous étiez rentré tard. J'en ai eu le cœur navré. Je ne suis pas jalouse, mon ami, car je sais que tu ne saurais aimer que moi ; mais je redoute quelque malheur. Enfin, ce matin, en vous entendant entrer chez moi, le cœur me battait de joie ; je me disposais à vous montrer mon repentir, mais en vous regardant j'ai cru voir un autre homme. Je vous examine encore, et mon âme, malgré moi, lit sur votre figure que vous êtes coupable, que vous m'avez outragée. Dites-moi sans crainte, cher ami, si je me trompe : si vous m'avez trahie, dites-le-moi sans détour. Ne trahissez pas l'amour et la vérité. Me reconnaissant la cause funeste de votre faute, je ne me le pardonnerai pas, mais votre excuse est dans mon cœur comme dans tout mon être. »

Je me suis dans le cours de ma vie trouvé plus d'une fois dans la dure nécessité de faire quelques menteries aux femmes que j'aimais ; mais, dans la circonstance, après un discours aussi vrai, aussi touchant, pouvais-je ne pas être sincère ? Je me sentais trop rabaissé par ma cruelle faute pour m'avilir encore par le mensonge. J'en étais si peu capable dans ce moment, que, le cœur gros de tendresse et de remords, il me fut impossible de proférer un seul mot avant d'avoir donné un libre cours à mes larmes.

« Mon tendre ami, tu pleures ! Tes larmes me font mal. Tu ne devais en répandre avec moi que de bonheur et d'amour. Vite, homme chéri, dis-moi si tu m'as rendue malheureuse. Dis-moi quelle horrible vengeance tu as pu exercer contre moi qui voudrais plutôt mourir que de t'offenser. Je ne puis t'avoir causé du chagrin que dans l'innocence de mon cœur amoureux et dévoué.

- Ange chéri, je n'ai point pensé à me venger, car mon cœur qui ne peut cesser de t'adorer ne saurait jamais en concevoir l'affreuse pensée. C'est contre moi que ma lâcheté m'a entraîné à commettre un crime qui me rend indigne de tes bontés pour le reste de ma vie.

- Tu t'es donc donné à quelque malheureuse ?

- Oui, j'ai passé deux heures dans une débauche avilissante et où mon âme ne s'est trouvée que pour être le témoin de ma tristesse, de mes remords, de mon affreuse indignité.

- Triste et des remords ! Ah ! mon pauvre ami, je le crois. Mais c'est ma faute, c'est moi seule qui dois être punie : c'est à moi de t'en demander pardon. »

Les larmes qu'elle répandait redoublèrent les miennes.

« Âme sublime, lui dis-je, les reproches que tu te fais redoublent la gravité de mes torts. Tu n'en aurais jamais eu si j'avais été réellement digne de sa tendresse. »

Je sentais la vérité de ce que je disais.

Nous passâmes le reste de la journée dans une assez grande tranquillité apparente, renfermant notre tristesse au fond de nos âmes. Curieuse de connaître toutes ces circonstances de ma pitoyable aventure, je me soumis par manière d'expiation à lui en faire le dégoûtant récit. Pleine de bonté, elle m'assura que nous devions l'un et l'autre considérer cet accident comme une fatalité, et qu'il serait arrivé à l'homme le plus sage.

« Enfin, ajouta-t-elle, tu es plus à plaindre que coupable, et je ne dois pas t'en aimer moins. »

Nous étions sûrs de saisir le premier instant favorable, elle pour sceller mon pardon, moi pour réparer mon outrage, en nous donnant de nouvelles preuves de la brûlante tendresse que nous nous inspirions mutuellement ; mais le ciel juste en ordonna autrement, et je fus cruellement puni de mon horrible débauche.

Le troisième jour, au moment où je sortais de mon lit, d'affreux picotements m'annoncèrent l'horrible état où m'avait mis la malheureuse Zantiote. Je demeurai confondu ! Et quand je vins à réfléchir au malheur dont j'aurais pu être la cause, si dans les trois derniers jours j'avais obtenu de ma divine amie quelque nouvelle faveur, je fus au point d'en perdre l'esprit. Quelle aurait été ma position si je l'avais rendue malheureuse pour le reste de ses jours ? Celui qui, dans ce cas, aurait su mon histoire, aurait-il pu me condamner si je m'étais défait de la vie pour me délivrer de mes remords ? Non, car celui qui se tue par désespoir, mais comme juste exécuteur de la peine qu'il aurait méritée, ne peut encourir le blâme ni d'un philosophe vertueux, ni d'un chrétien tolérant. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que si pareil malheur me fût arrivé, je me serais certainement tué.

Plongé dans le chagrin que venait de me causer ma nouvelle découverte, et comptant en être quitte comme les trois premières fois, je me disposais à un régime qui en six semaines

m'aurait rendu la santé sans que personne eût pu soupçonner que j'étais malade ; mais je n'étais pas au bout de mes peines ; Melulla avait injecté dans mes veines tous les poisons qui corrompent les sources d'où découle la vie. Je connaissais un vieux docteur plein d'expérience dans la partie ; je le consultai et il me promit de me rendre mon intégrité en deux mois : il me tint parole. Au commencement de septembre je me revis en parfaite santé, et ce fut vers ce temps que je retournai à Venise.

La première chose à laquelle je me résolus après avoir reconnu mon cruel état, ce fut de le faire connaître à Mme F. Je ne voulus pas attendre un moment où ma déclaration forcée l'aurait obligée à rougir d'une faiblesse, ni l'exposer à la réflexion des conséquences affreuses où sa passion aurait pu la mettre. Sa tendresse m'était trop chère pour m'exposer au risque de la perdre faute de confiance en elle. Connaissant son esprit, la candeur de son âme, et la générosité avec laquelle elle ne m'avait trouvé qu'à plaindre, je crus devoir par ma sincérité lui prouver que j'étais digne de mériter son estime.

Je lui fis naïvement le récit de l'état où je me trouvais, en lui peignant celui où me jetait la pensée des affreuses conséquences que ce même état aurait pu avoir pour elle. Je la vis frémir et frissonner à cette réflexion, et elle pâlit d'effroi lorsque je lui dis que je l'aurais vengée en me donnant la mort.

« Scélérate ! infâme Melulla ! » s'écriait-elle.

Et moi je répétais cette expression contre moi-même en voyant quel bien j'avais sacrifié à la plus dégoûtante des faiblesses.

Tout Corfou savait que j'avais été faire une visite à cette malheureuse, et tout le monde s'étonnait de voir sur mes traits tous les signes de la santé ; car le nombre des victimes qu'elle avait traitées comme moi n'était pas petit.

Ma maladie n'était pas le seul chagrin qui me dévorât ; j'en avais d'autres qui, pour être de nature différente, n'étaient pas moins accablants. Il était écrit que je retournerais à Venise simple enseigne comme j'en étais parti ; car le provéditeur général m'avait manqué de parole, et l'on m'avait préféré le bâtard d'un patricien. Dès cet instant, l'état militaire, le plus sujet au despotisme de l'arbitraire, me devint en horreur, et je pris la détermination de le quitter. A ce chagrin s'en joignait un plus fort encore, c'était l'inconstance de la fortune qui m'avait

entièrement tourné le dos. Je remarquai que du moment où je m'étais avili avec la Melulla, tous les revers s'accumulèrent sur moi comme pour m'accabler. Celui qui me fut le plus sensible, mais que j'eus le bon esprit de considérer bientôt comme une grâce, fut que huit à dix jours avant le départ de l'armée, M. D. R. me reprit à son service et M. F. dut faire choix d'un nouvel adjudant. A cette occasion, madame me dit avec un air affligé qu'à Venise nous ne pourrions pas nous voir, pour plusieurs raisons. Je la suppliai de me les épargner, présumant bien qu'elles ne pourraient être qu'humiliantes pour moi. Je m'apercevais que cette prétendue divinité n'était qu'une pauvre mortelle tout comme les autres femmes, et je commençai à penser que j'aurais eu grand tort de renoncer à la vie pour elle. Je dévoilai un jour le fond de son âme ; car je ne sais à quel propos elle me dit que je lui faisais pitié. Je vis clairement qu'elle ne m'aimait plus ; car la pitié, ce sentiment avilissant, n'entre point dans un cœur amoureux, puisque le mépris est toujours trop voisin de ce triste sentiment. Depuis cet instant je ne me suis plus trouvé seul avec elle. Je l'aimais encore, il m'aurait été facile de la faire rougir ; je n'en fis rien.

Dès que nous fûmes arrivés à Venise, elle s'attacha à M. F. R. et elle l'aima jusqu'à ce qu'il mourut. Vingt ans après, elle perdit la vue. Je crois qu'elle vit encore.

Les deux derniers mois de mon séjour à Corfou furent une des plus grandes leçons de ma vie, et je me les suis rappelés bien souvent pour en tirer d'utiles conseils.

Avant mon aventure nocturne avec la misérable Melulla, je me portais bien, j'étais riche, heureux au jeu, aimé de tout le monde, adoré de la plus belle femme de la ville. Quand je parlais, tout le monde tendait l'oreille, vantait mon esprit ; mes paroles étaient des oracles et tout le monde se rangeait à mes avis. Après ma fatale rencontre, je perdis rapidement la santé, mon argent, mon crédit ; bonne humeur, considération, esprit, tout jusqu'à la faculté de m'exprimer, s'évanouit avec la fortune. Je jasais, mais on me savait malheureux, et je ne persuadais plus. L'ascendant que j'avais sur Mme F. s'évanouit insensiblement, et, presque à son insu, cette belle dame devint à mon égard d'une indifférence complète.

Je partis sans argent, après avoir vendu ou mis en gage tous les objets de quelque valeur. J'étais venu riche deux fois, et deux

fois je partis pauvre ; mais cette fois j'avais fait des dettes que je n'ai jamais payées, non par mauvaise volonté, mais par insouciance.

Riche et bien portant, chacun me fêtait ; pauvre et maigre, on ne me donna plus aucune marque de considération. La bourse pleine et le ton assuré, on me trouvait spirituel, amusant ; la bourse vide et le ton modeste, tous mes récits paraissaient plats et insipides. Si j'étais redevenu riche, j'aurais été de nouveau une huitième merveille. O hommes ! ô fortune ! On m'évitait comme si le guignon qui m'accablait eût été pestilentiel.

Nous partîmes à la fin de septembre, cinq galères, deux galéasses et plusieurs petits bâtiments, sous le commandement de M. Renier, longeant la côte de la mer Adriatique au nord du golfe, riche en ports de ce côté-là, tandis qu'il en est très pauvre de l'autre. Nous prenions port tous les soirs, et par conséquent je voyais Mme F. tous les soirs : elle venait avec son mari souper sur notre galéasse. Notre voyage fut très heureux ; nous jetâmes l'ancre au port de Venise le 14 octobre 1745, et après avoir fait la quarantaine sur notre galéasse, nous débarquâmes le 25 de novembre. Deux mois après, les galéasses furent supprimées. C'étaient des bâtiments dont l'institution remontait à des temps très anciens, dont l'entretien était très coûteux et l'utilité nulle. Une galéasse avait le corps d'une frégate et les bancs d'une galère, et cinq cents galériens ramaient quand il n'y avait point de vent.

Avant que le bon sens parvînt à faire supprimer ces inutiles carcasses, il y eut de grands débats au sénat ; mais la principale raison que donnaient les opposants, c'est qu'il fallait respecter et conserver tout ce qui était vieux. Cette maladie est celle des gens qui ne savent jamais s'identifier avec les améliorations successives qui sont le fruit de la raison aidée de l'expérience ; bonnes gens qu'il faudrait envoyer à la Chine ou au grand lama, pays qui leur conviendraient beaucoup mieux que l'Europe.

Cette raison, toute ridicule qu'elle est, est celle qui a le plus de force dans les républiques ; car elles doivent trembler au mot de nouveauté, dans ce qui est frivole comme dans ce qui est important. La superstition au reste est toujours de la partie.

Ce que la république de Venise ne réformera jamais, ce sont ses galères : d'abord parce qu'elle a besoin de ces sortes de bâtiments pour voguer en tout temps dans une mer étroite en

dépit du calme ; ensuite parce qu'elle ne saurait que faire des hommes qu'elle condamne aux galères.

Une singularité que j'ai remarquée à Corfou, où il y a souvent trois mille galériens, c'est que ceux qui le sont par suite de condamnation pour crime sont dans une sorte d'opprobre, tandis que les galériens volontaires sont en quelque sorte respectés. J'ai toujours pensé qu'il devrait en être tout au contraire ; car le malheur, quel qu'il soit, exige une sorte de respect, tandis que l'être vil qui se voue par métier à l'état d'esclave forçat me semble souverainement méprisable. Au reste, les galériens de la république jouissent de plusieurs privilèges, et sont à tous égards beaucoup mieux traités que les soldats. Il arrive souvent que des soldats désertent leurs compagnies et qu'ils vont se rendre à un *sopracomito* pour être galériens. Alors le capitaine qui perd un soldat n'a rien de mieux à faire que de prendre patience, car il réclamerait en vain. Cela vient de ce que la république a toujours cru avoir plus besoin de galériens que de soldats ; mais aujourd'hui peut-être commence-t-elle à s'apercevoir de son erreur. (J'écris ceci en 1797.)

Un galérien, par exemple, a le singulier privilège de pouvoir voler impunément. C'est, dit-on, le moindre crime qu'il puisse commettre, et on doit le lui pardonner. « Tenez-vous sur vos gardes, dit le maître du galérien, et si vous le prenez sur le fait, battez-le, mais ne l'estropiez pas, car alors vous seriez obligé de me payer les cents ducats qu'il me coûte. »

La justice elle-même ne saurait faire pendre un galérien criminel sans payer préalablement au maître la somme qu'il lui a coûté.

A peine descendu à Venise, je vais chez madame Orio : mais je trouve la maison vide. Un voisin me dit que le procureur Rosa l'avait épousée, et qu'elle demeurait chez lui. Je m'y rends à l'instant et l'on me reçoit à merveille. La première chose qu'elle m'apprit fut que Nanette était devenue comtesse R., et qu'elle habitait Guastalla avec son époux.

Vingt-quatre ans plus tard j'ai vu son fils aîné officier distingué au service de l'infant duc de Parme.

Quant à Marton, touchée d'un beau mouvement de grâce, elle s'était faite religieuse à Muran. Deux ans après, j'en reçus une lettre pleine d'onction, dans laquelle elle me conjurait, au nom

de Jésus-Christ et de la Sainte-Vierge, de ne point me présenter à ses yeux. Elle me disait que, devant me pardonner le crime que j'avais commis en la séduisant, elle était heureuse de ce devoir, puisque par les remords dont mon crime l'avait remplie elle était sûre d'atteindre à la félicité des élus. Elle finissait en m'assurant qu'elle ne cesserait de prier Dieu pour ma conversion.

Je ne l'ai plus vue, mais elle me vit en 1754, ainsi que je le dirai en son lieu.

Je retrouvai Mme Manzoni toujours la même. Elle m'avait prédit que je ne resterais pas dans le militaire, et quand je lui eus dit que j'étais déterminé à le quitter, ne pouvant souffrir l'injustice qu'on m'avait faite, elle éclata de rire à se tenir les côtes. Elle me demanda quel état je me disposais à prendre en quittant l'épée. Je lui dis que je voulais me faire avocat. Elle recommença à rire en me disant que c'était trop tard. Je n'avais pourtant que vingt ans.

Lorsque je me présentai à M. Grimani, j'en fus bien reçu ; mais, lui ayant demandé des nouvelles de mon frère François, il me dit qu'il le tenait au fort Saint-André, le même où il m'avait fait mettre avant l'arrivée de l'évêque de Martorano.

« Il y travaille, me dit-il, pour le major : il copie des batailles de Simonetti que le major lui paye : ainsi il vit et il devient bon peintre.

- Mais il n'est pas aux arrêts ?

- C'est comme s'il y était, car il n'est pas le maître de sortir du fort. Ce major, qui se nomme Spiridion, est un ami de Razzetta, qui n'a pas eu de difficulté à lui accorder le plaisir d'avoir soin de votre frère. »

Je trouvai horrible que le fatal Razzetta dût être le bourreau de toute ma famille ; mais je dissimulai.

« Ma sœur, lui dis-je, est-elle toujours chez lui ?

- Non, elle est à Dresde, auprès de votre mère. »

Cette nouvelle me fit plaisir.

Je sors de chez l'abbé Grimani d'une manière très cordiale, et je me rends au fort Saint-André. J'y trouve mon frère le pinceau à la main, ni content ni mécontent de son sort, mais jouissant d'une bonne santé. Après l'avoir embrassé, je lui demande quel crime il a commis pour être ainsi enfermé :

« Demande cela au major, je t'en prie ; car pour moi, je n'en

sais rien. »

Le major entre dans ce moment ; je le salue militairement et lui demande de quel droit il retient mon frère aux arrêts ?

« Je n'ai point de comptes à vous rendre.

- C'est ce que nous verrons. »

Je dis alors à mon frère de prendre son chapeau et de venir dîner avec moi. Le major se met à rire et me dit : « Je le veux bien, si la sentinelle le laisse sortir. » Voyant que je perdrais mon temps à contester, je pars sans répliquer, mais bien déterminé à me faire rendre justice.

Dès le lendemain je me rends au bureau de la guerre, où j'ai le plaisir de trouver mon cher major Pelodoro qui commandait alors le fort de Chiozza. Je l'informai de la plainte que je voulais porter au Sage en faveur de mon frère et de la résolution que j'avais prise de me démettre de mon emploi d'enseigne. Il me promit que dès que j'en aurais obtenu l'agrément du Sage, il me ferait vendre ma commission ce qu'elle m'avait coûté.

Je n'eus qu'un instant à attendre ; le Sage arriva, et tout fut arrangé en moins d'une demi-heure. Il me promit son agrément pour ma démission dès qu'il aurait reconnu pour capable le sujet qui voudrait m'acheter mon brevet ; et, le major Spiridion étant survenu dans ces entrefaites, le Sage lui ordonna d'un ton impératif de rendre la liberté à mon frère et de ne plus se permettre à l'avenir des actes arbitraires aussi répréhensibles. Je ne tardai pas à l'aller chercher et je le menai loger avec moi en chambre garnie.

Peu de jours après, ayant reçu ma démission et cent sequins, je quittai l'uniforme et je redevins mon maître.

Obligé alors de penser à un métier pour gagner ma vie, j'optai pour celui de joueur de profession : mais dame fortune fut d'un avis contraire, car elle m'abandonna dès les premiers pas que je fis dans la carrière, et huit jours après je me trouvai sans le sou. Que devenir ? il fallait vivre, et je me fis joueur de violon. Le docteur Gozzi m'en avait assez appris pour aller racler dans l'orchestre d'un théâtre, et ayant exprimé mes vœux à M. Grimani, il m'installa à celui de son théâtre de Saint-Samuel, où, gagnant un écu par jour, je pouvais me suffire en attendant mieux.

Me rendant justice moi-même, je ne mis plus le pied dans les maisons du bon ton que je fréquentais avant d'être descendu si

bas. Je savais qu'on devait me traiter de mauvais sujet ; mais je m'en moquais. On devait me mépriser : je m'en consolais par la conscience que je n'étais pas méprisable. La position où je me trouvais, après avoir joué un rôle assez brillant, m'humiliait ; mais, me gardant le secret à moi-même, si j'étais honteux, je n'étais pas avili ; car, n'ayant pas renoncé à la fortune, j'espérais pouvoir encore compter sur elle parce que j'étais jeune, et que cette volage déité n'en veut guère qu'à la jeunesse.

## CHAPITRE II

Je deviens un franc vaurien. - Un grand bonheur m'arrache à l'abjection et je deviens riche seigneur.

Avec une éducation faite pour m'assurer un état honorable dans le monde, avec de l'esprit, un bon fonds d'instruction littéraire et scientifique et ces qualités accidentelles du physique qui sont dans le monde un passeport si avantageux, je me vois à l'âge de vingt ans devenu le suppôt d'un art sublime, dans lequel, si l'on admire avec raison la supériorité du talent, on méprise à bon droit la médiocrité. Forcé par ma position, je me fis membre d'un orchestre, où je ne pouvais exiger ni estime, ni considération, tandis que je devais naturellement m'attendre à devenir la risée des personnes qui m'avaient connu docteur, ecclésiastique et militaire, et qui m'avaient vu accueilli et fêté dans la meilleure société.

Je savais tout cela, car je ne m'aveuglais pas sur la situation ; mais le mépris, la seule chose à laquelle je n'aurais pu être indifférent, ne se montrait nulle part de manière à ce que je pusse ne pas m'y méprendre. Je le défiais, parce que j'avais la persuasion qu'il n'appartient qu'à la lâcheté, et je savais que je ne pouvais m'en reprocher aucune. Quant à l'estime dont j'ai toujours été avide, mon ambition sommeillait ; et, content d'être à moi, je jouissais de mon indépendance sans m'embarrasser la tête de l'avenir. Je sentais que dans ma première destination, ne me sentant point la vocation nécessaire, n'ayant pu faire mon chemin qu'à force d'hypocrisie, j'aurais été à moi-même un objet de mépris, fussé-je même parvenu à la pourpre romaine, car les hommages extérieurs n'empêchent point l'homme d'être son premier témoin, et l'on n'échappe point à sa conscience. Si, au contraire, j'avais continué à chercher la fortune dans le métier des armes, beau par la fumée de la gloire qui lui sert d'auréole, mais du reste le dernier des états par cette abnégation constante de soi et de toute volonté propre que l'obéissance passive exige, j'aurais dû avoir une patience à laquelle je ne devais avoir aucune prétention, puisque toute injustice me révoltait et que le joug, quel qu'il fût, dès que je l'apercevais, me

devenait insupportable. Au reste, je pensais que quelque état que l'homme embrasse, cet état doit lui fournir un gain suffisant pour satisfaire à ses besoins ; or, les médiocres appointements d'un officier n'auraient pas suffi à mon existence, parce que mon éducation m'avait donné des besoins plus grands que ceux d'un officier en général. En jouant du violon, je gagnais assez pour m'entretenir sans avoir besoin de personne, et j'ai toujours cru heureux l'homme qui peut se vanter de se suffire. Il est vrai que mon emploi n'était pas brillant ; mais je m'en moquais ; et, traitant de préjugés tous les sentiments qui s'élevaient en moi contre moi-même, je finis bientôt par partager les habitudes de mes vils camarades. Après le spectacle, j'allais au cabaret avec eux, et nous n'en sortions ivres que pour aller d'ordinaire passer la nuit en de mauvais lieux. Quand nous trouvions la place prise, nous forcions les occupants à la retraite, et nous frustrions du mince salaire que la loi leur assigne les malheureuses victimes de la dépravation que nous forcions à se soumettre à notre brutalité. Mais, par une conduite aussi répréhensible, nous nous exposions souvent aux dangers les plus évidents.

Souvent il nous arrivait de passer les nuits à parcourir les différents quartiers de la ville, inventant et exécutant toutes les impertinences imaginables. Un de nos plaisirs favoris était de démarrer du rivage les gondoles des particuliers et de les laisser aller dans les canaux au gré du courant, nous réjouissant d'avance de toutes les malédictions que les barcarols ne manquaient pas de nous donner le matin. Souvent aussi nous allions réveiller en toute hâte d'honnêtes sages-femmes en les conjurant de se rendre chez telle ou telle dame qui, n'étant pas même enceinte, les traitait de folles dès qu'elles arrivaient. Nous en agissions de même avec les médecins, que nous faisions courir moitié habillés chez tel ou tel grand seigneur qui se portait à merveille. Les prêtres avaient leur tour. Nous les envoyions administrer tel mari qui dormait paisiblement à côté de sa femme, et qui ne se souciait guère de leur extrême-onction.

Nous détruisions les cordons des sonnettes dans toutes les maisons, et quand nous trouvions une porte ouverte, nous montions à tâtons, et nous allions épouvanter les dormeurs en leur criant que la porte de leur maison était ouverte. Nous

redescendions ensuite en faisant du vacarme et nous laissions la porte tout ouverte.

Pendant une nuit très sombre, nous complotâmes de renverser une grande table de marbre, espèce de monument placé au milieu de la place Saint-Ange. On disait qu'au temps de la ligue de Cambrai, les commissaires payaient sur cette table les recrues qui s'engageaient pour Saint-Marc. Cela lui valait une sorte de vénération.

Lorsque nous pouvions entrer dans les clochers, c'était pour nous un grand délice que de pouvoir alarmer toute la paroisse en sonnant le tocsin, comme s'il y avait eu quelque violent incendie ; mais nous n'en restions pas là : nous coupions les cordes des cloches, de façon que les marguilliers se trouvaient en défaut le matin pour appeler les dévots à la première messe. Quelquefois nous passions le canal chacun dans une gondole séparée, et lorsque nous étions de l'autre côté, nous prenions la fuite sans payer pour faire courir après nous les gondoliers furieux.

Toute la ville retentissait de plaintes, et nous nous moquions des perquisitions qu'on faisait pour découvrir les perturbateurs du repos public. Nous n'étions pas tentés d'être indiscrets ; car, si on nous avait découverts, on aurait fort bien pu nous envoyer pour quelque temps ramer sur la galère du conseil des Dix.

Nous étions sept et quelquefois huit ; car, comme j'avais beaucoup d'amitié pour mon frère François, je l'admettais de temps en temps à nos orgies nocturnes. Cependant la peur vint mettre un frein à ces turpitudes, qu'alors je qualifiais de folies de jeunesse, et voici comment.

Dans chacune des soixante-douze paroisses de la ville de Venise, il y a un grand cabaret qu'on appelle magasin. Il est ouvert toute la nuit, et le vin en détail s'y vend à meilleur marché que dans les autres cabarets : on y donne aussi à manger, mais il faut faire venir ce qu'on veut de chez le charcutier voisin, privilégié pour ce débit et qui tient également sa boutique ouverte toute la nuit. C'est d'ordinaire un gargotier qui apprête fort mal à manger ; mais, comme il donne à bon marché, les pauvres gens s'en accommodent volontiers, et ces établissements ont la réputation d'être très utiles à la basse classe. Jamais on ne voit dans ces lieux ni la noblesse ni la bonne bourgeoisie, ni même les artisans aisés ; car la propreté

n'y a précisément pas établi son culte. Il y a, au reste, de petites chambres séparées où, sur une table nue entourée de bancs, une honnête famille ou quelques amis peuvent se livrer à la gaieté d'une manière décente.

C'était pendant le carnaval de 1745 qu'une nuit, minuit étant sonné, nous rôdions tous les huit sous le masque ; occupé à inventer quelque nouveau tour qui pût nous divertir, nous entrâmes au magasin de la paroisse de la Croix pour y boire. Nous n'y trouvons personne ; mais dans une petite chambre à côté nous découvrons trois hommes qui s'entretenaient très paisiblement avec une jeune et jolie femme en vidant leur bouteille.

Notre chef, noble Vénitien de la famille Balbi, nous dit : « Ce serait un excellent coup que d'enlever ces trois marauds séparément de cette jolie femme, qui nécessairement resterait sous notre protection. » Aussitôt il nous détaille son plan, et à la faveur de nos masques, nous entrons dans leur chambre, ayant Balbi à notre tête. Notre présence surprit beaucoup ces pauvres gens, mais ils restèrent confondus en entendant Balbi leur dire : « Sous peine de la vie, et par ordre des chefs du conseil des Dix, je vous ordonne de nous suivre à l'instant sans faire le moindre bruit ; et vous, la bonne, ne craignez rien : on vous conduira chez vous. » A peine ces paroles prononcées, deux de nos compagnons s'emparèrent de la femme pour la conduire où notre chef nous avait dit, et nous nous saisissons des trois pauvres hommes tout tremblants, qui ne pensaient à rien moins qu'à nous résister.

Le garçon du magasin accourt pour être payé, et notre chef le paye en lui imposant silence sous peine de la vie. Nous conduisons ces trois hommes dans un grand bateau, Balbi monte en poupe et ordonne au batelier de voguer à proue. Celui-ci doit obéir sans savoir où il ira : la route dépend du poupier ; et aucun de nous ne savait où notre meneur allait conduire ces pauvres diables.

Il enfile le canal, il en sort et en un quart d'heure, nous arrivons à Saint-Georges, où il fait descendre les trois prisonniers, qui se trouvent fort heureux de se voir en liberté. Après cela, notre chef, se trouvant fatigué, fait monter le batelier en poupe et lui ordonne de nous conduire à Sainte-Geneviève, où étant arrivés nous débarquâmes après l'avoir bien payé.

Nous nous rendîmes de suite à la petite place du Ramier, où mon frère avec un autre de la bande nous attendaient assis par terre avec la jolie femme qui pleurait.

« Ne pleurez pas, ma belle, lui dit Balbi, car on ne vous fera aucun mal. Nous allons boire un coup à Rialte, ensuite nous vous reconduirons en sûreté chez vous.

- Où est mon mari ?

- Soyez tranquille, vous le reverrez demain matin. »

Consolée par cette promesse, et soumise comme un mouton, elle nous suivit à l'hôtellerie des Deux-Épées, où nous fîmes faire bon feu dans une chambre au second, et après nous être fait porter à boire et à manger, nous renvoyâmes le garçon et nous restâmes seuls. Alors nous ôtâmes nos masques, et l'aspect de huit visages jeunes et frais fit passer le contentement dans l'âme de la belle enlevée. Nous la mîmes tout à fait à son aise par la galanterie de nos procédés. Encouragée par le vin et la bonne chère, préparée par nos propos et quelques baisers, elle vit bien ce qui l'attendait, et parut s'y résigner de bonne grâce. Notre chef, comme de raison, devait ouvrir la marche ; et à force de politesses il vainquit la répugnance naturelle qu'elle témoignait de consommer le sacrifice en si nombreuse compagnie. Sans doute que l'offrande lui parut douce, car, m'étant offert en sacrificateur courageux pour la seconde offrande, elle me reçut avec une sorte de reconnaissance ; et sa joie ne put se dissimuler dès qu'elle vit qu'elle était destinée à faire autant d'heureux que nous étions de convives. Mon frère seul s'exempta du tribut en se disant malade, seul motif qui pût faire admettre son refus, car il était comme passé en loi que chacun de nous devait faire en toute occasion ce que faisaient les autres.

Après ce bel exploit, nous nous remasquâmes, et, la dépense payée, nous allâmes conduire l'heureuse victime à Saint-Job, où elle demeurait, et nous ne la laissâmes que lorsque nous la vîmes entrée chez elle et la porte fermée.

Qu'on juge si nous eûmes envie de rire lorsqu'en nous souhaitant la bonne nuit, elle nous remercia de l'air le plus vrai et de la meilleure foi du monde ! Nous nous séparâmes ensuite, et chacun rentra chez soi.

Le surlendemain, cette saturnale nocturne commença à faire du bruit. Le mari de la jeune femme était tisserand, ainsi que

ses deux amis. Ils se réunirent pour présenter une plainte au conseil des Dix. Cette plainte était rédigée avec candeur et présentait toute la vérité ; mais ce qu'elle avait d'atroce était tempéré par une circonstance qui dut dérider les fronts sévères de ces magistrats, comme elle fournit ample matière à la risée publique : c'est, portait la plainte, que les huit masques n'avaient commis aucune action désagréable à la femme. Les deux masques qui l'avaient enlevée l'avaient conduite en tel lieu, où une heure après les six autres étaient arrivés, et tous ensemble s'étaient rendus aux Deux-Épées, où ils avaient passé une heure à boire. Ladite femme, ayant été bien régalée par les masques, avait été reconduite chez elle, où on l'avait priée d'excuser si l'on avait voulu jouer un tour au mari. Les plaignants n'avaient pu partir de l'île avant le jour, et le mari, à son retour, avait trouvé sa femme paisiblement endormie, et à son réveil elle lui avait conté tout ce qui lui était arrivé. Elle ne se plaignait que de la grande peur qu'elle avait eue pour son mari, et là-dessus elle demandait justice et punition exemplaire.

Tout était comique dans cette plainte, car ces trois faquins y faisaient les braves, disant que certes nous ne les aurions point trouvés si faciles, si le chef n'eût prononcé le nom respectable du tribunal.

Cette plainte produisit trois effets : le premier, c'est qu'elle fit rire toute la ville ; le second, c'est que tous les oisifs allèrent à Saint-Job pour entendre l'histoire de la bouche même de l'héroïne, ce qui lui valut plus d'un présent ; et le troisième, enfin, de faire publier par le tribunal une promesse de récompense de cinq cents ducats à celui qui ferait connaître les auteurs de l'attentat, fût-il même du nombre des délinquants, à l'exception du chef.

Cette publication nous aurait fait trembler, si le chef, précisément le seul capable de devenir délateur, n'eût été patricien. Cette qualité de notre meneur me tranquillisa de prime abord ; car je savais que, quand bien même quelqu'un de nous aurait pu s'avilir jusqu'à vouloir se procurer la somme au prix d'une délation, le tribunal n'aurait rien fait pour n'être pas obligé de mettre un patricien en compromis. Le traître ne se trouva pas parmi nous, quoique nous fussions tous pauvres ; mais la peur produisit un effet salutaire, et nos désordres nocturnes ne se renouvelèrent pas.

Trois ou quatre mois après, le chevalier Nicolas Iron, alors inquisiteur, me causa une grande surprise en me racontant toute l'affaire et me nommant tous les acteurs. Il ne me dit pas si quelqu'un de la bande avait trahi le secret, la chose m'importait peu ; mais je vis clairement l'esprit de l'aristocratie, où le *solo mihi* est la suprême loi.

Vers la mi-avril de 1746, M. Girolamo Cornaro, l'aîné de la famille Cornaro de la Reine, épousa une demoiselle de la maison Soranzo de Saint-Pol, et j'eus l'honneur d'être de la noce… en ma qualité de ménétrier. Je me trouvai membre d'un des nombreux orchestres des bals que l'on donna pendant trois jours consécutifs au palais Soranzo.

Le troisième jour, vers la fin de la fête, une heure avant le jour, fatigué, je quitte l'orchestre de but en blanc pour me retirer, quand en descendant l'escalier je remarque un sénateur en robe rouge qui allait monter dans sa gondole, et qui, en tirant son mouchoir de sa poche, laisse tomber une lettre. Je la ramasse en toute hâte, et rejoignant ce seigneur au moment où il descendait les degrés, je la lui remets. Il la prend en me remerciant et me demande où je demeurais. Je le lui dis, et il m'oblige à monter dans sa gondole, voulant absolument me mettre chez moi. J'accepte avec reconnaissance et je me place sur la banquette à côté de lui. Un instant après, il me prie de lui secouer le bras gauche, en me disant qu'il éprouvait un si fort engourdissement qu'il ne se sentait pas le bras. Je me mets en besogne de toute ma force, mais un instant après il me dit d'une manière indistincte que l'engourdissement s'étendait à tout le côté gauche et qu'il se sentait mourir.

Effrayé, j'ouvre le rideau et prenant la lanterne, je le vois mourant et la bouche toute de travers. Comprenant que sa seigneurie était frappée d'un coup d'apoplexie, je crie aux gondoliers de me laisser descendre pour aller chercher un chirurgien pour le faire saigner.

Je saute hors de la gondole précisément à l'endroit où, trois ans auparavant, j'avais donné à Razzetta une si vigoureuse leçon, et je vais au café où l'on m'indique un chirurgien. J'y cours, je frappe à coups redoublés, on m'ouvre, je force le chirurgien à me suivre en robe de chambre dans la gondole qui nous attendait ; il saigne le sénateur pendant que je déchire ma chemise pour faire les compresses et la bande.

Cette opération faite, j'ordonne aux barcarols de doubler de rames, et dans un instant nous arrivons à Sainte-Marine ; on éveille ses domestiques, et après l'avoir enlevé de la gondole, nous le transportons dans son lit presque sans vie.

M'érigeant en ordonnateur, je commande à un domestique d'aller chercher un médecin en toute hâte, et l'Esculape, dès qu'il fut arrivé, ordonna à l'instant une autre saignée, approuvant par là celle que je lui avais fait administrer. Me croyant en droit de veiller le malade, je m'établis auprès de son lit pour lui prodiguer mes soins.

Une heure après, deux patriciens, amis du malade, entrèrent à peu de minutes l'un de l'autre. Ils étaient au désespoir, et comme ils s'étaient informés de l'accident aux gondoliers, et que ceux-ci leur avaient dit que j'en savais plus qu'eux, ils m'interrogent, je leur dis ce que je sais ; ils ne savent pas qui je suis, ils n'osent point me le demander, et je crois devoir me renfermer dans un modeste silence.

Le malade était immobile et ne donnait d'autre signe de vie que par la respiration ; on lui faisait des fomentations, et le prêtre qu'on était allé chercher et qui dans la circonstance était fort inutile, semblait n'attendre que sa mort. On déclina les visites à mon insinuation, et les deux patriciens et moi étions les seuls auprès du malade. Nous fîmes à midi un petit dîner silencieux sans sortir de la chambre du malade.

Le soir, le plus âgé des deux patriciens me dit que si j'avais affaire je pouvais m'en aller, car ils passeraient la nuit sur des matelas dans la chambre du malade. « Et moi, monsieur, lui dis-je, je la passerai sur ce même fauteuil à côté du lit ; car, si je m'éloignais, le malade mourrait, et je suis certain qu'il vivra tant que je resterai ici. » Cette réponse sentencieuse, comme on doit bien s'y attendre, les frappa d'étonnement, et tous deux s'entreregardèrent avec surprise.

Nous soupâmes et dans le peu de conversation que nous eûmes pendant le repas, ces messieurs m'apprirent, sans que je le leur demandasse, que le sénateur leur ami était M. de Bragadin, frère unique du procurateur de ce nom. Ce M. de Bragadin était célèbre dans Venise tant par son éloquence, ses grands talents comme homme d'État, que par les aventures galantes qui avaient signalé sa bruyante jeunesse. Il avait fait des folies pour des femmes, et plus d'une beauté en avait fait

pour lui. Il avait beaucoup joué et beaucoup perdu, et son frère était son plus cruel ennemi, parce qu'il s'était infatué de l'idée qu'il avait voulu l'empoisonner. Il l'avait accusé de ce crime au conseil des Dix qui, huit mois après et à la suite d'une profonde investigation, le déclara innocent à l'unanimité ; mais cette éclatante réparation ne fit point revenir son frère de ses préventions.

Cet innocent opprimé par un frère injuste qui lui ravissait la moitié de son revenu, vivait en aimable philosophe au sein de l'amitié. Il avait deux amis affectionnés, ceux qui étaient près de lui : l'un était de la famille Dandolo, l'autre de celle de Barbaro, tous les deux honnêtes et aimables comme lui. M. Bragadin était beau, savant, facétieux et du caractère le plus doux ; il n'avait alors que cinquante ans.

Le médecin qui avait entrepris de le guérir s'appelait Terro : il s'imagina par un raisonnement tout particulier de pouvoir le sauver en lui faisant sur la poitrine une onction de mercure, et on le laissa faire. L'effet rapide de ce remède en même temps qu'il enchantait les deux amis, m'épouvanta ; car en moins de vingt-quatre heures le malade se sentit tourmenté par une grande effervescence à la tête. Le médecin dit qu'il savait que l'onction devait produire cet effet, mais que le lendemain son action sur la tête passerait, pour agir sur les autres parties du corps qui avaient besoin d'être vivifiées par l'art et par l'équilibre de la circulation des fluides.

A minuit le malade était tout en feu et dans une agitation mortelle. Je m'approche et je le vois les yeux mourants, pouvant à peine respirer. Je fais lever les deux amis et je leur déclare que le malade va mourir si on ne le délivre pas tout de suite de la fatale onction. A l'instant, sans attendre leur réponse, je lui découvre la poitrine, j'enlève l'emplâtre, et, le lavant soigneusement avec de l'eau tiède, en moins de trois minutes nous le voyons respirer à l'aise et livré au plus doux sommeil. Alors tous trois ravis, et moi particulièrement, nous nous recouchâmes.

Le médecin vint de très grand matin, et se montra fort gai en voyant son malade en si bon état ; mais, lorsque M. Dandolo lui eut dit ce qu'on avait fait, il se fâcha, dit que c'était pour tuer son malade et demanda qui était celui qui s'était permis de détruire sa cure. M. de Bragadin, prenant alors la parole, dit : « Docteur, celui

qui m'a délivré du mercure qui m'étouffait est un médecin qui en sait plus que vous. » Et en achevant ces mots, il me montra de la main.

Je ne sais qui des deux fut le plus stupéfait, du docteur en voyant un jeune homme qu'il ne connaissait pas et qu'il dut prendre pour un charlatan, quoiqu'on le lui annonçât pour plus savant que lui, ou de moi qui me voyais transformé en médecin sans penser à l'être. Je me tenais dans un modeste silence, ayant grand'peine à m'empêcher d'éclater de rire ; tandis que le médecin me considérait avec une sorte d'embarras mêlé de dépit, et me jugeant sans doute pour un hardi imposteur qui l'avait osé supplanter. Se tournant enfin vers le malade, il lui dit froidement qu'il me cédait la place : il fut pris au mot. Il part, et me voilà devenu le médecin d'un des plus illustres membres du sénat de Venise. Dans le fond, je l'avoue, j'en fus enchanté, et je dis au malade qu'il ne lui fallait que du régime, et que la nature, aidée de la belle saison qui s'approchait, ferait le reste.

Le médecin éconduit conta l'histoire dans toute la ville, et comme le malade allait de mieux en mieux, un de ses parents qui vint le voir lui dit que tout le monde était fort surpris qu'il eût choisi pour son médecin un violon de l'orchestre du théâtre ; mais M. de Bragadin lui ferma la bouche en lui disant qu'un joueur de violon pouvait en savoir aussi long que tous les médecins de Venise et qu'il me devait de n'avoir pas étouffé.

Ce seigneur m'écoutait comme son oracle, et ses deux amis étonnés me prêtaient la même attention. Cette espèce d'engouement me donnant du courage, je parlais en physicien, je dogmatisais, je citais des auteurs que je n'avais jamais lus.

M. de Bragadin, qui avait la faiblesse de donner dans les sciences abstraites, me dit un jour que, pour un jeune homme, il me trouvait trop savant et que je devais par conséquent posséder quelque chose de surnaturel. Il me pria de lui dire la vérité.

Voilà ce que c'est que le hasard et la force des circonstances. Ne voulant pas choquer sa vanité en lui disant qu'il se trompait, je pris la folle résolution de lui faire en présence de ses deux amis la fausse et extravagante confidence que je possédais un calcul numérique par lequel, moyennant une question que j'écrivais et que je changeais en nombres, j'obtenais, également en nombres, une réponse qui m'instruisait de tout ce que je

voulais savoir, et dont personne au monde n'aurait pu m'informer. M. de Bragadin dit que c'était la clavicule de Salomon, ce que le vulgaire appelait cabale. Il me demanda de qui j'avais appris cette science.

« C'est, lui dis-je, d'un vieil ermite qui habite sur la montagne de Carpegna, et que j'eus occasion de connaître pendant que j'étais aux arrêts à l'armée d'Espagne.

- Cet ermite, me dit-il, a lié à votre insu au calcul qu'il vous a enseigné une intelligence invisible ; car les nombres simples ne peuvent avoir la faculté de raisonner. Tu possèdes, ajouta-t-il, un vrai trésor, et il ne tient qu'à toi d'en tirer le plus grand parti.

- Je ne sais pas, répliquai-je, par quelle voie je pourrais tirer ce grand parti de ma science, car les réponses que me donne mon calcul sont quelquefois si obscures que je m'en suis dégouté au point de ne m'en servir presque jamais. Cependant il est bien vrai que si je n'avais pas fait ma pyramide, je n'aurais jamais eu le bonheur de connaître Votre Excellence.

- Comment cela ?

- Le second jour des fêtes de la maison Soranzo, j'eus envie de demander à mon oracle si je rencontrerais quelqu'un au bal dont la rencontre dut m'être désagréable. J'en obtins cette réponse : « Quitte la fête à dix heures précises. » C'était une heure avant le jour. Je résolus d'obéir et je rencontrai Votre Excellence. »

Mes trois auditeurs étaient comme pétrifiés. M. Dandolo me pria alors de répondre à une question qu'il allait me faire et dont l'interprétation n'appartiendrait qu'à lui, la chose n'étant connue que de lui seul.

« Volontiers. » Car il fallait payer d'effronterie, puisque je m'étais si imprudemment engagé. Il écrit la question, il me la donne, je la lis et je ne comprends rien à la chose, rien à la matière ; mais cela ne fait rien : il faut que je réponde. Si la demande m'était obscure au point de n'y rien comprendre, il était naturel que je ne comprisse rien à la réponse. Je réponds donc en chiffres ordinaires quatre vers dont lui seul pouvait être l'interprète, me montrant fort indifférent sur l'interprétation. M. Dandolo les lit, les relit, se montre surpris, il entend tout ; c'est divin, c'est unique, c'est un trésor du ciel. Les nombres ne sont que le véhicule, mais la réponse doit être d'une intelligence immortelle.

M. Dandolo était trop satisfait pour que l'envie ne se communiquât pas à ses deux amis. Ils me firent des questions sur toutes les matières, et mes réponses, auxquelles je n'entendais rien, leur paraissaient toutes divines. Je leur fais compliment et je me félicite de posséder une chose dont je n'avais fait nul cas jusqu'alors, mais leur promettant que, puisque je voyais que je pouvais être utile à Leurs Excellences, je ne manquerais pas de la cultiver soigneusement.

Tous trois ensemble me demandèrent alors en combien de temps je pourrais leur enseigner les règles de ce sublime calcul. « En fort peu de temps, messieurs, leur répondis-je, et je me prêterai volontiers à votre désir, quoique l'ermite m'ait assuré que je mourrai de mort subite trois jours après que j'aurai communiqué ma science à quelqu'un ; mais je ne crois nullement à cette menace. »

M. de Bragadin, qui y croyait plus que moi, me dit d'un air très sérieux que je devais y croire ; et dès ce moment aucun d'eux ne me parla plus de l'affaire. Ils pensèrent sans doute que s'ils pouvaient m'attacher à eux, ce serait comme s'ils possédaient eux-mêmes la science. De cette manière je devins le hiérophante de ces trois hommes, très honnêtes gens et infiniment aimables, mais qui, malgré de belles connaissances littéraires, n'étaient point sages puisqu'ils étaient infatués de sciences occultes et chimériques, et qu'ils croyaient à l'existence de choses impossibles dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique. Ils se croyaient par moi en possession de la pierre philosophale, de la médecine universelle, du colloque avec les esprits élémentaires, avec toutes les intelligences célestes et infernales ; enfin ils ne doutaient point d'être, par ma sublime science, à part du secret de tous les cabinets de l'Europe.

Après s'être assurés de la sublimité de ma science cabalistique par des questions sur le passé, ils établirent de se la rendre utile en la consultant sur le présent et l'avenir. Il ne m'était pas difficile de deviner, puisque je ne donnais jamais que des réponses à double sens, dont l'un cependant, que j'arrangeais avec soin, ne pouvait s'expliquer qu'après l'événement ; ainsi ma cabale, comme les oracles de Delphes, n'était jamais en défaut. Je connus alors combien il avait été facile aux anciens prêtres du paganisme d'en imposer à l'univers ignorant et partant crédule. Je vis combien il sera toujours aisé aux

imposteurs de faire des dupes, et je sentis mieux que ne l'avait fait l'orateur romain comment deux augures pouvaient se regarder sans rire : c'est parce que tous deux avaient un égal intérêt à imprimer de l'importance à la déception qu'ils exerçaient et dont ils retiraient d'immenses bénéfices. Ce que je ne comprenais pas et ce que je ne comprendrai sans doute jamais, c'est que les saints pères chrétiens, qui n'étaient pas simples et ignorants comme nos évangélistes, aient cru ne pas pouvoir nier la divinité des oracles, et que pour se tirer d'affaire ils les aient attribués au diable. Ils n'auraient pas eu cette bizarre idée s'ils avaient su faire la cabale. Mes trois amis ressemblaient aux saints pères : c'étaient des gens d'esprit, mais superstitieux et point philosophes. Cependant, tout en ajoutant une ample croyance à mes oracles, ils étaient trop bons pour les croire l'œuvre du diable ; et la bonté de leur cœur s'accommodait mieux de croire mes réponses inspirées par un ange.

Ces trois seigneurs étaient non seulement bons chrétiens et très fidèles à leur religion, mais encore dévots et scrupuleux. Ils n'étaient point mariés, et après avoir renoncé aux femmes, ils en étaient devenus les ennemis : preuve peut-être de la faiblesse de leur esprit. Ils s'étaient imaginé que c'était la condition *sine qua non* que les esprits exigeaient de ceux qui voulaient avoir des communications ou un commerce intime avec eux : l'un excluait l'autre.

Avec tous ces travers, ce qui, au commencement de notre connaissance, me parut inexplicable, c'est que ces trois seigneurs, comme je l'ai déjà dit, avaient foncièrement ce qu'on appelle de l'esprit. Mais l'esprit préoccupé raisonne mal ; et en toute chose il s'agit, avant tout, de raisonner bien. Je riais souvent en moi-même en leur entendant parler de religion : ils se moquaient de ceux dont les facultés intellectuelles étaient bornées au point de ne pas comprendre ses mystères. L'incarnation du Verbe était une petite bagatelle pour Dieu, et par conséquent très compréhensible ; et la résurrection était si peu de chose qu'elle ne leur paraissait pas prodigieuse ; car, Dieu ne pouvant pas être mort, Jésus-Christ devait naturellement ressusciter. Pour ce qui est de l'eucharistie, de la présence réelle de la transsubstantiation, c'était pour eux d'une évidence palpable ; et pourtant ils n'étaient point jésuites. Ils

allaient tous les huit jours à confesse sans être nullement embarrassés vis-à-vis de leurs confesseurs, dont ils déploraient bénignement l'ignorance. Ils ne se croyaient obligés à leur rendre compte que de ce qu'ils croyaient être un péché, et en cela ils raisonnaient très juste.

Avec ces trois originaux, respectables par leurs qualités morales et par leur probité autant que par leur crédit et leur âge, sans compter le relief accidentel de la naissance, je passais des jours fort agréables ; quoique, insatiables de savoir, ils me tinssent souvent dix heures de la journée à un travail assidu, enfermés tous quatre et inaccessibles à tout le monde.

J'achevai de me les rendre amis intimes en leur contant tout ce qui m'était arrivé jusqu'alors, non sans quelque réserve de convenance pour ne pas leur faire faire des péchés mortels. Je ne me dissimule que je les ai trompés comme le papa Deldimopulo trompait les Grecs qui allaient lui demander les oracles de sa vierge. Je n'en ai pas agi avec eux dans toute l'acception de l'homme probe ; mais si le lecteur auquel je me confesse a connu le monde et son esprit, qu'il daigne réfléchir avant de me juger ; et peut-être ne me refusera-t-il pas quelque indulgence.

On me dira que si j'avais voulu me tenir sur la ligne d'une morale très pure, j'aurais dû ne pas me lier avec eux ou les désabuser. Je ne le nierai point ; mais je répondrai que j'avais vingt ans, de l'esprit, et que je venais d'être joueur de violon ; qu'enfin j'aurais tenté vainement de les guérir ; je n'y aurais pas réussi ; car ils m'auraient ri au nez, auraient déploré mon ignorance, et, au bout du compte ils m'auraient congédié. Je n'avais d'ailleurs aucune mission de m'ériger en apôtre, et si j'avais pris l'héroïque résolution de les planter là dès que je les eus reconnus pour visionnaires, je me serais montré misanthrope, ennemi de ces braves gens auxquels je procurais d'innocentes jouissances, et de moi-même qui, en qualité de jeune homme, aimais à bien vivre, à jouir des plaisirs que vingt ans et une bonne constitution comportent. J'aurais manqué à la politesse : j'aurais peut-être fait ou laissé mourir M. de Bragadin, et j'aurais exposé ces trois honnêtes hommes à devenir la victime du premier fripon qui, à la faveur de leur manie, aurait pu s'introduire auprès d'eux et les ruiner en leur faisant entreprendre l'opération chimérique du grand œuvre. Il

y a bien encore une autre considération, mon cher lecteur, et comme je vous aime, je vais vous la dire. Un amour-propre invincible m'aurait seul empêché de me déclarer indigne de leur amitié ou par mon ignorance ou par mon orgueil ; et je leur aurais donné des marques évidentes de mon impolitesse en cessant de les voir.

Je pris, il me semble, le parti le plus beau, le plus noble et le plus naturel, surtout en considérant la tournure de leur esprit ; celui de me mettre en état de ne plus manquer du nécessaire : or, de ce nécessaire, qui pourrait avoir été meilleur juge que moi ?

Par l'amitié de ces trois hommes, je m'assurais dans ma patrie de la considération et du crédit. Je devais au reste trouver un plaisir bien flatteur à devenir le sujet des entretiens et des spéculations des personnes creuses qui, dans leur oisiveté, veulent deviner les causes de tous les phénomènes moraux qu'ils voient et dont ils ne peuvent se rendre compte.

On se cassait la tête à Venise pour comprendre comment ma liaison pouvait exister avec trois hommes de ce caractère, eux tout ciel et moi tout monde ; eux très sévères dans les mœurs, et moi abandonné à tous les plaisirs.

Au commencement de l'été, M. de Bragadin se trouva en état de reparaître au sénat, et voici le discours qu'il me tint la veille de sa première sortie :

« Qui que tu sois, je te dois la vie. Tes protecteurs, qui voulurent te faire prêtre, docteur, avocat, soldat et enfin joueur de violon, ne furent que des sots qui ne te connurent pas. C'est Dieu qui a ordonné à ton ange de te conduire entre mes bras. Je t'ai connu, je sais t'apprécier : si tu veux être mon fils, tu n'as qu'à me reconnaître pour père, et dorénavant dans ma maison je te traiterai comme tel jusqu'à ma mort. Ton appartement est prêt, fais-y apporter tes hardes ; tu auras un domestique, une gondole défrayée, ma table et dix sequins par mois. A ton âge, je ne recevais pas de mon père une plus forte pension. Il n'est pas nécessaire que tu t'occupes de l'avenir ; pense à t'amuser et prends-moi pour ton conseil dans tout ce qui pourra t'arriver ou que tu voudras entreprendre, et sois sûr de me trouver toujours ton ami. »

Je me jetai à ses pieds pour l'assurer de ma reconnaissance et je l'embrassai en lui donnant le doux nom de père. Il me pressa dans ses bras, m'appela son cher fils ; je lui en promis la

soumission et l'amour ; après quoi, ses deux amis, qui demeuraient dans le palais, m'embrassèrent, et nous nous jurâmes une fraternité éternelle.

Telle est, mon cher lecteur, l'histoire de ma métamorphose, et l'événement heureux qui du vil métier de ménétrier à la journée me plaça au rang de grand seigneur.

## CHAPITRE III

Vie déréglée que je mène. - Zawoiski. - Rinaldi. - L'Abbadie. - La jeune comtesse. - D. Steffani capucin. - Ancilla. - La Ramon. - Je monte dans une gondole à Saint-Job pour aller à Mestre.

La fortune, qui se plut à me donner un échantillon de son caprice despotique en me rendant heureux par un chemin inconnu à la sagesse, n'eut pas le pouvoir de me faire embrasser un système de modération et de prudence qui aurait pu assurer solidement mon avenir.

Mon caractère ardent, mon inclination irrésistible au plaisir et mon invincible amour de l'indépendance ne me permettaient guère de m'imposer la gêne de la modération que mon nouvel état semblait me conseiller. Aussi commençai-je à vivre indépendant de tout ce qui pouvait mettre des bornes à mes inclinations, et respectant les lois, je crus pouvoir me mettre au-dessus de tous les préjugés. Je croyais pouvoir vivre en parfaite liberté dans un pays soumis à un gouvernement entièrement aristocratique ; mais je me serais trompé quand bien même la fortune m'aurait fait devenir membre du gouvernement ; car la république de Venise, reconnaissant que son premier devoir est de se conserver, se trouve elle-même l'esclave de l'impérieuse raison d'État. Elle doit, au besoin, tout sacrifier à ce devoir, à l'égard duquel les lois mêmes cessent d'être inviolables.

Mais quittons cette matière désormais trop connue ; car le genre humain, en Europe au moins, est persuadé que la liberté sans bornes n'est compatible nulle part avec l'état social. Je n'ai effleuré cette matière que pour donner au lecteur une idée de ma conduite dans ma patrie, où je commençai cette année-là à battre un sentier qui devait aboutir à une prison d'État, impénétrable par cela même qu'elle était inconstitutionnelle.

Assez riche, doué par la nature d'un extérieur agréable et imposant, joueur déterminé, vrai panier percé, grand parleur toujours tranchant, rien moins que modeste, intrépide, courant les jolies femmes, supplantant des rivaux, ne connaissant pour bonne compagnie que celle qui me divertissait, je ne pouvais être que haï ; mais toujours prêt à payer de ma personne, je me croyais tout permis ; car l'abus qui me gênait me paraissait

devoir être brusqué.

Une conduite pareille ne pouvait que déplaire aux trois honnêtes gens dont j'étais devenu l'oracle ; mais ils n'osaient point me le dire. Le bon M. de Bragadin se contentait de me dire que je lui donnais la répétition de la folle vie qu'il avait menée à mon âge, mais que je devais me préparer à en payer les amendes et à m'en voir puni quand je serais arrivé au sien. Sans manquer au respect que je lui devais, je tournais en plaisanteries ses terribles prophéties et j'allais mon train. Cependant voici le premier essai qu'il me donna de sa véritable sagesse.

J'avais, chez Mme Avogadro, femme d'esprit et très aimable en dépit de ses soixante ans ; j'avais, dis-je, fait la connaissance d'un jeune gentilhomme polonais nommé Zawoiski. Il attendait de l'argent de son pays ; mais, en attendant, les Vénitiennes ne manquaient pas de lui en procurer, enchantées de sa jolie figure et de ses manières polonaises. Nous devînmes bon amis : je lui ouvris ma bourse ; mais vingt ans après il m'ouvrit plus amplement la sienne à Munich. C'était un honnête homme qui n'avait qu'une petite dose d'esprit, mais qui suffisait à son bien-être. Il est mort à Dresde, il y a cinq ou six ans, ministre de l'électeur de Trèves. J'en parlerai en son lieu.

Cet aimable jeune homme que tout le monde aimait, et qu'on croyait esprit fort parce qu'il fréquentait MM. Angelo Querini et Lunardo Venier, me présenta à la promenade à une comtesse étrangère qui me plut. Le soir nous allâmes lui faire visite, et après m'avoir présenté à son mari, le comte Rinaldi, elle nous engagea à souper.

Le mari fit une banque de pharaon à laquelle, pontant de moitié avec sa femme, je gagnai une cinquantaine de ducats.

Charmé d'avoir fait cette belle connaissance, je fus la voir tout seul le lendemain matin. Le comte, après m'avoir fait des excuses de ce que sa femme n'était pas levée, me fit entrer. Elle me reçut de la manière la plus aisée, et, demeuré seul avec elle, elle eut l'art, sans se compromettre, de me laisser tout espérer ; et, lorsqu'elle me vit sur le point de partir, elle m'invita à souper. J'y fus, et ayant joué comme la veille, toujours de moitié avec elle, je gagnai encore, et je me retirai amoureux. Je ne manquai pas d'aller la voir le lendemain matin, espérant la trouver docile ou au moins complaisante : mais lorsque je

m'annonçai, on me dit qu'elle était sortie.

Je me hâtai d'y retourner le soir, et après mille excuses, la banque s'établit et je perdis tout ce que j'avais de moitié avec elle. Nous soupâmes, et après le repas, les étrangers étant partis, je restai avec Zawoiski, parce que le comte Rinaldi voulut nous donner notre revanche. N'ayant plus d'argent, je jouai sur parole, et le comte, me voyant engagé pour cinq cents sequins, mit bas les cartes. Je me retirai fort triste. L'honneur m'obligeait à payer le lendemain, et je n'avais pas le sou. L'amour augmentait mon désespoir, car je me voyais au moment de faire une pitoyable figure aux yeux d'une femme dont j'étais épris, et le trouble que cette situation imprimait à mes traits n'échappa point le lendemain à M. de Bragadin. Il me sonda avec amitié et m'encouragea à me confier à lui. Je sentais que je n'avais rien de mieux à faire ; je lui contai naïvement toute l'histoire et je finis en lui disant que je me croyais déshonoré et que j'en mourrais. Il me consola en me disant qu'il acquitterait ma dette dans la journée si je voulais lui promettre de ne plus jouer sur parole. Je lui en fis le serment en lui baisant la main, et j'allai me promener déchargé d'un énorme fardeau. J'étais sûr que ce digne père me donnerait cinq cents ducats dans la journée, et je jouissais de l'honneur que mon exactitude me ferait auprès de la charmante comtesse. Cela relevait mes espérances et m'empêchait de regretter une somme aussi forte ; mais, pénétré de l'extrême générosité de mon bienfaiteur, je me sentais fermement déterminé à lui tenir parole.

Je dînai fort gaiement avec les trois amis, sans qu'il fût dit un mot de l'affaire. Un instant après nous être levés de table, un domestique vint remettre à M. de Bragadin une lettre et un paquet. Ayant lu la lettre et renvoyé le domestique, mon père m'invita à le suivre dans son cabinet, et dès que nous y fûmes : « Tiens, me dit-il, un paquet qui t'appartient. » Je l'ouvre, et je trouve une quarantaine de sequins. M. de Bragadin, me voyant surpris, se mit à rire et me donna la lettre qui contenait ces mots : « M. de Casanova peut être assuré que notre jeu de la nuit passée n'a été qu'une plaisanterie : il ne me doit rien. Ma femme lui envoie la moitié de l'or qu'il a perdu comptant.

« LE COMTE RINALDI »

Je regarde M. de Bragadin d'un air étonné ; et lui de rire de toutes ses forces. Je devine tout, je le remercie, et en

l'embrassant tendrement, je lui jure d'être plus sage à l'avenir. Le bandeau qui me couvrait les yeux se déchire, je me sens guéri de mon amour et tout honteux d'avoir été doublement dupe et du mari et de la femme.

« Ce soir, me dit mon savant médecin, tu souperas gaiement avec la charmante comtesse.

- Ce soir, mon digne bienfaiteur, je souperai avec vous. Vous m'avez donné une leçon en grand maître.

- La première fois que tu perdras sur parole, tu feras fort bien de ne pas payer.

- Je me déshonorerais.

- N'importe. Plus tu te hâteras de te déshonorer, plus tu épargneras ; car tu seras toujours obligé de te déshonorer lorsque tu te trouveras dans l'impossibilité positive de payer. Il est donc bien plus prudent de ne pas attendre ce fatal moment.

- Mais il vaut encore beaucoup mieux l'éviter en ne jouant jamais qu'argent comptant.

- Nul doute, car tu sauverais à la fois l'honneur et l'argent. Mais, puisque tu aimes les jeux de hasard, je te conseille de ne jamais ponter. Taille, et tu auras de l'avantage.

- Oui, mais petit.

- Petit, tant que tu voudras ; mais tu l'auras ; et tu verras que de la perte au gain, à la fin du compte, la différence sera énorme. Le ponte est fou, le banquier raisonne. Ce dernier dit : « Je gage que vous ne devinez pas », tandis que le premier dit : « Je gage que je devine. » Quel est le fou ? Quel est le sage ?

- La réponse est facile.

- Au nom de Dieu, sois sage ; mais, s'il t'arrive de ponter et de gagner, souviens-toi que tu n'es qu'un sot si tu finis par perdre.

- Comment, sot ? La fortune change.

- Et doit changer par la force de la chose même, si elle ne change point par d'autres raisons. Quitte le jeu, crois-moi, dès que tu la vois changer, lors même que tu ne gagnerais qu'une obole. »

J'avais lu Platon, et je m'étonnais de trouver un homme qui raisonnait comme Socrate.

Le lendemain Zawoiski vint me voir de très bonne heure pour me dire qu'on m'avait attendu à souper, et qu'on y avait vanté ma ponctualité à payer mes dettes d'honneur. Je ne crus pas nécessaire de le désabuser ; mais je n'allai plus chez le comte

Rinaldi, que je n'ai revu qu'à Milan seize ans après. Quant à Zowoiski, il n'a su l'histoire que quarante ans plus tard à Carlsbad, où je l'ai trouvé sourd.

A trois ou quatre mois de là, M. de Bragadin me donna une autre leçon bien plus forte. Zawoiski m'avait fait faire la connaissance d'un Français nommé de l'Abbadie qui sollicitait auprès du gouvernement la place d'inspecteur de toutes les troupes de terre de la république. Son élection dépendait du sénat, et je le présentai à mon protecteur, qui lui promit son suffrage ; mais l'accident que je vais raconter l'empêcha de tenir sa promesse.

Me trouvant avoir besoin de cent sequins pour payer des dettes, je le priai un jour de vouloir me les donner.

« Pourquoi, mon cher, ne demandes-tu pas ce plaisir à M. de l'Abbadie ?

- Je n'oserais, mon père.

- Ose ; je suis sûr qu'il te prêtera volontiers cette somme.

- J'en doute fort ; mais je vais essayer. »

J'allai le voir le lendemain, et après un court préambule de politesse, je lui fis la demande du service que j'attendais de lui. Il s'excusa avec beaucoup de politesse aussi, noyant son refus dans ces mille lieux communs qu'on ne manque jamais de répéter quand on ne peut pas ou qu'on ne veut pas rendre un service. Dans ces entrefaites, Zawoiski étant survenu, je le saluai et sortis. Vite je cours chez mon patron lui rendre compte de mon infructueuse démarche. Il me dit en riant que ce Français manquait d'esprit.

C'était précisément ce jour-là même que le décret de sa nomination devait être discuté au sénat. Je sortis pour vaquer à mes affaires, c'est-à-dire à mes plaisirs ; et ce jour-là, n'étant rentré qu'après minuit, j'allai me coucher sans voir mon père. Le lendemain j'allai lui donner le bonjour en lui disant que j'irais féliciter le nouvel inspecteur.

« Épargne-toi cette peine, mon ami, car le sénat a rejeté la proposition.

- Comment cela ? Il y a trois jours que l'Abbadie était sûr du contraire.

- Il ne se trompait pas, car le décret aurait été porté en sa faveur, si je ne me fusse déterminé à parler contre. J'ai démontré au sénat qu'une saine politique ne devait point nous

permettre de confier cet emploi important à un étranger.

- J'en suis surpris, car Votre Excellence ne pensait pas ainsi avant-hier.

- C'est vrai, mais alors je ne le connaissais pas bien. Je m'aperçus hier que cet homme n'avait pas assez de tête pour l'emploi qu'il sollicitait. Peut-il en effet posséder un jugement sain et te refuser cent sequins ? Ce refus lui a lait perdre une charge importante et un revenu de trois mille écus dont il serait actuellement en possession. »

Je sors, et voilà Zawoiski avec l'Abbadie que je ne cherche point à éviter. Ce dernier était furieux et on peut l'être à moins.

« Si vous m'aviez averti, me dit-il, que les cent sequins auraient servi à fermer la bouche à M. de Bragadin, j'aurais trouvé le moyen de vous les procurer.

- Si vous aviez une tête d'inspecteur, vous l'auriez facilement deviné. »

Cet homme, dans son ressentiment, me fut fort utile en racontant le fait à qui voulut bien l'entendre ; de sorte que depuis lors tous ceux qui avaient besoin du suffrage de mon protecteur s'adressaient à moi. Sans commentaires, ceci était avant et sera longtemps après ; car, pour obtenir parfois la plus belle grâce, il ne s'agit que de se rendre favorable le favori d'un ministre ou souvent même son valet de chambre. Bientôt mes dettes furent payées.

Dans ce temps-là, mon frère Jean vint à Venise, avec l'ex-juif Guarienti, grand connaisseur en tableaux, et qui voyageait aux frais de Sa Majesté le roi de Pologne, électeur de Saxe. C'était cet ex-juif qui avait procuré à ce monarque l'acquisition de la galerie du duc de Modène pour cent mille sequins. Ils allèrent ensemble à Rome, où mon frère resta à l'école du célèbre Raphaël Mengs. Je parlerai de lui plus tard.

Maintenant, en historien fidèle, je dois à mes lecteurs la relation d'un événement dont dépendirent l'honneur et le bonheur d'une des plus aimables femmes de l'Italie, et qui aurait été malheureuse si je n'avais pas été un franc évaporé.

Au commencement du mois d'octobre de 1746, les théâtres étant ouverts, je me promenais en masque, quand j'aperçus une figure de femme enveloppée dans le capuchon de son mantelet, sortant du coche de Ferare qui venait d'arriver. La voyant seule, observant sa démarche incertaine, je me sens poussé vers elle

comme par une puissance occulte. Je m'approche et je lui offre mes services, si elle est dans le cas d'en avoir besoin.

Elle me répond d'une voix timide qu'elle aurait besoin de quelques renseignements.

« Nous ne sommes pas en lieu convenable, lui dis-je, mais daignez me suivre dans une malvoisie où vous pourrez me parler en liberté. »

Elle hésite, j'insiste, elle cède. Le magasin n'était pas à vingt pas de là ; nous y entrons et nous voilà assis tête à tête. Je me démasque et la politesse l'oblige à ôter son capuchon. Une énorme coiffe de mousseline lui cache la moitié du visage ; mais ses yeux, son nez et sa jolie bouche me suffirent pour discerner sur ses traits la beauté, la noblesse, la douleur, et cette candeur de la vertu qui donne un charme indéfinissable à la jeunesse. Il est inutile de dire que cette lettre de recommandation lui captiva de suite tout l'intérêt dont j'étais susceptible. Après avoir essuyé quelques larmes qui se faisaient jour comme à son insu, elle me dit qu'elle était fille de condition, qu'elle s'était enfuie de la maison paternelle, seule, à la garde de Dieu, pour rejoindre un Vénitien qui, ayant su la séduire, l'avait trompée en la rendant malheureuse pour le reste de ses jours.

« Vous avez donc quelque espérance de le rappeler au devoir, et j'imagine qu'il vous a promis sa main ?

- Il m'a donné sa foi par écrit. La seule grâce que je vous demande, c'est de me conduire chez lui, de m'y laisser et d'être discret.

- Comptez, madame, sur les sentiments d'un homme d'honneur. Je le suis ; fiez-vous à moi, car je m'intéresse déjà à tout ce qui vous regarde. Dites-moi son nom.

- Hélas ! monsieur, je me livre à ma destinée. »

En disant ces mots, elle tire de son sein un papier qu'elle me remet. Je reconnais l'écriture de Zanetto Steffani. C'était une promesse de mariage par laquelle il donnait sa parole d'épouser à Venise, dans la huitaine, la jeune comtesse A. S. Après avoir lu l'écrit, je le lui rends en lui disant que je connaissais parfaitement celui qui l'avait fait, qu'il était attaché à la chancellerie, grand libertin, chargé de dettes ; mais qu'il serait riche à la mort de sa mère.

« Daignez, de grâce, me conduire chez lui.

- Je ferai, mademoiselle, tout ce que vous m'ordonnerez ;

mais ayez pleine confiance en moi, et daignez m'écouter. Je vous conseille de ne pas aller chez lui. Il vous a déjà fait un grand outrage, et en supposant que vous le trouviez chez lui, il est très possible qu'il s'abaisse jusqu'à vous mal recevoir ; s'il n'y est pas, il est probable que vous serez mal reçue par sa mère, si vous vous faites connaître. Fiez-vous à moi, et croyez que Dieu m'a fait trouver sur votre passage pour vous servir de refuge. Je vous promets que demain au plus tard vous saurez si Steffani est à Venise, ce qu'il pense faire de vous et ce qu'on pourra l'obliger à faire. Avant cela, mon avis est que ce jeune homme ignore que vous êtes à Venise.

- Grand-Dieu ! où irai-je cette nuit ?
- Dans une maison respectable.
- Chez vous, si vous êtes marié.
- Je suis garçon. »

Je connaissais une honnête veuve qui demeurait dans une rue impasse et qui avait deux chambres garnies. Je la persuade de s'abandonner à ma conduite. Nous montons dans une gondole et nous partons. Chemin faisant, elle me dit qu'il y avait un mois que Steffani s'était arrêté dans son endroit pour faire réparer sa voiture, et que le même jour il avait fait sa connaissance dans une maison où elle était allée avec sa mère pour complimenter une nouvelle mariée.

« J'eus le malheur, dit-elle, de lui inspirer de l'amour, et il ne pensa plus à partir. Il resta un mois à C., ne sortant jamais que le soir : il passait toutes les nuits sous mes fenêtres à s'entretenir avec moi. Il me jura mille fois qu'il m'adorait, que ses intentions étaient pures. Je lui disais de se faire connaître à mes parents, de me demander en mariage ; mais il alléguait des raisons bonnes ou mauvaises, m'assurant qu'il ne pourrait être heureux qu'autant que je lui montrerais une confiance entière. Je devais me décider à partir avec lui à l'insu de tout le monde, m'assurant que mon honneur n'en souffrirait pas, puisque trois jours après mon évasion toute la ville saurait que j'étais sa femme, et il me promettait de me reconduire publiquement comme telle. Hélas ! monsieur, que vous dirai-je ? L'amour m'aveugla ; je tombai dans le précipice : je le crus ; je consentis à tout. Il me remit l'écrit que vous avez lu, et la nuit suivante je lui permis de pénétrer dans ma chambre par la fenêtre d'où je lui parlais. Je consentis à un crime qui devait être effacé dans

trois jours, et il me quitta en me jurant que la nuit suivante il viendrait sous la même fenêtre me recevoir dans ses bras. Est-il vraisemblable que j'en doutasse après l'énorme faute que je venais de faire ? Je fis mon paquet, et la nuit suivante je l'attendis, mais en vain. Quelle nuit cruelle ! Le lendemain j'appris que le monstre était parti avec son domestique une heure après avoir consommé ma honte. Figurez-vous mon désespoir. Je pris le parti qu'il me suggéra et qui ne pouvait être que mauvais. Une heure avant minuit, je quittai seule le toit paternel, achevant ainsi de me déshonorer, mais déterminée à mourir, si l'homme cruel qui m'avait ravi ce que j'avais de plus cher, et que l'instinct m'a fait espérer de trouver ici, ne me rend un bien que lui seul peut me rendre. J'ai marché à pied toute la nuit et presque tout le jour suivant sans prendre aucune nourriture jusqu'avant de rentrer dans le coche qui m'a transportée ici en vingt-quatre heures. Il y avait dans la barque cinq hommes et deux femmes, mais personne n'a vu ma figure ni entendu le son de ma voix. Je me suis constamment tenue assise, la tête baissée et à demi assoupie, tenant toujours entre mes mains ce livre de prières. On m'a laissée tranquille ; personne ne m'a adressé la parole, et j'en ai remercié Dieu. Descendue à peine sur le quai, vous ne m'avez pas laissé le temps de penser comment je pourrais me diriger vers la maison de mon perfide séducteur ; mais vous pouvez vous figurer l'impression qu'a dû faire sur moi l'apparition d'un homme masqué, qui de prime abord, comme si la Providence l'eût placé là à dessein, vient m'offrir ses services : il m'a semblé que vous deviniez ma détresse, et loin d'éprouver aucune répugnance, je me suis sentie portée à répondre à vos offres en me confiant à vous, malgré la maxime de la prudence qui aurait dû me rendre sourde à votre langage et à l'invitation d'entrer seule avec vous dans la maison où vous m'avez menée. Vous savez tout maintenant, monsieur ; mais je vous prie de ne pas me juger trop sévèrement. J'ai été sage toute ma vie : il y a un mois que mon front n'avait à rougir d'aucune faute ; et les larmes cruelles que je verse chaque jour me serviront à effacer ma tache auprès de Dieu. J'ai reçu une éducation soignée ; mais l'amour et le défaut d'expérience m'ont précipitée dans le gouffre. Je suis entre vos mains, et je ne sens pas que je doive jamais me repentir de m'y être mise. »

J'avais besoin de tout ce qu'elle venait de me dire pour me confirmer dans l'intérêt qu'elle m'avait inspiré. Je lui dis cruellement que Steffani l'avait séduite et trompée avec préméditation ; qu'elle ne devait se le rappeler que pour tirer vengeance de sa perfidie. Ces mots la firent frissonner : elle cacha son beau visage dans ses mains.

Arrivés chez la veuve, je l'établis dans une jolie chambre et je lui ordonnai un petit souper, recommandant à la bonne femme d'avoir pour elle toutes les attentions et de ne la laisser manquer de rien. Un instant après, je pris affectueusement congé d'elle en lui promettant de la revoir le lendemain matin.

En quittant cette intéressante infortunée, je me rendis chez Steffani. J'appris d'un des gondoliers de sa mère qu'il était revenu à Venise il y avait trois jours, mais que vingt-quatre heures après il en était reparti tout seul et que personne ne savait où il était allé, pas même sa propre mère. Le même soir, me trouvant au théâtre à côté d'un abbé bolonais, je m'informai de la famille de ma malheureuse protégée ; et comme il se trouvait que cet abbé la connaissait particulièrement, j'en appris tout ce qu'il m'importait d'en savoir ; entre autres que la jeune comtesse avait un frère officier au service du pape.

Le lendemain de grand matin, je me rendis chez elle. Elle dormait encore. La veuve me dit qu'elle avait assez bien soupé sans lui dire un mot, et qu'aussitôt après elle s'était enfermée. Dès qu'elle se fit entendre, j'entrai ; et, coupant court à toutes ses excuses, je lui communiquai ce que j'avais appris.

Ses traits portaient l'empreinte d'une profonde tristesse, mais du reste son teint était légèrement coloré et elle avait l'air plus calme.

« Il n'est pas vraisemblable, me dit-elle, que Steffani soit reparti sans retourner à C. »

Trouvant cette réflexion très naturelle dans sa situation, je m'empresse de lui offrir de me rendre de suite chez elle pour m'assurer de la vérité et revenir la chercher sans retard si ses pressentiments étaient fondés. Ensuite, avant de lui donner le temps de me répondre, je lui conte tout ce que j'avais appris de son honorable famille, ce qui lui causa une extrême joie.

« Je ne m'oppose point, me dit-elle, que vous alliez à C., et je reconnais toute la générosité de votre offre ; mais daignez encore suspendre l'exécution de ce projet. J'ai quelque

espérance que Steffani reviendra, je pourrai alors prendre un parti à tête reposée.

- Je trouve, lui dis-je, votre observation très raisonnable. Voulez-vous me permettre de déjeuner avec vous ?

- Avez-vous le droit de vous attendre à un refus ?

- Je serais au désespoir de vous gêner. A quoi passiez-vous vos journées à la maison ?

- J'aime beaucoup la lecture et la musique ; et le clavecin faisait mes délices. »

Je la quittai après le déjeuner, et le soir je revins la voir avec un panier plein de bons livres, de musique et un bon clavecin. Cette attention la rendit confuse, mais j'augmentai sa surprise quand je tirai de ma poche trois paires de pantoufles. La rougeur lui monta au visage en me remerciant avec une sensibilité inexprimable. Ayant fait, pour elle, une longue marche à pied, ses souliers devaient être usés et ses pieds très sensibles : elle dut donc trouver mon attention délicate. Comme je n'avais sur elle aucun dessein offensant, je jouissais de sa reconnaissance et de l'idée que mes soins pouvaient lui donner de ma délicatesse. Je n'avais d'autre but que celui de rassurer son cœur et d'effacer en elle la mauvaise impression que l'indigne Steffani avait dû lui donner des hommes. Je n'avais pas la moindre idée de lui inspirer de l'amour, et j'étais loin de penser que je pusse devenir amoureux d'elle. Elle était malheureuse, et ce titre sacré à mes yeux lui méritait d'autant plus de ma part l'intérêt le plus loyal que, sans me connaître elle m'avait accordé toute sa confiance. Je n'aurais pu, dans sa situation, la supposer susceptible d'une nouvelle affection, et j'aurais eu horreur de la séduire d'aucune manière.

Je ne restai avec elle qu'un quart d'heure, et je la quittai pour lui ôter l'embarras que ma présence pouvait lui causer en ce moment, d'autant qu'elle ne savait de quelles expressions se servir pour m'exprimer sa reconnaissance.

Je me voyais engagé dans une affaire délicate dont je ne prévoyais point l'issue ; mais cela ne refroidissait pas mon zèle, et, ne me trouvant point embarrassé pour l'entretenir, je n'en désirais pas la fin. Cette rencontre singulière, qui m'offrait l'inappréciable avantage de me reconnaitre des inclinations généreuses plus fortes que mes penchants au plaisir, me flattait au delà de toute expression. Je faisais une grande expérience

sur moi-même, et, sachant que j'avais besoin de m'étudier, je m'y livrais avec abondance.

Le troisième jour, se confondant encore en remerciements que je m'efforçais en vain d'arrêter, elle me dit qu'elle ne concevait pas comment je lui montrais tant d'intérêt, la facilité avec laquelle elle m'avait suivi dans une malvoisie n'ayant pas dû me donner une grande opinion d'elle. Mais, lui ayant répondu que je ne comprenais pas non plus comment, avec un masque sur la figure, j'avais pu lui inspirer assez de confiance dans ma vertu, mon costume devant annoncer tout le contraire, elle sourit.

« Moi, madame, il me fut facile de deviner la beauté malheureuse en voyant votre jeunesse, la noblesse de vos traits et surtout votre candeur. Le caractère de vérité dont vos premières paroles furent empreintes ne me laissèrent aucun doute que vous ne fussiez victime du plus naturel de tous les sentiments, et que l'honneur seul ne vous eût forcée à fuir le toit paternel. Votre faute fut celle d'un cœur séduit sur lequel la raison ne saurait exercer son empire, et votre fuite, effet d'une âme noble qui crie réparation ou vengeance, vous justifie pleinement. Votre indigne séducteur doit expier son crime en perdant la vie, et non en recevoir la récompense en vous épousant ; car il n'est pas fait pour vous posséder après s'être avili par l'action la plus déshonorante.

- Tout ce que vous dites est vrai. J'ai un frère qui, je l'espère, me vengera.

- Vous vous trompez si vous croyez que Steffani se batte ; c'est un lâche qui n'est pas en état de s'exposer à une mort honorable. »

Comme j'achevais ces mots, elle met la main dans sa poche, et après avoir réfléchi quelques instants, elle en retira un stylet de six pouces et le mit sur la table.

« Qu'est-ce que cela ?

- C'est une arme sur laquelle j'ai compté jusqu'à ce moment pour m'en servir contre moi-même, si je ne parvenais pas à effacer ma faute. Vous venez de m'éclairer. Emportez, je vous prie, ce poignard, qui me devient inutile. Je compte sur votre amitié et je sens en moi-même que je vous devrai l'honneur et la vie. »

Je fus frappé de ce qu'elle venait de me dire, et je sentis que

ses mots et ses regards avaient trouvé le chemin de mon cœur autrement que par une généreuse compassion. Je pris le stylet et je la quittai avec un trouble qui m'annonçait la faiblesse d'un héroïsme dont j'étais bien près de me moquer, tant je commençais à le trouver ridicule : j'eus cependant la force d'être un demi-Caton jusqu'au septième jour.

Il faut que je dise comment je sentis naître dans mon esprit un soupçon sur le compte de cette jeune personne. Ce soupçon pesait sur mon cœur : car, s'il avait été vrai j'aurais été dupe et cette idée était humiliante. Elle m'avait dit qu'elle était musicienne, je lui avais procuré le même jour un clavecin et de la musique, et pourtant depuis trois jours que l'instrument était à sa disposition elle ne l'avait pas encore ouvert ; ce que la vieille m'avait assuré. Il me semblait cependant qu'elle aurait dû me remercier de mes attentions en me donnant un échantillon de ses talents. M'en aurait-elle imposé ? Cela l'aurait perdue dans mon esprit. Voulant éviter de porter un jugement téméraire, je me tins sur mes gardes, décidé à profiter du premier moment favorable pour éclaircir mes doutes.

J'allai la voir le lendemain après dîner, contre mon ordinaire, résolu d'amener ce moment d'une manière quelconque. Je la surpris assise devant un miroir, prêtant sa tête à la veuve qui mettait en ordre la plus belle chevelure blonde qu'il soit possible de voir. Je lui fis mes excuses sur mon apparition hors de saison, et, de son côté, s'étant excusée de ce que je la trouvais en désordre, elle continua. C'était la première fois que je voyais toute sa figure, son cou et la moitié de ses bras arrondis par les grâces. Je me tais et je contemple. Je loue par hasard l'odeur de la pommade, et la vieille saisit cet instant pour lui dire qu'elle avait dépensé en peignes, poudre et pommade les trois livres qu'elle lui avait données. Je me rappelle alors qu'elle m'avait dit le premier jour qu'elle était partie de C. avec dix paoli. Je me sentis monter le feu au visage de confusion, car j'aurais dû y penser.

Dès que la veuve eut fini, elle sortit pour nous aller faire du café. Je prends une bague sur sa toilette et je vois un portrait qui lui ressemblait parfaitement ; mais je me mets à rire du caprice qu'elle a eu de se faire peindre en homme avec des cheveux noirs.

« Vous vous trompez, me dit-elle, c'est le portrait de mon

frère. Il a deux ans plus que moi et il est maintenant officier au service du saint-père, comme je vous l'ai dit. »

Je lui demande la permission de lui mettre la bague, elle m'allonge le doigt, et, voulant ensuite par forme de galanterie lui baiser la main, elle la retira en rougissant. Craignant qu'elle ne se trouvât offensée, je m'empressai de l'assurer de mon respect :

« Ah ! monsieur, me dit-elle, dans la situation où je me trouve, je dois bien plus penser à me défendre de moi-même que de vous. »

Le compliment me parut si fin et si flatteur pour moi, que je crus devoir le laisser tomber ; mais elle put lire dans mes yeux qu'elle ne pourrait jamais avoir à mon égard de vains désirs ni craindre de me trouver ingrat. Cependant cette entrevue fit tellement croître mon amour, que je ne sus plus comment le dissimuler.

Bientôt, prenant occasion de me remercier des livres que je lui avais choisis, ayant deviné son goût, car elle n'aimait pas les romans, elle me dit :

« Je vous dois bien des excuses, sachant que vous aimez la musique, de ne vous avoir pas encore chanté un air comme je le sais. »

Je respirai à ces mots ; et, sans attendre ma réponse, elle se mit au clavecin et exécuta plusieurs morceaux avec une facilité, une précision et une expression que rien ne saurait rendre. J'étais en extase. Je la supplie de vouloir bien chanter un air, et après s'être un peu fait prier, elle prit un des cahiers que je lui avais apportés, et à *prima vista* elle chanta avec accompagnement d'une manière à m'enlever. Je la suppliai alors de me donner sa main à baiser : elle n'en fit rien, mais elle ne m'opposa pas de résistance quand je la lui pris, et malgré le feu que j'éprouvai, j'eus la modération de ne la baiser qu'avec une tendresse mêlée d'admiration et de respect.

Je la quittai enfin, épris, amoureux et presque décidé à me déclarer. La contrainte devient niaiserie quand on vient à connaître que l'objet qu'on adore partage nos sentiments. Je n'avais pas encore acquis cette conviction.

Toute la ville parlait de la disparition de Steffani, mais je n'en disais rien à ma belle comtesse. On s'accordait généralement à dire que sa mère avait refusé de payer ses dettes, et qu'il s'était

enfui pour n'être pas poursuivi par ses créanciers. La chose était vraisemblable. Mais, soit qu'il revînt ou qu'il ne revînt pas, je ne pouvais me résigner à la perte du trésor que j'avais entre les mains. Ne sachant cependant ni comment ni à quel titre je pourrais m'en faciliter la jouissance, je me trouvais dans un véritable labyrinthe. Parfois l'idée de consulter mon père me venait, mais je la repoussais bientôt avec horreur ; car je l'avais connu trop empirique dans l'affaire de Rinaldi et plus encore dans celle de l'Abbadie. Je craignais tant ses remèdes que j'aimais mieux être malade que de guérir en m'en servant.

Un matin j'eus la sottise de demander à la veuve si madame lui avait demandé qui j'étais. Quelle balourdise ! Je le reconnus bien vite quand, au lieu de me répondre, cette bonne femme me dit :

« Est-ce qu'elle ne sait pas qui vous êtes ?

- Répondez donc et n'interrogez pas, » lui dis-je pour cacher ma confusion.

La bonne femme avait raison. La voilà nécessairement devenue curieuse de l'aventure ; le caquet va s'en mêler, et le tout par une étourderie d'écolier ! J'étais impardonnable. Il ne faut jamais être plus sur ses gardes que lorsqu'on fait des questions à des demi-sots. Depuis quinze jours qu'elle était entre mes mains, ma comtesse ne s'était jamais montrée curieuse de savoir qui j'étais ; mais cela ne me faisait pas croire qu'elle ne désirât pas le savoir. Si j'avais bien fait, je le lui aurais dit le premier jour ; mais ce soir-là même je réparai mon tort mieux que personne n'aurait pu le faire, et après l'avoir instruite de tout, je lui demandai pardon de ne l'avoir pas fait plus tôt. Elle m'avoua, en me remerciant de ma confidence, qu'elle avait éprouvé beaucoup de curiosité de me connaître ; mais elle m'assura aussi qu'elle n'aurait jamais commis l'imprudence de s'informer de moi à son hôtesse. Les femmes ont le tact plus délicat et plus sûr que les hommes, et je pris de ces dernières paroles la part qui m'en revenait.

Notre conversation roulant sur l'incompréhensibilité de la longue absence de Steffani, elle me dit qu'il était impossible que son père ne crût pas qu'il se tenait caché quelque part avec elle.

« Il doit avoir su, ajouta-t-elle, que je lui parlais toutes les nuits sous ma fenêtre, et il ne lui aura pas été difficile de découvrir que je me suis embarquée pour Venise sur le coche de

Ferrare. Mon père doit être à Venise, et je suis sûre qu'il fait en secret toutes les diligences pour me découvrir. Il loge ordinairement chez Boncousin : tâchez de savoir s'il y est. »

Elle ne nommait plus Steffani qu'avec une expression d'horreur et de haine, et elle ne parlait que d'aller loin de sa patrie s'enfermer dans un couvent, où sa honteuse histoire serait ignorée de tout le monde.

Je me retirai dans l'intention d'aller le lendemain à la recherche des informations ; mais je n'en eus pas besoin ; car le soir en soupant M. Barbaro nous dit : « On me recommande un gentilhomme sujet du pape pour que je l'aide de mon crédit dans une affaire délicate et épineuse. Un de nos citoyens a enlevé sa fille, et depuis quinze jours il doit être caché quelque part avec elle ; mais personne ne sait où. Il faudrait porter l'affaire au conseil des Dix. La mère du ravisseur prétend être ma parente : je compte ne pas m'en mêler. »

Je fis semblant d'écouter ce récit sans intérêt, et le lendemain de très bonne heure je me rendis chez ma charmante comtesse pour lui faire part de cette intéressante nouvelle. Elle dormait encore ; mais, étant pressé, j'envoyai la veuve lui dire que je n'avais besoin que de deux minutes pour lui communiquer quelque chose d'important. Elle me reçut couchée, ayant la couverture jusqu'au menton.

Dès qu'elle sut tout, elle me pria instamment de supplier M. Barbaro de devenir médiateur entre son père et elle, m'assurant qu'elle préférait la mort à devenir la femme du monstre qui l'avait déshonorée. Je le lui promis, et elle me remit la promesse de mariage dont le perfide s'était servi pour la séduire, afin que je pusse la faire voir à son père.

Pour engager M. Barbaro à ce qu'elle désirait, j'aurais eu besoin de lui dire qu'elle était entre mes mains, et je sentais que cette confidence nuirait à ma protégée. Je ne pris d'abord aucune détermination, et cela en partie parce que je me voyais au moment de la perdre, et que cela me répugnait souverainement.

Après-dîner on annonça à M. Barbaro le comte A. S. Il entra avec son fils, vivant portrait de sa sœur. M. Barbaro les mena dans son cabinet pour parler de leur affaire, et une heure après ils repartirent. Dès que ces messieurs furent sortis, le bon M. Barbaro me pria, comme je m'y étais attendu, d'interroger mon

ange pour savoir s'il lui convenait de s'intéresser en faveur du comte A. S. Il écrivit lui-même la question, et je lui écrivis nonchalamment cette réponse : « Vous devez vous mêler de cette affaire, mais uniquement pour engager le père à pardonner à sa fille, abandonnant l'idée de la forcer à lui faire épouser son ravisseur, car Steffani est condamné à mort par la volonté de Dieu. »

Cette réponse fut trouvée étonnante, et j'étais étonné moi-même d'avoir osé la donner ; mais j'étais entraîné par un pressentiment que Steffani devait périr par la main de quelqu'un, et peut-être était-ce l'amour qui me faisait penser ainsi. M. de Bragadin, qui croyait mon oracle infaillible, dit qu'il n'avait jamais parlé si clairement, et que Steffani était sûrement mort à cette heure.

« Invitez, dit-il à Barbaro, le père et le fils à venir dîner demain ici. Il faut aller doucement en besogne, et avant de le persuader à pardonner à sa fille, il faut savoir où elle est. »

M. Barbaro, prenant la parole, me fit presque sortir de mon sérieux en disant que, si je le voulais, je pourrais le leur faire savoir de suite.

« Je vous promets, lui répondis-je, de le demander demain à mon bon génie. »

Ainsi je gagnais du temps, afin de connaître d'avance l'opinion du père et du fils. Cependant je riais en moi-même de la nécessité où je m'étais mis d'envoyer Steffani à l'autre monde pour ne pas compromettre mon oracle.

Je passai toute la soirée avec la jeune comtesse, qui ne doutait point de la bonté que son père aurait pour elle, ni de l'entière confiance qu'elle devait avoir en moi.

Quel plaisir pour cette charmante personne d'apprendre que le lendemain je dînerais avec son père et son frère, et que je lui répéterais tout ce qui serait dit sur son compte ! Mais, à mon tour, quel plaisir de la voir convaincue qu'elle devait me chérir et que sans moi elle se serait infailliblement perdue dans une ville où la politique du gouvernement tolère volontiers le libertinage comme esquisse de la liberté individuelle qui devrait y exister, mais que l'on trouve mille moyens de restreindre. Nous nous félicitions réciproquement sur notre rencontre si inopinée et sur la conformité de nos volontés que nous qualifiions de prodigieuse. Nous étions enchantés de ne pas

pouvoir attribuer à l'attraction de nos physionomies, elle sa condescendance à se rendre à mon invitation, moi mon empressement à la persuader de me suivre et de s'abandonner à mes conseils ; car j'étais masqué, et son capuchon faisait l'effet d'un masque. Nous ne mettions aucun doute que le ciel n'eût arrangé tout cela, pour que nous nous connussions, et sans y penser nous devenions ainsi amoureux l'un de l'autre.

« Avouez, lui dis-je dans un moment d'enthousiasme et en couvrant sa main de mille baisers, avouez que si vous me découvriez amoureux, vous me craindriez.

- Hélas ! je ne crains que de vous perdre. »

Cette déclaration, qu'accompagnaient un ton de voix et un regard qui m'en garantissaient la vérité, fut l'éclair électrique qui me mit tout en feu. La prenant subitement dans mes bras et collant ma bouche sur ses lèvres, ne voyant dans ses beaux yeux ni l'orgueilleuse indignation, ni l'indice d'une froide complaisance qu'aurait pu faire naître en elle la crainte de me perdre, je m'abandonnai au doux penchant que l'amour m'inspirait, et, nageant dans une mer de délices, je les sentis s'accroître en lisant sur les traits de l'être charmant qui me les procurait la satisfaction, l'amour, la pudeur et la sensibilité qui rehaussent les charmes du plus doux triomphe.

A peine rendue à elle-même, elle baisse les yeux et un profond soupir s'exhale de son sein. Croyant en deviner la cause, je me précipite à ses genoux et du ton le plus tendre, je la supplie de me pardonner.

« Quelle offense, mon ami, faut-il que je vous pardonne ? Vous avez mal deviné ma pensée. Votre tendresse me faisait réfléchir à mon bonheur, et dans ce moment un cruel souvenir m'a arraché ce soupir. Levez-vous. »

Minuit était sonné ; je lui dis que son honneur exige que je la quitte ; je me remasque et je pars. J'étais si saisi, si étonné d'avoir obtenu un bonheur dont je ne me croyais pas encore digne, que mon départ dut lui paraître un peu brusque. Je ne dormis pas. Je passai une de ces nuits agitées où l'imagination d'un jeune homme amoureux court sans cesse après les apparences de la réalité. Cette réalité, je l'avais goûtée, mais non savourée, et je m'élançais idéalement vers l'objet qui devait compléter ma jouissance. Dans ce drame nocturne l'amour et l'imagination étaient les acteurs principaux ; l'espérance, en

seconde ligne, ne jouait plus qu'un rôle muet. Quoi qu'on en dise, l'espérance n'est dans le fond qu'un être adulateur que la raison ne souffre que parce qu'elle a besoin de palliatifs. Heureux les hommes qui, pour jouir de la vie, n'ont besoin ni d'espoir ni de prévoyance !

A mon réveil, réfléchissant à la sentence de mort que j'avais lancée contre Steffani, j'en fus un peu embarrassé. J'aurais voulu pouvoir la révoquer et pour l'honneur de mon oracle que je voyais dangereusement compromis, et pour Steffani lui-même que je commençais à ne plus tant haïr depuis que je lui devais le trésor que je possédais.

Le comte et son fils vinrent dîner. Le père était un homme tout uni, sans art ni apprêt. On lisait sur ses traits la tristesse que lui causait la désagréable aventure et l'embarras d'en venir à bout ; mais on n'y découvrait pas la moindre trace de colère. Le fils, beau comme l'amour, avait de l'esprit et des manières nobles. Son air libre me plut, et dans le dessein de captiver son amitié, je m'occupai particulièrement de lui.

Au dessert, M. Barbaro sut si bien persuader au comte que nous étions quatre personnes avec une seule tête, que ce brave homme nous parla sans réserve. Il nous fit sous tous les rapports l'éloge de sa fille ; ensuite il nous assura que Steffani n'avait jamais mis les pieds dans sa maison, que par conséquent il ne pouvait pas concevoir par quel sortilège, ne lui parlant que dans la nuit, de la rue, par une fenêtre, il était parvenu à la séduire au point de la faire partir seule à pied, deux jours après qu'il était parti en poste lui-même.

« On ne peut donc pas affirmer, lui objecta M. Barbaro, qu'elle ait été séduite, ni prouver qu'elle a été enlevée par Steffani.

- Je le sens ; mais, quoi qu'on ne le puisse pas, le fait n'en est pas moins certain. C'est si vrai, qu'actuellement que personne ne sait où il est, il ne peut être qu'avec elle. Mais tout ce que je demande, c'est qu'il l'épouse.

- Il me semble qu'il vaudrait mieux ne pas solliciter un mariage forcé qui rendrait votre fille malheureuse ; car Steffani est à tous égards un des plus mauvais sujets que nous ayons dans l'ordre des secrétaires.

- Si j'étais à votre place, dit M. de Bragadin, je me laisserais attendrir par le repentir de ma fille, et je lui pardonnerais.

- Où est-elle ? Je suis prêt à la recevoir dans mes bras ; mais je ne puis la supposer repentie, puisque, je le répète, elle ne peut être qu'avec lui.

- Est-il bien sûr qu'en partant de C. elle soit venue ici ?

- Je le sais du patron même du coche, et elle descendit au rivage à vingt pas de la porte de Rome. Un personnage masqué qui l'attendait la joignit alors, et tous deux disparurent sans qu'on sache où ils sont allés.

- C'était peut-être Steffani.

- Non, car il est petit, et le masque était grand. J'ai su en outre que Steffani était parti deux jours avant l'arrivée de ma fille. Le masque avec lequel elle est allée doit être un ami de Steffani, qui la lui aura conduite.

- Mais ce ne sont là, mon cher comte, que des conjectures.

- Quatre personnes qui ont vu le masque prétendent savoir qui c'était ; mais ils ne s'accordent pas entre eux. Voici la note. Je dénoncerai cependant tous ces quatre noms aux chefs du conseil des Dix, si Steffani nie avoir ma fille en son pouvoir. »

La note qu'il remit à M. Barbaro contenait non seulement les noms des quatre accusés, mais encore les noms des accusateurs. Le dernier nom que M. Barbaro lut était le mien. Je fis en l'entendant un mouvement de tête qui fit partir les trois amis d'un éclat de rire simultané.

M. de Bragadin, voyant le comte s'étonner de cette hilarité, lui dit : « Casanova que voilà est mon fils, et je vous donne ma parole que si Mlle votre fille est entre ses mains, elle est en lieu de sûreté, quoiqu'il ne paraisse guère fait pour qu'on lui confie des filles. »

L'étonnement, la surprise et l'embarras du père et du fils faisaient tableau. Ce bon et tendre père me demanda excuse les larmes aux yeux, en me priant de me mettre à sa place. Je lui répondis en l'embrassant à plusieurs reprises. Celui qui m'avait reconnu était un Mercure provéditeur de plaisir, que j'avais rossé quelque temps auparavant parce qu'il m'avait trompé. Si j'avais tardé un seul instant de m'emparer de la malheureuse comtesse, elle ne lui aurait pas échappé, et il aurait consommé sa ruine en la conduisant dans quelque mauvais lieu.

Le résultat de cet entretien fut que le comte suspendrait son recours au conseil des Dix jusqu'à ce qu'on eût découvert où était Steffani.

« Il y a six mois, monsieur le comte, lui dis-je, que je ne le vois ; mais je vous promets de le tuer en duel dès qu'il paraîtra.

- Vous ne le tuerez, dit le jeune comte d'un air froid, que quand il m'aura tué.

- Messieurs, s'écria M. de Bragadin, je puis vous assurer que vous ne vous battrez ni l'un ni l'autre avec Steffani, car il est mort.

- Mort ! dit le comte.

- Il ne faut pas, dit le prudent Barbaro, prendre ce mot à la lettre ; mais le malheureux est certainement mort à l'honneur. »

Après cette scène vraiment dramatique, pendant laquelle je vis que la pièce touchait au dénouement, je me rendis chez mon adorable comtesse en changeant trois fois de gondole, précaution nécessaire pour déjouer les espions.

Je rendis un compte exact de tout à ma curieuse comtesse, que je trouvai très impatiente de me voir. Elle pleura de joie quand je lui rapportai les propos de son père et le désir qu'il avait manifesté de la recevoir dans ses bras ; mais, lorsque je l'assurai que personne ne savait que Steffani avait été dans sa chambre, elle se prosterna à terre pour en remercier Dieu. Ensuite, lui ayant rapporté ces paroles de son frère en imitant son sang froid : « Vous ne le tuerez pas avant qu'il m'ait tué », elle m'embrassa en me nommant son ange tutélaire, son sauveur, et en arrosant mon visage de ses larmes. Je lui promis de lui amener ce cher frère le surlendemain au plus tard ; ensuite nous soupâmes sans parler ni de Steffani, ni de vengeance. Après ce repas délicieux, l'amour fit de nous tout ce qu'il voulut pendant deux heures entières.

Je la quittai vers minuit, en lui promettant qu'elle me reverrait le matin de bonne heure, et si je n'y passai pas la nuit, ce fut pour que l'hôtesse pût jurer en conscience, si le cas venait à être nécessaire, que je n'y en avais passé aucune. Je fus, au reste, bien inspiré, car je trouvai en rentrant mes trois vieux amis qui m'attendaient debout avec impatience pour me donner une nouvelle surprenante que M. de Bragadin avait apprise au sénat.

« Steffani, me dit-il, est mort comme notre ange Paralis nous l'a révélé, il est mort au monde, car il s'est fait capucin. Tout le sénat, comme de raison, en est informé. Quant à nous, nous savons que c'est une punition de Dieu. Adorons l'auteur de

toutes choses et les hiérarchies célestes qui nous rendent dignes de savoir ce que personne ne sait. Maintenant il faut achever l'ouvrage et consoler ce bon père. Il faut demander à Paralis où est cette fille qui, pour le coup, ne saurait être avec Steffani, car elle n'est pas condamnée à se faire capucine.

- Je ne consulterai pas mon ange, mon chère père, car c'est pour lui obéir que j'ai dû jusqu'à ce moment faire un mystère de l'endroit où la jeune comtesse se trouve. »

Je leur contai alors toute l'histoire, excepté ce qu'il ne fallait pas qu'ils en sussent ; car, dans la tête de ces trois excellents hommes, auxquels l'amour avait fait payer d'énormes tributs, les crimes d'amour étaient devenus épouvantables. MM. Dandolo et Barbaro témoignèrent une grande surprise quand ils surent que cette jeune personne était sous ma protection depuis quinze jours ; mais M. de Bragadin leur dit qu'il n'y avait rien d'étonnant à cela, que c'était dans l'ordre cabalistique, et que, bien plus, il le savait.

« Il faut seulement, ajouta-t-il, en faire un mystère au comte jusqu'à ce que nous soyons bien certains qu'il lui pardonnera et qu'il la conduira dans sa patrie ou partout où il voudra.

- Il faut bien qu'il lui pardonne, dis-je, puisque cette excellente fille ne serait jamais partie de C., si le séducteur ne lui eût donné la promesse de mariage que voici. Elle gagna à pied le coche d'où elle descendit au moment où je sortais de la porte de Rome. Une inspiration m'ordonna de l'aborder et de l'inviter à me suivre. Elle obéit elle-même comme par inspiration, et je l'ai conduite dans un endroit impénétrable sous la garde d'une femme qui craint Dieu. »

Mes trois amis m'écoutaient si attentivement qu'ils avaient l'air de trois statues. Je leur dis d'inviter le comte à dîner pour le surlendemain, parce que je devais avoir le temps de consulter Paralis *de modo tenendi*. Ensuite je dis à M. Barbaro de faire savoir au comte de quelle manière il devait considérer Steffani comme mort. Cela fut convenu ; ensuite nous allâmes nous coucher.

Je ne dormis que quatre ou cinq heures ; ensuite, m'étant habillé à la hâte, je cours trouver mon ange, ordonnant à la veuve de ne nous apporter le café que quand nous l'appellerions, ayant besoin d'être quelques heures tranquilles pour écrire plusieurs lettres.

Je trouve ma divinité couchée, mais éveillée, et je lis dans ses regards la satisfaction et le contentement. Je ne l'avais vue pendant une douzaine de jours que triste, sombre, pensive : sa nouvelle satisfaction, que je pouvais m'attribuer, me remplissait d'allégresse. Nous débutâmes en amants heureux, et nous fûmes prodigues de témoignages d'amour, de tendresse et de reconnaissance.

Après nos délicieux ébats, je lui rendis compte de tout ; mais l'amour avait tellement pénétré cette âme pure et sensible, que l'affaire principale n'était plus qu'accessoire pour elle. Elle demeura pourtant comme stupéfaite à la nouvelle que son séducteur s'était fait capucin, et, faisant sur cet événement des réflexions très sensées, elle finit par le plaindre. Quand on plaint, on ne hait plus ; mais cela n'arrive qu'aux âmes grandes et généreuses. Elle fut très contente que j'eusse confié à mes trois amis qu'elle était en mon pouvoir, s'abandonnant entièrement à moi sur les arrangements à prendre pour la présenter à son père.

De temps en temps nous pensions que l'instant de nous séparer pour toujours approchait, et nous éprouvions une angoisse pénible que nous oubliions un moment après dans la plus parfaite volupté.

« Que ne pouvons-nous être l'un à l'autre pour la vie ! me disait cette adorable fille. Ah ! ce n'est point la connaissance de Steffani qui m'a rendue malheureuse, c'est ta perte qui va faire mon malheur ! »

Il fallut enfin rompre ce doux tête-à-tête, car les heures s'écoulaient avec une effrayante rapidité. Je la quittai heureuse, les yeux humides des larmes du bonheur.

A table, M. Barbaro me dit qu'il avait fait une visite à la mère de Steffani, sa prétendue parente, et qu'il ne l'avait pas trouvée fâchée du parti que son fils avait pris, quoiqu'il fût son unique enfant. « Il a bien fallu, avait-elle dit, qu'il optât entre se tuer ou se faire capucin, et il a choisi le parti le plus sage. »

Cette femme parlait en bonne chrétienne, et elle avait la prétention de l'être ; mais elle parlait en mauvaise mère, et elle l'était ; car, étant riche, si elle n'avait pas été cruellement avare, son fils n'aurait ni été réduit à se tuer, ni forcé à se faire capucin.

La dernière et la plus forte raison du désespoir de Steffani, qui vit encore, fut ignorée de tout le monde. Mes *Mémoires* la feront

connaître lorsqu'elle n'intéressera plus personne.

Le comte et son fils, que cet événement surpris beaucoup, ne désirèrent plus que de recouvrer la jeune comtesse pour la reconduire à C., au sein de leur famille. Mais, afin de parvenir à savoir où elle était, le comte était décidé à faire citer les dix personnes dénoncées ou dénonciatrices, moi excepté. Cela nous obligeant à lui déclarer qu'elle était en mon pouvoir, M. de Bragadin se chargea de lui en faire la révélation.

Nous étions tous invités à souper chez le comte, à l'exception de M. de Bragadin qui s'en était dispensé ; nous y allâmes, et cela m'empêcha d'aller voir ma divinité ce soir-là ; mais le lendemain de bonne heure je ne manquai pas d'aller regagner le temps perdu, et comme il avait été décidé que ce jour-là même son père serait instruit qu'elle était sous ma sauvegarde, nous ne nous séparâmes qu'à midi.

Nous n'avions pas l'espoir de nous retrouver seuls, car dans l'après-midi je devais lui amener son frère.

Le comte et son fils dînèrent avec nous, et en nous levant de table, M. de Bragadin dit : « Réjouissons-nous, monsieur le comte, votre chère fille est retrouvée ! » Quel mouvement d'agréable surprise pour le père et pour le fils ! M. de Bragadin, leur présentant la promesse de mariage que Steffani avait fait à la comtesse, leur dit :

« Voilà, messieurs, ce qui a causé un moment de transport au cerveau à cette aimable personne en apprenant qu'il était parti de C. sans elle. Elle partit à pied toute seule, et, à peine arrivée ici, le hasard lui fit rencontrer ce grand jeune homme que vous voyez là, qui lui persuada de le suivre et qui l'a mise entre les mains d'une honnête femme dont elle ne s'est point séparée depuis, et d'où elle ne sortira que pour se jeter dans vos bras dès qu'elle sera assurée qu'elle y trouvera le pardon et l'oubli de la faute qu'elle a commise.

- Qu'elle ne doute pas de mon pardon, » dit le père avec un transport de tendresse.

Et, se tournant vers moi : « Oh ! monsieur, daignez ne pas différer à me donner une satisfaction d'où dépend le bonheur de ma vie. »

Je l'embrassai avec effusion de cœur en lui disant qu'elle lui serait rendue le lendemain, mais que ce même jour je conduirais son fils auprès d'elle pour qu'il la disposât à cette

douce réunion par une transition insensible. M. Barbaro voulut être de la partie, et le jeune comte, enchanté de cet arrangement, m'embrassa en me jurant une amitié à toute épreuve.

Nous sortîmes, et une gondole nous mena en peu d'instants au lieu où je gardais un trésor bien plus précieux que les pommes des Hespérides. Mais, hélas ! ce trésor me cause encore aujourd'hui un doux frémissement, j'allais le perdre sans retour !

Je précédai mes deux compagnons pour prévenir ma jeune et belle amie de leur approche, et quand je lui eus dit que j'avais arrangé que son père ne la verrait que le lendemain : « Ah ! s'écria-t-elle avec l'accent du bonheur, nous pourrons donc passer encore quelques heures ensemble ! Va, mon ami, va chercher mon frère. »

Je rentre avec ces messieurs, mais comment exprimer ce coup de théâtre ? Oh ! combien l'art sera toujours distant de la nature ! L'amour fraternel et le ravissement qui s'expriment sur deux figures enchanteresses, avec une petite teinte de confusion sur celle de l'adorable sœur, la joie pure qui brille à travers les plus tendres embrassements, les plus éloquentes exclamations suivies d'un silence plus éloquent encore, leurs tendres regards qui semblent des éclairs au milieu d'une rosée de larmes de tendresse, un retour de politesse qui la rend confuse d'avoir négligé ses devoirs vis-à-vis d'un seigneur d'importance qu'elle voyait pour la première fois, enfin mon personnage muet et principal mobile de cette scène, entièrement oublié dans tous ces élans, tout cela faisait un tableau que le peintre le plus habile aurait bien de la peine à rendre.

On finit pourtant par s'asseoir, la comtesse entre son frère et M. Barbaro sur un canapé ; moi, en face d'elle, sur un tabouret.

« A qui donc, ma chère sœur, devons-nous le bonheur de t'avoir recouvrée ?

- A mon ange tutélaire, dit-elle en me tendant la main, à cet homme généreux qui m'attendait comme s'il eut été inspiré du ciel pour veiller sur ta sœur : c'est lui qui m'a sauvée, qui m'a garantie du précipice ouvert sous mes pas, qui m'a sauvée de l'opprobre qui me menaçait et dont je n'avais aucune idée, et qui, comme vous voyez, baise ma main pour la première fois. »

Elle mit alors son mouchoir sur ses beaux yeux pour recueillir quelques larmes auxquelles nous mêlâmes les nôtres.

Voilà la vertu véritable, qui ne perd jamais son noble caractère, lors même que la pudeur lui arrache un innocent mensonge. Au reste, l'aimable comtesse ne savait pas dans ce moment qu'elle mentait. Celle qui parlait par sa jolie bouche était une âme pure, vertueuse, et elle ne s'opposait pas à son action. Sa vertu aimait à la peindre comme pour lui dire que, malgré ses égarements, elle ne s'était jamais séparée d'elle. Une jeune fille qui obéit à l'amour uni au sentiment ne saurait commettre un crime, ni par conséquent être accessible au remords.

Quand la tendre visite tira vers sa fin, elle dit qu'il lui tardait de se voir aux pieds de son père ; mais qu'elle désirait que ce ne fût que vers le soir, afin de ne pas fournir matière au caquet des voisins. Il fut donc convenu que l'entrevue qui devait faire le dénouement du drame n'aurait lieu qu'à l'entrée de la nuit du lendemain.

Nous allâmes souper chez le comte, et ce bon et brave homme, fermement persuadé qu'il m'était redevable de son honneur et de celui de sa fille et de sa famille, ne me parlait, ne me regardait qu'avec admiration. Il était cependant bien aise d'avoir su avant que j'en convinsse que c'était moi qui lui avait parlé le premier à la sortie du coche. Avant de nous séparer, M. Barbaro les pria à dîner pour le lendemain.

Je me rendis de grand matin chez ma belle, et quoiqu'il y eut du danger à passer trop longtemps tête à tête, ce soin nous occupa peu, ou plutôt, si nous y pensâmes, ce ne fut que pour mieux mettre à profit le peu d'instants que l'amour nous laissait encore.

Après avoir savouré jusqu'à l'agonie tout ce que la tendresse la plus vive peut fournir de douces voluptés à deux amants jeunes, vigoureux et passionnés, ma jeune comtesse s'habilla, mit ses souliers et, baisant ses pantoufles, elle dit qu'elle était bien sûre de ne s'en séparer qu'à la mort. Je lui demandai une mèche de ses cheveux, que j'obtins à l'instant : c'était pour faire le pendant du cordon de ceux de Mme F. que je portais encore.

Sur la brune, le comte, son fils, MM. Dandolo, Barbaro et moi, nous nous rendîmes chez la comtesse. Dès qu'elle vit son père, elle se précipita à ses genoux, et lui, pleurant à chaudes larmes, s'empressa de la relever, l'embrassa, lui pardonna et lui donna sa bénédiction paternelle. Tout se passa avec tendresse,

sentiment et amour. Une heure après, nous accompagnâmes la famille à leur auberge, et après leur avoir souhaité le plus heureux voyage, je rentrai avec mes deux amis chez M. de Bragadin, à qui je fis le récit de ce qui s'était passé.

Le lendemain, nous les croyions partis, quand nous les vîmes venir au palais dans une péotte à six rames. Ils n'avaient pas voulu quitter Venise sans nous revoir et sans nous remercier du grand service qu'ils croyaient que nous leur avions rendu, moi spécialement. M. de Bragadin, qui n'avait pas encore vu la jeune comtesse, fut frappé de l'extrême ressemblance du frère et de la sœur.

Après avoir pris quelques rafraîchissements, ils remontèrent dans leur péotte, qui en vingt-quatre heures devait les débarquer au Pont-de-Lac-Obscur, sur le Pô, lieu qui confine aux États du pape. Je ne pus que des yeux exprimer à cette adorable fille tout ce que mon cœur éprouvait dans cet instant ; mais elle comprit leur langage, et celui des siens me fut facile à interpréter.

Jamais recommandation plus à propos que celle qui dans cette affaire fut adressée à M. Barbaro. Elle servit à sauver l'honneur d'une famille respectable, et à m'éviter les désagréments que j'aurais eus, si j'avais dû rendre compte devant le conseil de ce que la demoiselle était devenue après que j'aurais été convaincu que je l'avais conduite avec moi.

A peu de jours de là, nous partîmes tous quatre pour Padoue pour y rester jusqu'à la fin de l'automne. J'eus la douleur de n'y plus trouver le docteur Gozzi ; il était devenu curé d'un village où il vivait avec Bettine qui n'avait pu vivre avec le coquin qui ne l'avait épousée que pour la dépouiller de sa petite dot et qui la rendait extrêmement malheureuse.

La tranquille oisiveté de cette grande ville devait peu me plaire, et, pour m'arracher à l'ennui, je devins amoureux de la courtisane la plus célèbre de Venise. Elle s'appelait Ancilla, et c'est la même que le fameux danseur Campioni épousa plus tard, et qu'il conduisit à Londres, où elle fut cause de la mort d'un très aimable Anglais. J'en parlerai plus au long dans quatre ans ; mais aujourd'hui je ne dois parler que d'un événement qui fit que mon amour ne dura que trois ou quatre semaines.

Le comte Medini, jeune étourdi comme moi et ayant les mêmes inclinations que moi, me présenta à cette fille. Le comte

était joueur déterminé et ennemi déclaré de la fortune. On jouait chez Ancilla dont il l'était l'amant aimé, et le bon apôtre ne me procura la connaissance de sa maîtresse que pour me rendre sa dupe en jouant aux cartes.

Je commençai effectivement par être dupe, mais ne m'apercevant de rien, je faisais bonne mine à mauvais jeu ; mais un jour, me voyant volé d'une manière palpable, je tire un pistolet de ma poche, et, tout armé, lui en appuyant le bout sur la poitrine, je le menaçai de le tuer s'il ne me restituait à l'instant ce qu'ils m'avaient volé. Ancilla s'évanouit, et lui, en me remettant mon argent, me défia à sortir pour mesurer nos épées. J'accepte, je pose mes pistolets sur la table, et nous sortons. Arrivés en un lieu commode, nous mîmes l'épée à la main au clair de la lune, et j'eus le bonheur de lui donner une estafilade au travers de l'épaule. Le comte, ne pouvant plus étendre le bras, fut forcé de me demander quartier.

Après cette expédition, j'allai me coucher et je dormis d'un bon sommeil ; mais le matin, ayant conté mon affaire à mon père, je crus devoir suivre le conseil qu'il me donna de quitter incontinent Padoue.

Le comte Medini fut mon ennemi tout le reste de sa vie ; j'aurai occasion de reparler de lui quand le lecteur me retrouvera à Naples.

Tout le reste de l'année se passa dans mes habitudes, sans grands événements, tantôt content, tantôt mécontent de la fortune.

Vers la fin de janvier 1747, je reçus une lettre de la jeune comtesse A. S., qui ne portait plus son nom, ayant épousé le marquis de***. Elle me priait de faire semblant, si le hasard me conduisait dans la ville qu'elle habitait, de ne point la connaître ; car elle avait le bonheur de s'être unie à un homme qui avait captivé son cœur après lui avoir donné sa main.

J'avais déjà su par son frère qu'à peine arrivée à C. sa mère l'avait conduite à la ville d'où elle m'écrivait, et que là, chez un parent où elle demeurait, elle avait fait la connaissance de l'homme qui s'était chargé de faire son bonheur. Je la vis un an après, et sans la lettre qu'elle m'avait écrite, je me serais bien certainement fait présenter à son époux. Les douceurs de la paix sont bien préférables aux charmes de l'amour ; mais on ne pense pas ainsi quand on est amoureux.

Dans ce temps-là, une jeune Vénitienne, très jolie, que son père, Ramon, exposait à l'admiration du public en la faisant danser sur le théâtre, me captiva pendant une quinzaine de jours. Mes fers auraient peut-être duré plus longtemps, si l'hymen ne fut venu les rompre. Mme Cécilia Valmarano, sa protectrice, lui trouva un mari de sa compétence dans un danseur français nommé Binet, qui prit le nom de Binetti. Cela fit que sa jeune femme ne fut pas obligée de changer son rôle italien en celui d'une Française. Cette Binetti eut le singulier et rare privilège que les ans n'imprimèrent sur ses traits que de légères traces de leur passage. Elle parût toujours jeune à tous ses amants, même aux plus fins connaisseurs des traits surannés. Les hommes en général n'en demandent pas davantage, et ils ont raison de ne pas vouloir se fatiguer à se convaincre qu'ils sont dupes de l'apparence. Le dernier amant que cette singulière femme fit mourir par excès de plaisir fut un certain Mosciuski, Polonais, que sa destinée appela à Venise il y a sept à huit ans : la Binetti en avait alors soixante-trois.

La vie que je menais à Venise aurait pu me paraître heureuse si j'avais pu m'abstenir de ponter à la bassette. Il n'était permis, aux *ridottos*, qu'aux seuls nobles, non masqués et en robe patricienne, portant la grande perruque devenue indispensable au commencement du siècle. Je jouais et j'avais tort, car je n'avais ni la prudence de quitter quand la fortune m'était contraire, ni la force de m'arrêter quand j'avais fait quelque gain. Je jouais véritablement alors par un sentiment d'avarice. J'aimais la dépense, et je la regrettais quand ce n'était pas de l'argent gagné au jeu ; car celui-là seul me semblait ne m'avoir rien coûté.

A la fin du mois de janvier, me trouvant dans la nécessité de me procurer deux cents sequins, Mme Manzonni me fit prêter par une autre dame un brillant qui en valait cinq cents. Je me déterminai à me rendre à Trévise, à quinze milles de Venise, pour le mettre au mont-de-piété, qui prête à 5 pour 100. Ce bel et utile établissement manque à Venise, où les juifs ont toujours trouvé le moyen de l'empêcher.

Je me lève de bonne heure et je vais à pied jusqu'au bout du *Canal regio* (canal Majeure ou canal Royal) avec l'intention de prendre une gondole pour Mestre, où j'aurais pris une voiture de poste qui m'aurait mis en moins de deux heures à Trévise, d'où je

serais reparti le même jour après que j'aurais eu mis mon brillant en gage, et j'aurais couché à Venise.

En passant sur le quai de Saint-Job, je vois dans une gondole à deux rames une villageoise très richement coiffée. M'étant arrêté pour la considérer, le barcarol de proue s'imagine que je veux profiter de l'occasion pour aller à Mestre à meilleur marché et dit au barcarol de poupe de revenir au rivage. Je n'hésite pas un instant en voyant le joli minois de la villageoise, je monte et je lui paye double pour qu'il ne prît plus personne. Un vieux prêtre occupait la première place auprès de la fille, il se lève pour me la céder, mais je l'oblige poliment à la reprendre.

## CHAPITRE IV

Je deviens amoureux de Christine, et je lui trouve un mari digne d'elle. - Ses noces.

« Ces barcarols, me dit le vieux prêtre comme pour entamer la conversation, ont bien du bonheur. Ils nous ont pris à Rialte pour trente sous, à condition qu'ils pourraient prendre d'autres passagers, et en voilà déjà un : ils en trouveront certainement d'autres.

- Quand je suis dans une gondole, mon révérend, il n'y a plus de place pour personne. »

En disant cela, je donne encore quarante sous aux bateliers, et les voilà contents, car ils me remercient en me donnant de l'Excellence. Le bon abbé, prenant cela pour de l'argent comptant, me demanda pardon de ne m'avoir pas donné ce titre.

« N'étant pas gentilhomme vénitien, mon révérend, ce titre ne m'est pas dû.

- Ah ! dit la jeune fille, j'en suis bien aise.

- Et pourquoi, mademoiselle ?

- Parce que, quand je vois un gentilhomme près de moi, j'ai peur. Mais j'imagine que vous êtes un *illustrissimo*.

- Non plus, mademoiselle ; je suis tout simplement un clerc d'avocat.

- J'en suis encore plus aise, car j'aime à me trouver en compagnie de personnes qui ne se croient pas plus que moi. Mon père était fermier, frère de mon oncle que vous voyez ici, curé de Pr., où je suis née et où j'ai été élevée. Comme je suis fille unique, je suis héritière du bien de mon père qui est mort et de celui de ma mère qui est malade depuis longtemps, et qui ne vivra pas longtemps encore, ce qui me fait bien du chagrin ; mais c'est le médecin qui nous l'a dit. Ainsi, pour revenir à mon propos, je crois que la différence n'est pas si grande entre un clerc de procureur et la fille d'un riche fermier. Je dis cela par manière d'acquit, car je sais bien qu'en voyage on se trouve avec tout le monde ; n'est-ce pas, mon oncle ?

- Oui, ma chère Christine ; et pour preuve tu vois bien que monsieur s'est mis avec nous sans savoir qui nous étions.

- Mais croyez-vous, monsieur le curé, que je fusse venu si je n'avais été attiré par la beauté de votre jolie nièce ? »

A ces mots, voilà mes bonnes gens qui éclatent de rire. Pour moi, ne trouvant pas ce que j'avais dit bien comique, je jugeai mes compagnons de voyage un peu sots, et je ne fus nullement fâché de la découverte.

« Pourquoi riez-vous tant, ma belle demoiselle ? est-ce pour me faire voir vos belles dents ? J'avoue que je n'en ai jamais vu de si belles à Venise.

- Oh ! point du tout, monsieur, bien qu'à Venise tout le monde m'ait fait ce compliment. Je vous assure qu'à Pr. toutes les filles ont les dents aussi belles que moi. N'est-ce pas, mon cher oncle ?

- Oui, ma nièce.

- Je riais, monsieur, d'une chose que je ne vous dirai jamais.

- Ah ! dites-la-moi, je vous en prie.

- Oh ! pour ça, non, jamais.

- Je vous la dirai moi-même, me dit le curé.

- Je ne veux pas, dit-elle en fronçant ses beaux sourcils, ou je m'en vais.

- Je t'en défie, ma chère. Savez-vous ce qu'elle a dit lorsqu'elle vous a aperçu sur le quai ? « Voilà un beau garçon qui me regarde et qui est bien fâché de n'être pas avec nous. » Et quand elle vous a vu faire arrêter la gondole, elle s'en est fort applaudie. »

Pendant que le curé racontait, la nièce outrée lui donnait des coups sur l'épaule.

« Pourquoi, belle Christine, êtes-vous fâchée que j'apprenne que je vous ai plu, tandis que je suis enchanté que vous sachiez que je vous trouve charmante ?

- Vous en êtes enchanté pour un moment. Oh ! je connais bien à présent les Vénitiens. Ils m'ont tous dit que je les enchantais, et aucun de ceux que j'aurais voulus ne s'est déclaré.

- Quelle déclaration vouliez-vous ?

- La déclaration qui me convient, monsieur ; celle d'un bon mariage à l'église en présence de témoins. Nous sommes cependant restés à Venise quinze jours ; n'est-ce pas, mon oncle ?

- Cette fille, me dit alors l'oncle, telle que vous la voyez, est un bon parti ; car elle a trois mille écus. Elle a toujours dit qu'elle ne veut épouser qu'un Vénitien, et je l'ai conduite à Venise pour la faire connaître. Une femme comme il faut nous a donné asile

pendant quinze jours, et elle l'a conduite dans plusieurs maisons où de jeunes gens mariables l'ont vue, mais ceux qui lui ont plu n'ont pas voulu entendre parler de mariage, comme ceux qui l'auraient voulue n'ont pas été de son goût.

- Mais croyez-vous donc, lui dis-je, qu'un mariage se fasse comme une omelette ? Quinze jours à Venise ne sont rien ; il faut y passer au moins six mois. Je trouve, par exemple, votre nièce jolie comme un cœur, et je me croirais heureux si la femme que Dieu me destine lui ressemblait ; mais, quand elle me donnerait dans l'instant cinquante mille écus pour l'épouser de suite, je n'en voudrais pas. Un jeune homme sage, avant de prendre une femme, veut connaître son caractère, car ce n'est ni l'argent ni la beauté qui font le bonheur dans un ménage.

- Que voulez-vous dire par caractère ? me dit Christine ; est-ce une belle écriture ?

- Non, mon ange ; vous me faites rire. Il s'agit des qualités du cœur et de l'esprit. Je dois me marier une fois, et je cherche l'objet depuis trois ans, mais je le cherche encore en vain. J'ai connu plusieurs filles presque aussi jolies que vous, et toutes avec une bonne dot ; mais après leur avoir parlé deux ou trois mois, j'ai vu qu'elles ne feraient pas mon bonheur.

- Que leur manquait-il ?

- Je veux bien vous le dire, car vous ne les connaissez pas. L'une, que certainement j'aurais épousée, car je l'aimais beaucoup, avait une vanité excessive. Il ne me fallut pas deux mois pour m'en apercevoir. Elle m'aurait ruiné en habits, en modes, en luxe. Imaginez-vous qu'elle donnait un sequin par mois au friseur, et un autre au moins s'en allait en pommades et en eaux de senteur.

- C'était une folle. Je ne dépense par an que dix sols en cire que je mêle avec de la graisse de chèvre, et j'ai de la pommade excellente.

- Une autre que j'aurais épousée il y a deux ans avait une indisposition qui m'aurait rendu malheureux ; dès que je m'en aperçus, je cessai de la voir.

- Quelle était cette indisposition ?

- Elle était telle qu'elle ne saurait devenir mère ; et c'est affreux, car si je me marie, je veux des enfants.

- Quant à cela, Dieu en est le maître ; mais pour moi, je sais que je me porte bien. N'est-ce pas mon oncle ?

- Une autre était trop dévote, et je n'en veux pas. Elle était scrupuleuse au point qu'elle allait à confesse tous les trois ou quatre jours, et sa confession durait au moins une heure. Je veux ma femme bonne chrétienne, mais non pas dévote.

- C'était peut-être une grande pécheresse, ou bien une grande sotte. Moi, je me confesse tous les mois seulement, et je dis tout en deux minutes. - Est-ce vrai, mon oncle ? et si vous ne me faisiez des questions, je ne saurais que vous dire.

- Une autre voulait être plus savante que moi, quoiqu'à chaque minute elle dît quelque sottise ; une autre était constamment triste, et je veux une femme gaie.

- Voyez-vous, mon oncle, vous qui avec ma mère me reprochez toujours ma gaieté !

- Une autre, que je quittai bien vite, avait toujours peur de se trouver seule avec moi, et quand je lui donnais un baiser, elle courait le dire à sa mère.

- Elle était bien bête. Je n'ai pas encore écouté un amoureux à Pr., car il n'y a que des paysans incivils ; mais je sais bien qu'il y a certaines choses que je n'irais pas conter à ma mère.

- Une autre avait l'haleine forte ; une autre se fardait, et presque toutes les filles ont ce vilain défaut. Aussi je crains bien que je ne me marierai jamais ; car je veux, par exemple, que celle que j'épouserai ait les yeux noirs ; et aujourd'hui presque toutes les filles ont appris le secret de se les teindre ; mais je n'y serai pas attrapé, car je m'y connais.

- Sont-ils noirs, les miens ?

- Ah ! ah !

- Vous riez ?

- Je ris parce qu'ils paraissent noirs ; mais ils ne le sont pas. Malgré cela, vous êtes fort aimable.

- Cela est drôle. Vous croyez que mes yeux sont teints et vous dites que vous vous y connaissez. Mes yeux, monsieur, beaux ou laids, sont tels que Dieu me les a donnés. N'est-ce pas, mon oncle ?

- Je l'ai toujours cru, ma chère nièce.

- Et vous ne le croyez pas ? me dit-elle vivement.

- Non, ils sont trop beaux pour que je les croie naturels.

- Par Dieu ! c'est trop fort.

- Excusez, ma belle demoiselle ; je vois que j'ai été trop sincère. »

Le silence succéda à cette dispute. Le curé souriait de temps en temps ; mais la fille avait peine à dévorer son chagrin.

Je la lorgnais à la dérobée, et je voyais ses larmes prêtes à couler ; cela me faisait de la peine, car elle était ravissante. Coiffée en riche paysanne, elle avait sur la tête pour plus de cent sequins d'épingles et de flèches d'or qui retenaient les tresses de sa longue chevelure d'ébène. De longs pendants d'oreilles massifs et une chaîne d'or qui faisait vingt fois le tour de son cou d'albâtre donnaient à sa figure de lis et de roses un éclat enchanteur. C'était la première beauté villageoise que j'eusse rencontrée dans cet appareil. Six ans plus tôt, Lucie à Paséan m'avait touché d'une autre manière.

Christine ne disait plus le mot, mais elle devait être au désespoir, car c'était précisément les yeux qu'elle avait d'une éclatante beauté, et j'avais la barbarie de les lui arracher. Elle devait me détester, et si elle ne pleurait pas, c'est qu'elle devait être furieuse. Cependant je n'avais garde de la désabuser, car je voulais qu'elle fît venir le dénouement par quelque coup d'éclat.

Dès que la gondole fût entrée dans le long canal de Marghera, je demandai au curé s'il avait une voiture pour aller à Trévise, puisque pour aller à Pr. il devait y passer.

« J'irai à pied, me dit le brave homme, car ma cure est pauvre, et pour Christine je lui trouverai facilement une place sur quelque voiture.

- Vous me ferez un véritable plaisir d'accepter tous deux une place dans ma chaise ; elle est à quatre places, nous y serons commodément.

- Voilà un bonheur que nous n'espérions pas.

- Point du tout, mon oncle ; je ne veux pas aller avec ce monsieur.

- Pourquoi donc, ma chère nièce ?

- Parce que je ne veux pas.

- Voilà, dis-je sans la regarder, comment on récompense d'ordinaire la sincérité.

- Ce n'est pas sincérité, monsieur, dit-elle brusquement, c'est pure méchanceté. Il n'y aura plus pour vous dans tout le monde des yeux noirs ; mais, puisque vous les aimez, j'en suis bien aise.

- Vous vous trompez, belle Christine, car j'ai un moyen de savoir la vérité.

- Et quel est ce moyen ?

- C'est de les laver avec de l'eau rose un peu tiède : et même si, sans cela, la demoiselle pleure, toute la couleur artificielle s'en va. »

A ces mots la scène change comme par magie. La figure de cette belle fille, qui n'exprimait qu'indignation, dépit et dédain, prend un air de sérénité et de satisfaction qui la rend vraiment séduisante. Elle adressa un sourire au curé, qui fut enchanté du changement ; car la voiture gratis lui tenait à cœur.

« Pleure donc, ma nièce, et monsieur rendra justice à tes yeux. »

Christine pleura effectivement, mais ce fut à force de rire.

J'étais au comble de la joie de voir ce genre d'originalité naturelle, et en montant les degrés pour atteindre au rivage, je lui fis une réparation complète, de sorte qu'elle accepta l'offre de ma voiture. Je fis servir un déjeuner et j'ordonnai à un voiturier d'atteler une belle chaise pendant que nous déjeunerions ; mais le curé dit qu'avant tout il voulait aller dire la messe.

« Fort bien, lui dis-je, nous irons l'entendre, et dites les prières à mon intention. »

En disant cela, je lui mis dans la main un ducat d'argent.

« C'est, mon révérend, ce que j'ai coutume de donner. »

Ma générosité l'étonna à tel point qu'il voulut me baiser la main. Il s'achemine vers l'église, et j'offre mon bras à la nièce qui, ne sachant si elle doit l'accepter ou le refuser, me dit :

« Croyez-vous donc que je ne puisse pas marcher seule ?

- Ce n'est pas ça, mais si je ne vous donne pas le bras, on dira que je suis impoli.

- Et maintenant que je vous le donne, que dira-t-on ?

- On dira peut-être que nous nous aimons et peut-être même que nous nous convenons fort bien.

- Et si l'on va dire à votre maîtresse que nous nous aimons ou bien simplement que vous donniez le bras à une autre fille ?

- Je n'ai point de maîtresse, et je ne veux plus en avoir, car je ne trouverais pas à Venise une fille aussi belle que vous.

- J'en suis fâchée pour vous, car nous ne retournerons plus à Venise ; et quand même, comment faire pour y rester six mois ? C'est, avez-vous dit, le temps qu'il vous faut pour connaître une fille.

- Je payerais volontiers la dépense.

- Oui-da ? dites-le donc à mon oncle, et il y pensera ; car je ne puis pas y aller seule.
- Et en six mois vous me connaîtriez aussi.
- Oh ! pour moi, je vous connais bien déjà.
- Vous vous accommoderiez donc de ma personne ?
- Pourquoi non ?
- Et vous m'aimeriez ?
- Oui, beaucoup quand vous seriez mon mari. »

Je regardai cette jeune fille avec étonnement. Elle me semblait une princesse déguisée en paysanne. Son habit de gros de Tours galonné en or était du plus grand luxe et devait coûter le double du plus bel habit de ville. Ses bracelets, semblables à son collier, complétaient la plus riche parure. Elle avait la taille d'une nymphe, et la mode des mantelets n'ayant pas encore pénétré au village, je voyais la plus belle gorge qu'il soit possible d'imaginer, quoique son habit fût boutonné jusqu'au cou. Le bas du jupon richement galonné ne descendait qu'à la cheville, ce qui me laissait voir le pied le plus mignon et le bas de la jambe la plus fine. Sa démarche juste, sans aucune gêne, tous ses mouvements libres, naturels et gracieux, enfin un regard charmant qui semblait me dire : « Je suis bien contente que vous me trouviez jolie », tout faisait circuler le délire du bonheur dans mes sens. Je ne pouvais concevoir comment une fille aussi ravissante avait pu être quinze jours à Venise sans trouver quelqu'un qui l'épousât ou qui la trompât. Ce qui contribuait beaucoup à mon ravissement était son jargon et sa naïveté que l'habitude de la ville me faisait taxer de bêtise.

Absorbé dans mes réflexions et décidé à rendre à ses charmes un éclatant hommage à ma manière, j'attendais avec impatience la fin de la messe.

Quand nous eûmes déjeuné, j'eus la plus grande peine a faire comprendre au curé que ma place dans la voiture était la dernière ; mais j'en eus moins en arrivant à Trévise de le persuader qu'il devait rester à dîner et à souper dans une auberge peu fréquentée, vu que je me chargeais de la dépense. Il accepta dès que je lui eus dit qu'après le souper il y aurait une voiture de prête qui le conduirait en une heure à Pr. avec le plus beau clair de lune. Il n'était pressé que par la nécessité absolue de chanter la messe le lendemain à son église.

Descendus à l'auberge, après avoir fait faire bon feu et

ordonné bon dîner, je pensai que le curé lui-même pourrait m'aller mettre le diamant en gage, ce qui me procurerait quelques instants de tête-à-tête avec sa nièce. Je lui fais la proposition, lui disant que, ne voulant pas être connu, je ne voulais pas y aller moi-même, et il accepte avec empressement, charmé de pouvoir faire quelque chose qui me fût agréable.

Il part, et me voilà seul avec la ravissante Christine. Je passai une heure avec elle sans chercher à lui donner un seul baiser, quoique j'en mourusse d'envie, mais préparant son cœur aux désirs dont j'étais enflammé par tous ces propos qui montent si facilement l'imagination d'une jeune fille.

Le curé revint et me remit la bague, en me disant que je ne pourrais la mettre en gage que le surlendemain, à cause de la solennité de la fête de la Vierge ; qu'il avait parlé au caissier du mont-de-piété et qu'il lui avait dit qu'on me donnerait le double, si je le voulais.

« Monsieur le curé, lui dis-je, vous me rendriez service de revenir de Pr. pour le mettre en gage vous-même, car après avoir été présenté par vous, s'il l'était par un autre cela pourrait faire naître des soupçons. Je vous payerai la voiture.

- Je vous promets de revenir. »

J'espérais bien qu'il ramènerait sa nièce.

Placé en face de Christine pendant le dîner, je lui découvrais à chaque instant quelque nouvel attrait ; mais, craignant de perdre sa confiance si je me procurais dans la journée quelque faveur insignifiante, je résolus de ne rien brusquer, et de faire en sorte que le bon curé la ramenât à Venise. Là seulement je pourrais, d'après mes vues, faire naître l'amour et lui fournir l'aliment qui lui convient.

« Monsieur le curé, dis-je, je vous conseille de ramener votre nièce à Venise. Je me charge de toute la dépense et je vous procurerai une personne vertueuse chez laquelle Mlle Christine sera aussi sûrement que sous les yeux de sa mère. J'ai besoin de la bien connaître pour pouvoir l'épouser ; mais là la chose sera immanquable.

- Monsieur, j'irai conduire moi-même ma chère nièce dès que vous m'aurez informé que vous avez trouvé la maison où je pourrai la laisser avec sûreté. »

Pendant que nous discourions, je lorgnais Christine et je la voyais sourire de satisfaction.

« Ma chère Christine, lui dis-je, dans huit jours tout au plus la chose sera arrangée. Pendant ce temps je vous écrirai ; j'espère que vous me répondrez.

- Mon oncle vous répondra pour moi, car je n'ai jamais voulu apprendre à écrire.

- Eh ! ma chère enfant, comment voulez-vous devenir la femme d'un Vénitien sans savoir écrire ?

- Mais est-il donc nécessaire de savoir écrire pour être femme ? je sais très bien lire.

- Ce n'est pas suffisant, et quoiqu'on puisse être femme et mère de famille sans savoir tracer une panse d'*a*, il est pourtant reçu qu'une jeune fille doit savoir écrire ; et je m'étonne que vous ne le sachiez pas.

- Mais quelle merveille ! il n'y a pas une jeune fille chez nous qui le sache ; n'est-ce pas, mon oncle ?

- C'est vrai ; mais aucune ne pense à se marier à Venise ; et toi qui le veux, il faut que tu apprennes.

- Certainement, lui dis-je, et avant de venir à Venise, car on se moquerait de vous si vous ne le saviez pas. Cela vous attriste, ma chère ; mais j'en suis fâché.

- Cela me déplaît, parce qu'il n'est pas possible d'apprendre en huit jours.

- Je m'engage, dit son oncle, à te faire apprendre en quinze, si tu veux t'y mettre de toute ta force. Tu en sauras assez pour te perfectionner toi-même dans la suite.

- C'est une grande entreprise ; mais je m'y soumets, et je vous promets d'étudier jour et nuit, et de commencer dès demain. »

Quand nous eûmes dîné, je dis au curé qu'au lieu de partir après souper, il ferait fort bien de se reposer la nuit et de ne partir qu'une heure avant le jour ; qu'il arriverait assez à temps pour ses fonctions et qu'il serait plus frais. Le soir je renouvelai ma proposition, et comme il vit que sa nièce avait sommeil, il se laissa facilement persuader. J'appelai l'hôtesse pour ordonner une voiture, et comme je lui disais de me faire du feu dans la chambre voisine et de m'y préparer à coucher, le saint curé me dit que ce n'était pas nécessaire, puisqu'il y avait deux grands lits dans la chambre où nous étions, et que l'un serait pour moi et l'autre pour sa nièce et pour lui.

« Nous ne nous déshabillerons pas, ajouta-t-il, mais vous pourrez vous déshabiller en toute liberté ; car, ne partant pas

avec nous, vous pourrez rester au lit tant qu'il vous plaira.

- Oh ! dit Christine, il faut que je me déshabille, car sans cela je ne pourrais pas dormir ; mais je ne vous ferai pas attendre, car il ne me faut qu'un quart d'heure pour me préparer. »

Je ne disais rien, mais je ne pouvais revenir de ma surprise. Christine, charmante et faite pour faire prévariquer Zénocrate, couchait nue avec son oncle le curé, vieux, il est vrai, très dévot, et éloigné de tout ce qui aurait pu rendre cette disposition hasardeuse ; enfin, tout ce qu'on voudra ; mais le curé était homme, il devait l'avoir été tout comme un autre et savoir qu'il s'exposait au danger. Ma raison toute charnelle trouvait cela inouï. La chose néanmoins était innocente, et si innocente que non seulement il ne s'en cachait pas, mais encore qu'il ne supposait pas la possibilité qu'on ne la trouvât pas telle. Je voyais tout cela, mais je n'y étais pas fait et je n'en revenais pas. En avançant en âge et en expérience, j'ai vu cet usage établi en bien des pays chez les bonnes gens dont il n'altérait aucunement les bonnes mœurs ; mais, je le répète, c'est parmi les bonnes gens, et je n'ai pas la prétention d'être du nombre.

Nous avions fait maigre à dîner, et mon palais délicat avait été peu satisfait. Je descends à la cuisine et je dis à l'hôtesse que je voulais ce que le marché de Trévise offrait de meilleur et surtout du vin excellent.

« Si vous ne regardez pas à la dépense, monsieur, laissez faire ; vous aurez lieu d'être content. Vous aurez du vin de Gatta.

- Bien, et faites-nous souper de bonne heure. »

Je remonte et je trouve Christine caressant les joues de son vieil oncle âgé de soixante-quinze ans. Le bon homme riait.

« Savez-vous de quoi il s'agit ? me dit-il : ma nièce me cajole pour que je la laisse ici jusqu'à mon retour. Elle me dit que ce matin vous avez passé l'heure que je vous ai laissé seul avec elle comme un frère avec sa sœur, et je le crois ; mais elle ne songe pas qu'elle vous incommoderait.

- Non, au contraire ; soyez sûr qu'elle me fera plaisir, car je la trouve aimable au possible. Et pour ce qui regarde mon devoir et le sien, je crois que vous pouvez vous reposer sur nous.

- Je n'en doute pas. Je vous la laisse donc jusqu'après-demain. Vous me verrez de retour de bonne heure pour aller faire votre affaire. »

Cet arrangement si surprenant et si inattendu me fit monter le

sang à la tête, et j'eus un saignement de nez qui dura plus d'un quart d'heure. De ma part, je ne craignais rien ; j'étais fait à ces accidents ; mais le bon curé était dans les transes, car il craignait une hémorragie.

Dès qu'il fut rassuré, il nous quitta pour quelque affaire, nous disant qu'il reviendrait à l'entrée de la nuit. Je me vis seul avec l'aimable et naïve Christine, et je m'empressai de la remercier de la confiance qu'elle avait en moi.

« Je vous assure, me dit-elle, qu'il me tarde bien que vous me connaissiez tout à fait ; vous verrez que je n'ai pas les défauts qui vous ont tant déplu dans les demoiselles que vous avez connues à Venise ; et puis je vous promets d'apprendre de suite à bien écrire.

- Vous êtes adorable et pleine de bonne foi ; mais il faut être discrète à Pr. et ne dire à personne que vous avez fait un accord avec moi. Vous vous réglerez comme votre oncle vous dira, car ce sera à lui que j'écrirai tout.

- Vous pouvez compter sur ma discrétion, et ma mère même n'en saura rien que quand vous me permettrez de le lui dire. »

Je passai ainsi la journée ! me refusant les moindres libertés, mais devenant de plus en plus amoureux de cette charmante fille. Je lui contais de petites histoires galantes que je gazais de manière à l'intéresser sans l'effaroucher ; et je voyais que, quoiqu'elle ne comprît pas toujours, elle affectait de comprendre, ne voulant pas me paraître ignorante.

Quand son oncle revint, je formais dans ma tête les arrangements à prendre pour l'épouser et je me proposais de la placer précisément chez la bonne veuve où j'avais logé ma belle comtesse.

Nous nous mîmes à table, et notre souper fut exquis.

Je dus enseigner à Christine à manger des huîtres et des truffes qu'elle voyait devant elle pour la première fois. Le vin de Gatta est comme le champagne, il égaye et ne grise pas ; mais il ne se conserve que d'une récolte à l'autre. Nous nous couchâmes avant minuit, et je ne me réveillai qu'au grand jour. Le curé était parti si doucement que je ne l'avais pas entendu.

Je me tourne du côté de l'autre lit, et je n'y vois que Christine qui dormait. Je lui dis bonjour, elle s'éveille, se reconnaît et, s'appuyant sur son coude, elle sourit.

« Mon oncle est parti ; je ne l'ai pas entendu.

- Ma chère amie, tu es belle comme un ange ; je meurs d'envie d'aller te donner un baiser.

- Si tu as cette envie, mon cher ami, viens me le donner. »

Je saute du lit ; la décence la fait reculer; il faisait froid, j'étais amoureux, et me voilà dans ses bras par un de ces mouvements spontanés que le sentiment seul amène, et nous sommes l'un à l'autre sans avoir pensé à nous livrer, elle heureuse et un peu confuse, moi radieux et pourtant étonné d'une victoire que j'avais obtenue sans combat.

Après une heure de tendres oublis, redevenus un peu calmes, nous nous regardions avec tendresse, mais sans nous rien dire. Christine fut la première à rompre le silence :

« Qu'avons-nous fait ? me dit-elle de l'air le plus tendre et du ton le plus doux.

- Nous nous sommes mariés.

- Que dira demain mon oncle ?

- Il ne le saura que quand il nous aura donné la bénédiction nuptiale à l'église de sa paroisse.

- Et quand nous la donnera-t-il ?

- Quand nous aurons fait tous les préparatifs convenables pour un mariage public.

- Combien faut-il de temps pour cela ?

- Un mois à peu près.

- On ne peut pas se marier en carême.

- J'en aurai la permission.

- Tu ne me trompes pas ?

- Non, car je t'adore.

- Tu n'as donc plus besoin de me connaître ?

- Non, car je te connais entièrement, et je suis sûr que tu feras mon bonheur.

- Et tu feras le mien.

- Je l'espère.

- Levons-nous et allons à la messe Qui l'aurait cru ; que pour avoir un mari il ne fallait pas aller à Venise, mais en partir pour retourner chez moi ? »

Nous nous levâmes, et après avoir déjeuné nous allâmes à la messe. Le reste de la matinée se passa inaperçu jusqu'au dîner. Trouvant Christine différente de ce qu'elle était la veille, je lui en demandai la raison :

« Elle doit être, me dit-elle, la même qui vous rend pensif.

- Mon air pensif, ma chère, est celui que doit avoir l'amour heureux quand il est en conférence avec l'honneur. L'affaire est devenue très sérieuse, et l'amour se voit obligé à réfléchir. Il s'agit de nous marier à l'église, et nous ne le pouvons pas avant le carême, puisque nous touchons aux derniers jours du carnaval ; cependant nous ne pouvons pas attendre jusqu'à Pâques, car le temps nous paraîtrait trop long. Il nous faut une dispense juridique pour célébrer nos noces. N'ai-je pas bien sujet de penser ? »

Pour toute réponse elle se lève et vient m'embrasser avec tendresse. Ce que je lui avais dit était vrai, mais je ne pouvais pas lui dire tout ce qui me rendait pensif. Je me voyais dans un engagement qui ne me déplaisait pas, mais j'aurais désiré qu'il ne fût pas si pressant. Je ne pouvais pas me dissimuler ce commencement de repentir qui serpentait dans mon âme amoureuse et bien intentionnée ; et cela m'attristait. Cependant j'avais la certitude que cette excellente créature n'aurait jamais à me reprocher son malheur.

Nous avions toute la soirée devant nous, et comme elle m'avait dit qu'elle n'avait jamais vu de comédie, je résolus de lui donner ce plaisir ce soir-là même. Je fis venir un juif qui me fournit tout ce qui était nécessaire pour la masquer, et nous partîmes. Un homme amoureux ne connait de véritable plaisir que celui qu'il procure à l'objet aimé. Après la comédie je la conduisis au casino, et elle me donna envie de rire par l'étonnement qu'elle montra en voyant pour la première fois une banque de pharaon. Je n'avais pas assez d'argent pour jouer moi-même, mais j'en avais plus qu'il n'en fallait pour que je l'amusasse à jouer un petit jeu. Je lui donnai dix sequins en lui disant ce qu'elle devait faire. Elle ne connaissait pas les cartes ; mais dès qu'elle fut assise, en moins d'une heure elle eut une centaine de sequins devant elle. Je lui fis quitter le jeu, et nous nous retirâmes. Quand nous fûmes dans notre chambre, je lui fis compter l'argent qu'elle avait gagné, et dès qu'elle sut que tout cet or lui appartenait, elle crut que c'était un rêve.

« Oh ! que dira mon oncle ? s'écria-t-elle »

Nous fîmes un léger repas, ensuite nous allâmes passer une nuit délicieuse, ayant soin de nous séparer au point du jour, pour que le bon curé ne nous trouvât pas ensemble. Il arriva de bonne heure et nous trouva profondément endormis chacun

dans notre lit. Il m'éveilla et je lui donnai la bague qu'il alla mettre en gage. Il revint deux heures après et nous trouva habillés et causant au coin du feu. Dès que Christine le vit, elle courut l'embrasser, ensuite elle lui fit voir tout l'or dont elle était maîtresse. Quelle douce surprise pour ce bon vieux prêtre ! Il ne savait comment exprimer son admiration. Il remercia Dieu de ce qu'il appelait miracle, et il conclût que nous étions nés pour faire le bonheur l'un de l'autre.

Quand il fut question de nous séparer, je lui promis d'aller les voir au commencement du carême, mais à condition qu'à mon arrivée je ne trouverais personne informé ni de mon nom ni de nos affaires. Il me remit l'extrait de baptême de sa nièce et l'état de sa dot, et dès que je les eus vus partir, je repris le chemin de Venise, amoureux et déterminé à ne pas manquer de foi à cette charmante fille. Je savais qu'il me serait facile de convaincre mes trois amis que mon mariage était irrévocablement écrit dans le grand livre des destinées.

A mon apparition je vis ces trois excellents hommes dans l'ivresse de la joie, car, n'étant pas accoutumés à me voir trois jours absent, Messieurs Dandolo et Barbaro appréhendaient qu'il ne me fût arrivé quelque malheur ; mais M. de Bragadin, d'une foi plus ferme, les rassurait en leur disant qu'ayant Paralis pour sentinelle, aucun malheur ne pouvait m'arriver.

Dès le lendemain je me décidai à faire le bonheur de Christine sans l'unir à moi. J'avais eu l'idée de l'épouser quand je l'aimais plus que moi-même ; mais, après la jouissance, la balance s'était tellement penchée de mon côté, que mon amour-propre se trouva plus fort que mon amour. Je ne pouvais me résoudre à renoncer aux avantages, aux espérances que je croyais attachés à mon état d'indépendance. Malgré cela, j'étais esclave du sentiment. Abandonner cette fille naïve et innocente me paraissait une action si noire, que je la sentais au-dessus de mes forces ; la seule idée m'en faisait frémir. Je sentais qu'il était possible qu'elle portât dans son sein un gage de notre mutuel amour, et je frissonnais de la possibilité que sa confiance en moi fût payée par l'opprobre et par le malheur de toute sa vie. Je pensai à lui trouver un mari à tous égards préférable à moi ; un mari fait, non seulement pour qu'elle me pardonnât l'affront que je lui avais fait, mais pour qu'elle en vînt à chérir ma tromperie et à m'en aimer davantage.

Cette trouvaille ne pouvait pas être difficile, car outre que Christine était un modèle de beauté et qu'elle jouissait dans son village d'une réputation intacte, elle avait une dot de quatre mille ducats courants de Venise.

Enfermé avec les trois adorateurs de mon oracle, la plume à la main, j'ai fait à Paralis une question sur l'affaire qui me tenait à cœur. Il me donna cette réponse :

« Appuie l'affaire à Serenus. »

C'était le nom cabalistique de M. de Bragadin, et ce brave homme se soumit de bon cœur à tout ce que Paralis lui ordonnerait de faire. C'était à moi à l'informer.

« Il s'agit, lui dis je, d'obtenir du saint-père une permission de mariage en faveur d'une fille très honnête, pour qu'elle puisse célébrer publiquement ses noces en carême dans l'église de son village. C'est une jeune paysanne. Voilà, lui dis-je, l'extrait de baptême. On ne connaît pas encore l'époux ; mais cela ne fait rien, puisque Paralis le fera trouver.

- Repose-toi sur moi, me dit mon père, j'écrirai dès demain à notre ambassadeur à Rome et je ferai en sorte que le *Sage* de semaine envoie ma dépêche par exprès. Laisse-moi faire ; je vais donner à cette besogne l'air d'une affaire d'État, et Paralis sera d'autant mieux obéi, que je prévois que l'époux sera l'un de nous quatre : nous devons nous disposer à l'obéissance. »

Je dus me faire effort pour ne pas éclater de rire ; car je me voyais maître absolu de rendre Christine dame noble vénitienne et femme de sénateur ; mais le fait est que je n'y pensais pas. Consultant de nouveau mon oracle pour savoir qui serait l'époux de la jeune fille, il donna pour réponse que M. Dandolo devait se charger de le trouver jeune, beau, sage et citoyen capable de servir la république dans le ministère, soit intérieur, soit extérieur ; mais qu'il ne devait rien engager sans me consulter. Je lui donnai du courage en lui disant que la jeune fille avait quatre mille ducats courants de dot, et qu'il avait quinze jours pour faire son choix. M. de Bragadin, enchanté de n'être pas chargé de ce soin, se pâmait de rire.

Après cette double démarche, je me sentis en paix. J'étais certain qu'on trouverait l'époux tel que je le voulais ; je ne pensais donc qu'à bien finir mon carnaval et à me régler de manière à ne pas me trouver la bourse vide dans un moment d'urgence.

La fortune me mit bientôt en possession de mille sequins. Je commençai d'abord par payer mes dettes. Ensuite, la dispense de Rome étant arrivée dix jours après la demande, je remis à M. de Bragadin cent écus romains qu'elle avait coûté. Cette dispense permettait à Christine de se marier dans toute église de la chrétienté ; mais on devait y apposer le sceau de la chancellerie épiscopale diocésaine, qui dispenserait de la publication ordinaire des bans. Il ne me manquait donc plus qu'une bagatelle, l'époux. M. Dandolo m'en avait déjà proposé trois ou quatre que, pour bonnes raisons, je n'avais pas voulu admettre ; mais enfin il m'en trouva un à souhait.

Devant retirer la bague du mont-de-piété et ne voulant pas paraître moi-même, j'écrivis au curé de se trouver à Trévise au jour et à l'heure que je lui indiquais. On sent que je ne fus pas surpris de le voir arriver accompagné de sa belle nièce. Se croyant sûre que je n'étais venu que pour arranger ce qui concernait notre mariage, elle ne se gêna pas ; elle m'embrassa tendrement, et j'en fis de même. Dans cette douce étreinte, adieu l'héroïsme, si son oncle ne s'était pas trouvé là. Je mis entre les mains du curé la dispense du pape, et le beau visage de Christine fut à l'instant tout rayonnant de joie. Elle ne pouvait pas assurément se figurer que j'eusse travaillé si activement pour un autre que moi ; et n'étant encore sûr de rien, je ne voulus pas la désabuser dans ce moment-là. Je lui promis d'aller à Pr. dans huit ou dix jours et qu'alors nous établirions tout. Après souper, je remis au curé la reconnaissance et l'argent pour aller retirer la bague du mont-de-piété, ensuite nous allâmes nous coucher. Pour cette fois, fort heureusement, il n'y avait qu'un seul lit dans la chambre, et je dus m'aller coucher dans une autre.

Le lendemain matin j'entrai dans la chambre de Christine, que je trouvai encore au lit. Son oncle était sorti pour aller chercher mon solitaire, et seul avec cette superbe fille, j'eus occasion de me découvrir de la retenue au besoin. La regardant comme ne devant plus m'appartenir, et devant disposer son cœur en faveur d'un autre, je l'embrassai tendrement, mais je fus sage. Je passai une heure avec elle, obligé comme saint Antoine de combattre contre la chair. Je voyais cette charmante fille amoureuse et surprise, et j'admirai sa vertu dans cette modestie naturelle qui ne lui permit pas de me faire des

avances. Elle se leva, s'habilla et ne montra aucune humeur. Elle aurait certainement été mortifiée, s'il lui était venu dans l'esprit que j'eusse pu la mépriser ou méconnaître le prix de ses charmes.

Son oncle rentra, me remit le diamant, et nous dînâmes. Après avoir dîné, il me fit voir une petite merveille. Sa nièce avait appris à écrire, et pour m'en donner une preuve elle écrivit très joliment et très couramment sous sa dictée en ma présence.

Nous nous séparâmes bientôt, après leur avoir réitéré ma promesse de revenir dans une dizaine de jours, et je retournai le soir à Venise.

Le second dimanche de carême, M. Dandolo, en sortant du sermon, me dit d'un air triomphant que l'heureux époux était trouvé et qu'il était sûr qu'il aurait mon approbation. En disant cela il me nomma Charles**, que je connaissais de vue. C'était un très beau jeune homme, ayant des mœurs et d'à peu près vingt-deux ans. Il était clerc de Ragionato et filleul du comte Algarotti, dont une sœur était mariée à un frère de M. Dandolo.

« Ce jeune homme, me dit M. Dandolo, n'a plus ni père ni mère, et je suis sûr que son parrain se rendra caution de la dot qu'une épouse lui apportera. Je l'ai sondé, et j'ai vu qu'il serait disposé à se marier avec une honnête fille qui lui apporterait de quoi acheter la charge qu'il occupe en qualité de clerc.

- C'est excellent, mais je ne puis rien décidé que je ne l'aie entendu parler.

- Il viendra demain dîner avec nous. »

Il vint effectivement, et je le trouvai très digne des éloges que m'en avait fait M. Dandolo. Nous devînmes amis. Il avait du goût pour la poésie ; je lui montrai quelques-unes de mes productions, et, le jour suivant, ayant été le voir, il me communiqua quelque petits ouvrages que je trouvai bien faits. Il me présenta à sa tante, chez laquelle il demeurait avec sa sœur, et je fus ravi de leur amabilité et de l'accueil qu'elles me firent. Me trouvant seul avec lui dans sa chambre, je lui demandai comment il traitait l'amour.

« Je ne m'en soucie pas, me dit-il, mais je cherche à me marier pour avoir un établissement indépendant. »

De retour au palais, je dis à M. Dandolo qu'il pouvait traiter d'affaires avec le comte Algarotti, et celui-ci en parla à Charles, qui répondit qu'il ne dirait ni oui ni non qu'après qu'il aurait vu

sa future, qu'il lui aurait parlé et qu'il serait informé de tout ce qui la regardait. Du reste, le comte était prêt à répondre pour son filleul, c'est-à-dire à cautionner quatre mille écus à l'épouse, si sa dot les valait. Après ces préliminaires, mon tour vint.

Dandolo ayant dit à Charles que toute l'affaire était entre mes mains, celui-ci vint me trouver et me demanda quand je pourrais avoir la complaisance de lui faire connaître la jeune personne.

« Tel jour, lui dis-je, mais il faut sacrifier la journée tout entière, car la future est à vingt milles d'ici. Nous dînerons avec elle, et le soir nous reviendrons coucher à Venise. »

Il me promit d'être à mes ordres dès le point du jour, et nous nous séparâmes. Aussitôt j'envoyai un exprès au curé pour le prévenir du moment où j'arriverais chez lui avec un ami, et que nous dînerions tous trois avec sa nièce.

Au jour marqué, Charles fut ponctuel, et j'eus soin en route de lui dire que j'avais fait la connaissance de la jeune personne et de son oncle en allant à Mestre il y avait environ un mois, et que je me serais offert moi-même, si j'avais eu un état fait et de quoi lui assurer ses quatre mille ducats. Je ne crus pas devoir pousser mes confidences plus loin.

Nous arrivâmes chez le bon curé deux heures avant midi, et un quart d'heure après Christine arriva d'un air fort libre, donnant le bonjour à son oncle et me disant qu'elle était bien aise de me voir arrivé. Elle ne fit à Charles qu'une révérence de la tête, me demandant s'il était clerc comme moi. Charles lui répondit qu'il était clerc de Ragionato. Elle fit semblant de comprendre, ne voulant point paraître ignorante.

« Je veux, me dit-elle, vous faire voir mon écriture, et après, s'il vous plaît, nous irons voir ma mère. »

Enchantée de l'éloge que Charles fit de son écriture quand il sut qu'il n'y avait qu'un mois qu'elle apprenait, elle nous invita à la suivre. Chemin faisant, Charles lui demanda pourquoi elle avait attendu jusqu'à dix-neuf ans pour apprendre à écrire.

« D'abord, monsieur, qu'est-ce que ça vous fait ? Mais apprenez que je n'ai pas dix-neuf ans, car je n'en ai que dix-sept. »

Charles lui demanda excuse, tout en riant de son ton brusque.

Elle était habillée en simple villageoise, mais très proprement et ayant à son cou et à ses bras ses superbes chaînes d'or. Je lui dis de nous donner les bras, et elle le fit en me donnant un coup

d'œil de soumission. Nous trouvâmes sa mère qu'une douloureuse sciatique condamnait à rester au lit. Un homme de bonne mine, qui se trouvait assis à coté de la malade, se lève en nous voyant et va embrasser Charles. On me dit que ce monsieur était le médecin, et cette circonstance me fit plaisir.

Après les compliments de saison faits à cette bonne femme, le médecin demanda à Charles des nouvelles de sa sœur et de sa tante. Parlant de sa sœur qui avait une maladie secrète, Charles pria son ami de lui dire quelque chose à part et ils sortirent. Resté seul avec la mère et la fille qui était assise sur le lit de sa mère, je fis l'éloge de Charles, de sa bonne conduite, de ses mœurs, de son habileté, et je vantai le bonheur de la femme que le ciel lui donnerait pour épouse. Toutes deux confirmèrent mes louanges en disant qu'il portait sur sa figure tout le bien que j'en disais.

N'ayant point de temps à perdre, je dis à Christine qu'à table elle devait se tenir sur ses gardes parce qu'il était possible que ce fût là l'époux que le ciel lui avait destiné.

« A moi ?

- Oui, à vous. C'est un garçon unique ; vous serez avec lui bien plus heureuse que vous ne le seriez avec moi, et puisque le médecin le connaît, vous saurez de lui tout ce que je n'ai pas le temps de vous dire maintenant. »

Qu'on se figure la peine que dut me faire cette déclaration *ex abrupto*, et ma surprise en voyant la jeune fille tranquille et point décontenancée ! Ce phénomène arrêta les larmes que j'étais prêt à répandre. Après une minute de silence, elle me demanda si j'étais sûr que ce beau garçon voudrait d'elle. Cette question, en me faisant connaître l'état du cœur de Christine, me rassura et dissipa ma peine ; car je vis que je ne la connaissais pas bien. Je lui dis que telle qu'elle était, elle ne pouvait déplaire à personne.

« Ce sera à dîner, ma chère Christine, que mon ami vous étudiera et il ne tiendra qu'à vous de faire briller toutes les belles qualités que Dieu vous a données. Faites surtout qu'il ne puisse avoir aucun soupçon de notre intime amitié.

- C'est fort singulier. Mon oncle est-il informé de ce changement de scène ?

- Non.

- Et si je lui plais, quand m'épousera-t-il ?

- Dans huit à dix jours. J'aurai soin de tout. Vous me reverrez ici dans le courant de la semaine. »

Charles étant rentré avec le médecin, Christine quitta le lit de sa mère et prit un siège en face de nous. Elle soutint avec beaucoup de sens tous les propos que lui adressa Charles, excitant quelquefois à rire par des naïvetés, jamais par des bêtises. Charmante naïveté ! enfant de l'esprit et de l'ignorance ! tes grâces sont enchanteresses, et seule tu as le pouvoir de tout dire sans jamais offenser. Mais que tu es laide quand tu n'es pas naturelle ! et tu es le chef-d'œuvre de l'art quand tu parviens à l'imitation parfaite.

Nous dinâmes un peu tard, et j'observai de ne point parler et de ne point regarder Christine pour ne pas la distraire. Charles l'occupa continuellement, et je vis avec une vive satisfaction qu'elle lui tint tête avec aisance et intérêt. Après le dîner et près de nous séparer, j'entendis ces mots qui me pénétrèrent :

« Vous êtes faite, lui dit Charles, pour faire le bonheur d'un prince.

- Je m'estimerai heureuse, répliqua-t-elle, si vous me jugez digne de faire le vôtre. »

Ces mots mirent Charles tout en feu ; il m'embrassa et nous partîmes.

Christine était simple, mais sa simplicité n'était point dans son esprit ; elle n'était que dans son cœur. La simplicité de l'esprit est de la bêtise, celle du cœur n'est que de l'ignorance, de l'innocence : c'est une véritable vertu qui reste même après que la cause a cessé. Enfin, cette jeune fille presque enfant de la nature, était simple dans ses manières, mais gracieuse par ces mille riens qu'on ne saurait décrire ; elle était sincère, car elle ne savait pas que la dissimulation d'aucune impression soit un précepte des convenances ; et, comme elle était pure d'intention, elle était étrangère à cette mauvaise honte, à cette fausse modestie qui forcent l'innocence affectée à rougir d'un mot ou d'un geste dit ou fait souvent sans aucune intention insidieuse.

Durant tout le voyage, Charles ne me parla que de son bonheur : il était décidément amoureux.

« J'irai, me dit-il, trouver le comte Algarotti dès demain, et vous pouvez écrire au curé de venir avec toutes les pièces nécessaires pour passer le contrat, qu'il me tarde de signer. »

Il rit de bonheur et de surprise quand je lui dis que j'avais fait à sa future le cadeau d'une dispense du pape pour se marier en carême : « Il faut donc, dit-il, que nous menions l'affaire grand train. »

Dans la conférence que mon jeune remplaçant eut le lendemain avec M. Dandolo et son parrain, il fut convenu qu'on écrirait au curé de venir avec sa nièce. Je me chargeai de la commission, et partant de Venise deux heures avant le jour, je me rendis à Pr., où le curé ne me demanda pour me suivre que le temps de dire la messe. Je me rendis chez la future, et je lui fis un sermon sentimental et paternel dont tous les mots tendaient à lui tracer la route du bonheur dans le nouvel état qu'elle allait embrasser. Je lui dis comment elle devait se conduire avec son mari, avec sa tante et sa belle-sœur pour captiver leur amour et leur amitié. La fin de mon discours fut pathétique et un peu dénigrant pour moi, car en lui recommandant la fidélité, il était naturel que je lui demandasse pardon de l'avoir séduite.

« Lorsque vous me promîtes de m'épouser la première fois que nous eûmes la faiblesse de nous donner l'un à l'autre, aviez-vous l'intention de me tromper ?

- Non, certainement.

- Vous ne m'avez donc pas trompée. Je vous dois au contraire de la reconnaissance d'avoir réfléchi que si notre union pouvait être malheureuse, il valait mieux que vous me trouvassiez un autre époux ; et je remercie Dieu de ce que vous avez si bien réussi. Dites-moi maintenant ce que je dois répondre à votre ami, si la première nuit de nos noces il me demande ce qui ma rendue différente d'une vierge.

- Il n'est pas probable que Charles, délicat et de bonnes mœurs, vous fasse une question pareille ; mais si cela arrivait, dites-lui avec assurance que vous n'avez jamais eu d'amant et que vous ne vous croyez pas différente d'une autre fille.

- Me croira-t-il ?

- Oui, bien certainement, car l'homme le plus expert peut s'y tromper.

- Mais s'il ne me croyait pas ?

- Il se rendrait digne de votre mépris, et il en ferait lui-même la pénitence. Mais tranquillisez-vous pleinement, cela n'arrivera pas. Un homme d'esprit, ma chère Christine, lorsqu'il a une

bonne éducation, ne hasarde jamais une pareille question, puisque non seulement il est sûr de déplaire, mais même de ne jamais savoir la vérité ; car si cette vérité doit nuire à la bonne opinion que toute femme doit désirer que son mari ait d'elle, il n'y a qu'une sotte qui puisse se déterminer à lui dire la vérité.

- J'entends parfaitement ce que tu me dis, mon cher ami : embrassons-nous donc pour la dernière fois.

- Non, car nous sommes seuls et ma vertu est faible : je t'adore toujours.

- Ne pleure pas, mon cher ami, car, en vérité, je ne m'en soucie pas. »

Cette raison naïve et burlesque changea tout à coup ma disposition, et au lieu de pleurer je me mis à rire. Elle se mit en grande toilette, et après avoir déjeuné, nous partîmes. Nous arrivâmes à Venise en quatre heures, et après les avoir placés dans une auberge, je me rendis chez M. de Bragadin, et je dis à M. Dandolo que nos gens étaient arrivés, qu'il devait le lendemain les réunir à Charles, et se charger de toute l'affaire, parce que l'honneur des époux, celui des parents et les convenances ne permettaient pas que je m'en mêlasse davantage.

Il comprit mes raisons et agit en conséquence. Il alla trouver Charles, qu'il m'amena ; ensuite, étant allé les présenter tous deux au curé et à sa nièce, je leur fis une sorte d'adieu.

Je sus qu'ayant été ensuite chez le comte Algarotti et puis chez un notaire, le contrat avait été fait et signé dans la journée, et que Charles ayant reconduit sa future à Pr., il avait pris jour pour la célébration de son mariage.

A son retour, Charles vint me faire une visite, et me dit que sa fiancée avait enchanté par sa beauté et l'affabilité de son caractère sa tante, sa sœur et son parrain, qui avait voulu se charger de tous les frais de la noce.

« Elle sera, me dit-il, célébrée tel jour à Pr., et j'espère que vous me ferez le plaisir de couronner l'œuvre en y assistant. »

Je lui opposai toutes les raisons que je crus valables pour m'en dispenser ; mais il insista avec une sorte de reconnaissance et tant d'effusion de sentiment, que je dus accepter. J'écoutai avec un véritable plaisir le récit de l'impression que la beauté, la naïveté, la riche parure et surtout le jargon de cette charmante fille avaient faite sur sa famille et

sur le comte.

« J'en suis fortement épris, me dit ce jeune homme, et je sens que je vous devrai le bonheur que j'espère trouver avec cette ravissante fille. Quant à son jargon villageois, elle ne tardera pas à s'en défaire à Venise, où l'envie et la médisance lui en feraient facilement un crime. »

Je jouissais de son enthousiasme et de son bonheur, et je me félicitais que tout cela fût mon ouvrage ; cependant j'éprouvais un fonds de jalousie qui me faisait envier un sort que j'aurais pu me réserver pour moi.

Charles ayant invité MM. Dandolo et Barbaro, ce fut avec eux que je me rendis à Pr. Je trouvai chez le curé une table dressée par les officiers du comte Algarotti, que Charles avait choisi pour son compère, et qui, faisant tous les frais de la noce, avait eu soin d'envoyer à Pr. son cuisinier et son chef d'office.

Bientôt après, ayant aperçu Christine, les larmes me vinrent aux yeux, et je fus obligé de sortir. Elle était habillée en paysanne, mais belle comme un astre. Son époux, son oncle, le comte Algarotti avaient vainement tenté de lui persuader de prendre le costume de Venise ; elle avait raisonnablement résisté à leurs sollicitations.

« Dès que je serai votre épouse, avait-elle dit à Charles, je m'habillerai comme vous le voudrez, mais ici je ne paraîtrai aux yeux de mes compagnes que telle qu'elles m'ont toujours vue : j'éviterai par là que toutes les filles avec lesquelles j'ai été élevée se moquent de moi et me supposent l'intention d'avoir voulu les offenser. »

Il y avait dans ce raisonnement quelque chose de si juste, de si noble et de si généreux que Charles croyait voir dans son amante un être surnaturel. Il me dit qu'il s'était informé chez la femme où Christine avait passé quinze jours à Venise des deux jeunes gens qu'elle avait refusés et qu'il en avait été extrêmement surpris, car c'étaient deux partis très acceptables sous tous les rapports. « Christine, ajoutait-il, est un lot qui m'était réservé par le ciel pour faire mon bonheur, et c'est à vous que j'en dois la précieuse possession. » Sa reconnaissance me plaisait, et je me rends la justice que je ne pensais aucunement à en profiter. Je jouissais de faire des heureux.

Nous nous rendîmes à l'église vers les onze heures, et nous fûmes fort surpris de ne pouvoir y pénétrer qu'avec peine. Une

quantité de nobles de Trévise, curieux de savoir s'il était vrai qu'on célébrât publiquement en carême le mariage d'une paysanne, tandis qu'il n'aurait fallut attendre qu'un mois pour les célébrer sans dispense, s'y étaient rendus. C'était une merveille pour tout le monde, et il devait y avoir quelque raison secrète qu'on était au désespoir de ne pas pouvoir deviner.

Malgré l'envie, dès que le couple parut, la satisfaction se montra sur tous les visages ; chacun convenait que ces jolis amants méritaient une distinction éclatante, une exception à toutes les règles.

Une comtesse Tos., de Trévise, marraine de Christine, s'étant approchée d'elle après la messe, l'embrassa comme une tendre amie, se plaignant modestement qu'elle ne lui eût pas communiqué cet heureux événement en passant par Trévise. Christine, dans la naïveté de son esprit, lui répondit avec autant de modestie que de douceur qu'elle ne devait attribuer cet oubli de son devoir qu'à la précipitation avec laquelle le mariage s'était fait. En même temps elle lui présenta son époux et pria le comte Algarotti de vouloir réparer ses torts en invitant sa marraine à vouloir bien assister au repas des noces, ce que la comtesse accepta de très bonne grâce. Cette manière d'agir, qui aurait dû être le fruit d'une bonne éducation et d'un grand usage du monde, n'était dans cette charmante villageoise que l'effet d'un esprit juste et franc qui aurait moins brillé si on avait cherché à le rendre tel par l'art.

A peine rentrés de l'église, les nouveaux époux allèrent se mettre à genoux auprès du fauteuil de la mère, qui les bénit en pleurant de joie.

On se mit à table, et l'ordre voulut que Christine et son heureux époux occupassent les premières places. J'occupai la dernière avec le plus grand plaisir, et quoique tout fût exquis, je mangeai peu et ne dis presque pas le mot.

L'unique occupation de Christine fut de distribuer à chacun de la compagnie des choses agréables, lorgnant chaque fois son époux pour s'assurer de son approbation.

Il lui arriva deux ou trois fois de dire des choses si gracieuses à sa tante et à sa sœur, quelles ne purent s'empêcher de se lever pour aller l'embrasser en félicitant son époux de son bonheur ; et moi, assis assez près du comte Algarotti, je l'entendais, dans la joie de mon âme, répéter à la marraine de Christine qu'il

n'avait jamais goûté un plaisir aussi grand.

A vingt-deux heures (quatre heures après midi), Charles dit un mot à l'oreille à sa charmante épouse qui fit un salut de tête à sa marraine, et on se leva. Après les compliments d'usage - et ici ils portaient le cachet de la sincérité - la nouvelle mariée distribua à toutes les filles du village qui étaient dans la chambre voisine des cornets de dragées qu'on avait préparés dans une corbeille ; ensuite elle prit congé d'elles en les embrassant sans la moindre apparence d'orgueil. Après le café, le comte Algarotti invita toute la compagnie à aller coucher à une maison qu'il avait à Trévise et à y accepter le dîner du lendemain des noces. Le curé seul s'en dispensa, et il ne pouvait pas être question de la mère, car son état de souffrance la mettait hors d'état de se mouvoir : elle mourut trois mois après.

Christine quitta donc son village pour suivre son époux, dont elle fit le bonheur et qui la rendit parfaitement heureuse. Le parrain de Charles et la marraine de sa femme partirent ensemble avec mes deux nobles amis. Les deux jeunes époux, comme de raison, eurent une voiture pour eux seuls, et je tins compagnie dans une autre à la tante et à la sœur de l'heureux époux auquel, malgré moi, je portais envie, quoiqu'au fond du cœur son bonheur me fît du bien.

Cette sœur avait du mérite ; jeune veuve de vingt-cinq ans, elle méritait encore des hommages ; cependant je donnai la préférence à la tante. Elle me dit que sa nouvelle nièce était un vrai bijou, faite pour être adorée de tout le monde, mais qu'elle ne l'exposerait que lorsqu'elle parlerait bien le vénitien. « Sa gaieté, sa naïveté et son esprit sont des choses qu'il faut habiller à la mode comme son corps. Nous sommes très contentes du choix de mon neveu, et il a contracté avec vous une obligation éternelle à laquelle personne ne doit trouver à redire. J'espère qu'à l'avenir, monsieur, vous daignerez regarder notre maison comme la vôtre. »

L'invitation était polie et peut-être sincère ; cependant je fis le contraire, et l'on m'en sut gré. Au bout d'un an Christine donna à son époux un gage de leur mutuel amour, ce qui ne fit qu'ajouter à leur bonheur.

Nous fûmes très bien logés à Trévise, et après avoir pris quelques rafraîchissements, nous allâmes nous coucher.

Le lendemain j'étais avec le comte Algarotti et mes deux amis,

lorsque Charles entra, beau, frais et radieux. Après avoir riposté avec beaucoup d'esprit et d'à-propos à quelques plaisanteries, je le regardais, non sans quelque appréhension, lorsqu'il vint m'embrasser cordialement. J'avoue que jamais baiser ne m'a fait plus de bien.

On s'étonne qu'il y ait des scélérats dévots qui se recommandent à leur saint quand ils croient avoir besoin de son secours, ou qu'ils le remercient quand ils s'imaginent en avoir obtenu quelque chose ; mais on a tort, car c'est un bien, puisque cela prêche contre l'athéisme.

La tante et la sœur, sur l'invitation de Charles, étant allées donner le bonjour à la jeune épouse, revinrent une heure après avec elle. Le bonheur ne s'est jamais peint sur un plus beau visage !

M. Algarotti, allant à sa rencontre, lui demanda affectueusement si elle avait bien passé la nuit ; pour toute réponse elle courut embrasser son mari. C'était la réponse la plus naïve et la plus éloquente possible. Tournant ensuite ses beaux yeux sur moi et me tendant la main :

« Monsieur Casanova, me dit-elle, je suis heureuse, et j'aime à vous devoir mon bonheur. »

Mes larmes, en lui baisant la main, lui apprirent combien je me trouvais heureux moi-même.

Nous dînâmes dans une sorte de ravissement, et après le dîner nous partîmes pour Mestre, d'où nous nous rendîmes à Venise. Nous descendîmes les époux chez eux, ensuite nous allâmes faire rire M. de Bragadin du récit de notre expédition. Cet homme singulièrement savant fit cent réflexions profondes ou absurdes sur ce mariage. J'en riais en moi-même, car, ayant seul la clef du secret, j'en voyais tout le comique.

## CHAPITRE V

Petits malheurs qui m'obligent à partir de Venise. - Ce qui m'arrive à Milan et à Mantoue.

La seconde fête de Pâques, Charles vint nous faire visite avec sa charmante femme, qui sous tous les rapports me parut être une autre personne que Christine ; mais c'était sa coiffure poudrée qui ne valait pas le noir d'ébène de ses superbes cheveux, et ses habits de dame, bien moins piquants que ceux d'une riche paysanne. Le bonheur était écrit sur leurs physionomies. Charles me fit de tendres reproches de n'être pas allé les voir une seule fois, et pour réparer ce tort apparent, j'allai leur faire visite avec M. Dandolo le surlendemain. Charles me dit que sa femme était l'idole de sa tante et la meilleure amie de sa sœur ; qu'elle était douce, complaisante, affectueuse et du caractère le plus insinuant. Cela me fit le plus grand plaisir, et j'en eus presque autant de voir que Christine commençait à s'approprier parfaitement le dialecte vénitien.

Nous ne trouvâmes point Charles à la maison, Christine était seule avec ses deux parentes. Nous fûmes parfaitement bien accueillis, et d'un propos à l'autre la tante fit l'éloge des progrès qu'elle faisait dans l'écriture et l'engagea à me faire voir son livre. Nous passâmes dans la chambre voisine, où elle me dit qu'elle était heureuse, que chaque jour elle découvrait des qualités angéliques dans son époux. Il lui avait dit sans le moindre air de soupçon ni de déplaisir qu'il savait que nous avions passé deux jours ensemble, et qu'il avait ri au nez de la personne bien intentionnée qui lui avait donné cet avis officieux dans l'intention de troubler leur bonheur.

Charles avait toutes les vertus et les nobles qualités d'un homme honnête et distingué. Vingt-six ans après son mariage, j'eus besoin qu'il m'offrit sa bourse, et je le trouvai mon vrai ami. Je n'ai jamais fréquenté sa maison, et il sut apprécier ma délicatesse. Il est mort quelques mois avant mon dernier départ de Venise, laissant sa veuve très à son aise et trois garçons bien élevés, tous bien employés et qui vivent peut-être encore avec leur mère.

Au mois de juin, étant allé à la foire de Padoue, je me liai

d'amitié avec un jeune homme de mon âge qui étudiait les mathématiques sous le célèbre professeur Succi. Il s'appelait Tognolo, mais il changea ce nom malsonnant en celui de Fabris ; et c'est lui qui, devenu comte de Fabris et lieutenant général de Joseph II, mourut en Transylvanie, où il commandait pour ce souverain. Cet homme, qui dut sa fortune à ses vertus, serait peut-être mort dans l'obscurité s'il avait gardé son nom de Tognolo, qui est un nom tout à fait paysan. Il était d'Uderzo, gros bourg du Frioul vénitien. Il avait un frère abbé, homme d'esprit, grand joueur, et qui, connaissant le monde, avait pris le nom de Fabris, ce qui fit que son frère dut le prendre pour ne pas lui donner un démenti. Bientôt, ayant acheté un fief avec un titre de comte, il devint noble vénitien et cessa d'être paysan. S'il avait gardé son nom de Tognolo, ce nom lui aurait fait du tort, car il n'aurait jamais pu le prononcer sans rappeler ce que, par le plus méprisable des préjugés, on appelle basse extraction ; et la classe privilégiée, par un coupable abus, ne croit pas que dans un paysan il puisse y avoir de l'élévation et du génie. Le temps viendra sans doute où la société, plus éclairée et par conséquent plus raisonnable, reconnaîtra que dans tous les états les sentiments nobles, l'honneur et l'héroïsme peuvent se trouver tout aussi facilement que dans une classe dont le sang n'est pas toujours exempt de la souillure des mésalliances.

Le nouveau comte, d'ailleurs, en faisant oublier aux autres son origine, était trop sage pour l'oublier lui-même, et dans tous ses actes publics son nom de famille a toujours figuré à côté de son nom adoptif. Son frère lui offrit deux sentiers à suivre pour son avancement dans le monde, et lui laissa l'option de l'un des deux. L'un ou l'autre exigeait une dépense de mille sequins, mais l'abbé les tenait en réserve. Il s'agissait pour mon ami d'opter entre l'épée de Mars et l'oiseau de Minerve. L'abbé était certain de pouvoir acheter à son frère une compagnie dans les armées de Sa Majesté Impériale apostolique, ou de lui procurer une chaire à l'université de Padoue ; car argent fait tout. Mais mon ami, doué d'un sens droit et plein de nobles sentiments, savait que dans l'un et l'autre cas il lui fallait des connaissances pour fournir honorablement sa carrière, et en attendant qu'il eût fait un choix, il étudiait les mathématiques avec succès. Il se décida pour la carrière des armes, imitant Achille qui préféra le glaive à la quenouille. Aussi paya-t-il de sa vie comme le fils de

Pelée ; mais moins jeune à la vérité que le vainqueur d'Hector, et non d'un coup de flèche, mais de la peste, qu'il gagna dans le malheureux pays où l'indolente Europe permet aux Turcs de la perpétuer.

L'air distingué, les nobles sentiments, les lumières et les vertus de Fabris auraient été ridicules sous le nom de Tognolo ; car telle est la force des préjugés, et surtout de ceux qui n'ont de point d'appui qu'un sot orgueil, qu'un nom malsonnant est dégradant dans le plus sot des mondes possibles. Je crois que ceux qui ont un nom malsonnant ou qui présente une idée indécente ou ridicule doivent en changer, s'ils aspirent aux honneurs, à la considération et à la fortune dépendante des sciences et des arts. Personne raisonnablement ne devrait pouvoir leur contester ce droit, pourvu que le nom qu'ils prennent n'appartienne à personne. L'alphabet est une propriété universelle et chacun est libre de s'en servir pour créer un mot et en faire son appellatif. Il doit en être l'auteur. Voltaire, malgré son génie, ne serait peut-être pas allé à la postérité avec son Arouet, et surtout chez un peuple où l'équivoque et le ridicule marchent en première ligne. Comment aurait-on trouvé un grand homme dans un auteur *à rouer ?* Et d'Alembert aurait-il atteint sa haute illustration et sa célébrité s'il se fut contenté d'être M. Le Rond ou *le rond ?* Quel éclat aurait eu Metastasio sous son vrai nom de Trapasso ? Quelle impression Melanchthon aurait-il faite avec son nom de *Terrenoire* ? Aurait-il osé parler en philosophe moraliste et en réformateur de l'eucharistie et de tant d'autres choses saintes ? Et M. de Beauharnais n'aurait-il pas fait rire les uns et rougir les autres s'il avait conservé son nom de *Beauvit*, lors même que le premier de son ancienne famille aurait dû sa fortune à la réalité du nom ? Enfin les *Bourbeux* auraient-ils fait sur le trône une aussi belle figure que les Bourbons ? Les Coraglio changeraient certainement de nom s'ils allaient s'établir en Portugal. Le roi Poniatowski aurait, je pense, dû abdiquer le nom d'*Auguste* qu'il avait pris à son avènement au trône, quand il abdiqua la royauté. Les seuls Coleoni de Bergame seraient embarrassés de changer de nom, car ils seraient en même temps obligés de changer le signe de leurs armoiries, puisqu'ils ont sur l'écu de leur ancienne famille les deux glandes génératrices, et de détruire par là la gloire du héros Bartolomeo, leur aïeul.

Vers la fin de l'automne, mon ami Fabris me présenta à une famille faite pour nourrir le cœur et l'esprit. C'était à la campagne, du côté de Zero. On jouait, on faisait l'amour, on s'évertuait à se faire des niches. On en faisait de sanglantes, et la bravoure consistait à ne se fâcher de rien, à rire de tout ; car il fallait entendre raillerie ou passer pour butor. On faisait tomber des lits, on imitait des revenants, on donnait aux demoiselles des pilules ou des dragées diurétiques, et quelquefois de celles qui donnent des vents qu'on ne saurait retenir. Ces plaisanteries allaient quelquefois un peu loin ; mais tel était l'esprit de la coterie : il fallait rire. Je n'étais pas moins aguerri que les autres tant au passif qu'à l'actif ; mais on finit par me jouer un tour pendable, qui m'en inspira un autre dont les conséquences fâcheuses mirent fin à la manie qui possédait tout le monde.

Nous allions ordinairement nous promener à une ferme à une demi-lieue de distance par le chemin ordinaire ; mais on abrégeait de moitié en passant un fossé profond et bourbeux sur une planche étroite, et c'était toujours le chemin que je forçais à prendre, malgré la peur de nos belles qui tremblaient, quoique je les précédasse toujours en leur donnant la main de loin. Un beau jour, passant le premier pour exciter le courage, tout à coup vers le milieu, la planche cède sous moi, et me voilà dans le fossé embourbé dans une boue puante qui me venait jusqu'au menton, et malgré la rage que je sentais au fond du cœur, obligé par convention d'unir une allégresse factice à l'allégresse générale, qui cependant ne dura qu'un instant, car le tour était abominable et toute la société le déclara tel. On appela des paysans qui me tirèrent de là avec peine et à faire pitié. Un habit de saison tout neuf, brodé en paillettes, mes dentelles, mes bas, tout enfin était perdu ; mais n'importe, je riais plus fort que les autres, bien qu'intérieurement je pensasse à me venger le plus cruellement que je pourrais. Pour connaître l'auteur de ce mauvais tour, je n'avais qu'à me taire et à me montrer calme et indifférent. Il était évident que la planche avait été sciée. On me reconduisit à la maison et on me prêta un habit, une chemise, tout enfin, car n'étant là cette fois que pour vingt-quatre heures, je n'avais rien avec moi. Le lendemain je me rendis en ville, et le soir je revins retrouver la joyeuse compagnie. Fabris, qui n'était pas moins irrité que moi, me dit que l'auteur du guet-apens devait sentir son tort, car il ne se découvrait pas. Un sequin

promis à une paysanne, si elle pouvait me dire par qui la planche avait été sciée, me fit tout connaître. Elle découvrit que c'était un jeune homme qu'elle me nomma. Je fus le trouver, et un autre sequin que je lui promis, mais plus encore mes menaces, le forcèrent à m'avouer qu'il avait été payé pour cela par le signor Demetrio, Grec, marchand épicier, homme de quarante-cinq à cinquante ans, bon et aimable, auquel je n'avais joué d'autre tour que celui de lui escamoter une gentille petite soubrette dont il était amoureux.

Satisfait de ma découverte, je me creusais le cerveau pour trouver un tour à lui jouer ; mais pour que ma vengeance fût pleine et entière, il fallait que mon tour fût plus fort que celui qu'il m'avait fait ; cependant mon imagination en défaut ne me fournissait rien de satisfaisant. Un enterrement me tira d'embarras.

Armé de mon couteau de chasse, je me rends au cimetière tout seul, un peu après minuit, je découvre le mort qu'on avait enterré le même jour, je lui coupe le bras auprès de l'épaule, non sans quelque peine ; et après avoir recouvert le cadavre, je rentre dans ma chambre avec le bras du défunt. Le lendemain, après avoir soupé avec toute la société, je me lève et je rentre dans ma chambre comme pour m'aller coucher ; mais j'en sors bientôt muni de mon bras, et, étant entré dans la chambre du Grec, je me cache sous son lit. Un quart d'heure après, mon homme entre, se déshabille, éteint sa lumière et se couche. J'attends qu'il commence à s'endormir ; alors, m'étant placé au pied du lit, je tire peu à peu la couverture pour qu'il reste découvert jusqu'aux hanches.

Il se met à rire en disant : « Qui que vous soyez, allez-vous-en et laissez-moi dormir ; car je ne crois pas aux revenants.»

En disant cela, il retire à lui la couverture et tâche de se rendormir.

J'attends cinq ou six minutes et je recommence à le découvrir ; mais lorsqu'il veut retirer sa couverture en me répétant qu'il ne craint pas les revenants, j'oppose de la résistance. Il se lève sur son séant pour tâcher de saisir la main qui tient la couverture, mais j'ai soin de lui faire trouver la main du mort. Comptant tenir l'homme ou la femme qui le plaisantait, il tire à lui en riant, mais je tiens ferme le bras pendant quelques instants ; ensuite le lâchant tout à coup, le Grec retombe sur son chevet, et

ne prononce pas le mot.

Ma pièce étant jouée, je m'en vais doucement et, rentré dans ma chambre, je me couche.

Je dormais profondément quand un bruit d'allants et de venants m'éveilla le matin d'assez bonne heure. N'en comprenant pas la raison, je me lève et la maîtresse de la maison, que je rencontre la première, me dit que ce que j'avais fait était trop fort.

« Qu'ai-je donc fait ?

- M. Demetrio est mourant.

- L'ai-je donc tué ? »

Elle s'en va sans me répondre. Je m'habille un peu effrayé, mais dans tous les cas déterminé à faire l'ignorant ; je vais dans la chambre du Grec. J'y trouve toute la maison, et, tous me regardant avec horreur, on me fait les plus violents reproches. Je proteste de mon innocence, mais chacun me rit au nez. L'archiprêtre et le bedeau qu'on était allé chercher, et qui ne voulaient pas enterrer le bras qui était là, me dirent que j'avais fait un grand crime.

« Je suis étonné, mon révérend, dis-je à l'archiprêtre, du jugement téméraire que l'on se permet de porter sur mon compte sans qu'aucune preuve l'autorise.

- C'est vous, il n'y a que vous, dirent ensemble tous les assistants, qui soyez capable d'une telle abomination ; cela vous ressemble. Nul autre que vous n'aurait osé faire cela.

- Je suis obligé, ajouta l'archiprêtre, de dresser un procès-verbal.

- Puisque vous le voulez, je vous en laisse parfaitement le maître, lui dis-je ; mais sachez d'avance que je ne crains rien. Je sors. »

A dîner, me montrant calme et indifférent, on me dit qu'on avait saigné le Grec, qu'il avait recouvré le mouvement des yeux, mais non encore la parole ni la fermeté des membres. Le lendemain il parla et j'appris après mon départ qu'il était resté stupide et spasmodique.

Il a passé le reste de sa vie dans ce triste état. Son sort me peina ; mais, n'ayant pas eu l'intention de lui faire autant de mal, pensant que le tour qu'il m'avait joué aurait facilement pu me coûter la vie, je m'en suis consolé.

Le même jour, l'archiprêtre se décida à faire remettre le bras

dans la tombe, et il envoya contre moi à la chancellerie épiscopale de Trévise une dénonciation en forme.

Ennuyé des reproches qu'on me faisait, je retournai à Venise. Quinze jours après je reçus une assignation pour comparaître devant le magistrat au blasphème. Je priai M. Barbaro de s'informer du motif de ladite assignation, car c'était une magistrature redoutable. Je m'étonnais qu'on procédât contre moi comme si l'on avait eu la certitude que j'eusse profané une tombe, tandis qu'on ne pouvait en avoir que le soupçon. Mais ce n'était pas cela. M. Barbaro me dit le soir qu'une femme avait porté plainte contre moi, demandant justice du viol de sa fille. Elle disait dans sa plainte qu'ayant attiré sa fille à la Zuecca, j'en avais abusé par force, et pour preuve, elle ajoutait que sa fille était dans son lit par suite des mauvais traitements que j'avais employés pour en venir à bout.

Cette affaire était une de celles que l'on intente souvent pour causer des dépenses et des embarras, lors même qu'on est innocent. Je l'étais sur le fait du viol ; mais il était vrai que j'avais rossé la fille d'importance. J'établis ma défense, et je priai M. Barbaro de vouloir bien la remettre au secrétaire du magistrat.

« DÉCLARATION.

« Je déclare que, tel jour, ayant rencontré telle femme avec sa fille, je les ai abordées en leur offrant d'entrer chez un limonadier pour s'y rafraîchir. Que là, la fille s'étant refusée à mes caresses, la mère me dit :

« - Elle est intacte, et elle fait bien de ne pas se rendre sans en profiter.

« - Si cela est vrai, lui dis-je, je vous donne six sequins pour les prémices.

« - Vous pouvez vous en assurer, » me dit la mère.

« M'en étant assuré au moyen du toucher et ayant reconnu que cela pouvait être, je lui dis de me l'amener dans l'après-midi à la Zuecca, et que je lui donnerais les six sequins. Mon offre ayant été reçue avec joie, cette mère me mena sa fille et me la laissa au bout du jardin de la Croix, où après avoir reçu les six sequins, elle nous laissa et partit.

« Lorsque je voulus profiter de mes droits acquis, la fille, instruite, je pense, par sa mère, trouva moyen de m'en

empêcher. D'abord ce manège me plut ; mais enfin, fatigué, je lui dis sérieusement de finir. Elle me répondit avec douceur que ce n'était pas sa faute, si je ne pouvais pas. Piqué et ennuyé, je la mis alors dans une position qui la mettait en défaut ; mais, agissant de force, elle se dérangea et me mit dans l'impossibilité de rien entreprendre.

« - Pourquoi, lui dis-je, te déranges-tu ?

« - Parce que comme ça je ne veux pas.

« - Tu ne veux pas ?

« - Non. »

« Alors, me remettant et sans faire le moindre bruit, je prends un manche à balai qui se trouvait là et je lui donnai une leçon d'importance, pour tirer quelque profit des six sequins que j'avais eu la folie de payer d'avance. Mais je ne lui ai cassé ni bras ni jambes, ayant eu soin de ne la châtier que sur son postérieur, où doivent être toutes les marques de ma correction. Le soir, après l'avoir forcée à se rhabiller, je la fis entrer dans un bateau qui vint à passer par hasard et qui la débarqua en sûreté. La mère de cette fille eut six sequins, la fille a conservé sa détestable virginité ; et si je suis coupable, je ne le suis que d'avoir battu une fille, infâme élève d'une mère plus infâme qu'elle. »

Ma déclaration fut de nul effet, car le magistrat connaissait la fille, et la mère riait de m'avoir dupé. Les offices furent inutiles. On me cita, je ne comparus point ; et j'allais être décrété de prise de corps, lorsque la plainte en profanation des morts fut portée devant le même magistrat. C'eût été beaucoup moins mal pour moi que cette seconde affaire eût été portée au conseil des Dix ; car un tribunal m'aurait peut-être sauvé de l'autre.

Ce second crime, qui au fond n'était que risible, était par l'importance ecclésiastique, une félonie au premier chef. Je fus cité personnellement dans les vingt-quatre heures, avec la certitude d'être décrété de suite de prise de corps. M. de Bragadin, toujours homme de bon conseil, me conseilla, pour conjurer l'orage, de prendre la clef des champs. Trouvant le conseil très sage, j'allais faire mes préparatifs sans perdre une minute.

Jamais je n'ai quitté Venise avec plus de regret que cette fois-là ; car j'avais quelques intrigues galantes des plus agréables, et

la fortune me favorisait au jeu. Mes amis m'assurèrent que dans un an au plus tard mes deux affaires seraient étouffées ; car à Venise tout s'accommode quand le public a oublié.

Je partis à l'entrée de la nuit, et le lendemain je couchai à Vérone. Je ne m'y arrêtai pas, car deux jours après j'allai coucher à Milan. J'étais seul, bien équipé, parfaitement monté en bijoux, sans lettres de recommandation, mais la bourse bien fournie, jouissant d'une brillante santé et affligé de vingt-trois ans.

Je me fis servir un excellent dîner, car il faut commencer par là dans un grand hôtel ; ensuite j'allai me promener. Le soir, après avoir vu les cafés, les promenades, j'allai au théâtre, et je fus ravi d'aise en voyant Marine paraître sur la scène en danseuse grotesque et applaudie à l'envi. Elle le méritait, car elle dansait parfaitement ; elle était grande, belle, parfaitement formée et très gracieuse. Je prends aussitôt la résolution de renouer avec elle si elle n'était pas engagée, et après l'opéra je me fis conduire chez elle. Elle venait de se mettre à table avec quelqu'un, mais dès qu'elle m'aperçut, elle jeta sa serviette et courut m'embrasser, ce que je lui rendis, jugeant à ses caresses l'individu sans conséquence. Le domestique, sans se le laisser dire, se hâte de mettre un troisième couvert, et Marine me prie de souper avec elle. Me sentant piqué que l'individu ne se fût point levé pour me saluer, avant d'accepter l'invitation de Marine, je lui demande qui était ce monsieur en la priant de me présenter.

« Ce monsieur, me dit-elle, est le comte Celi, Romain et mon amant.

- Je t'en fais mon compliment, » lui dis-je.

Et me tournant vers le soi-disant comte :

« Monsieur, lui dis-je, ne prenez point notre tendresse en mauvaise part, car c'est ma fille.

- C'est une p……

- C'est vrai, dit Marine, et tu peux l'en croire, car il est mon procureur. »

A ces mots le brutal lui lance le couteau à la figure, mais elle l'évita en se sauvant. Le butor la poursuit ; mais, lui mettant la pointe de mon épée sur la poitrine :

« Arrête, lui dis-je, ou tu es mort. »

Aussitôt j'ordonne à Marine de me faire éclairer ; mais,

mettant vite son mantelet et s'accrochant à mon bras, elle me supplie de l'emmener.

« Volontiers, » lui dis-je.

Le prétendu comte m'invite alors à me trouver seul le lendemain à la Cassine de Pomi pour entendre ce qu'il avait à me dire. « A quatre heures après-midi », lui dis-je. Je conduisis Marine à mon auberge, où je la fis loger dans une chambre attenant à la mienne ; ensuite nous nous mîmes à table.

Marine, me voyant un peu pensif, me dit :

« Es-tu fâché que je me sois sauvée des fureurs de ce brutal ?

- Non, au contraire, je t'en sais gré ; mais dis-moi en détail ce que c'est que cet individu.

- C'est un joueur de profession qui se fait appeler comte Celi. J'ai fait sa connaissance ici. Il me fit des avances, il m'invita à souper, il fit une partie de jeu, et ayant gagné une forte somme à un Anglais qu'il y avait attiré en lui disant que j'y serais, il me donna cinquante guinées en me disant qu'il m'avait intéressée à la banque. A peine devenu mon amant, il a exigé que je fusse complaisante pour tous ceux qu'il voulait duper. Enfin il a fini par venir se loger avec moi. L'accueil que je t'ai fait lui a apparemment déplu. Tu sais le reste. Me voici, et j'y logerai jusqu'à mon départ pour Mantoue, où je suis engagée comme première danseuse. Mon domestique va m'apporter ce dont j'ai besoin pour cette nuit, et demain je lui ordonnerai de m'apporter tout ce qui m'appartient. Je ne verrai plus ce coquin. Je ne veux être qu'à toi, si tu n'es pas engagé comme à Corfou, et si tu m'aimes encore.

- Oui, ma chère Marine, je t'aime, mais si tu es à moi, il faut que ce soit sans partage.

- Oh ! bien certainement. J'ai trois cents sequins, et je te les donnerai demain sans autre condition que d'être à toi.

- Je n'ai pas besoin d'argent, et ne veux de toi que toi-même. Allons, c'est fait ; demain au soir nous serons plus tranquilles.

- Tu crois peut-être que tu te battras ? N'en crois rien, mon ami ; je connais l'homme, c'est un franc poltron.

- Je dois tenir ma parole.

- Je le sais bien ; mais il ne tiendra pas la sienne, et j'en suis charmée. »

Changeant de propos, et parlant de nos connaissances, elle me dit qu'elle s'était brouillée avec son frère, que sa sœur était

cantatrice à Gênes et qu'enfin Bellino-Thérèse était toujours à Naples, où elle continuait à ruiner des ducs. Elle finit par ces mots :

« Je suis la seule malheureuse.

- Comment, malheureuse ? Tu es devenue belle, excellente danseuse ; sois moins prodigue de tes faveurs, et tu trouveras aussi qui se chargera de faire ta fortune.

- Avare de mes faveurs, c'est difficile ; car, lorsque j'aime, je ne suis plus à moi ; mais aussi, quand je n'aime pas, je ne saurais avoir bonne grâce. Enfin, mon ami, je serais heureuse avec toi.

- Marine, je ne suis pas riche, et mon honneur ne me permettrait pas….

- Tais-toi ; je t'entends.

- Pourquoi, au lieu d'un domestique, n'as-tu pas une femme de chambre ?

- Tu as raison, cela me ferait respecter un peu plus ; mais mon domestique est si adroit, si fidèle !

- Je devine tout ce qu'il est ; mais il ne te convient pas. »

Le lendemain, après avoir dîné avec elle, je la laissai à sa toilette de théâtre, et ayant mis dans mes poches ce que j'avais de plus précieux, je fis venir un fiacre et je me rendis à la Cassine de Pomi. J'avais la conviction de mettre mon fripon hors de combat, et je renvoyai la voiture. Je sentais que je faisais une sottise d'exposer mes jours contre un pareil homme, et que je pouvais lui manquer de parole sans manquer à l'honneur ; mais dans le fait j'avais envie de me battre, et, la raison me paraissant tout à fait de mon côté, la chose me semblait délicieuse. Une visite à une danseuse, un impudent soi-disant homme de condition qui l'outrage en ma présence, qui veut la tuer, qui se la laisse enlever à sa barbe, et qui pour toute opposition me donne un rendez-vous ! Il me semblait que si j'y avais manqué, je lui aurais donné le droit de me faire passer pour lâche.

Le supposé comte n'étant pas encore au rendez-vous, je vais l'attendre dans un café voisin. J'y trouve un jeune Français à la mine avenante et je lui adresse la parole. Sa conversation me plaisant, je lui dis qu'à l'arrivée d'un individu que j'attendais, mon honneur voulait qu'il me trouvât seul, et qu'ainsi je le priais de disparaître à son approche. Un quart d'heure après je

vois venir mon antagoniste, mais avec un second. A cette apparition je dis au Français qu'il me ferait plaisir de rester, ce qu'il accepta comme une partie de plaisir. Mon homme entre avec son acolyte, qui portait une rapière d'au moins quarante pouces, et dont l'air annonçait un vrai coupe-jarret. Je me lève en disant d'un air sec au faquin :

« Vous m'avez dit que vous viendriez seul !

- Mon ami n'est pas de trop, puisque je ne viens ici que pour vous parler.

- Si j'avais su cela, je ne me serais pas incommodé. Mais point de bruit, et allons nous dire deux mots où nous ne soyons vus de personne. Suivez-moi. »

Je sors avec le Français qui, connaissant l'endroit, me mène au lieu le plus favorable, et là nous nous arrêtons pour attendre les deux champions qui venaient à pas lents et causant ensemble. Dès qu'ils furent à dix pas, je tire mon épée, disant à mon adversaire de se mettre en garde. Le Français dégaine aussi tenant son épée sous le bras.

« Deux contre un ! dit Celi.

- Faites partir votre ami, et monsieur partira aussi ; mais d'ailleurs votre ami a une épée, ainsi nous sommes deux contre deux.

- Oui, dit le Français, faisons partie carrée.

- Je ne me bats pas contre un danseur, » dit le coupe jarret.

A ces mots, mon second s'approche, et en lui disant qu'un danseur valait bien un jean-f..., il lui applique un vigoureux plat d'épée. Je suis son exemple sur Celi, qui recule avec son confrère en disant qu'il ne voulait que me dire un mot et qu'il se battrait ensuite.

« Parlez.

- Vous me connaissez, et je ne vous connais pas ; dites moi qui vous êtes. »

Pour toute réponse je recommence à taper d'importance, et le Français de déployer la plus grande adresse dans le même genre sur le dos de l'autre ; mais, nos deux poltrons s'étant mis à fuir à toutes jambes, nous fûmes obligés de rengainer. Voilà le grand duel fini plus risiblement encore que Marine ne l'avait prédit.

Mon brave Français attendait du monde, je le quittai en le priant de venir souper avec moi après le théâtre. Je lui dis le nom que je m'étais donné à la consigne, et l'hôtel où je logeais.

Je trouve Marine en rentrant, et je lui conte comment l'affaire s'était passée.

« Je vais, me dit-elle, conter cette plaisante histoire à tout le théâtre. Ce qui me fait le plus grand plaisir, ajouta la charmante fille, c'est que, s'il est vrai que ton second soit danseur, ce ne peut être que M. Balletti, qui doit danser avec moi à Mantoue. »

Après avoir remis dans ma malle mes bijoux et mes papiers, je me rendis à l'Opéra, au parterre, où je vis Balletti qui, m'ayant aperçu, me faisait remarquer en contant l'affaire à ses connaissances. Il me joignit à la fin de l'opéra, et je le menai chez moi. Marine, qui s'était hâtée de rentrer, vint dans ma chambre dès qu'elle m'entendit parler, et je jouis de la surprise de mon aimable Français en voyant la compagne pour laquelle il devait se résoudre à danser le demi-caractère, car Marine, excellente danseuse, ne pouvait pas s'exposer à danser le sérieux. Ces deux aimables adeptes de Terpsichore, qui ne s'étaient jamais trouvés ensemble, se déclarèrent à table une guerre amoureuse qui me fit faire un souper fort agréable ; car, comme il s'agissait d'un confrère, Marine prit un ton adapté à la circonstance et tout différent de celui qu'elle avait avec les autres hommes. Au reste, Marine ce soir-là se surpassait en gentillesse et en bonne humeur, car elle avait été extrêmement applaudie lorsqu'on avait su l'histoire du prétendu comte Celi.

Il n'y avait plus que dix représentations, et, Marine voulant partir le lendemain de la dernière, nous arrêtâmes que nous partirions ensemble. En attendant, je priai Balletti - c'était le nom italien qu'il avait adopté - d'être notre commensal pour tout ce temps. Je conçus pour ce charmant jeune homme une amitié qui a beaucoup influé sur tout ce qui m'est arrivé dans le cours de ma vie, ainsi que le lecteur le verra. Il avait beaucoup de talent comme danseur, mais c'était la dernière de ses qualités. Il était vertueux, il avait l'âme grande et noble, avait fait ses études et reçu la meilleure éducation qu'on pût dans ce temps-là donner en France à un homme de qualité.

Dès le troisième jour, je m'aperçus que Marine désirait captiver son collègue ; et, sentant combien cela serait avantageux à cette jeune fille, je me déterminai à l'aider. Elle avait une chaise de poste à deux places, et je la persuadai facilement à prendre Balletti avec elle, pour des raisons que je ne pouvais pas lui confier et qui m'obligeaient d'arriver seul à

Mantoue. En effet, si j'y étais arrivé avec elle et qu'on m'eût vu, on aurait dit que j'en étais amoureux, et je ne le voulais pas. Balletti fut charmé de l'offre, mais il voulait absolument payer ses frais de poste, et Marine ne voulut pas y consentir. Les raisons que ce jeune homme alléguait étaient fort bonnes ; et j'eus toute la peine possible à lui faire accepter l'offre de sa compagne. J'en vins pourtant à bout. Je leur promis de les attendre à dîner et à souper, et, au jour fixé, je partis une heure avant eux.

Arrivé de bonne heure à Crémone où nous devions coucher, je sortis pour aller faire un tour et j'entrai dans un café. J'y fis connaissance d'un officier français et nous sortîmes ensemble pour faire quelques pas. Une femme charmante étant venue à passer en voiture, il s'en approcha pour lui parler, et la dame fit arrêter. Leur colloque fut court ; après quoi, l'officier vint me rejoindre.

« Qui est cette belle dame ? lui dis-je.

- C'est une femme charmante dont je veux vous conter une anecdote digne d'être transmise à la postérité. Vous ne me taxerez pas d'exagération, commença-t-il par me dire, car ce que je vais vous conter est connu de toute la ville :

« L'aimable dame que vous venez de voir est encore plus distinguée par son esprit que par sa beauté, et en voici un échantillon. Un jeune officier, entre plusieurs qui lui faisaient leur cour lorsque le maréchal de Richelieu commandait à Gênes, se flatta d'être avec elle mieux que tous les autres. Un jour, dans ce même café, il conseilla à un de ses camarades de ne pas perdre son temps à la courtiser, « car, dit-il, vous pouvez être sûr de ne jamais parvenir à rien. - Mon cher, lui dit l'autre, je serais beaucoup plus fondé à vous donner ce conseil à vous-même ; car moi, j'en ai obtenu tout ce qu'un amant favorisé peut en obtenir. - Je suis certain que vous mentez, lui dit l'autre, et je vous prie de me suivre. - Rien de mieux ; mais à quoi bon, dit l'indiscret, faire dépendre la vérité d'un duel et se couper la gorge quand je puis vous faire certifier le fait par elle-même ? - Je parie vingt-cinq louis que non, repartit l'incrédule. - J'accepte la gageure ; partons. »

« Les deux contendants sortent ensemble et se rendent directement chez la dame que vous venez de voir et qui devait déclarer lequel des deux avait gagné les vingt-cinq louis.

« Ils la trouvèrent à sa toilette. « Eh ! messieurs, leur dit-elle en les voyant entrer, quel bon vent vous amène ensemble à cette heure ? - Une gageure, madame, dit l'incrédule ; et il n'y a que vous qui puissiez être l'arbitre du différend qui la cause. Monsieur se vante d'avoir obtenu de vous tout ce qu'une femme peut accorder à l'amant préféré ; je lui ai donné un démenti formel qui allait être suivi d'un duel, lorsqu'il m'a proposé de me le faire certifier par vous-même. J'ai gagé vingt-cinq louis que vous n'en conviendriez pas, et il a accepté le pari. Madame, prononcez. - Vous avez perdu, monsieur, lui dit-elle, mais actuellement je vous prie l'un et l'autre de sortir de chez moi, et je vous préviens que si vous osez y reparaître, vous pourrez vous en repentir. »

« Les deux étourdis sortirent très mortifiés. L'incrédule paya ; mais, vivement piqué, il traita le vainqueur de fat, et huit jours après il le tua en duel.

« Depuis ce temps-là la dame va au casino, voit la société, mais elle ne reçoit plus chez elle et elle vit très bien avec son mari. »

- Comment le mari a-t-il pris la chose ?

- Au mieux, en homme d'esprit. Il a dit que si sa femme en avait agi autrement, il se serait divorcé, car alors personne n'en aurait douté.

- Ce mari est sage. Il est certain que si sa femme avait donné un démenti à l'imprudent indiscret, il aurait payé la gageure ; mais en riant il aurait soutenu son thème et tout le monde l'aurait cru. En le déclarant vainqueur, elle a coupé court, et elle a arrêté un jugement qui l'aurait déshonorée. L'indiscret eut un double tort qu'il a payé de sa vie ; mais son adversaire ne fut pas moins indélicat que lui, car en pareille matière les gens bien nés ne se permettent point des gageures. Si celui qui parie que oui est un imprudent, celui qui parie que non est une dupe. J'aime la présence d'esprit de la dame.

- Mais qu'en croyez-vous ?

- Je la crois innocente.

- Je le crois comme vous ; et telle est l'opinion générale, qu'on semble la traiter partout mieux qu'auparavant. Présentez-vous au casino, vous vous en convaincrez, et je vous la ferai connaître. »

J'engageai cet officier à souper avec nous, et sa société rendit

la soirée fort agréable. Dès qu'il fut parti, je vis avec plaisir que Marine était susceptible d'observer les convenances ; elle avait pris une chambre pour elle, afin de ne pas blesser son respectable camarade.

Arrivé à Mantoue, j'allai me loger à l'hôtel Saint-Marc, et Marine, que j'avais prévenue que mon intention était de la voir rarement, alla se loger dans le quartier que l'entrepreneur lui avait destiné.

L'après-midi du même jour, étant allé me promener hors de la ville, j'entrai chez un libraire pour voir ce qu'il y avait de nouveau. La nuit étant survenue sans que je m'en aperçusse, on me prévint qu'on voulait fermer le magasin et je sortis. A quelques pas de là, une patrouille m'arrête, et l'officier qui la commandait me dit que, n'ayant point de lanterne et deux heures étant sonnées (deux heures après le coucher du soleil), il était obligé de me conduire au corps-de-garde. J'eus beau dire qu'étant arrivé ce jour-là même, j'ignorais l'ordonnance, il me fallut céder.

Arrivés au corps-de-garde, l'officier me présente à son capitaine, grand et beau jeune homme qui me reçut de l'air le plus jovial. Je le prie de vouloir bien me faire reconduire à mon auberge, ayant besoin de me reposer. Il me répond en riant :

« Non parbleu ! car je veux vous faire passer avec moi une joyeuse nuit, et en bonne compagnie. « Rendez l'épée à monsieur, » dit-il au sous-officier qui la portait ; et, me parlant de nouveau : « Je ne veux, monsieur, vous considérer ici que comme un ami, mon convive. »

Cette manière d'inviter son monde, toute despotique qu'elle était au fond, me parut agréable, et je témoignai mon adhésion par mon silence. Il donna quelques ordres à un soldat allemand, et une heure après on couvrit une table sur laquelle on mit quatre couverts. A l'instant, deux autres officiers étant arrivés, nous soupâmes fort gaiement. Au dessert, augmentation de société : c'étaient deux dévergondées dégoûtantes. La nappe levée, on recouvre la table d'un tapis, et voilà un officier qui se dispose à faire une banque de pharaon. Je ponte pour faire comme les autres et, après avoir perdu quelques sequins, je me lève pour aller prendre l'air, car nous avions fait quelques fortes libations à Bacchus. L'une des deux malheureuses me suit, m'entreprend, et finit, malgré moi, par me mettre six semaines

au régime. Après ce triste exploit, je rentre.

Un jeune officier très aimable, qui avait perdu quinze ou vingt sequins, jurait comme un grenadier, parce que le banquier ramassait son argent et quittait. Ce jeune homme avait beaucoup d'or devant lui, et il prétendait que le banquier aurait dû l'avertir que c'était la dernière taille.

« Monsieur, lui dis-je poliment, vous avez tort, car le pharaon est le plus libre de tous les jeux. Pourquoi ne faites-vous pas la banque vous-même ?

- Cela m'ennuierait, car ces messieurs pontent pour rire ; mais si cela vous amuse, ajouta-t-il en souriant, faites-la vous-même.

- Capitaine, voulez-vous vous intéresser d'un quart ! »

Il accepte.

« Messieurs, dis-je, j'ai l'honneur de vous prévenir que je ne ferai que six tailles. »

Je demande des cartes neuves, je mets trois cents sequins sur la table ; le capitaine écrit sur le dos d'une carte : *Bon pour cent sequins, O'Neilan* ; et l'ayant placée sur mon or, je commence.

Le jeune officier, tout joyeux, dit : « Il est possible que votre banque expire avant la fin de la sixième. »

Je ne réponds rien, et je continue.

A la cinquième taille, ma banque était à l'agonie : mon jeune officier triomphait. Je le surpris un peu en lui disant que j'étais enchanté de perdre, car depuis qu'il gagnait je le trouvais beaucoup plus aimable.

Il y a des politesses qui portent malheur à la personne qui en est l'objet ; et ce fut le cas, car mon compliment lui tourna la tête. Pendant la cinquième taille un déluge de cartes contraires lui fit perdre tout ce qu'il avait gagné ; et, voulant forcer la fortune pendant la sixième taille, il joua en vrai étourdi et perdit tout l'or qu'il avait devant lui.

« Monsieur, me dit-il, vous avez joué de bonheur, mais je vous demande ma revanche pour demain.

- Ce serait avec plaisir, monsieur, lui dis-je ; mais je ne joue que quand je suis aux arrêts. »

Je comptai mon argent ; j'avais gagné deux cent cinquante sequins, plus une dette de cinquante sequins d'un officier qui avait joué et perdu sur parole, et qu'O'Neilan prit pour son compte. Je complétai sa part, et au point du jour il me laissa partir.

Rentré à mon auberge, je me couche, et à mon réveil je vois paraître le capitaine Laurent, le même qui avait joué sur parole. Croyant qu'il était venu pour me payer, je lui dis qu'il était débiteur envers M. O'Neilan, mais il me répond qu'il était venu pour me prier de lui prêter six sequins sur un billet d'honneur dans lequel il s'engageait à me payer dans la huitaine. Je les lui donnai, et m'ayant prié de n'en rien dire à personne : « Je vous le promets, lui dis-je ; mais ne me manquez pas de parole. »

Le lendemain je me trouvai malade, et le lecteur sait pourquoi. Je me mis au régime, fort ennuyeux à cet âge, mais j'y fus constant et je m'en trouvai bien.

Trois ou quatre jours après, le capitaine O'Neilan vint me rendre visite, et dès que je lui eus dit que j'étais malade, il se mit à rire, ce qui me surprit fort.

« Vous étiez donc bien portant ? me dit-il.

- Je me portais à merveille.

- Je suis fâché que vous ayez perdu votre santé dans ce vilain réduit. Je vous aurais averti, si je l'avais cru.

- Vous le saviez donc ?

- Parbleu ! si je le savais. Il n'y a que huit jours que je vous ai précédé, et je crois qu'alors elle n'était pas malade.

- Je vous suis donc reconnaissant du présent qu'elle m'a fait ?

- C'est possible, mais c'est une bagatelle, car vous pouvez en guérir aisément, si cela vous amuse.

- Est-ce que vous ne vous amusez pas à cela ?

- Ma foi, non. Un régime me causerait trop d'ennui : et puis à quoi bon guérir d'une pareille vétille, lorsqu'on est sûr de n'être pas quinze jours sans retomber dans le même besoin ? J'ai eu dix fois cette patience, mais je me suis lassé, et depuis deux ans, j'ai pris mon parti.

- Je vous plains, car tel que je vous vois, la fortune en amour ne vous serait pas souvent contraire.

- Je ne m'en soucie pas. Les soins que cela coûte me sont plus à charge que la petite incommodité à laquelle je suis fait.

- Je ne pense pas comme vous ; car le plaisir amoureux est insipide si l'amour ne l'assaisonne. Vous semble-t-il, par exemple, que cette laideron vaille la peine que je souffre à présent ?

- Non, certes ; et c'est pour cela que j'en suis fâché. Si j'avais su, j'aurais pu vous faire faire une meilleure rencontre.

- La meilleure en ce genre ne vaut pas ma santé, qu'on ne doit sacrifier qu'à l'amour.

- Vous voulez donc des femmes dignes d'être aimées ? Nous en avons ici quelques-unes. Restez, et quand vous serez guéri, vous pourrez faire des conquêtes. »

O'Neilan avait vingt-trois ans ; son père était mort général, et la belle comtesse Borsati était sa sœur. Il me fit voir une comtesse Zanardi Nerli, encore plus belle ; mais j'eus la prudence de n'offrir mon encens à aucune : il me semblait que tout le monde devinait mon état.

Je n'ai jamais trouvé de jeune homme plus livré à la débauche que ce jeune O'Neilan. J'ai souvent passé des nuits à courir avec lui, et j'étais étonné de son audace et de son cynisme. Cependant il était noble, généreux, brave et plein d'honneur.

Si les jeunes officiers alors osaient se permettre tant de choses immorales, tant de turpitudes, ce qui certes n'était pas rare, c'était moins leur faute que celle des privilèges dont ils jouissaient par coutume, par indulgence et par esprit de caste. En voici un exemple :

Un jour O'Neilan, la tête un peu échauffée, entre en ville à bride abattue. Une vieille femme qui traversait la rue n'a pas le temps de l'éviter, elle tombe la tête fendue par les pieds du cheval. O'Neilan se rend aux arrêts, mais le lendemain il est en liberté, car il lui suffit de dire que ç'avait été un accident de pur hasard.

L'officier au billet de six sequins n'étant pas venu au bout des huit jours, je lui dis dans la rue que je ne me croyais plus obligé de lui garder le secret.

Au lieu de s'excuser, « Cela m'est égal, » me répondit-il.

Cette réponse me paraissant un affront, je pensais à m'en faire rendre raison, quand O'Neilan me dit le lendemain que le capitaine Laurent était devenu fou et qu'on l'avait enfermé. Il guérit dans la suite, mais sa mauvaise conduite le fit chasser du corps.

O'Neilan, brave comme l'épée de Bayard, périt quelques années après à la bataille de Prague. Tel qu'il était, il ne pouvait manquer de périr victime de Mars ou de Vénus. Il vivrait peut-être encore s'il n'avait eu que le courage du renard, mais il avait celui du lion. Dans un soldat c'est une vertu ; mais dans un officier c'est presque un défaut. Ceux qui bravent le danger avec

connaissance de cause sont dignes d'éloges ; mais ceux qui ne le connaissent pas, n'y échappent que par miracle et sans mérite. Il faut cependant respecter ces grands guerriers, car leur courage indomptable ne peut être que l'effet d'une âme forte, d'une sorte de vertu qui les met au-dessus des mortels.

Toutes les fois que je pense au prince Charles de Ligne je verse des larmes. Il était courageux comme Achille, mais Achille était invulnérable. Il vivrait encore, si pendant le combat il eût pu se souvenir qu'il était mortel. Qui sont ceux qui l'ont connu et qui n'ont pas versé des larmes à sa mémoire ? Il était beau, doux, poli, très instruit, aimant les arts, gai, plaisant dans ses propos, d'un commerce sûr et d'une humeur toujours égale. Fatale et terrible révolution ! Un coup de canon l'a enlevé à sa famille, à ses amis et au bonheur qui semblait lui sourire.

Le prince de Waldeck a aussi payé d'un bras sa noble intrépidité ! On dit qu'il se console de cette perte par l'idée qu'avec celui qui lui reste il peut encore commander une armée.

O vous qui méprisez la vie, dites-moi si par ce mépris vous pensez vous en rendre plus dignes !

L'opéra commença immédiatement après Pâques. J'y allais tous les jours ; car, étant parfaitement guéri, j'avais repris mon train de vie. Je jouissais de voir que Balletti faisait valoir sa compagne. Je n'allais pas chez, elle, mais Balletti venait presque tous les matins déjeuner avec moi.

Il m'avait souvent parlé d'une vieille comédienne qui depuis vingt ans avait quitté le théâtre et qui, disait-elle, avait été amie de mon père. Un jour, il me prit envie de la voir, il me mena chez elle.

Je vis une vieille décrépite dont la parure m'étonna autant que toute sa personne. Malgré ses rides, son visage était plâtré de rouge et de blanc, et ses sourcils d'un noir foncé devaient leur couleur à l'eau de la Chine. Elle laissait voir la moitié de sa gorge flasque et dégoûtante, et on ne pouvait se méprendre à son râtelier postiche. Elle avait une perruque qui collait fort mal, et qui laissait apercevoir quelques poils qui avaient échappé au ravage des ans. Ses mains tremblantes firent trembler les miennes quand elle me les serra. Elle sentait l'ambre à vingt pas, et ses minauderies me donnaient à la fois des nausées et envie de rire. Son habillement fort recherché avait pu être de mode vingt ans auparavant. Je voyais avec

frayeur les traces horribles de la hideuse vieillesse sur une figure qui, avant que les ans l'eussent flétrie, avait dû être belle ; mais ce qui m'étonnait le plus, c'était l'effronterie enfantine avec laquelle ce rebut du temps mettait encore en jeu ses prétendus appas.

Balletti, qui craignait que mon étonnement trop visible ne la choquât, lui dit que ce qui me ravissait était que le temps n'eût pas eu la force de faner la belle fraise qui brillait sur sa poitrine. C'était une envie qui ressemblait à une fraise. « C'est elle, me dit la matrone en souriant grimacièrement, qui m'a donné mon nom. Je suis encore et je serai toujours la *Fragoletta*. » A ces mots je ne pus m'empêcher de frémir.

J'avais devant moi le fatal simulacre cause de mon existence. Je voyais l'objet qui par ses prestiges avait séduit mon père trente ans plus tôt ; car sans elle il n'aurait point pensé à quitter la maison paternelle, et ne serait probablement jamais allé m'engendrer dans une Vénitienne. Je n'ai jamais été de l'avis de l'ancien qui a dit : *Nemo vitam vellet si daretur scientibus (Nul ne voudrait de la vie s'il savait ce qu'elle vaut)*.

Me voyant distrait, elle demanda poliment mon nom à Balletti, car il m'avait présenté simplement comme un ami et sans la prévenir de ma visite. Quand elle entendit que je m'appelais Casanova, sa surprise fut extrême.

« Oui, madame, lui-dis-je, je suis le fils de Gaetan Casanova de Parme.

- Qu'entends-je ! Que vois-je ! Ah ! mon ami, J'adorais votre père. Injustement jaloux, il m'a abandonnée. Sans cela, vous auriez été mon fils ! Laissez-moi vous embrasser comme une tendre mère. »

Je m'y attendais, et de peur qu'elle ne tombât, j'allai au-devant de son embrassade et je me livrai à son tendre souvenir. Toujours comédienne, elle porta son mouchoir à ses yeux, faisant semblant de répandre une larme, et en m'assurant que je ne devais pas douter de ce qu'elle me disait, quoiqu'elle n'eût pas l'apparence d'une vieille.

« Le seul défaut de votre cher père, me dit-elle ensuite, était l'ingratitude. »

Elle aura sans doute porté le même jugement sur le fils, puisque, malgré ses offres obligeantes, je ne remis plus les pieds chez elle.

Me trouvant la bourse bien fournie, et Mantoue ne m'offrant plus aucun attrait, je me décidai à partir pour Naples pour revoir ma chère Thérèse, dona Lucrezia, Palo père et fils, don Antonio Casanova et toutes mes anciennes connaissances. Ce projet sans doute n'était pas du goût de mon bon génie, car il s'opposa à son exécution. Je serais parti trois jours après, si l'envie ne me fut venue d'aller à l'Opéra.

Pendant les deux mois que je passai à Mantoue, je puis dire que j'y vécus en sage, par suite de la folie que j'avais faite le premier jour. Je ne jouai que cette seule fois, et heureusement ; et, mon petit écart amoureux m'ayant obligé à vivre de régime, je me sauvai peut-être de plus grands malheurs que je n'aurais pas évités sans cela.

## CHAPITRE VI

Je vais à Cesène pour m'emparer d'un trésor. - Je m'établis chez Franzia. - Sa fille Javotte.

Je fus, vers la fin de l'opéra, abordé par un jeune homme qui, de but en blanc et sans autre préambule, me dit qu'étant étranger, j'avais grand tort d'être resté deux mois à Mantoue sans aller voir le cabinet d'histoire naturelle de son père don Antonio de Capitani, commissaire et président au canon.

« Monsieur, lui dis-je, je n'ai péché que par ignorance, et si vous voulez venir me prendre demain matin à mon auberge, demain au soir vous ne pourrez plus me faire le même reproche et j'aurai réparé mes torts.

Le fils du commissaire du Canon vint me prendre, et je trouvai dans M. son père un original des plus bizarres. Les raretés de son cabinet consistaient dans la généalogie de sa famille, dans des livres de magie, reliques de saints, monnaies soi-disant antédiluviennes, dans un modèle de l'arche pris d'après nature au moment où Noé aborda dans le plus singulier de tous les ports, le mont Ararat en Arménie ; dans plusieurs médailles, dont une de Sésostris, une autre de Sémiramis, et enfin dans un vieux couteau d'une forme bizarre, tout rongé de rouille. Il avait de plus, mais sous clef, tout l'attirail de la franc-maçonnerie.

« Dites-moi, lui dis-je, ce qu'il y a de commun entre l'histoire naturelle et ce cabinet ? Car je ne vois là rien qui regarde les trois règnes.

- Comment ! vous ne voyez pas le règne antédiluvien, celui de Sésostris et celui de Sémiramis ? Ne sont-ce pas là les trois règnes ? »

A cette réponse, je l'embrasse avec une exclamation de joie qui n'était qu'un persiflage, mais qu'il prit pour de l'admiration, et alors il déploya tous les trésors de sa burlesque érudition sur tout ce qu'il avait, finissant par son couteau rouillé, qu'il prétendit être celui avec lequel saint Pierre avait coupé l'oreille à Malek (Malchus).

« Vous possédez ce couteau, et vous n'êtes pas millionnaire ?

- Et comment pourrais-je l'être par la vertu de ce couteau ?

- De deux façons. La première, en vous mettant en possession de tous les trésors cachés dans les terres de l'Église.

- C'est naturel, car saint Pierre en a les clefs.

- La seconde, en le vendant au pape même, si vous avez les chirographes qui en attestent l'authenticité.

- Vous voulez dire la pancarte. Sans cela, je ne l'aurais pas acheté. J'ai tout cela.

- Tant mieux. Le pape, pour avoir ce couteau, ferait, j'en suis sûr, votre fils cardinal : mais il faudrait avoir aussi la gaine.

- Je ne l'ai pas ; mais elle n'est pas nécessaire. En tout cas, j'en ferai faire une.

- Ce n'est pas ça ; il faut celle dans laquelle saint Pierre mit lui-même le couteau quand Dieu lui dit : *Mitte gladium tuum in vaginam (Mets ton glaive dans le fourreau)*. Elle existe, et elle est entre les mains de quelqu'un qui pourra vous la vendre à bon marché, à moins que vous ne vouliez lui vendre le couteau, car la gaine sans le couteau ne lui sert de rien, non plus qu'à vous le couteau sans la gaine.

- Et combien me coûterait-elle ?

- Mille sequins.

- Et combien me donnerait-il du couteau ?

- Mille sequins, car l'un vaut autant que l'autre. »

Le commissaire, tout ébahi, regarde son fils et lui dit d'un ton magistral :

« Eh bien ! mon fils, aurais-tu jamais cru que l'on m'offrirait mille sequins pour ce couteau ? »

Il ouvre alors un tiroir et en tire une paperasse qu'il déploie devant moi. Elle était en hébreu, et portait le dessin du couteau. Je fais semblant d'admirer, et je finis par lui conseiller fortement d'acheter la gaine.

« Il n'est nécessaire ni que j'achète la gaine, ni que votre ami achète le couteau ; car nous pouvons déterrer les trésors de moitié.

- Nullement. Le Magistère exige que le propriétaire du couteau, *in vaginam*, ne soit qu'un seul. Si le pape l'avait, il pourrait, par une opération magique que je connais, couper une oreille à tout roi chrétien qui voudrait empiéter sur les droits de l'Église.

- C'est curieux ! mais effectivement l'Évangile dit que saint Pierre coupa une oreille à quelqu'un.

- Oui, à un roi.
- Oh ! pas à un roi.
- A un roi, vous dis-je. Informez-vous si Malek ou Melekne veut pas dire roi.
- Et si je me déterminais à vendre mon couteau, qui me donnerait les mille sequins ?
- Moi ; la moitié demain argent comptant, et les autres cinq cents en une lettre de change payable à un mois de date.
- Voilà ce qui s'appelle parler. Faites-nous le plaisir de venir demain manger avec nous un plat de macaroni, et, sous le sceau du plus grand secret, nous parlerons d'une importante affaire. »

J'accepte, et je pars, résolu à pousser la plaisanterie.

Le lendemain j'y fus, et la première chose qu'il me dit fut qu'il savait qu'il y avait un trésor de caché dans les États de l'Église, et qu'il se déciderait à acheter la gaine indispensable. Persuadé alors qu'il ne me prendrait pas au mot, je tire ma bourse pleine d'or en lui disant que j'étais prêt à conclure le marché.

« Le trésor, me dit-il, vaut des millions ; mais allons dîner. Vous ne serez pas servi en vaisselle d'argent, mais en mosaïque de Raphaël.

- Monsieur le commissaire, vous êtes un seigneur magnifique ; ceci vaut bien mieux que de la vaisselle plate, quoiqu'un sot n'y vît que de la vilaine faïence. »

Le compliment lui plut.

« Un homme très à son aise, me dit-il après dîner, domicilié dans l'État du pape et maître de la maison de campagne où il habite avec toute sa famille, est sûr d'avoir un trésor dans sa cave. Il a écrit à mon fils qu'il est prêt à faire toutes les dépenses nécessaires pour s'en mettre en possession, s'il pouvait lui trouver un habile magicien capable de le déterrer. »

Le fils, présent à ce discours, tire de sa poche une lettre dont il me lit quelques articles, me demandant pardon si, ayant promis le secret, il ne me donnait pas à lire toute la lettre ; mais sans qu'il s'en aperçût, j'avais lu Césène, le nom de l'endroit, et cela me suffisait.

« Il s'agit donc, reprit le père, de me faire acheter à crédit le fourreau indispensable, car je n'ai point d'argent comptant pour le moment. Vous pouvez hardiment endosser mes lettres de change, et si vous connaissez le magicien, vous pouvez être de moitié avec lui.

- Le magicien est tout prêt : c'est moi ; mais, si vous ne commencez pas par me compter cinq cents sequins, nous ne ferons rien.

- Je n'ai pas d'argent.

- Vendez-moi donc le couteau.

- Non.

- Vous avez tort, car actuellement que je l'ai vu, je suis le maître de vous l'enlever. Cependant, je suis assez honnête homme pour ne pas vouloir vous jouer ce tour-là.

- Vous êtes le maître de m'enlever mon couteau ? Je voudrais en être convaincu ; car je n'en crois rien.

- Vous n'en croyez rien ? Fort bien ; demain vous ne l'aurez plus ; mais, une fois en mon pouvoir, n'espérez pas que je vous le rende. Un esprit élémentaire que j'ai à mes ordres me l'apportera à minuit chez moi, et le même esprit me dira où est votre trésor.

- Faites qu'il vous le dise, et je serai convaincu.

- Qu'on me donne plume, encre et papier. »

Je me mets à interroger mon oracle et je lui fais répondre que le trésor était à côté du Rubicon.

« C'est, leur dis-je, un torrent qui fut jadis un fleuve. »

Ils vont interroger un dictionnaire et ils trouvent que le Rubicon passait à Césène : je les vois ébahis. Voulant leur laisser la liberté de mal raisonner, je sors.

L'envie m'était venue, non pas de voler cinq cents sequins à ces pauvres idiots, mais d'aller à leurs frais les déterrer chez l'autre sot à Césène, et de me procurer à rire à leurs dépens. Il me tardait de jouer le rôle de magicien. A cette fin, en sortant de la maison du risible antiquaire, je me rendis à la bibliothèque publique, où, à l'aide d'un dictionnaire, j'écrivis ce morceau d'érudition bouffonne :

« Le trésor est à dix-sept toises et demie sous terre depuis six siècles. Sa valeur se monte à deux millions de sequins : la matière est enfermée dans une caisse, la même que Godefroi de Bouillon enleva à Mathilde, comtesse de Toscane, l'an 1081, quand il voulut aider l'empereur Henri IV à gagner la bataille contre cette princesse. Elle fut enterrée par lui-même au lieu où elle se trouve encore avant qu'il allât assiéger Rome. Grégoire VII, qui était grand magicien, ayant su où la caisse était enterrée, s'était déterminé à l'aller recouvrer en personne, mais

la mort vint traverser ses projets. Après la mort de la comtesse Mathilde, l'an 1116, le génie qui préside aux trésors cachés donna à celui-ci sept gardiens.

« Dans une nuit de pleine lune, un philosophe savant pourra faire élever le trésor à la superficie du sol en se tenant dans le cercle maxime. »

Je m'attendais à voir chez moi le père ou le fils, et je les vis tous deux le lendemain matin. Après quelques propos insignifiants, je leur donne ce que j'avais composé à la bibliothèque, l'histoire du trésor enlevé à la comtesse Mathilde.

Je leur dis que j'étais décidé à recouvrer le trésor, et je leur en promis le quart, pourvu qu'ils se déterminassent à faire l'acquisition de la gaine. A cela j'ajoute la menace de leur enlever le couteau.

« Je me déterminerai, me dit le commissaire, quand je verrai le fourreau.

- Je m'engage, monsieur, à vous le faire voir demain, » lui répondis-je.

Et là-dessus nous nous séparâmes, tous fort contents les uns des autres.

Pour construire une gaine propre au couteau merveilleux, il fallait adapter l'idée la plus bizarre à la forme la plus baroque. J'avais la forme du couteau dans la tête, et tout en rêvant au moyen de produire quelque chose de bien extravagant, mais de convenable à l'objet, je vis dans la cour une vieille savate, reste d'une botte de cavalier, et me voilà fixé.

Je prends cette vieille semelle, je la fais bouillir et j'y pratique une ouverture dans laquelle le couteau devait infailliblement entrer. Ensuite je la rogne dans tous les sens pour la rendre méconnaissable ; je la frotte avec une pierre ponce, avec de l'ocre et du sable, et je parviens à lui donner une forme antique si bouffonne que je ne pouvais m'empêcher d'en rire. Quand je la présentai au commissaire et qu'il y eut mis le couteau qui y allait parfaitement, le bonhomme resta émerveillé. Nous dînâmes ensemble, et après dîner nous conclûmes que son fils m'accompagnerait pour me présenter au maître de la maison où était le trésor ; que je recevrais une lettre de change de mille écus romains sur Bologne à l'ordre de son fils ; mais qu'il ne la passerait au mien que lorsque j'aurais extrait le trésor, et que le couteau dans la gaine ne passerait entre mes mains que lorsque

j'en aurais besoin pour faire la grande opération : jusqu'à ce moment, son fils devait toujours l'avoir sur lui.

Ayant adopté ces conditions, nous nous engageâmes par un écrit et nous fixâmes le départ au surlendemain. Au moment de notre départ, le père donna la bénédiction à son fils et me dit qu'il était comte palatin, me faisant voir le diplôme que lui en avait fait délivrer le pape. Je l'embrasse en l'appelant M. le comte, et je prends sa lettre de change.

Après avoir dit adieu à Marine, que je laissais maîtresse favorite du comte Arcorati, et avoir pris congé de Balletti que j'étais sûr de revoir à Venise avant un an, j'allai souper avec mon ami O'Neilan.

Le matin nous nous embarquâmes, et après avoir passé par Ferrare et Bologne, nous arrivâmes à Césène et nous nous logeâmes à la poste. Nous étant levés de bonne heure, nous allâmes en nous promenant chez Georges Franzia, riche paysan, maître du trésor. Il demeurait à un quart de mille de la ville, et notre arrivée inattendue le surprit agréablement. Il embrassa Capitani qu'il connaissait, et me laissant avec sa famille, il sortit avec mon compagnon pour aller parler d'affaires.

Faisant mon métier d'observateur, je scrutai tous les membres de la famille et je jetai mon dévolu sur la fille aînée. Sa sœur cadette était laide et son frère était un franc benêt. La mère paraissait être la maîtresse du logis, et trois ou quatre servantes allaient et venaient dans le ménage.

La fille aînée s'appelait Geneviève, comme presque toutes les paysannes de Césène. Dès que je sus son nom, je lui dis qu'elle devait avoir dix-huit ans ; mais d'un air demi-sérieux, demi-piqué, elle me répondit que je me trompais joliment, puisqu'elle n'en avait que quatorze.

« J'en suis charmé, mon aimable enfant. »

Cela lui rendit son air serein.

La maison était bien située et isolée à quatre cents pas de tous côtés. Je vis avec plaisir que je serais bien logé, mais je remarquai avec peine une exhalaison puante qui devait infecter l'air et qui ne devait pas plaire aux esprits que je devais conjurer.

« Madame Franzia, dis-je à la maîtresse, d'où vient cette mauvaise odeur ?

- Monsieur, c'est du chanvre que nous tenons en macération. »

Jugeant qu'en éloignant la cause, je n'aurais plus à souffrir de l'effet :

« Pour quelle somme en avez-vous, madame ? lui dis-je.

- Pour quarante écus.

- Les voilà ; le chanvre est à moi, et je dirai à votre mari de le faire enlever de suite. »

Mon compagnon m'ayant appelé, je descendis. Franzia me fit tout l'hommage qu'il croyait dû au plus fameux magicien, quoique je n'en eusse pas l'air.

Nous convînmes qu'il aurait un quart du trésor, qu'un autre quart appartiendrait à Capitani, et le reste à moi. On voit que nous n'eûmes guère égard aux droits de saint Pierre.

Je lui dis que j'avais besoin d'une chambre à deux lits pour moi seul, et d'une antichambre avec une baignoire. Capitani devait loger au côté opposé au mien, et je devais avoir trois tables dans ma chambre, deux petites et une grande. Je lui dis qu'il était indispensable qu'il me procurât une couturière vierge de quatorze à dix-huit ans ; mais que cette fille devait être fidèle au secret, ainsi que tous les gens de sa maison ; afin que l'Inquisition ne pût avoir vent de rien, parce que, dans ce cas, toutes les opérations seraient inutiles.

« Je viendrai, lui dis-je, loger chez vous dès demain, je ferai deux repas par jour et je ne puis boire à mes repas que du jevèse. Quant au déjeuner, je ne dois prendre que d'un chocolat que je fais moi-même et dont je suis pourvu. Je vous payerai toute la dépense que vous pourrez faire, si je manque mon entreprise. Vous ferez de suite transporter le chanvre assez loin, pour que son odeur n'incommode pas les esprits que je dois invoquer, et vous ferez purifier l'air avec de la poudre à canon. Maintenant assurez-vous d'un homme de confiance qui aille prendre demain nos effets à l'auberge et ayez cent bougies neuves et trois torches prêtes à mes ordres. »

A ces mots je quitte Franzia et je prends avec Capitani le chemin de Césène ; mais je n'étais pas à cent pas de chez lui que je l'entends courir après nous.

« Monsieur, me dit-il, tenez, je vous prie, reprenez les quarante écus que vous avez donnés à ma femme pour le chanvre.

- Non, monsieur, je n'en ferai rien, car vous ne devez absolument éprouver aucune perte.

- Reprenez-les, je vous en prie, car je vendrai facilement le chanvre dans la journée pour les quarante écus.

- J'y consens, lui dis-je, confiant sur votre parole. »

Ces procédés de ma part firent sur cet homme la plus grande impression, et il ne me considéra qu'avec la plus grande vénération. Mais cette vénération augmenta encore, quand, malgré l'avis de mon compagnon, je refusai obstinément d'accepter cent sequins qu'il voulait m'obliger à prendre pour mes frais de voyage. Je le ravis d'aise quand je lui dis qu'à la veille de posséder un trésor on ne faisait pas attention à de pareilles bagatelles.

Dès le lendemain, notre bagage nous ayant précédés, nous nous trouvâmes parfaitement établis chez le riche et simple Franzia.

Il nous servit un bon dîner, mais avec profusion, et je lui dis de faire économie et de me donner à souper simplement à la bonne marée, ce qui fut fait. Après souper le bonhomme Franzia vint me trouver et me dit que pour ce qui regardait la jeune fille vierge, il croyait avoir ce qu'il fallait dans sa fille Javotte, qu'il avait consulté sa femme, et que je pouvais en être sûr.

« C'est bien, lui dis-je ; mais maintenant dites-moi quels fondements avez-vous pour croire posséder un trésor dans votre maison ?

- D'abord, répondit-il, la tradition orale de père en fils depuis huit générations ; ensuite les grands coups qu'on frappe sous terre pendant la nuit. De plus, la porte de ma cave qui s'ouvre et se referme seule toutes les trois ou quatre minutes, ce qui est certainement l'ouvrage des démons que nous voyons errer toutes les nuits par la campagne sous la forme de flammes pyramidales.

- Si cela est, il est évident comme deux et deux font quatre que vous avez chez vous un trésor caché. Gardez-vous bien de mettre une serrure à la porte qui s'ouvre et se referme comme d'elle-même ; car vous auriez un tremblement de terre qui ferait de cette enceinte un abîme. Les esprits veulent être libres, et ils brisent toutes les entraves qu'on veut leur opposer.

- Dieu soit loué qu'un savant que mon père fit venir il y a quarante ans nous ait dit la même chose. Ce grand homme n'avait plus besoin que de trois jours pour extraire le trésor, lorsque mon père sut que l'Inquisition s'allait emparer de lui, et

il le fit vite échapper. Dites-moi, je vous prie, comment se fait-il que la magie ne puisse pas résister à l'Inquisition ?

- Parce que les moines ont à leur disposition un plus grand nombre de diables que nous. Mais je suis sûr que votre père avait déjà dépensé beaucoup avec ce savant.

- Deux mille écus à peu près.

- Davantage, davantage. »

Je lui dis de me suivre, et pour faire quelque chose de magique, je trempai une serviette dans l'eau, et en prononçant des paroles épouvantables qui n'étaient d'aucune langue, je leur lavai à tous les yeux, les tempes et la poitrine, que Javotte ne m'aurait peut-être pas livrée, si je n'avais commencé par celle de son père, de sa mère et de son frère. Je leur fis jurer sur un portefeuille que je tirai de ma poche qu'ils n'avaient aucune maladie impure, et enfin il fallut que Javotte jurât qu'elle était vierge. Comme je la vis rougir jusqu'au blanc des yeux en me faisant ce serment, j'eus la cruauté de lui expliquer ce que c'était, et ensuite, voulant la faire jurer de nouveau, elle me dit que puisqu'elle savait ce que c'était, il n'était pas nécessaire qu'elle répétât son serment. Je leur ordonnai ensuite à tous de me donner un baiser, et ayant senti que Javotte avait mangé de l'ail, je défendis à tout le monde d'en faire usage, et Georges me promit qu'on n'en trouverait plus dans la maison.

Geneviève n'était pas une beauté sous les rapports du minois, car elle avait le teint halé et sa bouche était trop fendue ; mais elle avait des dents admirables et la lèvre inférieure un peu saillante, comme si elle avait été disposée pour recevoir des baisers. Elle avait la gorge bien prise et d'une résistance à l'épreuve ; mais elle était trop blonde et ses mains étaient trop grasses. Il fallait bien passer sur quelque chose, et, au demeurant, c'était un beau morceau d'ensemble. Mon dessein n'était pas de la rendre amoureuse ; il me suffisait de la façonner à l'obéissance, la besogne aurait été trop longue avec une paysanne ; car, au défaut de l'amour, ce qui m'a paru l'essentiel, il faut une docilité absolue. On ne jouit alors, il est vrai, ni de grâces, ni de transport ; mais on en est dédommagé par l'empire absolu qu'on exerce.

Je prévins le père, Capitani et Javotte que chacun à son tour souperait avec moi par ordre d'âge, et que Javotte coucherait toujours dans mon antichambre où l'on devait placer une

baignoire dans laquelle il fallait que je lavasse mon convive une demi-heure avant qu'il pût se mettre à table, ordonnant aussi qu'il fût à jeun.

Je me fis une liste de tous les objets dont je prétendais avoir besoin, et l'ayant remise à Franzia, je lui dis d'aller lui-même à Césène le lendemain et de tout acheter, mais sans marchander. C'était une pièce de toile blanche de vingt à trente aunes, du fil, des ciseaux, des aiguilles, du storax, de la myrrhe, du soufre, de l'huile d'olive, du camphre, une rame de papier, des plumes, de l'encre, douze feuilles de parchemin, des pinceaux, une branche d'olivier bonne à faire un bâton d'un pied et demi.

Après avoir donné mes ordres de la manière la plus grave et sans éprouver le moindre besoin de rire, ravi de mon rôle de magicien, dans lequel j'étais tout étonné de me trouver si habile, j'allai me coucher.

Le lendemain, dès que je fus levé, je fis appeler Capitani, et je lui prescrivis de se rendre chaque jour à Césène, d'aller au grand café et d'y recueillir soigneusement tout ce qui s'y dirait et de me le rapporter. Franzia, docile à mes ordres, revint de la ville avant midi avec tous les objets que j'avais demandés.

« Je n'ai pas marchandé, me dit-il, et je suis sûr que les marchands m'ont pris pour fou, car j'ai bien payé un tiers de plus que les choses ne valent.

- Tant pis pour eux, s'ils vous ont trompé ; mais vous auriez tout gâté si vous aviez marchandé. Envoyez-moi votre fille et laissez-moi seul avec elle. »

Dès qu'elle fut venue, je lui fis couper la toile en sept morceaux, quatre de cinq pieds chacun, deux de deux pieds et un de deux pieds et demi : ce dernier devait former le capuchon de la robe qui m'était nécessaire pour faire la grande conjuration.

« Asseyez-vous près de mon lit, lui dis-je, et commencez à coudre. Vous dînerez ici et vous y resterez jusqu'au soir. Quand votre père viendra, vous nous laisserez seuls, mais vous reviendrez vous coucher dès que je l'aurai laissé partir. »

Elle dîna près de mon lit, où la mère lui servit en silence tout ce que je lui envoyai, ne lui laissant boire que du vin de Saint-Jevèse. Vers le soir, son père étant venu, elle sortit.

J'eus la patience de laver ce bonhomme dans le bain, ensuite je le fis souper avec moi. Il mangea comme un ogre, m'assurant

que c'était la première fois de sa vie qu'il avait passé vingt-quatre heures sans rien prendre. Gris de vin de Saint-Jevèse, il se coucha et dormit d'un profond sommeil jusqu'à l'apparition de sa femme, qui vint m'apporter mon chocolat. Javotte vint comme la veille et cousit toute la journée. Elle disparut à l'arrivée de Capitani, que je traitai comme Franzia ; et le lendemain ce fut le tour de Javotte, et c'était là le but de mes travaux.

Quand l'heure fut venue :

« Allez, Javotte, allez, lui dis-je, vous mettre dans le bain, et vous m'appellerez dès que vous y serez, car je dois vous purifier comme votre père et Capitani. »

Elle obéit, et un quart d'heure après elle m'appela. Je lui fis de nombreuses ablutions dans tous les sens et dans toutes les postures, car elle était d'une docilité parfaite ; mais, dans ce manège, craignant de me trahir, je souffrais plus que je ne jouissais, et mes mains indiscrètes, parcourant toutes les parties de son corps et s'arrêtant plus volontiers et plus longtemps en certain endroit très irritable, la pauvre fille se trouvait agitée d'un feu qui la brûlait, mais qui s'apaisa par l'irritation même. Je la fis sortir du bain un instant après, et devant l'essuyer dans toutes les positions, je fus bien près d'oublier la magie pour me livrer à la nature ; mais la nature, plus prompte dans son action, s'étant soulagée d'elle-même, je fus en état d'achever cette scène sans toucher au dénouement, et la quittant, je lui dis de se rhabiller et de rentrer de suite après.

Elle était à jeun, et, la faim la pressant, sa toilette ne fut pas longue. Elle mangea d'un appétit dévorant, et le vin de Saint-Jevèse, qu'elle but comme elle aurait bu de l'eau, anima tellement son teint, qu'on ne s'apercevait plus qu'elle fût hâlée. Resté seul avec elle après le souper :

« Ma chère Javotte, lui demandai-je, ce que je t'ai obligée à faire t'a-t-il déplu ?

- Au contraire, cela m'a fait grand plaisir.

- J'espère donc que demain tu ne seras pas fâchée d'entrer dans le bain après moi et de me laver à ton tour comme j'ai fait.

- Bien volontiers ; mais saurai-je le faire ?

- Je vous instruirai, et à l'avenir vous coucherez toutes les nuits dans ma chambre, car je dois m'assurer par moi-même que la nuit de la grande opération magique, je vous trouverai

dans l'état où vous devez être. »

Dès cette heure la jeune fille prit avec moi une contenance assurée, sa gêne disparut et elle me regardait souvent en souriant d'un air de confiance. La nature avait opéré, et l'esprit d'une jeune fille agrandit fortement sa sphère du moment où le plaisir a été son précepteur. Elle alla se coucher, et comme elle savait bien n'avoir rien de nouveau à me montrer, sa pudeur n'eut pas à souffrir de se déshabiller devant moi ; et, comme la chaleur rend les moindres voiles importuns, elle se mit à son aise et s'endormit. J'en fis de même, mais avec une sorte de repentir de m'être engagé à n'exploiter le terrain que la nuit de la grande conjuration des esprits. L'opération de l'extraction du trésor devait manquer, je le savais ; mais je savais aussi qu'elle ne manquerait pas par la raison que Javotte aurait été manquée.

Au point du jour, la fillette se lève et se met à l'ouvrage. Dès qu'elle eut fini la robe ou surplis, je la mis à me faire une couronne de parchemin à sept grandes pointes, sur laquelle je peignis des figures et des caractères effroyables.

Le soir, une heure avant souper, j'allai me mettre dans le bain, et Javotte y vint dès que je lui dis qu'il était temps qu'elle y entrât. Elle mit le plus grand zèle à me faire les mêmes ablutions que je lui avais faites la veille, et elle y mit toute la douceur et toute l'aménité dont elle était capable. Je passai dans ce bain une heure charmante, jouissant de tout, mais respectant l'essentiel.

Mes baisers lui faisant plaisir, elle se mit à m'en couvrir, dès qu'elle vit que je ne le lui défendais pas. Ravi de la voir jouir, je la mis à son aise en lui disant que le succès de la grande opération magique dépendait du degré de plaisir qu'elle prendrait sans contrainte. Elle rit des efforts incroyables pour me convaincre qu'elle était heureuse, et sans avoir franchi la borne que je m'étais posée moi-même, nous sortîmes du bain très satisfaits l'un de l'autre.

Au moment d'aller nous coucher :

« Est-ce que nous gâterions l'affaire si nous couchions ensemble ? me dit-elle.

- Non, ma chère, pourvu que tu sois vierge le jour de la grande opération, c'est tout ce qu'il faut. A ces mots, elle vint se jeter dans mes bras, et nous passâmes une nuit charmante pendant laquelle j'eus lieu d'admirer la richesse de son tempérament et

la retenue du mien ; car je fus assez modéré pour ne pas rompre l'obstacle. »

Je passai une bonne partie de la nuit suivante avec le père Franzia et Capitani pour voir de mes propres yeux les phénomènes dont ce bon paysan me parlait. Placé sur le balcon de la cour, j'entendis distinctement des coups souterrains, à des intervalles égaux, trois ou quatre par minute. Le bruit ressemblait à celui que produirait un énorme pilon vigoureusement chassé dans un fort mortier de bronze. Je pris mes pistolets, et j'allai me placer avec eux auprès de la porte mouvante, tenant une lanterne sourde à la main. Je vis la porte s'ouvrir lentement, et trente secondes après se refermer avec violence. Je l'ouvris et la refermai moi-même à plusieurs reprises, et n'ayant pu découvrir aucune raison physique occulte à ce singulier phénomène, je me déterminai à croire en moi-même qu'il y avait quelque friponnerie adroite et cachée ; mais je ne me souciai pas d'en rechercher la cause.

Nous remontâmes, et, m'étant mis de nouveau sur le balcon, je vis dans la cour des ombres qui allaient et venaient. Ce ne pouvait être que l'effet d'un air humide et épais ; et pour ce qui était des flammes pyramidales que je voyais planer dans la campagne, c'était un phénomène que je connaissais. Je laissai cependant mes deux compagnons dans l'idée que c'étaient les esprits qui veillaient sur le trésor.

Ce phénomène est commun dans toute l'Italie méridionale, où la campagne est quelquefois couverte de ces météores que le peuple prend pour des diables et que la crédule ignorance désigne sous le nom d'esprits follets.

Vous verrez, lecteur, dans le chapitre suivant, comment mon entreprise magique se termina, et peut-être rirez-vous un peu à mes dépens sans que cela me blesse.

## CHAPITRE VII

Je vais tenter mon opération magique. - Orage terrible qui survient. - Ma peur - Javotte reste pure. - Je quitte la partie, et je vends la gaine à Capitani. - Je retrouve Juliette et le prétendu comte Celi, devenu comte Alfani. - Je me décide à partir pour Naples. - Ce qui me jette dans une autre route.

Je devais faire ma grande opération le jour suivant, car autrement, d'après les idées reçues, j'aurais été obligé d'attendre la pleine lune du mois prochain. Je devais conjurer les gnomes à pousser le trésor au niveau du sol, à l'endroit même où j'aurais fait mes conjurations. Certes, je savais bien que l'opération manquerait, mais je savais aussi que je ne manquerais pas de raisons pour satisfaire Franzia et Capitani. En attendant, je devais bien jouer mon rôle de magicien que j'aimais à la folie. Je fis travailler Javotte toute la journée pour coudre en cercle une trentaine de feuilles de papier sur lesquelles je peignis les figures les plus bizarres. Ce cercle, que j'appelais *maxime*, avait trois pas géométriques de diamètre. Je m'étais fait une espèce de sceptre ou baguette magique de la branche d'olivier que Franzia m'avait apportée de Césène. Étant ainsi préparé, je dis à Javotte qu'à minuit, au moment où je sortirais du cercle, elle devait se tenir prête à tout. Elle ne reçut pas cet ordre avec répugnance, car il lui tardait de me donner cette preuve de son obéissance ; et de mon côté, me regardant comme son débiteur, je me sentais pressé de la satisfaire.

L'heure étant venue, j'ordonnai au père et à Capitani de se tenir sur le balcon, soit pour être prêts à mes ordres, si je venais à les appeler, soit pour empêcher que personne de la maison ne pût rien voir de ce qui allait se passer. Je me défais alors de tout habillement profane, et je revêts le grand surplis, ouvrage des mains pures d'une vierge, puis je laisse tomber mes longs cheveux épars, je place ma singulière couronne sur ma tête, le cercle *maxime* sur mes épaules, et empoignant le sceptre d'une main, le merveilleux couteau de l'autre, je descends dans la cour. Là, j'étends mon cercle en proférant des paroles barbares, et, après en avoir fait le tour par trois fois, j'y saute au milieu.

Là, accroupi, immobile pendant deux minutes, je me lève et je

fixe mes regards sur un gros nuage blafard qui se levait à l'horizon de l'occident, pendant que le tonnerre grondait du même côté avec force. Que j'aurais paru sublime aux yeux hébétés de mes deux idiots, si examinant un peu avant l'état du ciel de ce côté-là, je m'étais avisé d'annoncer ce phénomène !

Le nuage s'étendit avec une rapidité extrême, et la voûte céleste ne parut bientôt que couverte d'un drap mortuaire que les éclairs les plus vifs sillonnaient dans tous les sens.

Cela étant fort naturel, je n'avais pas la moindre raison d'en être surpris ; cependant un commencement de peur me faisait éprouver le besoin d'être dans ma chambre. Bientôt ma frayeur augmenta en voyant les éclats de la foudre mêlés aux éclairs se succéder et m'entourer de tous les côtés. J'éprouvai alors ce que peut opérer sur l'esprit une grande frayeur, car je me figurai que si les foudres qui sillonnaient le terrain autour de moi et qui éclataient sans cesse sur ma tête ne m'anéantissaient pas, c'était simplement parce qu'elles ne pouvaient point entrer dans mon cercle magique. Ainsi j'adorais mon propre ouvrage ! Cette sotte raison m'empêchait d'en sortir, malgré la peur qui m'y faisait frissonner. Sans cette croyance, fruit d'une frayeur pusillanime, je n'y serais pas resté une minute, et ma fuite précipitée aurait dessillé les yeux à mes deux dupes qui auraient bien vu que, loin d'être un magicien, je n'étais qu'un poltron. La violence du vent, les éclats retentissants du tonnerre, un froid pénétrant et la frayeur me faisaient trembler comme la feuille. Mon système, que je croyais à toute épreuve, s'était évanoui ; je reconnaissais un Dieu vengeur qui m'avait attendu là pour me punir d'un seul coup de toutes mes scélératesses, et pour mettre fin à mon incrédulité en m'anéantissant. L'immobilité absolue dans laquelle je me trouvais me persuadait que mon repentir était inutile, et cela ne faisait qu'accroître ma profonde consternation.

Cependant le tonnerre cesse, une pluie abondante commence à tomber, le danger disparaît, et je sens renaître mon courage. Tel est l'homme ! ou tel au moins je fus alors. La pluie tombait avec une telle abondance, qu'elle aurait inondé la contrée si elle avait duré plus d'un quart d'heure. Dès que la pluie eut cessé, il n'y eut plus ni vent ni nuage, et la lune se montra dans toute sa beauté au milieu d'un firmament de l'azur le plus beau. Je ramasse le cercle et après avoir ordonné aux deux amis d'aller

se coucher sans me parler, je rentrai dans ma chambre. L'esprit encore préoccupé, je jette les yeux sur Javotte, et je la trouvai si jolie que j'en eus peur. Je me laissai docilement essuyer, ensuite d'un ton pitoyable, je lui dis d'aller se coucher dans son lit. Le lendemain dès qu'elle me vit, elle me dit qu'en me voyant arriver tout tremblant, malgré la chaleur qu'il faisait, je lui avais inspiré de la crainte.

Après un sommeil de huit heures, la tête reposée, je me trouvai dégoûté de cette comédie, et à l'apparition de Geneviève, je fus tout surpris de n'éprouver aucun sentiment. Ce n'était pas que la docile Javotte eût changé, mais je n'étais plus le même. Me sentant dans un état d'apathie qui m'était inconnu jusqu'alors, par une suite des idées superstitieuses que la frayeur m'avait inspirées la veille, je crus voir que l'état d'innocence de cette jeune fille était protégé par le ciel, et que je n'aurais pas échappé à la mort la plus prompte et la plus terrible si J'avais osé la lui ravir.

Au reste, avec ma tête de vingt-trois ans et mes idées exaltées, je ne voyais dans ma résolution que le père un peu moins dupe, et la fille un peu moins malheureuse, à moins qu'il ne lui arrivât ce qui était arrivé à la pauvre Lucie de Paséan.

Dès que Javotte ne fut plus à mes yeux qu'un objet d'une sainte horreur, je me décidai à partir sur l'heure ; et ce qui contribuait à rendre cette résolution irrévocable, c'était une appréhension que quelque pieux paysan ne m'eût vu faire mes jongleries dans mon soi-disant cercle magique, et que la très sainte et très infernale Inquisition, informée par son pieux zèle, ne se mît à mes trousses pour me donner en spectacle par un bel auto-da-fé, dont je ne me souciais aucunement d'être l'acteur principal. Frappé de cette possibilité, je fis appeler le père Franzia et Capitani, et en présence de la vierge, je leur dis que j'avais obtenu des sept gnomes gardiens du trésor tous les renseignements possibles, mais que j'avais été obligé de faire un accord avec eux pour suspendre l'extraction du précieux dépôt qu'ils étaient chargés de garder. Je dis à Franzia que j'allais lui remettre par écrit tous les renseignements que j'avais contraint ces esprits à me donner. Je lui remis effectivement un écrit pareil à celui que j'avais fabriqué à la bibliothèque publique de Mantoue, et dans lequel j'ajoutai que le trésor consistait en diamants, rubis, émeraudes, et en cent mille livres de poudre

d'or. Je lui fis jurer sur mon portefeuille de m'attendre ou de n'ajouter foi à aucun magicien, à moins qu'il ne lui rendît un compte pareil en tous points à celui que je lui faisais la grâce de lui laisser par écrit. Je fis ensuite brûler la couronne et le cercle, et lui remettant le reste, je lui ordonnai de le garder soigneusement jusqu'à mon retour.

« Quant à vous, Capitani, rendez-vous de suite à Césène, à l'auberge où nous avons logé, et attendez-y l'homme que Franzia va y envoyer avec nos effets. »

Voyant la pauvre Javotte inconsolable, je la pris à part et après lui avoir dit avec tendresse qu'elle me reverrait avant longtemps, je crus devoir la prévenir que, la grande conjuration étant heureusement faite, sa virginité devenait inutile et qu'elle pouvait se marier dès qu'elle le voudrait ou que l'occasion s'en présenterait.

Je me rendis de suite à la ville, où je trouvai Capitani disposé à retourner à Mantoue après qu'il aurait été à la foire de Lugo. Il me dit en pleurant comme un benêt que son père serait au désespoir quand il le verrait retourner sans le couteau de saint Pierre.

« Je vous le rends, lui dis-je, avec la gaine, si vous voulez m'en donner les mille écus romains que porte la lettre de change. »

Trouvant ce marché-là très avantageux, il y consentit avec joie. Je lui rendis la lettre et je lui fis signer un billet par lequel il s'engageait à me rendre ma gaine dès que je lui apporterais la même somme, qu'il attend encore.

Je ne savais que faire de la merveilleuse gaine et je n'avais pas besoin d'argent ; mais j'aurais cru me déshonorer en la lui donnant pour rien, et puis je trouvais plaisant de mettre à contribution l'ignorante crédulité d'un comte palatin par la grâce du pape. Plus tard, cependant, je lui aurais volontiers rendu l'argent qu'il m'en avait donné ; mais le hasard a voulu que nous ne nous soyons revus que bien longtemps après et dans un moment où il m'aurait été difficile de lui en faire la restitution. Je n'ai donc dû le gain de cette somme qu'au hasard, et certes Capitani ne s'avisa pas de s'en plaindre ; car, en possédant *gladium cum vagina*, il était dans la pleine confiance de posséder tous les trésors cachés dans les États du saint-père.

Capitani partit le lendemain, et j'allais prendre la route de Naples ; mais voici encore ce qui m'en empêcha.

En rentrant à l'auberge, après une courte promenade, l'hôte me remit l'affiche du théâtre qui annonçait quatre représentations de la *Didone* de Metastasio au théâtre Spada. Voyant qu'aucun acteur ni aucune actrice n'étaient de ma connaissance, je me détermine à voir la représentation du soir et à partir le lendemain par la poste. Une petite peur de l'Inquisition me talonnait, et il me semblait déjà avoir des mouches à mes trousses.

Avant d'entrer dans la salle, je vais dans la chambre où les actrices s'habillent, et la première me semble assez revenante. Elle était Bolonaise, et on l'appelait Narici. Je la salue, et après quelques propos de circonstance, je lui demandai si elle était libre.

« Je ne suis, me dit-elle, engagée qu'avec les entrepreneurs.

- Avez-vous un amant ?

- Non.

- Je m'offre à l'être, si vous vous sentez disposée. »

Elle me sourit d'un ai goguenard, et me dit :

« Tenez, prenez quatre billets pour les quatre représentations. »

Je tire deux sequins, ayant soin qu'elle vît ma bourse bien fournie, je prends les quatre billets, et les donnant à la fille qui la servait et qui était plus jolie qu'elle, sans lui rien dire de plus, je m'en vais. Elle me rappelle ; je fais semblant de ne pas l'entendre et je vais prendre un billet de parterre. Après le premier ballet, trouvant tout du dernier médiocre, je me lève pour m'en aller, lorsque, portant mes regards sur la grande loge, j'y vois, à mon grand étonnement, le Vénitien Manzoni avec la fameuse Juliette dont le lecteur se rappellera le fameux bal et le soufflet.

Voyant qu'on ne m'observait pas, je demande à mon voisin qui était cette belle dame couverte de diamants.

« C'est, me dit-il, la dame Querini, Vénitienne, que le général comte Spada, maître du théâtre et que vous voyez près d'elle, a conduite ici de Faënza, sa patrie. »

Charmé que M. Querini l'eût enfin épousée, mais ne pensant pas à l'approcher, par les raisons que le lecteur n'aura pas oubliées, non plus que nos débats lorsqu'elle voulut que je l'habillasse en abbé, j'allais sortir : mais au moment même elle m'aperçoit et m'appelle. Je m'approche, et, ne voulant pas être connu, je lui dis tout bas que je m'appelais Farussi. Manzoni me

dit aussi que je parlais à Son Excellence Mme Querini. « Je le sais, lui dis-je, par une lettre que j'ai reçue de Venise, et j'en fais mes sincères félicitations à madame. » Juliette, qui m'entend, me fait sur-le-champ baron, et me présente an comte Spada. Ce seigneur m'invite aussitôt affectueusement à entrer dans sa loge, et après m'avoir demandé d'où je venais, où j'allais etc., il me prie de lui faire l'honneur de souper avec eux.

Il y avait dix ans qu'il avait été ami de Juliette à Vienne, lorsque Marie-Thérèse, voyant la mauvaise influence de ses charmes, crut devoir l'en faire sortir. Elle avait renouvelé connaissance avec lui à Venise, où elle l'avait engagé à la conduire à Bologne en partie de plaisir ; et M. Manzoni son ancien suivant, qui me conta tout cela, l'accompagnait pour pouvoir rendre témoignage de sa bonne conduite à M. Querini. Ce n'était pas, à la vérité, un chaperon des mieux choisis.

Elle voulait à Venise que tout le monde crût qu'il l'avait épousée en secret ; mais à cinquante lieues de là, elle ne croyait pas cette formalité utile, et le général l'avait déjà présentée comme madame Querini Papozze à toute la noblesse de Césène. Au reste, M. Querini aurait eu tort d'avoir été jaloux du général, car c'était une connaissance de trop longue main qui ne devait pas tirer à conséquence. Il est d'ailleurs reçu parmi certaines femmes qu'un amant dernier venu qui se montre jaloux d'une ancienne connaissance ne peut être qu'un sot, et qu'on peut le traiter comme tel. Juliette, craignant sans doute mon indiscrétion, m'avait vite appelé ; mais, voyant que j'avais également à redouter la sienne, elle se rassura. Je la traitai politiquement dès le principe avec tous les égards dus à sa qualité.

Je trouvai chez le général nombreuse compagnie, et des femmes assez jolies. Ne voyant pas Juliette, je la demande à M. Manzoni, qui me dit qu'elle était à la table du pharaon, où elle perdait son argent. Je m'y rends et je la vois assise à la gauche du banquier, qui pâlit en me voyant. C'était le prétendu comte Celi. Il me présente un livret ; je le refuse avec politesse, mais j'accepte l'offre de Juliette d'être de moitié avec elle. Elle avait une cinquantaine de sequins, je lui en donne autant, et je m'assieds à son côté. A la fin de la taille, elle me demande si je connaissais le banquier, et je m'aperçus qu'il l'avait entendu : je lui dis que non. La dame qui était assise à ma gauche me dit que

c'était le comte Alfani. Une demi-heure après, madame Querini perdait avec un sept et leva de dix sequins, et le coup était décisif. Je me lève et j'attache mes yeux sur les mains du banquier. Malgré cela, il file, et madame perd.

Au même instant le général vient la prendre pour aller souper : elle quitte, laissant là le reste de son or, et au dessert, étant retournée au jeu, elle perdit tout.

Ayant animé le souper par une foule d'historiettes et de fines plaisanteries, je captivai l'amitié de toute la société, mais plus particulièrement celle du général, qui, m'ayant entendu dire que je n'allais à Naples que pour satisfaire un caprice amoureux, me conjura de passer un mois avec lui, et de lui faire le sacrifice de ma fantaisie. Ce fut en vain ; car, ayant le cœur vide, il me tardait de revoir Lucrezia et Thérèse dont depuis cinq ans je ne pouvais me rappeler que confusément les charmes. Je consentis cependant à rester à Césène les quatre jours qu'il voulait encore y passer.

Le lendemain matin, au moment où je faisais ma toilette, je vois venir le poltron Alfani-Celi. Je l'accueille par un sourire moqueur en lui disant que je l'attendais.

Mon coiffeur étant présent, il ne me répondit rien ; mais dès que nous fûmes seuls :

« Quelles raisons, me dit-il, pouvez-vous avoir pour m'attendre ?

- Mes raisons sont des probabilités que vous entendrez en détail dès que vous m'aurez compté cent sequins, ce que vous allez faire de suite.

- En voilà cinquante que je suis venu vous rapporter : vous ne sauriez en exiger davantage.

- Je les prends à compte ; mais par bonté d'âme je vous préviens de ne pas vous trouver ce soir chez le comte, car vous n'y serez pas reçu ; et ce sera à moi qu'on aura cette obligation.

- J'espère qu'avant de faire cette mauvaise action vous y penserez.

- J'y ai déjà suffisamment pensé. Mais vite, partez. »

Quelqu'un ayant frappé à ma porte, le prétendu Alfani partit sans que j'eusse besoin de lui en renouveler l'ordre. C'était le premier castrat qui venait m'inviter à dîner de la part de la Narici. Trouvant l'invitation plaisante, j'acceptai en riant. Ce castrat bouffon s'appelait Nicolas Peretti et prétendait être

petit-fils d'un enfant naturel de Sixte V ; ce qui était très possible. J'en parlerai quinze ans plus tard.

En arrivant, je vois le comte Alfani, qui, bien certainement ne m'attendait pas, et l'idée me vint qu'il devait me prendre pour son mauvais génie. M'ayant salué avec beaucoup de politesse, il me pria d'entendre deux mots en particulier :

« Je vous donne encore cinquante sequins, me dit-il ; mais, en qualité d'honnête homme, vous ne pouvez les prendre que pour les rendre à Mme Querini : mais comment les lui remettre sans lui dire que vous m'avez obligé à cette restitution ? Vous sentez quelles doivent en être les conséquences.

- Je les lui remettrai quand vous ne serez plus ici ; en attendant, je serai discret ; mais gardez-vous de corriger la fortune en ma présence, car je vous jouerai quelque mauvais tour.

- Doublez ma banque, et vous serez de moitié.

- Votre proposition est une offense. »

Il me donna les cinquante sequins, et je lui promis le secret.

Il y eut nombreuse compagnie chez l'actrice, surtout en jeunes gens, qui, après le dîner, perdirent tous leur argent. Je ne jouai pas, ce qui désappointa la belle, car elle ne m'avait invité que parce qu'elle m'avait jugé devoir être de la trempe des autres. Demeuré simple spectateur, j'eus lieu d'observer combien Mahomet avait eu raison de défendre les jeux de hasard.

Le soir, après l'opéra, ledit comte fit la banque ; je jouai et je perdis deux cents sequins, mais ne pouvant m'en prendre qu'à la fortune. Madame Querini gagna. Le lendemain, avant souper, je fis presque sauter sa banque, et après souper, me sentant fatigué et content de mon gain, j'allai me coucher.

Le lendemain matin, c'était la veille du quatrième jour, je fus chez le général et j'appris que son adjudant avait jeté les cartes au nez du soi-disant Alfani, et qu'ils avaient un rendez-vous à midi. J'allai trouver cet officier dans sa chambre, et je lui offris d'être son second, l'assurant qu'il n'y aurait point de sang versé. Il me remercia, et, à dîner, il me dit que j'avais deviné, car le comte Alfani était parti pour Rome. « Eh bien, dis-je à la société, je vous ferai une banque ce soir. »

Après dîner, ayant pris à part Mme Querini, je lui contai l'histoire et je lui présentai les cinquante sequins dont j'étais dépositaire.

« Vous voulez, me dit-elle, au moyen de cette fable, me faire présent de cinquante sequins, mais je n'en veux pas : je n'ai pas besoin d'argent.

- Je vous donne ma parole que j'ai forcé le fripon à me les rendre avec les cinquante autres qu'il avait de moi.

- Cela peut être, mais je ne veux pas vous croire. Sachez d'ailleurs que je ne me crois pas assez imbécile pour me laisser duper, moins encore pour me laisser voler. »

La philosophie défend de se repentir d'avoir fait une bonne action ; mais il peut être permis d'en être fâché lorsque, par une interprétation malveillante, on cherche à en faire un reproche.

Le soir, après la dernière représentation, je taillai chez le général, ainsi que je l'avais promis, et j'y perdis quelques sequins ; mais on me fit des caresses. Cela est bien plus doux que de gagner, quand le joueur n'est pas dans la nécessité d'être à l'affût de l'argent.

Le comte Spada qui m'avait pris en affection, me pria d'aller avec lui à Brisighetta ; mais je résistai, voulant absolument partir pour Naples.

Le lendemain, je fus éveillé par un tapage épouvantable qu'on faisait presque à la porte de ma chambre.

Je sors du lit et j'ouvre ma porte pour voir ce que c'est. Je vois une bande de sbires à la porte d'entrée, et dans un lit un homme de bonne mine, sur son séant, qui s'égosillait à crier en latin contre cette canaille, vraie plaie de l'Italie, et contre l'hôte, présent, et qui avait eu la scélératesse de leur ouvrir la porte.

Je demande à l'hôte de quoi il s'agissait.

« Ce monsieur, me répond le drôle, qui apparemment ne parle que latin, est couché avec une fille et les archers de l'évêque sont venus pour savoir si c'est sa femme : c'est tout simple. Si elle l'est, il n'a qu'à les en convaincre par quelque certificat, et tout sera dit ; mais, si elle ne l'est pas, il faut bien qu'il se contente d'aller en prison avec la fille. Cela pourtant n'arrivera pas, car je m'engage à arranger l'affaire à l'amiable, moyennant deux ou trois sequins. Je parlerai à leur chef, et tous ces gens-là s'en iront. Si vous parlez latin, entrez et faites-lui entendre raison.

- Qui a forcé la porte de la chambre ?

- On ne l'a pas forcée ; c'est moi qui l'ai ouverte : c'est mon devoir.

- C'est un devoir de voleur de grand chemin, et non d'un hôte

honnête homme. »

Indigné d'une pareille infamie, je crus devoir m'en mêler. J'entre en bonnet de nuit, et je conte à l'homme toutes les circonstances de cette tracasserie. Il me répond en riant que premièrement on ne pouvait pas savoir si la personne qui était couchée à côté de lui était une femme, car on ne l'avait vue habillée qu'en officier, et qu'en second lieu il croyait que personne au monde n'avait le droit de l'obliger à rendre compte si c'était sa femme ou sa maîtresse, en supposant que l'être qui couchait avec lui fût réellement une femme. « D'ailleurs, ajouta-t-il, je suis déterminé à ne pas débourser un écu pour finir cette affaire et à ne sortir du lit que lorsqu'on aura refermé ma porte. Dès que je serai habillé, je vous ferai voir un joli dénouement de cette pièce. Je chasserai tous ces coquins à coups de sabre. »

Je vois alors dans un coin de la chambre un sabre et un habit hongrois qui avait l'apparence d'un uniforme. Je lui demandai s'il était officier.

« J'ai, me répondit-il, écrit mon nom et ma qualité sur le livre de consigne de l'hôte. »

Étonné de l'extravagance de l'aubergiste, je l'interroge à ce sujet, et il avoue que c'était la vérité ; mais il ajoute que cela n'empêchait pas que le for ecclésiastique n'eût le droit de surveiller tout scandale.

« L'affront que vous venez de faire à cet officier vous coûtera cher, monsieur l'hôte. »

Pour toute réponse, il me rit au nez. Piqué au vif de me voir bafoué par cette vile canaille, je prends fait et cause, et je demande à l'officier s'il avait la confiance de me donner son passeport pour quelques instants. « J'en ai deux, me dit-il, je puis fort bien vous en confier un. » En disant cela, il le tire d'un portefeuille et me le remet. Il était du cardinal Albani ; l'officier était capitaine dans un régiment hongrois de l'impératrice et reine. Il venait de Rome et il allait à Parme pour remettre à M. Dutillot, premier ministre de l'infant duc de Parme, des dépêches que lui avait remises le cardinal Albani Alexandre.

Dans le moment un homme entre dans la chambre en vociférant et me prie de dire à ce monsieur de s'arranger avec ces gens-là, parce qu'il voulait partir sans plus attendre.

« Qui êtes-vous ? » lui dis-je.

Il me répond qu'il était le voiturier avec lequel le capitaine

devait partir.

Voyant alors que c'était un coup monté, je prie l'officier de m'abandonner l'affaire, l'assurant que je la terminerais avec honneur.

« Faites, me dit-il, tout ce que vous voudrez. »

Me tournant alors vers le voiturier :

« Montez, lui dis-je, la malle du capitaine, et vous allez être payé. »

Dès que la malle fut dans la chambre, je tirai huit sequins de ma bourse et je les lui donnai, après en avoir obtenu quittance pour le capitaine, qui ne parlait qu'allemand, hongrois et latin. Le voiturier partit, et les sbires, très consternés, partirent avec lui à l'exception de deux qui restèrent dans la salle.

« Capitaine, dis-je au Hongrois, veuillez rester dans votre lit jusqu'à mon retour. Je m'en vais chez l'évêque pour lui rendre compte de l'affaire et lui faire sentir la réparation qu'il vous doit. D'ailleurs, ajoutai-je, le général Spada est à Césène et… »

Il ne me laissa pas achever.

« Je le connais, me dit-il, et si j'avais su qu'il fût ici, j'aurais brûlé la cervelle à l'aubergiste qui a ouvert la porte à cette canaille. »

Je m'habille à la hâte et sans être coiffé, je me rends en redingote chez l'évêque, et faisant grand tapage, je force presque la valetaille à me mener dans sa chambre. Le laquais qui était à la porte me dit que Sa Grandeur était encore au lit : c'est égal, je n'ai pas le temps d'attendre. Je le repousse et j'entre. Je conte au prélat toute l'histoire en brodant sur le tapage, me récriant sur l'iniquité d'un pareil procédé et frondant une police vexatoire qui se jouait ainsi du droit sacré des gens et de celui des nations.

L'évêque ne me répond pas, mais il ordonne qu'on me conduise à sa chancellerie.

Je trouve le chancelier et je lui répète ce que j'avais dit à l'évêque, mais avec des paroles peu mesurées et plus propres à irriter qu'à adoucir, et nullement faites pour obtenir la délivrance de l'officier. Je vais jusqu'à la menace et je dis que si j'étais l'officier j'exigerais une réparation éclatante. Le prêtre me rit au nez ; c'était ce que je voulais ; et après m'avoir demandé si j'avais le transport au cerveau, il me dit de m'adresser au chef des sbires.

« A d'autres, l'abbé, à d'autres qu'au chef des sbires ! »

Et charmé d'avoir envenimé l'affaire, je le quitte et vais droit chez le général Spada. On me dit qu'il ne serait visible qu'à huit heures, et je retourne à l'auberge.

Au feu qui m'agitait, à l'ardeur avec laquelle j'avais pris cette affaire à cœur, on aurait cru, et je pourrais le laisser croire à mes lecteurs, que mon indignation ne venait que de l'horreur que j'éprouvais de voir une police libertine, immorale et vexatrice se permettre envers un étranger une persécution odieuse ; mais pourquoi tromper un lecteur bénévole auquel je dois la vérité que je lui ai promise ? Disons donc qu'il est bien vrai que j'éprouvais de l'indignation, mais que ce qui me donnait tant d'ardeur était un motif plus personnel. Je m'imaginais délicieuse la fille cachée sous la couverture : je brûlais d'impatience de voir sa figure, que la honte, sans doute, ne lui avait pas permis de montrer. Elle m'avait entendu, et mon amour-propre ne me permettait pas de douter qu'elle ne m'eût jugé mieux valant que son capitaine.

La porte de la chambre étant demeurée ouverte, j'entre et je rends compte au capitaine de tout ce que j'avais fait, l'assurant que dans la journée il serait maître de partir aux dépens de l'évêque, car le général ne manquerait pas de lui donner pleine satisfaction. Il me remercia affectueusement, me rendit mes huit ducats et me dit qu'il ne partirait que le lendemain.

« De quel pays, lui dis-je, est votre compagnon de voyage ?

- Il est Français, et ne parle que sa langue.

- Vous parlez donc français ?

- Pas un mot.

- C'est plaisant ! Vous jouez donc la pantomime.

- Absolument.

- Je vous plains, car c'est un langage difficile.

- Oui, pour les nuances de la pensée ; mais pour le matériel, nous nous comprenons parfaitement.

- Puis-je vous demander de déjeuner avec vous ?

- Demandez-lui si cela lui fera plaisir.

- Aimable compagnon du capitaine, dis-je en français, voulez-vous bien m'admettre en tiers à votre déjeuner ? »

Aussitôt je vois sortir de dessous la couverture une tête ravissante, échevelée, fraîche, riante, et qui, malgré son bonnet d'homme, me décèle un sexe sans lequel l'homme serait sur la

terre l'animal le plus malheureux.

Enchanté de cette gracieuse apparition, je lui dis que j'avais eu le bonheur de m'intéresser pour elle avant de l'avoir vue, et que maintenant que j'avais le plaisir de la voir, je ne pouvais que redoubler d'empressement pour lui être utile.

Elle me répondit avec une grâce et une vivacité d'esprit qui n'appartiennent qu'à cette nation aimable, et elle rétorqua mon argument avec une finesse d'expression dont je fus enchanté. Ma demande étant agréée, je sors pour aller commander le déjeuner et les laisser seuls pour se placer sur leur séant ; car ils étaient décidés à ne point sortir du lit que la porte de leur chambre ne fût refermée.

Le garçon de café étant venu, je rentre et je vois ma jolie Française en redingote bleue, les cheveux mal peignés en homme, mais ravissante, même sous ce costume. Je soupirais de la voir debout. Elle déjeuna sans jamais interrompre l'officier qui me parlait, et que je n'écoutais point ou que j'écoutais mal, tant j'étais dans une sorte d'enchantement.

Aussitôt après déjeuner, je vais chez le général, et je lui conte l'affaire en l'amplifiant de manière à piquer son amour-propre martial. Je lui dis que s'il ne remédiait pas à l'affaire, l'officier était décidé à dépêcher une estafette au cardinal protecteur. Mais mon éloquence était superflue, car il aimait que les prêtres se mêlassent des affaires du ciel et qu'ils ne missent point le nez dans les affaires de ce monde. « Je vais, dit-il, mettre bon ordre à cette bouffonnerie, en lui donnant le ton de la plus grande importance. »

« Allez, dit-il à son aide de camp, allez inviter à dîner cet officier et son compagnon, et rendez-vous ensuite chez l'évêque, que vous préviendrez que l'officier qui a reçu un sanglant affront ne partira qu'après qu'il aura obtenu une satisfaction éclatante et la somme d'argent qu'il voudrait exiger en dédommagement. Dites-lui que c'est moi qui l'en fais prévenir et que toutes les dépenses que l'officier fera d'ailleurs ici seront à ses frais. »

Quelle jouissance pour moi d'être présent à cet ordre ! Car plein de vanité, je m'en regardais comme l'auteur. Je sors avec l'adjudant, et je vais le présenter au capitaine, qui le reçoit avec la joie d'un soldat qui voit son camarade. L'adjudant l'invite avec son ami, et lui dit de mettre par écrit ce qu'il demandait

pour satisfaction et dédommagement. Les sbires, à l'aspect de l'adjudant du général, avaient disparu. Je donnai au capitaine plume, papier et encre, et il rédigea sa demande en assez bon latin pour un Hongrois. Ce brave homme ne voulut absolument exiger que trente sequins, malgré les instances pour qu'il en exigeât cent. Il fut aussi beaucoup trop modéré pour la satisfaction, car il n'exigea que de voir l'hôte et les sbires réunis pour lui demander pardon à genoux et en présence de l'adjudant du général. Il menaça l'évêque d'envoyer une estafette à Rome au cardinal Alexandre, s'il n'obtenait pas ce qu'il demandait en deux heures, et qu'il resterait à Césène à ses frais à dix sequins par jour.

L'officier part et un instant après l'hôte entre respectueusement et dit à l'officier qu'il était libre ; mais, l'officier lui ayant fait dire par moi qu'il lui devait vingt coups de canne, il gagna bien vite la porte.

Je les laissai seuls pour m'aller habiller, devant dîner avec eux chez le général. Une heure après, je les revis fort bien vêtus en uniforme. Celui de la Française était de fantaisie, mais très élégant, et dans l'instant, abandonnant Naples, je me décide à aller à Parme avec eux. La beauté de cette jolie Française m'avait déjà captivé. Le capitaine frisait la soixantaine, et je trouvai naturellement cette union très mal assortie. Je me mis en tête que l'affaire que je méditais pourrait s'arranger à l'amiable.

L'adjudant revint avec un prêtre de l'évêché, qui dit au capitaine qu'il aurait la satisfaction et le dédommagement qu'il exigeait ; que cependant il devait se contenter de quinze sequins. « Trente ou rien », répondit sèchement le Hongrois. Il les obtint, et tout fut fini. Cette belle victoire ayant été le fruit de mes soins, elle me valut l'amitié du capitaine et celle de sa belle compagne.

Pour s'apercevoir de prime abord que le compagnon du capitaine n'était pas un homme, il n'y avait qu'à voir ses hanches. Elle était trop belle femme pour pouvoir passer pour un homme ; et certes les femmes, qui, travesties, se piquent de nous ressembler, ont grand tort ; car elles avouent par là la privation d'une de leurs plus belles perfections.

Un peu avant l'heure du dîner, nous nous rendîmes chez le général, lequel s'empressa de présenter les deux officiers à

toutes les dames présentes. Aucune ne s'y méprit ; mais, sachant déjà l'histoire, toutes furent ravies de dîner avec le héros de la pièce, et toutes prirent le parti de traiter le jeune officier comme s'il avait été homme ; mais, de leur côté, les hommes lui offrirent un hommage plus convenable à son sexe.

Mme Querini fut la seule qui bouda ; car, la belle Française attirant toute l'attention, son amour-propre souffrait de se voir négligée. Elle ne lui adressait la parole que pour faire parade de son français qu'elle parlait assez bien. Le pauvre capitaine ne parla presque point, car personne ne se souciait de parler latin, et le général n'avait pas grand'chose à lui dire en allemand.

Un vieil abbé qui se trouvait à table tâcha de justifier l'évêque en assurant que l'hôte et les sbires n'en agissaient ainsi que par l'ordre du Saint-Office. « C'est pour cette raison, nous dit-il, que dans les auberges il n'y a point de verrous, afin que les étrangers ne puissent point s'enfermer. L'Inquisition ne veut point permettre que l'on couche avec d'autre femme qu'avec la sienne. »

Vingt ans plus tard, j'ai trouvé en Espagne toutes les portes munies d'un verrou en dehors, de sorte que les voyageurs étaient dans une auberge comme en prison, et exposés à toutes les avanies des visites nocturnes. Cette maladie est si enracinée en Espagne, qu'elle menace d'engloutir un jour la monarchie, et il n'y aurait rien d'étonnant qu'un beau jour le grand inquisiteur ne fit tondre le roi et qu'il se mît à sa place.

## CHAPITRE VIII

J'achète une belle voiture, et je pars pour Parme avec le vieux capitaine et la jeune Française. - Je revois Javotte, et je lui fais présent d'une belle paire de bracelets d'or. - Mes perplexités touchant ma compagne de voyage. - Monologue. - Entretien avec le capitaine. - Tête-à-tête avec la Française.

La conversation était animée, et le jeune officier femelle occupait tout le monde, même Mme Querini, quoiqu'elle ne se donnât guère la peine de dissimuler le secret dépit qu'elle éprouvait.

« Je trouve singulier, lui dit-elle, que vous puissiez vivre ensemble sans jamais vous parler.

- Pourquoi singulier, madame ? Nous nous entendons à merveille, car la parole est fort peu nécessaire aux affaires que nous avons à traiter ensemble. »

Cette réponse, faite avec grâce et vivacité, fit éclater de rire toute la compagnie, excepté pourtant Mme Querini-Juliette, qui faisant sottement la bégueule, la trouvait trop claire.

« Je ne connais pas, dit-elle au jeune officier, des affaires que l'on puisse traiter sans le secours de la parole ou de la plume.

- Vous m'excuserez, madame, il y en a. Le jeu, par exemple, est une affaire.

- Est-ce que vous ne faites que jouer ?

- Nous ne faisons que cela. Nous jouons au pharaon, et je tiens la banque. »

Tout le monde, sentant la finesse de cette réponse évasive, recommença à rire, et Juliette comme les autres.

« Mais, dit le général, la banque gagne-t-elle beaucoup ?

- Quant au gain, il est si peu important qu'il ne vaut guère la peine d'en parler. »

Personne assurément ne s'avisa de traduire cette phrase à l'honnête capitaine. Tout le reste de la conversation fut de ce piquant, et la société se sépara enchantée de la grâce et de l'esprit du charmant officier.

Vers le soir, au moment de partir, j'allai prendre congé du général et je lui souhaitai bon voyage.

« Adieu, me dit-il, je vous souhaite aussi bon voyage et

beaucoup de plaisir à Naples.

- Je n'y vais pas pour le moment, lui dis-je, j'ai changé d'idée, et je vais à Parme, où je désire voir l'infant. Je me propose en même temps de servir d'interprète à ces deux officiers, qui ne peuvent ni s'entendre ni se faire comprendre.

- Je vous entends, et si j'étais à votre place, j'en ferais autant. »

Je pris également congé de Mme Querini, qui me demanda de lui écrire de Bologne. Je le lui promis, avec l'intention de n'en rien faire.

Cette jeune Française m'avait intéressé cachée sous la couverture ; elle m'avait plu dès qu'elle avait montré sa figure et bien plus lorsque je l'avais vue habillée. Elle acheva de me captiver à table en déployant une sorte d'esprit que j'aimais beaucoup, qu'on trouve rarement en Italie, et dont le beau sexe en France est assez généralement pourvu. Sa conquête ne me paraissant pas difficile, je pensais aux moyens de me l'assurer. Mettant toute fatuité à côté, je me croyais fait pour lui convenir mieux que son vieux Hongrois, homme charmant pour son âge, mais qui enfin annonçait la soixantaine, tandis que mes vingt-trois ans brillaient sur tous mes traits. Il me semblait que de la part de l'officier je ne devais m'attendre à aucun obstacle, car il paraissait être un de ces hommes qui, traitant l'amour comme une affaire de pure fantaisie, s'arrangent facilement selon les circonstances et se prêtent de bonne grâce aux compositions que le hasard présente. La fortune ne pouvait m'offrir une occasion plus heureuse de pousser mon affaire que de me rendre compagnon de voyage de ce couple mal assorti. Il ne me paraissait pas possible que l'on pût me refuser, car il devait leur être fort agréable que je voulusse les accompagner, puisque seuls ils ne pouvaient se communiquer aucune pensée.

Me croyant sûr de mon fait et résolu à tenter l'aventure, dès que nous fûmes à l'auberge je demandai à l'officier s'il comptait aller à Parme en poste ou autrement.

« N'ayant pas une voiture, je préfère y aller en poste.

- J'en ai une forte commode ; je vous offre les deux places du fond, si ma société vous est agréable.

- C'est un vrai bonheur. Faites-moi le plaisir d'en faire la proposition à Henriette.

- Voulez-vous, madame, m'accorder l'honneur de vous accompagner à Parme ?

- J'en serais enchantée, car au moins nous parlerions. Mais, monsieur, prenez-y garde, car votre besogne ne sera pas facile, puisque vous vous trouverez souvent obligé de nous faire la chouette.

- Je m'y prêterai avec un grand plaisir : je suis seulement fâché que le voyage soit si court. Nous en parlerons à souper ; en attendant, souffrez que je vous quitte pour aller terminer quelques affaires. »

Ces affaires étaient une voiture que je n'avais qu'en imagination. Je me rends au café de la noblesse, et comme si le hasard eût voulu me servir à souhait, on m'informe qu'il y en avait une à vendre, mais que personne ne voulait l'acheter parce qu'elle était trop chère. On en voulait deux cents sequins, et elle n'était qu'à deux places avec un strapontin. C'était précisément ce que je voulais. Je me fais conduire à la remise, et je vois une superbe voiture anglaise qui devait avoir coûté deux cents guinées. Le comte à qui elle appartenait était à souper ; je lui fais dire que je le priais de ne point vendre la voiture jusqu'au lendemain matin, et je retourne à l'auberge très satisfait. Pendant le souper, je ne parlai au capitaine que pour convenir que nous partirions le lendemain après dîner ; tout le reste de la conversation ne fut qu'un dialogue entre Henriette et moi. La conversation était charmante : elle me présentait un genre d'esprit gracieux qui m'était encore inconnu, car je n'avais jamais eu l'occasion de m'entretenir avec une Française. Trouvant cette jeune femme de plus en plus ravissante, et ne pouvant cependant voir encore en elle qu'une aventurière, j'étais tout étonné de lui découvrir ces sentiments nobles et délicats qui ne peuvent être que le fruit d'une bonne éducation ; mais, quand cette idée me venait, comme elle ne cadrait pas avec mes intentions sur elle, je la rejetais. Chaque fois que je tâchais de la faire parler de l'officier, elle détournait le discours ou éludait mes insinuations avec une finesse de tact qui m'étonnait et qui cependant me plaisait beaucoup, tant elle le faisait avec grâce.

Elle n'éluda point cependant celle-ci :

« Dites-moi au moins, madame, si le capitaine est votre époux ou votre père.

- Il n'est, me répondit-elle en souriant, ni l'un ni l'autre. »

Cela me satisfit, car au fond je n'avais pas besoin d'en savoir

davantage. Le bonhomme s'était endormi ; quand il se réveilla, je leur souhaitai une bonne nuit et j'allai me coucher le cœur plein d'amour et la tête pleine de projets. Je voyais que tout prenait la tournure la plus favorable, et j'étais persuadé de réussir ; car j'avais vingt-trois ans, la plus brillante santé, de l'or et beaucoup d'audace. L'aventure me paraissait d'autant plus délicieuse, qu'en moins de trois ou quatre jours je devais en voir le dénouement.

Le lendemain, de très bonne heure, j'allai chez le comte Dandini, possesseur de la voiture, et en passant devant la boutique d'un orfèvre, j'achetai une paire de bracelets d'or en chaîne de Venise, chacun de cinq aunes de long et d'une finesse rare. C'était un présent que je destinais à Javotte.

Dès que le comte Dandini me vit, il me reconnut. Il m'avait vu chez son père à Padoue, lequel, lorsque j'étais écolier, occupait la chaire des Pandectes. Je lui achetai la voiture, à condition qu'il me l'enverrait par son sellier en bon ordre à une heure après midi.

Après avoir fait cette acquisition, je me rendis chez Franzia, et je comblai Javotte de joie en lui donnant les bracelets. Aucune fille de Césène n'en avait de plus beaux, et au moyen de ce présent j'acquittais ma conscience, car je payais par là quatre fois la dépense que j'avais pu occasionner pendant les dix ou douze jours que j'avais vécu chez son père. Cependant ce ne fut pas là le présent le plus important que je fis à cette famille. Je fis jurer au père de m'attendre, et de ne jamais se fier à de prétendus magiciens pour l'extraction du trésor, quand bien même il serait dix ans sans me revoir ou sans recevoir de mes nouvelles ; car, lui dis-je, d'après la convention que j'ai faite avec les gnomes gardiens, à la première tentative qui sera faite par d'autres que par moi, la caisse qui contient le trésor s'enfoncera du double, c'est-à-dire qu'elle descendra à trente-cinq toises de profondeur, et alors j'aurais moi-même, pour la faire venir à la surface, dix fois plus à faire qu'à présent. Je ne puis pas au juste vous préciser le temps où je reviendrai, car cela dépend de quelques combinaisons dont je ne suis pas le maître ; mais souvenez-vous que c'est bien convenu que votre trésor ne peut être extrait que par moi. J'accompagnai mes conseils d'exécrations qui le menaçaient de la ruine de sa famille entière, s'il ne tenait pas son serment. De cette façon j'ai tout réparé ;

car, loin de duper ce brave homme, je devins son bienfaiteur en le prémunissant contre quelque fourbe qui en aurait plus voulu à ses écus qu'à sa fille. Je ne l'ai jamais plus revu, et il doit être mort ; mais d'après l'impression que je crois avoir faite sur son esprit, ses descendants doivent encore m'attendre ; car le nom de Farussi doit être resté immortel dans cette maison.

Javotte vint m'accompagner jusqu'à la porte de la ville. Là, je l'embrassai cordialement et je sentis que la foudre n'avait eu sur moi qu'une influence passagère ; mais je fus sage, et je m'en félicite encore. Je crus devoir lui dire avant de la quitter, que si je ne revenais pas dans trois mois, sa virginité n'étant plus nécessaire pour mes opérations magiques, je lui conseillais de se marier dès que l'occasion s'en présenterait. Elle versa quelques larmes, mais elle me promit de se régler d'après mes conseils.

Le lecteur trouvera, je l'espère, que je mis noblement fin à mon affaire magique ; je m'en félicite moi-même sans trop oser m'en vanter ; car je pense que si je ne m'étais pas trouvé possesseur d'une bourse bien meublée de sequins, j'aurais fort bien pu ruiner le pauvre Franzia tout en riant. Je ne demanderai pas si tout jeune homme à ma place, ayant de l'esprit et aimant le plaisir, n'en aurait pas fait autant ; mais je prie mes lecteurs de se faire cette question. Quant à Capitani, à qui je vendis la gaine du couteau de saint Pierre un peu plus qu'elle ne valait, j'avoue que je suis encore à m'en repentir ; car d'abord Capitani crut me duper en l'acceptant comme gage, et M. le comte palatin son père l'a de plus appréciée jusqu'à sa mort beaucoup plus qu'il ne l'aurait fait du plus beau diamant du monde. Mort dans cette croyance, il est mort riche, et moi je mourrai pauvre. Que le lecteur juge qui de nous deux fit le meilleur marché. Mais revenons à mes futurs compagnons de voyage.

Dès que je fus de retour à l'auberge, j'arrangeai tout pour notre départ, que je hâtais de tous mes vœux. Henriette n'ouvrait pas la bouche que je ne lui trouvasse une perfection de plus, car son esprit m'enchantait bien plus encore que sa beauté. Il me semblait que le vieux capitaine voyait avec plaisir que je m'occupasse d'elle, et tout semblait m'assurer qu'Henriette voyait avec plaisir les attentions que je lui témoignais ; enfin il me paraissait évident qu'elle ne serait pas fâchée de changer son vieil amant contre moi. J'avais d'autant plus lieu de m'en flatter que je possédais au physique tout ce qui peut constituer un

amant parfait et que j'avais l'air fort riche, quoique je n'eusse point de domestique. Je lui dis que, pour avoir le plaisir de ne pas en avoir, je dépensais le double ; que, me servant moi-même, j'avais toujours la satisfaction d'être servi à mon gré, et que j'avais l'avantage de n'avoir point d'espion à mes trousses ni de voleur privilégié à redouter. Henriette entrait parfaitement dans mes idées, et cela me rendait encore plus amoureux.

L'honnête capitaine hongrois voulut absolument me remettre d'avance le montant des postes jusqu'à Parme. Après dîner, nous partîmes après une dispute de politesses sur les places : il voulait que je me misse près de Henriette dans le fond, mais le lecteur doit sentir combien la place en face me convenait mieux ; aussi, tout en y trouvant mon compte, j'insistai pour me placer sur le strapontin, et j'eus le double avantage de m'en faire un mérite de politesse et de me mettre à même d'avoir constamment et sans gêne l'objet charmant que j'adorais placé sous mes regards.

Mon bonheur aurait été trop grand si je n'avais eu aucune peine à endurer. Mais où trouver des roses sans épines ? Lorsque cette charmante Française disait de ces choses plaisantes qui sortent si naturellement de la bouche des femmes de son pays et que la saillie m'excitait à rire, la figure triste du pauvre Hongrois me faisait pitié, et alors, voulant lui faire partager mon plaisir, j'entreprenais de lui traduire en latin les belles phrases de la spirituelle Henriette ; mais, au lieu d'y réussir, je voyais son visage s'allonger comme si ce que je lui disais lui eût paru maussade. Cela me forçait à convenir avec moi-même que je ne parlais pas aussi bien le latin qu'elle le français ; et cela était vrai. Dans toutes les langues, la dernière chose qu'on en apprend est l'esprit ; or cet esprit n'est jamais si saillant que dans les plaisanteries. Je n'ai commencé à rire à la lecture de Térence, de Plaute et de Martial qu'à l'âge de trente ans.

Quelque chose s'étant dérangé à la voiture, nous arrêtâmes à Forli pour la faire réparer. Après avoir soupé fort gaiement, je passai dans ma chambre pour m'aller coucher, mais plein de l'image d'une femme charmante qui me captivait de plus en plus. Henriette pendant tout le chemin m'avait paru si bizarre, que je ne voulus point coucher dans un second lit qui était dans la même chambre. Je craignais que cette fille n'eût l'idée de

quitter son vieux camarade pour venir se mettre près de moi ; et je ne savais pas comment le brave capitaine aurait pris la plaisanterie. Je voulais, il est vrai, parvenir à la possession de ce charmant objet, mais je voulais que tout se fit à l'amiable, car j'avais un certain respect pour ce brave militaire.

Cette jeune fille n'avait que l'habit d'homme qui la couvrit ; pas la moindre nippe de femme, pas même une chemise. Elle en changeait avec celles du capitaine. Cette situation était si nouvelle pour moi qu'elle me paraissait énigmatique.

Arrivés à Bologne, et animé pendant le souper et par la bonne chère, et par le feu qui s'allumait de plus en plus dans mon cœur, je lui demandai par quelle aventure singulière elle était devenue l'amie de ce brave homme qui semblait beaucoup plus fait pour être son père que son amant.

« Si vous désirez le savoir, me répondit-elle en riant, faites-vous raconter toute l'histoire par lui-même ; mais dites-lui de ne rien omettre. »

Je n'y manquai pas ; et le bon capitaine, après s'être assuré par signes que ce récit ne déplairait pas à l'aimable Française, me parla ainsi :

« Un officier de mes amis ayant eu une commission pour Rome, je pris un congé de six mois et je l'accompagnai.

« J'ai saisi avec grand plaisir l'occasion de voir une ville dont le nom a conservé quelque chose de puissant qui impose par les grands souvenirs qu'il rappelle. Je ne doutais pas que la langue latine n'y fût généralement parlée par la bonne société, et au moins aussi commune qu'en Hongrie. J'ai été cruellement trompé, car personne ne la parle, pas même les ecclésiastiques, qui ne se piquent que de savoir l'écrire, ce que plusieurs font en effet avec beaucoup de pureté. Je m'y suis donc trouvé très embarrassé, et, à l'exception de la vue, mes autres sens y ont été passablement oisifs.

« Il y avait un mois que je m'ennuyais dans cette ancienne reine du monde, lorsque le cardinal Albani donna à mon ami des dépêches pour Naples. Avant son départ, il me recommanda à Son Éminence, et d'une manière si efficace que le cardinal me promit sous peu de jours un paquet pour l'infant duc de Parme, de Plaisance et de Guastalla, me disant en même temps que mon voyage serait payé. Désirant voir le port que les anciens appelaient *Centum cellæ*, aujourd'hui *Civita Vecchia*, j'ai profité

du temps et j'y ai été avec un cicérone qui parlait latin.

« Me trouvant sur le port, je vis descendre d'une tartane un vieil officier et cette jeune fille habillée comme vous la voyez. Elle me frappa ; mais je n'y aurais plus pensé si l'officier ne fut venu se loger, non-seulement à la même auberge où j'étais descendu, mais encore dans un appartement où, sans en avoir la moindre envie, j'étais obligé de plonger mes regards dès que je regardais au travers de ma fenêtre. Le soir, je les vis soupant à la même table en face l'un de l'autre, sans que l'officier lui adressât une seule fois la parole. A la fin du souper, la fille se leva et s'en alla sans que son compagnon détachât ses regards de dessus une lettre qu'il lisait, à ce qu'il me parut, avec beaucoup d'attention. Un quart d'heure après, l'officier ferma les fenêtres, on éteignit la lumière, et on alla sans doute se coucher. Le lendemain matin, levé de bonne heure comme à mon ordinaire, je vis sortir l'officier, et la fille resta seule dans la chambre.

« Je dis à mon cicérone, qui me servait en même temps de domestique, d'aller dire à cette fille habillée en officier que si elle voulait me donner un rendez-vous d'une heure, je lui donnerais dix sequins. Il s'acquitta de la commission et revint me dire qu'elle lui avait répondu en français qu'elle allait partir pour Rome après avoir déjeuné, et que là il me serait facile de trouver le moyen de lui parler. « Je saurai certainement du voiturier, me dit le cicérone, où elle ira loger, et je n'oublierai pas de m'en informer. » Elle partit effectivement avec l'officier, et moi je retournai à Rome le lendemain.

« Le surlendemain de mon retour, le cardinal me remit mes dépêches, adressées à M. Dutillot., ministre du duc, avec un passeport et l'argent nécessaire pour mon voyage, en me disant avec affabilité que je n'avais pas besoin de me presser.

« Je ne pensais plus à la belle aventurière, quand deux jours avant mon départ mon cicérone vint me dire qu'il avait découvert où elle logeait et qu'elle était avec le même officier. Je lui dis de tâcher de la voir et de la prévenir que je devais partir le surlendemain. Elle me fit dire que si je lui faisais savoir l'heure de mon départ, elle se trouverait à deux cents pas hors de la ville et qu'elle monterait en voiture avec moi pour aller plus loin. Trouvant cet arrangement ingénieux, je lui fis dire dans la journée l'heure de mon départ et l'endroit où je l'attendrais hors de la porte du Peuple.

« Elle fut exacte au rendez-vous, et nous ne nous sommes plus quittés depuis. Dès qu'elle fut à côté de moi dans la voiture, elle me fit entendre qu'elle voulait venir dîner avec moi. Vous pouvez deviner la peine que nous eûmes à nous entendre ; mais nous nous devinâmes à force de gestes, et j'acceptai la partie avec plaisir.

« Nous dînâmes gaiement ensemble, parlant quelquefois sans nous comprendre ; mais après le dessert nous nous comprîmes parfaitement. Je croyais la chose finie, mais imaginez ma surprise quand, voulant lui donner les dix sequins, elle les refusa positivement, me faisant fort bien comprendre qu'elle préférait aller à Parme avec moi, qu'elle avait quelque chose à faire dans cette ville et qu'elle ne voulait pas retourner à Rome. L'aventure ne me déplaisant pas, j'y consentis, fâché seulement de ne pouvoir lui faire comprendre que si on venait à la suivre pour la ramener à Rome, je n'étais pas dans le cas de la garantir de cette violence. J'étais fâché aussi que, dans l'ignorance réciproque où nous étions, moi de sa langue et elle de la mienne, je n'eusse aucune conversation à espérer : j'aurais aussi beaucoup aimé à lui entendre conter ses aventures que je suppose intéressantes.

« Vous devinez que j'ignore parfaitement qui elle est. Je sais seulement qu'elle prétend se nommer Henriette, qu'elle est et ne peut être que Française, qu'elle est douce comme un mouton, qu'elle semble avoir reçu une bonne éducation et qu'elle est bien portante. Elle doit avoir de l'esprit et du courage, comme nous avons pu nous en apercevoir, moi à Rome, et vous à Césène, à la table du général. Si elle veut vous conter son histoire et vous permettre de me la traduire en latin, dites-lui qu'elle me fera grand plaisir, car je suis sincèrement son ami ; et je puis vous assurer que j'éprouverai bien de la peine lorsque nous devrons nous quitter à Parme. Dites-lui aussi, je vous prie, que je lui donnerai les trente sequins que j'ai reçus de l'évêque de Césène, et que si j'étais riche, je ne bornerais pas à cela les signes de mon affection et de mon tendre attachement. A présent, monsieur, je vous prie de lui expliquer bien tout cela en français. »

Après lui avoir dit si une grande exactitude dans ma traduction ne lui ferait pas de la peine, et avoir reçu l'assurance qu'au contraire elle la désirait, je lui rendis littéralement tout ce

que le capitaine m'avait dit.

Henriette, avec la plus noble franchise à laquelle une légère teinte de honte donnait un nouveau prix, me confirma la vérité du récit de son ami ; mais elle me pria de lui dire qu'elle ne pouvait le satisfaire touchant les aventures de sa vie. « Dites-lui, je vous prie, que le même principe qui ne me permet pas de mentir, me défend de dire la vérité. Quant aux trente sequins qu'il a l'intention de me donner, veuillez l'assurer que je n'en accepterai pas un seul, et qu'il m'affligerait s'il s'avisait d'insister. Je désire qu'arrivés à Parme il me laisse aller loger seule où bon me semblera, sans s'informer de ce que je puis être devenue, et s'il vient à me rencontrer par hasard, qu'il daigne ajouter à ses bontés en ne faisant point semblant de me reconnaître. »

En achevant cette petite harangue, qu'elle avait débitée avec beaucoup de sérieux et le ton modeste et ferme de la résolution, elle embrassa son vieil ami d'une façon où le sentiment se peignait plus que la tendresse. L'officier, qui ne savait pas à quel propos elle l'embrassait ainsi, fut très mortifié quand je lui eus rendu le discours d'Henriette. Il me pria de lui dire que pour qu'il lui fût possible de lui obéir sans répugnance, il était nécessaire qu'il sût que lorsqu'elle serait dans cette ville elle était sûre d'avoir tout ce qu'il lui fallait pour ses besoins.

« Vous pouvez l'assurer, me dit-elle, qu'il ne doit avoir aucune inquiétude sur mon sort. »

Après cette conversation, aussi tristes les uns que les autres, nous restâmes longtemps les yeux baissés et sans proférer une parole : mais, fatigué de cette situation, je me levai en leur souhaitant une bonne nuit, et je vis la figure d'Henriette tout en feu.

Dès que je fus dans ma chambre, ému par le plus vif sentiment d'amour, de surprise et d'incertitude, je commençai à me parler à moi-même à haute voix, comme je le fais toujours quand je suis profondément pénétré de quelque idée. La pensée muette ne me suffit pas ; il faut que je parle et je mets tant de vivacité et d'action dans ces colloques avec moi-même que je finis par oublier que je suis seul.

L'explication absolue d'Henriette me mettait aux champs. « Qui est donc cette fille, disais-je à l'air, qui mêle les sentiments les plus élevés à l'apparence d'un libertinage cynique ? A Parme, dit-elle,

elle veut rester ignorée, être sa maîtresse ; et je n'ai pas le droit de me flatter qu'elle ne m'imposera pas la même loi qu'elle a imposée à l'officier à qui elle s'est déjà donnée. Adieu mon espoir, mes dépenses et mes illusions ! Mais qui peut-elle être ? Il faut ou qu'elle ait un amant ou un mari à Parme, ou qu'elle appartienne à des parents respectables, ou qu'enfin, par un esprit de libertinage sans bornes et confiant dans ses charmes, elle veuille défier la fortune de la plonger dans l'abîme de l'abjection, dans l'alternative de trouver quelque grand seigneur qui s'attache à son char. Ce serait le projet d'une folle ou d'une personne désespérée, et Henriette ne me semble pas dans ce cas. Elle n'a cependant rien, et comme si elle était pourvue de tout, elle ne veut rien accepter d'un honnête homme qui peut lui offrir et dont à bon droit elle peut recevoir sans rougir, puisqu'elle n'a pas rougi d'avoir pour lui des complaisances que l'amour ne commandait pas.

« Croit-elle qu'il y ait moins de honte à s'abandonner aux désirs d'un homme qu'on ne connaît pas et qui ne peut inspirer un tendre sentiment, qu'à recevoir un présent d'un ami qu'on estime, et surtout au moment de se trouver dans la rue, dépourvue de tout et au milieu d'une ville étrangère dont elle ne connaît pas même la langue ?

« Voudrait-elle par là justifier le faux pas qu'elle a fait avec le capitaine, et lui faire comprendre qu'elle ne s'est livrée à lui que pour échapper à l'officier qui la possédait à Rome ? Mais elle doit être bien sûre que le capitaine ne peut pas avoir une autre idée ; car il se montre trop raisonnable pour qu'on puisse lui supposer l'idée de lui avoir inspiré une vive passion pour en avoir été vu à Civita Vecchia une seule fois au travers d'une fenêtre. Elle pouvait donc avoir raison et se croire justifiée envers lui, mais non pas envers moi ; car avec son esprit, elle devait bien savoir que si elle ne m'avait rien inspiré, je ne serais pas parti avec eux ; et elle ne pouvait ignorer qu'elle n'avait qu'un seul moyen de se faire pardonner. Elle pouvait avoir des vertus, me disais-je ; mais elle n'a pas celle qui doit m'empêcher de prétendre à la seule récompense réelle qu'un homme peut attendre de la femme dont il est épris.

« Si elle croit pouvoir jouer la vertu à mon égard et me rendre sa dupe, je crois mon honneur engagé à lui prouver qu'elle se trompe. »

Après ce monologue qui m'avait encore irrité davantage, je me déterminai à m'expliquer le lendemain matin avant de partir. « Je lui demanderai, me dis-je, les complaisances que son vieux capitaine en a obtenues si facilement, et si elle me les refuse, je m'en vengerai en lui témoignant un froid et profond mépris avant que nous arrivions à Parme. » Il me semblait évident qu'elle ne pouvait me refuser des marques de tendresse vraies ou fausses qu'en affectant une vertu qu'elle n'avait pas ; or, je pensais que, cette vertu n'étant que simulée, je ne devais pas en être le jouet.

Quant à l'officier, j'étais sûr, d'après ce qu'il m'avait dit, qu'il ne trouverait point mauvais que je fisse ma déclaration, car avec un sens droit, il ne pouvait être que neutre.

Satisfait de mes raisonnements et ferme dans ma résolution, je m'endormis. Henriette occupait trop ma pensée pour que son image ne vînt pas m'occuper en songe ; mais ce songe, qui dura toute la nuit, était si fort empreint de vérité, qu'à mon réveil je la cherchais encore à mes côtés ; et mon imagination était si vivement frappée des charmes de cette nuit, que si ma porte n'eût pas été fermée au verrou, je me serais persuadé qu'elle m'avait quitté pendant mon sommeil pour reprendre sa place auprès du bon Hongrois.

A mon réveil, je trouvai que le songe continuel de cette heureuse nuit m'avait rendu fou de cette belle personne ; et cela ne pouvait être autrement. Que le lecteur se figure un pauvre diable qui se couche accablé de fatigue et mourant de faim : il succombe au sommeil, le plus impérieux des besoins, mais il se croit en songe devant une table abondamment servie, et qu'arrive-t-il ? Le résultat nécessaire. Son estomac, plus vif que la veille, ne lui laisse point de repos ; il faut qu'il se satisfasse ou qu'il meure d'inanition.

Je m'habille, déterminé à me rendre certain de la possession de celle qui m'enflammait même avant de monter en voiture. Si je ne réussis pas, me dis-je, je ne vais pas plus loin. Mais pour ne point blesser les convenances et n'avoir rien à me reprocher envers un honnête homme, je sentis qu'il était de mon devoir de m'expliquer préalablement avec mon compagnon de voyage.

Il me semble entendre un de ces lecteurs sensés, calmes et de sang froid, qui ont eu ce qu'on appelle l'avantage d'une jeunesse exempte de fortes passions, ou bien un de ceux que l'âge a rendus sages par force, s'écrier : Peut-on ajouter tant

d'importance à une bagatelle ! L'âge a calmé mes passions en les rendant impuissantes ; mais mon cœur n'a point vieilli et ma mémoire a toute la fraîcheur des jeunes ans : et loin de considérer ces sortes de choses comme de pures bagatelles, lecteur, toute ma peine est de ne pouvoir en faire jusqu'à ma mort la principale affaire de ma vie.

Étant prêt, je passe dans la chambre de mes deux compagnons de voyage, et après leur avoir fait compliment sur leur bonne mine, je dis à l'officier que j'étais fortement amoureux d'Henriette, et je lui demande s'il trouverait mauvais que je tâchasse de lui persuader de devenir ma maîtresse.

« Ce qui l'oblige, ajoutai-je, de vous prier de la laisser dans cette ville sans que vous fassiez semblant de la connaitre ne peut être qu'un amant qu'elle doit espérer d'y trouver ; et je me flatte, si vous me voulez laisser une demi-heure tête à tête, de lui persuader de me sacrifier cet amant. Si elle me refuse, je reste ici ; vous irez à Parme avec elle, et vous laisserez ma voiture à la poste en m'en envoyant un reçu pour que je puisse la retirer à ma volonté.

- Dès que nous aurons déjeuné, me dit le brave capitaine, je sortirai pour aller voir l'Institut et vous resterez seul avec elle. Tâchez de réussir, car je serais ravi qu'en la quittant elle passât en vos mains. Si elle persiste dans la résolution qu'elle a énoncée, je trouverai facilement ici un voiturier et vous garderez votre voiture. Je vous remercie de votre proposition et je vous quitterai avec chagrin. »

Enchanté d'avoir fait la moitié du chemin et de me voir près du dénouement, je demande à ma belle Française si elle était curieuse de voir ce que Bologne renfermait de curieux.

« Je le voudrais volontiers, me dit-elle, si j'avais les habits de mon sexe ; mais, comme je suis, je ne me soucie pas d'aller me montrer à toute la ville.

- Vous ne sortirez donc pas ?

- Non.

- Je vous tiendrai compagnie.

- J'en serai charmée. »

Nous déjeunâmes gaiement, ensuite le capitaine sortit. Dès qu'il fut parti, je dis à Henriette que son ami sortait pour me laisser seul avec elle, parce que je lui avais dit que j'avais besoin d'un tête-à-tête.

« L'ordre que vous lui avez fait donner hier de vous oublier, de ne point s'informer de vous, de ne pas faire semblant de vous connaître quand le hasard le fera vous rencontrer, aussitôt que nous serons arrivés à Parme, me regarde-t-il aussi ?

- Ce n'est pas un ordre que je lui ai donné ; je n'en ai pas le droit et je ne m'oublierais pas à ce point ; ce n'est qu'une prière que je lui ai faite, un service que les circonstances m'ont forcée à lui demander ; et comme il n'a nul droit de me le refuser, je n'ai pas douté un seul instant qu'il ne me l'accordât. Pour ce qui vous regarde, il est certain que je n'aurais pas manqué de vous faire la même prière, si j'avais pu penser que vous eussiez quelques vues sur moi. Vous m'avez donné des marques d'amitié ; mais vous devez sentir que si, d'après les circonstances, les soins que le capitaine voudrait me rendre pouvaient me nuire, les vôtres ne pourraient que me nuire davantage. Puisque vous avez de l'amitié pour moi, vous auriez pu deviner tout ceci.

- Puisque vous savez que j'ai de l'amitié pour vous, vous devez deviner aussi qu'il ne m'est pas possible de vous laisser seule, sans argent, sans moyens, au milieu d'une ville où vous ne pouvez pas même vous faire entendre. Trouvez-vous qu'un homme auquel vous avez inspiré la plus tendre amitié puisse vous abandonner après vous avoir connue, lorsqu'il sait par vous-même la situation où vous êtes ? Si vous le croyez, vous n'avez pas une idée juste de l'amitié, et si cet homme vous accorde ce que vous demandez, il n'est pas votre ami.

- Je suis sûre que le capitaine est mon ami, et vous l'avez entendu : il m'oubliera.

- Je ne sais ni de quelle espèce est l'amitié que ce brave homme peut avoir pour vous, ni quel fonds il peut faire sur son propre pouvoir ; mais je sais que, s'il peut vous faire le plaisir que vous lui avez demandé, son amitié est d'une toute autre nature que la mienne ; car je me crois obligé de vous dire que non-seulement il ne m'est pas possible de vous faire avec facilité le singulier plaisir de vous abandonner dans l'état où je vous vois, mais même que l'exécution de ce que vous désirez m'est impossible si je vais à Parme ; car je vous aime d'une manière telle qu'il faut, ou que vous me promettiez d'être à moi ou que je reste ici. Alors vous irez à Parme seule avec le capitaine, car je sens que si je vous accompagnais plus loin, je deviendrais le

plus malheureux des hommes, soit que je vous visse avec un autre amant, avec un mari ou au sein de votre famille, enfin si je ne pouvais pas vous voir et vivre avec vous. Oubliez-moi, sont deux mots faciles à prononcer ; mais sachez, belle Henriette, que si l'oubli est possible à un Français, un Italien, si j'en juge par moi, n'a pas ce singulier pouvoir. Enfin, Madame, mon parti est pris ; il faut que vous ayez la bonté de vous expliquer maintenant, et me dire si je dois vous accompagner à Parme, ou si je dois rester ici. Répondez oui ou non. Si je reste ici, tout est dit. Je pars demain pour Naples, et je suis certain de me guérir de la passion que vous m'avez inspirée ; mais si vous me dites que je puis vous accompagner à Parme, il faut m'assurer la possession de votre cœur tout entier. Je veux être seul en possession de vos charmes, avec la condition, si vous le voulez, que vous ne me rendrez complètement heureux que quand vous jugerez que je m'en suis rendu digne par mes soins et mes attentions. Choisissez avant que ce trop heureux brave homme rentre. Il sait tout ; je lui ai tout dit.

- Que vous a-t-il répondu ?

- Qu'il serait charmé de vous laisser entre mes mains. Que signifie ce sourire à demi-bouche ?

- Laissez-moi rire, je vous en prie ; car je n'ai de ma vie eu l'idée d'une déclaration d'amour furieuse. Comprenez-vous bien ce que c'est que de dire à une femme, dans une déclaration d'amour qui devrait être vive, mais tendre et douce : « Madame, l'un des deux ; choisissez sur-le-champ ! Ah ! ah ! ah ! »

- Je le comprends à merveille. Cela n'est ni doux, ni galant, ni pathétique, mais c'est passionné. Songez que c'est une affaire sérieuse et que je ne me suis jamais trouvé si pressé. Sentez-vous à votre tour la situation pénible d'un homme amoureux qui se voit dans le moment de devoir prendre un parti qui peut décider même de sa vie ? Veuillez faire attention que malgré tout mon feu, je ne vous manque en rien ; que le parti que je vais prendre, si vous persistez dans votre idée, n'est pas une menace, mais bien un effort héroïque qui doit me rendre digne de toute votre estime. Enfin je vous prie d'observer que nous n'avons pas de temps à perdre. Le mot choisissez ne doit pas vous paraître dur ; au contraire, puisqu'il vous rend l'arbitre de mon sort comme du vôtre. Pour être persuadée que je vous aime, voudriez-vous que je vinsse à vos pieds, comme un benêt,

vous prier en pleurant d'avoir pitié de moi ? Non, madame, cela vous déplairait sans doute et ne me mènerait à rien. Sûr que je suis en état de mériter votre cœur, je vous demande de l'amour et non de la pitié, Allez, quittez-moi, si je vous déplais ; mais laissez-moi partir ; car, si par un sentiment d'humanité vous désirez que je vous oublie, souffrez que j'aille loin de vous me rendre cet effort moins pénible. Si je vous suis à Parme, je ne répondrai pas de moi ; car j'y serais dans une sorte de désespoir. Réfléchissez actuellement ; je vous le demande en grâce, et vous verrez que vous auriez à mon égard un tort impardonnable, si vous me disiez : « Venez à Parme, quoique je vous prie de ne point chercher à me voir. Convenez-vous qu'avec justice vous ne pouvez pas me dire cela ?

- J'en conviens, s'il est vrai que vous m'aimiez.

- Dieu soit loué ! Oui, soyez sûre que je vous aime bien sincèrement. Choisissez donc et prononcez.

- Et toujours sur le même ton ?

- Oui.

- Mais savez-vous que vous avez l'air en colère ?

- Non, car cela n'est pas ; je ne suis que dans une espèce de paroxysme et dans un moment décisif, mais dans une incertitude affreuse. Je dois en vouloir à ma bizarre fortune, et à ces maudits sbires de Césène ; car sans eux je ne vous aurais pas vue.

- Vous êtes donc fâché de m'avoir connue ?

- Eh ! n'ai-je pas bien raison ?

- Point du tout, car je n'ai rien décidé encore.

- Je commence à respirer ; car je gage que vous allez me dire de vous suivre à Parme.

- Oui, venez à Parme. »

## CHAPITRE IX

Je pars heureux de Bologne. - Le capitaine nous quitte à Reggio, où je passe la nuit avec Henriette. - Notre arrivée à Parme. - Henriette reprend les habits de son sexe ; notre bonheur mutuel. - Je retrouve de mes parents, sans me faire connaître.

Le lecteur devine que la scène changea d'aspect et que le mot magique : « Venez à Parme, » fut une heureuse péripétie qui me fit passer du terrible au tendre, du sévère au doux. En effet, je tombai à ses pieds, et lui serrant amoureusement les genoux, je les lui baisai avec tendresse et reconnaissance. Plus de fureur, plus ce ton d'invective qui convient si peu au plus doux des sentiments. Tendre, soumis, reconnaissant, je lui jure de ne lui demander aucune faveur, pas même sa main à baiser, avant d'avoir su mériter son amour. Cette femme divine, agréablement surprise de me voir passé rapidement du ton du désespoir à la plus vive tendresse, me dit d'un air encore plus tendre que le mien de me lever :

« Je suis sûre, me dit-elle, que vous m'aimez, mais croyez aussi que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour m'assurer votre constance. »

Quand bien même elle m'aurait dit qu'elle m'aimait autant que je l'aimais, elle ne m'aurait rien dit de plus ; car ces mots exprimaient tout. Mes lèvres étaient collées sur ses belles mains quand le capitaine rentra. Il nous fit compliment du ton de la meilleure foi du monde, et je lui dis, l'air rayonnant de bonheur, que j'allais commander les chevaux. Je sortis, le laissant avec elle, et bientôt après nous nous mîmes en route, joyeux et contents.

Avant d'arriver à Reggio, l'honnête capitaine me dit qu'il croyait convenable que nous le laissassions aller seul à Parme, qu'en arrivant avec nous il donnerait lieu à des propos, qu'on lui ferait des questions, et qu'enfin on parlerait beaucoup plus de nous que si nous arrivions seuls. Trouvant, Henriette et moi, ses réflexions fort sages, nous nous déterminâmes sur-le-champ à passer la nuit à Reggio et à le laisser aller seul à Parme dans une voiture de poste. Tout étant convenu, sa malle chargée sur la petite voiture qu'on lui fournit, il nous dit adieu et partit en

nous promettant de venir dîner le lendemain avec nous.

La démarche de cet honnête Hongrois dut plaire à mon amie autant qu'à moi, puisque notre délicatesse se trouvait engagée à beaucoup de réserve en sa présence ; car, par suite de notre nouvel arrangement, comment aurions-nous pu nous loger à Reggio ? Henriette en tout honneur n'aurait plus pu partager le lit du capitaine, ni sans blesser sa modestie venir prendre place dans le mien. Nous aurions ri tous trois de cette réserve que nous aurions trouvée ridicule et à laquelle pourtant nous nous serions soumis. L'amour est un petit être ennemi de la honte, quoiqu'il cherche souvent l'obscurité et le mystère ; mais s'il lui donne prise, il se sent avili et dès lors il perd les trois quarts de sa dignité et une grande partie de ses charmes. Il est facile de sentir qu'Henriette, comme moi, ne pouvait être heureuse qu'en éloignant le souvenir de ce brave homme.

Nous soupâmes tête à tête, moi enivré de mon bonheur qui me paraissait trop grand, et pourtant triste ; mais Henriette, qui paraissait triste aussi, n'avait rien à me reprocher. Ce n'était au fond que de l'embarras ; car nous nous aimions, mais nous n'avions pas eu le temps de nous connaître. Nous dîmes peu de choses, mais rien de piquant, rien d'intéressant : nos propos nous paraissaient insipides, et nous nous complaisions dans nos pensées. Nous savions que nous allions passer la nuit ensemble ; mais nous aurions craint d'être indiscrets, si nous en avions fait mention. Quelle nuit ! quelle femme que cette Henriette que j'ai tant aimée ! qui m'a rendu si heureux !

Ce ne fut que trois ou quatre jours après que je me hasardai à lui demander ce qu'elle aurait fait sans le sou, n'ayant aucune connaissance à Parme, dans le cas où j'aurais craint de lui déclarer mon amour et que je fusse parti pour Naples. Elle me répondit qu'elle se serait vraisemblablement trouvée dans le plus affreux embarras, mais qu'elle était sûre que je l'aimais, et qu'elle avait prévu ce qui était arrivé. Elle ajouta que dans l'impatience où elle était de savoir ce que je pensais sur son compte, elle m'avait prié d'interpréter sa résolution à l'officier, sachant qu'il ne pouvait ni s'y opposer ni continuer à vivre avec elle ; qu'enfin, comme elle ne m'avait pas compris dans la prière qu'elle m'avait fait faire au capitaine, elle trouvait impossible que je ne lui demandasse pas si je pouvais lui être de quelque utilité ; et qu'alors elle se serait déterminée d'après les

sentiments qu'elle m'aurait reconnus. Elle finit par me dire que si elle s'était perdue, la faute en était à son époux et à son beau-père, qu'elle appela monstres.

En arrivant à Parme, je continuai à donner à la consigne le nom de Farussi que j'avais à Césène : c'était le nom de famille de ma mère, et Henriette écrivit elle-même : Anne d'Arci, Française. Pendant que nous répondions au commis, un jeune Français leste et avenant vient m'offrir ses services, et me dit qu'au lieu de descendre à la poste, je ferais bien d'aller chez d'Andremont, où je trouverais appartements et cuisine à la française, et les meilleurs vins de France. Voyant que la proposition plaisait à Henriette, je m'y fis conduire, et nous fûmes parfaitement logés. Je pris le domestique à tant par jour et je fis minutieusement mes accords avec le sieur d'Andremont. J'allai moi-même ensuite faire remiser ma voiture.

Je rentrai un instant et ayant dit à mon amie que nous nous reverrions à dîner, et au laquais d'attendre mes ordres à l'antichambre, je sortis seul.

Parme était sous la férule d'un nouveau gouvernement ; j'étais fondé à croire que les espions devaient se trouver partout sous toutes les formes ; je ne voulais pas avoir un laquais à mes trousses qui, peut-être, m'aurait plus nui que servi. J'étais dans la patrie de mon père, où je ne connaissais personne ; mais, quoique seul, j'étais sûr de n'être pas longtemps à m'orienter.

Dès que je fus dans les rues, il me sembla que je n'étais plus en Italie, car tout avait l'air ultramontain. Je n'entendais dans la bouche des passants que du français ou de l'espagnol, et ceux qui ne parlaient point ces langues avaient l'air de se parler à l'oreille. Je courais au hasard, cherchant des yeux un magasin de lingerie, ne voulant point demander où je pourrais en trouver un, et je finis par trouver l'objet de mes recherches.

J'entre, et, m'adressant à une bonne grosse matrone assise au comptoir :

« Madame, lui dis-je, je voudrais faire quelques emplettes.

- Monsieur, je vais envoyer chercher quelqu'un qui parle français.

- C'est inutile ; je suis Italien.

- Que Dieu soit loué ! Car rien n'est si rare aujourd'hui.

- Pourquoi rare ?

- Vous ne savez donc pas que don Philippe est arrivé, et que

Madame de France, son épouse, est en chemin ?

- Je vous en fais mon compliment. Cela doit faire aller le commerce, l'argent doit rouler et l'on doit trouver de tout.

- C'est vrai ; mais tout est cher, et nous ne pouvons pas nous faire à ces nouvelles mœurs. C'est un mauvais mélange de liberté française et de gêne espagnole qui nous fait tourner la tête. Quel linge désirez-vous ?

- Avant tout je dois vous avertir que je ne marchande pas ; ainsi prenez garde à vous. Si vous me surfaites, je ne viendrai plus. Il me faut de belle toile pour vingt-quatre chemises de femme, du basin pour des jupons et des corsets, de la mousseline, de la batiste pour des mouchoirs, et d'autres articles que je voudrais bien que vous eussiez : car, étant étranger, Dieu sait dans quelles mains je vais tomber.

- Vous ne tomberez qu'en de bonnes mains, si vous voulez me donner votre confiance.

- Je juge que vous la méritez ; je me livre donc à vous. Il faut aussi me trouver des couturières qui travailleront dans la chambre même de la dame qui a besoin de se faire faire rapidement tout ce qui lui est nécessaire.

- Et des robes ?

- Des robes aussi, des bonnets, mantelets, enfin tout ; car figurez-vous qu'elle est nue.

- Si elle a de l'argent, je vous réponds qu'elle aura tout ce qu'elle peut désirer. Est-elle jeune ?

- Elle a quatre ans de moins que moi et elle est ma femme.

- Ah ! que Dieu vous bénisse. Vous avez des enfants ?

- Non, ma chère dame, mais cela viendra, car nous travaillons en conséquence.

- Cela s'entend. Que je suis contente ! Allons, monsieur, je vais envoyer chercher la perle des couturières. En attendant, amusez-vous à choisir. »

Je pris ce qu'elle avait de mieux, je la payai, et dans ces entrefaites, la couturière étant arrivée, je donnai à la marchande mon adresse en la priant de m'envoyer des étoffes, et je dis à la couturière et à sa fille qui était venue avec elle de me suivre. Elles prirent le linge que j'avais acheté, et nous partîmes. Chemin faisant, j'achetai des bas de soie et de fil, et je fis monter un cordonnier qui demeurait à côté de l'hôtel.

Voilà un moment délicieux ! Henriette, que je n'avais

prévenue de rien, regarde tout cela avec un air de satisfaction parfaite, mais sans aucune de ces démonstrations qui décèlent l'intérêt, me prouvant sa reconnaissance par les éloges délicats qu'elle me donne sur le choix et la beauté des articles que j'avais achetés. Point d'augmentation de gaieté à cause de cela, mais un air de tendresse qui valait toute la reconnaissance.

Le valet de louage était entré à la suite des couturières ; Henriette lui dit avec douceur de sortir et d'attendre pour entrer qu'on l'appelât. La couturière se met à l'ouvrage, le cordonnier prend mesure, et je lui dis de nous aller chercher des pantoufles. Un quart d'heure après il revient, et voilà le valet de louage qui rentre avec lui sans qu'on l'eût appelé. Le cordonnier, qui parlait français, faisait à Henriette des contes à faire rire, quand elle l'interrompit pour demander au domestique qui se tenait familièrement dans la chambre ce qu'il voulait.

« Rien, madame, je ne suis ici que pour recevoir vos ordres.

- Ne vous ai-je pas dit que quand on aura besoin de vous, on vous appellera ?

- Je voudrais savoir lequel des deux est mon maître ?

- Aucun, lui dis-je en riant. Voilà votre journée, et partez. »

Le cordonnier, voyant que madame ne parlait que français, lui offrit un maître de langue.

« De quel pays est-il ? demanda Henriette.

- Il est Flamand, madame, dit maître saint Crépin ; et c'est un savant d'à peu près cinquante ans. C'est, dit-on, un homme très vertueux. Il prend trois livres de Parme par leçon d'une heure, et le double pour deux heures, et il se fait payer par leçon.

- Mon ami, me dit Henriette, veux-tu que je prenne ce maître ?

- Je t'en prie, ma chère ; cela t'amusera. »

Le cordonnier sortit en promettant de lui envoyer le Flamand le lendemain matin.

Les couturières allaient leur train : tandis que la mère coupait, la fille cousait ; mais, une seule ne pouvant pas faire beaucoup de besogne, je dis à la mère qu'elle me ferait plaisir de nous procurer une seconde ouvrière qui parlât français.

« Vous l'aurez, me dit-elle, aujourd'hui même. »

En même temps elle m'offrit son fils pour nous servir.

« Vous n'aurez, me dit-elle, ni un voleur ni un espion auprès de vous, et il s'explique passablement en français.

- Je crois, mon ami, me dit Henriette, que nous ferions bien

de le prendre. »

C'en était assez pour que j'y consentisse, car pour un homme qui aime, le moindre désir de l'objet aimé est un ordre suprême. La mère alla le chercher et la couturière semi-française vint en même temps : c'était un soulagement, un vrai passe-temps pour ma déité.

Le fils de la maîtresse couturière était un jeune homme de dix-huit ans, assez instruit, doux, modeste et d'une physionomie agréable. Je lui demandai son nom, il me répondit qu'il s'appelait Caudagna.

Le lecteur sait que mon père était Parmesan, et il n'a pas oublié peut-être qu'une de ses sœurs avait épousé un Caudagna.

« Il serait plaisant, me dis-je à moi-même, que cette couturière fût ma tante et mon valet mon cousin germain ! Taisons-nous. »

Henriette me demanda si je voulais que cette couturière dînât avec nous.

« Je te supplie, mon adorable Henriette, de ne point me mortifier à l'avenir en faisant dépendre ces petites choses de mon consentement. Sois sûre, ma tendre amie, que mon approbation précédera, s'il est possible, tes moindres actions. »

Elle sourit et me remercia. Tirant alors une bourse de ma poche, je lui dis :

« Tiens, voilà cinquante sequins, et paye toi-même toutes les petites dépenses que tu auras besoin de faire et que je n'aurais pas l'esprit de deviner. »

Elle l'accepta, en m'assurant que je lui faisais un grand plaisir.

Un moment avant de nous mettre à table, voilà le bon capitaine hongrois qui vient. Henriette court l'embrasser en l'appelant son cher papa, et moi j'imitai son exemple en l'appelant mon ami. Ma chère épouse le pria de venir dîner tous les jours avec nous. Ce brave militaire, voyant toutes ces femelles à travailler pour Henriette, éprouvait une satisfaction extrême qui se peignait vivement dans tous ses traits : il se félicitait d'avoir si bien placé son aventurière, et il fut au comble de la joie quand je lui dis que je lui devais mon bonheur.

Nous dînâmes délicatement et joyeusement. Je m'aperçus qu'Henriette était friande et mon vieil officier gourmet. Je n'étais pas mal l'un et l'autre et je me sentais en état de leur tenir tête. Ainsi, voulant goûter de plusieurs vins excellents que

M. d'Andremont m'avait vantés avec raison, nous fîmes un très joli dîner.

Mon jeune domestique me plut par le respect avec lequel il servait tout le monde, et sa mère aussi bien que ses maîtres. Sa sœur et l'autre couturière avaient dîné seules.

Au dessert, on nous annonça la marchande lingère avec une autre femme, et une marchande de modes qui parlait français. L'autre avait des échantillons pour toutes sortes de robes. Je laissai Henriette commander les bonnets, les coiffes, les garnitures, etc., qu'elle voulut ; mais pour le choix des robes, je voulus absolument m'en mêler, me conformant cependant au goût de mon adorable amie.

Je la forçai de choisir pour quatre robes, et je sens que je lui dus de la reconnaissance pour la complaisance qu'elle eut de les accepter : car plus je captivais le cœur de cette femme charmante, et plus je sentais que j'ajoutais à mon bonheur. Nous passâmes ainsi la première journée, pendant laquelle il n'était pas possible de faire plus que nous ne fîmes.

Le soir, soupant tête à tête, il me sembla découvrir quelque nuage de tristesse sur sa jolie figure ; je le lui dis.

« Mon ami, me répondit-elle avec un son de voix qui allait au cœur, tu dépenses beaucoup d'argent pour moi, et si c'est pour que je t'aime davantage, je te préviens qu'il est perdu ; car je ne t'aime pas plus qu'avant-hier, mais je t'aime de toute mon âme. Tout ce que tu fais au delà du simple nécessaire ne saurait me faire plaisir que parce que je vois de plus en plus combien tu es digne de moi ; mais, pour te chérir comme tu le mérites, je n'ai pas besoin de cette conviction.

- Je le crois, ma chère amie, et je me félicite de mon bonheur, si tu sens que ta tendresse ne puisse s'augmenter. Mais, à ton tour, lemme adorable, sache que je n'en agis ainsi que pour t'aimer, s'il m'est possible, plus que je ne fais. Je désire te voir briller dans les atours de ton sexe ; et si j'éprouve un seul sentiment pénible, c'est de ne pas pouvoir te faire briller autant que tu le mérites. Si cela te fait plaisir, mon amie, ne dois-je pas en être enchanté ?

- Tu ne dois pas douter que cela ne me fasse grand plaisir ; et d'une certaine façon, puisque tu as dit que je suis ta femme, tu as raison ; mais si tu n'es pas très riche, tu sens les reproches que je dois me faire.

- Ah ! mon ange, laisse-moi, je t'en supplie, me croire riche et crois toi-même qu'il est impossible que tu puisses être la cause de ma ruine. Tu n'es née que pour mon bonheur. Pense seulement à ne jamais me quitter et dis-moi si je puis l'espérer.

- Je le désire, mon tendre ami ; mais qui peut compter sur l'avenir ? Es-tu libre ? Dépends-tu de quelqu'un ?

- Je suis libre dans toute l'acception du mot, et je ne suis qu'en ta seule et précieuse dépendance.

- Je t'en félicite, et mon âme en jouit ; personne ne peut t'arracher à moi ; mais, hélas ! tu sais que je ne puis pas en dire autant. Je suis sûre qu'on me cherche, et je sais que l'on aura facilement le moyen de m'avoir, si l'on vient à me découvrir. Hélas! si l'on vient à m'arracher de tes bras, je sens quel sera mon malheur.

- Tu me fais trembler. Peux-tu craindre ce malheur ici ?

- Non, à moins que je ne sois vue par quelqu'un qui me connaisse.

- Est-il vraisemblable que ce quelqu'un soit à Parme ?

- Cela me paraît difficile.

- N'alarmons donc pas notre tendresse par une crainte qui, je l'espère, ne se vérifiera pas. Surtout, aimable amie, sois gaie comme tu l'étais à Césène.

- Je veux l'être franchement, mon ami, car à Césène j'étais malheureuse, et je suis heureuse à présent. Ne crains pas de me trouver triste ; car la gaieté est le fond de mon caractère.

- Je crois qu'à Césène tu devais craindre à chaque instant d'être rejointe par l'officier que tu as abandonné à Rome.

- Point du tout. C'était mon beau-père, qui, j'en suis sûre, n'a pas fait la moindre démarche pour savoir où je suis allée. Il ne peut qu'avoir été bien aise d'être débarrassé de moi. Ce qui me rendait malheureuse était de me voir à la charge d'un homme que je ne pouvais pas aimer, avec lequel même je ne pouvais pas échanger une pensée. Ajoute à cela que je ne pouvais pas m'imaginer que je fisse son bonheur ; car je ne lui avais inspiré qu'une fantaisie qu'il avait appréciée dix sequins. Je devais sentir que depuis que cette fantaisie était satisfaite, elle n'avait pas dû renaître à son âge et que je ne pouvais que lui être à charge, car il était évident qu'il n'était pas riche. Une considération pitoyable ajoutait encore à ma peine secrète. Je me croyais obligée à lui faire des caresses, et, de son côté,

croyant peut-être de son devoir de me les rendre, j'avais peur qu'il ne sacrifiât sa santé, et cette idée faisait mon supplice. N'ayant point d'amour l'un pour l'autre, nous nous gênions par une sotte politesse. Nous prodiguions à ce que nous croyons une honnête convenance ce qui n'est dû qu'à l'amour. Ce qui me gênait encore beaucoup, c'est que je rougissais que l'on pût supposer que cet homme me tint pour son profit ; et cependant, quand j'y pensais, je trouvais que le jugement, tout faux qu'il aurait été, n'aurait pas manqué d'une certaine vraisemblance. C'est à ce sentiment sans doute que tu dois ma retenue ; car je craignais que si tu pouvais lire dans mes regards l'impression que tu m'avais faite, tu ne conçusses de moi cette outrageante idée.

- Ce ne fut donc pas par un sentiment d'amour-propre ?

- Non, je te l'avoue ; car tu ne pouvais porter sur moi que le jugement que je méritais. J'ai fait la folie que tu sais parce que mon beau-père allait me mettre dans un couvent, ce qui n'était nullement de mon goût. Du reste, mon ami, permets-moi de ne point te confier mon histoire.

- Je respecte ton secret, mon ange ; ne crains pas mon importunité à cet égard. Aimons-nous seulement et ne souffrons pas que la crainte de l'avenir vienne troubler notre félicité actuelle. »

Le lendemain, après la nuit la plus heureuse, je me trouvai plus amoureux que la veille, et nous passâmes ainsi trois mois dans un enivrement de bonheur.

A neuf heures, le maître de langue italienne se fit annoncer. Je vis un homme à mine respectable, poli, modeste, parlant peu, mais bien réservé dans ses réponses et instruit dans l'ancien goût. Nous causâmes, et la première chose qui me fit rire fut que, d'un air de bonne foi, il me dit qu'un chrétien ne pouvait admettre le système de Copernic que comme une savante hypothèse. Je lui répondis que ce système ne pouvait être que celui de Dieu, puisqu'il était celui de la nature, et que l'Écriture sainte n'était pas le livre dans lequel les chrétiens pouvaient apprendre la physique.

Il fit un sourire dans lequel je lus Tartufe, et s'il ne s'était agi que de moi, j'aurais éconduit le pauvre homme ; mais, s'il pouvait amuser Henriette et lui enseigner la langue italienne, c'était tout ce que je voulais de lui. Ma chère épouse lui dit

qu'elle lui donnerait chaque jour six livres pour deux heures de leçon : la livre de Parme vaut cinq sous de France ; ainsi ses leçons n'étaient pas chères. Elle prit ce jour-là sa première leçon, à la fin de laquelle elle lui donna deux sequins pour qu'il lui achetât quelques romans dont la réputation fût faite.

Pendant que ma chère Henriette prenait sa leçon, je m'amusai à causer avec la couturière pour m'assurer si nous étions parents.

« Quel métier, lui dis-je, fait votre mari ?

- Il est maître d'hôtel chez le marquis Sissa.

- Votre père vit-il ?

- Non, monsieur ; il est mort.

- Quel était son nom de famille ?

- Scotti.

- Et votre mari a-t-il père et mère ?

- Son père est mort, mais sa mère vit encore avec le chanoine Casanova, son oncle. »

Il ne m'en fallut pas davantage. Cette bonne femme était ma cousine à la mode de Bretagne, et ses enfants étaient mes neveux issus de germains. Ma nièce Jeanneton n'était pas jolie, mais elle avait l'air d'une bonne fille : je continuai à faire jaser la mère.

« Les Parmesans sont-ils contents d'être devenus sujets d'un prince espagnol ?

- Contents ? Il faudrait être faciles à contenter, car nous sommes dans un vrai labyrinthe ; tout est bouleversé : nous ne savons plus où nous en sommes. Heureux temps où régnait la maison Farnèse ! tu n'es plus. Je fus avant-hier à la comédie, où Arlequin faisait rire tout le monde à gorge déployée. Eh bien ! devinez : don Philippe, qui est notre nouveau duc, et qui aurait bien pu rester dans son Espagne, faisait tous ses efforts pour s'empêcher de rire ; et quand il était forcé de pouffer, il mettait son visage dans son chapeau pour qu'on ne le vît pas ; car on dit que le rire déconcerte la grave et raide contenance d'un infant d'Espagne, et que s'il ne cachait pas sa joie il serait déshonoré à Madrid. Que dites-vous de ça ? Est-ce que ces mœurs peuvent nous convenir, à nous qui rions si volontiers ! Oh ! le bon duc Antoine, devant Dieu soit son âme ! était certainement un tout aussi grand prince que lui, et il ne cachait pas à ses sujets qu'il était content ; car il riait quelquefois de si bon cœur qu'on

l'entendait dans la rue. Nous sommes réduits à une confusion incroyable, et depuis trois mois il n'y a plus personne à Parme qui sache l'heure qu'il est.

- Est-ce qu'on a détruit les horloges ?

- Non, mais depuis que Dieu a fait le monde, le soleil s'est toujours couché à vingt-trois heures et demie, et à vingt-quatre on a sonné l'*Angelus* : tous les honnêtes gens savaient qu'à cette heure-là on allumait la chandelle. Actuellement, c'est inconcevable ; le soleil est devenu fou, car il se couche tous les jours à une heure différente. Nos paysans ne savent plus à quelle heure ils doivent venir au marché. On appelle cela un règlement ; mais savez-vous pourquoi ? C'est parce qu'à présent tout le monde sait qu'on dîne à douze heures. Beau règlement, ma foi ! Au temps des Farnèse, on mangeait quand on avait appétit, et cela valait bien mieux. »

Je trouvai ce raisonnement singulier sans doute, mais raisonnable dans la bouche d'une personne du peuple ; car en effet il me paraît qu'un gouvernement ne devrait jamais détruire violemment des coutumes enracinées par une longue suite d'années, et que les erreurs innocentes ne doivent être détruites que par degrés.

Henriette n'avait point de montre, je voulus me procurer la jouissance de lui en donner une et je sortis pour cet objet ; mais après en avoir acheté une fort belle, je pensai à des boucles d'oreilles, à un éventail et à une foule de jolis colifichets, et j'en fis également l'acquisition. Elle reçut tous ces dons de l'amour avec une tendresse délicate qui me fit éprouver une grande jouissance. Son maître était encore avec elle lorsque je rentrai.

« J'aurais pu, me dit-il, enseigner à madame la héraldique (alors science très-importante), la géographie, l'histoire et la sphère ; mais elle sait tout cela. Madame a reçu une éducation très soignée. »

Ce maître s'appelait Valentin de La Haye. Il me dit qu'il était ingénieur et professeur de mathématiques. J'aurai beaucoup à parler de lui dans ces *Mémoires*, et mon lecteur le connaîtra mieux par ses actions que par le portrait que je pourrais lui en faire ; je dirai seulement en passant que c'était un digne élève d'Escobar, un vrai tartufe.

Nous dînâmes joyeusement avec notre Hongrois, Henriette toujours habillée en officier ; mais il me tardait de la voir en

femme. On devait lui apporter une robe le lendemain ; elle avait déjà des jupons et des chemises.

Henriette pétillait d'esprit et de finesse. La marchande de modes, qui était Lyonnaise, entra le matin en disant :

« Madame et monsieur, j'ai l'honneur de vous souhaiter le bonjour.

- Pourquoi, lui dit mon amie, ne dites-vous pas monsieur et madame ?

- J'ai toujours vu que dans le monde on fait les premiers honneurs aux dames.

- Mais de qui ambitionnons-nous ces honneurs ?

- Des hommes, sans doute.

- Et vous ne voyez pas que les femmes se rendent ridicules si elles n'accordent pas aux hommes ce qu'elles en exigent ? Pour qu'ils ne manquent jamais à la politesse à notre égard, ayons soin de leur en donner l'exemple.

- Madame, dit la fine Lyonnaise, je crois votre leçon excellente et j'en profiterai : Monsieur et madame, je suis votre servante. »

Cette controverse féminine me mit en gaieté.

Ceux qui croient qu'une femme ne suffit pas pour rendre un homme heureux pendant toutes les vingt-quatre heures du jour, n'ont jamais possédé une Henriette. Le bonheur qui me remplissait, je puis m'exprimer ainsi, était bien plus parfait quand je m'entretenais avec elle que lorsque je la tenais entre mes bras. Elle avait beaucoup lu, elle avait beaucoup de tact et de goût naturel ; son jugement était sûr, et, sans être savante, elle raisonnait comme un géomètre, avec abandon, sans prétention ; et partout elle mêlait cette grâce naturelle qui donne du charme à tout. Comme elle n'avait aucune prétention à l'esprit, quand elle disait quelque chose d'important, elle l'accompagnait d'un sourire qui lui donnait le vernis de la frivolité, en le mettant à la portée de tout le monde. Par là elle donnait de l'esprit même à ceux qui en avaient le moins et elle captivait tous les cœurs. Une beauté sans esprit n'offre à l'amour que la jouissance matérielle de ses charmes ; tandis qu'une laide spirituelle captive par les charmes de son esprit et finit par ne rien laisser désirer à l'homme qu'elle captive. Que ne devais-je donc pas être en possédant Henriette ? Heureux au point de ne pouvoir pas apprécier mon bonheur !

Qu'on demande à une beauté sans esprit si elle ferait

volontiers l'échange d'une petite portion de ses attraits contre une dose suffisante d'esprit. Si elle ne dissimule pas, elle dira : Non, je suis contente de celui que j'ai. Mais pourquoi est-elle contente ? Parce qu'elle ne sent pas ses besoins. Qu'on demande à une laide spirituelle si elle voudrait changer son esprit contre la beauté. Elle n'hésitera pas à dire non. Pourquoi ? C'est que, connaissant son esprit, elle sait qu'il lui tient lieu de tout.

La femme d'esprit qui n'est pas faite pour rendre un homme heureux, c'est la femme savante. La science est déplacée dans une femme, car elle fait du tort à la douceur de son caractère, à l'aménité, à cette douce timidité qui donne tant de charmes au beau sexe ; et d'ailleurs une femme n'a jamais porté le savoir au delà de certaines bornes, et la jaserie des femmes savantes n'en impose qu'aux sots. Il n'y a pas eu une seule grande découverte faite par une femme. Le sexe manque de cette vigueur que le physique prête au moral ; mais dans le raisonnement simple, dans la délicatesse du sentiment, enfin dans ce genre de mérite qui tient plus du cœur que de l'esprit, les femmes nous sont bien supérieures.

Lancez un sophisme à la tête d'une femme d'esprit ; elle ne le développera pas, mais elle n'en sera point la dupe ; et si elle ne vous le dit pas, elle vous laissera deviner qu'elle le rejette. L'homme, au contraire, qui le trouve insoluble, finit par le prendre à la lettre, et sous ce rapport la femme savante est parfaitement homme. Quel fardeau pénible à supporter qu'une Mme Dacier ! Que Dieu en préserve tout homme de bien !

Lorsque la faiseuse de robes vint, Henriette me dit que je ne devais pas assister à sa métamorphose, et m'engagea à m'aller promener jusqu'à ce qu'elle fût redevenue elle-même. J'obéis ; car, quand on aime, faire la moindre volonté de l'être adoré est un véritable redoublement de bonheur.

Ma promenade étant sans but déterminé, j'entrai chez un libraire français et j'y fis la connaissance d'un bossu spirituel ; et ici je dois dire que rien n'est si rare qu'un bossu sans esprit : j'en ai fait l'expérience dans tous les pays. Ce n'est pas l'esprit qui donne la bosse ; car, Dieu merci, tous les gens spirituels ne sont pas bossus, mais on peut soutenir en thèse générale que la bosse donne l'esprit ; car le petit nombre de bossus qui n'en ont pas ou qui n'en ont que peu ne détruit pas la règle. Celui dont il est question s'appelait Dubois-Chateleraux. C'était un graveur

habile, et il était directeur de la Monnaie de l'infant duc de Parme, quoique ce petit souverain n'eût aucun hôtel des monnaies.

Je passai une heure avec ce spirituel bossu, qui me fit voir plusieurs de ses productions en gravure ; ensuite je rentrai à l'hôtel, où je trouvai notre Hongrois qui attendait qu'Henriette fût visible. Il ne savait pas qu'elle allait nous recevoir en costume de femme. La porte s'ouvre et une femme charmante nous accueille par une révérence pleine de grâce, aussi éloignée de la raideur que de la liberté que donne l'habit militaire. Son aspect nous déconcerta : nous manquions réellement de contenance. Elle nous invite à nous asseoir à ses côtés, regarde le capitaine d'un œil plein d'amitié et me serre la main avec une tendresse pleine d'expression et de sentiment, mais sans ces dehors de familiarité qu'un jeune officier peut se permettre sans nuire à l'amour, et qui ne sauraient convenir à une femme bien élevée. Son maintien noble et décent me força à me mettre à l'unisson sans me faire aucune contrainte, car elle ne jouait pas un rôle, et en reprenant son naturel il ne m'était pas difficile de me conformer à ses manières.

Je la contemplais avec une sorte d'admiration, et, pressé par un sentiment dont je ne cherchais pas à me rendre compte, je lui pris la main pour la lui baiser ; mais, avant que je pusse la porter à mes lèvres, elle me livra sa belle bouche, et jamais baiser ne m'a semblé si délicieux.

« Ne suis-je donc pas toujours la même ? me dit-elle d'un ton plein de sentiment.

- Non, ma divine amie, et c'est si vrai que vous ne l'êtes plus à mes yeux, qu'il m'est impossible de vous tutoyer. Vous n'êtes plus ce jeune officier spirituel, mais libre, qui répondit à madame Querini que vous jouiez au pharaon, que vous teniez la banque, mais que le gain était si petit qu'il ne valait pas la peine d'en parler.

- Il est certain qu'avec mon costume de femme je n'oserais pas répéter ces paroles. Cependant, mon ami, je n'en suis pas moins ton Henriette, cette Henriette qui a fait dans sa vie trois folies, dont, sans toi, la dernière m'aurait perdue, mais que j'appelle charmante, puisqu'elle est cause que je t'ai connu. »

Ces paroles me pénétrèrent si fort, que j'étais au moment de me jeter à ses pieds pour lui demander pardon de ne l'avoir pas

plus respectée ; mais Henriette, qui voyait mon état et voulant finir cette scène pathétique, se mit à secouer notre pauvre capitaine qui avait l'air d'une statue, comme s'il avait été pétrifié. Il avait honte d'avoir traité en aventurière une femme de cette sorte, car il jugeait qu'il était impossible qu'il fût sous l'empire d'une illusion. Il la regardait avec une espèce de confusion, lui faisant des révérences respectueuses comme par réparation. Pour elle, elle paraissait lui dire, mais sans l'ombre du reproche : « Je suis bien aise que vous jugiez que je vaux plus de dix sequins. »

Nous nous mîmes à table, et dès ce moment elle en fit les honneurs avec toute l'aisance qui en prouve l'habitude. Elle traita le capitaine en ami respectable, et moi en époux chéri. Le capitaine me pria de lui dire que s'il l'avait vue ainsi à Civita-Vecchia en sortant de la tartane, il ne se serait jamais avisé de lui envoyer son cicerone.

« Oh ! dites-lui que j'en suis bien persuadée. Mais il est bien singulier qu'une petite robe de femme en impose plus qu'un uniforme.

- N'en veuillez pas, de grâce, à cet uniforme, puisque je lui dois mon bonheur.

- Oui, me dit-elle avec le plus aimable sourire, comme moi aux sbires de Césène. »

Nous restâmes longtemps à table à nous entretenir de propos charmants qui tous avaient trait à notre bonheur mutuel ; et ce ne fut que la gêne que semblait éprouver l'honnête Hongrois qui nous fit mettre fin à nos gentillesses et à notre dîner.

## CHAPITRE X

Je prends une loge à l'Opéra, malgré la répugnance d'Henriette. - M. Dubois vient chez nous, il y dîne ; tour d'espièglerie que lui joue mon amie. - Raisonnement d'Henriette sur le bonheur. - Nous allons chez Dubois ; merveilleux talent que mon épouse y déploie. - M. Dutillot. - Superbe fête que donne la cour dans ses jardins ; fatale rencontre que nous y faisons. - J'ai une entrevue avec M. d'Antoine, favori de l'infant.

Le bonheur dont je jouissais était trop parfait pour être durable : il devait m'être ravi. Mais n'anticipons pas sur les événements.

Madame de France, épouse de l'infant don Philippe, étant arrivée, je dis à Henriette que j'allais louer une loge à l'Opéra et que nous irions tous les jours. Elle m'avait dit plusieurs fois que la musique était sa passion dominante, et je ne doutais pas que mon projet ne fût accueilli avec joie. Elle n'avait pas encore vu d'opéra italien, et elle devait être curieuse de connaître cette partie de la célébrité du pays. Cependant qu'on devine ma surprise à cette exclamation :

« Comment, mon ami ! tu veux que nous allions tous les jours à l'Opéra ?

- Je pense, mon amie, que si nous n'y allions pas, nous donnerions sujet à la médisance. Malgré cela, si tu n'y vas pas avec plaisir, tu sais que rien ne t'y oblige : ne te gêne pas, car je préfère tes doux entretiens dans cette chambre au plus beau concert des anges.

- Je suis folle de la musique, mon tendre ami ; mais je ne puis m'empêcher de trembler à la seule idée de sortir.

- Si tu trembles, je frissonne ; mais il faut aller à l'Opéra ou partir d'ici : allons à Londres ou quelque autre part. Ordonne, je suis prêt à faire tout ce que tu voudras.

- Prends une loge qui ne soit pas trop exposée.

- Tu me ravis ! et tu seras satisfaite. »

Je pris une loge au second rang ; mais, le théâtre étant petit, il était difficile qu'une jolie femme y restât inaperçue. Je le lui dis.

« Je ne crois pas, me répondit-elle, que je coure quelque danger : car dans la liste des étrangers que tu m'as donnée à

lire, je n'ai trouvé aucun nom qui me soit connu. »

Ainsi Henriette vint à l'Opéra, sans rouge et la loge sans bougie. C'était un opéra buffa dont la musique, de Buranello, était excellente et les acteurs fort bons.

Mon amie ne se servit de sa lorgnette que pour regarder les acteurs, et personne ne fit attention à nous. Le finale du second acte lui ayant beaucoup plu, je le lui promis, et je m'adressai à Dubois pour me le procurer. Croyant qu'Henriette jouait du clavecin, je lui en offris un, mais elle me dit qu'elle n'avait jamais appris cet instrument.

La quatre ou cinquième fois que nous allâmes à l'Opéra, M. Dubois vint dans notre loge, et comme je ne voulais pas le présenter à mon amie, je me contentai de lui demander en quoi je pouvais lui être utile. Il me présenta alors la musique que je lui avais demandée ; je lui en payai la valeur en le remerciant de son obligeance. Nous trouvant en face de la loge ducale, je lui demandai par manière d'acquit s'il avait gravé Leurs Altesses. Il me répondit qu'il avait déjà fait deux médailles, et je le priai de me les apporter en or. Il m'en fit la promesse, après quoi il sortit. Henriette ne l'avait seulement pas regardé ; et c'était dans l'ordre, puisque je ne le lui avais pas présenté ; cependant on nous l'annonça le lendemain pendant que nous étions à table. M. de La Haye, qui dînait avec nous, commença par nous faire compliment sur la connaissance que nous en avions faite, et, dès qu'il fut entré, il le présenta à son élève. Il était naturel qu'Henriette alors lui fît accueil, et elle s'en acquitta à merveille.

Après l'avoir remercié du spartito, elle le pria de vouloir bien lui procurer quelques autres airs, et l'artiste accueillit cette prière comme une faveur qui lui faisait grand plaisir.

« Monsieur, me dit Dubois, j'ai pris la liberté de venir vous montrer les médailles que vous m'avez demandées ; les voici. »

Sur l'une se trouvaient l'infant et son épouse ; l'autre ne portait que l'effigie de don Philippe. Ces deux médailles étaient d'un travail achevé, et ce fut avec justice que nous en fîmes l'éloge.

« L'ouvrage est impayable, lui dit Henriette, mais on peut troquer l'or.

- Madame, lui répondit modestement l'artiste, elles pèsent seize sequins. »

Elle les lui compta de suite en l'invitant à venir une autre fois

au moment de la soupe. Pendant ce temps on avait servi le café, et Henriette l'engagea à le prendre avec nous. Au moment de mettre du sucre dans sa tasse, Henriette lui demanda s'il l'aimait doux.

« Votre goût, madame, lui dit le galant bossu, sera certainement le mien.

- Vous avez donc deviné que je le prends toujours sans sucre ; je suis bien aise que vous partagiez ce goût avec moi. »

En disant cela, elle lui présente gracieusement la tasse sans sucre ; sert ensuite de La Haye et moi en nous sucrant copieusement ; puis elle remplit sa propre tasse à l'instar de celle de Dubois. J'avais peine à ne pas pouffer ; car ma maligne Française, qui prenait le café à la manière de Paris, c'est-à-dire fort doux, prenait sa tasse amère avec un air de volupté qui forçait le directeur de la Monnaie à faire bonne mine à mauvais jeu. De son côté, le fin bossu, puni de son fade compliment, ne fut pas en reste, et vantant la bonté du café, il alla jusqu'à dire que c'était ainsi qu'il fallait le prendre pour déguster délicieusement l'arome de ces précieuses fèves.

Dès que Dubois et de La Haye furent sortis, nous nous mîmes à rire de l'espièglerie.

« Mais, lui dis-je, tu seras la première victime de ta malice ; car quand il dînera ici tu seras obligée de continuer ton rôle pour ne pas te trahir.

- Il me sera facile, me dit-elle, de trouver un moyen de prendre mon café bien sucré et de continuer à lui faire boire la coupe d'amertume. »

Au bout d'un mois Henriette parlait l'italien avec facilité, et elle le devait plus à l'exercice habituel de ma cousine Jeanneton qui lui servait de femme de chambre qu'aux leçons du sieur de La Haye ; car les leçons ne servent que pour apprendre les règles, et pour parler il faut de l'exercice. Je l'ai éprouvé par moi-même ; j'appris plus de français dans le trop peu de temps que j'eus le bonheur de vivre dans la familiarité de cette femme adorable que je n'en avais appris avec Dalaqua.

Nous avions été vingt fois à l'Opéra sans avoir fait aucune connaissance, et nous vivions heureux dans toute l'acception du mot. Je ne sortais qu'avec Henriette, nous ne sortions qu'en voiture, et du reste nous étions inaccessibles ; de sorte que je n'étais connu de personne.

Depuis le départ de notre bon Hongrois, la seule personne qui vînt quelquefois dîner chez nous, c'était M. Dubois ; quant à de La Haye, il était notre commensal quotidien. Ce Dubois était fort curieux de nos personnes, mais il était fin et ne se laissait pas deviner : au reste, nous étions réservés sans affectation, et sa curiosité se trouvait en défaut. Un jour il nous parla du brillant de la cour de l'infant-duc après l'arrivée de Madame de France et de l'affluence d'étrangers des deux sexes qu'il y avait alors à Parme. S'adressant particulièrement à Henriette :

« La plus grande partie des dames étrangères que nous y avons vues nous sont inconnues.

- Il est possible que, si elles ne l'étaient, beaucoup d'entre elles ne s'y montreraient pas.

- Il est très possible, madame ; mais je vous assure que, quand bien même leur beauté ou leur parure les rendraient remarquables, les vœux de nos souverains sont pour la liberté. J'espère encore, madame, que nous aurons l'honneur de vous y voir.

- Ce sera difficile, car je trouve souverainement ridicule qu'une femme aille à la cour sans être présentée, surtout si elle est faite pour l'être. »

Ces derniers mots, sur lesquels Henriette avait un peu plus appuyé que sur le reste, coupèrent la parole au petit bossu, et mon amie, profitant de ce répit, détourna la conversation.

Après son départ, nous rîmes de l'échec qu'avait éprouvé la curiosité de notre convive ; mais je dis à Henriette qu'en toute conscience elle devait pardonner à tous ceux qu'elle rendrait curieux ; car... Elle me coupa la parole en m'accablant de tendres baisers.

Savourant ainsi le bonheur et nous suffisant à nous-mêmes dans tous les instants, nous riions des philosophes moroses qui nient le parfait bonheur sur la terre.

« Que veulent dire, mon ami, ces têtes creuses qui soutiennent que le bonheur n'est pas durable, et quel sens donnent-ils à ce mot ? Si l'on entend perpétuel, immortel, incessant, on a raison : mais, l'homme ne l'étant pas, le bonheur, conséquence naturelle, ne doit pas non plus l'être. Autrement, tout bonheur est durable par cela même qu'il existe ; et pour l'être il n'a besoin que d'exister. Mais si par bonheur parfait on entend une suite de plaisirs diversifiés et jamais

interrompus, on a tort ; car, en mettant après chaque plaisir le calme qui doit succéder à la jouissance, nous nous procurons le temps de reconnaître l'état heureux dans sa réalité ; ou, en d'autres termes, ces instants de repos nécessaires sont une véritable source de jouissances, puisque par eux nous savourons les délices du souvenir qui double leur réalité. L'homme ne peut être heureux que lorsque dans sa réflexion il se juge tel, et il ne peut réfléchir que dans le calme ; ainsi réellement, sans le calme, il ne serait jamais exactement heureux. Il faut donc que le plaisir, pour être tel, cesse d'être en action. Que prétend-on donc par ce mot durable ?

« Nous arrivons tous les jours au moment où nous désirons le sommeil ; et quoiqu'il soit une image de la non-existence, niera-t-on qu'il soit un plaisir ? Non ; au moins, sans inconséquence, il me semble qu'on ne le peut pas, puisque dès qu'il se montre nous le préférons à tous les plaisirs imaginables ; et nous ne saurions lui être reconnaissants qu'après qu'il nous a quittés.

« Ceux qui disent que personne ne saurait être heureux durant toute la vie parlent aussi un peu légèrement. La philosophie enseigne le secret de composer ce bonheur, pourvu toutefois qu'on soit exempt des maux physiques. Un bonheur qui durerait ainsi toute la vie pourrait être comparé à un bouquet composé de mille fleurs dont le mélange serait si beau et si bien assorti, qu'on le prendrait pour une seule fleur. Quelle impossibilité y a-t-il que nous passions ici toute notre vie, de la même manière que nous y avons passé un mois, toujours bien portants, toujours contents de nous, sans éprouver ni vide ni besoin ? Alors, pour couronner ce bonheur, qui certes en serait un très grand, il ne faudrait, dans un âge avancé, que mourir ensemble en parlant de nos doux souvenirs ; et assurément ce bonheur-là aurait été durable. La mort ne l'interromprait pas ; elle le finirait. Nous ne pourrions nous croire malheureux qu'autant que nous appréhenderions après la mort une autre vie malheureuse ; et cette idée me parait absurde ; car elle implique contradiction avec l'idée de toute-puissance et de tendresse paternelle. »

C'est ainsi que ma charmante Henriette me faisait passer des heures entières délicieuses à philosopher sentiment. Son raisonnement valait mieux que celui de Cicéron dans ses *Tusculanes* ; mais elle convenait que ce bonheur durable, dont

l'idée nous enchantait, ne pouvait exister qu'entre deux individus qui, vivant ensemble, seraient constamment amoureux l'un de l'autre, bien portants de corps et d'esprit, éclairés, assez riches, ayant à peu près les mêmes goûts, le même caractère et le même tempérament. Heureux les amants dont l'esprit peut remplacer les sens quand ils ont besoin de repos ! Le doux sommeil vient ensuite, et il dure jusqu'à ce que l'harmonie physique se trouve rétablie. Au réveil, les sens sont la première chose qui se présente, toujours prêts à se remettre en haleine.

Les conditions entre l'homme et l'univers sont égales, et l'on pourrait dire qu'il y a identité parfaite, puisque si nous rabattons l'univers il n'y a plus d'hommes, et si nous rabattons l'homme il n'y a plus d'univers ; car la matière inerte supposée existante, qui pourrait en avoir d'idée ? Or sans l'idée, *nihil est*, puisque l'idée est l'essence de tout ; et à l'homme seul appartiennent les idées. D'ailleurs, si nous faisons abstraction de l'espèce, nous ne pouvons plus nous figurer l'existence de la matière, *et vice versa*.

Je fus heureux avec Henriette autant que cette femme adorable le fut avec moi : nous nous aimions de toute la force de nos facultés ; nous nous suffisions parfaitement l'un à l'autre, nous vivions entièrement l'un dans l'autre. Elle me répétait souvent ces jolis vers du bon la Fontaine :

Soyez vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau
Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste.

Et nous mettions le conseil en pratique, car jamais un instant d'ennui ou de lassitude, jamais une feuille de rose pliée ne vint interrompre l'espèce de béatitude que nous savourions.

Le lendemain de la clôture de l'Opéra, Dubois, après avoir dîné avec nous, nous dit qu'il donnait à dîner le lendemain aux deux premiers acteurs, homme et femme, et qu'il ne tenait qu'à nous d'entendre les plus beaux morceaux qu'ils avaient chantés sur la scène. Ils chanteront dans une salle voûtée de ma maison de campagne parfaitement propice au développement de la voix. Henriette le remercia beaucoup, mais elle lui observa qu'ayant une santé très délicate, elle ne pouvait s'engager à rien d'un jour à l'autre, et fit rouler la conversation sur d'autres matières.

Dès que nous fûmes seuls, je lui demandai pourquoi elle ne

voulait pas s'aller amuser chez Dubois.

« J'irais, mon cher ami, et avec bien du plaisir, si je ne craignais d'y trouver quelqu'un qui pût me reconnaître et qui par là ne vint détruire le bonheur dont je jouis.

- Si tu as quelque nouveau motif de crainte, tu as raison ; mais si ce n'est qu'une appréhension vague, mon ange, pourquoi veux-tu te priver d'un plaisir réel et bien innocent ? Si tu savais la joie que je ressens quand je vois que tu as du plaisir, surtout lorsque je te vois comme en extase en entendant quelque morceau de bonne musique !

- Eh bien ! mon cœur, je ne veux pas que tu me croies moins courageuse que toi. Nous irons chez Dubois de suite après dîner. Les chanteurs ne chanteront pas avant. Outre cela, mon ami, il est probable que, ne comptant pas sur nous, il n'aurait pas invité quelque curieux de me parler. Nous irons sans le lui dire, sans qu'il nous attende, et comme pour lui faire une surprise d'amitié. Il nous a dit qu'il sera à sa maison de campagne et Caudagna sait où elle est. »

Son raisonnement était dicté par la prudence et l'amour, deux choses qui vont si rarement ensemble. Je ne lui répondis qu'en l'embrassant avec autant d'admiration que de tendresse, et le lendemain, à quatre heures après midi, nous nous rendîmes chez M Dubois. Nous fûmes surpris de le trouver seul avec une jolie fille qu'il nous présenta comme sa nièce.

« Je suis, nous dit-il, ravi de vous voir ; mais, n'ayant pas osé m'attendre au bonheur de vous posséder, j'ai changé le dîner projeté en un petit souper, et j'espère bien que vous daignerez l'honorer de votre présence. Les deux *virtuosi* ne tarderont pas à venir. »

Nous nous trouvâmes malgré nous obligés de souper.

« Avez-vous, lui dis-je, invité beaucoup de monde ?

- Vous vous trouverez, dit-il d'un air victorieux, dans une société digne de vous. Je suis seulement fâché de n'avoir pas invité des dames. »

A cette observation galante et délicate qui s'adressait particulièrement à Henriette, mon amie lui fit une révérence qu'elle accompagna d'un sourire. Je vis avec plaisir l'air de la satisfaction peint sur son visage ; mais, hélas ! elle commandait au sentiment pénible qu'elle éprouvait. Sa grande âme ne voulait pas se montrer inquiète, et je ne pénétrais pas dans son

intérieur, parce que je ne croyais pas qu'elle eût rien à craindre.

J'aurais pensé et agi autrement, si j'avais su toute son histoire ; je ne l'aurais pas laissée à Parme ; je l'aurais menée à Londres, et elle en aurait été enchantée.

Les deux acteurs ne tardèrent pas à paraître : c'était Laschi et la demoiselle Baglioni, qui alors était très jolie. Successivement tous les convives arrivèrent ; c'étaient tous des Français et des Espagnols d'un certain âge. Il ne fut pas question de présentation, et j'admirai en cela le tact du spirituel bossu ; mais, comme tous les convives avaient l'usage de la cour, ce manque d'étiquette n'empêcha pas qu'on ne fît à mon amie tous les honneurs, et elle les reçut avec cette aisance et cet usage du monde qu'on ne connaît qu'en France et même que dans la meilleure société, à l'exception pourtant de quelques provinces où la noblesse, qu'on appelle à tort la bonne société, laisse un peu trop percer la morgue qui la caractérise.

Le concert commença par une superbe symphonie ; ensuite les deux acteurs chantèrent un *duo* avec beaucoup de goût et de talent. Vint ensuite un élève du célèbre Vandini qui donna un *concerto* de violoncello qui fut fort applaudi.

Les applaudissements duraient encore, quand Henriette se lève, s'approche du jeune artiste et lui prend son violoncello en lui disant d'un air modeste, mais assuré, qu'elle allait le faire briller davantage. Je tombais des nues ! Elle se met à la place du jeune homme, prend le violoncello entre ses jambes et prie l'orchestre de vouloir bien recommencer le *concerto*. Voilà le plus profond silence qui s'établit, et moi tremblant comme la feuille et prêt à me trouver mal. Heureusement que tous les regards étaient fixés sur Henriette et que personne ne me regardait. Elle ne me regardait pas non plus ; elle ne l'osait pas ; car, si elle avait élevé sur moi ses beaux yeux, elle aurait perdu courage. Cependant, ne la voyant pas se mettre en posture de jouer, je commençais à me flatter qu'elle n'avait voulu faire qu'une aimable plaisanterie ; mais, en lui voyant tirer le premier coup d'archet, j'éprouvai une palpitation de cœur si forte que je me sentais mourir.

Mais qu'on se figure ma situation lorsque, après le premier morceau, les applaudissements bien mérités couvrirent totalement l'orchestre ! Ce passage rapide d'une extrême crainte à une exubérance de contentement me causa une irritation

semblable à la plus violente fièvre. Ces applaudissements ne parurent faire sur Henriette aucune sensation ; et, sans détacher ses yeux des notes qu'elle voyait pour la première fois, elle joua six fois de suite avec la plus rare perfection. En quittant sa place, elle ne remercia point la société de ses applaudissements, mais, se tournant d'un air affable vers le jeune artiste, elle lui dit avec un aimable sourire qu'elle n'avait jamais joué sur un meilleur instrument. Se tournant alors vers la compagnie :

« Je vous prie, leur dit-elle, d'excuser la petite vanité qui m'a fait abuser de votre patience pendant une demi-heure.»

Ce compliment, à la fois si imposant et si gracieux, acheva de me mettre hors de moi, et je disparus pour aller pleurer dans le jardin où personne ne me voyait.

« Qui est donc cette Henriette ? me disais-je, le cœur attendri et versant des larmes : quel est ce trésor dont je suis en possession ? » Mon bonheur me paraissait trop grand pour que je m'en crusse digne.

Perdu dans ces réflexions qui redoublaient la volupté de mes pleurs, je serais resté longtemps dans le jardin, si Dubois lui-même ne fut venu me chercher et me trouver malgré l'obscurité de la nuit et de l'allée dans laquelle je rêvais. Il était inquiet sur la cause de ma disparition, et je le tranquillisai en lui disant qu'un petit étourdissement m'avait obligé à sortir pour respirer l'air frais.

Chemin faisant, j'eus le temps de sécher mes larmes, mais non de faire disparaître la rougeur de mes yeux. Cependant il n'y eut qu'Henriette qui s'aperçut du fait, et elle me dit : « Je sais, mon ange, ce que tu es allé faire dans le jardin. » Elle me connaissait ; il lui était facile de deviner l'impression que la soirée avait faite sur mon cœur.

Dubois avait assemblé chez lui les plus agréables seigneurs de la cour, et le souper qu'il leur donnait sans profusion était aussi délicat que bien choisi. Je me trouvais assis en face d'Henriette, qui, seule, attirait naturellement toutes les attentions ; mais elle n'aurait pu que gagner à être entourée d'un cercle de dames, qu'elle aurait certainement éclipsées sans avoir besoin d'autres brillants que sa beauté, son esprit et ses manières distinguées. Elle fit le charme de ce souper par l'agrément qu'elle répandit sur la conversation. M. Dubois ne parlait pas ; mais il était glorieux d'avoir attiré chez lui une convive aussi attrayante. Elle

eut l'adresse de dire à chacun quelque chose d'aimable et l'esprit de ne jamais rien dire de joli sans me mettre de la partie. De mon côté, j'avais beau affecter la soumission, la déférence et le respect pour cette déité, elle voulut que chacun devinât que j'étais son oracle. On pouvait la croire ma femme ; mais, à mes procédés envers elle, il n'était pas naturel de la juger telle.

La conversation étant tombée sur le mérite des deux nations, la française et l'espagnole, Dubois fut assez étourdi pour lui demander à laquelle elle donnait la préférence.

La question ne pouvait pas être plus indiscrète, car la moitié de la réunion était espagnole et l'autre française. Cependant Henriette parla si bien que les Espagnols auraient voulu être Français et les Français Espagnols. Dubois, insatiable, la pria de lui dire ce qu'elle pensait des Italiens : je tremblai. Un certain M. de La Combe, qui était à ma droite, fit un mouvement de tête improbateur, mais mon amie n'éluda point la question.

« Que voulez-vous que je vous dise des Italiens, dit-elle ; je n'en connais qu'un. Si je les juge tous d'après celui-là, certes mon jugement leur sera très favorable ; mais un seul exemple ne peut pas établir une règle. »

Il était impossible de mieux répondre ; mais le lecteur pense bien que je ne fis pas semblant d'avoir entendu ; et, voulant empêcher l'indiscret Dubois de continuer ses questions, je détournai la conversation en faisant diverses questions banales.

On vint à parler de musique, et à ce sujet un Espagnol demanda à Henriette si, outre le violoncello, elle jouait de quelque autre instrument.

« Non, lui dit-elle ; je ne me suis trouvé de l'inclination que pour celui-là. Je l'ai appris au couvent pour faire ma cour à ma mère, qui en joue passablement ; et, sans un ordre absolu de mon père appuyé de l'évêque, la supérieure ne me l'aurait jamais permis.

- Et quelle raison pouvait donc avoir cette abbesse pour vous le défendre ?

- Cette pieuse épouse du Seigneur prétendait que je ne pouvais jouer de cet instrument que dans une posture indécente. »

A ces mots les Espagnols se mordirent les lèvres, mais les Français éclatèrent de rire, et ne s'épargnèrent pas les épigrammes contre la consciencieuse nonne.

Après un silence de quelques minutes, Henriette faisant un petit mouvement comme pour demander la permission de se lever, nous nous levâmes tous, et peu d'instants après nous partîmes.

Il me tardait de me voir seul avec cette idole de mon âme. Je lui faisais cent questions sans lui laisser le temps de me répondre.

« Ah ! tu avais bien raison, mon Henriette, de ne pas vouloir y venir ; car tu étais bien sûre de me faire des ennemis. On doit me détester ; mais je m'en moque : tu es mon univers. Cruelle amie ! tu as failli me faire mourir avec ton violoncello ; car, ne pouvant pas juger ta réserve naturelle, j'ai cru que tu étais devenue folle, et dès que je t'ai eu entendue, j'ai dû sortir pour donner un libre cours à mes larmes. Elles m'ont soulagé de l'affreuse oppression que j'éprouvais. Dis-moi actuellement, je t'en conjure, quels sont tes autres talents ; ne me le cache pas, car tu pourrais me faire mourir en les produisant d'une façon et dans un instant inattendus.

- Je n'en ai point d'autres, mon cœur ; j'ai vidé mon petit sac tout d'un coup : maintenant tu connais ton Henriette tout entière. Si tu ne m'avais pas dit par hasard, il y a un mois, que tu n'as point de goût pour la musique, je t'aurais dit que j'excelle sur cet instrument ; mais, si je te l'avais dit, je te connais, tu te serais empressé de m'en procurer un, et ton amie ne se soucie pas de s'amuser à ce qui t'ennuie. »

Dès le lendemain elle eut un excellent violoncello, et bien loin qu'elle m'ennuyât jamais, chaque fois elle me procurait une jouissance nouvelle ; et je crois pouvoir dire qu'il est impossible qu'un homme qui aurait de la répugnance pour la musique n'en devienne pas passionné si l'objet qui l'exerce y excelle et si cet objet est celui qu'il adore.

La voix humaine du violoncello, supérieure à celle de tout autre instrument, m'allait au cœur chaque fois que mon amie en jouait. Elle en était convaincue, et chaque jour elle me procurait ce plaisir. J'étais si ravi de son talent, que je lui proposai de donner des concerts ; mais elle eut la prudence de ne pas y consentir. Malgré sa prudence pourtant, nous ne pouvions pas entraver les ordres de la destinée.

Le fatal Dubois vint le lendemain de son joli souper nous remercier et recevoir les éloges que nous lui fîmes de son

concert, de son souper et du choix de la réunion.

« Je prévois, madame, dit-il à Henriette, la peine que j'aurai à me défendre de l'empressement avec lequel on me priera de vous être présenté.

- Votre peine, monsieur, ne sera pas grande : vous savez que je ne reçois personne. »

Dubois n'osa plus parler de présentation.

Je reçus ce jour-là une lettre du jeune Capitani dans laquelle il me disait qu'étant possesseur du couteau et de la gaine de saint Pierre, il était allé chez Franzia avec deux savants magiciens qui promettaient d'extraire le trésor, et qu'il avait été bien surpris qu'il ne l'eût pas voulu recevoir. Il me priait de lui écrire et d'y aller moi-même en personne, si je voulais avoir ma part du trésor. On sent que sa lettre resta sans réponse ; mais ce que je me plais à certifier à mes lecteurs, c'est que j'éprouvai le plus grand plaisir d'avoir réussi à mettre cet honnête et simple cultivateur à l'abri des imposteurs qui l'auraient ruiné.

Depuis le célèbre souper de Dubois, il s'était écoulé un mois, et nous l'avions passé dans le bonheur de l'esprit et des sens ; car jamais un seul instant vide ne venait nous présenter ce triste échantillon de la misère qu'on appelle bâillement. Notre seul divertissement extérieur était une promenade en voiture hors de la ville lorsque le temps était beau. Ne descendant jamais, ne fréquentant aucun lieu public, personne n'avait pu chercher à nous connaître, ou n'en avait au moins trouvé l'occasion, malgré la curiosité que mon amie avait pu exciter parmi les personnes que le hasard nous avait fait rencontrer, surtout au souper de Dubois. Henriette était devenue plus courageuse et moi plus sûr, après avoir vu que personne ne l'avait reconnue, ni au théâtre, ni au souper. Elle ne craignait que la haute noblesse.

Un jour que nous nous promenions hors la porte de Colorno, nous rencontrâmes le duc avec son épouse qui retournaient en ville. Un instant après, voilà une autre voiture dans laquelle était Dubois avec un seigneur que nous ne connaissions pas. A peine notre voiture avait-elle dépassé la leur qu'un de nos chevaux s'abattit. La personne qui était avec Dubois fait arrêter sa voiture pour nous envoyer du secours. Pendant qu'on relevait le cheval, il s'approcha noblement de notre voiture et fit un compliment de circonstance à Henriette. M. Dubois, fin courtisan et jaloux de se faire valoir aux dépens d'autrui, ne

perdit pas de temps pour lui dire que c'était M. Dutillot, ministre de France. L'inclination d'usage fut la réponse de mon amie. Le cheval étant sur pied, nous poursuivîmes notre chemin après avoir remercié ces messieurs de leur courtoisie. Une rencontre aussi simple ne devait dans l'ordre avoir aucune suite ; mais souvent les plus grands événements tiennent à de si petites choses !

Le lendemain, Dubois vint déjeuner avec nous. Il députa par nous dire sans le moindre détour que M. Dutillot, enchanté de l'heureux hasard qui lui avait procuré le plaisir de nous connaître, l'avait chargé de nous demander la permission de venir nous voir.

« Madame, ou moi ? lui dis-je sur-le-champ.

- L'un et l'autre.

- A la bonne heure, mais un à la fois ; car madame, comme vous le savez, a sa chambre et moi la mienne.

- Oui, mais elles sont si voisines !

- D'accord ; cependant je vous dirai que, pour ce qui me regarde, c'est moi qui courrai chez Son Excellence, s'il a quelque ordre à me donner ou quelque communication à me faire : je vous prie de le lui dire. Quant à madame, elle est présente ; parlez-lui ; car je ne suis, mon cher monsieur Dubois, que son très humble serviteur. »

Henriette alors, d'un air gai et poli, lui dit :

« Monsieur, je vous prie de remercier M. Dutillot, et de lui demander s'il me connaît.

- Je suis sûr, madame, dit le bossu, qu'il ne vous connaît pas.

- Voyez-vous, il ne me connaît pas et il veut me faire une visite. Convenez que, si je le recevais, je lui donnerais une singulière opinion de moi. Dites-lui que, quoique personne ne me connaisse et que je ne me fasse connaître de personne, je ne suis pas une aventurière, et que par conséquent je ne saurais avoir l'honneur de le recevoir. »

Dubois, sentant qu'il avait fait un faux pas, resta muet ; et les jours suivants nous ne lui demandâmes pas comment le ministre avait reçu notre refus.

Trois semaines après, la cour était à Colorno, on donna une superbe fête, et tout le monde pouvait se promener librement dans les jardins, qui devaient être illuminés pendant toute la nuit. Dubois, le fatal bossu, nous ayant beaucoup parlé de cette

fête, l'envie d'y aller nous vint ; c'est la pomme d'Adam. Dubois nous y accompagna. Nous nous y rendîmes la veille, et nous logeâmes à l'auberge.

Vers le soir, nous allâmes nous promener dans les jardins, et le hasard voulut que les souverains s'y trouvassent avec leur suite. Madame de France fut la première qui, suivant l'usage de la cour de Versailles, fit la révérence à mon Henriette, sans cesser de poursuivre son chemin. Mes yeux se portèrent alors sur un cavalier qui se tenait à côté de don Louis, et qui fixait attentivement mon amie. Bientôt, revenant sur nos pas, nous rencontrâmes ce même cavalier qui, après nous avoir fait une profonde révérence, pria Dubois de l'écouter une minute. Ils furent un quart d'heure à s'entretenir en nous suivant ; et nous allions sortir, lorsque ce monsieur, allongeant le pas, et après m'avoir très poliment demandé excuse, demanda à Henriette s'il avait l'honneur de lui être connu ?

« Je ne me rappelle pas d'avoir jamais eu l'honneur de vous voir.

- Cela suffit, madame : je vous supplie de me pardonner. »

Dubois nous dit que ce monsieur était l'ami intime de l'infant don Louis, et que, croyant connaître madame, il l'avait prié de le lui présenter. Il lui avait dit qu'elle s'appelait d'Arci et que, s'il la connaissait, il n'avait pas besoin de lui pour lui faire une visite. M. d'Antoine lui avait répondu que le nom d'Arci ne lui était pas connu et qu'il n'aurait pas voulu se tromper. Dans cette incertitude, ajouta Dubois, voulant s'éclaircir, il s'est présenté lui-même ; mais actuellement il doit être persuadé qu'il s'est trompé.

Après souper, Henriette me paraissant inquiète, je lui demandai si elle n'avait pas fait semblant de ne pas connaître M. d'Antoine.

« Point de semblant, mon ami, je t'assure. Je connais son nom, c'est celui d'une illustre famille de la Provence ; mais sa personne m'est tout à fait inconnue.

- Se peut-il qu'il te connaisse ?

- Il est possible qu'il m'ait vue ; mais certainement je ne lui ai jamais parlé ; car je l'aurais reconnu.

- Cette rencontre m'inquiète ; et il me paraît que tu n'y es pas indifférente.

- Je l'avoue.

- Quittons Parme, si tu veux, et allons à Gênes. Lorsque mon affaire sera accommodée, nous irons à Venise.

- Oui, mon cher ami ; nous serons alors plus tranquilles. Cependant je crois qu'il n'est pas nécessaire que nous nous pressions. »

Nous retournâmes à Parme le surlendemain, et deux jours après mon domestique me remit une lettre en me disant que le coureur qui l'avait apportée attendait dans l'antichambre.

« Cette lettre, dis-je à Henriette, me trouble les sens. »

Elle la prend, l'ouvre et après l'avoir lue elle me la rend en me disant :

« Je crois que M. d'Antoine est un homme d'honneur, ainsi j'espère que nous n'avons rien à craindre. »

La lettre était conçue en ces termes :

« Ou chez vous, ou chez moi, ou en tout autre lieu qu'il vous plaira de m'indiquer, je vous prie, monsieur, de me fournir l'occasion de m'entretenir un instant avec vous sur un objet qui doit beaucoup vous intéresser.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

D'ANTOINE. »

L'adresse était à M. de Farussi.

« Je crois, dis-je à mon amie, que je dois le voir ; mais où ?

- Ni ici ni chez lui, mais au jardin de la cour. Ta réponse ne doit contenir que l'heure et le lieu du rendez-vous. »

Je me mis à mon bureau, et je lui marquai que je me trouverais à onze heures et demie dans le jardin ducal, le priant de m'indiquer une autre heure si celle que je nommais ne lui convenait pas.

Je fis ma toilette pour être prêt à point nommé, et pendant ce temps nous nous efforcions, mon amie et moi, de paraître tranquilles ; mais nous ne pouvions nous défendre de tristes pressentiments.

Je fus exact au rendez-vous, et je trouvai que M. d'Antoine m'y avait précédé.

« J'ai été forcé, me dit-il, de me procurer l'honneur que vous me faites, parce que je n'ai pas imaginé de moyen plus sûr de faire parvenir à Mme d'Arci cette lettre que je vous prie de lui remettre et de ne pas trouver mauvais que je vous la donne cachetée. Si je me trompe, ce n'est rien, et ma lettre ne vaudra pas même la peine d'une réponse ; mais si je ne me trompe pas,

madame seule doit être maîtresse de vous la montrer. C'est pour cette raison que je vous la remets cachetée. Si vous êtes véritablement son ami, ce que la lettre contient doit vous intéresser autant qu'elle. Puis-je compter, monsieur, que vous voudrez bien la lui remettre ?

- Monsieur, je vous en donne ma parole d'honneur. »

Là-dessus nous nous séparâmes, après nous être fait réciproquement une profonde révérence, et je me hâtai de regagner notre demeure.

## CHAPITRE XI

Henriette reçoit M. d'Antoine. - Je perds cette femme aimable, que j'accompagne jusqu'à Genève. - Je passe le Saint-Bernard et je retourne à Parme. - Lettre d'Henriette. - Mon désespoir. - De La Haye s'attache à moi. - Fâcheuse aventure avec une actrice ; ses suites. - Je deviens bigot. - Bavois. - Mystification d'un officier fanfaron.

Dès que je fus rentré, le cœur gros d'appréhension, je rendis à Henriette tout ce que m'avait dit M. d'Antoine, ensuite je lui remis sa lettre, qui contenait quatre pages. Elle la lut attentivement avec une émotion visible ; ensuite elle me dit :

« Mon ami, n'en sois pas offensé, mais l'honneur de deux familles ne me permet pas de te laisser lire cette lettre. Je me vois forcée à recevoir M. d'Antoine, qui se dit mon parent.

- Ainsi, dis-je, voilà le commencement du dernier acte ! Quelle affreuse idée ! je touche au terme d'un bonheur trop parfait ! Malheureux ! qu'avais-je besoin de rester si longtemps à Parme ? Quel aveuglement ! de toutes les villes du monde, excepté la France, Parme était la seule que je dusse craindre, et c'est ici que je t'ai menée, quand je pouvais te mener partout ailleurs ; car tu n'avais de volonté que la mienne ! Je suis d'autant plus coupable, que tu ne m'as jamais caché tes craintes. Eh ! pourquoi ai-je introduit ici ce fatal Dubois ? ne devais-je pas prévoir que sa curiosité nous serait tôt ou tard funeste ? Cette curiosité, hélas ! je ne puis cependant la condamner, puisqu'elle est toute naturelle. Je ne dois m'en prendre qu'à toutes les perfections dont la nature t'a douée, perfections qui ont fait mon bonheur et qui vont me plonger dans un abîme de désespoir ; car, hélas ! je prévois l'avenir le plus affreux.

- Je te prie, mon tendre ami, de ne rien prévoir et de te modérer. Usons de toute notre raison pour nous mettre au-dessus des événements. Je ne répondrai pas à cette lettre ; mais tu dois lui écrire de venir ici demain à trois heures, dans son équipage, en le priant de se faire annoncer.

- Hélas ! quel pénible sacrifice m'imposes-tu ?

- Tu es mon meilleur, mon unique ami : je n'exige rien, je ne t'impose rien ; mais refuseras-tu ?...

- Non, jamais, jamais rien. Dispose de moi à la vie et à la mort.

- Je connaissais ta réponse. Tu seras avec moi lorsqu'il viendra ; mais, après quelques instants donnés aux convenances, tu passeras dans ta chambre sous un prétexte quelconque et tu nous laisseras causer seuls. M. d'Antoine connaît toute mon histoire ; il connaît mes torts, mais aussi mes raisons, et il sait qu'en honnête homme, en qualité de parent, il doit me mettre à l'abri de tout affront. Il ne fera rien que de concert avec moi, et s'il pensait à s'écarter des lois que je lui dicterai, je n'irai pas en France, et je te suivrai où tu voudras pour te consacrer le reste de mes jours. Cependant, cher ami, songe que des circonstances fatales peuvent nous faire envisager notre séparation comme le meilleur parti, et nous devons nous assurer assez de force pour le prendre, pour espérer de n'être pas malheureux. Fie-toi à moi, et sois sûr que je saurai prendre mes mesures pour me ménager la portion de bonheur dont il peut m'être donné de jouir dans la privation du seul homme qui jamais ait eu toute ma tendre affection. Tu auras, je l'attends de ta grande âme, le même soin de ton avenir, et je suis certaine que tu réussiras. En attendant, éloignons de nous tous les tristes pressentiments qui pourraient obscurcir les instants qui nous restent.

- Ah ! que ne sommes-nous partis après la rencontre funeste de ce malheureux favori !

- Nous aurions peut-être très mal fait ; car il aurait été possible que M. d'Antoine se déterminât alors à donner à ma famille une preuve de son zèle, en faisant des perquisitions pour nous découvrir, et m'exposer alors à des violences que tu n'aurais pas souffertes, et qui nous seraient devenues également funestes. »

Je fis tout ce qu'elle voulut ; mais dès ce moment notre amour commença à devenir triste, et la tristesse est une maladie qui finit par le tuer. Nous restions souvent une heure en face l'un de l'autre sans nous dire un seul mot, et nos soupirs se confondaient malgré les efforts que nous faisions pour les comprimer.

Le lendemain, à l'arrivée de M. d'Antoine, je suivis exactement l'instruction qui m'avait été donnée, et je passai seul à faire semblant d'écrire six heures des plus assommantes.

Ma porte était ouverte et la glace de ma chambre nous mettait à même de nous voir réciproquement. Ils passèrent ces six

heures à écrire, s'interrompant de temps en temps pour parler je ne sais sur quoi, mais leurs discours devaient être décisifs. Le lecteur peut aisément se figurer les tourments de cette longue torture ; car je ne pouvais rien augurer que de destructif de ma félicité.

Dès que ce terrible d'Antoine fut parti, Henriette vint me trouver, et, voyant qu'elle avait les yeux gros, je fis un soupir auquel elle s'efforça de répondre par un sourire.

« Veux-tu, mon ami, que nous partions demain ?

- Oh ciel ! oui, je le veux. Où veux-tu que je te mène ?

- Où tu voudras, mais il faut que nous soyons ici dans quinze jours.

- Ici ? fatale illusion !

- Hélas ! oui. J'ai donné ma parole d'être ici pour y recevoir la réponse à une lettre que j'ai écrite. Sois certain que nous n'avons aucune violence à craindre ; mais je ne puis plus me souffrir ici.

- Hélas ! moi, je maudis l'instant où j'y ai mis le pied. Veux-tu que nous allions à Milan ?

- Fort bien, à Milan.

- Puisque nous avons le malheur de devoir retourner, Caudagna et sa sœur peuvent venir avec nous.

- A merveille.

- Laisse-moi faire. Ils auront une voiture à part et ils porteront ton violoncello. Il me semble que tu devrais faire savoir à M. d'Antoine le lieu où tu vas.

- Il me semble au contraire que je ne dois lui en rendre aucun compte. Tant pis pour lui s'il peut douter un moment que je manque à ma parole. »

Le lendemain matin, après avoir pris les effets nécessaires pour une absence de quinze jours, nous partîmes. Nous arrivâmes à Milan sans gaieté et sans rencontre, et nous y restâmes quatorze jours vis à vis de nous-mêmes, sans voir d'autres étrangers que l'hôte de l'hôtel, un tailleur et une couturière. Je fis à mon Henriette un présent qui lui fut fort cher : c'était une pelisse de loup-cervier d'une grande beauté.

Henriette par délicatesse ne me fit jamais aucune question sur l'état de ma bourse ; je lui en savais gré ; mais aussi j'eus soin de ne lui laisser jamais soupçonner qu'elle fût près de s'épuiser : de retour à Parme, j'avais encore de trois à quatre cents sequins.

Le lendemain de notre retour, M. d'Antoine vint sans façon dîner avec nous ; mais après le café je le laissai tête à tête avec sa parente. Leur conférence fut aussi longue que la première, et notre séparation y fut arrêtée. Elle vint me le dire dès que d'Antoine fut parti, et nous confondîmes longtemps nos larmes dans un morne silence.

« Quand faudra-t-il que je me sépare de toi, femme trop chérie ?

- Possède-toi, mon tendre ami : dès que nous serons à Genève où tu viendras me conduire. Fais en sorte de me trouver demain une femme de chambre convenable, et ce sera avec elle que je me rendrai de Genève à l'endroit où je dois aller.

- Nous passerons donc encore quelques jours ensemble ! Je ne connais que Dubois à qui je puisse me fier pour me procurer une femme de bonne mine ; et je suis fâché que cet homme curieux puisse peut-être apprendre par elle ce que tu ne voudrais pas qu'il sût.

- Il ne saura rien ; car en France j'en prendrai une autre. »

Dubois se crut fort honoré de la commission, et trois jours après il vint présenter à Henriette une femme d'un certain âge, assez bien mise et de bonne façon, et qui, étant pauvre, se trouvait fort heureuse de trouver une occasion de retourner en France, d'où elle était. Son mari, ancien officier, était mort depuis peu de mois et l'avait laissée dépourvue de tout. Henriette l'arrêta en lui disant de se tenir prête à partir à l'instant même où Dubois lui en donnerait avis. La veille de notre départ, M. d'Antoine vint dîner avec nous, et avant de prendre congé il remit à Henriette une lettre close pour Genève.

Nous partîmes de Parme à l'entrée de la nuit, et nous ne nous arrêtâmes à Turin que deux heures pour y prendre un domestique qui devait nous servir jusqu'à Genève. Le lendemain nous montâmes le mont Cenis en chaise à porteurs, et nous descendîmes à la Novalaise en nous faisant ramasser. Le cinquième jour nous arrivâmes à Genève et nous allâmes descendre à l'hôtel des Balances. Le jour suivant Henriette me donna une lettre pour le banquier Tronchin, qui, dès qu'il en eut pris connaissance, me dit qu'il viendrait en personne me remettre mille louis.

Je rentrai, et nous nous mîmes à table. Nous y étions encore quand le banquier se fit annoncer. Il nous remit les mille louis

en or et dit à Henriette qu'il lui donnerait deux hommes dont il répondait. Elle lui répondit qu'elle partirait aussitôt qu'elle aurait la voiture qu'il devait lui procurer selon la lettre que je lui avais remise. Après l'avoir assurée que tout serait prêt le lendemain, il nous quitta. Ce fut un moment terrible ! nous étions glacés. Nous restions immobiles dans un morne silence, comme quand la plus profonde tristesse accable l'esprit.

Je rompis le silence pour lui dire qu'il était impossible que la voiture que M. Tronchin lui fournirait fût aussi commode et aussi sûre que la mienne, et qu'ainsi je la priais de prendre la mienne, l'assurant que je verrais dans cette complaisance une suite naturelle de son amour pour moi.

« Je prendrai en échange, ma chère amie, celle qui te sera présentée par le banquier.

- J'y consens, mon cher ami, me dit-elle, ce sera un soulagement pour mon cœur d'avoir encore un meuble qui t'ait appartenu. »

En disant cela, elle mit dans ma poche cinq rouleaux de cent louis, faible consolation pour mon cœur accablé par une cruelle séparation. Pendant ces dernières vingt-quatre heures nous ne nous trouvâmes riches d'autre éloquence que de celle de nos larmes, de nos soupirs et de ces allocutions banales, mais énergiques, que deux amants heureux adressent à la raison trop sévère qui les force à se séparer pour toujours au milieu de leur bonheur. Henriette ne chercha point à me flatter de quelque espoir pour adoucir ma peine ; au contraire :

« Une fois que la nécessité nous force à nous quitter, me dit-elle, mon unique ami, ne t'informe jamais de moi, et si par hasard tu viens jamais à me rencontrer, fais semblant de ne pas me connaître. »

Elle me donna ensuite une lettre pour M. d'Antoine, oubliant de me demander si je retournerais à Parme ; mais quand bien même je n'en aurais pas eu l'intention, je m'y serais résolu sur-le-champ. Elle me pria aussi de ne partir de Genève qu'après que j'aurais reçu une lettre qu'elle m'écrirait du premier endroit où elle s'arrêterait pour changer de chevaux. Elle partit à la pointe du jour, ayant avec elle une femme de compagnie, un laquais sur le siège et un qui la précédait en courrier. Je la suivis des yeux aussi longtemps que je pus apercevoir la voiture, et j'étais immobile à la même place longtemps après que mes

regards ne voyaient plus rien ; car, toutes mes pensées étant concentrées sur le cher objet que je perdais, l'univers ne me semblait plus rien.

Rentré dans ma chambre, j'ordonnai au sommelier de n'entrer chez moi que lorsque les chevaux qui menaient Henriette seraient de retour ; et je me mis au lit, espérant que le sommeil viendrait au secours de mon âme accablée que mes larmes ne pouvaient point calmer.

Ce ne fut que le lendemain que le postillon revint ; il avait été jusqu'à Châtillon. Il me remit une lettre dans laquelle je ne trouvai que le triste mot *Adieu !* Cet homme me dit qu'ils étaient arrivés à Châtillon sans aucun accident, et que madame avait de suite pris la route de Lyon. Ne pouvant partir de Genève que le lendemain, je passai seul dans ma chambre une des plus tristes journées de ma vie. Je vis sur une des vitres ces mots qu'elle y avait tracés avec la pointe d'un diamant dont je lui avais fait présent :

« Tu oublieras aussi Henriette. »

Cette prophétie n'était pas faite pour me consoler ; mais quelle étendue donnait-elle au mot *oublier* ? Elle ne pouvait entendre par ce mot sinon que le temps cicatriserait la plaie profonde qu'elle avait faite à mon cœur ; et elle n'aurait pas dû l'augmenter en me faisant cette espèce de reproche. Non, je ne l'ai pas oubliée ; car la tête couverte de cheveux blancs, son souvenir est encore un véritable baume pour mon cœur. Quand je pense que dans mes vieux jours je ne suis heureux que par le souvenir, je trouve que ma longue vie doit avoir été plus heureuse que malheureuse, et après en avoir remercié Dieu, cause de toutes les causes, je me félicite de pouvoir m'avouer que la vie est un bien.

Le lendemain je repartis pour l'Italie avec un domestique que M. Tronchin me recommanda, et malgré la mauvaise saison, je pris la route du Saint-Bernard, que je franchis en trois jours avec sept mulets qui portaient moi, mon domestique, ma malle et la voiture qui avait été destinée à la femme charmante que je venais de perdre sans espoir de retour. Un homme accablé par une grande douleur a l'avantage que rien ne lui paraît pénible. C'est une espèce de désespoir qui a aussi ses douceurs. Je ne sentais ni la faim ni la soif, ni le froid qui gelait la nature sur cette affreuse partie des Alpes, ni la fatigue inséparable de ce

pénible et dangereux passage.

J'arrivai à Parme en assez bonne santé, et j'allai me loger dans une mauvaise auberge dans l'espoir de n'y être connu de personne. Je fus trompé dans mon attente, car j'y trouvai de La Haye, qui logeait dans une petite chambre contiguë à la mienne. Surpris de me revoir, il me fit un long compliment, cherchant à me faire parler ; mais je trompai sa curiosité en lui disant que j'étais fatigué et que nous nous reverrions.

Le lendemain je sortis pour aller remettre à M. d'Antoine la lettre d'Henriette. Il l'ouvrit en ma présence, et en ayant trouvé une incluse à mon adresse, il me la remit sans la lire, quoiqu'elle fût ouverte ; mais, réfléchissant que l'intention de sa parente pouvait être qu'il la lût puisqu'elle ne l'avait point cachetée, il m'en demanda l'agrément, ce que je lui accordai avec plaisir dès que j'en eus pris connaissance. Il me la rendit après l'avoir lue en me disant avec sensibilité qu'en toute occasion je pouvais disposer de lui et de son crédit.

Voici la lettre d'Henriette :

« C'est moi, mon unique ami, qui ai dû t'abandonner ; mais n'augmente pas ta douleur en pensant à la mienne. Soyons assez sages pour nous imaginer que nous avons fait un agréable songe, et ne nous plaignons pas de notre destin ; car jamais songe délicieux n'a été aussi long. Vantons-nous d'avoir su nous rendre parfaitement heureux pendant trois mois de suite : il n'y a guère de mortels qui puissent en dire autant. Ne nous oublions jamais, et rappelons souvent à notre esprit les instants heureux de nos amours pour les renouveler dans nos âmes qui, quoique séparées, en jouiront avec tout autant de vivacité que si nos cœurs palpitaient l'un sur l'autre. Ne t'informe pas de moi, et si le hasard te fait parvenir à savoir qui je suis, ignore-le toujours. Je te ferai plaisir en t'informant que j'ai si bien mis ordre à mes affaires que je serai pour le reste de mes jours aussi heureuse qu'il peut m'être donné de l'être, privée de toi. Je ne sais pas qui tu es ; mais je sais que personne au monde ne te connaît mieux que moi. Je n'aurai plus d'amants de ma vie ; mais je souhaite que tu ne penses pas m'imiter. Je désire que tu aimes encore et même que ta bonne fée te fasse trouver une autre Henriette. Adieu, adieu. »

Je revis cette femme adorable quinze ans après : le lecteur verra comment quand nous en serons là.

Rentré chez moi, insouciant de l'avenir, absorbé dans une tristesse profonde, je m'enferme et je me couche. Mon accablement me donnait une sorte d'assoupissement. La vie ne m'était pas à charge, mais parce que je n'y pensais pas, et j'y aurais pensé si j'en avais pris le moindre soin. J'étais dans un état de complète apathie. Six ans plus tard, je me trouvai dans une situation pareille ; mais cette fois ce n'était pas l'amour qui était l'agent de ma peine, c'était la fameuse et horrible prison des Plombs, à Venise. Je n'étais guère mieux en 1768, quand on me logea à la prison de Buen Retiro, à Madrid. Mais n'anticipons pas sur les événements.

Au bout de vingt-quatre heures mon épuisement était très grand, mais je ne le trouvais pas désagréable, et, dans la situation d'esprit où je me trouvais, l'idée qu'en augmentant il pourrait me faire mourir avait des charmes pour moi. J'étais bien aise de voir que personne ne vînt m'importuner pour m'offrir à manger, et je me félicitais d'avoir congédié mon domestique. Au bout de vingt-quatre autres heures, ma langueur équivalait à une inanition complète.

J'étais dans cet état lorsque de La Haye vint frapper à ma porte. Je n'aurais pas répondu si, en frappant, il ne m'avait pas dit qu'on avait absolument besoin de me parler. Je vais ouvrir, me soutenant à peine, et je reviens me coucher.

« Un étranger, me dit-il, qui a besoin d'une voiture, voudrait acheter la vôtre.

- Je ne veux pas la vendre.

- Veuillez m'excuser si je vous ai dérangé. Mais vous m'avez l'air malade ?

- Oui, j'ai besoin qu'on me laisse tranquille.

- Quelle est donc votre maladie ? »

Il s'approche, me prend la main et me trouve le pouls d'une extrême débilité.

« Qu'avez-vous mangé hier ?

- Rien, Dieu merci, depuis deux jours. »

S'imaginant la vérité, il s'alarme et me conjure de prendre un bouillon. Il met tant d'onction et de bonhomie dans ses sollicitations, que par faiblesse autant que par ennui je me laisse persuader. Puis, sans jamais me parler d'Henriette, il me fait un sermon sur la vie à venir, sur la vanité du monde que cependant nous préférons, et sur la nécessité de respecter nos jours qui ne

nous appartiennent pas.

J'écoutais sans répondre, mais enfin j'écoutais ; et de La Haye, s'apercevant de cet avantage, ne voulant point me quitter, ordonna un petit dîner. Je n'avais ni la force ni la volonté de résister, et dès que le dîner fut servi je pris quelque chose. Alors mon de La Haye cria victoire, et ne s'occupa plus de la journée qu'à m'égayer par de joyeux propos.

Le lendemain, nouvelle affaire, car ce fut moi qui le priai de me tenir compagnie à dîner. Il me semblait que je n'avais rien perdu de ma tristesse, mais la vie me semblait de nouveau préférable à la mort ; et en considérant que je lui en devais peut-être la conservation, je le pris en amitié. On va voir que mon affection parvint à son comble, et le lecteur comme moi s'étonnera du moyen.

Trois ou quatre jours après, Dubois, auquel de La Haye avait tout dit, vint me faire une visite et m'engagea à sortir. J'allai à la comédie, où je fis connaissance avec quelques officiers corses qui avaient servi en France dans le régiment Royal-Italien, et avec un jeune Sicilien nommé Paterno, le plus insigne étourdi qu'il soit possible de voir. Ce jeune homme était amoureux d'une actrice qui se moquait de lui : il me divertissait par le récit de toutes ses adorables qualités et par les cruautés qu'elle exerçait envers lui ; car, quoiqu'elle le reçût chez elle à toutes les heures, elle le repoussait avec dureté chaque fois qu'il voulait lui ravir quelque faveur. Avec cela elle le ruinait en lui faisant donner de continuels dîners et soupers en famille sans qu'elle lui en tînt aucun compte.

Il avait fini par exciter ma curiosité, et après l'avoir examinée sur la scène et lui ayant trouvé quelque mérite, je voulus la connaître et Paterno se fit un plaisir de me conduire chez elle.

Je la trouvai d'un commerce aisé, et sachant qu'elle n'était rien moins que riche, je ne doutai pas que quinze ou vingt sequins ne fussent plus que suffisants pour l'humaniser. Je communiquai mes réflexions à Paterno, mais il me répondit en riant que si j'osais lui faire une proposition pareille, elle ne me recevrait plus chez elle. Il me nomma des officiers qu'elle n'avait plus voulu voir pour les punir de pareilles offres. « Je serais cependant bien aise, ajouta-t-il, que vous fissiez la tentative et que vous me dissiez ensuite sincèrement comment l'affaire aura tourné. » Je me sentis piqué et je le lui promis.

J'allai la voir dans la loge où elle s'habillait, et, dans un moment où elle louait la beauté de ma montre, je lui dis qu'il ne tenait qu'à elle de la posséder à tel prix. Elle me répondit, conformément au catéchisme de son métier, qu'un honnête homme ne pouvait faire de pareilles propositions à une honnête fille. « Je n'offre qu'un ducat à celles qui ne le sont pas, » lui dis-je ; et je la quittai.

Quand je rendis compte du propos à Paterno, il en sauta de joie ; mais je savais à quoi m'en tenir, car *cosi son tutte*, et, malgré ses sollicitations je ne voulus plus être de ses soupers ; soupers très ennuyeux, pendant lesquels toute la famille de l'actrice se moquait de la dupe qui en faisait les frais.

Sept ou huit jours après, Paterno me dit que l'actrice lui avait raconté l'anecdote précisément comme moi, et qu'elle lui avait dit que je n'allais plus la voir, de peur qu'elle ne me prît au mot, si je lui renouvelai la proposition. Je le chargeai de lui dire que j'irai encore la voir, non pour lui faire des propositions, mais bien pour mépriser celles qu'elle pourrait me faire.

Mon étourdi fit si bien la commission, que l'actrice, piquée, le chargea de me défier d'y aller. Bien déterminé à la convaincre que je la méprisais, dès le soir même, à la fin du second acte d'une pièce où elle ne paraissait plus, je me rendis dans sa loge. Elle congédia quelqu'un qui était avec elle, en me disant qu'elle avait à me parler, et, après avoir fermé la porte, elle vint s'asseoir gracieusement sur mes genoux en me demandant s'il était vrai que je la méprisasse si fort. Dans une pareille position, on n'a pas le courage d'offenser une femme, et pour toute réponse j'allai droit au fait, sans trouver même cette résistance qui aiguise l'appétit. Malgré cela, alors comme toujours, dupe d'un sentiment déplacé quand un homme d'esprit a la faiblesse d'avoir affaire à ces sortes de femmes, je lui donnai vingt sequins, et j'avoue que c'était chèrement payer de cuisants regrets. Très satisfaite, nous rîmes ensemble de la bêtise de Paterno, qui paraissait ne pas savoir comment les défis de cette nature finissent.

Je vis le lendemain ce pauvre Sicilien, et je lui dis que, m'étant beaucoup ennuyé, je ne voulais plus y retourner. J'en avais effectivement l'intention ; mais une raison très importante et que la nature m'expliqua trois jours après me força à lui tenir parole bien autrement que par un simple dégoût.

Cependant, quoique profondément peiné de me voir dans une situation déshonorante, je ne me crus pas en droit de m'en plaindre : je ne vis au contraire dans ce malheur qu'une juste punition de m'être abandonné à une autre Laïs, après avoir eu le bonheur de posséder une Henriette.

Mon cas n'était pas du domaine de l'empirisme, et je crus devoir me confier à M. de La Haye, qui dînait avec moi tous les jours, ne me cachant pas sa pauvreté. Cet homme, respectable par son âge et son expérience, me mit entre les mains d'un chirurgien habile, lequel était aussi dentiste. Des symptômes à lui connus l'obligèrent à me sacrifier au dieu Mercure, et cette cure, à cause de la saison, m'obligea à garder la chambre pendant six semaines. C'était pendant l'hiver de 1749.

Pendant que je guérissais d'un vilain mal, de La Haye m'en communiqua un qui ne valait guère mieux ou qui peut-être même est pire, et dont je ne me croyais guère susceptible. Ce Flamand qui ne me quittait qu'une heure le matin pour aller, disait-il, faire ses dévotions, me rendit bigot ! Et à tel point, que je convenais avec lui que je devais m'estimer heureux d'avoir gagné une maladie qui avait été la cause première du salut qui entrait dans mon âme. Je remerciais Dieu avec ferveur et de la meilleure foi du monde, de s'être servi de Mercure pour conduire mon esprit, auparavant entouré de ténèbres, à la lumière pure de la vérité. Il n'est pas douteux que ce changement de système dans ma raison ne fût l'effet de l'affaiblissement causé par le mercure. Ce métal impur et toujours malfaisant m'avait tellement affaibli l'esprit que j'en étais comme hébété, et que je m'imaginais avoir très mal jugé jusqu'alors. Aussi pris-je dans ma nouvelle sagesse la résolution de mener à l'avenir un genre de vie tout différent. De La Haye pleurait souvent de consolation en me voyant pleurer par un effet de la contrition qu'il avait eu l'inconcevable adresse de faire entrer dans ma pauvre âme malade. Il me parlait du paradis et des affaires de l'autre monde comme s'il y avait été en personne, et je ne me moquais pas de lui. Il m'avait accoutumé à renoncer à ma raison ; or, pour renoncer à cette faculté divine, il faut n'en plus sentir le prix ; il faut être devenu bête. Qu'on en juge !

« On ne savait pas, me dit-il un jour, si Dieu avait créé le monde dans l'équinoxe du printemps ou dans celui de

l'automne.

- La création supposée, lui répliquai-je malgré le mercure, la question devient puérile ; car on ne peut établir la saison que relativement à une partie de la terre. »

De La Haye m'objecta que mes idées étaient païennes et que je devais cesser de raisonner ainsi : je me rendis.

Cet homme avait été jésuite ; mais non seulement il ne voulait pas en convenir, mais il ne souffrait pas même qu'on lui en parlât. Voici comment il mit un jour le comble à la séduction en me parlant de sa vie.

« Après avoir été élevé à l'école, me dit-il, et avoir cultivé avec quelque succès les sciences et les arts, je passai vingt ans employé à l'Université de Paris. Je servis ensuite à l'armée dans le génie, et depuis j'ai donné au public plusieurs ouvrages sans nom d'auteur, et on s'en sert dans toutes les écoles pour l'instruction de la jeunesse. Retiré du service et n'ayant point de fortune, j'ai entrepris et achevé l'éducation de plusieurs jeunes gens, dont quelques-uns brillent aujourd'hui dans le monde plus encore par leurs mœurs que par leurs talents. Mon dernier élève est le marquis Botta. Maintenant n'ayant point d'emploi, je vis, comme vous voyez, confiant en Dieu. Il y a quatre ans que je fis la connaissance du baron Bavois, de Lausanne, fils du général de ce nom qui avait un régiment au service du duc de Modène, et qui ensuite eut le malheur de trop faire parler de lui. Le jeune baron, calviniste comme son père, n'aimait pas la vie oisive qu'il aurait pu passer chez lui. Il me sollicita de lui donner les mêmes instructions que j'avais données au marquis Botta pour pouvoir embrasser l'état militaire. Enchanté de pouvoir cultiver ses belles dispositions, je quittai tout pour me livrer entièrement à cette occupation. Je découvris bientôt que, sur l'article de la religion, il savait qu'il vivait dans l'erreur, et il ne s'y tenait que pour les égards qu'il devait à sa famille. Dès que je connus son secret, il me fut facile de lui faire voir qu'il s'agissait de sa principale affaire, puisque son salut éternel en dépendait. Frappé de cette vérité, il s'abandonna à ma tendresse, et je le menai à Rome où je le présentai au pape Benoît XIV qui, après son abjuration, lui fit donner une lieutenance dans les troupes du duc de Modène. Mais ce cher prosélyte qui n'a que vingt-cinq ans, n'ayant que sept sequins par mois, n'a pas assez pour vivre ; et depuis qu'il a changé de religion, il ne reçoit rien de ses

parents qui ont en horreur ce qu'ils appellent son apostasie. Il se verrait forcé de retourner à Lausanne si je ne le soutenais. Mais, hélas ! étant pauvre et sans emploi, je ne puis le soutenir que des aumônes que je lui procure en puisant dans la bourse des bonnes âmes que je connais.

« Mon élève, ayant un cœur reconnaissant, voudrait bien connaître ses bienfaiteurs ; mais ils ne veulent pas être connus, et ils ont raison ; car l'aumône, pour être méritoire, doit être exempte de tout sentiment de vanité. Pour moi, Dieu merci, je n'ai nul motif d'en avoir. Je suis trop heureux de pouvoir servir de père à un jeune prédestiné et d'avoir eu part, en qualité de faible instrument de la main de Dieu, au salut de son âme. Ce bon et beau garçon n'a confiance qu'en moi et il m'écrit régulièrement deux fois chaque semaine. La discrétion ne me permet pas de vous communiquer ses lettres ; mais vous pleureriez de tendresse si vous les lisiez. C'est à lui que j'envoyai hier les trois louis que je vous pris. »

En achevant ces mots mon convertisseur se leva et s'approcha de la fenêtre en essuyant ses larmes. Me sentant ému et plein d'admiration pour la vertu de La Haye et de son élève qui, pour sauver son âme, s'était réduit à la dure nécessité de vivre d'aumônes, je pleurai aussi, et dans ma piété naissante, je dis à l'apôtre que non seulement je ne voulais pas qu'il me nommât, mais que je ne voulais pas même connaître les sommes qu'il me prendrait pour lui ; le priant en conséquence de disposer de ma bourse sans m'en rendre compte. J'avais à peine achevé, que de La Haye vint m'embrasser à bras ouverts, en me disant qu'en suivant ainsi l'Évangile à la lettre je me frayerais le chemin des cieux.

L'esprit suit le corps ; c'est prérogative de la matière. A estomac vide, je devins fanatique, et le creux que le mercure avait fait à mon cerveau servit de refuge à l'enthousiasme. Sans en rien dire à de La Haye, je commençai à écrire à mes trois amis, MM Bragadin, etc., des lettres pathétiques sur mon tartufe et son élève, de sorte que je leur communiquai mon fanatisme. Vous savez, mon cher lecteur, que rien ne se communique aussi rapidement que la peste ; or, le fanatisme, quel qu'il soit, qu'est-il qu'une infection de l'esprit ?

Je leur fis deviner que le grand bien de notre société dépendait de l'association de ces deux vertueux personnages ; je

le leur faisais deviner, mais, comme je devenais jésuite sans le savoir, je ne le leur disais pas positivement : il valait mieux que l'idée parût appartenir à ces hommes simples, mais positivement vertueux.

« Dieu veut, leur disais-je, - car il faut que la fourberie se couvre toujours de l'égide de ce saint nom, - que vous employiez toutes vos forces pour trouver à Venise où placer honorablement M. de La Haye et le jeune Bavois dans l'état qu'il a embrassé. »

M. de Bragadin m'écrivit que de La Haye pourrait loger avec nous dans son palais, et que Bavois pouvait écrire au pape, son protecteur, pour le supplier de le recommander à l'ambassadeur de Venise, lequel en écrirait au Sénat, et qu'alors Bavois pouvait être certain d'avoir un emploi convenable.

On traitait alors l'affaire du patriarcat d'Aquilée, et la république en était en possession comme l'empereur d'Autriche ; ce dernier réclamant le *jus elegendi*, on en avait fait arbitre Benoît XIV. Il était évident que, le pape n'ayant pas encore prononcé, la république aurait eu la plus grande déférence pour sa recommandation.

Pendant qu'on traitait cette affaire et qu'on attendait à Venise une lettre par laquelle nous aurions appris l'effet de la recommandation du souverain pontife, il m'arriva une petite aventure comique dont je ne dois pas sevrer mon lecteur.

Au commencement du mois d'avril, parfaitement guéri de ma dernière blessure et rendu à ma première vigueur, allant tous les jours avec mon convertisseur aux églises, ne manquant pas un sermon, j'allais aussi avec lui passer la soirée au café où nous trouvions toujours assez bonne compagnie en officiers. Il y avait parmi eux un Provençal qui divertissait la compagnie par des fanfaronnades et le récit de ses exploits militaires qui l'avaient distingué au service de plusieurs puissances et principalement en Espagne. Comme il amusait, afin de le tenir en haleine, tout le monde faisait semblant de le croire. Comme je le regardais attentivement, il me demanda si je le connaissais :

« Parbleu, monsieur, lui dis-je, si je vous connais ! ne nous sommes-nous pas trouvés ensemble à la bataille d'Arbella (d'Arbelles) ? »

A ces mots chacun éclata de rire ; mais le fanfaron, sans se déconcerter, dit avec vivacité :

« Eh ! que trouvez-vous donc de risible à cela, messieurs ? j'y étais, et monsieur peut m'y avoir vu, et il me semble en effet le reconnaître. »

Et, continuant à m'adresser la parole, il me nomma le régiment où nous servions, et après nous être embrassés, nous finîmes par un compliment réciproque sur le bonheur que nous avions de nous retrouver à Parme. Après cette plaisanterie vraiment comique, je me retirai, accompagné de mon inséparable convertisseur.

Le lendemain, j'étais encore à table avec mon compagnon, lorsque le Provençal fanfaron, chapeau sur la tête, entre dans ma chambre en me disant :

« Monsieur d'Arbella, j'ai quelque chose d'important à vous dire ; dépêchez-vous et suivez-moi. Si vous avez peur, prenez avec vous qui vous voudrez : je suis bon pour une demi-douzaine. »

Pour toute réponse je me lève, je m'empare d'un pistolet et le couchant en joue :

« Personne, lui dis-je d'un ton ferme, n'a le droit de venir troubler mon repos dans ma chambre : sortez, ou je vous brûle la cervelle. »

Mon homme alors tire son épée et me défie de l'assassiner ; mais au même instant de La Haye se jette entre nous en frappant fortement du pied sur le plancher. L'hôte monte et menace l'officier d'envoyer chercher la garde, s'il ne partait à l'instant.

Il part en disant que je l'avais insulté en public et qu'il aurait soin que la satisfaction que je lui devais fût publique comme l'offense.

Quand il fut parti, voyant que cette affaire pourrait prendre une tournure tragique, je raisonnais avec de La Haye sur les moyens d'y remédier ; mais nous n'eûmes pas longtemps à nous creuser la tête ; car une demi-heure après un officier de l'infant duc de Parme vint m'ordonner de passer de suite à la grand'garde où M. de Bertolan, major de la place, avait à me parler.

Je priai de La Haye de m'y accompagner en qualité de témoin tant de ce que j'avais dit au café que de ce qui s'était passé chez moi.

J'arrive chez le major, auprès duquel je trouve quelques

officiers dont monsieur le fanfaron était du nombre.

M. de Bertolan, qui était un homme d'esprit, fit un petit sourire en me voyant ; puis, avec le plus grand sérieux, il me dit :

« Monsieur, puisque vous vous êtes moqué de cet officier en public, il est juste que vous lui donniez une satisfaction publique qu'il exige ; et, comme major de la place, je me vois forcé de vous la demander pour que l'affaire se termine à l'amiable.

- Monsieur le major, lui dis-je, il ne saurait être question en aucune manière de donner satisfaction à monsieur, puisqu'il n'est pas vrai que je l'aie insulté en me moquant de lui. Je lui ai dit qu'il me semblait que je l'avais vu à la journée d'Arbelles, et je n'ai pas dû en douter lorsqu'il m'a dit que non seulement il y était, mais même qu'il me reconnaissait.

- Oui, me dit l'officier en m'interrompant, mais j'ai entendu Rodela et non Arbella, et tout le monde sait que j'y étais. Mais vous avez dit Arbella, et vous ne pouvez l'avoir dit que dans l'intention de vous moquer de moi, puisqu'il y a plus de deux mille ans qu'on a donné cette bataille, tandis que celle de Rodela en Afrique est de notre temps et j'y servais sous les ordres du duc de Montemar.

- D'abord, monsieur, il ne saurait vous être donné de juger de mes intentions ; mais je ne vous conteste pas que vous avez été à Rodela, puisque vous le dites ; mais d'après cela la scène change, et c'est moi qui exige une satisfaction de vous, si vous osez me nier que je me sois trouvé à la bataille d'Arbelles. Je n'y servais pas sous le duc de Montemar, car il n'y était pas, que je sache ; et j'étais aide de camp de Parménion, sous les yeux duquel je fus blessé. Si vous me demandiez de vous montrer la cicatrice, vous sentez que je ne le pourrais pas, car le corps que j'avais alors n'existe plus ; et dans celui que je porte je n'ai que vingt-trois ans.

- Tout cela me paraît folie ; mais en tout cas j'ai des témoins que vous vous êtes moqué de moi, car vous m'avez dit que vous m'avez vu à cette bataille, et, parbleu ! ce n'est pas possible, car je n'y étais pas. Dans tous les cas je veux satisfaction.

- Et moi aussi, et nos droits sont pour le moins égaux, si toutefois les miens ne sont pas meilleurs que les vôtres ; car vos témoins sont aussi les miens, et ces messieurs diront que vous avez prétendu m'avoir vu à Rodela ; et, parbleu ! ce n'est pas

possible, car je n'y étais pas.

- Je puis m'être trompé.

- Et moi aussi ; et partant nous n'avons rien à prétendre ni l'un ni l'autre. »

Le major, qui se mordait les lèvres pour s'empêcher de rire, lui dit :

« Mon cher monsieur, je ne vois pas que vous ayez le moindre droit d'exiger satisfaction puisque monsieur convient comme vous qu'il peut s'être trompé.

- Mais, répondit l'officier, est-il croyable qu'il se soit trouvé à la bataille d'Arbelles ?

- Monsieur vous laisse le maître de le croire ou de ne pas le croire, tout comme il l'est de dire qu'il y a été, jusqu'à ce que vous lui ayez prouvé le contraire. Lui soutiendrez-vous qu'il mette l'épée à la main ?

- Que le bon Dieu m'en préserve ! J'aime mieux déclarer notre affaire finie.

- Eh bien ! messieurs, nous dit le major, il ne me reste qu'à vous inviter à vous embrasser comme deux honnêtes gens » ; ce que nous fîmes de très bonne grâce.

Le lendemain, le Provençal, un peu confus, vint me demander à dîner et je lui fis bon accueil. C'est ainsi que cette scène comique se termina, au grand contentement de M. de La Haye.

## CHAPITRE XII

Je reçois de bonnes nouvelles de Venise, où je retourne, emmenant de La Haye et Bavois. - Excellent accueil de mes trois amis, et leur surprise en me voyant un modèle de dévotion. - Bavois me ramène à ma vie première. - De La Haye vrai hypocrite. - Aventure de la fille Marchetti. - Je gagne à la loterie. - Je retrouve Balletti. - De La Haye quitte le palais Bragadin. - Je pars pour Paris.

Pendant que chaque jour de La Haye acquérait plus d'empire sur mon esprit affaibli et que chaque jour j'assistais dévotement à la messe, au sermon et à l'office, je reçus de Venise une lettre qui m'annonçait que mon affaire avait suivi le cours de ces sortes de choses, c'est-à-dire qu'elle était tombée dans un parfait oubli ; et une seconde de M. de Bragadin qui m'apprenait que le Sage de semaine avait écrit à l'ambassadeur qu'il pouvait assurer le saint-père que lorsque le baron Bavois se présenterait, on aurait soin de lui donner dans les troupes de la république un emploi au moyen duquel il pourrait vivre honorablement et aspirer à tout par son propre mérite.

Avec cette lettre je portai la joie dans le cœur de M. de La Haye ; et j'y mis le comble en lui annonçant que rien ne pouvait plus désormais m'empêcher de retourner dans ma patrie.

Là-dessus il se décida à se rendre à Modène pour se concerter avec son néophyte sur la conduite qu'il devait tenir à Venise pour s'y ouvrir le chemin de la fortune. Il ne pouvait douter de moi en aucune façon ; il me voyait fanatique, et il savait que c'était une maladie incurable aussi longtemps que les causes subsistent ; et comme il venait à Venise, il se flattait bien d'entretenir le feu qu'il avait allumé. Il écrivit donc à Bavois qu'il allait le rejoindre, et deux jours après il prit congé de moi, fondant en larmes, faisant le plus bel éloge des vertus de mon âme, m'appelant son fils, son cher fils, et m'assurant qu'il ne s'était attaché à moi qu'après avoir lu sur ma physionomie le divin caractère de la prédestination. On voit que je puis être certain de mon fait.

Peu de jours après le départ de de La Haye je quittai Parme dans ma voiture que je laissai à Fusine, d'où je me rendis à Venise. Après une année d'absence, mes trois amis me reçurent

comme leur ange tutélaire. Ils me marquèrent leur impatience de voir arriver les deux élus que je leur avais promis dans mes lettres. Un appartement pour de La Haye avait été disposé dans le palais même de M. de Bragadin, et comme la politique s'opposait à ce que mon père logeât chez lui un étranger qui n'était pas encore au service de la république, on avait eu soin de trouver pour Bavois deux jolies chambres dans le voisinage.

Leur surprise fut extrême lorsqu'ils s'aperçurent du prodigieux changement qui s'était opéré en moi sous le rapport des mœurs. Tous les jours à la messe, souvent aux sermons, suivant les quarante heures, point de casino, ne fréquentant que le café où se rassemblaient les personnages pieux et d'une prudence reconnue, et toujours assidu à l'étude lorsque je n'étais pas auprès d'eux. En comparant mon genre de vie actuel avec mes mœurs d'autrefois, ils s'émerveillaient et ne savaient comment remercier la Providence dont ils admiraient les voies inconcevables. Ils bénissaient les crimes qui m'avaient forcé d'aller passer un an loin de ma patrie. J'achevais de les jeter dans le ravissement en payant toutes mes dettes sans rien demander à M. de Bragadin, qui, ne m'ayant rien remis depuis un an, avait eu un soin religieux d'augmenter mon pécule mois par mois de toute la pension qu'il m'avait assignée. Je n'ai pas besoin de dire combien ces braves gens se félicitaient de voir que je n'allai plus au jeu.

Au commencement de mai, je reçus une lettre de de La Haye. Il m'annonçait qu'il allait s'embarquer avec le cher fils de son âme pour se résigner aux ordres des respectables personnages auxquels je l'avais annoncé.

Sachant l'heure à laquelle le coche de Modène arrivait, nous allâmes tous à leur rencontre, M. de Bragadin excepté, qui ce jour-là était au sénat. Nous étions arrivés avant lui, et nous trouvant tous réunis, il fit aux nouveaux venus le meilleur accueil possible. De La Haye me dit d'abord cent choses, mais je l'écoutais à peine tant j'étais occupé de Bavois. C'était un personnage si différent de ce que je m'étais imaginé d'après la peinture qui m'en avait été laite, que toutes mes idées en étaient renversées. Il me fallut l'étudier trois jours avant de pouvoir me résoudre à un véritable attachement. Je dois en faire le portrait à mes lecteurs.

Le baron Bavois était un jeune homme de vingt-cinq ans,

d'une taille moyenne, de jolie figure, très bien fait, blond, d'une humeur toujours égale, parlant bien et avec esprit et s'énonçant avec un ton de modestie aisée qui lui seyait fort bien. Il avait les traits du visage agréables et réguliers, les dents fort belles, de longs cheveux bien plantés, bien soignés et exhalant l'odeur des parfums qu'il y employait. Cet individu, qui ne ressemblait ni en matière ni en forme à celui que de La Haye m'avait fait concevoir, surprit beaucoup mes trois amis ; cependant le bon accueil qu'ils lui firent ne s'en ressentit en aucune façon, car leur âme pure ne se permit point un jugement défavorable à la belle idée qu'ils devaient avoir de ses mœurs.

Dès que de La Haye fut installé dans son superbe appartement, j'allai conduire le baron dans celui qui l'attendait, et où j'avais eu soin de faire porter ses effets. Se voyant très bien logé chez de très honnêtes bourgeois qui, prévenus d'avance en sa faveur, le traitèrent avec distinction, il m'embrassa tendrement en m'assurant de toute sa reconnaissance, me disant qu'il se sentait pénétré de tout ce que j'avais fait pour lui sans le connaître et dont de La Haye l'avait bien informé.

Je fis l'ignorant, et pour détourner la conversation, je lui demandai à quoi il comptait passer son temps à Venise jusqu'à ce qu'un emploi lui donnât une occupation de devoir.

« J'espère, me dit-il, que nous nous amuserons agréablement, car je ne doute pas que nos penchants ne soient en harmonie. »

Dans l'hébétement où Mercure et de La Haye m'avaient réduit, j'aurais été embarrassé à donner sur-le-champ la véritable signification de ces mots, du reste fort intelligibles ; mais, si je m'arrêtai à la superficie, je ne laissai pas de m'apercevoir qu'il avait plu aux deux filles de son hôtesse. Elles n'étaient ni jolies ni laides ; mais il les gracieusa en homme qui s'y entend. Je ne pris cela que pour de la politesse courante, tant j'avais déjà fait de progrès dans le mysticisme.

Pour le premier jour je ne conduisis mon baron qu'à la place Saint-Marc et au café, où nous ne restâmes que jusqu'à l'heure du souper. Il avait le couvert chez M. de Bragadin. Pendant le repas, il brilla par de jolis propos, et M. Dandolo fixa avec lui l'heure où il irait le prendre pour le présenter le lendemain au Sage à la guerre. Après souper je le reconduisis chez lui, où je trouvai les deux jeunes filles charmées que leur seigneur suisse n'eût point de domestique, espérant pouvoir le convaincre qu'il

pourrait s'en passer.

Le lendemain, un peu avant l'heure convenue, j'accompagnai chez lui MM. Dandolo et Barbaro, qui devaient le présenter au Sage. Nous le trouvâmes à sa toilette, sous la main délicate de l'aînée des deux sœurs, qui le coiffait. Sa chambre embaumait de l'odeur de la pommade et des eaux de senteur dont il était parfumé. Ce n'était pas là l'indice d'un petit saint ; cependant mes deux amis n'en furent point scandalisés, quoique je remarquasse leur surprise, ne s'étant nullement attendus à cette grande marque de galanterie dans un nouveau converti. Je manquai d'éclater de rire quand j'entendis M. Dandolo dire d'un air d'onction que si on ne se hâtait un peu nous n'aurions pas le temps d'aller à la messe, et Bavois lui demander avec un air de surprise si c'était un jour de fête. M. Dandolo ne fit aucun commentaire, il répondit que non ; et les jours suivants il ne fut plus question de la messe. Dès qu'il fut prêt, je les laissai aller seuls et je m'en fus d'un autre côté. Je ne revis ces messieurs qu'à dîner, où l'on s'entretint de l'accueil que le Sage avait fait au jeune baron, et l'après-midi mes amis le conduisirent chez des dames leurs parentes, qui toutes parurent enchantées de lui. En moins de huit jours il se trouva si bien connu qu'il fut en état de braver l'ennui ; mais pendant ces huit jours aussi je connus parfaitement son caractère et sa façon de penser. Je n'aurais pas eu besoin d'une aussi longue étude, si je n'avais été prévenu du contraire, ou plutôt si mon intelligence n'avait été épaissie par mon bigotisme. Bavois aimait les femmes, le jeu et la dépense, et comme il était pauvre, les femmes étaient sa principale ressource. Quant à la religion, il n'en n'avait aucune, et comme il n'était pas hypocrite, il ne m'en fit pas un mystère.

« Comment, lui dis-je un jour, avez-vous pu, tel que vous êtes, en imposer à de La Haye ?

- Que Dieu me garde d'en imposer à personne ! De La Haye sait fort bien quel est mon système et ma façon de penser ; mais, pieux comme il l'est, il s'est épris d'un bel amour pour mon âme, et je l'ai laissé faire. Il m'a fait du bien, je lui suis reconnaissant ; et je l'aime d'autant plus qu'il ne m'ennuie jamais par ses entretiens sur le dogme et sur mon salut, auquel Dieu, en bon père, aura pourvu sans lui. C'est arrangé entre nous, et ainsi nous vivons en bons amis. »

Le plaisant de l'affaire, c'est que pendant que j'étudiais

Bavois, Bavois sans le chercher, me remit l'esprit dans son premier état, et je rougis d'avoir été la dupe d'un jésuite qui, malgré le rôle de parfait chrétien qu'il jouait à merveille, n'était qu'un franc hypocrite. Dès lors je repris mes premières habitudes ; mais revenons à de La Haye.

Cet ex-jésuite qui, dans le fond, n'aimait que son bien-être, qui était avancé en âge et qui par conséquent n'avait plus aucun penchant pour le sexe, était précisément taillé pour enchanter mes trois simples et bénévoles amis. Ne leur parlant que Dieu, anges et gloire éternelle, les suivant assidûment à l'église, il leur semblait adorable. Il leur tardait de voir arriver le moment où il se découvrirait ; car ils s'imaginaient que c'était pour le moins un rose-croix ou l'ermite de Courpègne qui, en m'apprenant la cabale, m'avait fait présent de l'immortel Paralis. Ils étaient affligés que je leur eusse défendu par les paroles mêmes de l'oracle de parler jamais de ma science en présence du vieillard.

Cela, je l'avais prévu, me laissait jouir de tout le temps que j'aurais dû donner à leur pieuse crédulité ; et d'ailleurs je devais craindre que de La Haye, tel qu'il m'avait paru, n'eût jamais voulu se prêter à cette bagatelle, et que dans l'intention de se faire un mérite à leurs yeux, il ne cherchât à les désabuser pour me supplanter.

Je m'aperçus bientôt que j'avais agi de prudence ; car en moins de trois semaines ce fin renard s'était tellement rendu maître de l'esprit de mes trois amis, qu'il eut la faiblesse non seulement de croire qu'il n'avait plus besoin de moi pour soutenir son crédit auprès d'eux, mais encore d'être en état de me culbuter, si l'envie lui en venait. Je voyais clairement cela par le style avec lequel il me parlait comme par la différence de ses procédés.

Il commençait à avoir de fréquents entretiens avec mes trois amis sans que j'en fusse ; et il s'était fait présenter à plusieurs familles où je n'allais pas. Il se donnait déjà des airs à la jésuite, et, quoiqu'avec des paroles mielleuses, il se permettait de trouver à redire que je passasse parfois la nuit on ne savait où.

Je commençais à m'impatienter surtout de ce que lorsqu'il me faisait ses onctueux sermons à table en présence de mes amis et de son prosélyte, il avait l'air de m'accuser de le séduire. Il cherchait à prendre le ton d'un homme qui veut badiner ; mais je n'étais plus sa dupe. Je crus devoir mettre fin à ce jeu, et dans

ce dessein je lui fis une visite dans sa chambre. Dès que j'y fus :

« Je viens, lui dis-je, en véritable adorateur de l'Évangile, vous dire tête à tête et sans détour quelque chose qu'une autre fois je vous dirai en public.

- De quoi s'agit-il, mon cher ami ?

- Gardez-vous bien à l'avenir de me lancer le moindre brocard sur la vie que je mène avec Bavois, lorsque nous serons en présence de mes trois amis. Tête à tête, je vous écouterai toujours avec plaisir.

- Vous avez tort de prendre au sérieux de simples badinages.

- Tort ou raison, ce n'est pas là l'affaire. Pourquoi ne tirez-vous jamais sur votre prosélyte ? Soyez prudent à l'avenir, ou craignez de ma part, en badinant aussi, une répartie que je vous ai épargnée hier, mais que je vous lancerai avec usure la première fois que vous vous y exposerez. »

Là-dessus je le saluai et je sortis.

A peu de jours de là, je passai quelques heures avec mes amis et Paralis, et mon oracle leur prescrivit de ne rien faire sans mon avis de tout ce que Valentin pourrait leur insinuer. Valentin était le nom cabalistique du disciple d'Escobar. Je ne pouvais pas douter de leur parfaite déférence à cet ordre.

De La Haye, qui s'aperçut bientôt de quelque changement, devint plus réservé, et Bavois, à qui je fis part de ma démarche, me loua de m'y être pris ainsi. Il avait ainsi que moi la persuasion que de La Haye ne lui avait été utile que par faiblesse ou par intérêt ; c'est-à-dire qu'il n'aurait rien fait pour son âme s'il n'avait eu une jolie figure et pour se faire un mérite de sa prétendue conversion.

Bavois, voyant qu'on différait de jour en jour à lui donner un emploi, se mit au service de l'ambassadeur de France, ce qui l'obligea non seulement à ne plus venir chez M. de Bragadin, mais même à ne plus fréquenter de La Haye, parce qu'il était domicilié avec ce seigneur.

C'est une loi des plus rigoureuses de la police souveraine de la république, que les patriciens ni leurs familles ne peuvent avoir aucune liaison avec les maisons des ministres étrangers. Cependant le parti que Bavois s'était vu forcé de prendre n'empêcha pas mes amis de solliciter pour lui ; et ils réussirent à le faire employer, comme on le verra plus loin.

Le mari de Christine, que je n'allais jamais voir, m'engagea à

entrer au casino où sa tante allait avec sa femme, qui lui avait déjà donné un gage de leur mutuelle tendresse. Je me rendis à son invitation, et je trouvai Christine charmante, et parlant vénitien comme son mari. Je fis à ce casino la connaissance d'un chimiste qui m'inspira le désir de faire un cours de chimie. J'allai chez lui et j'y trouvai une jeune fille qui me plut. Elle était sa voisine et venait simplement pour tenir compagnie à sa vieille femme jusqu'à une certaine heure où une servante venait la chercher pour l'accompagner chez elle. Je ne lui avais conté fleurettes qu'une seule fois et même en présence de la vieille épouse du chimiste. Surpris de ne plus la revoir pendant plusieurs jours, j'en témoignai mon étonnement, et la bonne femme me dit qu'apparemment son cousin l'abbé avec lequel elle demeurait, ayant appris que je la voyais tous les soirs chez eux, en était devenu jaloux et qu'il ne lui permettait plus de venir.

« Un cousin abbé et jaloux ?

- Pourquoi pas ? Il ne la laisse sortir que les jours de fête pour aller à sa première messe à l'église de Sainte-Marie-Mater-Domini, qui n'est qu'à vingt pas de sa demeure. Il la laissait venir chez nous parce qu'il savait que personne n'y venait ; et ce sera sans doute la servante qui lui aura dit que vous y venez. »

Ennemi des jaloux et très ami de mes caprices amoureux, j'écrivis à cette cousine que si elle voulait quitter son cousin pour moi, je lui donnerais une maison où elle serait maîtresse, et que je la pourvoirais d'une société et de tous les agréments que Venise pouvait offrir. Je lui remis cette lettre pendant la messe et je lui marquais qu'elle m'y reverrait le premier jour de fête pour y recevoir sa réponse.

Je ne manquai pas au rendez-vous, et sa réponse portait que, l'abbé étant son tyran, elle se croirait heureuse de pouvoir sortir de ses mains, mais qu'elle ne pouvait se résoudre à me suivre qu'autant que je voudrais l'épouser. Elle finissait en me disant que si j'avais cette honnête intention, je n'avais qu'à parler à Jeanne Marchetti, sa mère, qui demeurait à Lusia, ville à trente milles de Venise (dix lieues de France).

Cette lettre me piqua, et j'allai jusqu'à me figurer qu'elle me l'avait écrite de concert avec l'abbé. Pensant alors qu'on voulait m'attraper et trouvant d'ailleurs ridicule la proposition d'épouser, je formai le projet de me venger. Cependant, ayant

besoin de tout savoir, je me décidai à me rendre chez la mère de cette fille. Elle fut très flattée de ma visite et de m'entendre dire, après lui avoir communiqué la lettre de sa fille, que je voulais l'épouser, mais que je ne pouvais point m'y résoudre aussi longtemps qu'elle demeurerait chez l'abbé.

« L'abbé, me dit la mère, est un peu mon parent. Il vivait dans sa maison de Venise tout seul, et il y a deux ans qu'il me dit qu'il avait un besoin indispensable d'une gouvernante ; il me demanda ma fille, m'assurant qu'à Venise elle pourrait facilement trouver une occasion de se marier. Il m'offrit une obligation par écrit dans laquelle il est spécifié qu'à son mariage il lui donnera tous ses meubles évalués à mille ducats courants, l'instituant en même temps héritière d'un petit bien qu'il a ici et qui lui rapporte cent ducats par an. Le marché me paraissant bon et ma fille en étant contente, il me remit l'acte passé par-devant notaire, et ma fille partit avec lui. Je sais qu'il la tient comme une esclave ; mais elle l'a voulu. Au reste, vous pouvez bien vous imaginer que ce que je désire le plus au monde, c'est de la voir se marier ; car aussi longtemps qu'une fille est sans mari, elle est trop exposée pour qu'une pauvre mère puisse être tranquille.

- Venez donc avec moi à Venise ; vous la retirerez des mains de l'abbé, et je l'épouserai. Je ne le puis autrement ; car, en la recevant de ses mains, je me déshonorerais.

- Oh ! point du tout, car il est mon cousin, quoiqu'au quatrième degré, et, qui plus est, prêtre et dit la messe tous les jours.

- Vous me faites rire, ma bonne mère : on sait bien qu'un abbé dit la messe sans se priver de certaines bagatelles. Prenez-la avec vous ; sans cela, renoncez à la voir jamais mariée.

- Si je la prends avec moi, il ne lui donnera jamais ses meubles, et il vendra peut-être son bien.

- J'en fais mon affaire. Je la ferai sortir de ses mains pour passer dans les vôtres avec tous ses meubles, et quand elle sera ma femme, j'aurai sa terre. Si vous me connaissiez, vous n'en douteriez pas. Venez, et je vous assure que vous serez de retour ici en quatre ou cinq jours avec votre fille. »

Elle relit la lettre que sa fille m'avait écrite, puis elle me dit qu'étant une pauvre veuve elle n'avait ni l'argent pour aller à Venise, ni celui qu'il lui faudrait pour son retour.

« A Venise, lui dis je, il ne vous manquera rien ; mais en tout cas voilà dix sequins.

- Dix sequins ! je puis donc y aller avec ma belle-sœur ?

- Venez avec qui vous voudrez, et partons pour aller coucher à Chiozza : demain nous dînerons à Venise, et je payerai tout. »

Nous arrivâmes à Venise le lendemain à dix heures, et j'allai loger ces deux femmes à Castello dans une maison où le premier étage se trouvait entièrement sans meubles. Je les y laissai, et muni de l'obligation notariée du cousin abbé, j'allai dîner avec mes amis auxquels je dis que j'avais passé la nuit à Chiozza pour une affaire d'importance. Après dîner, je me rendis chez un procureur, Marco de Lesse, qui me dit que moyennant un placet que la mère présenterait au président du conseil des Dix, elle obtiendrait de suite main forte pour retirer sa fille des mains du prêtre avec tous les meubles qui se trouveraient dans la maison et qu'elle pourrait faire transporter où elle voudrait. Je lui dis de préparer l'écrit et que le lendemain matin je reviendrais le prendre avec la mère, qui le signerait en sa présence.

J'y menai la mère le matin de bonne heure, et de là nous allâmes à la Boussole où elle présenta son placet au chef du conseil. Un quart d'heure après, un huissier du tribunal eut ordre de se rendre à la maison du prêtre avec la mère et de la mettre en possession de sa fille avec tous les meubles qu'elle ferait enlever de la maison.

La chose fut exécutée à la lettre. Je me trouvai avec la mère dans une gondole sur la rive de la place voisine de la maison, et avec un grand bateau dans lequel les sbires chargèrent tous les meubles de la maison. Quand tout fut fait, je vis venir la fille, qui fut très surprise de me trouver dans la gondole. Sa mère l'embrassa et lui dit que j'allais devenir son mari dès le lendemain. Elle lui répondit qu'elle s'en réjouissait et qu'elle n'avait laissé à son tyran que son lit et ses habits.

Nous arrivâmes à Castello, où je fis décharger tous les meubles ; ensuite nous dînâmes et je dis à ces dames qu'elles devaient m'aller attendre à Lusia, où elles me verraient arriver aussitôt que j'aurais mis ordre à mes affaires. Je passai l'après-midi en propos joyeux avec ma future. Elle nous dit que l'abbé s'habillait quand on vint lui présenter l'ordre du conseil avec injonction d'en permettre la libre exécution sous peine de la vie ; que l'abbé, après avoir fini de s'habiller, était sorti pour aller

dire sa messe et que le tout s'était fait sans la moindre opposition.

« Ma tante, ajouta-t-elle, m'a dit que ma mère m'attendait dans la gondole, mais elle ne m'a point prévenue que vous y fussiez : je ne soupçonnais pas que le coup partît de vous.

- C'est, ma belle, la première preuve de tendresse que je vous donne. »

Cela la fit sourire de plaisir.

J'eus soin qu'on nous servit un bon souper et d'excellents vins ; et, après avoir passé deux heures à table au sein de la joie qu'excite Bacchus, j'en passai quatre à rire en tête à tête avec ma future.

Le matin, après avoir déjeuné et fait charger tout le bagage sur une péote que j'avais louée et payée d'avance à cet effet, je remis dix autres sequins à la mère et je les fis partir toutes trois fort joyeuses. Voyant mon affaire achevée à ma gloire autant qu'à ma parfaite satisfaction, je revins chez moi.

Cette affaire avait été faite avec trop d'éclat pour qu'elle pût être ignorée de ces messieurs ; aussi, en me voyant me montrèrent-ils leur tendresse autant que leur surprise. De La Haye m'embrassa avec l'air de la plus grande affliction. Sentiment de commande, habit d'Arlequin dont il se revêtait avec une extrême facilité. Le seul M. de Bragadin riait de tout son cœur et disait aux autres qu'ils n'y entendaient rien, et que toute cette aventure ne présageait que quelque chose de grand qui n'était connu que des intelligences supérieures. De mon côté, ignorant comment ils concevaient cette histoire et persuadé qu'ils n'en connaissaient pas les circonstances, je riais avec M. de Bragadin, mais sans rien dire. Je ne craignais rien et je voulais me divertir de tout ce qu'on dirait. Nous nous mîmes à table dans ces dispositions, et M. Barbaro fut le premier à me dire d'un ton amical qu'il espérait pourtant que je n'étais pas au lendemain de mes noces ?

« On dit donc que je me suis marié ?

- Tout le monde le dit et partout. Les chefs mêmes du conseil le croient, et ont raison de le croire.

- Pour avoir raison de le croire, il faudrait en être certain ; et ces messieurs ne le sont pas. Comme ils ne sont pas infaillibles, non plus que qui que ce soit, excepté Dieu, je vous dis qu'ils sont dans l'erreur. J'aime à faire de bonnes actions et à m'amuser au

prix de mon argent ; mais non pas au prix de ma liberté. Quand vous voudrez savoir mes affaires, c'est de moi seul que vous pourrez les apprendre, et la voix du public n'est faite que pour amuser les sots.

- Mais, dit M. Dandolo, tu as passé la nuit avec ce qu'on appelle ton épouse ?

- Sans doute ; mais je n'ai de comptes à rendre à personne sur ce que j'ai fait cette nuit. N'êtes-vous pas de mon avis, monsieur de La Haye ?

- Je vous prie de ne pas me demander mon avis, car je n'en sais rien. Je vous dirai cependant qu'il ne faut pas tant mépriser la voix du public. La tendre affection que je ressens pour vous est cause que ce qu'on dit me peine.

- D'où vient que ce qu'on dit ne peine point M. de Bragadin, qui bien certainement m'aime plus tendrement que vous ?

- Je vous respecte ; mais j'ai appris à mes dépens à craindre la calomnie. On dit que pour vous emparer d'une fille qui vivait avec son oncle digne prêtre, vous avez payé une femme pour qu'elle se dît sa mère et qu'elle allât ainsi demander la force des chefs du conseil suprême pour vous la faire obtenir. L'huissier même du conseil jure que vous étiez dans la gondole avec la prétendue mère lorsque la fille y est entrée. On dit que l'acte en vertu duquel vous avez fait enlever les meubles de ce bon père, de ce digne ecclésiastique, est faux, et on vous blâme d'avoir fait servir le premier corps de l'État d'instrument à ces crimes. On dit enfin que, quand bien même vous auriez épousé la fille, ce qui doit être immanquable, les chefs du conseil ne se tairont pas sur les moyens que vous avez osé employer pour parvenir à votre but.

- Voilà, monsieur, une fort longue péroraison, lui dis-je froidement ; mais apprenez qu'un homme sage qui a entendu conter une histoire criminelle avec tant de circonstances absurdes, cesse d'être sage s'il répète ce qu'il a entendu ; car si l'histoire est calomnieuse, il devient alors complice du calomniateur. »

Après cette espèce de sentence qui fit rougir le jésuite, et dont mes amis admirèrent la sagesse, je le priai d'un air significatif d'être tranquille sur mon compte, d'être persuadé que je connaissais les lois de l'honneur, que j'avais assez de jugement pour me conduire, et qu'il devait laisser dire sur mon compte

comme je le faisais quand j'entendais de mauvaises langues parler mal de lui.

Cette historiette amusa la ville pendant cinq ou six jours, ensuite elle tomba dans l'oubli.

Cependant, trois mois après, n'étant jamais allé à Lusia, et n'ayant répondu à aucune des lettres que la demoiselle Marchetti m'avait écrites, ni remis aux porteurs l'argent qu'elle me demandait, elle se détermina à une démarche qui pouvait avoir des suites, mais qui pourtant n'en eut aucune.

Un jour Ignace, huissier du tribunal redoutable des inquisiteurs d'État, se présenta à moi au moment où j'étais encore à table avec mes trois amis, de La Haye et deux autres convives. Il me dit poliment que le chevalier Cantarini dal Zoffo désirait me parler et qu'il se trouverait chez lui à la Madona de l'Orto le lendemain à telle heure. Je me levai et lui dis en le saluant que je ne manquerais pas de me rendre aux ordres de Son Excellence : il partit.

Je ne pouvais pas deviner ce que ce haut personnage pouvait vouloir à ma petite personne, et cependant ce message était fait pour nous causer une certaine consternation, car celui qui me mandait était un inquisiteur d'État, sorte d'oiseau de fort mauvais augure. M. de Bragadin, qui l'avait été du temps qu'il était conseiller, et qui en connaissait les habitudes, me dit que je n'avais rien à craindre.

« Ignace, me dit-il, vêtu en habit de campagne, n'est pas venu comme messager du redoutable tribunal, et M. Cantarini ne veut te parler que comme particulier, puisqu'il te fait dire d'aller le trouver à son palais et non au sanctuaire. C'est un sévère vieillard, mais juste, et auquel tu dois parler clair et surtout convenir de la vérité, car, en la niant, tu risques d'empirer l'affaire. »

Cette instruction me plut, et elle m'était nécessaire. Je fus exact au rendez-vous.

Dès que je parus on m'annonça, et il ne me fit pas attendre. J'entre, et Son Excellence, assise, passe une minute à m'observer en long et en large sans me rien dire ; ensuite il sonne et ordonne à son valet de chambre de faire entrer les deux femmes qui étaient dans la chambre voisine. Je sus de suite de quoi il s'agissait, et ce fut sans la moindre surprise que je vis entrer la mère Marchetti et sa fille. Alors Son Excellence me

demanda si je connaissais ces deux personnes ?

« Je dois les connaître, monseigneur, puisque l'une sera ma femme quand par sa conduite elle m'aura convaincu qu'elle est digne de l'être.

- Elle se conduit bien, elle demeure avec sa mère à Lusia : vous l'avez trompée. Pourquoi différez-vous de l'épouser ? Pourquoi n'allez-vous pas la voir ? Vous ne répondez pas à ses lettres et vous la laissez dans le besoin.

- Je ne puis l'épouser, monseigneur, qu'en ayant de quoi vivre, et cela viendra dans trois ou quatre ans d'ici moyennant un emploi que j'aurai par la protection de M. de Bragadin, mon seul soutien. Dans cet intervalle il faut qu'elle vive en honnête fille du fruit de son travail. Je ne l'épouserai que lorsque j'en serai convaincu, et que surtout j'aurai la certitude qu'elle ne voit plus l'abbé son cousin au quatrième degré. Je ne vais pas chez elle, parce que mon confesseur et ma conscience me défendent d'y aller.

- Elle veut que vous lui fassiez une promesse de mariage dans les formes et que vous lui donniez de quoi vivre.

- Monseigneur, rien ne m'oblige à lui faire la promesse ; et n'ayant rien moi-même, je ne saurais lui donner de quoi vivre. En travaillant avec sa mère, il faut qu'elle se procure l'existence.

- Quand elle était chez son cousin, dit la mère, elle ne manquait de rien ; elle y retournera.

- Si elle y retourne, je ne me donnerai plus la peine de l'en retirer ; et Son Excellence verra alors que j'ai eu raison de ne point l'épouser avant d'être sûr qu'elle fût devenue sage. »

Le juge me dit alors que je pouvais me retirer, et tout fut dit. Je n'ai plus entendu parler de cette affaire, et la relation du dialogue égaya le dîner de M. de Bragadin.

Au commencement du carnaval 1750 je gagnai à la loterie un terne de trois mille ducats courants. La fortune me fit ce cadeau dans un moment où je n'en avais pas besoin ; car j'avais passé l'automne à tenir la banque et j'avais gagné. C'était dans un casino, où aucun noble vénitien n'osait se présenter parce que l'un des associés était officier du duc de Montalègre, ambassadeur d'Espagne. Les nobles gênaient les bourgeois ; et cela arrive toujours dans un gouvernement aristocratique où l'égalité n'existe de fait qu'entre les membres du gouvernement.

Ayant intention d'aller faire un voyage en France, je remis

mille sequins à M. de Bragadin, et poursuivant ce projet j'eus la force de passer le carnaval sans risquer mon argent au pharaon. Un patricien, très honnête homme, m'avait intéressé d'un quart à sa banque, et aux premiers jours du carême il me remit une assez forte somme.

Vers la mi-carême, mon ami Balletti revint de Mantoue à Venise. Il était engagé au théâtre Saint-Moïse pour y faire les ballets pendant la foire de l'Ascension. Il était avec Marine, mais ils ne logeaient pas ensemble. Elle fit la capture d'un juif anglais nommé Mendex, qui dépensa pour elle beaucoup d'argent. Ce juif me donna des nouvelles de Thérèse, qu'il avait connue à Naples, et à laquelle il avait laissé de bons souvenirs. Cela me fit plaisir, et je me félicitai qu'Henriette m'eût empêché d'aller la trouver quand j'en avais le projet ; car j'en serais facilement redevenu amoureux ; et Dieu sait ce qui serait advenu.

Dans ce temps-là Bavois fut installé au service de la république en qualité de capitaine, et il y fit fortune, comme je le dirai en son lieu.

De La Haye se chargea de l'éducation d'un jeune seigneur nommé Félix Calvi et quelque temps après il le conduisit en Pologne. Trois ans plus tard je le revis à Vienne.

Dans le temps où je me disposais à partir pour aller à la foire de Reggio, puis à Turin, où, à l'occasion du mariage du duc de Savoie avec une infante d'Espagne, fille de Philippe V, toute l'Italie s'y trouvait rassemblée, ensuite à Paris, où, madame la Dauphine étant grosse, on préparait des fêtes superbes dans l'attente d'un prince, Balletti se disposait aussi à faire le même voyage, rappelé par ses parents qui étaient acteurs ; sa mère était l'illustre Silvia.

Il allait danser au théâtre italien et y jouer les premiers rôles des jeunes amoureux. Je ne pouvais faire choix d'une société plus agréable et plus faite pour me procurer à Paris mille avantages et de nombreuses connaissances.

Je pris congé de mes trois vertueux amis en leur promettant de revenir en deux ans. Je laissai mon frère François à l'école du peintre de batailles Simonetti, surnommé le Parmesan, lui promettant de penser à lui quand je serais à Paris, où, dans ce temps-là surtout, le génie est toujours sûr de faire fortune. Le lecteur verra comment je lui tins parole.

Je laissai aussi à Venise mon frère Jean, qui, après avoir fait le

tour de l'Italie avec Guarienti, y était revenu. Il allait partir pour Rome, où il resta quatorze ans, à l'école de Raphaël Mengs. Il retourna à Dresde en 1764 et il y mourut en 1795.

Balletti partit avant moi, et je quittai Venise pour l'aller rejoindre à Reggio le 1er juin 1750. J'étais fort bien équipé, bien fourni d'argent et sûr de ne point en manquer si j'avais une bonne conduite. Nous verrons bientôt, mon cher lecteur, le jugement que vous en porterez vous-même ; ou plutôt je ne le verrai pas, car je sais que vous ne pourrez en juger que lorsque je n'aurai plus que faire de votre jugement.

## CHAPITRE XIII

Mon passage à Ferrare et aventure comique que j'y ai. - Mon arrivée à Paris.

A midi précis la péote me débarque au pont du Lac-Obsur, et je prends de suite une chaise pour aller dîner à Ferrare, où je descends à l'auberge Saint-Marc. Je monte, précédé d'un valet, quand tout à coup un bruit de gaieté qui se faisait entendre dans une salle ouverte m'inspira la curiosité de voir ce que c'était. J'avance ma tête dans la salle, et je vois une douzaine de personnes, hommes et femmes, assises autour d'une table abondamment servie. C'était tout simple, et j'allais continuer mon chemin quand je me vis arrêté par un : *Ah ! le voilà !* prononcé par une jolie voix de femme ; et au même instant cette même femme, s'étant levée de table, vient à moi les bras ouverts, et m'embrasse en disant :

« Vite, mettez un couvert auprès de moi, et qu'on mette sa malle dans cette chambre. »

Un jeune homme s'étant approché pendant ce temps, elle lui dit :

« Eh bien ! je vous l'avais bien dit qu'il arriverait aujourd'hui ou demain. »

Elle me mène asseoir près d'elle, après avoir été salué par tous les convives qui s'étaient levés pour me faire honneur.

« Mon cher cousin, me dit-elle, vous devez avoir bon appétit ; » et en disant cela elle me marchait sur le pied ; « voilà mon futur que je vous présente, et voilà mon beau-père et ma belle-mère. Tout le reste de la société sont des amis de la maison. Mais, mon cher cousin, d'où vient que ma mère n'est pas arrivée avec vous ? »

Voilà enfin le moment de parler !

« Votre mère, ma chère cousine, sera ici dans trois ou quatre jours au plus tard. »

Je ne croyais pas connaître cette singulière personne ; mais, en regardant bien, je crois me rappeler ses traits ; c'était la Catinella, danseuse très connue, mais à laquelle je n'avais jamais parlé. Je vis facilement qu'elle me faisait jouer un rôle impromptu dans une pièce de sa composition, et que je devais lui être nécessaire pour le dénouement. Le singulier m'a

toujours plu, et comme ma cousine était jolie, je me prêtai au jeu de bonne grâce, ne doutant pas de la récompense qui m'attendait. Il s'agissait de bien jouer mon rôle et surtout sans me compromettre ; ainsi, sous prétexte d'avoir besoin de manger, je lui laissai tout le temps de parler à demi-mots, pour savoir à quoi m'en tenir, afin de ne pas faire quelque bévue. Sentant mes besoins et le motif de ma réserve, elle me donna un échantillon de son esprit en disant, tantôt à l'un, tantôt à l'autre, tout ce qu'il m'était nécessaire de savoir. Je sus que le mariage ne pouvait se faire qu'à l'arrivée de sa mère, qui devait lui apporter ses habits et ses diamants. J'appris aussi que j'étais le maître de chapelle qui allait à Turin pour composer la musique de l'opéra que l'on devait jouer pendant les noces du duc de Savoie. Cette dernière découverte me fit grand plaisir ; car je vis que je n'éprouverais aucune difficulté pour partir le lendemain, et cela me donna du goût pour mon rôle. Cependant, sans la récompense sur laquelle je comptais, j'aurais bien pu dire à la compagnie que ma prétendue cousine était folle ; mais, quoique Catinella frisât la trentaine, elle était fort jolie et célèbre par ses intrigues ; que de motifs pour me rendre souple comme un gant !

La prétendue belle-mère était assise vis-à-vis, et pour me faire honneur, elle remplit un verre qu'elle me présenta. Déjà identifié avec mon rôle, j'étends la main pour le prendre ; mais, s'apercevant que je la tenais un peu courbée :

« Qu'avez-vous, monsieur, me dit-elle ?

- Rien, madame, une entorse légère que je me suis donnée et qui guérira avec un peu de repos. »

A ces mots, Catinella, éclatant de rire, dit qu'elle en était fâchée, puisque cela priverait la compagnie de m'entendre jouer du clavecin.

« Je trouve singulier, ma cousine, que cela vous fasse rire.

- Je ris parce que cela me rappelle une entorse de commande que je me suis donnée il y a deux ans pour ne point danser. »

Après le café, la belle-mère, femme qui connaissait sans doute les convenances, dit que mademoiselle Catinella devait sans doute avoir à me parler sur ses affaires de famille ; qu'ainsi il fallait nous laisser en liberté : tout le monde sortit.

Seul avec Catinella dans la chambre que cette intrigante m'avait fait préparer auprès de la sienne, elle se jeta sur un canapé pour se livrer à un rire immodéré.

« Quoique je ne vous connaisse que de nom, me dit-elle, je suis sûre de vous ; mais vous ferez fort bien de repartir demain. Je suis ici, continua-t-elle, sans le sou depuis deux mois. Je n'ai que quelques robes et du linge que j'aurais été obligée de vendre pour vivre, si par bonheur je n'avais rendu amoureux le fils de l'hôte. Je l'ai flatté de devenir sa femme en lui apportant une dot de vingt mille écus en diamants que je dois avoir à Venise et que ma mère doit m'apporter. Ma mère n'a rien et ne sait rien de cette intrigue : elle ne bougera donc pas de Venise.

- Mais, belle extravagante, dis-moi, je t'en prie, quel sera le dénouement de cette farce. Je prévois qu'il sera tragique.

- Tu te trompes ; il sera comique et très risible. J'attends à chaque instant le comte de Holstein, frère de l'électeur de Mayence. Il m'a écrit de Francfort ; il en est parti et il doit être maintenant à Venise, il viendra me prendre pour me conduire à la foire de Reggio, et si mon prétendu s'avisait de faire le méchant, il le rosserait en lui payant ma dépense ; mais je veux qu'il ne soit ni rossé ni payé. Au moment de partir, je lui dirai doucement à l'oreille que je reviendrai, et tout sera fini ; car je le rendrai heureux en lui promettant de l'épouser à mon retour.

- C'est à merveille ! tu as de l'esprit comme un ange ; mais moi je n'attendrai pas ton retour pour t'épouser : nos noces doivent avoir lieu de suite.

- Quelle folie ! attends au moins la nuit.

- Point du tout, car il me semble déjà entendre la voiture du comte. S'il n'arrive pas, nous n'y perdrons rien pour la nuit.

- Tu m'aimes donc ?

- A la folie ! et quand même ? mais ta pièce vaut bien qu'on t'adore. Ne perdons pas de temps.

- Tu as raison ; c'est un épisode, et d'autant plus joli qu'il est impromptu. »

Je me souviens encore que je le trouvai charmant.

Vers le soir, toute la société vint nous trouver, et on parla d'aller prendre l'air. On s'y disposait lorsqu'on entendit le bruit d'un équipage à six chevaux qui arrivait en poste. Catinella, ayant regardé par la fenêtre, dit à tout le monde de se retirer, que c'était un prince qui venait pour elle ; qu'elle en était sûre. Chacun s'en va, elle me pousse dans ma chambre et m'y enferme. La berline s'arrête effectivement devant l'auberge, et j'en vois sortir un seigneur quatre fois plus gros que moi,

soutenu par quatre domestiques. Il monte, il entre chez la future épouse, et il ne me reste pour tout amusement que la satisfaction d'avoir saisi la fortune par le toupet, le plaisir d'entendre tous leurs discours et la commodité de voir par une fente tout ce que Catinella parvenait à faire avec cette lourde masse. A la fin, ce sot amusement finit par m'ennuyer, car il dura cinq heures consécutives, qui furent employées en caresses, puis à faire les paquets des guenilles de Catinella, ensuite à les charger sur la berline et enfin à souper et à vider à grands verres bon nombre de bouteilles de vin du Rhin. A minuit, le comte de Holstein partit comme il était entré, enlevant au fils de l'hôte le tendre objet de son amour.

Personne, dans ce long intervalle, n'étant venu à ma chambre, je n'eus garde d'appeler. Je craignais d'être découvert, et je ne savais pas comment le prince allemand aurait pris la chose, s'il avait su qu'il avait été à la merci d'un témoin caché pendant les lourdes démonstrations de sa tendresse qui ne faisaient honneur ni à l'un ni à l'autre des acteurs, et qui me fournirent d'amples réflexions sur les misères du genre humain.

Après le départ de l'héroïne, apercevant par ma fente le pauvre amant berné, je l'appelai pour m'ouvrir. Le pauvre benêt me répondit d'une voix lamentable qu'il fallait abattre la serrure puisque mademoiselle avait emporté la clef. Je le priai de le faire sans tarder, parce que j'avais faim. Dès que je fus libre, on m'apporta à manger, et le pauvre garçon me tint compagnie. Il me dit que mademoiselle avait trouvé un moment pour l'assurer qu'elle serait de retour en six semaines, qu'elle pleurait en lui donnant cette assurance, et qu'elle l'avait embrassé tendrement.

« Le prince aura payé sa dépense ?

- Point du tout. Nous n'en aurions pas voulu s'il l'avait offert. Ma future se serait offensée ; car vous ne sauriez croire combien elle pense noblement.

- Que dit votre père de son départ ?

- Mon père pense toujours mal : il dit qu'elle ne reviendra plus, et ma mère est plus de son avis que du mien. Mais vous, signor maestro, qu'en dites-vous ?

- Que si elle vous l'a dit, elle reviendra sans doute.

- Oui, si elle n'avait pas l'intention de revenir, elle ne me l'aurait pas assuré.

- Précisément : voilà qui s'appelle raisonner ! »

Mon souper se composa du reste de celui que le cuisinier du comte avait fait pour son maître, et je bus une bouteille d'excellent vin du Rhin que Catinella avait escamotée pour en régaler son futur époux, et que celui-ci ne crut pouvoir mieux employer qu'en en régalant son futur cousin. Après souper, je pris la poste et je partis en assurant le malheureux abandonné que je ferais tout mon possible pour persuader à ma cousine de revenir au plus tôt. Je voulus payer ; mais il refusa absolument de rien prendre. J'arrivai à Bologne un quart d'heure après Catinella, et je descendis à la même auberge qu'elle, où je trouvai l'occasion de lui rapporter ce que m'avait dit son amant. J'arrivai à Reggio avant elle ; mais il me fut impossible de lui parler ; elle ne quittait pas un instant son puissant et impuissant seigneur.

A la fin de la foire, où rien de remarquable ne m'arriva, je quittai Reggio avec mon ami Balletti, et nous allâmes à Turin que j'avais envie de voir ; car, lorsque j'y étais passé la première fois avec Henriette, je ne m'y étais arrêté que pour y changer de chevaux.

Je trouvai tout également beau à Turin, la ville, la cour, le théâtre et les femmes, à commencer par la duchesse de Savoie ; mais je ne pus m'empêcher de rire quand on me dit que la police y était excellente, et que je vis les rues pleines de mendiants. Cette police cependant était la principale affaire du roi, qui avait beaucoup d'esprit, à ce que nous apprend l'histoire ; mais j'avoue que je fus assez badaud pour m'étonner de la ridicule figure de ce monarque.

N'ayant jamais vu de roi de ma vie, une idée bâtarde me faisait croire qu'un roi devait avoir quelque chose de fort rare en beauté ou en majesté dans sa physionomie, quelque chose enfin de supérieur aux autres hommes. En ma qualité de jeune républicain qui pensait, mon idée n'était pas tout à fait sotte ; mais je m'en défis bien vite en voyant ce roi de Sardaigne laid, bossu, maussade, et ayant l'air ignoble jusque dans ses moindres manières : je vis bien qu'on pouvait être roi sans être tout à fait homme.

Je vis sur la scène l'Astrua et Gafarello, ces deux superbes voix, et je vis danser la Geofroi, qu'un danseur très honnête homme, nommé Bodin, épousa dans ce même temps.

Pendant mon séjour à Turin, aucun penchant amoureux

n'altéra la paix de mon âme, si ce n'est la fille de ma blanchisseuse, avec laquelle il m'arriva un accident que je ne rappelle ici que parce qu'il augmenta d'une manière singulière mes connaissances en physique.

Cette fille était fort jolie, et, sans en être précisément amoureux, je désirais en obtenir les faveurs. Piqué de faire de vains efforts pour obtenir un rendez-vous, je me hasardai un jour à l'obtenir avec un peu de violence au bas d'un escalier dérobé par où elle passait en venant chez moi. M'étant caché à cet effet dans un moment où je savais qu'elle allait venir, je la saisis par surprise, et moitié par persuasion, moitié par la vivacité de mon action, elle se trouva en position convenable, et moi en action. Mais au premier mouvement de l'union, une forte explosion ralentit un peu mon ardeur, d'autant plus que la jeune fille porta la main à son visage comme pour cacher la honte qu'elle en avait. Je crois devoir la rassurer par un tendre baiser, et puis je recommence. Mais grand Dieu ! un bruit plus fort que le premier frappe à la fois mon nez et mon oreille.

Je poursuis ; un troisième, puis un quatrième, un enfin à chaque mouvement avec autant de régularité qu'un chronomètre pour marquer la mesure d'une pièce de musique. Ce phénomène bizarre, la confusion de la pauvre fille, notre position, tout me parut si comique que le rire s'empara de moi au point de me forcer à quitter la place. Honteuse et déconcertée, la jeune fille s'enfuit, et je ne cherchai pas à la retenir. Depuis ce jour, elle n'osa plus se remontrer à mes yeux. Je restai assis sur l'escalier plus d'un quart d'heure après son départ, réfléchissant sur le comique d'une scène dont le souvenir excite encore mon hilarité. Je pense que c'est à ce singulier défaut que cette fille était redevable de sa sagesse, et il est probable que s'il était commun à tout le sexe, il y aurait bien moins de femmes galantes, à moins toutefois que nous n'eussions d'autres organes ; car c'est trop cher payer un instant de jouissance que de le payer aux dépens de l'ouïe et de l'odorat.

Balletti, pressé d'arriver à Paris, où l'on préparait des fêtes superbes pour la naissance d'un duc de Bourgogne, car Mme la Dauphine touchait au terme de sa grossesse, me persuada facilement d'abréger mon séjour à Turin. Nous en partîmes, et en cinq jours nous arrivâmes à Lyon, où je restai une huitaine de jours.

Lyon est une fort belle ville, où il n'y avait pas de mon temps trois ou quatre maisons nobles ouvertes aux étrangers ; mais, en revanche, il y en a cent de négociants, de fabricants, de commissionnaires, beaucoup plus riches que les fabricants, et la société s'y trouve parfaitement bien montée, avec aisance, civilité, franchise et bon ton, sans la raideur et la sotte morgue que l'on trouve dans les maisons nobles de province, à quelques honorables exceptions près. Il est vrai que le ton y est au-dessous de celui de Paris ; mais on s'y fait, on y vit plus méthodiquement. Ce qui fait la richesse de Lyon, c'est le bon goût et le bon marché, et la divinité à laquelle cette ville doit sa prospérité, c'est la mode. Elle change chaque année ; et telle étoffe que le goût du jour met aujourd'hui à trente, n'en vaut plus l'année prochaine que vingt ou quinze ; et alors on l'envoie dans l'étranger, où elle est recherchée comme toute nouvelle.

Les Lyonnais payent cher les dessinateurs qui ont du goût ; c'est le secret. Le bon marché vient de la concurrence, source féconde de richesses, et fille de la liberté. Donc un État qui veut assurer chez lui la prospérité du commerce, doit le laisser agir en pleine liberté ; attentif seulement à prévenir la fraude que l'intérêt privé, souvent malentendu, peut inventer au détriment de l'intérêt général. Les gouvernements doivent tenir la balance, et les citoyens la charger à leur gré.

Je trouvai à Lyon la plus célèbre courtisane de Venise. On convenait généralement de n'avoir point vu son égale : son nom était Ancilla. Ceux qui la voyaient la convoitaient, et son bon cœur était tel qu'elle ne pouvait se refuser à personne ; car, si tous les hommes l'aimaient un à un, elle le leur rendait en les aimant tous ensemble, et l'intérêt chez elle n'était qu'un mobile absolument secondaire.

Venise a toujours eu des courtisanes célèbres plus par leur beauté que par leur esprit ; les principales de mon temps sont cette Ancilla et une autre appelée Spina, toutes deux filles de barcarols ; l'une et l'autre mortes jeunes de l'excès d'un métier qui leur semblait un titre de noblesse. Ancilla à vingt-deux ans se fit danseuse, et Spina voulut être chanteuse. Un danseur fameux, nommé Campioni, Vénitien, donna à la belle Ancilla toutes les grâces dont ses perfections physiques étaient susceptibles, et l'épousa. Spina eut pour maître un castrato qui ne parvint qu'à en faire une chanteuse médiocre, et, à défaut de

talent, elle se vit forcée, pour vivre, de tirer parti de son propre fonds.

J'aurai encore occasion de parler d'Ancilla avant sa mort. Elle était alors à Lyon avec son mari ; ils revenaient d'Angleterre, où ils s'étaient fait applaudir au théâtre de Hay-Market. Elle ne s'était arrêtée à Lyon que pour son plaisir, et dès qu'elle s'était montrée, elle avait vu à ses pieds toute la brillante jeunesse de la ville, faisant tout ce qu'elle voulait pour lui plaire. Le jour, parties de plaisir ; le soir soupers splendides, et la nuit grande banque de pharaon. Celui qui tenait la banque était un nommé don Joseph Marrati, le même que j'avais connu à l'armée espagnole sous le nom de don Bepe il Cadetto et qui, quelques années après, prit le nom d'Afflisio et qui finit si mal. Cette banque en peu de jours gagna trois cent mille francs. Dans une ville de cour, une pareille somme n'aurait fait aucune sensation, mais dans une cité essentiellement commerçante et industrielle, elle donna l'alarme à tous les pères de famille, à tous les chefs de maison, et la bande noire des ultramontains pensa à partir.

Ce fut à Lyon qu'un respectable personnage, dont je fis la connaissance chez M. de Rochebaron, me procura la grâce d'être admis à participer aux sublimes bagatelles de la franc-maçonnerie. Arrivé apprenti à Paris, quelques mois après, j'y devins compagnon et maître. La maîtrise est certainement le suprême grade de la franc-maçonnerie ; car tous les autres, que dans la suite on m'a fait prendre, ne sont que des inventions agréables qui, bien que symboliques, n'ajoutent rien à la dignité de maître.

Il n'y a personne au monde qui puisse parvenir à tout savoir, mais tout homme qui se sent des facultés et qui sait se rendre à peu près compte de sa force morale, doit chercher à connaître le plus possible. Un jeune homme bien né qui veut voyager et connaître le monde et ce qu'on appelle le grand monde, qui ne veut pas se trouver en certains cas l'inférieur de ses égaux et être exclu de la participation de tous leurs plaisirs, doit se faire initier dans ce qu'on appelle la franc-maçonnerie, quand ce ne serait que pour savoir, même superficiellement, ce que c'est. La franc-maçonnerie est une institution de bienfaisance qui, en certains temps et en certains lieux, a pu servir de prétexte à des menées criminelles et subversives du bon ordre ; mais, bon Dieu ! de quoi n'a-t-on pas abusé ? N'a-t-on pas vu les jésuites,

sous l'égide sacrée de la religion, armer le bras parricide d'aveugles enthousiastes pour frapper les rois ? Tout homme de quelque importance, je veux dire ceux dont l'existence sociale est marquée par le mérite, le savoir ou la fortune, peuvent être maçons, et grand nombre le sont ; comment supposer que des réunions pareilles, où les membres s'imposent la loi de ne parler jamais *intra muros* ni de politique, ni de religions, ni de gouvernements ; qui ne s'entretiennent que d'emblèmes ou moraux ou puérils ; comment supposer, dis-je, que ces réunions où les gouvernements peuvent avoir leurs créatures, puissent offrir des dangers tels que des souverains les proscrivent et que des papes s'amusent à les excommunier ? C'est au reste manquer le but, et le pape, malgré son infaillibilité, n'empêchera pas que les persécutions ne donnent à la franc-maçonnerie une importance qu'elle n'aurait peut-être jamais acquise sans elles. Le mystère est dans la nature de l'homme, et tout ce qui se présentera à la foule sous un aspect mystérieux piquera toujours la curiosité et sera recherché, quelque persuadé que l'on soit du reste que le voile souvent ne cache qu'un zéro.

Au résumé, je conseille à tout jeune homme bien né qui veut voir le monde de se faire recevoir maçon ; mais je l'engage aussi à bien choisir la loge ; car, quoique la mauvaise compagnie ne puisse point agir en loge, elle peut cependant s'y trouver, et le candidat doit se garder des liaisons dangereuses.

Les hommes qui ne se font recevoir francs-maçons que dans l'intention de parvenir à connaître le secret de l'ordre, courent grand risque de vieillir sous la truelle sans jamais atteindre leur but. Il y a cependant un secret, mais il est tellement inviolable qu'il n'a jamais été dit ou confié à personne. Ceux qui s'arrêtent à la superficie des choses pensent que le secret consiste en mots, signes et attouchements, ou qu'enfin le grand mot est au dernier degré. Erreur. Celui qui devine le secret de la franc-maçonnerie, car on ne le sait jamais qu'en le devinant, ne parvient à cette connaissance qu'à force de fréquenter les loges, qu'à force de réfléchir, de raisonner, de comparer et de déduire. Il ne le confie pas à son meilleur ami en maçonnerie, car il sait que s'il ne l'a pas deviné comme lui, il n'aura pas le talent d'en tirer parti dès qu'il le lui aura dit à l'oreille. Il se tait, et ce secret est toujours secret.

Tout ce qui se fait en loge doit être secret ; mais ceux qui, par une indiscrétion malhonnête, ne se sont pas fait un scrupule de révéler ce qu'on y fait, n'ont point révélé l'essentiel : ils ne le savaient pas ; et s'ils l'avaient su, certes ils n'auraient pas révélé les cérémonies.

La sensation qu'éprouvent aujourd'hui les profanes, c'est-à-dire ceux qui ne sont pas maçons, est de la même nature que celle qu'éprouvaient jadis ceux qui n'étaient pas admis aux mystères qu'on célébrait à Éleusis en l'honneur de Cérès. Mais les mystères d'Éleusis intéressaient toute la Grèce, et tout ce qu'il y avait d'éminent dans la société d'alors aspirait à en faire partie ; tandis que la franc-maçonnerie, au milieu de grand nombre d'hommes du premier mérite, renferme une foule de gredins qu'aucune société ne devrait avouer, parce qu'ils sont le rebut de l'espèce humaine sous les rapports moraux.

Dans les mystères de Cérès, on garda longtemps un silence impénétrable à cause de la vénération dont ils étaient l'objet. Au reste, que pouvait-on révéler ? les trois mots que l'hiérophante disait aux initiés ; mais à quoi cela aboutissait-il ? à déshonorer l'indiscret ; car il ne révélait que des mots barbares inconnus du vulgaire. J'ai lu quelque part que les trois mots sacrés et secrets des mystères d'Éleusis signifiaient : Veillez et ne faites pas de mal. Les mots sacrés et secrets des divers grades maçonniques sont à peu près tout aussi criminels.

L'initiation durait neuf jours ; les cérémonies étaient très imposantes et la compagnie très respectable. Plutarque nous apprend qu'Alcibiade fut condamné à mort et tous ses biens confisqués pour avoir osé tourner en ridicule, chez lui, les grands mystères avec Polition et Théodore, contre les Eumolpides. On voulut même qu'il fût maudit par les prêtres et les prêtresses ; mais la malédiction ne fut point prononcée, parce qu'une prêtresse s'y opposa disant : Je suis prêtresse pour bénir, et non pour maudire ! paroles sublimes ! leçon de morale et de sagesse que le pape méprise, mais que l'Évangile enseigne et que le sauveur du monde prescrit.

Rien n'est important aujourd'hui, comme rien n'est sacré pour une certaine classe d'hommes cosmopolites.

Botarelli publie dans une brochure toutes les pratiques des maçons, et on se contente de dire : « C'est un coquin. » On le savait d'avance. Un prince à Naples et M. Hamilton chez lui font

le miracle de saint Janvier, et ils en rient sans doute, et bien d'autres avec eux. Cependant le roi fait semblant de ne pas savoir qu'il porte sur sa poitrine royale un crachat avec cette devise autour de la figure de saint Janvier : *In sanguine fœdus*. Tout aujourd'hui est inconséquent, et rien ne signifie quelque chose ; cependant on fera bien d'aller en avant ; car s'arrêter à moitié chemin, ce serait aller de mal en pis.

Nous partîmes de Lyon par la diligence et nous mîmes cinq jours pour arriver à Paris. Balletti avait prévenu sa famille du moment de son départ : elle savait par conséquent l'instant de notre arrivée.

Nous étions huit dans la diligence et nous y étions tous très incommodément assis ; car c'était une grosse carcasse ovale, de façon que personne n'occupait un coin, puisqu'il n'y en avait pas. Si cette voiture avait été construite dans un pays où l'égalité eût été consacrée par les lois, le moyen aurait été fort plaisant. Je trouvai simplement que c'était fort mal raisonné ; mais j'étais en pays étranger, et je gardais le silence. D'ailleurs, en ma qualité d'Italien, aurais-je eu bonne grâce de ne pas admirer tout ce qui était français et surtout en France ? Voiture ovale : je révérais la mode, tout en la maudissant, car le singulier mouvement de cette voiture faisait sur moi le même effet que le roulis d'un vaisseau par une grosse mer. Du reste, elle était fort bien suspendue ; mais le cabotage m'aurait bien moins incommodé.

Comme dans la célérité de son allure elle ondoyait, on lui avait donné le nom de gondole ; mais j'étais connaisseur, et je ne lui trouvais guère d'analogie avec ces gondoles vénitiennes poussées par deux vigoureux rameurs, qui vont si vite et si doucement.

L'effet de ce mouvement fut tel que je fus obligé de rendre tout ce que j'avais dans l'estomac. Cela fit qu'on me trouva de mauvaise compagnie ; mais on ne me le dit pas : j'étais en France et avec des Français qui se connaissent en politesse. On se contenta de me dire que j'avais trop soupé ; et un abbé parisien, pour prendre ma défense, dit que j'avais l'estomac faible. Là-dessus on disputa.

Impatienté : « Messieurs, dis-je, vous avez également tort ; car j'ai l'estomac excellent et je n'ai pas soupé. »

A ces mots, un homme d'un certain âge me dit d'un ton

mielleux que je ne devais pas dire à ces messieurs qu'ils avaient tort ; mais que j'aurais pu leur dire qu'ils n'avaient pas raison, imitant Cicéron qui ne dit pas aux Romains que Catilina et les autres conjurés étaient morts, mais qu'ils avaient vécu.

« N'est-ce pas la même chose ?

- Je vous demande pardon, monsieur ; l'un est poli, et l'autre ne l'est pas. »

Il se mit alors à faire une longue dissertation sur la politesse, et il termina en me disant d'un air riant :

« Je pense que monsieur est Italien ?

- Oui, je le suis ; mais me feriez-vous le plaisir de me dire à quoi vous l'avez reconnu ?

- Oh ! oh ! à l'attention avec laquelle vous avez écouté mon long bavardage. »

Tout le monde se mit à rire, et moi, charmé de son originalité, je commençai à l'amadouer. Il était gouverneur d'un jeune garçon de douze ou treize ans qui était assis à son côté. Je l'employai pendant tout le voyage à me donner des leçons de politesse française, et lorsque nous dûmes nous séparer, il me prit amicalement à part et me dit qu'il voulait me faire un petit cadeau.

« Quoi ?

- Il faut abandonner et oublier pour ainsi dire la particule *non*, dont vous faites un fréquent usage à tort et à travers. *Non* n'est pas un mot français ; au lieu de cette syllabe désobligeante, dites : *Pardon*. *Non* est un démenti ; laissez-le, monsieur, ou préparez-vous à donner et à recevoir des coups d'épée à tout bout de champ.

- Je vous remercie, monsieur ; votre cadeau est précieux, et je vous promets de ne plus dire *non* de toute ma vie. »

Pendant la première quinzaine de mon séjour à Paris, il me paraissait que j'étais devenu le plus fautif de tous les hommes, car je ne discontinuais pas de demander pardon sur pardon. Je crus même un soir au théâtre qu'on me faisait une querelle pour avoir demandé pardon mal à propos. Un jeune petit maître, étant au parterre, me marcha sur le pied, et je m'empressai de lui dire :

« Pardon, monsieur.

- Monsieur, pardonnez vous-même.

- Vous-même.

- Vous-même.

- Hélas ! monsieur, pardonnons-nous tous deux et embrassons-nous. »

L'embrassade termina le différend.

Un jour, pendant le voyage, m'étant endormi de fatigue dans l'incommode gondole, je me sens tiré fortement par le bras :

« Ah ! monsieur, voyez ce château, me dit mon voisin.

- Je le vois ; eh bien ?

- Ah ! de grâce, ne le trouvez-vous pas…

- Je n'y trouve rien ; et qu'y trouvez-vous vous-même ?

- Rien d'étonnant s'il n'était à quarante lieues de Paris. Mais ici ! ah ! le croiront-ils, mes badauds de compatriotes, qu'il y ait un si beau château à quarante lieues de la capitale ! Qu'on est ignorant quand on n'a pas voyagé !

- Vous dites fort bien. »

Cet homme était Parisien lui-même et badaud dans l'âme, comme un Gaulois au temps de César.

Cependant si les Parisiens badaudent du matin au soir, s'amusant de tout, un étranger comme moi devait être bien plus badaud qu'eux ! La différence entre eux et moi était qu'accoutumé à voir les choses telles qu'elles sont, j'étais surpris de les voir souvent sous un masque qui les changeait de nature, tandis que leur surprise dépend souvent de ce qu'on leur fait soupçonner le dessous du masque.

Ce qui me plut beaucoup en arrivant à Paris, ce fut cette magnifique route, ouvrage immortel de Louis XV, la propreté des auberges, la chère qu'on y fait, la promptitude avec laquelle on est servi, les lits excellents, l'air modeste de la personne qui vous sert à table qui, le plus souvent, est la fille la plus accomplie de la maison, dont l'air décent, le maintien modeste, la propreté et les manières inspirent le respect au libertin le plus déhonté. Quel est l'Italien qui voit avec plaisir les valets d'auberge en Italie avec leur air effronté et leur insolence ? De mon temps on ne savait pas en France ce que c'était que surfaire : c'était véritablement la patrie des étrangers. On avait, il est vrai, le désagrément de voir souvent des actes d'un despotisme odieux, des lettres de cachet, etc. ; c'était le despotisme d'un roi. Depuis, les Français ont le despotisme du peuple. Est-il moins odieux ?

Nous dînâmes à Fontainebleau, nom qui vient de Fontaine-

belle-eau, et à deux lieues de Paris nous aperçûmes une berline qui venait à notre rencontre. Dès qu'elle fut près de nous, mon ami Balletti cria d'arrêter ; c'était sa mère qui me reçut comme un ami qu'elle attendait. C'était la célèbre comédienne Silvia, et dès que je lui fus présenté, elle me dit : « J'espère, monsieur, que l'ami de mon fils voudra bien souper avec nous ce soir. »

Je saluai en acceptant, et remonté dans la gondole, tandis que Balletti était avec sa mère dans la berline, nous continuâmes notre route.

A mon arrivée à Paris, je trouvai un domestique de Silvia avec un fiacre qui me conduisit à mon logement pour y déposer mes effets, ensuite nous allâmes chez Balletti, à cinquante pas de ma demeure.

Balletti me présenta à son père, qui s'appelait Mario. Mario et Silvia étaient les noms que M. et Mme Balletti portaient dans les comédies qu'ils jouaient à canevas ; et les Français avaient alors l'habitude de ne désigner les acteurs italiens que par les noms qu'ils portaient sur la scène. Bonjour, monsieur Arlequin, bonjour, monsieur Pantalon : c'est ainsi qu'on saluait ceux qui jouaient ces personnages.

## CHAPITRE XIV

Mon apprentissage à Paris. - Portraits. - Singularités. - Mille choses.

Pour fêter l'arrivée de son fils, Silvia donna un souper splendide auquel elle réunit tous ses parents, et ce fut une heureuse occasion pour moi de faire leur connaissance. Le père de Balletti, encore convalescent, n'y assista pas ; mais sa sœur, plus âgée que lui, y était. Elle était connue par son nom de théâtre, qui était Flaminia, dans la république des lettres par quelques traductions ; mais cela me donnait moins d'envie de la connaître à fond que l'histoire, connue de toute l'Italie, du séjour que trois hommes de lettres célèbres avaient fait à Paris. Ces trois savants étaient le marquis de Maffei, l'abbé Conti et Pierre-Jacques Martelli, qui devinrent ennemis, dit-on, à cause de la préférence que chacun d'eux prétendait aux bonnes grâces de cette actrice ; et en leur qualité de savants, ils se battirent à coups de plumes : Martelli fit une satire contre Maffei, dans laquelle il le désigna par l'anagramme de Femia.

Ayant été annoncé à Flaminia comme candidat dans la république des lettres, elle crut devoir m'honorer en m'adressant la parole : mais elle eut tort, car je la trouvai désagréable en figure, en ton, en style, en tout, même dans le son de la voix. Elle ne me le dit pas, mais elle me fit comprendre qu'illustre dans le monde littéraire, elle savait qu'elle parlait à un insecte. Elle avait l'air de dicter et elle croyait en avoir le droit à soixante ans et plus, surtout vis-à-vis d'un jeune novice de vingt-cinq ans qui n'avait encore enrichi aucune bibliothèque. Pour lui faire ma cour, je lui parlai de l'abbé Conti, et à je ne sais quel propos, je citai deux vers de cet auteur profond. Madame me corrigea avec un air de bonté sur la prononciation du mot *scevra*, qui veut dire séparée, en me disant qu'il fallait prononcer *sceura* ; ajoutant que je ne devais pas être fâché de l'avoir appris à Paris le premier jour de mon arrivée ; que cela ferait époque dans ma vie.

« Madame, j'y suis venu pour apprendre et non pour désapprendre ; et vous me permettrez de vous dire que c'est *scevra* avec *v* qu'il faut dire, et non *sceura* avec *u* ; car ce mot

est une syncope de *sceverra*.

- C'est à savoir qui de nous deux se trompe.

- Vous, madame, selon l'Arioste, qui fait rimer *scevra*, avec *persevra*, mot qui cadrerait mal avec *sceura*, qui n'est pas italien. »

Elle allait soutenir sa thèse quand son mari, vieillard de quatre-vingts ans, lui dit qu'elle avait tort. Elle se tut, mais depuis ce moment elle dit à qui voulut bien l'entendre que j'étais un imposteur.

Le mari de cette femme, Louis Riccoboni, qu'on appelait Lelio, le même qui avait conduit la troupe à Paris en 1716 au service du duc Régent, était un homme de mérite. Il avait été fort bel homme, et jouissait à juste titre de l'estime publique, tant à cause de son talent qu'à cause de la pureté de ses mœurs.

Pendant le souper, ma principale occupation fut d'étudier Silvia, qui jouissait de la plus grande réputation : je la jugeai au-dessus de tout ce qu'on en publiait. Elle avait environ cinquante ans, la taille élégante, l'air noble, les manières aisées, affable, riante, fine dans ses propos, obligeante pour tout le monde, remplie d'esprit et sans le moindre air de prétention. Sa figure était une énigme, car elle inspirait un intérêt très vif, plaisait à tout le monde ; et malgré cela, à l'examen, elle n'avait pas un seul beau trait marqué ; on ne pouvait pas dire qu'elle fût belle ; mais personne sans doute ne s'était avisé de la trouver laide. Cependant elle n'était pas de ces femmes qui ne sont ni laides ni belles ; car elle avait un certain je ne sais quoi d'intéressant qui sautait aux yeux et qui captivait. Mais qu'était-elle donc ?

Belle, mais par des lois inconnues à tous ceux qui, ne se sentant pas entraînés vers elle par une force irrésistible qui les forçait à l'aimer, n'avaient pas le courage de l'étudier et la constance de parvenir à la connaître.

Silvia fut l'idole de la France et son talent fut le soutien de toutes les comédies que les plus grands auteurs écrivent pour elle, et particulièrement Marivaux. Sans elle ces comédies ne seraient pas passées à la postérité. On n'a jamais pu trouver une actrice capable de la remplacer, et pour qu'on la trouve, il faut qu'elle réunisse en elle toute les parties que Silvia possédait dans l'art difficile du théâtre : action, voix, esprit, physionomie, maintien, et une grande connaissance du cœur humain. Tout en elle était en nature, et l'art qui la perfectionnait était toujours

caché.

Aux qualités dont je viens de faire mention, Silvia en ajoutait une autre qui leur donnait un nouvel éclat ; bien que, si elle ne l'avait pas possédée, elle n'en eût pas moins brillé au premier rang sur la scène : sa conduite fut toujours sans tache. Elle voulut des amis, jamais des amants ; se moquant d'un privilège dont elle aurait pu jouir, mais qui l'aurait rendue méprisable à ses propres yeux. Cette conduite lui valut le titre de respectable dans un âge où il aurait pu paraître ridicule et même injurieux à toutes les femmes de son état ; et nombre de dames du plus haut rang l'honorèrent plus encore de leur amitié que de leur protection. Jamais le capricieux parterre de Paris n'osa siffler Silvia, même dans les rôles qui ne lui plaisaient pas ; et tout le monde s'accordait à dire que cette actrice célèbre était une femme fort au-dessus de son état.

Comme Silvia ne croyait pas que sa bonne conduite pût lui être attribuée à mérite, car elle savait qu'elle n'était sage que parce que son amour-propre était intéressé à sa sagesse, jamais elle ne montra ni orgueil ni supériorité dans ses relations avec ses compagnes, quoique ces dernières, satisfaites de briller par leurs talents ou leur beauté, se souciassent peu de se rendre célèbres par la vertu. Silvia les aimait toutes et elle en était aimée ; elle rendait publiquement justice à leur mérite, faisait leur éloge de bonne foi ; mais on sentait qu'elle n'y perdait rien ; car, comme elle les surpassait en talents et que sa réputation était intacte, elles ne pouvaient lui faire aucun tort.

La nature a frustré cette femme unique de dix années de vie ; car elle devint étique à l'âge de soixante ans, dix ans après notre connaissance. Le climat de Paris joue assez souvent de ces tours aux actrices italiennes. Deux ans avant sa mort, je l'ai vue jouer le rôle de Marianne dans la pièce de Marivaux, et malgré son âge et son état, l'illusion était parfaite. Elle mourut en ma présence, tenant sa fille entre ses bras et lui donnant ses derniers conseils cinq minutes avant d'expirer. Elle fut enterrée honorablement à Saint-Sauveur, sans que le vénérable curé y mît la moindre opposition ; car, au contraire, ce digne pasteur, bien éloigné de l'intolérance antichrétienne de la plupart de ses confrères, disait que son métier de comédienne ne l'avait pas empêchée d'être chrétienne, et que la terre était la mère commune de tous, comme Jésus-Christ était le sauveur de tout

le monde.

Vous me pardonnerez, mon cher lecteur, de vous avoir fait assister aux funérailles de Silvia dix ans avant sa mort, et cela sans avoir eu l'intention de faire un miracle ; en revanche, je vous épargnerai cette corvée lorsque j'en serai là.

Sa fille unique, objet de sa tendresse, était assise à table auprès de sa mère. Elle n'avait alors que neuf ans, et tout absorbé par l'attention que je donnais à sa mère, je ne fis alors aucune observation sur elle : c'était une occupation pour plus tard.

Après le souper qui dura fort tard, je me rendis chez Mme Quinson, mon hôtesse, où je me trouvai fort bien. A mon réveil, cette Mme Quinson vint me dire qu'il y avait dehors un domestique qui venait m'offrir ses services. Je le fais entrer et je vois un homme de très petite taille, ce qui me déplut : je le lui dis.

« Ma petite taille, mon prince, vous garantira que je ne mettrai pas vos habits pour aller en bonne fortune.

- Votre nom ?

- Celui que vous voudrez.

- Comment ! je demande le nom que vous portez.

- Je n'en porte aucun. Chaque maître que je sers m'en donne un à sa guise, et j'en ai eu plus de cinquante en ma vie. Je m'appellerai par le nom que vous me donnerez.

- Mais enfin vous devez avoir un nom de famille.

- Je n'ai jamais eu de famille. J'avais un nom dans ma jeunesse ; mais depuis vingt ans que je sers et que je change de nom en changeant de maître, je l'ai oublié.

- Eh bien ! je vous appellerai Esprit.

- Vous me faites bien de l'honneur.

- Tenez, allez me chercher la monnaie d'un louis.

- La voici, monsieur.

- Je vous vois riche.

- Tout à votre service, monsieur.

- Qui m'informera de vous ?

- Au bureau des placements. Mme Quinson, au reste, pourra vous donner des renseignements sur mon compte : tout Paris me connaît.

- C'est assez. Je vous donne trente sous par jour, je ne vous habille pas, vous irez coucher où vous voudrez et vous serez à

mes ordres tous les matins à sept heures. »

Balletti vint me voir et me pria d'accepter chaque jour le couvert chez lui. Je me fis conduire au Palais-Royal et je laissai l'Esprit à la porte. Curieux de ce lieu tant vanté, je commençai par tout observer. Je vis un assez beau jardin, des allées bordées de grands arbres, des bassins, de hautes maisons qui l'entouraient, beaucoup d'hommes et de femmes qui se promenaient, des bancs par-ci par-là, où l'on vendait de nouvelles brochures, des eaux de senteur, des cure-dents et des colifichets. Je vis des tas de chaises de paille qu'on louait pour un sou, des liseurs de gazettes qui se tenaient à l'ombre, des filles et des hommes qui déjeunaient ou seuls ou en compagnie, des garçons de café qui montaient et descendaient rapidement un petit escalier caché par des charmilles. Je m'assis à une petite table ; un garçon vint aussitôt me demander ce que je désirais. Je demande du chocolat à l'eau ; il m'en apporte de détestable dans une superbe tasse de vermeil. Je lui demande du café, s'il en avait de bon.

« Excellent, je le fis moi-même hier.

- Hier ? je n'en veux pas.

- Le lait y est excellent.

- Du lait ? je n'en bois jamais. Faites-moi une tasse de café à l'eau.

- A l'eau ? nous n'en faisons que l'après-midi. Voulez-vous une bonne bavaroise ? Une carafe d'orgeat ?

- Oui, de l'orgeat. »

Je trouve cette boisson excellente, et je décide d'en faire mon déjeuner quotidien. Je demande au garçon si nous avons quelque chose de nouveau ; il me répond que la dauphine est accouchée d'un prince.

Un abbé qui se trouvait à une table tout près, lui dit :

« Vous êtes fou ; car c'est d'une princesse qu'elle est accouchée. »

Un troisième s'avance et dit :

« J'arrive de Versailles, et la dauphine n'est accouchée ni d'un prince ni d'une princesse. »

Il me dit que je lui semblais étranger, et lui ayant répondu que j'étais Italien, il se met à me parler de la cour, de la ville, des spectacles, et finit par s'offrir à m'accompagner partout. Je le remercie, je me lève et je pars. L'abbé m'accompagne et me dit

le nom de toutes les filles qui se promenaient.

Un jeune homme le rencontre, ils s'embrassent, et l'abbé me le présente comme un docte personnage dans la littérature italienne. Je lui parle italien ; il me répond avec esprit ; mais je ris de son style et je lui en dis la raison. Il parlait précisément dans le genre de Boccace. Ma remarque lui plut ; mais je lui persuadai bientôt qu'il ne fallait point parler ainsi, quoique la langue de cet ancien fût parfaite. En moins d'un quart d'heure nous nous lions d'amitié parce que nous nous reconnûmes les mêmes penchants. Il était poète, je l'étais aussi ; il était curieux de la littérature italienne, je l'étais de la française ; nous échangeons nos adresses et nous nous promettons des visites réciproques.

Je vois beaucoup de monde dans un coin du jardin, se tenant immobile et le nez en l'air. Je demande à mon nouvel ami ce qu'il y avait de merveilleux :

« On se tient attentif à la méridienne ; chacun a sa montre à la main pour la régler au point de midi.

- Est ce qu'il n'y a pas de méridienne partout ?

- Si fait, mais celle du Palais-Royal est la plus exacte. »

Je pars d'un éclat de rire.

« Pourquoi riez-vous ?

- Parce qu'il est impossible que toutes les méridiennes ne soient pas égales. Voilà une badauderie dans toutes les règles. »

Il y pense un instant, puis il se met à rire à son tour, et me fournit ample matière de critiquer les bons Parisiens. Nous sortons du Palais-Royal par la grande porte, et je vois une foule de monde attroupé devant une boutique à l'enseigne de la Civette.

« Qu'est-ce que cela ?

- C'est pour le coup que vous allez rire. Toutes ces bonnes gens attendent leur tour de faire remplir leur tabatière.

- Est-ce qu'il n'y a point d'autre marchand de tabac ?

- On en vend partout ; mais depuis trois semaines on ne veut que du tabac de la Civette.

- Est-il meilleur là qu'autre part ?

- Il est peut-être moins bon ; mais depuis que la duchesse de Chartres l'a mis à la mode, on n'en veut point d'autre.

- Mais comment a-t-elle fait pour le mettre à la mode ?

- En y faisant arrêter son équipage deux ou trois fois pour y

faire remplir sa boîte, et en disant publiquement à la jeune personne qui la lui remettait que son tabac était le meilleur de Paris. Les badauds, qui ne manquent jamais de s'attrouper à la portière d'un prince, l'eussent-ils vu cent fois, ou le sussent-ils aussi laid qu'un singe, répétèrent dans la ville les paroles de la duchesse, et c'en fut assez pour faire courir tous les priseurs de la capitale. Cette femme fera fortune, car elle vend pour plus de cent écus de tabac par jour.

- La duchesse ne se doute pas du bien qu'elle lui a fait ?

- Au contraire, car c'est de sa part une ruse de guerre. La duchesse s'intéressant à cette jeune femme nouvellement mariée, et voulant lui faire du bien d'une manière délicate, s'est avisée de cet expédient, qui lui a parfaitement réussi. Vous ne sauriez croire combien les Parisiens sont de braves et bonnes gens. Vous êtes dans le seul pays du monde où l'esprit puisse également faire fortune, soit en débitant du vrai, soit en débitant du faux : dans le premier cas, l'esprit et le mérite lui font accueil ; et dans le second la sottise est toujours là prête à le récompenser ; car la sottise est caractéristique ici, et ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'elle est fille de l'esprit. Aussi on ne fait point de paradoxe en disant que le Français serait plus sage s'il avait moins d'esprit. Les dieux qu'on adore ici, quoiqu'on ne leur élève pas des autels, sont la nouveauté et la mode. Qu'un homme se mette à courir, et tout le monde lui court après. La foule ne s'arrêtera qu'autant qu'on découvrira qu'il est fou ; mais c'est la mer à boire que cette découverte ; car nous avons une foule de fous de naissance qui passent encore pour des sages. Le tabac de la Civette n'est qu'un faible exemple de la foule que la moindre circonstance peut attirer en un endroit. Le roi, étant un jour à la chasse, se trouva au port de Neuilly et eut envie d'un verre de ratafia. Il s'arrête à la porte du cabaret, et par le plus heureux des hasards, il se trouve que le pauvre cabaretier en avait une bouteille. Le roi, après avoir pris un petit verre, s'avisa d'en demander un second en disant qu'il n'avait de sa vie bu de ratafia aussi délicieux. Il n'en fallait pas tant pour que le ratafia du bon homme de Neuilly fût réputé pour être le meilleur de l'Europe : le roi l'avait dit. Aussi les plus brillantes compagnies se succédèrent sans interruption chez le pauvre cabaretier, qui est aujourd'hui un homme fort riche et qui a fait bâtir à l'endroit même une superbe maison où l'on voit

l'inscription suivante : *Ex liquidis solidum*, inscription assez comique dont un des quarante immortels fit les frais. Quel est le dieu que ce cabaretier doit adorer ? la sottise, la frivolité et l'envie de rire.

- Il me semble, lui répliquai-je, que cette espèce d'approbation ou d'acclamation pour les opinions du roi, des princes du sang, etc., est plutôt une preuve de l'affection de la nation qui les adore ; car les Français vont jusqu'à croire ces gens-là infaillibles.

- Il est certain que tout ce qui se passe parmi nous fait croire aux étrangers que le peuple adore son roi ; mais ceux d'entre nous qui pensent, finissent bientôt par voir que ce n'est que du clinquant, et la cour n'y compte pas. Quand le roi vient à Paris, tout le monde crie : Vive le roi ! parce que quelque oisif commence, ou parce que quelque agent de police en a donné le signal dans la foule ; mais c'est un cri sans conséquence, cri de gaieté, quelquefois de peur, et que le roi ne s'avise guère de prendre pour argent comptant. Il n'est guère à son aise à Paris, et il se trouve beaucoup mieux à Versailles au milieu de vingt-cinq mille hommes qui le garantissent de la fureur de ce même peuple qui, devenu sage, pourrait bien finir par crier : « Meure le roi ! » Louis XIV le savait bien, et il en a coûté la vie à quelques conseillers de la grande chambre pour avoir osé parler d'assembler les états généraux pour remédier aux maux de l'État. La France n'a jamais aimé ses rois, à l'exception de saint Louis, de Louis XII et du bon et grand Henri IV ; encore l'amour de la nation fut-il impuissant pour le préserver du poignard des jésuites, race maudite, également ennemie des peuples et des rois. Le roi actuel, roi faible et que ses ministres mènent à la lisière, dit de bonne foi dans le temps de sa convalescence : « Je m'étonne de ces grandes réjouissances parce que j'ai regagné ma santé ; car je ne saurais deviner pourquoi l'on m'aime tant. » Bien des rois pourraient répéter ces mêmes paroles, au moins si l'amour se mesure au bien qu'on fait. On a fait l'apothéose de cette réflexion naïve du monarque ; mais un courtisan philosophe aurait dû lui dire qu'on l'aimait tant parce qu'il avait le surnom de Bien-Aimé.

- Surnom ou sobriquet ; mais d'ailleurs est-ce qu'on trouve chez vous des courtisans philosophes ?

- Philosophes, non ; car ce sont des choses qui s'excluent

comme la lumière et les ténèbres ; mais il y a des gens d'esprit à qui l'ambition et l'intérêt font mordre le frein. »

En causant ainsi, M. Patu - c'était le nom de ma nouvelle connaissance - me conduisit jusqu'à la porte de la demeure de Silvia, qu'il me félicita de connaître, et nous nous séparâmes. Je trouvai cette aimable actrice en belle compagnie. Elle me présenta à tout le monde et me fit connaître chaque personne en particulier.

Le nom de Crébillon me frappa. « Comment, monsieur ? lui dis-je ; heureux si vite ! Il y a huit ans que vous me charmez et que je désire vous connaître. Écoutez de grâce. »

Je lui récite alors sa plus belle tirade de *Zénobie et Radamiste*, que j'avais traduite en vers blancs. Silvia jouissait de voir le plaisir que Crébillon éprouvait à quatre-vingt ans de s'entendre dans une langue qu'il possédait parfaitement et qu'il aimait à l'égal de la sienne. Il récita la même scène en français et releva avec politesse les endroits où il trouvait que je l'avais embelli. Je le remerciai sans être dupe du compliment.

Nous nous mîmes à table, et comme on me demanda ce que j'avais vu de beau dans Paris, je racontai tout, excepté mon entretien avec Patu.

Après avoir parlé fort longtemps, Crébillon, qui avait observé mieux que tous les autres le chemin que je prenais pour connaître le bon et le mauvais côté de sa nation, me parla en ces termes :

« Pour un premier jour, monsieur, je trouve que vous promettez beaucoup, et sans doute vous ferez des progrès rapides. Vous narrez bien et vous parlez le français de manière à vous faire parfaitement comprendre ; mais tout ce que vous dites n'est que de l'italien habillé en français. Vous vous faites écouter avec intérêt, et par cette nouveauté vous captivez doublement l'attention de ceux qui vous écoutent : je vous dirai même que votre jargon est fait pour captiver les suffrages de vos auditeurs ; car il est singulier, nouveau ; et vous êtes dans le pays où l'on court après ces deux divinités. Cependant vous devez commencer dès demain à vous donner toutes les peines pour apprendre à bien parler notre langue, car dans deux ou trois mois, les mêmes personnes qui vous applaudissent aujourd'hui commenceront à se moquer de vous.

- Je le crois, monsieur, et je le crains ; aussi mon principal

projet en venant à Paris est-il de m'attacher de toutes mes forces à l'étude de la langue française ; mais, monsieur, comment ferai-je pour trouver un maître ? Je suis un élève insoutenable, interrogateur, curieux, importun, insatiable ; et en supposant que je puisse trouver un maître pareil, je ne suis pas assez riche pour pouvoir le payer.

- Il y a cinquante ans monsieur, que je cherche un écolier tel que vous vous êtes peint ; et c'est moi qui vous payerai, si vous voulez venir prendre les leçons chez moi. Je demeure au Marais, dans la rue des Douze-Portes ; j'ai les meilleurs poètes italiens, je vous les ferai traduire en français, et je ne vous trouverai jamais insatiable. »

J'acceptai avec joie, fort embarrassé de lui exprimer ma reconnaissance ; mais l'offre portait l'expression de la franchise comme le peu de mots par lesquels j'y répondis.

Crébillon était un colosse ; il avait six pieds : il me surpassait de trois pouces. Il mangeait bien, narrait plaisamment et sans rire : il était célèbre par ses bons mots, était un excellent convive ; mais il passait la vie chez lui, sortant rarement, ne voyant presque personne, parce qu'il avait toujours la pipe à la bouche et qu'il était environné d'une vingtaine de chats avec lesquels il se divertissait la plus grande partie du jour. Il avait une vieille gouvernante, une cuisinière et un domestique. Sa gouvernante pensait à tout, ne le laissait manquer de rien et ne lui rendait jamais compte de son argent, qu'elle tenait en entier, parce que jamais il ne lui en demandait aucun. La physionomie de Crébillon avait le caractère de celle du lion, ou du chat, ce qui est la même chose. Il était censeur royal, et il me disait que cela l'amusait. Sa gouvernante lui lisait les ouvrages qu'on lui portait, et elle suspendait sa lecture quand elle croyait que cela méritait sa censure ; mais parfois ils étaient d'avis différent, et alors leurs contestations étaient vraiment risibles. J'entendis un jour cette gouvernante renvoyer quelqu'un en lui disant : « Revenez la semaine prochaine ; nous n'avons pas encore eu le temps d'examiner votre manuscrit. »

Pendant une année entière j'allai chez M. Crébillon trois fois par semaine, et j'appris avec lui tout le français que je sais ; mais il m'a toujours été impossible de me défaire des tournures italiennes ; je les remarque fort bien quand je les rencontre dans les autres ; mais elles coulent de source en sortant de ma plume

sans que je puisse parvenir à les sentir. Je suis sûr que, quoi que je fasse, je ne parviendrai jamais à les reconnaître, non plus que je n'ai jamais pu trouver en quoi consiste le vice de latinité qu'on impute à Tite-Live.

Je fis un huitain en vers libres sur je ne sais quel sujet, et je le fis voir à Crébillon pour le soumettre à sa correction. Après l'avoir lu avec attention, il me dit :

« Ces huit vers sont bons et très justes, la pensée en est belle et très poétique, le langage parfait ; et malgré cela le huitain est mauvais.

- Comment cela ?

- Je n'en sais rien. Ce qui manque est je ne sais quoi. Imaginez-vous un homme que vous voyez, que vous trouvez beau, bien fait, aimable, rempli d'esprit et parfait enfin selon toute la sévérité de votre jugement. Une femme survient, le voit, le considère et s'en va en vous disant que cet homme ne lui plaît pas. « Mais quel défaut lui trouvez-vous, madame ? - Aucun, mais il me déplaît. » Vous retournez à cet homme, vous l'examinez de nouveau, et vous trouvez que pour lui donner une voix d'ange on lui a ôté ce qui fait l'homme, et vous êtes forcé de convenir que le sentiment spontané a bien servi la femme. »

Ce fut par cette comparaison que Crébillon m'expliqua une chose presque inexplicable ; car ce n'est réellement qu'au goût et au sentiment à donner la raison d'une chose qui échappe à toutes les règles.

Nous parlâmes beaucoup à table de Louis XIV, auquel Crébillon avait fait sa cour quinze années de suite, et il nous dit des anecdotes très curieuses que personne ne savait. Il nous assura, entre autres, que les ambassadeurs de Siam étaient des fripons payés par Mme de Maintenon. Il nous dit qu'il n'avait point achevé sa tragédie de *Cromwell* parce que le roi lui avait dit un jour de ne pas user sa plume sur un coquin.

Crébillon nous parla aussi de son *Catilina*, et il nous dit qu'il le croyait la plus faible de toutes ses pièces, mais qu'il n'aurait pas voulu qu'elle fût bonne si, pour la rendre telle, il avait dû faire paraître sur la scène César jeune homme, car il aurait dû faire rire, comme le ferait Médée si on la faisait paraître avant qu'elle eût connu Jason.

Il loua beaucoup le talent de Voltaire, mais en l'accusant de vol, car il lui avait, disait-il, volé la scène du sénat. Il ajouta, en

lui rendant justice, qu'il était né historien et fait pour écrire l'histoire comme pour faire des tragédies, mais qu'il la falsifiait en la remplissant de petites histoires, de contes et d'anecdotes, dans le seul but d'en rendre la lecture intéressante. Selon Crébillon, l'homme au masque de fer était un conte ; il disait que Louis XIV l'en avait assuré de sa bouche.

Ce jour-là on donna au théâtre italien *Cenie*, pièce de Mme de Graffigny. Je m'y rendis de bonne heure pour avoir une bonne place à l'amphithéâtre.

Les dames, toutes couvertes de diamants, qui entraient aux premières loges, m'intéressaient et je les observais avec soin. J'avais un bel habit, mais mes manchettes ouvertes et mes boutons jusqu'en bas faisaient que tout le monde me reconnaissait pour étranger ; car cette mode n'existait pas à Paris. Pendant que je bayais aux corneilles et que je faisais le badaud à ma façon, un homme richement vêtu et trois fois plus gros que moi s'approche et me demande poliment si je suis étranger. Après ma réponse affirmative, il me demande comment je trouve Paris ; je lui en fais l'éloge. Mais au même instant une dame énorme, couverte de pierreries, entre dans la loge à côté. Son énorme volume m'en impose et je dis sottement à ce monsieur :

« Qui est donc cette grosse cochonne ?

- C'est la femme de ce gros cochon.

- Ah ! monsieur, je vous demande un million de pardons. »

Mais mon gros homme n'avait aucunement besoin que je lui demandasse pardon, car, bien loin d'être fâché, il étouffait de rire. Noble et heureux effet de la philosophie pratique et naturelle dont les Français font un si noble usage pour le bonheur de la vie sous l'apparence de la frivolité !

J'étais confus, j'étais au désespoir, et ce gros seigneur se tenait les côtés de rire. Il se lève enfin, sort de l'amphithéâtre, et un moment après je le vois entrer dans la loge et parler à sa femme. Je les lorgnais du coin de l'œil sans oser les fixer, quand je vois cette dame faire chorus avec son mari et rire de toutes ses forces. Leur gaieté augmentant mon embarras, je prends le parti de m'en aller, lorsque je l'entends m'appeler :

« Monsieur ! monsieur ! »

Je ne pouvais me retirer sans impolitesse, et je m'approchai de leur loge. Alors, d'un air sérieux et du ton le plus noble, il me

demande pardon d'avoir tant ri, et de la meilleure grâce du monde il me pria de lui faire l'honneur d'aller souper chez lui le soir même. Je le remerciai poliment et je m'excusai en lui disant que j'étais engagé. Il me réitère alors ses instances, sa femme me presse de l'air le plus engageant ; moi, pour les convaincre que je ne cherche pas à éluder l'invitation, je leur dis alors que je suis attendu chez Silvia.

« Je suis sûr, me dit-il, de vous dégager, si vous ne le trouvez pas mauvais ; j'irai en personne. »

J'aurais eu mauvaise grâce à ne pas céder. Il se lève, sort et revient peu d'instants après, suivi de mon ami Balletti, qui me dit que sa mère était enchantée que je fisse de si belles connaissances, et qu'elle m'attendait à dîner le lendemain. Mon ami me dit à part que ce monsieur était M. de Beauchamp, receveur général des finances.

Dès que la toile fut baissée, je donnai la main à madame, et montés tous trois dans un superbe équipage, nous descendîmes à leur hôtel. J'y trouvai l'abondance, ou plutôt la profusion qu'on trouve à Paris chez tous les gens de cette classe ; grande compagnie, gros jeu de commerce, grande chère et franche gaieté à table. Le souper ne fut fini qu'à une heure après minuit : l'équipage de madame me ramena chez moi. Cette maison me fut ouverte tout le temps que je restai à Paris, et je ne dois pas négliger de dire qu'elle me fut très utile. Ceux qui disent que les étrangers s'ennuient à Paris pendant les premiers quinze jours ont raison, car il faut le temps de s'introduire ; mais pour moi j'eus le bonheur d'y être établi à souhait dans les vingt-quatre heures, et par conséquent sûr de m'y plaire.

Le lendemain matin, Patu vint me voir et me fit présent de son éloge en prose du maréchal de Saxe. Nous sortîmes ensemble, et nous allâmes nous promener aux Tuileries, où il me présenta à Mme Boccage, qui fit un bon mot antithétique en parlant du maréchal de Saxe :

« Il est singulier, dit-elle, que nous ne puissions pas dire un *De profundis* pour cet homme qui nous a fait chanter tant de *Te Deum*. »

En sortant des Tuileries, Patu me conduisit chez une fameuse actrice de l'Opéra qui se nommait Mlle Le Fel, bien-aimée de tout Paris et membre de l'académie royale de musique. Elle avait trois enfants charmants en bas âge qui voltigeaient dans la

maison.

« Je les adore, me dit-elle.

- Ils le méritent par leur beauté, lui répondis-je, quoique chacun ait une expression différente.

- Je le crois bien ! l'aîné est fils du duc d'Anneci ; le second l'est du comte d'Egmont, et le plus jeune doit le jour à Maisonrouge, qui vient d'épouser la Romainville.

- Ah ! excusez, de grâce ; je croyais que vous étiez la mère de tous trois.

- Vous ne vous êtes point trompé, je le suis. »

En disant cela, elle regarde Patu et part avec lui d'un éclat de rire qui ne me fit point rougir, mais qui m'avertit de ma bévue. J'étais nouveau, et je n'avais pas été accoutumé à voir les femmes empiéter sur le privilège des hommes. Mlle Le Fel n'était pourtant pas effrontée ; elle était même de bonne compagnie ; mais elle était ce qu'on appelle au-dessus des préjugés. Si j'avais mieux connu les mœurs du temps, j'aurais su que ces choses étaient dans l'ordre, et que les grands seigneurs qui parsemaient ainsi leur noble progéniture, laissaient leurs enfants entre les mains de leurs mères en leur payant de fortes pensions. Par conséquent, plus ces dames cumulaient et plus elles vivaient dans l'aisance.

Mon inexpérience des mœurs de Paris me fit parfois donner dans de lourdes méprises, et la demoiselle Le Fel aurait sans doute ri au nez de quiconque lui aurait dit que j'avais de l'esprit, après la balourdise dont je m'étais rendu coupable.

Un autre jour, me trouvant chez Lany, maître des ballets de l'Opéra, je vis cinq ou six jeunes personnes de treize à quatorze ans, toutes accompagnées de leurs mères, et toutes ayant l'air modeste que donne une bonne éducation. Je leur disais des choses flatteuses et elles me répondaient en baissant les yeux. Une d'elles s'étant plainte de mal de tête, je lui offris mon flacon, et une de ses compagnes lui dit :

« Sans doute tu n'as pas bien dormi.

- Oh ! ce n'est pas ça, répondit mon Agnès ; je crois que je suis grosse. »

A cette réponse si inattendue de ma part dans une jeune personne que son âge et sa mine m'avaient fait juger vierge, je lui dis : « Je ne croyais pas que madame fût mariée. »

Elle me regarde un instant avec surprise ; puis, se tournant

vers sa compagne, elles se mettent à rire à qui mieux mieux. Honteux, plus pour elles que pour moi, je sortis, bien déterminé à ne plus supposer gratuitement de la vertu dans une classe de femmes où elle est si rare. Chercher ou supposer même de la pudeur dans les nymphes des coulisses, c'est être par trop dupe : elles se piquent de ne point en avoir et se moquent de ceux qui leur en supposent.

Patu me fit connaître toutes les filles de Paris qui avaient quelque renommée. Il aimait le beau sexe, mais malheureusement pour lui il n'avait pas un tempérament comme le mien, et l'amour du plaisir lui coûta la vie de bonne heure. S'il avait vécu, il aurait suivi de près Voltaire ; mais à trente ans il paya à la nature le fatal tribut auquel nul n'échappe.

J'appris de ce jeune savant le secret que plusieurs jeunes lettrés français emploient pour s'assurer de la perfection de leur prose lorsqu'ils veulent écrire quelque chose qui demande une prose aussi belle que possible, comme éloges, oraisons funèbres, panégyriques, dédicaces, etc. Je le lui arrachai comme par surprise.

Me trouvant chez lui un matin, je vis sur sa table plusieurs feuilles volantes écrites en vers blancs de douze syllabes. J'en lus une douzaine, et je lui dis que, bien que beaux, leur lecture me faisait plus de peine que de plaisir.

« Ce sont les mêmes pensées que dans l'éloge du maréchal de Saxe, mais je vous avoue que la prose me fait beaucoup plus de plaisir.

- Ma prose ne t'aurait pas tant plu, si auparavant elle n'avait été écrite en vers blancs.

- Tu t'es donné là bien de la peine en pure perte.

- Point de peine, puisque les vers blancs ne m'en coûtent aucune. On les écrit comme de la prose.

- Tu crois donc que la prose devient plus belle lorsque tu la copies de tes propres vers ?

- Ce n'est pas douteux ; elle devient plus belle et je m'assure l'avantage qu'alors ma prose n'est pas pleine de ces demi-vers qui sortent de la plume de l'écrivain sans qu'il s'en aperçoive.

- Est-ce un défaut ?

- Très grand et impardonnable. Une prose entrelardée de vers casuels est plus mauvaise qu'une poésie prosaïque.

- Il est vrai que les vers parasites qui se trouvent dans une oraison doivent faire mauvaise figure.

- Certainement. Prends l'exemple de Tacite dont l'histoire commence par *Urbem Romam a principio reges habuere (Rome fut gouvernée par des rois dans son commencement)*. C'est un hexamètre latin fort mauvais que ce grand historien n'a certainement point fait à dessein, et qu'il n'a point discerné dans l'examen de son ouvrage ; car il n'y a pas de doute qu'il lui aurait donné une autre tournure. Est-ce que la prose italienne où l'on trouve des vers involontaires n'est pas vicieuse ?

- Elle l'est beaucoup. Mais je te dirai que beaucoup de pauvres génies y mettent des vers exprès, comptant par là la rendre plus sonore. C'est en général ce clinquant que vous nous reprochez avec raison. Au reste, je crois bien que tu es le seul qui te donnes cette peine.

- Le seul ? Non, certes. Tous ceux auxquels les vers blancs ne coûtent rien, comme à moi, emploient ce moyen lorsque leur prose doit être copiée par eux-mêmes. Demande à Crébillon, à l'abbé de Voisenon, à La Harpe, à qui tu voudras, et on te dira ce que je te dis. Voltaire est le premier qui ait employé cet art dans les petites pièces où sa prose est enchanteresse. Par exemple, l'épître à Mme du Châtelet est de ce nombre ; elle est superbe ; lis-la ; et si tu y trouves un seul hémistiche, dis que j'ai tort. »

Curieux, je le demandai à Crébillon ; il me dit la même chose ; mais il m'assura qu'il ne l'avait jamais fait.

Il tardait à Patu de me conduire à l'Opéra pour voir l'effet que ce spectacle ferait dans mon esprit ; car effectivement un Italien doit le trouver extraordinaire. On donnait un opéra dont le titre était *les Fêtes vénitiennes*, titre intéressant pour moi. Nous allons pour nos quarante sous nous placer au parterre, où, quoiqu'on y fût debout, on trouvait bonne compagnie ; car ce spectacle était le plaisir mignon des Français.

Après une symphonie, très belle dans son genre, exécutée par un orchestre excellent, on lève la toile, et je vois une belle décoration représentant la petite place Saint-Marc vue de la petite île Saint-Georges ; mais je suis choqué de voir le palais ducal à ma gauche et le grand clocher à ma droite ; c'est-à-dire l'opposé du vrai. Cette faute comique et honteuse pour le siècle commence par me faire rire, et Patu, à qui j'en dis la raison, dut en rire comme moi. La musique, quoique belle dans le goût

antique, m'amusa un peu à cause de sa nouveauté, puis elle m'ennuya. La mélopée me fatigua bientôt par sa monotonie et par les cris poussés mal à propos. Cette mélopée des Français remplace, à ce qu'ils prétendent, la mélopée grecque et notre récitatif qu'ils détestent, et qu'ils aimeraient s'ils entendaient notre langue.

L'action était un jour de carnaval, temps auquel les Vénitiens vont se promener en masque dans la place de Saint-Marc. On y représentait des galants, des entremetteuses et des filles qui nouaient et dénouaient des intrigues : les costumes étaient bizarres et faux, mais le tout était amusant. Ce qui surtout me fit bien rire, et c'était fort risible pour un Vénitien, ce fut de voir sortir des coulisses le doge avec douze conseillers tous en toge bizarre et qui se mirent à danser la grande passecaille. Tout à coup j'entends le parterre qui claque des mains à l'apparition d'un grand et beau danseur masqué et affublé d'une énorme perruque noire qui lui descendait jusqu'à la moitié de la taille, et vêtu d'une robe ouverte par devant qui lui descendait jusqu'aux talons. Patu me dit avec une sorte de vénération : « C'est l'inimitable Duprès. » J'en avais entendu parler et je me tins attentif. Je vois cette belle figure qui s'avance à pas cadencés, et parvenue sur le devant de la scène, élever lentement ses bras arrondis, les mouvoir avec grâce, les étendre, les resserrer, remuer ses pieds avec précision et légèreté, faire des petits pas, des battements à mi-jambe, une pirouette, ensuite disparaître comme un zéphyr. Tout cela n'avait pas duré une demi-minute. Les applaudissements, les bravos, partaient de toutes les parties de la salle ; j'en étais étonné et j'en demandai la raison à mon ami.

« On applaudit à la grâce de Duprès et à la divine harmonie de ses mouvements. Il a soixante ans, et ceux qui l'ont vu il y a quarante ans le trouvent encore le même.

- Quoi ? il n'a jamais dansé autrement ?

- Il ne peut pas avoir mieux dansé ; car le développement que tu as vu est parfait, et au delà du parfait que connais-tu ?

- Rien, à moins que ce ne soit une perfection relative.

- Ici elle est absolue. Duprès fait toujours la même chose et chaque jour nous croyons la voir pour la première fois. Telle est la puissance du beau et du bon, du sublime et du vrai, qui pénètrent l'âme. Cette danse est une harmonie ; c'est la

véritable danse, dont vous n'avez point d'idée en Italie. »

A la fin du second acte, voilà de nouveau Duprès, le visage couvert d'un masque, qui danse accompagné d'un air différent, mais à mes yeux faisant la même chose. Il s'avance tout au bord de la scène, il s'arrête un instant dans une position parfaitement bien dessinée. Patu veut que je l'admire ; j'en conviens. Tout à coup j'entends cent voix qui disent dans le parterre : « Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! il se développe, il se développe. » Effectivement, il paraissait un corps élastique qui en se développant, devenait plus grand. Je fis le bonheur de Patu en lui disant qu'il était vrai que Duprès avait en tout une grâce parfaite. Immédiatement après, je vois une danseuse qui, comme une furie, parcourt l'espace en faisant des entre-chats à droite, à gauche, dans tous les sens, mais s'élevant peu et cependant applaudie avec une sorte de fureur.

« C'est, me dit Patu, la fameuse Camargo. Je te félicite, mon ami, d'être arrivé à Paris assez à temps pour la voir, car elle a accompli son douzième lustre. »

J'avouai alors que sa danse était merveilleuse.

« C'est, ajouta mon ami, la première danseuse qui ait osé sauter sur notre théâtre ; car avant elle les danseuses ne sautaient pas ; et ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'elle ne porte point de caleçon.

- Pardon ; j'ai vu....

- Qu'as-tu vu ? c'est sa peau qui, à la vérité, n'est ni de lis ni de rose.

- La Camargo, lui dis-je d'un air pénitent, ne me plaît pas ; j'aime mieux Duprès. »

Un vieil admirateur qui se trouvait à ma gauche me dit que dans sa jeunesse elle faisait le saut de basque et même la gargouillade, et qu'on n'avait jamais vu ses cuisses, quoiqu'elle dansât à nu.

« Mais si vous n'avez jamais vu ses cuisses, comment pouvez-vous savoir qu'elle ne portait point de tricot ?

- Oh ! ce sont des choses qu'on peut savoir. Je vois que monsieur est étranger.

- Oh ! pour ça, très étranger. »

Ce qui me plut beaucoup à l'Opéra français, ce fut la promptitude avec laquelle les décorations se changeaient toutes à la fois par un coup de sifflet ; chose dont on n'a pas la moindre

idée en Italie. Je trouvai également délicieux le début de l'orchestre au coup d'archet ; mais le directeur, avec son sceptre, allant de droite à gauche avec des mouvements forcés comme s'il avait dû faire aller tous les instruments par la seule force de son bras, me causa une espèce de dégoût. J'admirai aussi le silence des spectateurs, chose si nouvelle pour un Italien ; car c'est à juste titre qu'en Italie on est scandalisé du bruit que l'on fait pendant que les acteurs chantent ; et on ne saurait déverser assez de ridicule sur le silence qui succède à ce bruit aussitôt que les danseurs paraissent. On dirait alors que les Italiens ont toute l'intelligence dans les yeux. Au reste il n'y a pas de pays au monde où l'observateur ne puisse trouver du bizarre et de l'extravagant, et cela parce qu'il peut comparer : les gens du pays ne peuvent point s'en apercevoir. Au résumé, l'Opéra me fit plaisir ; mais la Comédie-Française me captiva. C'est là véritablement que les Français sont dans leur élément ; ils jouent en maîtres, et les autres peuples ne doivent point leur disputer la palme que l'esprit et le bon goût sont forcés de leur décerner.

J'y allais tous les jours, et quoique parfois il n'y eût pas deux cents spectateurs, on donnait du vieux et parfaitement joué. J'ai vu le *Misanthrope*, l'*Avare*, le *Tartufe*, le *Joueur*, le *Glorieux* et tant d'autres ; et quoique je les visse souvent, je croyais toujours les voir pour la première fois. J'arrivai à temps à Paris pour voir Sarrasin, la Dangeville, la Dumesnil, la Gaussin, la Clairon, Préville, et plusieurs actrices qui, retirées du théâtre, vivaient de leurs pensions et faisaient encore le charme de la société qu'elles recevaient. Je connus entre autres la célèbre Le Vasseur. Je les voyais avec plaisir et elles me communiquaient des anecdotes extrêmement curieuses. Elles étaient généralement très serviables et sous tous les rapports. Un soir, me trouvant dans une loge avec la Le Vasseur, on donnait une tragédie dans laquelle une jolie personne remplissait le rôle muet de prêtresse.

« Qu'elle est jolie ! lui dis-je.

- Oui, charmante. C'est la fille de celui qui a joué le confident. Elle est très aimable en société et elle promet beaucoup.

- Je ferais volontiers sa connaissance.

- Oh ! mon Dieu, cela n'est pas difficile. Son père et sa mère sont de très honnêtes gens, et je suis sûre qu'ils seront

enchantés que vous leur demandiez à souper. Ils ne vous gêneront pas : ils iront se coucher et vous laisseront causer librement à table avec leur fille aussi longtemps qu'il vous plaira. Vous êtes en France, monsieur, et ici on connaît le prix de la vie et on tâche d'en tirer parti. Nous aimons le plaisir et nous ne nous croyons heureux que quand nous pouvons le faire naître.

- Cette façon de penser est charmante, madame ; mais de quel front voulez-vous que j'aille demander à souper à d'honnêtes gens que je ne connais pas du tout, et qui ne me connaissent pas davantage ?

- Oh ! bon Dieu ! que dites-vous là ? Nous connaissons tout le monde. Vous voyez bien comme je vous traite. Après la comédie, je vous présenterai, et la connaissance sera faite.

- Je vous prierai de me faire cet honneur une autre fois.

- Quand il vous plaira. »

## CHAPITRE XV

Mes balourdises dans la langue française, mes succès, mes nombreuses connaissances. - Louis XV. - Mon frère arrive à Paris.

Tous les comédiens italiens à Paris voulurent me fêter pour me faire voir leur magnificence. Je fus somptueusement fêté par tous. Carlin Bertinazzi, qui jouait les rôles d'Arlequin, acteur chéri de tout Paris, me rappela qu'il m'avait vu il y avait treize ans à Padoue en revenant de Petersbourg avec ma mère. Il me donna un superbe dîner chez Mme de la Caillerie, où il logeait. Cette dame était amoureuse de lui. Je lui fis compliment sur quatre enfants charmants qui voltigeaient autour de nous. Le mari présent me répondit :

« Ce sont les enfants de M. Carlin.

- Cela se peut, monsieur ; mais, en attendant, c'est vous qui en avez soin ; et comme ils portent votre nom, c'est vous qu'ils doivent reconnaître pour père.

- Oui, cela sera en droit ; mais Carlin est trop honnête homme pour ne pas s'en charger le jour où il me conviendra de m'en défaire. Il sait bien qu'ils sont à lui, et ma femme serait la première à s'en plaindre s'il n'en convenait pas. »

Cet homme n'était pas ce qu'on appelle un bon homme, tant s'en faut ; mais, comme il voyait la chose très philosophiquement, il en parlait avec calme, et même avec une sorte de dignité. Il aimait Carlin en ami, et des affaires de cette nature n'étaient pas rares à Paris dans ce temps-là parmi les gens d'une certaine classe. Deux grands seigneurs, Bouflers et Luxembourg, avaient troqué de femme en toute bonne amitié, et tous deux en avaient des enfants. Les petits Bouflers s'appelaient Luxembourg, et les petits Luxembourg portaient le nom de Bouflers. Les descendants de ces tiercelets sont connus aujourd'hui en France sous le même nom. Eh bien ! ceux qui savaient le mot de l'énigme en riaient avec raison ; et la terre ne se mouvait pas moins selon les lois de la gravitation.

Le plus riche des comédiens italiens était Pantalon, père de Coraline et de Camille, et usurier reconnu. Il voulut aussi me donner à dîner en famille, et ses deux filles m'enchantèrent. La première était entretenue par le prince de Monaco, fils du duc

de Valentinois, qui vivait encore, et Camille était amoureuse du comte de Melfort, favori de la duchesse de Chartres, devenue dans ce temps-là duchesse d'Orléans par la mort de son beau-père.

Coraline était moins vive que Camille, mais elle était plus jolie. Je commençai à lui faire ma cour aux heures indues, comme un homme sans conséquence ; mais ces heures-là appartiennent aussi à l'amant en titre. Je me trouvais donc chez elle quelquefois à l'heure même où le prince venait la voir. Dans les premières rencontres, je tirais ma révérence et je partais ; mais dans la suite on me pria de rester ; car ordinairement les princes, tête à tête avec leurs maîtresses, ne savent que s'ennuyer. Nous soupions ensemble, et leur rôle était d'écouter, tandis que le mien était de manger et de conter.

Je crus devoir faire ma cour à ce prince, et j'en fus parfaitement bien reçu ; mais un matin, aussitôt qu'il me vit entrer, il me dit :

« Ah ! je suis bien aise de vous voir, car j'ai promis à la duchesse de Rufé de vous conduire chez elle, et nous allons y aller. »

Voilà encore une duchesse. Je suis en bon vent. Allons ! Nous montons dans un diable, voiture de mode, et nous voilà à onze heures du matin chez ladite duchesse.

Lecteur, si j'étais fidèle, le tableau que je vous ferais de cette lubrique mégère vous épouvanterait. Imaginez-vous soixante hivers accumulés sur un visage plâtré de rouge, un teint couperosé, une figure hâve et décharnée, toute la laideur et la flétrissure du libertinage empreintes sur cette dégoûtante physionomie, mollement étendue sur un sopha et qui à mon apparition s'écrie avec une joie enragée : « Ah ! voilà un joli garçon ! Prince, tu es charmant de me l'avoir amené. Viens t'asseoir ici, mon garçon. »

J'obéis respectueusement, mais une odeur infecte de musc qui me parut cadavéreuse faillit me faire trouver mal. L'infâme duchesse s'était relevée et présentait à découvert un sein hideux, capable d'en imposer au plus brave. Le prince, affectant une affaire, sortit en me disant qu'il m'enverrait son diable dans quelques instants.

Dès que nous fûmes seuls, le squelette plâtré étend ses bras, et sans me laisser le temps de me reconnaître, elle applique sur ma

joue ses lèvres baveuses qui me font frissonner ; et l'une de ses mains s'égarant avec le comble de l'indécence :

« Voyons donc, mon poulet, me dit-elle, si tu as un beau.....»

Je frémissais ; je résiste.

« Allons donc ! tu fais l'enfant, dit cette nouvelle Messaline ; es-tu si novice ?

- Non, madame, mais....

- Eh bien, quoi ?

- J'ai....

- Oh ! le vilain ! s'écria-t-elle en lâchant prise. A quoi j'allais m'exposer ! »

Je profite du moment, et prenant mon chapeau, je me sauve à toutes jambes, craignant que le portier ne me refusât la sortie.

Je prends un fiacre et je m'en vais raconter l'aventure à Coraline. Elle en rit beaucoup et demeura d'accord que le prince m'avait joué un fort vilain tour. Elle loua la présence d'esprit avec laquelle j'avais affecté un empêchement ; mais elle ne me mit pas à même de la convaincre que j'avais trompé la duchesse.

Cependant je nourrissais quelque espérance, et je soupçonnais qu'elle ne me croyait pas assez amoureux.

Trois ou quatre jours après, soupant tête à tête avec elle, je lui dis tant de choses et je lui demandai mon congé en termes si clairs qu'elle me renvoya au lendemain.

« Le prince, me dit-elle, ne reviendra de Versailles qu'après-demain ; ainsi demain nous irons à la garenne, nous dînerons tête à tête, nous chasserons au furet et nous reviendrons contents à Paris.

- A la bonne heure ! »

Le lendemain à dix heures nous montons dans un cabriolet et nous arrivons à la barrière. Au moment de la passer, voilà un vis-à-vis à livrée étrangère, et celui qui s'y trouvait se met à crier : « Arrête ! arrête. »

C'était le chevalier de Wirtemberg qui, sans même m'honorer d'un regard, commence à dire des douceurs à Coraline ; puis, mettant toute sa tête dehors, il lui parle à l'oreille. Elle lui répond de la même façon ; puis elle dit en me prenant la main et d'un air riant : « J'ai une grande affaire avec ce prince : allez à la garenne, mon cher ami ; dînez-y, chassez et venez me voir demain. » En même temps elle descend, monte dans le vis-à-vis et me voilà resté comme la femme de Loth, mais non pas

immobile.

Lecteur, si tu t'es trouvé dans une situation pareille, il te sera facile de t'imaginer le genre de fureur dont je me sentis saisi ; si pareille chose ne t'est jamais arrivée, tant mieux pour toi ; mais alors il est inutile que je cherche à t'en donner une idée, tu ne me comprendrais pas.

Le cabriolet me devint en horreur, et je sautai à bas en disant au cocher de s'en aller au diable ; et, prenant le premier fiacre que je trouvai, je m'en fus droit chez Patu, auquel je contai mon aventure, écumant presque de fureur. Au lieu de me plaindre ou de partager mon ressentiment, Patu, plus sage, rit de mon aventure et me dit :

« Je voudrais volontiers que pareille chose me fût arrivée ; car tu es certain d'être en possession de cette belle à la première rencontre.

- Je n'en veux plus : je la méprise trop.

- Tu aurais dû la mépriser plus tôt. Mais, puisque c'est une affaire faite, veux-tu pour te dédommager que nous allions dîner à l'hôtel du Roule ?

- Ma foi, oui ; le projet est excellent, partons ! »

L'hôtel du Roule était fameux à Paris, et je ne le connaissais pas encore. La maîtresse l'avait meublé avec élégance et elle y tenait douze à quatorze nymphes choisies, avec toutes les commodités qu'on peut désirer ; bonne table, bons lits, propreté, solitude dans de superbes bosquets. Son cuisinier était excellent et ses vins exquis. Elle s'appelait Mme Paris, nom de guerre sans doute, mais qui satisfaisait à tout. Protégée par la police, elle était assez loin de Paris pour être sûre que ceux qui allaient visiter son établissement libéral étaient des gens au-dessus de la classe moyenne. La police intérieure était réglée comme un papier de musique, et tous les plaisirs y étaient soumis à un tarif raisonnable. On payait six francs pour déjeuner avec une nymphe, douze pour y dîner et le double pour y passer la nuit. Je trouvai que la maison était au-dessus de sa réputation et qu'elle valait mieux que la garenne.

Nous montons dans un fiacre, et Patu dit au cocher :

« A Chaillot !

- J'entends, mon bourgeois. »

Après une demi-heure de course, il s'arrête à une porte cochère sur laquelle on lisait : *Hôtel du Roule*.

La porte était fermée. Un Suisse à grosses moustaches sort d'une porte bâtarde et vient gravement nous toiser. Nous jugeant gens de mise, il ouvre et nous entrons. Une femme borgne d'environ cinquante ans, mais qui portait encore les restes d'une belle femme, nous aborde et après nous avoir salués poliment, elle nous demande si nous venons dîner chez elle. Sur notre réponse affirmative, elle nous mène dans une belle salle où nous voyons quatorze jeunes personnes, toutes belles et uniformément mises en robes de mousseline. A notre aspect elles se levèrent et nous firent une révérence très gracieuse. Toutes à peu près du même âge, les unes blondes, les autres brunes ou châtaines : il y avait de quoi contenter tous les goûts. Nous les parcourons en disant quelques mots à chacune et nous fixons notre choix. Les deux élues, poussant un cri de joie, nous embrassèrent avec une volupté qu'un novice aurait pu prendre pour de la tendresse, et nous entraînent dans le jardin en attendant qu'on vînt nous appeler pour dîner. Ce jardin était vaste et artistement distribué pour servir les amours ou les plaisirs chargés de les représenter.

Mme Paris nous dit :

« Allez, messieurs, allez jouir du bel air et de la sécurité sous tous les rapports ; ma maison est le temple de la tranquillité et de la santé. »

La belle que j'avais choisie avait quelque chose de Coraline, et cette circonstance me la fit trouver délicieuse. Mais au milieu de la plus douce occupation on nous appela pour dîner. Nous fûmes assez bien servis ; et le dîner nous avait donné de nouvelles dispositions, quand, montre à la main, la borgnesse vint nous prévenir que notre partie était finie. Le plaisir était mesuré à l'heure.

Je dis un mot à Patu, et, après quelques considérations philosophiques, s'adressant à Mme la gouvernante :

« Nous allons renouveler la dose, lui dit-il en doublant le salaire.

- Vous en êtes les maîtres, messieurs. »

Nous montons, et, après notre second choix, nous renouvelons notre promenade. Même désagrément que la première fois par la rigoureuse exactitude de la dame.

« Bah ! c'est trop fort, madame.

- Mon ami, montons pour la troisième fois, faisons un

nouveau choix et passons ici la nuit.

- Projet délicieux auquel je souscris de grand cœur.

- Madame Paris approuve-t-elle le plan ?

- Je ne l'aurais pas mieux fait, messieurs ; c'est fait de main de maître. »

Arrivés dans la salle, et notre choix étant fait, toutes les autres se moquèrent des premières qui n'avaient point su nous captiver ; et elles, pour se venger, leur dirent que nous étions des flandrins.

Pour le coup, je fus étonné de mon choix. J'avais pris une véritable Aspasie, et je remerciai le hasard qu'elle me fût échappée les deux premières fois, puisque j'avais la perspective de la posséder quatorze heures de suite. Cette beauté s'appelait Saint-Hilaire ; et c'est la même qui sous ce nom devint célèbre en Angleterre avec un riche lord qui l'y mena l'année d'après. D'abord, piquée de ce que je ne l'avais distinguée ni la première ni la seconde fois, elle me regardait avec fierté et dédain ; mais je ne tardai pas à lui faire comprendre que cela était heureux, puisqu'elle en resterait plus longtemps avec moi. Alors elle commença à rire et devint charmante.

Cette fille avait de l'esprit, de la culture et des talents ; tout ce qu'il lui fallait enfin pour réussir dans la carrière qu'elle parcourait. Patu, pendant que nous soupions, me dit en italien qu'il était près de la choisir lorsque je la pris, et le lendemain il me dit qu'il avait dormi toute la nuit. La Saint-Hilaire fut très contente de moi et s'en vanta à ses camarades. Elle fut cause que je fis plusieurs visites à l'hôtel du Roule, et elle en fut toujours l'objet : elle était toute glorieuse de m'avoir fixé.

Ces visites furent cause que je me refroidis pour Coraline. Un musicien de Venise nommé Guadagni, beau, savant dans son art et plein d'esprit, sut la captiver trois semaines après que je me fus brouillé avec elle. Le beau garçon, qui n'avait que l'apparence de la virilité, la rendit curieuse, et fut cause de sa rupture avec le prince, qui la trouva en flagrant délit. Cependant Coraline sut l'amadouer, et quelque temps après ils se réconcilièrent et de si bonne foi qu'un poupon en fut le résultat. Ce fut une fille, que le prince nomma Adélaïde et qu'il dota. Après la mort de son père le duc de Valentinois, le prince la quitta tout à fait pour aller épouser Mlle de Brignole, Génoise, et Coraline devint maîtresse du comte de La Marche, aujourd'hui

prince de Conti. Coraline ne vit plus, non plus qu'un fils qu'elle en eut et que le prince nomma comte de Monréal.

Mme la dauphine accoucha d'une princesse qu'on décora du titre de Madame de France.

Au mois d'août on fit au Louvre l'exposition des tableaux que les peintres de l'académie royale de peinture exposaient au public, et n'y voyant aucun tableau de bataille, je conçus le projet d'appeler mon frère à Paris. Il était à Venise et avait du talent dans ce genre. Parosselli, seul peintre de batailles que la France possédât, étant mort, je crus que François pourrait y réussir et y faire sa fortune. J'écrivis en conséquence à M. Grimani et à mon frère, et je les persuadai ; néanmoins il ne vint à Paris qu'au commencement de l'année suivante.

Louis XV, qui aimait passionnément la chasse, avait coutume d'aller passer chaque année six semaines à Fontainebleau. Il était toujours de retour à Versailles à la mi-novembre. Ce voyage lui coûtait, ou plutôt coûtait à la France cinq millions. Il menait avec lui tout ce qui pouvait contribuer aux plaisirs de tous les ministres étrangers et de sa nombreuse cour. Il se faisait suivre par les comédiens français et italiens et par ses acteurs et actrices de l'Opéra.

Pendant ces six semaines, Fontainebleau était beaucoup plus brillant que Versailles ; malgré cela, l'Opéra, les théâtres Français et Italien ne manquaient pas à Paris, tant les acteurs attachés à ces spectacles étaient nombreux.

Le père de Balletti, qui avait parfaitement recouvré sa santé, devait y aller avec Silvia et toute la famille. Ils m'invitèrent à les y accompagner et à accepter un logement dans une maison qu'ils y avaient louée.

L'occasion était belle ; j'étais avec des amis ; je ne crus pas devoir refuser, car je n'aurais pu m'en procurer une meilleure pour connaître toute la cour de Louis XV et tous les ministres étrangers. J'allai me présenter à M. de Morosini, aujourd'hui procureur à Saint-Marc et alors ambassadeur de la république à Paris.

Le premier jour qu'on donna l'opéra, il me permit de le suivre : c'était une musique de Lulli. J'étais assis dans le parquet précisément au-dessous de la loge de la Pompadour, que je ne connaissais pas. A la première scène, je vois la fameuse Le Maur qui entre en scène et qui fait un cri si fort et si inattendu que je

la crus folle. Je fis un petit éclat de rire et de très bonne foi, ne m'imaginant point que personne pût le trouver mauvais. Un cordon bleu qui était auprès de la marquise me demanda d'un ton sec de quel pays j'étais. Du même ton je lui réponds :

« De Venise.

- J'y ai été et j'y ai beaucoup ri au récitatif de vos opéras.

- Je le crois, monsieur, et je suis sûr que personne ne s'est avisé de vous empêcher de rire. »

Ma réponse un peu verte fit rire Mme de Pompadour, qui me demanda si j'étais vraiment de là-bas.

« D'où donc, de là-bas ?

- De Venise.

- Venise, madame, n'est pas là-bas ; elle est là-haut. »

Cette réponse fut trouvée plus singulière que la première, et voilà toute la loge en consultation pour savoir si Venise était là-bas ou là-haut. On trouva apparemment que j'avais raison, car on ne m'attaqua plus. J'écoutais cependant l'opéra sans rire ; mais comme j'étais enrhumé, je me mouchais souvent. Le même cordon bleu, m'adressant de nouveau la parole, me dit qu'apparemment les fenêtres de ma chambre n'étaient pas bien fermées. Ce monsieur, que je ne connaissais pas, était le maréchal de Richelieu. Je lui répondis qu'il se trompait, car mes fenêtres étaient *calfoutrées*. Aussitôt toute la loge part d'un éclat de rire, et je demeure confondu parce que je sentis mon tort : j'aurais dû prononcer *calfeutrées*. Mais ces *eu* et ces *u* font le supplice de la plupart des nations étrangères.

Une demi-heure après, M. de Richelieu me demanda laquelle des deux actrices me plaisait le plus pour la beauté.

« Celle-là, monsieur.

- Mais elle a de vilaines jambes.

- On ne les voit pas, monsieur ; et puis dans l'examen de la beauté d'une femme, la première chose que *j'écarte*, ce sont les jambes. »

Ce mot dit par hasard, et dont je ne sentais pas la portée, me donna de l'importance et rendit toute la loge curieuse de me connaître. Le maréchal sut qui j'étais de M. de Morosini, lequel me dit de la part du duc que je lui ferais plaisir de lui faire ma cour. Mon bon mot de hasard devint fameux, et M. le maréchal me fit l'accueil le plus gracieux. Parmi les ministres étrangers, celui auquel je m'attachai le plus fut milord maréchal d'Écosse

Keith, qui l'était du roi de Prusse. J'aurai occasion de parler de lui.

Le lendemain de mon arrivée à Fontainebleau j'allai seul à la cour, et je vis Louis XV, le beau roi, allant à la messe, et toute la famille royale, et toutes les dames de la cour, qui me surprirent par leur laideur autant que celles de la cour de Turin m'avaient surpris par leur beauté. Cependant, au milieu de tant de laiderons, je fus surpris par la vue d'une beauté véritable. Je demande qui est cette dame.

« C'est, me répond un seigneur mon voisin, Mme de Brionne, plus sage encore que belle ; car non seulement il n'y a aucune histoire sur son compte, mais elle n'a pas même fourni à la médisance le moindre motif pour en inventer une.

- On n'en a peut-être rien su.

- Ah ! monsieur, on sait tout à la cour. »

J'allais seul, rôdant dans les appartements intérieurs, lorsque je vis tout à coup une douzaine de femmes, laides, qui avaient plutôt l'air de courir que de marcher : elles étaient si mal placées sur leurs jambes qu'elles paraissaient tomber le visage en avant. Quelqu'un se trouvant à ma portée, la curiosité me poussa à demander d'où elles venaient et pourquoi elles allaient ainsi.

« Elles sortent de chez la reine qui va dîner, et elles marchent si mal parce que leurs pantoufles ont des talons de six pouces de haut, ce qui les oblige à marcher les jarrets pliés pour ne pas tomber sur le nez.

- Pourquoi ne portent-elles pas des talons plus bas ?

- C'est la mode.

- Oh ! la sotte mode ! »

J'enfile une galerie au hasard et je vois le roi qui passe, ayant un bras appuyé de tout son long sur les épaules de M. d'Argenson.

« Oh ! servilité, pensai-je en moi-même ; un homme peut-il se soumettre ainsi à porter le joug, et un homme peut-il se croire si fort au-dessus des autres pour prendre des allures pareilles ! »

Louis XV avait la plus belle tête qu'il soit possible de voir, et il la portait avec autant de grâce que de majesté, Jamais habile peintre n'est parvenu à rendre l'expression de cette magnifique tête quand ce monarque la tournait avec bienveillance pour regarder quelqu'un. Sa beauté et sa grâce forçaient l'amour de

prime abord. Je crus en le voyant avoir rencontré la majesté idéale que j'avais été si choqué de ne pas trouver dans le roi de Sardaigne ; et je ne doutai pas que Mme de Pompadour ne fût amoureuse de cette belle physionomie lorsqu'elle brigua la connaissance de ce souverain. Je me trompais peut-être ; mais la figure de Louis XV forçait le spectateur à penser ainsi.

J'arrive dans une salle superbe où je vois une douzaine de courtisans qui se promenaient, et une table d'au moins douze couverts, qui cependant n'était préparée que pour une seule personne.

« Pour qui est ce couvert ?

- Pour la reine. La voilà qui vient. »

Je vois la reine de France, sans rouge, simplement vêtue, la tête couverte d'un grand bonnet, ayant l'air vieux et la mine dévote. Dès qu'elle fut près de la table, elle remercia gracieusement deux nonnes qui y déposaient une assiette avec du beurre frais. Elle s'assit, et aussitôt les douze courtisans se placèrent en demi-cercle à dix pas de la table : je me tins auprès d'eux imitant leur respectueux silence.

Sa Majesté commence à manger sans regarder personne, tenant les yeux baissés sur son assiette. Ayant trouvé bon un mets qu'on lui avait servi, elle y revint, et alors elle parcourut des yeux le cercle devant elle, sans doute pour voir si dans le nombre de ses observateurs il n'y avait pas quelqu'un à qui elle dût compte de sa friandise.

Elle le trouva et dit : « M. de Löwendal. »

A ce nom, je vois un superbe homme qui s'avance en inclinant la tête, et qui dit :

« Madame.

- Je crois que ce ragoût est une fricassée de poulets.

- Je suis de cet avis, madame. »

Après cette réponse faite du ton le plus sérieux, la reine continue à manger et le maréchal reprend sa place à reculons. La reine acheva de dîner sans dire un mot de plus et rentra dans son appartement comme elle en était venue. Je pensai que si la reine de France faisait ainsi tous ses repas, je n'aurai pas envié l'honneur d'être son commensal.

J'étais enchanté d'avoir vu ce guerrier fameux à qui Berg-op-Zoom avait dû se soumettre ; mais je souffrais de voir un aussi grand homme être obligé de répondre sur une fricassée de

poulets du même ton qu'un juge prononce une sentence de mort.

Riche de cette anecdote, j'en régalai la société chez Silvia pendant un excellent dîner où se trouvait l'élite de l'agréable compagnie.

A quelques jours de là, me trouvant à dix heures du matin en haie avec une foule de courtisans, pour avoir le plaisir, toujours nouveau, de voir passer le roi qui allait à la messe - plaisir auquel il faut ajouter celui de voir à découvert et en entier le sein et les épaules de Mmes de France, ses filles - je vois la Cavamacchi, que j'avais laissée à Césène sous le nom de Mme Querini. Si je fus surpris de la voir, elle ne le fut pas moins en me voyant dans un endroit comme celui-là. Le marquis de Saint-Simon, premier gentilhomme de la maison du prince de Condé, lui donnait le bras.

« Madame Querini à Fontainebleau ?

- Vous ici ? Je me souviens de la reine Élisabeth qui dit : *Pauper ubique jacet*.

- La comparaison est très juste, madame.

- Je badine, mon cher ami, je viens ici pour voir le roi, qui ne me connaît pas ; mais demain l'ambassadeur me présentera. »

Elle se mit en haie à cinq ou six pas de moi du côté par où le roi devait sortir. Sa Majesté entra, ayant M. de Richelieu à son côté, et il se mit à lorgner la prétendue Mme Querini. Elle ne lui plut pas sans doute, car, tout en continuant à marcher, il dit à son ami ces paroles remarquables que Juliette dut entendre : « Nous en avons ici de plus belles. »

L'après-dîner, j'allai chez l'ambassadeur de Venise. Je le trouvai au dessert en grande compagnie, ayant à sa droite Mme Querini qui me dit les choses les plus flatteuses et les plus amicales : chose extraordinaire dans une évaporée qui n'avait aucun sujet de m'aimer, car elle savait que je la connaissais à fond et que j'avais su la mener ; mais, comprenant la raison de tout son manège, je me résolus à ne point la désobliger, et même à lui rendre, par une noble vengeance, tous les bons offices en mon pouvoir.

Étant venue à parler de M. Querini, l'ambassadeur lui fit compliment sur ce qu'il lui avait rendu justice en l'épousant.

« C'est, ajouta-t-il, ce que je ne savais pas.

- Il y a cependant plus de deux ans, dit Juliette.

- C'est un fait, dis-je à mon tour ; car il y a deux ans que le général Spada l'a présentée sous le nom et avec le titre de Son Excellence Mme Querini à toute la noblesse de Césène, où j'avais l'honneur de me trouver.

- Je n'en doute pas, dit l'ambassadeur en me fixant, puisque Querini lui-même me l'écrit. »

Quelques instants après, comme je me disposais à partir, l'ambassadeur, prétextant quelques lettres dont il voulait me communiquer le contenu, me pria de passer avec lui dans son cabinet, et là il me demanda ce qu'on disait à Venise de ce mariage.

« Personne n'en sait rien, et on dit même que l'aîné de la maison des Querini allait épouser une Grimani ; mais j'écrirai cette nouvelle à Venise.

- Quelle nouvelle ?

- Que Juliette est vraiment Querini, puisque Votre Excellence la présentera pour telle à Louis XV.

- Qui vous l'a dit ?

- Elle-même.

- Il se peut qu'elle ait changé d'avis. »

Je lui rapportai alors les paroles que le roi avait dites à M. de Richelieu à son sujet.

« Cela, dit Son Excellence, me fait deviner pourquoi Juliette ne désire plus de lui être présentée. »

J'ai su plus tard que M. de Saint-Quintin, ministre secret des volontés particulières de Louis, était allé après la messe dire à la belle Vénitienne qu'il fallait que le roi de France eût bien mauvais goût, puisqu'il ne l'avait pas trouvée plus belle que plusieurs autres dames qui étaient à sa cour. Juliette partit de Fontainebleau le lendemain.

J'ai parlé au commencement de mes *Mémoires* de la beauté de Juliette : elle avait dans sa physionomie des charmes extraordinaires ; mais elle en avait usé trop longtemps pour qu'ils ne fussent pas un peu fanés à Fontainebleau.

Je la revis chez l'ambassadeur à Paris, et elle me dit en riant qu'elle avait plaisanté en se disant Mme Querini, et que je lui ferais plaisir de ne la nommer à l'avenir que par son vrai nom de comtesse Preati. Elle me pria d'aller la voir à l'hôtel de Luxembourg où elle logeait. J'y allai souvent pour m'amuser de ses intrigues ; mais j'eus le bon esprit de ne jamais m'en mêler.

Elle passa quatre mois à Paris, et elle eut le talent de rendre fou M. Zanchi, secrétaire de l'ambassade de Venise, homme aimable, noble et lettré. Elle le rendit si amoureux qu'il était résolu de l'épouser ; mais par un caprice dont peut-être elle se repentit plus tard, elle le maltraita, et le sot en mourut de chagrin. Le comte de Kaunitz, ambassadeur de Marie-Thérèse, eut du goût pour elle, ainsi que le comte de Zinzendorf. Le médiateur de ces amours passagères était un certain abbé Guasco, peu favorisé des dons de Plutus et qui, laid par-dessus tout, ne pouvait espérer quelques faveurs que par ses complaisances. Mais l'homme sur lequel elle avait jeté un dévolu et dont elle voulait devenir la femme, était le comte de Saint-Simon. Ce comte l'aurait épousée, si elle ne lui avait pas donné de fausses adresses pour qu'il s'informât de sa naissance. La famille Preati de Vérone la renia, comme de juste, et M. de Saint-Simon, qui malgré son amour avait conservé du bon sens, eut la force de la quitter. Enfin Paris ne fut pas l'*Eldorado* pour ma belle compatriote ; car elle fut obligée d'y laisser ses diamants en gage. De retour à Venise, elle y épousa le fils de ce même Uccelli qui, seize ans plus tôt, l'avait tirée de la misère. Elle est morte il y a dix ans.

J'allais toujours prendre mes leçons de français chez mon bon vieux Crébillon ; malgré cela mon langage rempli d'italianismes me faisait souvent dire en compagnie l'opposé de ma pensée ; mais il résultait presque toujours de mes quiproquos des plaisanteries curieuses qui faisaient fortune, et ce qu'il y avait de bon, c'est que mon jargon ne me préjudiciait pas sous le rapport de l'esprit ; il me procurait au contraire de belles connaissances.

Plusieurs dames comme il faut me prièrent d'aller leur enseigner l'italien, pour se procurer, disaient-elles, le plaisir de m'apprendre le français : dans cet échange, je gagnais plus qu'elles.

Mme Préodot, qui était une de mes élèves, me reçut un jour dans son lit en me disant qu'elle n'avait pas envie de prendre sa leçon parce qu'elle avait pris médecine le soir. Traduisant alors sottement une phrase italienne, je lui demande avec le ton de l'intérêt le plus marqué si elle avait bien *déchargé*.

« Monsieur, que me demandez-vous donc ! Vous êtes insoutenable. »

Je renouvelle la question ; nouvelle explosion de sa part.

« Ne prononcez jamais ce mot affreux.

- Vous avez beau vous fâcher, c'est le mot propre.

- Très sale, au contraire, monsieur ; mais brisons. Voulez-vous déjeuner ?

- Non, c'est fait ; j'ai pris un *café* avec deux *savoyards*.

- Ah ! bon Dieu ! je suis perdue ; quel furieux déjeuner ! Expliquez-vous.

- J'ai pris un café et j'ai mangé deux savoyards trempés dedans, ainsi que je le fais tous les matins.

- Mais c'est bête, mon ami ; un café, c'est la boutique où on le vend, et ce qu'on prend, c'est une tasse de café.

- Bon ! est-ce que vous buvez la tasse ? Nous disons en Italie un café, et nous avons l'esprit de ne pas croire que c'est la boutique.

- Il veut avoir raison ! Et les deux savoyards, comment les avez-vous avalés ?

- Trempés dedans, car ils n'étaient pas plus gros que ceux que vous avez sur votre table.

- Et vous appelez cela des savoyards ! Dites des biscuits.

- En Italie nous les appelons savoyards, parce que c'est en Savoie qu'on les a inventés, et ce n'est pas ma faute si vous avez pensé que j'avais avalé deux commissionnaires du coin, gros gaillards que vous nommez Savoyards à Paris, et qui bien souvent n'ont jamais été en Savoie. »

Voilà son mari qui entre, et elle de lui raconter tout notre entretien. Il en rit beaucoup, mais il me donna raison. Sa nièce vient dans ces entrefaites. C'était une jeune personne de quatorze ans, sage, modeste et pleine d'esprit. Je lui avais donné cinq on six leçons, et comme elle aimait beaucoup la langue et qu'elle s'y appliquait sans relâche, elle commençait à parler. Voulant me faire un compliment en italien :

« *Signore*, me dit-elle, *sono incantata di vi vedere in buona salute*.

- Je vous remercie, mademoiselle ; mais pour traduire *je suis charmée*, il faut dire *ho piacere*, et pour rendre *de vous voir* il faut dire *di vedervi*.

- Je croyais, monsieur, qu'il fallait mettre le vi devant.

- Non, mademoiselle, nous le mettons derrière. »

Voilà monsieur et madame qui se pâment de rire, la demoiselle confuse et moi interdit et désespéré d'avoir dit une

bêtise de cette force : mais c'était fait. Je prends un livre en boudant dans l'espoir de faire cesser leur rire : il dura une semaine. Cette équivoque grossière courut tout Paris et me donna une sorte de célébrité, qui ne diminua que lorsque je vins à mieux connaître la force de la langue. Crébillon rit beaucoup de ma balourdise, et me dit qu'une autre fois il fallait dire après et non pas derrière. Mais pourquoi toutes les langues n'ont-elles pas le même génie ? Au reste, si les Français se divertissaient des fautes que je faisais dans leur langue, je ne prenais pas mal ma revanche en relevant certains usages ridicules.

« Monsieur, dis-je à quelqu'un, comment se porte Mme votre épouse ?

- Vous lui faites bien de l'honneur.

- Eh ! de grâce, monsieur, de quel honneur peut-il s'agir quand on ne parle que de santé ? »

Je vois au bois de Boulogne un jeune homme qui fait caracoler son cheval dont il n'est pas le maître et qui finit par le jeter par terre. J'arrête le cheval, je cours au secours du jeune homme que j'aide à se relever.

« Monsieur s'est-il fait du mal ?

- Oh ! merci, monsieur ; au contraire !

- Comment, diable, au contraire ! vous vous êtes donc fait du bien. Recommencez, monsieur ! »

Et mille contresens pareils. Mais c'est l'esprit de la langue !

Je me trouvais un jour pour la première fois chez Mme la présidente de N..., quand son neveu, brillant colifichet, arriva : elle me présenta en lui disant mon nom et ma patrie.

« Comment donc, monsieur, vous êtes Italien ? Par ma foi, vous vous présentez si bien que j'aurais gagé que vous étiez Français.

- Monsieur, en vous voyant, j'ai couru le même risque : j'aurais juré que vous étiez Italien. »

J'étais à dîner chez lady Lambert avec nombreuse et brillante compagnie. On vint à observer une cornaline que j'avais au doigt, sur laquelle était gravée avec beaucoup d'art la tête de Louis XV. Ma bague fait le tour de la table et chacun trouva la ressemblance frappante.

Une jeune marquise qui passait pour pétiller d'esprit, me dit de l'air le plus sérieux :

« Est-ce vraiment un antique ?

- La pierre, madame, sans doute. »

Tout le monde rit, excepté l'aimable étourdie qui n'y fit pas attention.

Au dessert on parla du rhinocéros qu'on montrait pour vingt-quatre sous à la foire Saint-Germain. « Allons le voir, allons le voir. » Nous montons en voiture et nous arrivons. Nous faisons plusieurs tours pour trouver l'endroit. J'étais le seul cavalier, je protégeais deux dames contre la foule, et la spirituelle marquise nous précédait. Au bout de l'allée où l'on nous avait dit que se trouvait l'animal, il y avait un homme assis pour recevoir l'argent. Il est vrai que cet homme, vêtu à l'africaine, était basané et d'une grosseur énorme ; mais néanmoins il avait forme humaine et très masculine, et la belle marquise n'aurait pas dû s'y méprendre. Cependant l'étourdie va droit à lui, et :

« Est-ce vous, monsieur, le rhinocéros ?

- Entrez, madame, entrez. »

Nous étouffions de rire, et la marquise, en voyant l'animal, se crut obligée de faire des excuses au maître en l'assurant que de sa vie elle n'avait vu de rhinocéros et que par conséquent il ne devait pas s'offenser si elle s'était trompée.

Un jour, étant au foyer de la Comédie-Italienne, où pendant les entr'actes les plus grands seigneurs viennent pour causer et s'amuser avec les actrices qui s'y tiennent assises en attendant leur tour dans les rôles qu'elles jouent, j'étais assis près de Camille, sœur de Coraline, que je faisais rire en lui contant fleurettes. Un jeune conseiller qui trouvait mauvais que je l'occupasse, suffisant dans ses propos, m'attaqua sur une idée que j'exprimais d'une pièce italienne, et se permit de montrer sa mauvaise humeur en critiquant ma nation. Je lui répondais de bricole en regardant Camille qui riait et la compagnie qui faisait cercle, attentive à l'assaut qui, jusque-là n'étant que d'esprit, n'avait rien de désagréable. Mais il parut vouloir devenir sérieux lorsque le petit-maître, faisant tourner le discours sur la police de la ville, dit que depuis quelque temps il était dangereux d'aller à pied la nuit dans les rues de Paris.

« Dans le courant du mois passé, ajouta-t-il, la place de Grève a vu sept pendus parmi lesquels il y avait cinq Italiens. C'est étonnant. »

- Rien d'étonnant à cela, repris je, car les honnêtes gens vont se faire pendre loin de leur pays ; et pour preuve de cela,

soixante Français furent pendus dans le courant de l'année dernière entre Naples, Rome et Venise. Ainsi, cinq fois douze font soixante et vous voyez que ce n'est qu'un troc. »

Les rieurs furent pour moi, et le beau conseiller partit un peu confus. Un des assistants qui trouva ma réplique bonne, s'approcha de Camille et lui demanda à l'oreille qui j'étais. Voilà la connaissance faite. C'était M. de Marigny, que je fus enchanté de connaître à cause de mon frère que j'attendais de jour en jour. M. de Marigny était surintendant des bâtiments du roi, et l'académie de peinture dépendait de lui. Je lui en parlai, et il me promit gracieusement de le protéger. Un autre jeune seigneur, ayant lié conversation avec moi, me pria de l'aller voir : c'était le duc de Matalone.

Je lui dis que je l'avais vu enfant à Naples huit ans auparavant et que j'avais de grandes obligations à son oncle don Lelio. Le jeune duc eu fut enchanté, et nous devînmes intimes.

Mon frère arriva à Paris au printemps de 1751 et vint loger avec moi chez Mme Quinson. Il commença à travailler avec succès pour des particuliers ; mais, sa principale idée étant de faire un tableau pour le livrer au jugement de l'académie, je le présentai à M. de Marigni, qui l'accueillit avec distinction et l'encouragea en lui promettant sa protection. En conséquence, il se mit à l'étude, qu'il suivit avec beaucoup de soin.

M. de Morosini, ayant terminé son ambassade, était retourné à Venise, et M. de Mocenigo était venu le remplacer. Je lui étais recommandé par M. de Bragadin, et il m'ouvrit sa maison ainsi qu'à mon frère, se trouvant intéressé à le protéger en qualité de Vénitien et de jeune artiste qui cherchait à faire fortune par le moyen de son talent.

M. de Mocenigo était d'un caractère fort doux ; il aimait le jeu et il perdait toujours ; il aimait les femmes, et il était malheureux parce qu'il ne savait pas s'y prendre. Deux ans après son arrivée à Paris, il devint amoureux de Mme de Colande, et n'ayant pu s'en faire aimer, il se tua.

Madame la dauphine accoucha du duc de Bourgogne, et les réjouissances qui eurent lieu à cette occasion me paraissent incroyables aujourd'hui en voyant ce que cette même nation fait contre son roi. La nation veut se rendre libre ; son ambition est noble, car l'homme n'est pas fait pour être esclave de la volonté d'un autre homme ; mais chez une nation populeuse, grande,

spirituelle et légère, que deviendra cette révolution ? c'est au temps à nous l'apprendre.

Le duc de Matalone me fit faire connaissance avec les princes don Marc-Antoine et don Jean-Baptiste Borghèse, Romains, qui se divertissaient à Paris où ils vivaient sans faste. J'eus occasion de remarquer que lorsque ces princes romains étaient présentés à la cour de France, on ne leur donnait que le titre de marquis. On refusait de même le titre de prince aux princes russes qui se faisaient présenter à la cour : on les appelait *knees*, et cela leur était égal, puisque ce mot veut dire prince. La cour de France fut toujours sottement minutieuse sur l'article des titres. On était avare et on l'est encore du simple titre de monsieur, qui d'ailleurs court les rues : on disait sieur à toute personne qui n'était pas titrée. J'ai observé que le roi n'appelait ses évêques que par le nom d'abbé, quoique ces messieurs tiennent fort à leurs titres. Il affectait aussi de ne connaître aucun seigneur de son royaume lorsque son nom n'était pas inscrit au nombre de ceux qui le servaient.

La hauteur de Louis XV cependant n'était que celle qu'on lui avait inculquée dans son éducation ; elle ne lui était pas naturelle. Lorsqu'un ambassadeur lui présentait quelqu'un, le présenté se retirait avec la certitude que le roi l'avait vu ; mais c'était tout. Du reste, le roi était fort poli et surtout envers les dames, même vis-à-vis de ses maîtresses en public. Il disgraciait quiconque osait leur manquer le moins du monde, et personne ne possédait mieux que lui la grande vertu royale qu'on nomme dissimulation. Gardien fidèle d'un secret, il était enchanté quand il se croyait sûr que personne que lui ne le savait.

Le chevalier d'Éon en est un petit exemple ; car le roi seul savait et avait toujours su que c'était une femme, et toute la querelle que ce faux chevalier eut avec le bureau des affaires étrangères fut une comédie que le roi laissa aller jusqu'à sa fin pour s'en divertir.

Louis XV était grand en tout, et il aurait été sans défauts si la flatterie ne l'eût forcé d'en avoir. Mais comment aurait-il pu s'en reconnaître quand on lui répétait chaque jour qu'il était le meilleur des rois ? or, roi, dans l'idée qu'on lui avait donnée de lui-même, était quelque chose d'une nature trop au-dessus de la simple humanité pour qu'il ne fût pas autorisé à se croire une espèce de dieu. Triste destinée des rois ! de vils flatteurs font

constamment tout ce qu'il faut pour les réduire au-dessous de la condition d'homme.

La princesse d'Ardore accoucha dans ce temps-là d'un jeune prince. Son mari, qui était ambassadeur de Naples, désira que Louis XV en fût le parrain, et le roi y consentit. Il fit cadeau à son filleul d'un régiment ; mais la mère, qui n'aimait pas le militaire, n'en voulut point. M. le maréchal de Richelieu m'a dit qu'il n'avait jamais vu le roi rire de si bon cœur en apprenant ce singulier refus.

Je connus chez la duchesse de Fulvie Mlle Gaussin, qu'on appelait Lolotte. Elle était maîtresse de lord Albemarle, ambassadeur d'Angleterre, homme d'esprit, très noble et très généreux. Il se plaignit un soir à son amie de ce qu'elle louait la beauté des étoiles qui brillaient au firmament, tandis qu'elle savait qu'il ne pouvait pas lui en faire présent. Si milord Albemarle avait été ministre en France lors de la rupture entre la France et l'Angleterre, il aurait tout accommodé, et la malheureuse guerre qui fit perdre à la France tout le Canada n'aurait pas eu lieu. Il n'est pas douteux que la bonne harmonie entre deux nations ne dépende le plus souvent des ministres respectifs qu'elles tiennent auprès des cours qui sont dans le cas ou dans le danger de se brouiller.

Quant à la maîtresse de ce noble lord, il n'y avait qu'un sentiment sur son compte. Elle avait toutes les qualités pour devenir sa femme, et les premières maisons de France n'ont pas trouvé que le titre de milady Albemarle lui fût nécessaire pour l'accueillir avec distinction, et aucune dame n'était choquée de la voir assise à son côté, quoiqu'on sût qu'elle n'avait point d'autre titre que celui de maîtresse du lord. Elle était passée des bras de sa mère dans ceux de lord Albemarle à l'âge de treize ans, et sa conduite fut toujours respectable. Elle eut des enfants que milord reconnut, et elle mourut comtesse d'Éronville. Je parlerai d'elle plus tard.

J'eus également occasion de faire la connaissance chez M. de Mocenigo d'une dame vénitienne, veuve du chevalier Winne, Anglais. Elle venait de Londres avec ses enfants, et elle avait dû y aller pour leur assurer l'héritage de feu son époux, auquel ils auraient perdu leurs droits s'ils ne s'étaient pas déclarés de la religion anglicane. Elle retournait à Venise, contente de son voyage. Elle avait avec elle sa fille aînée, jeune personne de

douze ans, qui, malgré sa jeunesse, portait sur son beau visage tous les caractères de la perfection. Elle vit aujourd'hui à Venise, veuve du comte de Rosenberg, mort à Venise ambassadeur de l'impératrice-reine Marie-Thérèse. Elle y brille par sa sage conduite, et par toutes les vertus sociales dont elle est ornée. Personne ne lui trouve que le seul défaut de n'être pas assez riche ; mais elle ne s'en aperçoit que par la nécessité où elle se trouve de ne point faire tout le bien qu'elle voudrait.

Le lecteur verra dans le chapitre suivant comment j'eus un petit démêlé avec la justice française.

## CHAPITRE XVI

Mon affaire avec la justice parisienne. - Mademoiselle Vesian.

La fille cadette de mon hôtesse, Mlle Quinson, jeune personne de quinze à seize ans, venait souvent chez moi sans y être appelée. Je ne fus pas longtemps à m'apercevoir qu'elle m'aimait, et je me serais trouvé ridicule si je m'étais avisé de faire le cruel avec une brune piquante, vive, aimable, et qui avait une voix ravissante.

Pendant les quatre ou cinq premiers mois, il n'y eut entre elle et moi que des badinages d'enfants ; mais une nuit, étant rentré fort tard et l'ayant trouvée profondément endormie sur mon lit, je ne crus pas devoir l'éveiller, et m'étant déshabillé je me mis à côté d'elle. Elle me quitta à la pointe du jour.

Il n'y avait pas trois heures que Mimi m'avait quitté quand une marchande de modes vint avec une fille charmante me demander à déjeuner. Je trouvais la jeune fille bien digne d'un déjeuner ; mais, ayant besoin de repos, après m'être entretenu une heure avec elles, je les priai de sortir. Comme elles s'en allaient, voilà Mme Quinson qui entre avec sa fille pour faire mon lit. Je passe ma robe de chambre, et je me mets à écrire.

« Ah ! les vilaines drôlesses ! s'écrie la mère.

- A qui en avez-vous, madame ?

- L'énigme n'est pas très obscure, monsieur : voilà ces draps abîmés.

- J'en suis fâché, ma chère dame ; mais changez-les, et le mal sera réparé. »

Elle sort en grommelant des menaces : « Si jamais elles y reviennent, elles verront beau jeu. »

Mimi étant restée seule avec moi, je lui fais des reproches sur son imprudence. Elle me répond en riant que l'amour avait envoyé ces femmes pour protéger l'innocence. Depuis ce jour Mimi ne se gêna plus ; elle venait partager ma couche quand l'envie lui en prenait, à moins que je ne la renvoyasse, et le matin elle regagnait facilement sa chambre. Mais au bout de quatre mois, cette belle m'annonça que notre secret serait bientôt dévoilé.

« J'en suis fâché, lui dis-je ; mais je ne saurais qu'y faire.

- Il faut penser à quelque chose.

- Penses-y.

- A quoi veux-tu que je pense ? Arrive que pourra : le parti que je prends est de n'y point penser. »

Vers le sixième mois, sa rotondité devint si forte, que sa mère, ne pouvant plus douter du fait, se mit en fureur et à force de coups elle l'obligea à déclarer le père. Mimi me nomma, et peut-être ne mentit-elle pas.

Riche de cette découverte, Mme Quinson vient chez moi comme une furie. Elle se jette dans un fauteuil, et après avoir repris haleine, elle me chargea d'injures et finit par me signifier qu'il fallait que j'épousasse sa fille. A cette intimation, sachant de quoi il s'agissait et voulant couper court, je lui dis que j'étais marié en Italie.

« Eh ! pourquoi donc êtes-vous allé faire un enfant à ma fille ?

- Je vous assure que je n'ai pas eu cette intention. Mais, d'ailleurs, qui vous a dit que ce soit moi qui l'ai fait ?

- Elle-même, monsieur, et elle en est sûre.

- Je lui en fais mon compliment ; mais moi, madame, je vous certifie que je suis tout prêt à vous jurer que je n'en suis pas sûr.

- Ainsi donc... ?

- Ainsi rien, Si elle est grosse, elle accouchera. »

Elle descend en proférant des malédictions et des menaces, et le lendemain je fus cité devant le commissaire du quartier. Je me rends à la citation, et j'y trouve la dame Quinson armée de toutes pièces. Le commissaire, après les questions préliminaires en usage dans la chicane, me demanda si je convenais d'avoir fait à la fille Quinson l'injure dont la mère, présente, se plaignait.

« Monsieur le commissaire, veuillez, je vous prie, écrire mot pour mot la réponse que je vais vous faire.

- Fort bien.

- Je n'ai fait aucune injure à Mimi, fille de la plaignante, et je m'en rapporte à la fille elle-même, qui a toujours eu pour moi autant d'amitié que j'en ai pour elle.

- Elle déclare être enceinte de vous.

- Cela est possible, mais ce n'est pas sûr.

- Elle dit que c'est certain, puisqu'elle assure n'avoir vu aucun autre homme que vous.

- Si cela est vrai, elle est malheureuse ; car sur ce point un homme ne peut en croire d'autre femme que la sienne.

- Que lui avez-vous donné pour la séduire ?

- Rien, car, loin de l'avoir séduite, je l'ai été par elle ; et nous nous trouvâmes d'accord dans l'instant, car je suis facile à séduire par une jolie femme.

- Était-elle intacte ?

- Je n'en ai été curieux ni avant ni après ; ainsi, monsieur, je n'en sais rien.

- Sa mère vous demande une satisfaction, et la loi vous condamne.

- Je n'ai aucune satisfaction à donner à la mère ; et pour ce qui est de la loi, je m'y soumettrai lorsqu'on me l'aura fait connaître et qu'on m'aura convaincu que je l'ai enfreinte.

- Vous en êtes déjà convaincu ; car trouvez-vous qu'un homme qui fait un enfant à une fille honnête dans une maison où il est habitué, ne viole pas les lois de la société ?

- J'en conviens lorsque la mère se trouve trompée ; mais, lorsque cette même mère envoie sa fille dans la chambre d'un jeune homme, ne doit-on pas la juger disposée à souffrir en paix tous les accidents qui peuvent en être la suite ?

- Elle ne vous l'a envoyée que pour qu'elle vous servît.

- Aussi m'a-t-elle servi comme je l'ai servie ; et si elle me l'envoie ce soir et que cela convienne à Mimi, je la servirai de mon mieux ; mais rien par force ni hors de ma chambre, dont j'ai toujours payé le loyer avec exactitude.

- Vous direz ce que vous voudrez, mais vous payerez l'amende.

- Je ne dirai que ce que je croirai juste et je ne payerai rien ; car il n'est pas possible qu'il y ait une amende à payer là où il n'y a nulle violation de droit. Si l'on me condamne, je réclamerai jusqu'en dernier ressort et jusqu'à ce que l'équité me rende justice, car, monsieur, je sais que, tel que je suis, je n'aurai jamais ni la maladresse ni la lâcheté de refuser mes caresses à une jolie femme qui me plaira et qui viendra les provoquer dans ma propre chambre, et surtout quand je me croirai sûr qu'elle y vient du consentement de sa mère. »

Je signai l'interrogatoire après l'avoir préalablement lu ; ensuite je sortis. Le lendemain, le lieutenant de police me fit appeler, et, après m'avoir entendu, ainsi que la mère et la fille, il me renvoya absous, et condamna la mère à payer les frais. Cela

ne m'empêcha pas de céder aux larmes de Mimi pour défrayer sa mère pendant ses couches. Elle eut un garçon que l'on envoya à l'Hôtel-Dieu au profit de la nation. Mimi s'enfuit bientôt de la maison paternelle pour monter sur les tréteaux du théâtre de la foire Saint-Laurent. N'étant point connue, elle n'eut pas de peine à trouver un amant qui la prit pour vierge. Je la trouvai très jolie.

« Je ne savais pas, lui dis-je, que tu fusses musicienne ?

- Je le suis comme toutes mes camarades, dont aucune ne connaît une note de musique. Les filles de l'Opéra n'en connaissent guère plus, et malgré ça avec de la voix et du goût on chante à ravir. »

Je l'invitai à donner à souper à Patu, qui la trouva charmante. Elle finit mal, et disparut.

Les Italiens obtinrent dans ce temps-là la permission de donner sur leur théâtre des parodies d'opéras et de tragédies. Je connus à ce théâtre la célèbre Chantilli, qui avait été maîtresse du maréchal de Saxe, et qu'on appelait Favard parce que le poète de ce nom l'avait épousée. Elle chanta dans la parodie de *Thétis et Pélée*, de M. de Fontenelle, le rôle de Tonton au milieu du bruit des applaudissements. Elle rendit amoureux de ses grâces et de son talent un homme du plus grand mérite, l'abbé de Voisenon, avec lequel je fis une connaissance aussi intime qu'avec Crébillon. Tous les ouvrages de théâtre qui passent pour être de Mme Favart et qui en portent le nom, sont de ce célèbre abbé, qui fut élu membre de l'Académie après mon départ de Paris. Je cultivai une connaissance que je savais apprécier, et il m'honora de son amitié. Ce fut de moi que l'abbé de Voisenon conçut l'idée de faire des oratorios en vers : ils furent chantés pour la première fois aux Tuileries les jours où les théâtres sont fermés pour cause de religion. Cet aimable abbé, auteur secret de plusieurs comédies, avait une petite santé attachée à un très petit corps ; il était tout esprit et gentillesse, et fameux par ses bons mots saillants, tranchants, et qui pourtant n'offensaient personne. Il était impossible qu'il eût des ennemis, car sa critique glissait à fleur de peau.

Un jour qu'il venait de Versailles, lui ayant demandé ce qu'il y avait de nouveau :

« Le roi bâille, me dit-il, parce qu'il doit venir demain au parlement pour y tenir un lit de justice.

- Pourquoi appelle-t-on cela un lit de justice ?

- Je n'en sais rien, si ce n'est parce que la justice y dort. »

J'ai retrouvé le vivant portrait de cet illustre écrivain à Prague dans la personne de M. le comte François Hardig, actuellement ministre plénipotentiaire de l'empereur à la cour de Saxe.

L'abbé de Voisenon me présenta à Fontenelle, qui avait alors quatre-vingt-treize ans. Bel esprit, savant aimable, physicien profond, fameux par ses bons mots, Fontenelle ne savait pas faire un compliment sans l'animer d'esprit et d'obligeance. Je lui dis que je venais de l'Italie exprès pour le voir. « Avouez, monsieur, me dit-il, que vous vous êtes fait attendre bien longtemps. » Répartie à la fois obligeante et critique, qui relevait d'une manière spirituelle et délicate le mensonge de mon compliment.

Il me fit présent de ses ouvrages, et il me demanda si je goûtais les spectacles français ; je lui dis que j'avais vu à l'Opéra *Thétis et Pélée*. Cette pièce est de lui, et lorsque je lui en eus fait l'éloge, il me répondit que c'était une *tête pelée*.

« J'étais hier aux Français, on donnait *Athalie*.

- C'est le chef-d'œuvre de Racine, monsieur ; et Voltaire a eu tort de m'accuser de l'avoir critiquée en m'attribuant une épigramme dont personne n'a jamais connu l'auteur et qui finit par deux très mauvais vers :

Pour avoir fait pis qu'Ester,
Comment diable as-tu pu faire.

J'ai entendu dire que M. de Fontenelle avait été le tendre ami de Mme de Tencin, que M. d'Alembert était le fruit de leur intimité, et que Le Rond n'avait été que son père nourricier. J'ai connu d'Alembert chez Mme de Graffigni. Ce grand philosophe avait le secret de ne jamais paraître savant lorsqu'il se trouvait en société de personnes aimables qui n'avaient point des prétentions au savoir et aux sciences, et il avait l'art de donner de l'esprit à ceux qui raisonnaient avec lui.

La seconde fois que je revins à Paris après ma fuite des Plombs, je me faisais une fête de revoir l'aimable et vénérable Fontenelle ; mais il mourut quinze jours après mon arrivée, au commencement de 1757.

La troisième fois que je retournai à Paris avec l'intention d'y finir mes jours, je comptais sur l'amitié de M. d'Alembert ; mais il mourut, comme Fontenelle quinze jours après mon arrivée, vers la fin de 1783. Aujourd'hui je sens que j'ai vu Paris et la

France pour la dernière fois. L'effervescence populaire m'a dégoûté et je suis trop vieux pour en espérer la fin.

M. le comte de Looz, ambassadeur du roi de Pologne et électeur de Saxe à la cour de Versailles, m'invita en 1751 à traduire en italien un opéra français susceptible de grandes transformations et de grands ballets annexés au sujet même de l'opéra, et je fis choix de *Zoroastre* de M. de Cahusac. Je dus adapter les paroles à la musique des chœurs, chose difficile. Aussi la musique resta belle, mais la poésie italienne ne brillait pas. Malgré cela, le monarque généreux me fit remettre une belle tabatière d'or, et je réussis à faire un grand plaisir à ma mère.

Vers le même temps Mlle Vesian arriva à Paris avec son frère. Elle était toute jeune, bien élevée, novice, belle et aimable au possible : elle avait son frère avec elle. Son père, ancien officier au service de France, était mort à Parme, sa ville natale. Restée orpheline sans aucun moyen d'existence, elle suivit le conseil qu'on lui donna, de vendre tout ce que son père lui avait laissé de meubles et d'effets, et de se rendre à Versailles pour tâcher d'y obtenir de la justice et de la bonté du roi une petite pension pour la faire vivre. En descendant de la diligence elle prit un fiacre et se fit conduire dans un hôtel garni le plus voisin du Théâtre-Italien. Le hasard voulut qu'elle vînt descendre à l'hôtel de Bourgogne où je logeais.

Le matin on me dit que dans une chambre voisine de la mienne il y avait deux jeunes Italiens, frère et sœur, nouvellement arrivés, fort jolis l'un et l'autre, mais qu'ils étaient mincement montés. Italiens, jeunes, pauvres et nouveaux débarqués, c'étaient là bien des motifs pour exciter ma curiosité. Je vais à leur porte, je frappe, et voilà un jeune homme en chemise qui vient m'ouvrir.

« Monsieur, me dit-il, je vous demande excuse, si je viens vous ouvrir en cet état.

- C'est à moi à vous faire les miennes. Je viens en ma double qualité de voisin et de compatriote vous offrir mes services. »

Un matelas par terre annonçait le lit qu'avait occupé le jeune homme ; un lit dans une alcôve, cachée par des rideaux, me fit deviner la sœur. Je la prie de m'excuser d'être venu l'interrompre sans m'informer si elle était levée. Elle me répond sans me voir que, fatiguée du voyage, elle avait dormi un peu

plus qu'à l'ordinaire, mais qu'elle allait se lever, si je voulais lui en donner le temps.

« Je m'en vais dans ma chambre, mademoiselle, et j'aurai l'honneur de revenir dès que vous me ferez appeler : je suis à telle chambre. »

Un quart d'heure après, au lieu de me faire appeler, je vois entrer une belle et jeune personne qui me fait avec grâce une révérence modeste en me disant qu'elle venait me rendre ma visite et que son frère allait venir à l'instant. Je la remercie en l'invitant à s'asseoir, et je lui exprime tout l'intérêt qu'elle m'inspire. Sa reconnaissance se montre plus encore dans son ton de voix que dans ses expressions, et, captivant déjà sa confiance, elle me conte avec naïveté, mais non sans une sorte de dignité, sa courte histoire ou plutôt sa situation, et elle achève en me disant : « Il faut que je me procure dans la journée un logement moins cher, car il ne me reste que six francs. »

Je lui demande si elle a des lettres de recommandation et elle tire de sa poche un paquet de papiers contenant sept à huit certificats de bonnes mœurs, d'indigence et un passeport.

« Voilà donc tout ce que vous avez, ma chère compatriote ?

- Oui. Je me présenterai avec mon frère au ministre de la guerre, et j'espère qu'il aura pitié de moi.

- Vous ne connaissez personne ?

- Personne, monsieur : vous êtes le premier homme en France auquel j'aie dit mon histoire.

- Je suis votre compatriote, et vous m'êtes recommandée par votre situation autant que par vôtre âge. Je veux être votre conseil, si vous le voulez.

- Ah ! monsieur, que ne vous devrai-je pas !

- Rien. Donnez-moi vos papiers, je verrai ce que je puis faire. Ne dites votre histoire à personne. Que l'on ignore complètement votre état, et ne sortez pas de cet hôtel. Voilà deux louis que je vous prête jusqu'à ce que vous soyez en état de me les rendre. »

Elle les accepta, pénétrée de reconnaissance.

Mlle Vesian était une brune de seize ans, intéressante dans toute la force de l'expression, parlant bien français et italien, ayant des formes, des manières très gracieuses et un ton de noblesse qui lui donnait beaucoup de dignité. Elle me conta ses affaires sans bassesse, mais aussi sans cet air de timidité qui

semble naître de la crainte que la personne qui écoute ne veuille profiter de la détresse qu'on lui confie. Elle n'avait l'air ni humilié ni hardi : elle avait de l'espoir et ne vantait pas son courage. Son maintien n'annonçait aucune prétention de vouloir faire parade de sa vertu, quoiqu'elle eût un certain air de pudeur qui aurait imposé à quiconque aurait pu vouloir lui manquer. J'en sentis l'effet sur moi-même ; car, malgré ses beaux yeux, sa belle taille, la fraîcheur de son teint, sa belle peau, son négligé, enfin tout ce qui peut tenter un homme et qui m'inspirait les plus brûlants désirs, je ne me sentis pas un instant de velléité : elle m'avait inspiré un sentiment de respect qui me rendit maître de moi-même et je me promis bien, non seulement de ne rien entreprendre sur elle, mais encore de n'être pas le premier à la mettre sur un mauvais chemin. Je crus même devoir remettre à un autre temps un discours pour la sonder sur ce point, et pour embrasser peut-être un autre système.

« Vous êtes, lui dis-je, venue dans une ville où votre destinée doit se développer, et où toutes les belles qualités dont la nature s'est plu à vous orner et qui semblent destinées à faire votre fortune, peuvent être le sujet de votre perte ; car ici, ma chère compatriote, les hommes riches méprisent toutes les libertines, excepté celles qui leur ont sacrifié leur vertu. Si vous en avez et que vous soyez déterminée à la conserver, préparez-vous, à moins d'un hasard tout particulier, à souffrir beaucoup de misère, et si vous vous sentez assez au-dessus de ce qu'on appelle préjugés, si vous êtes enfin disposée à consentir à tout pour vous procurer un état aisé, tâchez soigneusement de ne pas vous laisser tromper. Soyez pleine de défiance pour les paroles dorées qu'un homme plein de feu vous dira pour obtenir vos faveurs : ne le croyez que lorsque les faits auront précédé les paroles ; car, après la jouissance, le feu s'éteint, et vous vous trouveriez trompée. Gardez-vous aussi de supposer des sentiments désintéressés dans ceux que vous verrez surpris à l'aspect de vos charmes : ils vous donneront de la fausse monnaie en abondance ; mais ne soyez pas facile. Pour moi, je suis sûr que je ne vous ferai pas de mal, et j'ai l'espérance de vous faire quelque bien. Pour vous rassurer sur mon compte, je vous traiterai comme si vous étiez ma sœur ; car je suis trop jeune pour vous traiter en père ; et je ne vous parlerais pas ainsi,

si je ne vous trouvais pas charmante. »

Son frère vint dans ces entrefaites. C'était un joli garçon de dix-huit ans, bien fait, mais sans ton, parlant peu et n'annonçant rien sur sa physionomie. Nous déjeunâmes ensemble, et pendant le repas, lui ayant demandé à quoi il se sentait le plus enclin, il me répondit qu'il était disposé à tout faire pour gagner honnêtement sa vie.

« Avez-vous quelque talent ?

- J'écris assez bien.

- C'est quelque chose. Si vous sortez, gardez-vous de tout le monde ; ne mettez le pied dans aucun café, et dans les promenades publiques ne parlez à personne. Mangez chez vous avec votre sœur, et faites-vous donner un petit cabinet séparé. Écrivez aujourd'hui quelque chose en français ; vous me le donnerez demain matin, et nous verrons. Quant à vous, mademoiselle, voilà des livres à votre disposition. J'ai vos papiers ; demain je saurai vous dire quelque chose ; car nous ne nous verrons plus aujourd'hui : je rentre habituellement fort tard. »

Elle prit quelques livres, me salua avec modestie, et me dit d'un ton de voix enchanteur qu'elle était pleine de confiance en moi.

Très disposé à lui être utile, partout où j'allai ce jour-là, je ne fis que parler d'elle et de son affaire, et partout hommes et femmes me dirent que si elle était jolie, elle ne pouvait point manquer, mais qu'elle ferait toujours bien de faire des démarches. Quant au frère, on m'assura qu'on trouverait à le placer dans quelque bureau. Je pensai à lui trouver une femme comme il faut pour la faire présenter à M. d'Argenson. C'était le vrai chemin, et je me sentais la force de la soutenir en attendant. Je priai Silvia d'en parler à Mme de Montconseil, qui avait beaucoup d'ascendant sur l'esprit de M. le ministre de la guerre. Elle me le promit ; mais, avant, elle désirait connaître la demoiselle.

Je rentrai chez moi vers onze heures, et, voyant de la lumière dans la chambre de la jeune personne, je frappai. Elle vint m'ouvrir en me disant qu'elle ne s'était pas couchée dans l'espoir de me voir, et je lui rendis compte de ce que j'avais fait : je la trouvai prête à tout et pénétrée de reconnaissance. Elle parlait de sa situation avec l'air d'une noble indifférence qui ne

se soutenait que pour empêcher ses larmes de couler. Elle les retenait, mais ses yeux humides annonçaient l'effort qu'elle se faisait pour les arrêter. Nous causions depuis deux heures, et de propos en propos je sus qu'elle n'avait jamais aimé, et que par conséquent elle était digne d'un amant qui la récompensât convenablement, si elle était obligée de lui faire le sacrifice de sa vertu. Il était ridicule de prétendre que cette récompense dût être un mariage : la jeune Vesian n'avait pas encore fait ce qu'on appelle le faux pas ; mais elle était loin du bégueulisme de ces filles qui disent qu'elles ne le feraient pas pour tout l'or du monde, et qui cèdent d'ordinaire au plus petit assaut : elle n'aspirait qu'à se donner d'une manière convenable et avantageuse.

Je soupirais en écoutant ses propos très sensés au fond dans la situation où un destin rigoureux l'avait placée. Sa sincérité me ravissait : je brûlais. Lucie de Paséan me revenait à la mémoire ; je me souvenais de mon repentir, du tort que j'avais eu d'avoir négligé une tendre fleur qu'un autre moins digne que moi s'était empressé de cueillir : je me sentais auprès d'un agneau qui allait peut-être devenir la proie de quelque loup dévorant, elle qui n'avait pas été élevée pour l'abjection, qui avait des sentiments nobles, une éducation soignée et une candeur qu'un souffle impur allait peut-être ternir sans retour. Je soupirais de n'être pas en état de faire sa fortune en la conservant à l'honneur et à la vertu. Je sentais que je ne pouvais ni me l'approprier illégitimement, ni être sa sauvegarde, et qu'en devenant son protecteur je devais lui faire plus de tort que de bien ; enfin, qu'au lieu de l'aider à sortir de la situation pénible dans laquelle elle se trouvait, je n'aurais peut-être contribué qu'à la perdre entièrement. Cependant je la tenais assise auprès de moi, lui parlant sentiment et jamais amour ; mais je lui baisais trop souvent la main et le bras sans en venir à une résolution, ni à un commencement qui serait allé trop tôt à sa fin et qui m'aurait contraint à me la conserver pour moi : alors plus de fortune à espérer pour elle, et pour moi plus de moyen de m'en délivrer. J'ai aimé les femmes à la folie, mais je leur ai toujours préféré la liberté ; et lorsque je me suis trouvé en danger de la perdre, je ne me suis sauvé que par hasard.

J'avais passé quatre heures à peu près avec Mlle Vesian, brûlé de tous les feux du désir, et ayant eu assez de force pour me

vaincre. Elle qui ne pouvait pas attribuer ma retenue à la vertu et qui ne savait pas ce qui m'empêchait d'aller plus loin, dut me supposer impuissant ou malade. Je la quittai en l'invitant à dîner pour le jour suivant.

Nous dînâmes gaiement et son frère étant allé se promener après dîner, nous nous mîmes à la fenêtre d'où nous voyions toutes les voitures qui allaient au théâtre Italien. Je lui demande si elle aurait du plaisir d'y aller, elle sourit de bonheur, et nous partons.

Je la plaçai à l'amphithéâtre ou je la laissai, lui disant que nous nous reverrions à la maison à onze heures. Je ne voulus pas rester auprès d'elle pour éviter les questions qu'on aurait pu me faire ; car plus sa mise était simple, plus elle était intéressante.

En sortant du théâtre j'allai souper chez Silvia, ensuite je me retirai. Je fus surpris par la vue d'un équipage fort élégant. Je demandai à qui il appartenait ; on me répondit que c'était celui d'un jeune seigneur qui avait soupé avec Mlle Vesian. La voilà en bon chemin.

Je me lève le lendemain et comme je mettais la tête à la fenêtre, je vois un fiacre s'arrêter devant l'hôtel ; un jeune homme bien mis en costume du matin en descend, et l'instant d'après je l'entends entrer chez ma voisine. Courage. Mon parti était pris : j'affectais l'indifférence pour me tromper moi-même. Je m'habille pour sortir et tandis que je faisais ma toilette, Vesian entrant chez moi, me dit qu'il n'osait pas aller chez sa sœur, parce que le seigneur qui avait soupé avec elle venait d'y entrer.

« C'est dans l'ordre, lui dis-je.

- Il est riche et très joli. Il veut nous conduire lui-même à Versailles et me faire avoir un emploi.

- Je vous en félicite. Qui est-il ?

- Je n'en sais rien. »

Je mets ses papiers sous une enveloppe, et je les lui donne pour qu'il les remette à sa sœur ; ensuite je sors.

Rentré chez moi à trois heures, l'hôtesse me remet un billet de la part de mademoiselle Vesian qui avait délogé.

Je monte, j'ouvre le billet et je lis ces paroles : « Je vous rends l'argent que vous m'avez prêté et je vous remercie. Le comte de Narbonne s'intéresse à moi et ne veut assurément que me faire

du bien ainsi qu'à mon frère. Je vous informerai de tout, de la maison où il veut que j'aille demeurer et où il m'a assurée qu'il ne me laissera manquer de rien. Je fais le plus grand cas de votre amitié et je vous prie de me la conserver. Mon frère reste ici et ma chambre m'appartient pour tout le mois, car j'ai tout payé. »

« Voilà, me dis-je, une nouvelle Lucie de Paséan, et moi dupe une seconde fois de ma sotte délicatesse ; car je prévois que ce comte ne fera pas son bonheur. »

Je m'en lave les mains.

Je m'habille pour aller aux Français et je m'informe de ce qu'était ce Narbonne.

« C'est, me dit le premier venu, le fils d'un homme riche, grand libertin et criblé de dettes. »

Voilà de beaux renseignements ! Pendant huit jours je courus tous les théâtres et les lieux publics dans l'espoir de parvenir à connaître ce comte de Narbonne ; mais, n'ayant pu en venir à bout, je commençais à oublier l'aventure, lorsque vers les huit heures du matin Vesian entre dans ma chambre en me disant que sa sœur était dans la sienne et qu'elle désirait me parler. J'y vais de suite et je la trouve triste et les yeux rouges. Elle dit à son frère d'aller se promener, ensuite elle me parla ainsi :

« M. de Narbonne, que j'ai cru honnête, parce que j'avais besoin qu'il le fût, vint s'asseoir près de moi à l'endroit où vous m'aviez laissée ; il me dit que ma figure l'intéressait et me demanda qui j'étais. Je lui dis ce que je vous avais dit à vous-même. Vous me promîtes de penser à moi, mais Narbonne me dit qu'il n'avait pas besoin d'y penser et qu'il pouvait agir par lui-même. Je le crus, et j'ai été dupe de ma confiance ; il m'a trompée ; c'est un coquin. »

Comme les larmes la suffoquaient, j'allai me mettre à la fenêtre pour la laisser pleurer sans contrainte : quelques minutes après, je revins m'asseoir auprès d'elle.

« Dites-moi tout, ma chère Vesian ; soulagez-vous librement et ne vous croyez pas coupable vis-à-vis de moi : car dans le fond j'ai plus de tort que vous. Vous n'auriez pas le chagrin qui vous déchire l'âme, si je n'avais pas commis l'imprudence de vous mener à la comédie.

- Hélas ! monsieur, ne dites pas cela : dois-je vous en vouloir parce que vous m'avez crue sage ? Bref, ce monstre me promit

tous ses soins, à condition que je lui donnerais une preuve incontestable de ma tendresse et de ma confiance en lui ; cette marque de confiance était d'aller loger sans mon frère chez une femme comme il faut dans une maison qu'il louait. Il insista pour que mon frère ne vînt pas avec moi, parce que la malice aurait pu le croire mon amant. Je me laissai persuader. Malheureuse ! Comment ai-je pu me rendre sans vous demander conseil ! Il me dit que la femme respectable chez laquelle il me menait me conduirait à Versailles, où il aurait soin que mon frère se trouvât pour nous présenter ensemble au ministre. Après souper il s'en alla en me disant qu'il viendrait le lendemain matin me prendre en fiacre. Il me donna deux louis et une montre d'or, et je crus pouvoir les accepter d'un jeune seigneur qui me marquait tant d'intérêt. La femme à laquelle il me présenta ne me parut pas respectable comme il m'avait dit qu'elle était. J'ai passé ces huit jours chez elle sans qu'il décidât rien. Il venait, sortait, revenait à volonté, me disant toujours à demain, et demain il avait toujours quelque empêchement. Enfin ce matin à sept heures la femme est venue me dire que monsieur était obligé d'aller à la campagne, qu'un fiacre me ramènerait à l'hôtel où il m'avait prise et qu'il viendrait m'y voir à son retour. Ensuite, affectant un air triste, elle m'a dit que je devais lui rendre la montre parce que M. le comte avait oublié de la payer à l'horloger. Je la lui ai remise dans l'instant sans lui répondre un seul mot, et, prenant dans mon mouchoir le peu qui m'appartenait, je suis revenue ici il y a une demi-heure.

- Espérez-vous le revoir à son retour de la campagne ?

- Moi, le revoir ! Oh ! mon Dieu, pourquoi l'ai-je jamais vu ! »

Elle pleurait à chaudes larmes, et j'avoue que jamais jeune fille ne m'a touché comme elle dans l'expression de sa douleur. La pitié prit en moi la place de la tendresse qu'elle m'avait inspirée huit jours auparavant. L'infâme procédé de Narbonne me révoltait au point que si j'avais su où le trouver seul, j'aurais été sur-le-champ lui en demander raison. Je me donnai bien de garde de demander à cette pauvre fille l'histoire détaillée de son séjour chez le ministre respectable du sieur de Narbonne : j'en devinais plus que je n'en aurais voulu savoir, et j'aurais humilié Mlle Vesian en en exigeant le récit. D'ailleurs, je voyais l'infamie de ce comte dans la bassesse de lui avoir fait retirer une montre qui lui appartenait comme don, et que cette malheureuse

personne n'avait que trop gagnée. Je fis mon possible pour arrêter ses larmes, et elle me pria d'avoir pour elle des entrailles de père, en m'assurant qu'il ne lui arriverait plus de rien faire qui pût la rendre indigne de mon amitié, ne voulant être dirigée que par mes conseils.

« Eh bien ! ma chère, à présent vous devez non seulement oublier l'indigne comte et sa criminelle conduite à votre égard, mais encore la faute que vous avez commise. Ce qui est fait est fait, car le passé est sans remède ; mais calmez-vous et reprenez le bel air qui brillait sur vos traits il y a huit jours. On y voyait .alors l'honnêteté, la candeur, la bonne foi et cette noble assurance qui réveille le sentiment dans ceux qui en connaissent le charme. Tout cela doit se montrer encore sur votre figure ; car il n'y a que cela qui intéresse les honnêtes gens, et vous avez plus besoin que jamais d'intéresser. Quant à mon amitié, elle est de peu d'importance ; mais vous pouvez y compter d'autant plus que je crois que vous y avez maintenant un droit que vous n'y aviez pas il y a huit jours. Je vous prie d'être certaine que je ne vous quitterai pas avant que vous ayez un sort convenable. Je ne saurais pour le moment rien vous dire de plus ; mais soyez bien sûre que je penserai à vous.

- Ah ! mon ami, si vous me promettez de penser à moi, je ne demande pas autre chose. Malheureuse ! il n'y a personne au monde qui y pense. »

Elle était si touchée que je la vis s'évanouir. Je la secourus sans appeler personne, et dès qu'elle eut repris ses sens et qu'elle fut un peu plus calme, je lui contai mille histoires vraies ou feintes des friponneries que font à Paris les gens qui n'ont d'autre intention que de tromper les filles. Je lui en contai de plaisantes pour l'égayer, et je finis par lui dire qu'elle devait remercier le ciel de ce qui lui était arrivé avec Narbonne ; car ce malheur servirait à la rendre plus circonspecte à l'avenir.

Pendant ce long tête à tête je n'eus point de peine à m'abstenir de lui prodiguer des caresses ; je ne lui pris même pas la main, car le sentiment que j'éprouvais pour elle était celui d'une tendre pitié, et je ressentis un véritable plaisir quand au bout de deux heures je la vis calme et résignée à souffrir son malheur en héroïne.

Elle se lève tout à coup et me regardant avec un air de confiance modeste, elle me dit :

« N'avez-vous rien de pressant qui demande votre présence aujourd'hui ?

- Non, ma chère.

- Eh bien ! ayez la bonté de me conduire quelque part, hors de Paris, où je puisse respirer le grand air en liberté : j'y reprendrai l'apparence que vous me trouvez nécessaire pour intéresser en ma faveur ceux qui me verront, et si je puis ensuite me procurer un doux sommeil la nuit prochaine, je sens que je pourrai redevenir heureuse.

- Je vous sais gré de cette confiance : je vais m'habiller, et nous sortirons. En attendant, votre frère reviendra.

- Eh ! qu'importe mon frère ?

- Il importe beaucoup. Songez, ma chère Vesian, que vous devez faire rougir Narbonne de sa conduite. Réfléchissez que s'il parvenait à savoir que le même jour où il vous a renvoyée vous êtes allée à la campagne seule avec moi, il triompherait, et qu'il ne manquerait pas de dire qu'il vous a traitée comme vous le méritiez. Mais, étant avec votre frère et moi qui suis votre compatriote, vous ne donnerez aucune prise à la médisance et à la calomnie.

- Je rougis de n'avoir pas fait cette sage réflexion. Nous attendrons le retour de mon frère. »

Il ne fut pas longtemps à rentrer et ayant fait venir un fiacre, nous allions partir, quand Balletti vint me voir. Je le présente à la jeune personne, et je l'invite à être de la partie. Il accepte et nous partons. N'ayant d'autre but que celui d'égayer la jeune personne, j'indiquai le Gros-Caillou, où nous fîmes un excellent dîner impromptu où la gaieté compensa le désordre du service.

Vesian, se sentant la tête un peu lourde, alla se promener après le dîner, et je restai seul avec Mlle Vesian et mon ami Balletti. Je remarquai avec plaisir que Balletti trouvait la jeune personne aimable, et je conçus le projet de lui proposer de lui enseigner à danser. Je l'informe de la situation de la jeune personne, du motif qui l'avait engagée à venir à Paris, du peu d'espoir qu'elle avait d'obtenir une pension du roi et du besoin où elle était d'embrasser un emploi pour vivre.

Balletti dit qu'il est prêt à tout faire, et après avoir bien examiné la taille et la disposition de la jeune personne :

« Je trouverai, dit-il, le moyen de vous faire agréer à Lani pour figurer aux ballets de l'Opéra.

- Il faut donc, lui dis-je, commencer dès demain à lui donner des leçons. Mademoiselle est ma voisine. »

La jeune Vesian, émerveillée de ce projet, se mit à rire de tout son cœur en disant :

« Mais est-ce qu'on improvise une danseuse d'Opéra comme un premier ministre ? Je sais danser le menuet et j'ai l'oreille assez juste pour danser une contredanse ; mais, du reste, je ne sais pas faire un pas.

- La plupart des figurantes, dit Balletti, n'en savent pas plus que vous.

- Et combien demanderai-je à M. Lani ; car il me semble que je ne puis pas prétendre grand'chose ?

- Rien. On ne paye pas les figurantes à l'Opéra.

- Me voilà bien avancée, dit-elle en soupirant ; et comment ferai-je pour vivre ?

- Ne vous embarrassez pas de cela. Telle que vous êtes, vous trouverez bientôt dix riches seigneurs qui brigueront l'honneur de suppléer au défaut d'honoraires. Ce sera à vous à bien choisir, et je suis sûr que nous ne serons pas longtemps à vous voir couverte de diamants.

- Maintenant, j'entends. Vous croyez que quelque grand seigneur m'entretiendra.

- Précisément ; et cela vaudra beaucoup mieux que quatre cents francs de pension que vous n'obtiendriez peut-être qu'en faisant les mêmes sacrifices. »

Tout étonnée, elle me regarde pour voir si tout cela était sérieux, ou si ce n'était qu'une mauvaise plaisanterie.

Balletti s'étant éloigné, je lui dis que c'était le meilleur parti qu'elle pût prendre, à moins qu'elle ne préférât le triste avantage d'être femme de chambre de quelque grande dame.

« Je ne voudrais pas l'être même de la reine.

- Et figurante à l'Opéra ?

- Plutôt.

- Vous riez ?

- Oui, parce que c'est à mourir de rire. Maîtresse d'un vieux seigneur qui me couvrira de diamants ! je veux choisir le plus vieux.

- A merveille, ma chère, mais ne lui donnez pas sujet de jalousie.

- Je vous promets que je lui serai fidèle. Mais trouvera-t-il un

emploi pour mon frère ?

- N'en doutez pas.

- Mais, en attendant que j'entre à l'Opéra et que mon vieil amoureux se présente, qui me donnera de quoi vivre ?

- Moi, ma chère, mon ami Balletti et tous mes amis, sans autre intérêt que de vous servir, dans l'espoir que vous vivrez sagement et que nous contribuerons à votre bonheur. Êtes-vous persuadée ?

- Très persuadée : je me suis promis de ne me conduire que par vos conseils, et je vous supplie d'être toujours mon meilleur ami. »

Nous revînmes à Paris à la nuit. Je laissai ma jeune Vesian chez elle et je suivis Balletti chez sa mère. Pendant le souper, mon ami engagea Silvia à parler à M. Lani en faveur de notre protégée. Silvia dit que ce parti valait mieux que de solliciter une misérable pension que peut-être on n'obtiendrait pas. Ensuite on vint à parler d'un projet qui était sur le tapis, et qui consistait à vendre toutes les places de figurantes à l'Opéra ainsi que celles des chanteuses du chœur. On pensait même à les mettre à haut prix ; car on disait que plus ces places seraient chères, et plus les filles qui les achèteraient seraient estimées. Ce projet au milieu des mœurs scandaleuses du temps avait une sorte de vernis de sagesse ; car il aurait en quelque façon ennobli une caste qui, à peu d'exception près, semble s'enorgueillir d'être méprisable.

Il y avait dans ce temps-là à l'Opéra plusieurs figurantes, chanteuses et danseuses, plutôt laides que passables, qui n'avaient point de talent et qui malgré cela, vivaient à leur aise ; car il est convenu qu'une fille qui est là, doit, par état, renoncer à toute sagesse sous peine de mourir de faim. Mais si une nouvelle installée a l'adresse d'être sage seulement durant un mois, il n'est pas douteux que sa fortune ne soit faite ; car alors il n'y a que les seigneurs réputés sages qui cherchent à s'emparer de cette sagesse. Ces sortes de gens sont enchantés qu'on les nomme lorsque la beauté se montre ; ils vont même jusqu'à lui passer quelques échappées, pourvu qu'elle se fasse honneur de ce qu'ils lui donnent et que les infidélités ne soient pas trop éclatantes ; il est d'ailleurs du bon ton de n'aller jamais souper chez sa belle sans l'en faire prévenir, et l'on sent combien cet usage est sagement établi.

Je rentrai sur les onze heures, et voyant la chambre de Mlle Vesian ouverte, j'y entrai. Elle était couchée.

« Je vais me lever, me dit-elle, car je veux vous parler.

- Ne vous dérangez-pas ; nous parlerons tout de même, et puis je vous trouve plus belle comme cela.

- J'en suis bien aise.

- Qu'avez-vous donc à me dire ?

- Rien, si ce n'est pour parler du métier que je vais faire. Je vais exercer la vertu pour trouver celui qui ne l'aime que pour la détruire.

- C'est vrai ; mais il y a peu de choses dans la vie qui ne soient à peu près de ce goût-là. L'homme, du plus au moins, rapporte tout à soi, et chacun est tyran à sa façon. J'aime à vous voir en train de devenir philosophe.

- Comment fait-on pour le devenir ?

- On pense.

- Faut-il penser longtemps ?

- Toute sa vie.

- On ne finit donc jamais ?

- Jamais ; mais on gagne ce qu'on peut, et on se procure toute la somme de bonheur dont on est susceptible.

- Et ce bonheur, comment se fait-il sentir ?

- Il se fait sentir dans tous les plaisirs que le philosophe se procure, lorsqu'il a la conscience de se les être procurés par ses soins, surtout en se dépouillant de cette foule de préjugés qui font de la plupart des hommes une troupe de grands enfants.

- Qu'est-ce que le plaisir ? et qu'entend-on par préjugés ?

- Le plaisir est la jouissance actuelle des sens : c'est une satisfaction entière qu'on leur accorde dans tout ce qu'ils appètent ; et lorsque les sens épuisés veulent du repos, ou pour reprendre haleine, ou pour se refaire, le plaisir devient de l'imagination ; elle se plaît à réfléchir au plaisir que sa tranquillité lui procure. Or le philosophe est celui qui ne se refuse aucun plaisir, qui ne produit pas des peines plus grandes, et qui sait s'en créer.

- Et vous dites que cela se fait en se dépouillant des préjugés ? dites-moi donc ce que c'est que préjugés, et comment on parvient à s'en défaire.

- Vous me faites là une question, ma chère, à laquelle il n'est pas aisé de répondre ; car la philosophie morale ne connaît pas

de question plus grande, c'est-à-dire de plus difficile à résoudre ; aussi cette leçon dure-t-elle toute la vie. Je vous dirai en raccourci que l'on appelle préjugé tout soi-disant devoir dont on ne trouve pas la raison dans la nature.

- Le philosophe doit donc faire sa principale étude de la nature ?

- C'est là toute sa besogne, et le plus savant est celui qui se trompe le moins.

- Quel est selon vous le philosophe qui s'est le moins trompé ?

- C'est Socrate.

- Mais il s'est trompé ?

- Oui, en métaphysique.

- Oh ! je ne m'en soucie pas, car je crois bien qu'il pouvait se passer de cette étude.

- Vous vous trompez ; car la morale même n'est que la métaphysique de la physique ; car tout est nature, et je vous permets de traiter de fou tout homme qui viendra vous dire qu'il a fait une nouvelle découverte en métaphysique. Mais en continuant, ma chère, je pourrais bientôt vous paraître obscur. Allez doucement. Pensez ; ayez des maximes en conséquence d'un raisonnement juste et ayez toujours en vue votre bonheur ; vous finirez par être heureuse.

- J'aime beaucoup plus la leçon que vous venez de me donner que celle que me donnera demain M. Balletti car je prévois que je m'y ennuierai, et je ne m'ennuie pas actuellement avec vous.

- A quoi vous apercevez-vous que vous ne vous ennuyez pas ?

- Au désir que j'ai que vous ne me quittiez pas.

- En vérité, ma chère Vesian, jamais philosophe n'a mieux défini l'ennui que vous ne venez de le faire. Quel plaisir ! d'où vient que j'ai envie de vous le témoigner en vous embrassant ?

- C'est parce que notre âme, sans doute, ne saurait être heureuse qu'autant qu'elle se trouve d'accord avec nos sens.

- Comment, divine Vesian ! votre esprit m'enchante.

- C'est vous, mon cher ami, qui l'avez fait éclore, et je vous en sais gré au point que je partage votre désir.

- Qui nous empêche de satisfaire un désir si naturel ? embrassons-nous bien. »

Quelle leçon de philosophie ! elle nous parut si douce, notre bonheur fut si parfait, qu'au point du jour nous nous embrassions encore, et que ce ne fut qu'en nous séparant que

nous nous aperçûmes que la porte était restée ouverte toute la nuit.

Balletti lui donna quelques leçons, elle fut reçue à l'Opéra, mais elle n'y figura que deux ou trois mois, se réglant parfaitement sur les préceptes que je lui avais insinués et que son esprit supérieur lui avait fait reconnaître comme seuls bons. Elle n'admit plus de Narbonne, et elle accueillit à la fin un seigneur différent de tous les autres, puisqu'il commença par lui faire quitter le théâtre, ce qu'aucun autre n'aurait fait, car ce n'était pas le bon ton du temps. C'était M. le comte de Tressan ou Tréan, car je ne me rappelle pas bien son nom. Elle se comporta fort bien et resta avec lui jusqu'à sa mort. Il n'est plus question d'elle, quoiqu'elle vive fort à son aise ; mais elle a cinquante-six ans, et à cet âge une femme est à Paris comme si elle n'existait plus.

Dès l'instant où elle sortit de l'hôtel de Bourgogne, je ne la vis plus. Quand je la rencontrais couverte de diamants, nos âmes se saluaient avec joie ; mais j'aimais trop son bonheur pour hasarder de lui porter atteinte. Son frère fut placé, mais je le perdis de vue.

## CHAPITRE XVII

La belle O-Morphi. - Le peintre imposteur. - Je fais la cabale chez la duchesse de Chartres. - Je quitte Paris. - Mon séjour à Dresde et mon départ de cette ville.

J'étais à la foire Saint-Laurent avec mon ami Patu lorsqu'il lui vint envie de souper avec une actrice flamande nommée Morphi, et il m'engagea à être de moitié dans son caprice. Cette fille ne me tentait pas ; mais que refuse-t-on à son ami ? je fis ce qu'il voulut. Après avoir soupé avec la belle, Patu eut envie de passer la nuit à une occupation plus douce, et ne voulant pas le quitter, je demandai un canapé pour y passer sagement la nuit.

La Morphi avait une sœur, petite souillon d'environ treize ans, qui me dit que si je voulais lui donner un petit écu, elle me céderait son lit. Je le lui accorde, et me voilà dans un petit cabinet où je trouve une paillasse sur quatre planches.

« Et tu appelles cela un lit, mon enfant ?

- Je n'en ai pas d'autre, monsieur.

- Je n'en veux point, et tu n'auras pas mon petit écu.

- Vous pensiez donc à vous déshabiller ?

- Sans doute.

- Quelle idée ! nous n'avons point de draps.

- Tu dors donc tout habillée.

- Oh ! point du tout.

- Eh bien ! couche-toi comme d'ordinaire, et je te donnerai mon petit écu.

- Pourquoi donc ?

- Je veux te voir en cet état.

- Mais vous ne me ferez rien.

- Pas la moindre chose. »

Elle se met sur sa pauvre paillasse, où elle se couvre avec un vieux rideau. Dans cet état l'idée des haillons disparaît ; je ne vois plus qu'une beauté parfaite, mais je voulais la voir en entier. Je me disposais à satisfaire mon envie, elle oppose de la résistance ; mais un écu de six francs la rend docile, et ne trouvant en elle d'autre défaut qu'un manque absolu de propreté, je me mets à la laver de mes mains.

Vous me permettrez, mon cher lecteur, de vous supposer une

connaissance aussi simple que naturelle, c'est que l'admiration dans le genre dont il s'agit est inséparable d'une autre approbation : heureusement et tout naturellement je trouvai la petite Morphi disposée à me laisser tout faire, excepté la seule dont je ne me souciais pas. Elle me prévint qu'elle ne me permettrait pas cela, car au jugement de sa sœur cela valait vingt-cinq louis. Je lui dis que nous marchanderions une autre fois ce point capital et que pour le moment nous le laisserions intact. Rassurée sur ce point, tout le reste fut à ma disposition, et je lui trouvai un talent très perfectionné, quoique si précoce.

La petite Hélène porta fidèlement à sa sœur les six francs que je lui avais donnés et lui raconta comment elle les avait gagnés. Avant de m'en aller, elle vint me dire que comme elle avait besoin d'argent, si je voulais, elle diminuerait quelque chose. Je lui répondis en riant que je la verrais le lendemain. Je contai l'affaire à Patu, qui me taxa d'exagération, et voulant lui prouver que j'étais connaisseur en beauté, j'exigeai qu'il vît Hélène comme je l'avais vue. Il convint que le ciseau de Praxitèle n'avait jamais pu produire quelque chose de plus parfait. Blanche comme un lis, Hélène avait tout ce que la nature et l'art des peintres peuvent réunir de plus beau. La beauté de ses traits avait quelque chose de si suave qu'elle portait à l'âme un sentiment indéfinissable de bonheur, un calme délicieux. Elle était blonde, et cependant ses beaux yeux bleus avaient tout le brillant des plus beaux yeux noirs.

Je fus la voir le soir du lendemain et ne m'étant pas accommodé sur le prix, je convins avec sa sœur que je lui donnerais douze francs chaque fois que j'irais la voir, qu'alors nous occuperions sa chambre, jusqu'à ce qu'il me prit envie de lui donner six cents francs. L'usure était forte, mais la Morphi était de race grecque et au-dessus des vains scrupules. Je n'avais nulle envie de donner cette somme, parce que je ne me sentais pas le désir d'obtenir ce qu'elle devait me valoir ; ce que j'obtenais étant tout ce que je désirais.

La sœur aînée me croyait dupe, car en deux mois j'avais dépensé trois cents francs sans avoir rien fait ; et elle attribuait ma retenue à de l'avarice. Quelle avarice !

J'eus envie d'avoir ce magnifique corps en peinture, et un peintre allemand me la peignit divinement bien pour six louis. La position qu'il lui fit prendre était ravissante. Elle était

couchée sur le ventre, s'appuyant des bras et du sein sur un oreiller et tenant la tête tournée comme si elle avait été couchée aux trois quarts sur le dos. L'artiste habile et plein de goût avait dessiné sa partie inférieure avec tant d'art et de vérité, qu'on ne pouvait rien désirer de plus beau. Je fus ravi de ce portrait ; il était parlant, et j'y écrivis dessous O-Morphi, mot qui n'est pas homérique, mais qui n'en est pas moins grec et qui veut dire *belle*.

Mais qui peut connaître d'avance les voies secrètes du destin ! Mon ami Patu eut envie d'avoir une copie de ce portrait : on ne refuse pas un aussi léger service à son ami, et ce fut le même peintre qui fut chargé de la faire. Mais ce peintre, ayant été appelé à Versailles, y montra cette charmante peinture au milieu de plusieurs portraits, et M. de Saint-Quintin la trouva si belle qu'il n'eut rien de plus pressé que de l'aller montrer. Sa Majesté très chrétienne, grand connaisseur dans la partie, voulut s'assurer par ses yeux si le peintre avait copié avec fidélité ; et si l'original était aussi beau que la copie, le petit-fils de saint Louis savait bien à quoi il le ferait servir.

M. de Saint-Quintin, cet ami complaisant du prince, fut chargé de l'affaire : c'était là son ministère. Il demanda au peintre si l'original pourrait être conduit à Versailles, et l'artiste, croyant la chose très possible, lui promit de s'en informer.

Il vint en conséquence me communiquer la proposition, et l'ayant trouvée délicieuse, j'en fis part sans tarder à la sœur ainée, qui en tressaillit de joie. Elle se mit donc à débarbouiller sa jeune sœur, et deux ou trois jours après, l'ayant habillée proprement, elles partirent avec le peintre pour faire l'expérience. Le valet de chambre du ministre des plaisirs mignons du roi, ayant reçu le mot d'ordre de son maître, vint recevoir les deux femelles, qu'il enferma dans un pavillon du parc, et le peintre alla attendre à l'auberge l'issue des épreuves de sa négociation. Le roi, une demi-heure après, entra seul dans le pavillon, demanda à la jeune O-Morphi si elle était Grecque, tira le portrait de sa poche, regarda bien la petite et s'écria : « Je n'ai jamais rien vu de plus ressemblant. » Bientôt après il s'assit, prit la petite sur ses genoux, lui fit quelques caresses, et s'étant assuré de sa royale main que le fruit n'avait pas encore été cueilli, il lui donna un baiser.

O-Morphi regardait attentivement son maître et souriait.

« De quoi ris-tu ?

- Je ris de ce que vous ressemblez à un écu de six francs comme deux gouttes d'eau. »

Cette naïveté fit partir le monarque d'un grand éclat de rire, et il lui dit si elle voulait rester à Versailles. « Cela dépend de ma sœur, dit la petite. » Mais cette sœur s'empressa de dire au roi qu'elle ne désirait pas de plus grand bonheur. Le roi les enferma de nouveau et partit ; Mais, un quart d'heure après, Saint-Quintin vint les prendre, mit la petite dans un appartement entre les mains d'une femme, et alla avec la sœur aînée rejoindre le peintre allemand, auquel il donna cinquante louis pour le portrait et rien à la Morphi. Il prit seulement son adresse, en l'assurant qu'elle aurait de ses nouvelles. Elle eut en effet mille louis dès le lendemain. Le bon Allemand me donna vingt-cinq louis pour mon portrait en me promettant de me copier avec le plus grand soin celui qu'avait Patu. Il m'offrit également de me faire gratis celui de toutes les filles qui m'en feraient venir l'envie.

J'eus un véritable plaisir à voir la joie de cette bonne Flamande en contemplant les cinq cents doubles louis qu'on lui avait donnés. Se voyant riche et me considérant comme l'auteur de sa fortune, elle ne savait comment m'exprimer sa reconnaissance.

La jeune et belle O-Morphi, car le roi l'appela toujours ainsi, plut au monarque plus encore par sa naïveté et ses gentillesses que par sa rare beauté, la plus régulière que je me souvienne d'avoir jamais vue. Il la mit dans un appartement de son Parc-aux-Cerfs, véritable harem de ce monarque voluptueux, et où personne ne pouvait aller, à l'exception des dames présentées à la cour. Au bout d'un an, la petite accoucha d'un fils qui alla comme tant d'autres on ne sait où ; car aussi longtemps que vécut la reine Marie, on ne sut jamais où passèrent les enfants naturels de Louis XV.

O-Morphi fut disgraciée au bout de trois ans ; mais le roi, en la renvoyant, lui fit donner quatre cent mille francs qu'elle porta en dot à un officier breton. En 1783, me trouvant à Fontainebleau, je fis la connaissance d'un charmant jeune homme de vingt-cinq ans, fruit de ce mariage et véritable portrait de sa mère, dont il ignorait absolument l'histoire et que je ne crus pas devoir lui apprendre. J'inscrivis mon nom sur ses

tablettes, en le priant de faire mes compliments à Mme sa mère.

Une méchanceté de Mme de Valentinois, belle-sœur du prince de Monaco, fut cause de la disgrâce de la belle O-Morphi. Cette dame, fort connue à Paris, dit un jour à cette jeune personne que pour bien faire rire le roi elle n'avait qu'à lui demander comment il traitait sa vieille femme. Trop simple pour deviner le piège, la jeune personne fit au roi cette impertinente question ; mais Louis XV, indigné, lui lança un regard furieux et lui dit : « Malheureuse ! qui vous a instruite à me faire cette demande ? » La pauvre O-Morphi, plus morte que vive, se jeta à genoux et lui dit la vérité.

Le roi la quitta et ne la revit plus. La comtesse de Valentinois ne reparut à la cour que deux ans après. Ce prince, qui savait fort bien tous les torts qu'il avait envers sa femme comme mari, ne voulait pas en avoir comme roi ; et malheur à qui s'oubliait envers la reine.

Les Français sont assurément le peuple le plus spirituel de l'Europe et peut-être du monde ; mais cela n'empêche pas que Paris ne soit la ville par excellence où l'imposture et la charlatanerie peuvent le mieux faire fortune. Lorsque la chose est découverte, on s'en moque, on en rit ; mais pendant la glose vient un nouveau saltimbanque, qui outre tous les autres et qui fait fortune en attendant qu'on le bafoue. C'est l'effet incontestable de l'empire que la mode exerce sur ce peuple aimable, habile et léger. Il suffit que la chose soit surprenante, quelque extravagante qu'elle soit, pour que la foule lui fasse accueil ; car on craindrait de passer pour sot en disant : « C'est impossible. » Il n'y a guère en France que les physiciens qui sachent qu'entre la puissance et l'action il y a l'infini ; tandis qu'en Italie cet axiome est connu de tout le monde, ce qui ne veut pas dire que les Italiens soient au-dessus des Français.

Un peintre fit fortune pendant quelque temps parce qu'il annonça une chose impossible, c'est-à-dire qu'il fit accroire qu'il faisait le portrait d'une personne sans la voir et simplement sur la description qu'on lui en faisait. La seule chose qu'il demandât était que la description fût d'une rigoureuse exactitude. Il arrivait de là que le portrait faisait plus d'honneur à l'informateur qu'à l'artiste ; mais il résultait aussi de cet arrangement que l'informateur était obligé de dire que le portrait était ressemblant, car dans le cas contraire le peintre

alléguait la plus légitime de toutes les excuses : il disait que si le portrait ne ressemblait pas, la faute en était à celui qui lui avait fait la description de la personne, car il n'avait pas su faire passer dans son âme la nuance des traits de la personne dont il devait retracer l'image.

Je soupais un soir chez Silvia lorsque quelqu'un débita cette merveilleuse nouvelle, et sans la ridiculiser en rien, avec le ton d'une parfaite croyance. « Ce peintre, disait-il, avait déjà fait plus de cent portraits tous très ressemblants. » Tout le monde disait que cela était beau ; je fus le seul qui, étouffant de rire, me permis de dire que c'était ridicule et impossible. Le narrateur fâché, me proposa une gageure de cent louis. Je redoublai de rire parce que la proposition n'était point acceptable, à moins de s'exposer à être dupe.

« Mais les portraits sont très ressemblants.

- Je n'en crois rien ; et s'ils ressemblent, il y a de la friponnerie. »

Voulant à toute force nous convaincre Silvia et moi, car elle était la seule qui partageât mon sentiment, le narrateur nous proposa de nous mener dîner chez le peintre : nous acceptâmes.

Le lendemain, nous étant rendus chez cet artiste, nous vîmes une quantité de tableaux portraits, tous soi-disant parfaitement ressemblants : comme nous n'en connaissions pas les originaux, nous n'avions rien à contester.

« Monsieur, lui dit Silvia, me feriez-vous le portrait de ma fille sans la voir ?

- Oui, madame, si vous êtes sûre de me faire exactement la description de sa physionomie. »

Nous nous donnâmes un coup d'œil, et tout fut dit. Le peintre nous dit que son repas favori était le souper, et que nous lui ferions grand plaisir de l'honorer souvent de notre présence. Il était, comme les marchands d'orviétan, muni d'une foule de lettres, sorte de certificats, de Bordeaux, de Toulouse, de Lyon, de Rouen, etc., où l'on voyait ou des compliments sur la perfection de ses portraits ou des descriptions pour des portraits nouveaux qu'on lui demandait. Au reste, on lui payait ses portraits d'avance.

Deux ou trois jours après, je rencontrai sa jolie nièce, qui me fit d'obligeants reproches de ce que je n'allais pas souper avec son oncle. Cette nièce était un morceau friand, et flatté du

reproche, je lui promis d'y aller dès le lendemain, et en moins de huit jours la partie devint sérieuse. J'en devins amoureux ; mais l'intéressante nièce, qui avait de l'esprit et qui ne voulait que s'amuser, n'était pas amoureuse et ne m'accordait rien. J'espérais, et, me voyant pris, je sentais que c'était ce que j'avais de mieux à faire.

Un jour étant seul dans ma chambre et prenant mon café en pensant à elle, la porte s'ouvre sans que personne se fût annoncé, et voilà un jeune homme qui se présente. Je ne le remettais pas ; mais avant que j'eusse le temps de lui faire la moindre question :

« Monsieur, me dit-il, j'ai eu l'honneur de souper avec vous chez le peintre Sanson.

- Ah ! oui ; excusez moi, de grâce ; monsieur, je ne vous remettais pas.

- C'est naturel ; car vous n'eûtes des yeux à table que pour Mlle Sanson.

- Chose très possible ; mais, puisque vous vous en êtes aperçu, avouez, monsieur, qu'elle est charmante.

- Je n'ai nulle peine à l'avouer ; car, pour mon malheur, je ne le sais que trop.

- Vous en êtes donc amoureux ?

- Hélas ! encore oui, et pour mon malheur.

- Pour votre malheur ! mais faites-vous-en aimer.

- C'est à quoi, monsieur, je tâche depuis un an, et je commençais à concevoir quelque espérance lorsque vous êtes venu pour me désespérer.

- Moi, monsieur, vous désespérer ?

- Oui, monsieur, vous-même.

- J'en suis bien fâché, mais je ne saurais qu'y faire.

- Il ne vous serait pourtant pas difficile d'y faire beaucoup, et si vous me le permettiez, je vous suggérerais ce que vous pourriez faire pour m'obliger.

- Parlez, et sans contrainte.

- Vous pourriez ne plus remettre les pieds chez elle.

- La proposition est singulière ; mais cependant j'avoue que c'est la seule chose que je puisse faire, ayant véritablement l'envie de vous obliger. Cependant croyez-vous que pour lors vous réussirez à vous en faire aimer ?

- Alors ce sera mon affaire. En attendant, n'y venez plus et

j'aurai soin du reste.

- Il est possible que je puisse avoir cette extrême complaisance ; mais, monsieur, me ferez-vous la grâce de m'avouer qu'il est assez singulier que vous m'ayez jugé homme à cela ?

- Oui, monsieur, j'avoue que cela peut paraître singulier ; mais je vous ai jugé homme de sens et de beaucoup d'esprit, et après y avoir bien réfléchi, j'ai pensé que vous vous mettriez à ma place et que vous ne voudriez pas me rendre malheureux, ni exposer vos jours pour une demoiselle qui ne peut vous inspirer qu'un amour de fantaisie, tandis que moi, je n'aspire qu'au bonheur ou au malheur, n'importe, d'unir ma destinée à la sienne.

- Mais si par hasard je pensais comme vous à la demander en mariage ?

- Alors nous serions également à plaindre ; et l'un de nous aurait cessé de vivre avant que l'autre l'obtînt ; car tant que je vivrai, Mlle Sanson ne sera point la femme d'un autre. »

Ce jeune homme bien planté, pâle, sérieux, froid comme un morceau de marbre, amoureux maniaque et qui dans une raison mêlée d'un profond désespoir, vient me tenir des propos pareils avec un flegme surprenant, et cela dans ma propre chambre, me donne matière à penser. Certes, je ne crains pas mon homme ; mais, quoique amoureux de Mlle Sanson, je ne me sens pas enflammé au point d'égorger un homme pour ses beaux yeux ou de recevoir la mort pour soutenir un amour en herbe. Sans rien répondre au jeune homme, je me mets à me promener en long et en large dans ma chambre pendant un bon quart d'heure, pesant cette proposition que je me fis à moi-même : Laquelle des deux actions me sera la plus glorieuse aux yeux de mon rival et me vaudra mieux ma propre estime : savoir celle de me couper la gorge froidement avec lui, ou celle de lui rendre le repos en lui laissant avec dignité le champ libre ?

L'amour propre me disait ; « Bats-toi : » la raison me dit : « Force ton rival à te reconnaître plus sage que lui. »

« Que penserez-vous de moi, monsieur, lui dis-je d'un air décidé, si je consens à ne plus mettre les pieds chez Mlle Sanson ?

- Je dirai, monsieur, que vous avez pitié d'un malheureux, et que vous me trouverez toujours prêt à verser pour vous la dernière goutte de mon sang pour vous témoigner ma reconnaissance.

- Qui êtes-vous ?

- Je suis Garnier, fils unique de Garnier, marchand de vin, rue de Seine.

- Eh bien ! monsieur Garnier, je n'irai plus chez Mlle Sanson ; Soyez mon ami.

- Jusqu'à la mort. Adieu, monsieur.

- Adieu, soyez heureux. »

Patu entra cinq minutes après le départ de Garnier. Je lui contai l'aventure ; il me trouva un héros. « Je n'en aurais pas agi, me dit-il, autrement que toi ; mais je n'aurais eu garde d'en agir comme Garnier. »

A peu près vers le même temps, le comte de Melfort, colonel du régiment d'Orléans, me fit prier par Camille, sœur de Coraline que je ne voyais plus, de répondre à deux questions par le moyen de ma cabale. Je fais deux réponses fort obscures, mais qui disaient beaucoup ; je les cachète et les remets à Camille, qui me prie le lendemain d'aller avec elle dans un endroit qu'elle ne peut pas me nommer. Je la suis ; elle me mène au Palais-Royal, où, par un petit escalier, elle me conduit dans l'appartement de madame la duchesse de Chartres. J'attends environ un quart d'heure, la duchesse vient et fait cent caresses à Camille pour la remercier de m'avoir amené. M'adressant ensuite la parole, elle me dit d'un air noble, mais très gracieux, toutes les difficultés qu'elle trouvait dans les réponses que j'avais faites et qu'elle tenait à la main. Je témoignai d'abord quelque embarras que les questions fussent de Son Altesse ; ensuite je lui dis que je savais faire la cabale, mais que je n'avais pas le don de l'interpréter ; qu'il fallait qu'elle eût la bonté de faire de nouvelles questions propres à rendre les réponses plus claires. Elle se mit à écrire tout ce qu'elle n'entendait pas et tout ce qu'elle voulait savoir.

« Madame, il faut que vous vous donniez la peine de séparer les questions, car l'oracle cabalistique ne répond pas à deux choses à la fois.

- Eh bien, me dit-elle, faites les questions vous-même.

- Votre Altesse me pardonnera, mais tout doit être écrit de sa propre main. Imaginez-vous, madame, que vous parlez à une intelligence qui connaît tous vos secrets. »

Elle se mit à écrire et fit sept à huit questions. Elle les lit avec attention, et me dit avec une expression noble et confiante :

« Monsieur, je voudrais être sûre que personne que vous ne saura jamais ce que je viens d'écrire.

- Madame peut compter sur mon honneur. »

Je les lis avec attention, et je vois que son désir est raisonnable : je juge même qu'en mettant ces questions dans ma poche, je cours risque de les perdre et de me compromettre.

« Il ne me faut, madame, que trois heures pour faire ce travail, et je veux que Votre Altesse soit tranquille. Si elle a affaire, elle peut me laisser seul ici, pourvu que personne ne vienne m'interrompre. Dès que j'aurai fini, je mettrai tout sous cachet ; que Votre Altesse daigne me dire à qui je devrai le remettre.

- A moi-même ou à Mme de Polignac, si vous la connaissez.

- Oui, madame, j'ai l'honneur de la connaître. »

La duchesse me remit un petit briquet pour allumer une bougie, et s'en alla avec Camille. Je restai seul enfermé à la clef, et trois heures après, comme je venais de finir, Mme de Polignac vint prendre le paquet, et je m'en allai.

La duchesse de Chartres, fille du prince de Conti, avait vingt-six ans. Elle était remplie de cette sorte d'esprit qui rend une femme adorable. Elle était vive, sans préjugés, gaie, disant des bons mots, aimant la plaisanterie et le plaisir qu'elle préférait à une longue vie. *Courte et bonne* sont des mots qu'elle avait toujours sur le bout de la langue. Elle était en outre bonne, généreuse, patiente, tolérante et constante dans tous ses goûts. Elle était jolie, mais elle se tenait mal, et se moquait de Marcel, maître de grâces, qui voulait l'en corriger. Elle dansait la tête penchée en avant et les pieds en dedans ; et malgré cela elle était charmante. Malheureusement elle avait sur la figure des boutons qui lui nuisaient beaucoup. On croyait que cela venait du foie, mais c'était un vice dans le sang qui finit par lui donner la mort, qu'elle brava jusqu'au dernier instant de sa vie.

Les questions qu'elle soumit à mon oracle avaient pour objet des affaires qui regardaient son cœur : entre autres choses aussi elle voulait savoir comment faire disparaître les petites bubes qui la défiguraient. Mes oracles étaient obscurs dans tout ce dont j'ignorais les circonstances, mais ils étaient clairs sur ce qui regardait sa maladie, et ce fut ce qui les rendit chers et nécessaires.

Le lendemain après-dîner, Camille m'écrivit un billet, comme

je m'y attendais, me priant de tout quitter pour être à cinq heures au Palais-Royal dans le même cabinet où elle m'avait laissé la veille. Je n'y manquai pas. Un vieux valet de chambre qui m'attendait partit à l'instant, et cinq minutes après je vis paraître la charmante princesse. Après un compliment plein de grâce, elle tire de sa poche toutes mes réponses et me demande si j'avais des affaires.

« Votre Altesse peut être sûre que je n'en aurai jamais de plus pressées que de la servir.

- Fort bien : je ne sortirai pas non plus, et nous travaillerons. »

Là-dessus elle me montre toutes les questions qu'elle avait déjà faites sur divers sujets, et particulièrement sur le remède pour faire disparaître ses bubes. Ce qui lui avait rendu mon oracle précieux était une chose que personne ne pouvait savoir. J'avais conjecturé et deviné : si je n'avais pas deviné, c'eût été égal.

J'avais eu la même indisposition, et j'étais assez physicien pour savoir qu'une guérison forcée d'une maladie cutanée par des topiques aurait pu lui donner la mort.

J'avais déjà répondu qu'elle ne pouvait guérir en moins de huit jours de l'apparence de la maladie sur le visage, et qu'il lui fallait un an de régime pour la guérir radicalement.

Nous passâmes trois heures pour savoir tout ce qu'elle devait faire, et curieuse de la science de l'oracle, elle se soumit à tout : huit jours après, toutes ces vilaines bubes avaient disparu.

J'eus soin de la purger doucement chaque jour : je lui prescrivis ce qu'elle devait manger, et je lui défendis tous les comestiques, lui ordonnant seulement de se laver soir et matin avec de l'eau de plantin. L'oracle modeste ordonna à la princesse de faire les mêmes ablutions partout où elle voudrait éprouver les mêmes effets, et la princesse obéit.

J'allai exprès à l'Opéra le jour où la duchesse y parut avec une peau lisse et vermeille. Après l'Opéra, elle alla se promener dans la grande allée du Palais-Royal, suivie de ses premières dames et fêtée de tout le monde. Elle m'aperçut et m'honora d'un sourire. J'étais vraiment heureux. Camille, M. de Montfort et madame de Polignac étaient les seuls qui sussent que j'étais l'oracle de la princesse, et je jouissais du succès. Mais le lendemain quelques boutons reparurent sur le beau teint de cette charmante femme, et vite ordre de me rendre au Palais-

Royal.

Le vieux valet de chambre, qui ne me connaissait pas, me fit entrer dans un boudoir délicieux près d'un cabinet où il y avait une baignoire. La duchesse vint bientôt, ayant l'air un peu triste, car elle avait de petits boutons sur le front et sur le menton. Elle tenait à la main une question pour mon oracle, et comme elle était courte, je voulus lui procurer le plaisir de lui faire trouver la réponse à elle-même. Les nombres traduits par la princesse lui reprochèrent d'avoir transgressé le régime prescrit, et elle convint qu'elle avait bu des liqueurs et mangé du jambon ; mais elle était émerveillée d'avoir trouvé cette réponse, ne concevant pas comment elle avait pu résulter d'une pile de nombres.

Dans ces entrefaites, une de ses femmes étant venue lui dire un mot à l'oreille, elle lui dit d'attendre un instant dehors : ensuite, se tournant vers moi : « Vous ne serez pas fâché, monsieur, dit-elle, de voir ici quelqu'un de vos amis aussi délicat que discret. » En disant cela, elle se dépêche de mettre dans sa poche tous les papiers qui n'avaient point rapport à sa maladie, puis elle appelle.

Je vois entrer un homme que je pris à la lettre pour un garçon d'écurie : c'était M. de Melfort. « Voyez, lui dit la princesse, M. Casanova m'a appris à faire la cabale. » Et en même temps elle lui montre la réponse qu'elle avait tirée.

Le comte ne le croyait pas.

« Allons, me dit-elle, il faut le convaincre : que voulez-vous que je demande ?

- Tout ce que Votre Altesse voudra. »

Elle pense un instant, et tirant de sa poche une petite boîte d'ivoire, elle écrit : « Dis-moi pourquoi cette pommade ne me fait plus aucun effet ? »

Elle fait la pyramide, les colonnes et les clefs comme je le lui avais enseigné, et prête à faire la réponse, je lui apprends à faire des additions, des soustractions, qui paraissaient sortir des nombres et qui pourtant n'étaient qu'arbitraires ; ensuite je lui dis d'interpréter les nombres en lettres et je sors, faisant semblant d'avoir quelque besoin. Je rentre lorsque je crois que sa traduction peut être achevée, et je trouve la princesse dans le plus grand étonnement.

« Ah ! monsieur, quelle réponse !

- Fausse, peut-être ; mais, madame, cela peut arriver.

- Fausse, monsieur ? divine ! La voici : « Elle n'a de force que sur la peau d'une femme qui n'a pas engendré. »

- Je ne trouve point cette réponse-là étonnante, madame.

- Je le crois, monsieur, mais c'est parce que vous ne savez pas que cette pommade est celle que l'abbé de Brosses me donna il y a cinq ans et qui alors me guérit : c'était dix mois avant que j'accouchasse du duc de Montpensier. Je donnerais tout au monde pour apprendre à faire par moi-même cette sublime cabale.

- Comment, dit le comte, c'est cette pommade dont je sais l'histoire ?

- Précisément.

- C'est surprenant.

- Je voudrais encore faire une question qui regarde une femme dont je ne voudrais pas dire le nom.

- Dites : la femme que j'ai dans ma pensée. »

Alors elle posa cette question : « Quelle est la maladie de cette femme ? » Elle fait l'opération, et je lui fais obtenir pour réponse : « Elle veut en imposer à son mari. » Pour le coup, la duchesse jeta les hauts cris.

Il était fort tard, et le me disposais à partir, quand M. de Melfort, qui parlait à Son Altesse, me dit que nous sortirions ensemble. Nous sortîmes en effet, et il me dit que la réponse cabalistique sur la pommade était vraiment étonnante. En voici l'histoire.

« Madame la duchesse, jolie comme vous la voyez, avait la figure si chargée de boutons que le duc dégoûté n'avait pas la force de l'approcher maritalement : aussi la pauvre princesse languissait-elle dans l'inutile désir d'être mère. L'abbé de Brosses la guérit au moyen de cette pommade, et, son beau visage uni comme un satin, elle se rendit à la loge de la reine au Théâtre-Français. Le duc de Chartres, sans savoir que sa femme fût au spectacle, où elle n'allait que rarement, se trouvait en face de la loge du roi. Sans reconnaître la duchesse, il la trouve belle et s'informe qui c'est ; on le lui dit, mais, n'en croyant rien, il sort de la loge du roi, se rend auprès de sa femme, lui fait compliment, et la même nuit il lui fit annoncer sa visite. Il en est résulté que neuf mois après Mme la duchesse mit au monde le duc de Montpensier, qui maintenant a cinq ans et qui se porte fort bien. Pendant sa grossesse la duchesse continua d'avoir un

beau visage ; mais dès qu'elle fut accouchée, les boutons revinrent et la pommade est demeurée sans effet. »

En achevant son récit, le comte tira de sa poche une boîte en écaille avec le portrait très ressemblant de la duchesse, et me dit :

« Son Altesse vous prie d'accepter son portrait et si vous voulez le faire monter, elle vous prie de vous servir de ceci : »

C'était un rouleau de cent louis. Je reçus la boîte et les cent louis en priant le comte d'exprimer toute ma reconnaissance à Son Altesse. Je n'ai jamais fait monter le portrait, car alors j'avais besoin d'argent pour autre chose.

Dans la suite, la duchesse me fit plusieurs fois l'honneur de me faire appeler ; mais il ne fut plus question de la guérir : elle était incapable d'observer le régime nécessaire. Elle me faisait quelquefois passer cinq ou six heures à l'ouvrage, tantôt dans un coin, tantôt dans un autre, venant, sortant et me faisant donner à dîner ou à souper par le bon vieux valet de chambre qui n'ouvrait jamais la bouche.

La cabale ne roulait que sur des affaires secrètes qu'elle était curieuse de connaître, et souvent elle trouvait des vérités que j'ignorais moi-même. Elle désirait que je lui apprisse à la faire ; mais jamais elle ne me pressa ; seulement elle me fit dire par M. de Melfort que si je voulais lui apprendre mon secret, elle me ferait avoir un emploi qui me vaudrait vingt-cinq mille francs de rente. Hélas ! la chose était impossible. Je l'aimais à la folie, mais jamais je ne me permis de lui en faire rien apercevoir ; mon amour-propre fut le correctif de mon amour. Je craignais que sa fierté ne m'humiliât ; et peut être eus-je tort. Ce que je sais, c'est que je me repens encore d'avoir écouté une sotte crainte. Il est vrai que je jouissais de plusieurs privilèges dont, peut-être, elle m'aurait privé si elle avait connu mon amour.

Un jour elle voulut que ma cabale lui dit si on pouvait guérir un cancer que Mme de la Popelinière avait au sein, et j'eus le caprice de lui faire répondre que cette dame n'avait point de cancer, et qu'elle se portait fort bien.

« Comment, s'écria-t-elle, mais tout Paris le croit et elle fait consultation sur consultation. Cependant j'en crois la cabale. »

Ayant vu à la cour le duc de Richelieu, elle lui dit qu'elle était sûre que Mme de la Popelinière n'était point malade. Le maréchal, qui était du secret, lui dit qu'elle se trompait, mais

elle lui proposa une gageure de cent mille francs. Je tremblai quand la duchesse me conta cela.

« A-t-il accepté ? lui dis-je avec anxiété.

- Non ; cela l'a étonné ; et vous savez qu'il doit le savoir. »

A trois ou quatre jours de là, elle me dit d'un air triomphant que M. de Richelieu lui avait avoué que ce prétendu cancer n'était qu'une ruse pour exciter la pitié de son mari avec lequel elle avait envie de retourner ; elle ajouta que le maréchal lui avait dit qu'il payerait volontiers mille louis pour savoir comment elle avait découvert la vérité.

« Si vous voulez les gagner, me dit-elle, je lui dirai tout.

- Non, non, madame, je vous en supplie. »

J'eus peur d'une attrape. Je connaissais la tête du maréchal et l'aventure du trou dans la paroi par où ce seigneur s'introduisait chez cette dame, était connue de tout Paris ; et M. de la Popelinière même avait contribué à rendre la chose publique en refusant de revoir sa femme, à laquelle il faisait une rente de douze mille francs par an.

Madame la duchesse de Chartres avait fait des couplets charmants sur cet événement ; mais personne ne les avait connus hors de sa coterie, à l'exception du roi, qui l'aimait beaucoup, quoiqu'elle lui lançât souvent des brocards. Un jour, par exemple, elle lui demanda s'il était vrai que le roi de Prusse dût venir à Paris. Louis XV lui ayant répondu que ce bruit n'était qu'un conte en l'air : « J'en suis bien fâchée, lui dit-elle, car je meurs d'envie de voir un roi. »

Mon frère, qui avait fait plusieurs tableaux, se détermina à en présenter un à M. de Marigni, et un beau matin nous nous rendîmes chez ce seigneur, qui demeurait au Louvre où tous les artistes allaient lui faire leur cour. Nous nous trouvâmes dans une salle contiguë à son appartement, où, étant arrivés les premiers, nous attendions qu'il sortît. Le tableau était exposé ; c'était une bataille dans le goût de Bourguignon.

La première personne qui vient s'arrête devant le tableau, le considère attentivement et s'en éloigne en se disant à lui-même : « C'est mauvais. » Un moment après, deux autres personnes arrivent, examinent le tableau, se mettent à rire et disent : « Voilà l'ouvrage d'un écolier. » Je lorgnais mon frère assis auprès de moi : il suait sang et eau. En moins d'un quart d'heure la salle fut remplie de monde, et le misérable tableau

était l'objet des railleries de chacun. Mon pauvre frère se sentait mourir et remerciait Dieu de n'être connu de personne.

Comme la situation de son âme me faisait pitié, je me levai pour passer dans une autre salle, et je lui dis pour le consoler que M. de Marigni allait venir et qu'en trouvant son tableau bien fait, il le vengerait des outrages de tout le monde. Heureusement cet avis ne fut pas le sien, et vite nous sortons, et, montant dans un fiacre, nous nous rendons chez nous, ordonnant à notre domestique d'aller reprendre le tableau. Dès que le pauvre tableau fut à la maison, mon frère en fit une bataille véritable, car il le perça de vingt coups d'épée. Il prit la résolution d'arranger de suite ses affaires, de quitter Paris et d'aller ailleurs étudier un art dont il était idolâtre : nous décidâmes de nous rendre à Dresde.

Deux ou trois jours avant de quitter le charmant séjour de Paris, je dînai seul chez le suisse de la porte des Feuillants aux Tuileries ; il s'appelait Condé. Après dîner, sa femme, assez jolie, me présenta la carte, où chaque article était porté au double de sa valeur. Je le lui fis observer, mais elle me dit d'un ton assez sec qu'il n'y avait pas un liard à rabattre. Je payai, mais comme la carte était quittancée au bas par ces mots : « Femme Condé, » je pris la plume et j'ajoutai après le nom *Condé-Labré*, et je sortis en lui laissant la carte.

Je me promenais dans une allée, sans plus penser à mon écorcheuse, lorsqu'un petit homme, coiffé à l'oiseau royal (petit chapeau sur l'oreille), ayant à sa boutonnière un énorme bouquet et portant à son côté une longue flamberge, m'aborde d'un air insolent et me dit sans autre préambule qu'il avait envie de me couper la gorge.

« Petit bout d'homme ! ce serait donc en montant sur un tabouret. Moi, je vous couperai les oreilles.

- Sacrebleu, monsieur !

- Point de colère de manant : vous n'avez qu'à me suivre ; votre affaire ne sera pas longue. »

Je me dirige à grands pas vers l'Étoile où, ne voyant personne, je lui demande brusquement ce qu'il voulait et la raison qu'il avait de m'attaquer.

« Je suis le chevalier de Talvis. Vous avez insulté une honnête femme que je protège ; dégainez. »

En disant ces mots, il tire sa longue épée ; je tire la mienne, et

en me mettant en garde je me fends sur lui et je le blesse à la poitrine.

Il saute en arrière en s'écriant que je l'ai blessé en traître.

« Tu mens, faquin, et conviens-en, ou je te passe mon épée à travers le corps.

- Point du tout, car je suis blessé ; mais je vous demanderai ma revanche et nous ferons juger le coup.

- Mauvais ferrailleur, si tu n'es pas content, je te couperai les oreilles. »

Je le laissai là, persuadé que mon coup était en règle puisqu'il avait mis l'épée à la main avant moi ; et s'il ne se couvrit pas de suite, ce n'était pas à moi à l'en faire souvenir.

Vers la mi-août, je quittai Paris avec mon frère. J'avais habité cette ville par excellence pendant deux ans ; j'y avais eu beaucoup de plaisirs, et nul autre désagrément que celui de me trouver parfois un peu court d'argent. Nous passâmes par Metz, Mayence et Francfort, et nous arrivâmes à Dresde vers la fin du même mois. Ma mère nous fit le plus tendre accueil et fut enchantée de nous revoir. Mon frère passa quatre ans dans cette jolie ville constamment occupé de l'étude de son art et copiant à la célèbre galerie électorale tous les beaux tableaux de batailles des plus grands maîtres.

Il ne retourna à Paris que lorsqu'il eut acquis la certitude de pouvoir braver la critique : je raconterai plus tard comment nous y arrivâmes à peu près vers le même temps. Avant cette époque, ami lecteur, tu verras ce que firent tour à tour pour et contre moi la bonne et la mauvaise fortune.

La vie que je menai à Dresde jusqu'à la fin du carnaval de 1753 n'offre rien d'extraordinaire. Pour faire plaisir aux comédiens et à ma mère en particulier, je fis une pièce comi-tragique où je fis paraître deux Arlequins. C'était une parodie des *Frères ennemis* de Racine. Le roi rit beaucoup des disparates comiques dont mon drame était farci et j'en reçus un superbe présent. Ce roi était magnifique et prodigue, et il était en cela merveilleusement secondé par le fameux comte de Brühl. Je quittai cette ville peu de temps après. J'y laissai ma chère mère, mon frère et ma sœur devenue l'épouse de Pierre-Auguste, maître de clavecin de la cour, mort il y a deux ans, laissant sa veuve dans une honnête aisance et sa famille heureuse.

Mon séjour à Dresde fut marqué par un souvenir d'amour

dont je me défis, comme des autres, par un régime de six semaines. J'ai souvent remarqué que la plus grande partie de ma vie s'est passée à tâcher de me rendre malade, et quand j'avais atteint mon but, à chercher à recouvrer ma santé. J'ai également bien réussi dans l'un et dans l'autre ; et aujourd'hui que sous ce rapport je jouis d'une santé parfaite, je souffre de ne pouvoir plus me rendre malade : mais l'âge, cette maladie aussi cruelle qu'inévitable, m'oblige à me porter bien malgré moi. Le mal dont je parle et que nous autres Italiens appelons fort sottement *mal français*, tandis qu'à juste titre nous pourrions prétendre à l'honneur de l'importation première, n'abrège pas la vie, quoiqu'il laisse des marques indélébiles de son passage. Ces cicatrices, moins honorables peut-être que celles que l'on gagne dans les combats de Mars, acquises avec plaisir, ne devraient jamais laisser des regrets.

J'eus à Dresde l'occasion de voir souvent le roi, qui chérissait le comte de Brühl son ministre, parce que ce favori avait le double secret d'être encore plus prodigue que son maître et de lui rendre tout possible.

Jamais monarque ne fut plus que lui ennemi de l'économie ; il riait de ceux qui le volaient et dépensait beaucoup pour avoir sujet de rire. N'ayant pas assez d'esprit pour rire des sottises des autres souverains et des ridicules de l'espèce humaine, il tenait à ses gages quatre bouffons qu'on appelle fous en Allemagne, quoique ces êtres dégradés aient d'ordinaire plus d'esprit que leurs maîtres. L'office de ces bouffons est de faire rire leur maître par toutes sortes de plaisanteries qui d'ordinaire sont de dégoûtantes scurrilités ou de plates impertinences.

Cependant ces fous par métier captivent parfois l'esprit de leur maître au point d'en obtenir des grâces importantes pour les personnes en faveur desquelles ils s'intéressent, ce qui fait qu'ils sont fêtés dans les familles les plus distinguées. Quel est l'homme auquel le besoin ne fasse faire des bassesses ? Agamemnon, dans Homère, ne dit-il pas qu'ils sont dans le cas de devoir en faire ? et ces messieurs vivaient bien avant nous ! ce qui semble prouver que les hommes dans tous les temps sont unis par le même mobile, l'intérêt.

On a tort de dire que le comte de Brühl fut ce qu'on appelle la perte de la Saxe, car il n'était que le ministre fidèle des volontés et des penchants de son maître. Ses enfants demeurés pauvres

justifient assez la mémoire de leur père.

Dresde renfermait la plus brillante cour qu'il y eût alors en Europe, et les arts y florissaient ; cependant on n'y voyait point de galanterie ; car le roi Auguste n'était pas galant, et les Saxons ne sont pas de nature à l'être, à moins que leur souverain ne leur en donne l'exemple.

A mon arrivée à Prague, où je n'avais pas l'intention de m'arrêter, après avoir porté une lettre à Locatelli, entrepreneur de l'Opéra, j'allai faire une visite à Mme Morelli, ancienne connaissance que j'aimais et qui me tint lieu de tout pendant deux ou trois jours. Au moment où j'allais partir, je rencontrai dans la rue mon ami Fabris, alors colonel, et il m'obligea à aller dîner avec lui. Après l'avoir embrassé, je lui remontre en vain que je dois partir à l'instant : « Vous partirez ce soir, me dit-il, avec un de mes amis, et vous rejoindrez la diligence. »

Je dus céder et j'en fus enchanté, car nous passâmes délicieusement le reste de la journée. Fabris languissait après la guerre, et ses vœux furent exaucés deux ans après ; il y acquit beaucoup de gloire.

Je dois dire un mot de Locatelli. C'était un caractère original et qui valait la peine d'être connu. Il mangeait tous les jours à une table de trente couverts, et ses convives étaient ses acteurs, actrices, danseurs et danseuses, et quelques amis. Il présidait noblement à la bonne chère qu'il faisait faire ; car sa passion était de bien manger. J'aurai occasion de parler de lui lorsque j'en serai à mon voyage de Pétersbourg où je le trouvai : il y est mort il y a peu de temps à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

## CHAPITRE XVIII

Mon séjour à Vienne. - Joseph II. - Mon départ pour Venise.

Me voilà pour la première fois dans la capitale de l'Autriche à l'âge de vingt-huit ans, bien monté en effets, mais un peu court d'argent, ce qui m'obligeait à mesurer mes dépenses jusqu'à l'arrivée d'une lettre de change que j'avais tirée sur M. de Bragadin. La seule lettre de recommandation dont je fusse muni était du poète Migliavacca, de Dresde, adressée à l'illustre abbé Metastasio, que je brûlais d'envie de connaître. Je fus la porter le lendemain de mon arrivée, et dans une heure d'entretien, je le trouvai plus grand sous le rapport de l'érudition que ses ouvrages ne l'annoncent. Metastasio était en outre si modeste, que d'abord je ne crus pas cette modestie naturelle ; mais je ne fus pas longtemps à m'assurer qu'elle était très réelle, car lorsqu'il récitait quelque chose de ses productions, il était le premier à faire remarquer les morceaux saillants et les beautés avec la même simplicité qu'il en accusait les parties faibles. Je lui parlai de son précepteur Gravina, et à ce sujet il me récita cinq ou six stances qu'il avait faites à sa mort et qui n'étaient pas imprimées. Ému par le souvenir de la perte de son ami et par la douceur de ses propres vers, ses yeux en les récitant se remplirent de larmes, et dès qu'il eut achevé, il me dit avec un ton de bonhomie vraiment touchant : « *Dite mi il vero ; si puo dir meglio (Dites-moi la vérité ; peut-on dire mieux que cela ?).* » Je lui répondis qu'il n'appartenait qu'à lui de croire la chose impossible. Lui ayant demandé alors si ses beaux vers lui coûtaient beaucoup de peine, il me montra quatre ou cinq pages remplies de ratures pour avoir voulu perfectionner quatorze vers, et il m'assura que jamais il n'avait pu en faire davantage en un jour. Il me confirma une vérité que je savais déjà, c'est que les vers qui coûtent le plus de peine à un poète sont ceux que le commun des lecteurs croit coulés de source.

« Lequel de vos opéras, lui dis-je, aimez-vous le plus ?

- *Attilio Regolo ; ma questo non vuol gia dire che sia il migliore (Attilius Régulus ; mais cela ne veut pas dire qu'il soit le meilleur).*

- On a traduit à Paris tous vos ouvrages en prose française,

mais l'éditeur s'est ruiné, car il n'est pas possible de les lire : cela démontre l'élévation et la force de votre poésie.

- Il y a plusieurs années qu'un autre sot se ruina en traduisant en prose française les beaux vers de l'Arioste. Je ris de tous ceux qui soutiennent qu'un ouvrage en prose peut avoir le droit de passer pour un poème.

- Je le crois comme vous.

- Et vous avez raison. »

Il me dit ensuite qu'il n'avait jamais fait une ariette sans la mettre en musique lui-même, mais qu'ordinairement il ne montrait sa musique à personne.

« Les Français, ajouta-t-il, sont plaisants de croire qu'on puisse adapter des vers à une musique faite d'avance. » Et à cette occasion il fit cette comparaison très philosophique : « C'est comme si l'on disait à un sculpteur : Voilà un morceau de marbre, faites-moi une Vénus qui montre sa physionomie avant que vous ayez développé ses traits. »

Étant allé visiter la bibliothèque impériale, ce fut avec beaucoup de surprise que j'y rencontrai de La Haye avec deux Polonais et un jeune Vénitien que son père lui avait confié pour achever son éducation. Je le croyais en Pologne, et sa rencontre, réveillant des souvenirs intéressants, me fut agréable. Je l'embrassai de grand cœur à plusieurs reprises. Il me dit qu'il était à Vienne pour affaires et qu'il serait à Venise dans le courant de l'été. Nous nous fîmes réciproquement des visites, et, lui ayant dit que je commençais à me trouver court d'argent, il me prêta cinquante ducats que je lui rendis peu de temps après. Il m'apprit que son ami Bavois était déjà lieutenant-colonel au service vénitien, et cette nouvelle me causa une véritable joie. Il avait eu le bonheur d'être choisi pour adjudant général par M. Morosini, qui, à son retour de l'ambassade de France, avait été nommé commissaire aux confins. J'étais enchanté de savoir heureux deux hommes qui devaient me reconnaître pour première cause de leur bonheur. Je sus à Vienne d'une manière certaine que de La Haye était jésuite : mais il ne fallait pas lui en parler.

Ne sachant où aller et ayant grande envie de me divertir, je fus à la répétition de l'opéra que l'on devait jouer après Pâques, et j'y trouvai Bodin, premier danseur, qui avait épousé la belle Jeoffroi et que j'avais vu à Turin. Je trouvai aussi au même

endroit Campioni, mari de la belle Ancilla. Il me dit qu'il avait été forcé de divorcer, parce qu'elle le déshonorait trop publiquement.

Ce Campioni était à la fois grand danseur et grand joueur. Je me logeai avec lui.

Tout à Vienne était beau ; il y avait beaucoup d'argent et beaucoup de luxe ; mais le bigotisme de l'impératrice y rendait les plaisirs de Cythère extrêmement difficiles, surtout pour les étrangers. Une légion de vils espions qu'on décorait du beau nom de *commissaires de chasteté*, étaient les bourreaux impitoyables de toutes les filles. La souveraine n'avait pas la sublime vertu de la tolérance quand il s'agissait de ce qu'on appelle amour illégitime ; et, dévote jusqu'au bigotisme, elle croyait se faire un grand mérite auprès de Dieu en persécutant en détail le penchant le plus naturel aux deux sexes. Ayant pris entre ses impériales mains le registre des péchés mortels, elle crut pouvoir dissimuler sur six et ne frapper que sur la luxure, qui lui parut impardonnable.

« On peut, dit-elle, ne pas connaître l'orgueil, car la dignité en porte la livrée. L'avarice est affreuse, c'est vrai ; mais on peut s'y méprendre, car elle ressemble beaucoup à l'économie. Quant à la colère, c'est une maladie meurtrière dans ses accès ; mais l'homicide est puni de mort. La gourmandise peut n'être que friandise, et la religion ne punit pas ce péché-là ; car en bonne compagnie elle passe pour vertu ; d'ailleurs, elle s'allie avec l'appétit, et tant pis pour qui meurt d'une indigestion. Pour ce qui est de l'envie, c'est une passion basse qui n'est jamais avouée ; pour la punir autrement que par le venin qui la ronge, il faudrait commencer à mettre toute ma cour à la torture ; et quant à la paresse, l'ennui est là pour la punir. Pour l'incontinence, c'est autre chose ; mon âme chaste ne saurait lui pardonner, et je lui déclare guerre ouverte. Mes sujets seront les maîtres de trouver jolies toutes les femmes qui leur paraîtront telles, et les femmes feront tout ce qu'elles pourront pour le paraître ; qu'on s'entretienne tant qu'on voudra, puisque je ne saurais le défendre ; mais je m'oppose à ce qu'on satisfasse des désirs dont dépend la conservation de l'espèce humaine, à moins que ce ne soit en bon et légitime mariage. Partant on enverra à Temeswar toutes les malheureuses qui vivent du trafic de leurs caresses et des charmes qu'elles ont reçus de la nature.

Je sais que sur cet article on est fort indulgent à Rome, où pour empêcher un crime plus grand, que l'on n'empêche pas, chaque éminence a ses maîtresses ; mais à Rome on fait au climat des concessions que je n'ai pas besoin de faire ici, où la bouteille et la pipe tiennent lieu de tous les plaisirs. (Cette femme couronnée aurait pu ajouter *et la table* ; car les Autrichiens sont renommés pour être de terribles mangeurs.) Je n'épargnerai pas davantage les désordres domestiques ; car, dès que je saurai qu'une femme est infidèle à son mari, je la ferai enfermer, quoi qu'on en ait et quoi qu'on prétende que le mari seul est le maître de sa femme ; cette prétention ne pouvant être valable dans mes États, où les maris sont trop indolents. Je laisserai aux époux fanatiques la liberté de crier tant qu'il leur plaira et de se plaindre que je les déshonore en punissant leurs femmes : ils sont déshonorés d'avance par le fait de l'infidélité.

- Mais, madame, le déshonneur ne peut exister que par le fait de la publicité ; d'ailleurs, vous pouvez être trompée, quoique impératrice.

- Je le sais, mais taisez-vous, car je ne vous reconnais pas le droit de me contredire. »

C'était là le raisonnement que Marie-Thérèse avait dû se faire, et malgré le principe de vertu qui l'avait motivé, il avait donné naissance à toutes les infamies que ses bourreaux *commissaires de chasteté* commettaient impunément en son nom. On enlevait et on conduisait en prison à toutes les heures du jour et dans toutes les rues de Vienne les pauvres filles qui se trouvaient seules et qui souvent ne sortaient que pour aller honnêtement gagner leur vie ; car comment pouvait-on savoir qu'une fille allait se faire consoler chez quelqu'un ou qu'elle était en cherche de quelqu'un qui voulût la consoler ? La chose était difficile. Un espion les suivait de loin - la police en payait une nuée - et, ces coquins n'étant pas vêtus en uniforme, on ne pouvait point les connaître. Cela faisait aussi que l'on se méfiait de tous les hommes qu'on ne connaissait pas.

Lorsqu'une fille entrait dans une maison, l'espion qui l'avait suivie l'attendait à la porte et l'arrêtait en sortant pour l'interroger. Si la pauvre malheureuse avait l'air embarrassé, si elle hésitait à répondre d'une manière qui satisfit le mouchard, le bourreau la conduisait en prison, commençant d'abord par la dépouiller de l'argent et des bijoux qu'elle pouvait avoir et dont

on ne pouvait jamais obtenir la restitution. Vienne était sous ce rapport un vrai repaire de voleurs privilégiés. Il m'arriva un jour à Léopoldstadt que dans un tumulte une fille me glissa dans la main une montre d'or pour la soustraire au mouchard qui la poursuivait et qui allait la conduire en prison. Je ne connaissais pas cette pauvre fille que j'eus le bonheur de revoir un mois après. Elle était jolie et par plus d'un sacrifice elle avait obtenu sa liberté : je fus charmé de pouvoir lui rendre sa montre, et, quoiqu'elle en valût la peine, je ne lui demandai rien pour récompenser ma fidélité. Le seul moyen que les filles eussent de n'être pas molestées était de marcher dans les rues la tête baissée et un chapelet à la main ; car alors cette fatale engeance ne pouvait se permettre de les arrêter d'emblée, puisqu'elles pouvaient aller à l'église, et dans ce cas Marie-Thérèse aurait fait pendre le commissaire.

Cette crapule rendait aux étrangers le séjour de Vienne très désagréable, car il était même très difficile de satisfaire le moindre besoin sans courir le risque d'être vexé. Je fus fort surpris un jour, me tenant très près du mur dans une petite rue, de m'entendre apostropher par un gueux à perruque ronde qui me dit que si je n'allais pas finir autre part il me ferait arrêter.

« Et pourquoi, s'il vous plaît ?

- Parce que vous avez à votre gauche une femme qui peut vous voir. »

Je lève la tête et j'aperçois au quatrième une figure de femme qui, l'œil armé d'un microscope, aurait pu reconnaître si j'étais juif ou chrétien. J'obéis en riant et je contai l'aventure partout, mais personne ne s'en étonna, car cela arrivait cent fois le jour.

Afin d'étudier les mœurs, je mangeais tantôt ici et tantôt là. Un jour, étant allé dîner avec Campioni à l'auberge de l'Écrevisse, je fus fort surpris de trouver à table ce Bepe il Cadetto que j'avais connu lors de mon arrestation à l'armée d'Espagne, puis à Venise et ensuite à Lyon sous le nom de Don Joseph Marcati. Capioni, qui avait été son associé à Lyon, l'embrassa, lui parla en particulier et me dit que ce monsieur-là avait repris son véritable nom et qu'il s'appelait comte Afflisio. Il me dit qu'après le dîner on ferait une banque de pharaon où j'aurais un intérêt, et qu'on me priait par conséquent de m'abstenir de jouer. Je consentis à la proposition, Afflisio gagna, un capitaine nommé Beccaria lui jeta les cartes au nez,

badinage auquel le prétendu comte était habitué et qui passa inaperçu. Après le jeu, nous allâmes au café, où un officier de bonne mine, me fixant attentivement, se mit à sourire, mais d'une manière qui n'avait rien d'offensant.

« Monsieur, lui dis-je d'un ton poli, qui peut vous faire rire ?

- Vous, monsieur, de voir que vous ne me remettez pas.

- J'ai une idée d'avoir eu l'honneur de vous voir quelque part, mais où ? c'est ce que je ne saurais dire.

- Il y a neuf ans que, par ordre du prince de Lobkowitz, je vous conduisis à la porte de Rimini.

- Vous êtes le baron Vais ?

- Précisément. »

Nous nous embrassâmes ; ensuite il me fit des offres d'amitié, me promettant de me procurer à Vienne tous les plaisirs qui dépendraient de lui. Je n'eus garde de refuser, et le même soir il me présenta à une comtesse chez laquelle je fis la connaissance de l'abbé Testagrossa, qu'on appelait *Grosse-Tête*. Il était ministre du duc de Modène, bien vu à la cour, parce qu'il avait négocié le mariage de l'archiduc avec Mme Béatrice d'Este. J'y fis aussi la connaissance du comte Roquendorf, du comte Sarotin et de plusieurs demoiselles nobles qu'on a grand soin de n'appeler que *Fräulein*, ainsi qu'une baronne qui avait rôti le balai, mais qui pouvait encore plaire. On soupa et on me fit baron. J'eus beau dire que je ne l'étais pas, que je n'avais aucun titre :

« Il faut bien que vous soyez quelque chose, me dit-on, et vous ne sauriez être moins que baron. Il faut convenir de l'être, si vous voulez à Vienne être admis quelque part.

- Eh bien ! soyons baron, puisque cela ne tire pas à conséquence. »

La baronne ne tarda pas à me faire comprendre qu'elle me trouvait à son goût et que ma cour lui serait agréable : je lui fis visite dès le lendemain. « Si vous aimez le jeu, me dit-elle, venez le soir. » Je fis chez elle la connaissance de plusieurs joueurs et de trois ou quatre *Fräuleins* qui, sans craindre les commissaires de chasteté, étaient dévouées au culte de Vénus, et si bonnes qu'elles ne craignaient pas de préjudicier à leur noblesse en acceptant de petites rétributions pour leurs complaisances. Je jugeai que messieurs les commissaires n'étaient gênants que pour celles qui n'allaient pas dans les bonnes maisons.

La baronne m'ayant dit que je pouvais lui présenter des amis si j'en avais, j'y conduisis le baron Vais, Campioni et Afflisio. Ce dernier joua, tint la banque, gagna, et Tramontini, dont j'avais fait la connaissance, le présenta à sa femme, qu'on appelait Mme Tasi, et par son moyen Afflisio fit l'excellente connaissance du prince de Saxe-Hildbourghausen. Ce fut là le principe de la grande fortune de ce comte de fabrique ; car Tramontini devenu son associé dans toutes les grandes parties de jeu, fit que sa femme engagea le duc à lui faire donner d'abord le rang de capitaine au service de Leurs Majestés impériales et royales. Trois semaines après, Afflisio portait l'uniforme et le signe distinctif de ce grade. A mon départ de Vienne, il était maître de cent mille florins. Leurs Majestés aimaient le jeu, mais non pas pour ponter. L'empereur faisait tenir une banque. C'était un prince bon, magnifique et économe. Je l'ai vu en grand costume impérial, et je fus surpris de le voir vêtu à l'espagnole. Je me figurais voir Charles Quint, qui avait établi cette étiquette qui durait encore, quoique après lui aucun empereur n'ait été Espagnol et que François I^er^ n'eût rien de commun avec cette nation.

J'ai vu plus tard le même caprice en Pologne au couronnement de Stanislas-Auguste Poniatowski, et les vieux palatins pleuraient de dépit de voir ce costume ; mais il fallait faire bonne mine à mauvais jeu, car sous le despotisme russe, il ne leur était resté que la faculté de se résigner.

L'empereur François I^er^ était beau, et je lui aurais trouvé la physionomie heureuse sous la bure comme sous la pourpre. Il avait pour sa femme tous les égards possibles, et il ne l'empêchait pas d'endetter l'État parce qu'il avait l'art d'en devenir le créancier. Il favorisait le commerce, parce qu'il servait à remplir ses coffres. Il était galant, et l'impératrice, qui lui donnait toujours le nom de maître, dissimulait ; car elle ne voulait pas que l'on crût dans le monde que ses charmes ne suffisaient plus à captiver son auguste époux, et cela d'autant plus que l'on admirait généralement la beauté de sa nombreuse famille. Toutes les archiduchesses, excepté l'aînée, me parurent belles ; mais, entre les mâles, n'ayant eu occasion d'observer que son aîné, je lui découvris la physionomie malheureuse, malgré l'idée contraire de l'abbé *Grosse-Tête*, qui se piquait aussi d'être physionomiste.

« Que voyez-vous, me dit un jour cet abbé, sur la physionomie de ce prince ?

- La présomption et le suicide. »

Je fus prophète, car Joseph II s'est positivement tué, quoique sans en avoir le dessein, et ce fut la présomption qui l'empêcha de s'en apercevoir. Il avait du savoir ; mais les connaissances qu'il se supposait détruisaient celles qu'il avait réellement. Il se plaisait surtout à parler aux personnes qui ne savaient pas lui répondre, soit qu'elles fussent éblouies de ses raisonnements, soit qu'elles feignissent de l'être ; mais il traitait de pédants et fuyait tous ceux qui par un raisonnement vrai détruisaient le vain échafaudage du sien. Il y a sept ans que, me trouvant à Luxembourg avec lui, il me parlait avec une juste dérision de quelqu'un qui avait échangé des sommes immenses et quantité de bassesses contre de misérables parchemins, et à ce sujet il me dit :

« Je méprise tous ceux qui achètent la noblesse.

- C'est avec raison, mais que penser de ceux qui la vendent ? »

Après cette question, il me tourna le dos, et ne me jugea plus digne de m'adresser la parole.

La passion de ce prince était de voir rire, de bon cœur ou par affectation, ceux qui l'écoutaient en société, lorsqu'il racontait quelque chose ; car il narrait joliment et brodait d'une manière plaisante sur les particularités d'une anecdote ; mais il traitait de sot quiconque ne riait pas de ses plaisanteries, et c'étaient toujours ceux qui les comprenaient le mieux. Il préférait le raisonnement de Brambila, qui l'encouragea à se tuer, à celui des médecins qui le dirigeaient d'une manière raisonnable. Au reste, personne ne lui a contesté l'intrépidité ; mais pour ce qui est de l'art de régner, il n'en avait aucune idée, puisqu'il n'avait pas la connaissance du cœur humain et qu'il ne savait ni dissimuler ni garder un secret : il avait si peu appris à régler sa physionomie, qu'il ne savait pas même dissimuler le plaisir qu'il avait à punir ; et lorsqu'il apercevait quelqu'un dont les traits ne lui revenaient pas, il ne manquait jamais de faire une grimace qui lui allait fort mal.

Joseph II a succombé à une maladie véritablement cruelle, car elle lui laissa jusqu'à la fin la faculté de raisonner, tout en lui montrant une mort inévitable. Ce prince doit avoir eu le malheur de se repentir de tout ce qu'il avait fait et de ne pouvoir

le défaire, partie parce que la plupart des choses étaient irréparables, partie parce qu'en défaisant par raison ce qu'il avait fait par déraison, il aurait cru se déshonorer ; car il dut conserver jusqu'au dernier instant le sentiment de l'infaillibilité attachée à sa haute naissance, malgré l'état languissant de son âme qui aurait dû lui faire sentir la faillibilité de sa nature. Il avait la plus grande estime pour son frère, qui règne aujourd'hui à sa place, et malgré cela il n'eut pas le courage de suivre les principaux conseils qu'il lui donna. Par un mouvement de grandeur d'âme, il donna une grosse récompense au médecin, homme d'esprit, qui lui prononça la sentence de mort ; mais par une faiblesse contraire, il avait quelque mois auparavant récompensé les médecins et le charlatan qui lui firent croire qu'il était guéri. Il eut aussi le malheur de savoir qu'on ne le regretterait pas après sa mort ; pensée qui, pour un souverain surtout, doit être désolante. Sa nièce, qu'il chérissait, mourut avant lui, et s'il avait été aimé des personnes qui l'entouraient, on lui aurait épargné cette déchirante nouvelle, car il était palpable qu'il touchait à sa fin, et on n'avait pas à craindre son ressentiment pour lui avoir caché cet événement.

Enchanté du séjour de Vienne et des plaisirs que je trouvais avec les belles *Fräuleins* dont j'avais fait la connaissance chez la baronne, je pensais à partir de cette jolie ville lorsque le baron Vais me trouva à la fête du mariage de M. le comte Durazzo, et m'engagea à un pique-nique à Schœnbrunn. Nous y allâmes et je n'y fus sobre d'aucune manière ; aussi retournai-je à Vienne avec une si forte indigestion qu'en vingt-quatre heures je me vis à deux doigts du trépas.

Je fis usage de la dernière parcelle d'esprit que mon épuisement me laissait pour me sauver la vie. Campioni, et MM. Roquendorf et Sarotin étaient auprès de mon lit. M. Sarotin, qui avait conçu pour moi une forte amitié, était venu avec un médecin, quoique j'eusse déclaré positivement que je n'en voulais aucun. Ce nouveau Sangrado, croyant pouvoir user du despotisme de son art, avait fait venir un chirurgien, et on allait me saigner contre ma volonté. A demi mort, je ne sais par quelle inspiration j'ouvre les yeux et je vois mon homme, la lancette à la main, prêt à m'ouvrir la veine. « Non, non, » dis-je ; et languissamment je retire mon bras ; mais le bourreau, voulant, à ce que disait le médecin, me donner la vie malgré moi,

s'empare de nouveau de mon bras. A l'instant je me sens une augmentation de force, et étendant ma main, je saisis un de mes pistolets et d'un coup de balle je lui emporte l'une de ses boucles de cheveux. C'en fut assez pour faire décamper tout le monde, à l'exception de ma servante, qui ne m'abandonna pas, et qui me fit boire autant d'eau que je voulus. Le quatrième jour j'étais parfaitement rétabli.

Mon aventure amusa tous les oisifs de Vienne pendant plusieurs jours, et l'abbé Grosse-Tête m'assura que si j'avais tué le pauvre chirurgien, il aurait été mort et rien de plus, car les témoins présents auraient déclaré la vérité, qu'on allait me saigner par force, ce qui mettait mon fait dans le cas de légitime défense. On me dit aussi en plusieurs endroits que les médecins de Vienne étaient d'avis que si l'on m'avait tiré du sang, je n'en serais pas revenu : si mon eau ne m'avait pas guéri, ces habiles gens auraient dit tout le contraire. Je sentis pourtant qu'il fallait que je me donnasse de garde d'être malade dans cette capitale ; car il est très probable que j'aurais difficilement trouvé un médecin. A l'Opéra, beaucoup de monde voulut me connaître ; et on me regardait comme un homme qui s'était défendu contre la mort à coups de pistolet. Un peintre en miniature, nommé Morol, fort sujet aux indigestions, qui finirent par lui donner la mort, m'avait endoctriné : il ne fallait, m'avait-il dit, pour guérir d'une pareille incommodité, que boire de l'eau abondamment et avoir de la patience. Il mourut parce qu'on le saigna dans un moment où il ne pouvait point opposer de résistance.

Mon indigestion me rappelle un bon mot d'un homme qui n'avait guère coutume d'en dire ; c'était M. de Maisonrouge, qu'on conduisait un jour chez lui mourant d'une indigestion. Sa voiture arrêtée en face des Quinze-Vingts par un embarras de charrettes, un pauvre homme s'approche de sa portière et lui demande l'aumône en lui disant :

« Monsieur, je meurs de faim.

- Eh ! de quoi te plains-tu, lui dit Maisonrouge en soupirant ; coquin, je voudrais bien être à ta place. »

Je fis vers ce temps-là la connaissance d'une danseuse milanaise qui avait de l'esprit, un ton excellent, de la littérature, et, qui plus est, était fort jolie. Elle recevait bonne compagnie, et faisait à merveille les honneurs du salon. Je connus chez elle un comte Christophe Erdodi, aimable, riche et généreux ; et un

certain prince Kinski qui avait toutes les grâces d'un Arlequin. Cette fille m'inspira de l'amour, mais vainement ; car elle était éprise d'un danseur florentin qu'on appelait Argiolini. Je lui faisais la cour, mais elle se moquait de moi ; car une fille de théâtre amoureuse de quelqu'un est une place inabordable, à moins de se faire un pont d'or, et je n'étais pas riche. Cependant je ne désespérais pas, et je continuais à brûler mon encens sur son autel. Ma société lui plaisait, parce qu'elle me montrait les lettres qu'elle écrivait et que j'avais soin d'en relever les beautés. Elle avait en miniature son portrait, qui était d'une ressemblance parfaite. La veille de mon départ, dépité d'avoir perdu mon temps et mes fadaises amoureuses, je me déterminai à le lui voler ; faible ressource pour un malheureux qui n'avait pu obtenir l'original. Au moment où je prenais congé d'elle, ayant trouvé le bijou à ma portée, je m'en saisis, et je partis pour Presbourg où le baron Vais m'avait invité à l'accompagner avec deux jolies *Fräuleins* pour une partie de plaisir.

Descendu de voiture, la première personne avec laquelle je me rencontre nez à nez, c'est le chevalier de Talvis, le protecteur de Mme Condé-Labré, que j'avais si bien traité à Paris. Dès qu'il m'eut reconnu, il s'approcha et me dit que je lui devais une partie de revanche.

« Je vous la promets, lui répondis-je ; mais je ne quitte jamais une partie pour une autre : nous nous reverrons.

- Cela suffit : me feriez-vous l'honneur de me présenter à ces dames ?

- Bien volontiers ; mais non pas dans la rue. »

Nous montons, il nous suit. Pensant que cet homme, qui d'ailleurs était brave comme un chevalier français, pourrait nous divertir, je le présentai. Il logeait à la même auberge depuis une couple de jours et il était vêtu en deuil. Il nous demanda si nous irions au bal du prince-évêque, dont nous ne savions rien. Vais lui dit que oui. « On y va, dit-il, sans être présenté, et voilà pourquoi je compte y aller ; car ici je ne suis connu par personne. »

Il sortit, et l'hôte, étant entré pour prendre nos ordres, nous donna des informations sur ce bal ; nos belles *Fräuleins* témoignant le désir d'y aller, nous les satisfîmes.

N'y étant connus de personne, nous parcourions en liberté tous les appartements, quand nous arrivâmes devant une vaste

table où le prince-évêque taillait au pharaon. Il nous sembla que la pile d'or que le noble prélat avait devant lui pouvait être de treize à quatorze mille florins. Le chevalier de Talvis était debout entre deux dames auxquelles il disait de jolies choses, tandis que monseigneur mêlait. Le prince, ayant fait couper, fixe le chevalier et s'avise de lui dire d'une manière engageante de mettre aussi une carte.

« Volontiers, monseigneur, dit Talvis ; va la banque sur cette carte.

- Va, » dit l'évêque, voulant faire voir qu'il n'avait pas peur.

Il tire, la carte de Talvis gagne, et mon heureux Français, de l'air le plus calme, ramasse tout l'or du prélat et en remplit ses poches. L'évêque, étonné et reconnaissant un peu tard sa sottise, dit au chevalier :

« Monsieur, si votre carte avait perdu, comment auriez-vous fait pour me payer ?

- Monseigneur, c'eût été mon affaire.

- Monsieur, vous êtes plus heureux que sage.

- Possible, monseigneur ; mais ce sont là mes affaires. »

Voyant le chevalier prêt à sortir, je le suis et, au bas de l'escalier, après lui avoir fait compliment, je le prie de me prêter cent souveraines. Il me les compte dans l'instant, m'assurant qu'il était ravi de pouvoir me rendre ce service.

« Je vous ferai mon billet.

- Point de billet. »

Je mis cet or dans ma poche, me souciant fort peu de la foule de masques que j'avais pour témoins et que la curiosité avait attirés sur les pas de l'heureux gagnant. Talvis partit, et je rentrai dans la salle.

Roquendorf et Sarotin, qui se trouvaient au bal, ayant su que le chevalier m'avait donné de l'or, me demandèrent qui il était. Je leur fis un récit moitié vrai, moitié faux, et je finis par leur dire que l'or que je venais de recevoir était le payement d'une somme que je lui avais prêtée à Paris. Ils étaient obligés de me croire ou d'en faire semblant.

De retour à l'auberge, l'hôte nous dit que le chevalier en était parti à franc étrier, et que tout son équipage consistait en un sac de nuit. Nous soupâmes, et pour égayer le repas, je contai à Vais et à nos belles *Fräuleins* la manière dont j'avais connu Talvis et comment j'avais fait pour avoir ma part du gain.

De retour à Vienne, nous trouvâmes l'aventure sur le tapis : on riait du Gascon, on se moquait de l'évêque. La glose ne m'épargnait pas ; mais je ne fis pas semblant de comprendre, car je croyais inutile de me défendre. Le chevalier de Talvis n'était connu de personne, et l'ambassadeur de France n'en avait jamais entendu parler. J'ignore si jamais on en a eu des nouvelles.

Je partis enfin de Vienne en poste, après avoir pris congé de mes amis et amies, et le quatrième jour je couchai à Trieste. Le lendemain je m'embarquai pour Venise, où j'arrivai l'après-midi de l'avant-veille de l'Ascension. J'eus le bonheur, après trois ans d'absence, d'embrasser mon adorable patron, M. Bragadin, et ses deux inséparables amis, qui se félicitèrent de me revoir en parfaite santé et bien équipé.

## CHAPITRE XIX

Je rends le portrait que j'avais emporté de Vienne. - Je vais à Padoue ; aventure pendant mon retour ; suite de cette aventure. - Je retrouve Thérèse Imer. - Ma connaissance avec Mlle C. C.

Je me retrouvais dans ma patrie avec ce sentiment délicieux que tous les cœurs bien nés éprouvent en revoyant les lieux où l'on a reçu les premières impressions durables. J'avais acquis quelque expérience ; je connaissais les lois de l'honneur et de la politesse ; je me sentais enfin supérieur à presque tous mes égaux et je soupirais après mes anciennes habitudes, que j'allais reprendre ; mais je me proposais de me conduire avec plus de méthode et de réserve.

Je vis avec plaisir, en entrant dans mon cabinet, le *statu quo* le plus parfait. Mes papiers couverts d'un doigt de poussière attestaient assez que nulle main profane ne les avait dérangés.

Le surlendemain de mon arrivée, au moment où j'allais sortir pour accompagner le *Bucentaure*, sur lequel le doge allait, comme de coutume, épouser la mer Adriatique, veuve de tant de maris et pourtant aussi neuve qu'au premier jour de sa formation, un barcarol vint me remettre un billet. Il était de M. Giovanni Grimani, jeune seigneur qui, sachant qu'il n'avait pas le droit de me mander, me priait très poliment de vouloir bien passer chez lui pour y recevoir une lettre qu'il était chargé de me remettre en main propre. J'y fus à l'instant, et après quelques politesses d'usage, il me remit une lettre à cachet volant qu'il avait reçue la veille.

La voici :

« Monsieur, ayant vainement cherché mon portrait après votre départ, et n'ayant point l'habitude de recevoir des voleurs chez moi, je suis persuadée qu'il ne peut être qu'entre vos mains ; je vous prie de le remettre à la personne qui vous remettra cette lettre.

« FOGLIAZZI. »

Charmé d'avoir le portrait sur moi, je le tire de ma poche et le remets à l'instant à M. Grimani. Il le reçut avec une satisfaction mêlée de surprise ; car il avait jugé sa commission plus difficile à remplir.

« C'est apparemment l'amour, me dit-il, qui vous a fait commettre ce larcin ? cependant je vous félicite de ce qu'il ne doit pas être bien fort.

- A quoi en jugez-vous ?

- A la promptitude avec laquelle vous vous en dessaisissez.

- Je ne le rendrais pas aussi facilement à tout autre.

- Je vous en remercie ; et pour remplacer cet amour, je vous prie de compter sur mon amitié.

- Je la mets infiniment au-dessus du portrait et même de l'original. Oserais-je vous prier de lui envoyer ma réponse ?

- Je vous le promets. Tenez, voilà du papier ; écrivez-la : vous n'avez pas besoin de la cacheter. »

Voici ce que j'écrivis :

« En se débarrassant du portrait, Casanova éprouve un plaisir bien supérieur à celui qu'il eut quand, par l'effet d'une misérable fantaisie, il fit la folie de le mettre dans sa poche. »

Le mauvais temps ayant forcé de différer au dimanche les merveilleuses épousailles, et M. de Bragadin partant le lendemain pour Padoue, je l'y accompagnai. Cet aimable vieillard abandonnait à la jeunesse les plaisirs bruyants qui ne lui convenaient plus, et il allait passer au sein de la paix les jours que les fêtes vénitiennes lui rendaient ennuyeux. Le samedi suivant, après avoir dîné avec lui et lui avoir baisé la main, je montai dans une chaise de poste pour retourner à Venise. Si j'étais parti de Padoue deux minutes plus tôt ou plus tard, tout ce qui m'est arrivé depuis aurait été bien différent et ma destinée, s'il est vrai qu'elle dépende des combinaisons, aurait été tout autre. Le lecteur en jugera.

Parti de Padoue dans ce moment fatal, je rencontre à Oriago un cabriolet qui venait au grand trot de deux chevaux de poste. Il y avait dedans une très jolie femme et un homme en uniforme allemand. A quelques pas de moi le cabriolet verse du côté de la rivière, et la femme, tombant par-dessus le cavalier, court le plus grand danger de rouler dans la Brenta. Je saute hors de mon chariot sans me donner le temps de faire arrêter, et je vole au secours de la dame, réparant d'une main chaste le désordre que la chute avait occasionné à sa toilette.

Son compagnon, qui s'était relevé sans accident, accourt, et voilà la belle versée sur son séant, tout ébahie, et moins confuse de sa chute que de l'indiscrétion de ses jupes qui avaient laissé à

découvert tout ce qu'une honnête femme ne montre jamais à un inconnu. Dans ses remercîments, qui durèrent tout le temps que son postillon et le mien mirent à relever le cabriolet, elle m'appela souvent son sauveur, son ange tutélaire.

Le dommage était réparé, la dame continua sa route vers Padoue et moi vers Venise, où, à peine arrivé, je n'eus que le temps de me masquer pour aller à l'Opéra.

Le lendemain, je me masque de bonne heure pour aller suivre le *Bucentaure*, qui, favorisé par un beau temps, devait être mené au Lido pour la grande et ridicule cérémonie. Cette fonction, non seulement rare, mais unique, dépend du courage de l'amiral de l'arsenal, qui doit répondre sur sa tête que le temps sera constamment beau, le moindre vent contraire pouvant renverser le vaisseau et noyer le doge avec toute la sérénissime seigneurie, les ambassadeurs et le nonce du pape, garant de la vertu de cette burlesque noce, que les Vénitiens révèrent jusqu'à la superstition. Pour surcroît de malheur, cet accident tragique ferait rire toute l'Europe, qui ne manquerait pas de dire que le doge de Venise est enfin allé consommer son mariage.

Je prenais mon café à visage découvert sous les *procuraties* de la place Saint-Marc, quand un beau masque femelle me donna galamment un coup d'éventail sur l'épaule. Ne connaissant pas le masque, je ne fis pas grande attention à cette agacerie, et après avoir achevé mon café, je reprends mon masque et je m'achemine vers le quai du Sépulcre où m'attendait la gondole de M. de Bragadin. Vers le pont de la Paille, j'aperçois le même masque attentif à regarder l'image d'un monstre qu'on montrait pour dix sous. Je m'approche du masque et je lui demande de quel droit elle m'avait battu.

« Pour vous punir de ce que vous ne me connaissez pas après m'avoir sauvé la vie. »

Je devine que c'est la belle que j'ai secourue la veille au bord de la Brenta, et après lui avoir fait compliment, je lui demande si elle va suivre le *Bucentaure*.

« J'irais volontiers, me dit-elle, si j'avais une gondole sûre. »

Je lui offre la mienne, qui était des plus grandes, et, ayant consulté le masque qui l'accompagnait, elle accepte. Prêts à y entrer, je les invite à se démasquer, mais ils me disent qu'ils ont des raisons de demeurer inconnus. Je les prie alors de me dire

s'ils appartiennent à quelque ambassadeur, car dans ce cas je me verrais, quoique à regret, forcé de les prier de descendre ; mais ils m'assurent qu'ils sont Vénitiens. La gondole étant à la livrée d'un patricien, j'aurais pu me trouver en compromis avec les inquisiteurs d'État ; ce que je désirais éviter.

Nous suivons le *Bucentaure*, et assis auprès de la dame, je me permets quelques libertés ; mais elle me déconcerte en changeant de place. Après la fonction, nous retournâmes à Venise, et l'officier me dit que si je voulais leur faire l'honneur d'aller dîner avec eux au Sauvage, je les obligerais. J'acceptai, car j'étais curieux de connaître cette femme : ce que j'en avais vu lors de sa chute rendait ma curiosité très naturelle. L'officier me laissa seul avec elle et prit les devants pour aller commander le dîner.

Dès que je fus seul avec la belle, à la faveur du masque, je lui dis que j'étais amoureux d'elle, que j'avais une loge à l'Opéra dont je lui offrais l'entière jouissance, et que si elle voulait me laisser l'espoir de ne pas perdre mon temps, je la servirais pendant tout le carnaval.

« Si vous avez l'intention d'être cruelle, je vous prie de me le dire franchement.

- Je vous prie aussi de me dire avec qui vous croyez être ?

- Avec une femme tout aimable, que vous soyez princesse ou de la plus basse condition. Ainsi j'ose espérer que vous me donnerez dès aujourd'hui des marques de vos bontés, ou après le dîner j'aurai l'honneur de vous tirer ma révérence.

- Vous ferez ce que vous voudrez ; mais j'espère qu'après dîner vous changerez de langage, car le ton que vous prenez n'est pas engageant. Il me semble qu'avant d'en venir à une explication pareille, il faudrait commencer par se connaître. Sentez-vous bien cela ?

- Oui, je le sens ; mais j'ai peur d'être trompé.

- Eh ! que c'est singulier ! Et cette peur vous fait commencer par où l'on finit ?

- Je ne demande aujourd'hui qu'un mot d'encouragement. Donnez-le-moi, et vous me verrez modeste, soumis et discret.

- Modérez-vous. »

Nous trouvâmes l'officier à la porte du Sauvage, et nous montâmes. Dès que nous fûmes dans la chambre, elle se découvrit, et je la trouvai bien mieux que la veille. Il me restait à

savoir, pour la forme et le cérémonial, si l'officier était son mari, son amant, son parent ou son conducteur ; car, fait aux aventures, je désirais connaître de quelle nature était celle que je venais d'entamer.

Nous nous mettons à table, et la manière dont monsieur et madame en agissent m'oblige par prudence à m'observer. Ce fut à lui que j'offris ma loge et elle fut acceptée ; mais, comme je ne l'avais pas, après le dîner je sortis sous prétexte d'affaires, et j'allai m'en procurer une. J'en pris une à l'Opéra-Buffa, où brillaient Pertici et Lasqui, et après l'opéra je leur donnai à souper dans une auberge ; ensuite je les conduisis chez eux dans ma gondole, où, à la faveur de la nuit, j'obtins de la belle toutes les faveurs qu'on peut accorder auprès d'un tiers qu'on doit ménager. A notre séparation, l'officier me dit :

« Vous aurez demain de mes nouvelles.

- Où donc et comment ?

- Ne vous en inquiétez pas. »

Le lendemain matin on m'annonce un officier ; c'était lui-même. Après quelques compliments d'usage et lui avoir fait mes remercîments pour l'honneur qu'il m'avait fait la veille, je le priai de me dire à qui j'avais le plaisir de parler. Voici ce qu'il me répondit, parlant très bien, mais sans me regarder :

« Je m'appelle P. C. Mon père est riche et considéré à la Bourse ; mais nous sommes brouillés. Je demeure sur le quai de Saint-Marc. La dame que vous avez vue est née O. ; elle est femme du courtier C., et sa sœur est l'épouse du patricien P. M. Mme C. est brouillée avec son mari, et j'en suis la cause, comme je suis brouillé avec mon père à cause d'elle.

« Je porte cet uniforme en vertu d'un brevet de capitaine au service autrichien ; mais je n'ai jamais servi. Je suis chargé de l'approvisionnement des bœufs pour l'État vénitien, et je tire ces provisions de la Styrie et de la Hongrie. Cette entreprise liquidée m'assure un bénéfice de dix mille florins par an ; mais un embarras imprévu et auquel il faut que je remédie, une banqueroute frauduleuse et des dépenses extraordinaires me mettent pour le moment dans une grande gêne. Il y a quatre ans qu'ayant entendu parler de vous, je conçus le désir de faire votre connaissance, et je crois que c'est le ciel qui me l'a fait faire avant-hier. Je n'hésite pas à vous demander un plaisir essentiel qui nous unira de l'amitié la plus étroite. Devenez mon soutien

sans courir aucun risque : acceptez ces trois lettres de change, et ne craignez pas d'avoir à les escompter à l'échéance, car je vous cède ces trois autres, dont le payement sera effectué avant l'échéance des vôtres. En outre, je vous hypothèque la conduite des bœufs pour toute l'année, de sorte que si je vous manquais, vous pourriez séquestrer à Trieste tous mes bœufs, qui ne peuvent venir que par là. »

Étonné de ce discours et de ce projet qui me paraissait chimérique et dans lequel je ne voyais qu'une foule d'embarras que j'abhorrais ; l'idée singulière de cet homme qui, s'imaginant que je pourrais facilement donner dans le panneau, me donne la préférence sur cent autres qu'il devait mieux connaître : je n'hésitai pas à lui dire que je n'accepterais jamais son offre. Son éloquence redouble pour me convaincre, mais je l'embarrassai en lui disant que j'avais lieu d'être surpris qu'il m'eût préféré à toutes ses connaissances, moi qui n'avais l'honneur de lui être connu que depuis deux jours.

« Monsieur, me dit-il effrontément, vous ayant connu pour un homme de beaucoup d'esprit, je me suis persuadé que vous verriez de suite l'avantage que je vous offre, et que par conséquent vous ne feriez aucune difficulté d'accepter.

- Vous devez vous être désabusé à cette heure, et vous me prendrez sans doute pour un sot en voyant que je croirais être votre dupe si j'acceptais. »

Il partit en me demandant excuse et en me disant qu'il espérait me voir le soir sur la place Saint-Marc, où il serait avec Mme C. Il me laissa son adresse en me disant qu'à l'insu de son père il occupait encore son appartement. C'était me dire que je devais lui rendre ma visite ; mais si j'avais été sage, je m'en serais dispensé.

Dégoûté du dévolu que cet homme avait jeté sur moi, je ne me sentis plus aucune envie de tenter fortune auprès de sa belle ; car il me parut que ce couple avait résolu de me rendre leur dupe, et comme je n'avais nul désir de le devenir, j'évitai de les voir le soir à la place Saint-Marc. J'aurais dû m'en tenir là ; mais le lendemain, poussé par mon mauvais génie, et jugeant qu'une visite de politesse ne tirerait point à conséquence, j'allai le voir.

Un domestique m'ayant conduit dans sa chambre, il m'accueillit avec beaucoup de prévenance et me fit d'obligeants reproches de ne m'être pas fait voir la veille au soir. Ensuite il

me reparla de son affaire et me montra un fatras de papiers ; ce qui m'ennuya fort.

« Si vous voulez accepter les trois lettres, me dit-il, je vous associerai à mon entreprise. »

Par cette marque d'amitié extraordinaire, il me rendait, d'après lui, riche de cinq mille florins par an ; mais, pour toute réponse, je le priai de ne m'en plus parler de la vie. J'allais prendre congé, lorsqu'il me dit qu'il voulait me présenter sa mère et sa sœur.

Il sort, et deux minutes après il rentre avec elles. La mère était une femme d'un air ingénu et respectable, mais la fille était un modèle de beauté. J'en fus ébloui. Un quart d'heure après, la trop confiante mère me demanda la permission de se retirer et sa fille resta. Il ne lui fallut pas une demi-heure pour me captiver. J'étais enchanté de toutes ses perfections, et son esprit vif, naïf et nouveau pour moi, sa candeur, son ingénuité, ses sentiments naturels et élevés, sa vivacité gaie et innocente, cet ensemble enfin qui se forme de la beauté, de l'esprit et de l'innocence, ensemble qui eut toujours sur moi un empire absolu, tout acheva de me rendre l'esclave de la femme la plus parfaite qu'il soit possible d'imaginer.

Mlle C. C. ne sortait jamais qu'avec sa mère, qui était dévote et pourtant indulgente. Elle n'avait à lire que les livres de son père, homme sage qui n'avait point de romans, et elle brûlait d'envie d'en lire. Elle avait aussi la plus grande envie de connaître Venise, et personne ne fréquentant la maison, on ne lui avait pas encore dit qu'elle était un véritable prodige. Son frère écrivait et je conversais avec elle, ou plutôt je répondais aux nombreuses questions qu'elle me faisait et auxquelles je ne pouvais satisfaire qu'en ajoutant aux idées qu'elle avait déjà et qu'elle était tout étonnée de se reconnaître ; car son âme était encore dans le chaos. Je ne lui dis cependant point qu'elle était belle et qu'elle m'intéressait au suprême degré, car, ayant menti sur ce point à l'égard de tant d'autres, j'avais peur de lui paraître suspect.

Je quittai cette maison triste et rêveur, trop pénétré des rares qualités que j'avais découvertes dans cette ravissante personne, et je me promis d'abord de ne plus la revoir ; car je croyais sentir que je n'étais pas homme à lui sacrifier entièrement ma liberté en la faisant demander pour femme, quoique je la

jugeasse faite à dessein pour faire mon bonheur.

Je n'avais pas encore vu Mme Manzoni depuis mon retour, et je dirigeai mes pas vers son habitation. Je trouvai cette digne femme ce que je l'avais toujours connue pour moi, et elle me fit l'accueil le plus amical. Elle me dit que Thérèse Imer, cette jolie personne qui m'avait valu un coup de canne de M. Malipiero treize ans auparavant, venait d'arriver de Baireuth où le margrave avait fait sa fortune. Comme elle demeurait en face, Mme Manzoni, voulant jouir de la surprise, la fit prier de passer chez elle. Elle vint en effet peu d'instants après, tenant par la main un garçon de huit ans, joli comme un amour. C'était son fils unique, qu'elle avait eu de son mari qui était danseur à Baireuth. Notre surprise en nous revoyant fut égale au plaisir que nous eûmes à nous rappeler ce qui nous était arrivé au sortir de l'enfance. Il est vrai que nous ne pouvions nous souvenir que d'enfantillages. Je lui fis compliment sur sa fortune, et, jugeant sur l'apparence, elle crut m'en devoir à son tour ; mais la sienne aurait été plus solide que la mienne si, par la suite, elle avait eu de la conduite. Elle eut des caprices que je ferai connaître au lecteur dans cinq ans d'ici. Elle était devenue grande musicienne ; mais sa fortune n'avait pas tout à fait dépendu de son talent ; ses charmes y avaient contribué plus que tout. Elle me conta ses aventures, à quelque chose près, sans doute, et nous nous séparâmes après deux heures d'entretien. Elle m'invita à lui faire le plaisir d'aller déjeuner avec elle le lendemain. Le margrave, à ce qu'elle me dit, la faisait observer ; mais, comme j'étais une ancienne connaissance, je ne devais point éveiller des soupçons. C'est l'aphorisme de toutes les femmes galantes. Elle me dit que je pouvais le même soir l'aller voir à sa loge, où M. Papafava me verrait avec plaisir. C'était son parrain. Je me rendis le lendemain de bonne heure chez elle. Je la trouvai au lit avec son fils, qui, par principe d'éducation, se leva et sortit aussitôt qu'il me vit assis auprès du lit de sa mère. Je passai trois heures avec elle, et, je m'en souviens, la dernière fut délicieuse ; le lecteur dans cinq ans en verra la conséquence. Je la vis une seconde fois pendant les quinze jours qu'elle passa à Venise, et à son départ je lui promis une visite à Baireuth ; je n'ai jamais tenu parole.

Je dus vers ce temps-là m'occuper des affaires de mon frère posthume, qui, disait-il, avait une vocation toute divine pour le

métier de prêtre ; mais il lui fallait un patrimoine. Ignorant, sans aucune éducation, n'ayant pour lui qu'une jolie figure, il entrevoyait le bonheur dans l'état ecclésiastique, et il comptait beaucoup sur la prédication, pour laquelle, lui disaient les femmes qu'il connaissait, il avait un talent décidé. Je fis toutes les démarches qu'il voulut, et je réussis à obtenir de l'abbé de Grimani de lui faire un bénéfice, car il était débiteur de tous les meubles de notre maison, dont il n'avait rendu aucun compte. Il lui fit la transaction viagère d'une maison, et deux ans après mon frère prit les ordres en qualité de patrimonié. Ce patrimoine au reste fut fictif, la maison étant déjà hypothéquée : ce fut un vrai stellionat ; mais M. l'abbé Grimani était un peu jésuite, et ces saints serviteurs de Dieu s'accommodent de tous les moyens, pourvu qu'ils leur soient profitables. Je parlerai de la conduite de ce malheureux frère lorsqu'elle deviendra liée à mes vicissitudes.

Il y avait deux jours que j'avais fait ma visite à P. C., lorsque je le rencontrai dans la rue. Il me dit que sa sœur ne faisait que parler de moi, qu'elle avait retenu une quantité de choses que je lui avais dites et que sa mère était enchantée qu'elle eût fait ma connaissance.

« Elle serait, me dit-il, un bon parti pour vous, car elle aura dix mille ducats courants de dot. Si vous venez me voir demain, nous prendrons le café avec ma mère et ma sœur. »

Je m'étais promis de ne plus mettre le pied chez lui ; je ne tins pas parole. Au reste, en pareil cas l'homme se détermine facilement à manquer à sa promesse.

Je passai trois heures à causer avec cette charmante personne, et je la quittai amoureux à l'excès. Je lui dis, avant de m'en aller, que j'enviais le sort de celui qui l'aurait pour femme, et ce compliment, le premier qu'elle eût reçu de cette espèce, couvrit son beau visage du plus vif incarnat.

En me retirant, je me mis à examiner le caractère du sentiment que j'éprouvais pour elle, et j'en fus effrayé, car je ne pouvais agir avec C. C. ni en honnête homme ni en libertin. Je ne pouvais pas me flatter d'obtenir sa main, et il me semblait que j'aurais poignardé quiconque m'aurait conseillé de la séduire. J'avais besoin de me distraire : j'allai jouer. Le jeu est parfois un lénitif excellent pour calmer l'amour. Je jouai de bonheur et je me retirais la bourse pleine d'or, quand, dans une

petite rue solitaire, je rencontre un homme courbé sous le poids des années moins encore que sous le faix accablant de la misère. Je m'en approche, et je reconnais le comte de Bonafede. Sa vue me fit pitié. M'ayant reconnu, il me dit une foule de choses et finit par me faire connaître l'état d'abjection où il se voyait réduit par la nécessité de faire vivre sa nombreuse famille.

« Je ne rougis pas, me dit-il, de vous demander un sequin qui me fera vivre cinq ou six jours. »

Je me hâtai de lui en donner dix, l'empêchant de faire des bassesses pour me témoigner sa reconnaissance ; mais je ne pus l'empêcher de verser des larmes. Il me dit en me quittant que ce qui mettait le comble à son infortune était l'état de sa fille qui, devenue une beauté, voulait plutôt mourir que sacrifier sa vertu à la nécessité.

« Je ne puis, ajouta-t-il en soupirant, ni soutenir ni récompenser ses sentiments. »

Croyant comprendre ce que la misère le forçait à désirer, je pris son adresse en lui promettant d'aller le voir. J'étais curieux de voir ce que pouvait être devenue une vertu dont je n'avais pas une grande idée depuis dix ans que je ne l'avais vue. J'y allai le lendemain. Je trouvai une maison presque sans meubles et la fille seule, ce qui ne me surprit point. La jeune comtesse, m'ayant vu venir, m'accueillit au haut de l'escalier de la manière la plus aimable. Elle était assez bien vêtue, et je la trouvai belle, vive et aimable comme je l'avais connue au fort Saint-André.

Prévenue par son père que j'irais la voir, elle était toute joyeuse, et elle m'embrassa aussi tendrement que l'on pourrait embrasser un amant chéri. Elle me mena dans sa chambre, où, après m'avoir dit que sa mère était au lit, malade et hors d'état de se laisser voir, elle se livra de nouveau à tout le transport que lui causait, me disait-elle, le bonheur de me revoir. La fougue des baisers donnés et rendus sous les auspices de l'amitié embrasèrent bientôt nos sens, au point que dans le premier quart d'heure je n'avais plus rien à désirer. Cela fait, notre rôle vrai ou simulé était de montrer de la surprise, et honnêtement je ne pouvais m'empêcher d'assurer la pauvre comtesse que ce n'était là que le premier gage d'un amour constant. Elle le crut, ou fit semblant de le croire, comme je le croyais peut-être moi-même dans ce moment. Le calme étant survenu, elle me parla de leur affreux état, de ses frères qui allaient pieds nus dans les

rues et de son père qui positivement n'avait pas de pain à leur donner.

« Vous n'avez donc pas un amant ?

- Quoi ! un amant ! Et quel est l'homme qui aurait le courage de vouloir être mon amant dans une maison comme celle-ci ? et, pour tirer parti de moi-même, suis-je donc faite pour me livrer au premier venu pour la somme de trente sous ? Il n'y a personne à Venise qui puisse m'évaluer plus haut en me voyant dans cette maison. D'ailleurs, je ne me sens pas née pour me prostituer. »

Un discours de cette nature n'est pas gai ; elle versait des larmes, et l'image de la tristesse joint au tableau de misère que j'avais sous les yeux n'était pas fait pour réveiller l'amour. Je la quittai en lui promettant de revenir et en lui mettant douze sequins dans la main. Cette somme l'étonna : elle ne s'était jamais vue si riche. J'ai toujours regretté de ne pas lui avoir donné le double.

Le lendemain P. C. vint me voir et me dit d'un air tout joyeux que sa mère avait permis à sa sœur d'aller à l'Opéra avec lui, que la petite en était enchantée parce qu'elle n'y avait jamais été, et que si cela me faisait plaisir, je pouvais les attendre quelque part.

« Mais votre sœur sait-elle que vous voulez m'admettre de la partie ?

- Elle s'en fait une fête.

- Et Mme votre mère, le sait-elle ?

- Non ; mais quand elle le saura, elle n'en sera pas fâchée, car vous lui avez inspiré de la considération.

- Je vais tâcher d'avoir une loge.

- Fort bien : vous nous attendrez à tel endroit. »

Le drôle ne me parlait plus de lettres de change, et, voyant que je ne courtisais plus sa dame et que j'étais épris de sa sœur, il avait enfanté le beau projet de me la vendre. Je plaignais la mère et la fille qui se confiaient à un pareil sujet ; mais je n'avais pas assez de vertu pour refuser la partie. J'allai même jusqu'à me persuader que puisque je l'aimais, je devais accepter, pour la préserver d'autres pièges ; car, si j'avais refusé, il aurait pu trouver quelqu'un moins scrupuleux, et cette idée m'était insupportable. Il me semblait qu'avec moi elle ne courait aucun risque.

Je louai une loge à l'Opéra Saint-Samuel et je les attendis au lieu indiqué longtemps avant l'heure. Ils vinrent, et je fus ravi à l'aspect de ma jeune amie. Elle était élégamment masquée, et son frère était en uniforme. Pour ne pas exposer cette charmante personne à être reconnue à cause de son frère, je les fis entrer dans ma gondole. Il voulut que je le fisse débarquer chez sa maîtresse, qu'il nous dit être malade, nous priant de nous rendre à notre loge, où il viendrait nous rejoindre. Je fus surpris que C. C. ne montrât ni surprise ni répugnance à rester seule avec moi dans la gondole ; mais, quant à la disparition du frère, elle ne m'étonna aucunement, car il était évident qu'il voulait en tirer parti.

Je dis à C. C. que jusqu'à l'heure du théâtre nous nous ferions voguer, et, que, la chaleur étant forte, elle devait se démasquer, ce qu'elle fit à l'instant. L'obligation que je m'étais imposée de la respecter, la noble assurance qui brillait sur ses traits comme la confiance dans ses regards, la joie innocente qu'elle exprimait, tout faisait accroître mon amour.

Ne sachant que lui dire, car naturellement je ne pouvais lui parler que d'amour, et le point était délicat, je me contentais de fixer sa charmante figure, n'osant pas porter mes regards sur deux globes naissants arrondis par les amours, crainte d'alarmer sa pudeur.

« Dites-quoi donc quelque chose, me dit-elle : vous ne faites que me regarder, sans me dire un seul mot. Vous vous êtes sacrifié aujourd'hui, car mon frère vous aurait mené chez sa dame, qui, à ce qu'il dit, doit être belle comme un ange.

- J'ai vu cette dame.

- Elle doit avoir beaucoup d'esprit.

- C'est possible ; mais je n'ai pu m'en apercevoir ; car je n'ai jamais été chez elle, et j'ai l'intention de n'y aller jamais. Ne croyez donc pas, belle C., que je vous fasse le moindre sacrifice.

- Je le croyais, car comme vous ne parliez pas, je vous croyais triste.

- Si je ne vous parle pas, c'est que je suis trop ému du bonheur que me fait éprouver votre angélique confiance.

- J'en suis enchantée ; mais comment pourrais-je manquer de confiance en vous ? Je me sens plus libre et bien plus sûre que si j'étais avec mon frère. Ma mère même dit qu'on ne peut pas s'y tromper et que sûrement vous êtes très honnête. D'ailleurs,

vous n'êtes pas marié : c'est la première chose que j'ai demandée à mon frère. Vous souvenez-vous que vous m'avez dit que vous enviiez le sort de celui qui m'aura pour femme ? Moi, je disais dans le même moment que celle qui vous aura pour époux sera la femme la plus heureuse de Venise. »

Ces paroles, prononcées avec la naïveté la plus candide et avec ce ton de sincérité qui part du cœur, firent sur moi un effet difficile à décrire ; je souffrais de n'oser imprimer le plus tendre baiser sur les lèvres vermeilles qui venaient de les prononcer, mais en même temps j'éprouvais une délicieuse jouissance de me voir aimé de cet ange.

« Dans cette conformité de sentiments, lui dis-je, nous pourrions donc, aimable C., trouver le parfait bonheur, si nous pouvions être unis d'une manière inséparable ? mais je pourrais être votre père.

- Vous, mon père ? quel conte ! savez-vous que j'ai quatorze ans ?

- Savez-vous que j'en ai vingt-huit ?

- Eh bien ! quel est l'homme qui, à votre âge, ait une fille du mien ? Je ris en pensant que si mon père vous ressemblait, assurément il ne me ferait jamais peur : je ne pourrais avoir vis-à-vis de lui aucune réserve. »

L'heure du théâtre étant venue, nous débarquâmes, et le spectacle l'occupa tout entière. Son frère ne vint nous trouver que vers la fin ; car cela entrait dans son calcul. Je leur donnai à souper dans une auberge, où le plaisir de voir cette charmante personne manger de très bon appétit me fit oublier que je n'avais pas dîné. Je ne parlai presque pas pendant tout le souper ; car j'étais malade d'amour et dans un tel état d'irritation qu'il était impossible qu'il durât longtemps. Pour excuser mon silence, j'affectai d'avoir mal aux dents ; on me plaignit et on me laissa garder le silence.

Après souper, P. dit à sa sœur que j'étais amoureux d'elle et que je me sentirais soulagé si elle me permettait de l'embrasser. Pour toute réponse, elle se tourne vers moi avec des lèvres riantes qui appelaient le baiser. Je brûlais, mais je respectais tant cette innocente et naïve créature que je ne l'embrassai que sur la joue, et encore d'une manière très froide en apparence.

« Quel baiser ! s'écria P. Allons, allons, un bon baiser d'amour. »

Je ne bougeais pas : l'impudent instigateur m'ennuyait ; mais sa sœur, en détournant la tête, dit d'un air pénétré :

« Ne le pressez pas, car je n'ai pas le bonheur de lui plaire. »

Cette expression alarma mon amour ; je ne fus plus maître de moi-même.

« Quoi ! m'écriai-je avec feu, quoi ! belle C., vous ne daignez pas attribuer ma retenue au sentiment que vous m'inspirez ? Vous croyez ne pas me plaire ? S'il ne faut qu'un baiser pour vous en assurer, recevez-le avec tout le sentiment que j'éprouve. »

Alors, la prenant dans mes bras et la serrant amoureusement contre mon sein, je lui imprimai sur la bouche un long et ardent baiser que je mourais d'envie de lui donner ; mais, à sa nature, la timide colombe sentit qu'elle était tombée dans les serres du vautour. Elle se débarrassa de mes bras, tout étonnée de m'avoir découvert amoureux par cette voie. Son frère m'applaudissait, tandis que, pour cacher son trouble, elle se remettait en masque.

Je lui demandai si elle croyait encore qu'elle ne me plaisait pas.

« Vous m'avez convaincue, me dit-elle ; mais pour m'avoir détrompée, vous ne devez pas me punir. »

Je trouvai cette réponse très délicate, car elle était dictée par le sentiment ; mais son frère, qu'elle ne satisfaisait pas, la traita de bêtise.

Dès que nous eûmes repris nos masques, nous partîmes, et après les avoir reconduits chez eux, je me retirai très amoureux, content au fond et pourtant fort triste.

Le lecteur verra dans les chapitres suivants les progrès de mon amour et les aventures auxquelles je me trouvai engagé.

## CHAPITRE XX

### Progrès de mes amours avec la belle C. C.

Le lendemain P. C. entra chez moi d'un air de triomphe en me disant que sa sœur avait dit à sa mère que nous nous aimions et que, si elle devait se marier, elle ne pourrait être heureuse qu'avec moi.

« J'adore votre sœur, lui dis-je, mais croyez-vous que votre père veuille me l'accorder ?

- Je ne le crois pas ; mais il est vieux. En attendant, aimez. Ma mère permet qu'elle aille ce soir à l'Opéra avec nous.

- Eh bien ! mon cher ami, nous irons.

- Je me vois obligé de vous prier de me rendre un léger service.

- Ordonnez.

- Il y a de l'excellent vin de Chypre à vendre, et à bon marché : je puis en avoir un tonneau moyennant un billet payable en six mois. Je suis sûr de le revendre de suite avec bénéfice ; mais le marchand veut une caution, et il acceptera la vôtre, si vous voulez bien me cautionner. Voulez-vous signer mon billet ?

- Avec plaisir. »

Je signai sans biaiser, car quel est le mortel amoureux qui, en pareil cas, aurait refusé ce service à celui qui pour se venger d'un refus aurait pu le rendre malheureux ? Nous nous donnâmes ensuite rendez-vous pour le soir, et nous nous séparâmes contents l'un de l'autre.

Après m'être habillé, je sortis et j'achetai une douzaine de paires de gants, autant de paires de bas de soie et une paire de jarretières brodées avec des agrafes d'or, me faisant une fête de faire ce premier présent à ma nouvelle amie.

Je n'ai pas besoin de dire que je fus exact au rendez-vous : cependant, en y arrivant, je les aperçus qui me cherchaient. Si je n'avais soupçonné les intentions de P. C., j'aurais été flatté de me voir ainsi prévenu. Dès que je les eus joints, P. C. me dit qu'ayant des affaires, il me laissait avec sa sœur et qu'il viendrait nous rejoindre au théâtre. Quand il fut parti, je dis à C. C. que nous ne pouvions que nous aller promener en gondole

jusqu'à l'heure de l'Opéra.

« Non, me répondit-elle ; allons plutôt dans un jardin de la Zuecca.

- Bien volontiers. »

Je prends une gondole de trajet, et nous allons à Saint-Blaise dans un jardin que je connaissais et dont, au moyen d'un sequin, je me rendis maître pour toute la journée, et personne ne pouvait plus y entrer. Il se trouva que nous n'avions dîné ni l'un ni l'autre, et ayant ordonné un bon repas, nous montons dans un appartement, d'où, après avoir quitté nos habits de masque, nous redescendons dans le jardin.

L'aimable C. C. n'avait qu'un corset de taffetas et une petite jupe de même étoffe ; mais elle était à ravir dans ce léger costume ! Mon œil amoureux perçait ces voiles, et mon âme la voyait toute nue : je soupirais de désirs, de retenue et de volupté.

Dès que nous fûmes dans la longue allée, ma jeune compagne, leste comme la biche légère, se voyant libre sur la pelouse et n'ayant jamais jusqu'alors joui de ce bonheur, se mit à courir à droite, à gauche, avec tous les signes de la gaieté qui la dominait. Bientôt obligée de s'arrêter faute d'haleine, elle se mit à rire en me voyant la contempler en silence dans une sorte d'extase. Bientôt elle me défie à la course : le jeu me plaît, j'accepte ; mais je veux l'intéresser par une gageure.

« Celui qui perdra, lui dis-je, sera obligé de faire ce que le vainqueur voudra.

- Je le veux bien. »

Nous établissons le but, et nous partons. J'étais sûr de gagner ; mais je voulus perdre, pour voir ce qu'elle me condamnerait à faire. D'abord elle court de toutes ses forces, tandis que je ménage les miennes, de sorte qu'elle arriva au but avant moi. Tout en reprenant haleine, elle pense à me donner une bonne pénitence, puis elle court se cacher derrière un arbre et me condamne ensuite à trouver sa bague. Elle l'avait cachée sur elle, et par là elle me mettait en possession de toute sa personne. Je trouvai la chose charmante, car j'y vis clairement de la malice et de l'intention ; cependant je sentis que je ne devais pas en abuser, sa naïve confiance ayant besoin d'être encouragée. Nous nous asseyons sur l'herbe ; je visite ses poches, les plis de son corset, ceux de son jupon, puis ses

souliers, enfin jusqu'à ses jarretières qu'elle avait attachées au-dessous du genou. N'ayant encore rien trouvé, je continue mes recherches, et comme la bague devait être sur elle, il fallait bien que je la trouvasse. Le lecteur devine sans doute que je soupçonnais la charmante cachette où ma belle l'avait mise ; mais avant d'en venir là il fallait que je me procurasse une foule de jouissances que je savourais avec délice. La bague finit par être découverte entre les deux plus beaux gardiens que la nature ait jamais arrondis ; mais j'étais si ému en la retirant que ma main tremblait visiblement.

« Pourquoi tremblez-vous ? me dit-elle.

- Je tremble de plaisir d'avoir trouvé la bague, car vous l'aviez si bien cachée ! Mais vous me devez ma revanche, et cette fois vous ne me vaincrez pas.

- Nous verrons. »

Nous partons, et ne la voyant pas courir bien vite, je crus que je la devancerais à volonté. Je me trompais. Elle avait ménagé ses forces, et quand nous fûmes aux deux tiers de la course, s'élançant tout à coup, elle me devance, et je me vois perdu. Je m'avise d'une ruse dont l'effet est immanquable ; je fais semblant de tomber de tout mon long en poussant un cri douloureux. La pauvre petite s'arrête, court à moi tout effrayée et m'aide à me relever en me plaignant. Quand je me vois debout et devant, je me mets à rire, et prenant mon élan, j'atteins le but, qu'elle en était bien loin encore.

La charmante coureuse, tout ébahie, me dit :

« Vous ne vous êtes donc pas blessé ?

- Non, car je suis tombé exprès.

- Exprès ? pour me tromper ! Je ne vous aurais pas cru capable de cela. Il n'est pas permis de gagner par fraude, et je n'ai pas perdu.

- Oh, si ! vous avez perdu, car j'ai atteint le but avant vous ; et ruse pour ruse, avouez que vous avez aussi cherché à me tromper en prenant l'élan.

- Mais cela est permis, et votre ruse, mon ami, est de toute autre espèce.

- Mais elle m'a procuré la victoire, et

Vincasi per fortuna o per inganno,
Il vincer sempre fù laudabil cosa.
(Que l'on obtienne la victoire par la fortune ou par la ruse,
vaincre fut toujours une chose louable.)

- C'est ce que j'ai souvent entendu dire à mon frère, mais jamais à mon père. Bref, je conviens d'avoir perdu. Ordonnez, condamnez-moi : j'obéirai.

- Attendez. Asseyons-nous ; car j'ai besoin d'y penser. Je vous condamne à troquer avec moi de jarretières.

- De jarretières ? vous les avez vues. Elles sont laides et ne valent rien.

- N'importe. Je penserai deux fois par jour à l'objet que j'aime, et à peu près aux mêmes instants où vous serez obligée de penser à moi.

- L'idée est fort jolie, et elle me flatte. Je vous pardonne maintenant de m'avoir trompée. Voici mes vilaines jarretières.

- Voici les miennes.

- Ah ! mon cher trompeur, qu'elles sont belles ! Le joli présent ! qu'elles plairont à ma mère ! C'est sûrement un cadeau qu'on vient de vous faire, car elles sont toutes neuves ?

- Non, ce n'est pas un présent. Je les ai achetées pour vous, et je me suis creusé la cervelle pour trouver le moyen de vous les faire agréer ; c'est l'amour qui m'a suggéré de les faire devenir le prix d'une course. A présent vous pouvez vous figurer ma peine quand je vous ai vue au moment de me gagner. Le dépit m'a inspiré une tromperie fondée sur un sentiment qui vous fait honneur ; car avouez que vous auriez montré un trop mauvais cœur, si vous n'étiez accourue à mon secours ?

- Et je suis sûre que vous n'auriez pas employé cette ruse, si vous aviez pu deviner le mal que vous m'avez fait.

- Vous vous intéressez donc bien vivement à moi ?

- Je ferais tout au monde pour vous en convaincre. J'aime extrêmement mes jolies jarretières : je n'en aurai pas d'autres, et je réponds bien que mon frère ne me les volera pas.

- En serait-il capable ?

- Oh ! très capable, surtout si les agrafes sont d'or.

- C'est de l'or ; mais dites-lui que c'est du cuivre doré.

- Mais vous m'apprendrez à accrocher ces jolies agrafes.

- Oui, bien certainement. »

Nous allâmes dîner. Après le repas auquel je me rappelle que nous fîmes également honneur, elle devint plus gaie et moi plus amoureux, mais aussi plus à plaindre à cause de la dure loi que je m'étais faite. Impatiente de mettre ses jarretières, elle me pria de l'aider, de la meilleure foi du monde, et sans malice ni

coquetterie. Une jeune fille innocente qui, malgré ses quinze printemps, n'a pas encore aimé et qui n'a vécu ni avec d'autres jeunes filles ni dans le monde, ne connaît ni la violence des désirs ni tout à fait ce qui les fait naître. Elle n'a certainement aucune idée du danger des tête-à-tête. Quand l'instinct la rend amoureuse pour la première fois, elle croit l'objet de son amour digne de toute sa confiance, et elle croit ne pouvoir se faire aimer qu'en lui témoignant une confiance sans réserve.

Trouvant que ses bas étaient trop courts pour lui attacher la jarretière au-dessus du genou, elle me dit qu'elle les mettrait avec des bas plus longs, et à l'instant, tirant adroitement de ma poche ceux que j'avais achetés, je les lui fais accepter. Joyeuse et pleine de reconnaissance, elle s'assied sur moi et dans l'effusion de son contentement, elle me donne tous les baisers qu'elle aurait donnés à son propre père s'il lui avait fait un pareil présent. Je lui rendais ses baisers, en continuant à dompter avec force la violence de mes désirs : je me contentais de lui dire qu'un seul de ses baisers valait plus qu'un royaume.

Ma charmante C. C. se déchaussa et se mit une paire de bas qui lui allaient jusqu'à moitié de la cuisse. Plus je la découvrais innocente, moins j'osais me déterminer à m'emparer de cette ravissante proie.

Nous redescendîmes au jardin, et après nous être promenés jusqu'au soir, nous allâmes à l'Opéra, ayant soin de garder nos masques, car, le théâtre étant petit, on aurait pu nous reconnaître, et ma délicieuse amie était sûre que son père ne lui permettrait plus de sortir, s'il venait à savoir qu'elle jouissait de ce plaisir.

Nous étions tout étonnés de ne pas voir son frère. Nous avions à notre gauche le marquis de Montalegre, ambassadeur d'Espagne, avec la demoiselle Bola sa maîtresse en titre, et à notre droite deux masques, homme et femme, qui ne s'étaient point démasqués. Ces deux masques avaient constamment les yeux sur nous ; mais ma jeune amie, leur tournant le dos, ne pouvait pas s'en apercevoir. Pendant le ballet, C. C. ayant mis le texte de l'opéra sur la hauteur d'appui de la loge voisine, le masque homme allongea le bras et le prit. Jugeant par là que nous devions en être connus, je le dis à mon amie, qui se tourna et reconnut son frère. Le masque femelle ne pouvait être que son amie C. Comme P. C. connaissait le numéro de notre loge, il

avait pris la loge voisine, et, comme ce ne pouvait pas être sans intention, je prévis qu'il allait faire souper sa sœur avec cette femme. J'en étais fâché, mais je ne pouvais éviter la chose qu'en rompant en visière, et j'étais amoureux.

Après le second ballet, il vint dans notre loge avec sa belle, et après les compliments d'usage, la connaissance se trouva faite, et nous dûmes aller souper à son casino. Dès que les deux dames furent démasquées, elles s'embrassèrent, et la maîtresse de P. C. combla ma jeune amie d'éloges et de prévenances. A table, elle affecta de la traiter avec une affabilité extrême, et C. C., n'ayant pas l'usage du monde, la traita avec un extrême respect. Cependant je voyais que C., malgré tout son art, laissait percer le dépit que lui causait la vue de la supériorité des charmes que j'avais préférés aux siens. P. C., fou de gaieté, s'épuisait en plates plaisanteries, dont sa belle seule riait : moi, dans ma mauvaise humeur, j'en haussais les épaules, et sa sœur n'y entendait rien et par conséquent n'y répondait point. En somme, notre quadrille, mal assorti, était fort maussade.

Au dessert, P. C., un peu échauffé par le vin, embrassa sa belle et me provoqua à imiter son exemple avec sa sœur. Je lui dis qu'aimant réellement Mlle C. C., je ne prendrais ces libertés que lorsque j'aurais acquis des droits sur son cœur. P. C. se mit à plaisanter là-dessus, mais C. lui imposa silence. Reconnaissant de cet acte de décence, je tire de ma poche la douzaine de gants que j'avais achetés, et après lui avoir fait présent de six paires, je priai mon amie d'accepter les autres. P. C. se leva de table en ricanant, entraînant sa maîtresse qui était un peu dans les vignes du Seigneur, et se jeta avec elle sur un canapé. La scène devenant lubrique, je me plaçai de manière à les cacher et j'entraînai doucement mon amie dans l'embrasure d'une fenêtre. Je n'avais pu empêcher que C. C. ne vît dans une glace la situation des deux impudents, et elle avait le visage tout en feu ; cependant, ne lui tenant que des propos décents, elle me parlait de ses beaux gants qu'elle pliait sur la console. Après son brutal exploit, l'impudent P. C. vint m'embrasser, et sa dévergondée compagne, imitant son exemple, embrassa ma jeune amie en lui disant qu'elle était sûre qu'elle n'avait rien vu. C. C. lui répondit modestement qu'elle ne savait pas ce qu'elle aurait pu voir ; mais un regard qu'elle m'adressa me fit deviner tout ce qu'elle éprouvait. Quant à ce que j'éprouvais moi-même,

je le laisse à penser au lecteur, s'il connaît le cœur de l'homme. Comment supporter cette scène en présence d'une innocente que j'adorais, lorsque j'avais à combattre contre mes propres désirs pour ne pas en abuser ! J'étais sur des charbons ! la colère et l'indignation, aux prises avec la retenue qui m'était commandée par le besoin de me conserver l'objet que je chérissais, me causaient un tremblement universel. Messieurs les inventeurs de l'enfer n'auraient pas manqué d'y placer cette souffrance, s'ils l'avaient connue. L'impudique P. C. avait cru, dans sa brutale action, me donner une grande preuve de son amitié, comptant pour rien le déshonneur de sa maîtresse et la délicatesse de sa sœur qu'il exposait à la prostitution. Je ne sais comment j'eus le courage de ne pas l'étrangler. Le lendemain, étant venu me voir, je l'accablai de reproches, et il tâcha de s'excuser en me disant qu'il ne l'aurait jamais fait s'il n'avait été persuadé que j'avais déjà traité sa sœur tête à tête comme il avait traité sa maîtresse devant nous.

Mon amour pour C. C. acquérait à chaque instant un nouveau degré d'intensité, et j'étais décidé à tout entreprendre pour la mettre à l'abri du parti que son indigne frère aurait pu tirer d'elle en la livrant à quelqu'un de moins scrupuleux que moi. L'affaire me semblait pressante. Quelle horreur ! Quelle espèce inouïe de séduction ! Quel étrange moyen de gagner mon amitié ? Et je me voyais dans la dure nécessité de dissimuler avec l'être que je méprisais le plus au monde ! On m'avait informé qu'il était obéré, qu'il avait fait banqueroute à Vienne, où il avait femme et enfants ; qu'à Venise il avait compromis son père, qui avait été obligé de le chasser de la maison et qui, par commisération, faisait semblant de ne pas savoir qu'il y logeait encore. Il avait séduit sa femme, ou plutôt sa maîtresse, que son mari ne voulait plus revoir, et après lui avoir tout mangé, il cherchait à tirer parti de sa prostitution parce qu'il ne savait plus où donner de la tête. Sa pauvre mère, dont il était l'idole, lui avait donné tout ce qu'elle possédait, même ses nippes ; et moi, je m'attendais à me voir encore importuner de quelque prêt ou caution ; mais j'étais fermement décidé à tout lui refuser. Je ne pouvais supporter l'idée que C. C. dût devenir la cause innocente de ma ruine et servir d'instrument à son frère pour entretenir ses débauches.

Poussé par un sentiment irrésistible, par ce qu'on appelle de

l'amour parfait, dès le lendemain j'allai voir P. C., et, après lui avoir dit que j'adorais sa sœur avec l'intention la plus pure, je lui fis sentir toute la peine qu'il m'avait faite en oubliant tous les égards et cette pudeur que le libertin le plus achevé ne doit jamais blesser, s'il a quelque prétention à la bonne société.

« Dussé-je, lui dis-je, renoncer au plaisir de voir votre angélique sœur, je suis décidé à ne plus me trouver avec vous ; mais je vous préviens que je saurai empêcher qu'elle ne sorte avec vous pour devenir entre vos mains le prix de quelque marché infâme. »

Il s'excusa de nouveau sur son ivresse et sur ce qu'il ne croyait pas que j'eusse pour sa sœur un amour qui exclût la jouissance. Il me demanda pardon, m'embrassa en pleurant et j'allais peut être me laisser attendrir, quand je vis entrer sa mère et sa sœur, qui me remercièrent avec effusion de cœur du joli présent que je lui avais fait. Je répondis à la mère que je n'aimais sa fille que dans l'espérance qu'elle me l'accorderait pour épouse.

« Dans cet espoir, madame, ajoutai-je, je ferai parler à M. votre époux aussitôt que je me serai assuré un état qui me mette à même de la faire vivre convenablement, et de manière à la rendre heureuse. »

En disant cela, je lui baisai la main, et d'une façon si émue que les larmes me coulaient le long des joues. Ces larmes furent sympathiques et firent couler celles de cette bonne mère. Après m'avoir remercié affectueusement, elle me laissa avec sa fille et son fils, qui semblait être transformé en statue.

Il y a dans le monde grand nombre de mères de cette trempe, et ce sont souvent celles qui ont été constamment sages : elles ne soupçonnent pas la tromperie parce qu'elles ne sentent en elles d'autre mobile que celui des vertus ; mais elles sont presque toutes victimes de leur bonne foi et de la confiance qu'elles ont en ceux qui leur semblent être pleins de probité. Ce que j'avais dit à la mère étonna la fille, mais son étonnement fut bien plus grand quand elle sut ce que j'avais dit à son frère. Après un moment de réflexion, elle lui dit qu'avec tout autre que moi elle aurait été perdue, et qu'elle ne lui aurait pas pardonné si elle avait été à la place de sa dame ; car sa conduite envers elle était déshonorante autant pour elle que pour lui. P. C. pleurait, mais le traître était maître de ses larmes.

C'était le jour de la Pentecôte, et comme il y avait relâche au

théâtre, il me dit que si je voulais me trouver le lendemain au même endroit que les autres jours, il me remettrait sa sœur, et que, comme l'honneur ne lui permettait pas de laisser Mme C. seule, ils nous laisseraient en toute liberté.

« Je vous donnerai ma clef, me dit-il, et vous reconduirez ma sœur ici après que vous aurez soupé où bon vous semblera. »

En achevant ces mots, il me donna la clef, que je n'eus pas la force de refuser, et il nous laissa. Je sortis un instant après lui, en disant à mon amie que nous irions le lendemain au jardin de la Zuecca.

« Le parti qu'a pris mon frère, me dit-elle, est le plus honnête qu'il pût prendre. »

Je fus exact au rendez-vous, et brûlant d'amour, je pressentais ce qui allait arriver. J'avais eu soin de louer une loge à l'Opéra ; mais, pour attendre le soir, nous allâmes à notre jardin. Comme c'était un jour de fête, il y avait plusieurs petites sociétés à des tables séparées, et, ne voulant nous mêler avec personne, nous résolûmes de rester dans un appartement que nous nous fîmes donner, ne nous souciant de voir l'opéra que vers la fin : en conséquence, j'ordonnai un bon souper. Nous avions sept heures devant nous, et ma charmante amie me dit que nous ne nous ennuierions pas. Elle se débarrassa de son accoutrement de masque, et vint s'asseoir sur mes genoux, en me disant que j'avais achevé de la subjuguer par la manière dont je l'avais ménagée après l'affreux souper ; mais tous nos raisonnements étaient accompagnés de baisers qui peu à peu devenaient de flamme.

« As-tu vu, me dit-elle, ce que mon frère fit à sa dame lorsqu'elle se mit à cheval sur lui ? Je ne vis rien qu'au miroir, mais je me figurai bien la chose.

- N'as-tu pas craint que je ne te traitasse de même ?

- Non, je te l'assure. Comment aurais-je pu le craindre, sachant combien tu m'aimes ? Tu m'aurais tellement humiliée, que je n'aurais plus pu t'aimer. Nous nous réserverons pour quand nous serons mariés, n'est-ce pas, mon ami ? Tu ne saurais te figurer la joie que j'ai éprouvée en t'entendant t'expliquer à ma mère ! Nous nous aimerons toujours. Mais, à propos, mon ami, explique-moi les mots qui sont brodés sur les jarretières.

- Y a-t-il une devise ? je n'en savais rien.

- Oh ! oui ; c'est français : fais-moi le plaisir de lire. »

Assise sur moi, elle détache une jarretière pendant que je lui détache l'autre. Voici les deux vers que j'aurais dû lire avant de lui faire ce présent :

En voyant chaque jour le bijou de ma belle,
Vous lui direz qu'Amour veut qu'il lui soit fidèle.

Ces vers, fort libres sans doute, me parurent bien faits, comiques et pleins d'esprit. J'éclatai de rire, et je redoublai lorsque, pour la contenter, je dus lui en traduire le sens. Comme c'était une idée neuve pour elle, j'eus besoin d'entrer dans des détails qui nous mirent tout en feu.

« Je n'oserai plus, me dit-elle, faire voir mes jarretières à personne, et j'en suis fâchée. »

Comme j'avais pris un air pensif :

« Dis-moi, me dit-elle, à quoi tu penses.

- Je pense que ces fortunées jarretières ont un privilège que je n'aurai peut-être jamais. Que je voudrais être à leur place ! Je mourrai peut-être de ce désir, et je mourrai malheureux.

- Non, mon ami ; car je suis dans ton même cas, et je suis sûre de vivre. D'ailleurs, nous pouvons hâter notre mariage. Pour moi, je suis prête à te donner ma foi dès demain, si tu veux. Nous sommes libres, et mon père devra y consentir.

- Tu raisonnes juste, car l'honneur même l'y forcerait. Cependant je veux lui donner une marque de respect en te faisant demander, et ensuite notre maison sera bientôt faite. Ce sera dans huit ou dix jours.

- Sitôt ? tu verras qu'il répondra que je suis trop jeune.

- Et il dira peut-être vrai.

- Non, car je suis jeune, mais non pas trop ; et je suis bien sûre que je puis être ta femme. »

J'étais sur une fournaise, et toute résistance au feu qui me brûlait commençait à me devenir impossible.

« Toi que je chéris, lui dis-je, es-tu bien sûre que je t'aime ? Me crois-tu capable de te tromper ? Es-tu certaine de ne jamais te repentir d'être mon épouse ?

- J'en suis plus que certaine, mon cœur ; car tu ne saurais vouloir faire mon malheur.

- Eh bien ! devenons époux dès cet instant. Dieu seul sera témoin de nos serments, et nous ne saurions en avoir de plus loyal, car il connaît la pureté de nos intentions. Donnons-nous réciproquement notre foi, unissons nos destinées et soyons

heureux. Nous fortifierons notre tendre lien du consentement de ton père et des cérémonies de la religion aussitôt qu'il nous sera possible en attendant, sois à moi, sois toute à moi.

- Dispose de moi, mon ami. Je promets à Dieu et à toi d'être dès ce moment et pour la vie ta fidèle épouse : je m'expliquerai ainsi à mon père, au prêtre qui bénira notre union, enfin à tout le monde.

- Je te fais le même serment, ma tendre amie, et je t'assure que nous sommes parfaitement mariés. Viens dans mes bras ; achève mon bonheur.

- Oh ! mon Dieu ! est-il possible que je touche de si près au bonheur ! »

Après l'avoir tendrement embrassée, j'allai dire à la maîtresse du casino de ne nous apporter à manger que lorsque nous l'appellerions, et de ne point nous interrompre. Pendant cela ma charmante C. C. s'était jetée sur le lit tout habillée, mais je lui dis que les voiles importuns effarouchaient l'amour, et en moins d'une minute j'en fis une nouvelle Ève, belle et nue comme si elle n'avait fait que sortir des mains du suprême artiste. Sa peau douce comme un satin était d'une blancheur éblouissante, que relevait encore sa superbe chevelure d'ébène que j'avais étendue sur ses épaules d'albâtre. Sa taille svelte, ses hanches saillantes, sa gorge parfaitement moulée, ses lèvres de rose, son teint animé, ses grands veux d'où s'échappaient à la fois la douceur et l'étincelle du désir, tout en elle était d'une beauté parfaite et présentait à mes avides regards la perfection de la mère des amours embellie de tout ce que la pudeur répand de charmes sur les attraits d'une belle femme.

Hors de moi-même, je commençais à craindre que mon bonheur ne fût pas réel, ou qu'il ne pût pas devenir parfait par une complète jouissance, quand l'amour malin s'avisa dans un moment si sérieux de me fournir matière à rire.

« Serait-ce une loi, me dit ma déesse, que l'époux ne dût pas se déshabiller ?

- Non, cher ange, non ; et si c'en était une, je la trouverais trop barbare pour m'y soumettre. »

En un instant je fus débarrassé de tous mes vêtements, et mon amante se livra à son tour à toutes les impulsions de l'instinct et de la curiosité ; car tout en moi était nouveau pour elle. Enfin comme accablée de la jouissance des yeux, elle me

presse fortement contre son sein et s'écrie :

« Oh ! mon ami, quelle différence de toi à mon oreiller.

- A ton oreiller, mon cœur ? Mais tu ris : explique-moi cela.

- C'est un enfantillage ; mais tu n'en seras pas fâché ?

- Fâché ! pourrais-je l'être avec toi dans le plus doux instant de ma vie ?

- Eh bien ! depuis plusieurs jours, je ne pouvais pas m'endormir sans tenir mon oreiller entre mes bras : je le caressais, je l'appelais mon cher mari : je me figurais que c'était toi, et quand une douce jouissance m'avait rendue immobile, je m'endormais, et le matin je retrouvais mon grand coussin entre mes bras. »

Ma chère C. C. devint ma femme en héroïne, car l'excès de son amour lui rendit la douleur même délicieuse. Après trois heures passées dans les plus doux ébats, je me levai et j'appelai pour qu'on nous apportât à souper. Le repas fut frugal, mais délicieux ! Nous nous entreregardions, sans parler, car que nous dire qui valût ce que nous sentions ? Nous trouvions notre bonheur extrême, et nous en jouissions dans la persuasion que nous pouvions le renouveler à notre gré.

L'hôtesse monta pour nous demander si nous désirions quelque chose et elle nous demanda si nous n'irions pas à l'Opéra qu'on disait si beau.

« Est-ce que vous n'y avez jamais été ?

- Jamais, car pour des gens comme nous, c'est trop cher. Ma fille en est si curieuse que, Dieu me pardonne, je crois qu'elle se donnerait pour avoir le plaisir d'y aller une fois.

- Elle le payerait cher, dit ma petite femme en riant. Mon ami, nous pourrions faire son bonheur sans qu'il lui en coûtât si cher, car cela fait bien mal.

- J'y pensais, mon amie. Tiens, voilà la clef de la loge ; tu peux leur en faire présent.

- Tenez, dit-elle à l'hôtesse, voici la clef d'une loge du théâtre Saint-Moïse ; elle coûte deux sequins, allez-y à notre place, et dites à votre fille de garder sa rose pour quelque chose de mieux. Pour que vous puissiez bien vous divertir, la mère, voilà deux sequins, lui dis-je : faites bien amuser votre fille. »

La bonne femme, tout ébahie de la générosité de ses hôtes, courut trouver sa fille, pendant que nous nous applaudissions de nous être mis dans la nécessité de nous recoucher. L'hôtesse

remonta avec sa fille, belle blonde, très appétissante et qui veut absolument baiser la main à ses bienfaiteurs.

« Elle va partir à l'instant avec son amoureux, nous dit la mère. Il est là-bas ; mais je ne la laisserai pas aller seule, car c'est un gaillard ! j'irai avec eux.

- Fort bien, ma bonne, mais à votre retour, faites attendre la gondole qui vous mènera ; nous nous en servirons pour retourner à Venise.

- Quoi ! vous voulez rester ici jusqu'à notre retour ?

- Oui, car nous nous sommes mariés aujourd'hui.

- Aujourd'hui ! Dieu vous bénisse. »

S'étant alors approchée du lit pour l'arranger, elle aperçut les traces vénérables de la sagesse de mon épouse, et dans un mouvement de joie elle vint embrasser ma chère C. C. ; ensuite elle se mit à faire un sermon à sa fille en lui montrant ce qui, selon elle, faisait un honneur infini à la jeune mariée ; « marques respectables, disait-elle, que l'hymen ne voit que rarement de nos jours sur son autel. » La fille lui répondit en baissant ses beaux yeux bleus qu'elle était sûre qu'il lui en arriverait autant à ses noces.

« J'en suis certaine aussi, car je ne te perds jamais de vue. Va chercher de l'eau dans cette cuvette et porte-la ici ; car cette charmante mariée doit en avoir besoin. »

La fille obéit, ensuite ces femmes étant sorties, nous nous recouchâmes, et quatre heures de délicieuses extases se passèrent avec une extrême rapidité. Notre dernière lutte aurait été plus longue s'il n'était venu à ma charmante amie le caprice de se mettre à ma place et de renverser les rôles. Épuisés de bonheur et de jouissance, nous nous endormions, quand l'hôtesse vint nous dire que la gondole nous attendait. Je me levai de suite pour lui ouvrir dans l'espoir de rire de ce qu'elle nous conterait de l'Opéra ; mais elle laissa ce soin à sa fille qui était montée avec elle, et elle alla nous préparer du café. La blondine aida mon amie à s'habiller, mais de temps en temps elle me donnait des œillades qui me donnèrent à penser qu'elle avait plus d'expérience que sa mère ne lui en supposait.

Rien n'était plus indiscret que les yeux de ma charmante maîtresse ; ils portaient les marques irrécusables de ses premiers exploits ; mais aussi elle venait de soutenir un combat qui l'avait positivement rendue tout autre qu'elle n'était

auparavant.

Nous prîmes du café bien chaud, et je dis à notre hôtesse de nous préparer pour le jour suivant un dîner délicat ; ensuite nous partîmes. L'aube du jour commençait à poindre lorsque nous débarquâmes à la place Sainte-Sophie pour mettre en défaut la curiosité des gondoliers, et nous nous quittâmes heureux, contents et certains que nous étions parfaitement mariés. J'allai me coucher, déterminé à obliger par la voie de l'oracle M. de Bragadin à me faire avoir légalement la main de mon adorable C. C. Je restai au lit jusqu'à midi et je passai le reste de la journée à jouer malheureusement, comme si la fortune avait voulu m'avertir qu'elle n'était pas d'accord avec mon amour.

## CHAPITRE XXI

Continuation de mes amours avec C. C. - M. de Bragadin demande cette jeune personne pour moi. - Son père la refuse et la met dans un couvent. - De La Haye. - Je perds au jeu. - Association avec Croce qui me remet en fonds. - Divers accidents.

La douceur du sentiment que me causait mon amour m'avait rendu peu sensible à la perte que j'avais faite, et tout occupé de mon aimable amie, ma tête semblait fermée à toute idée qui ne lui était pas relative.

Je m'occupais d'elle le lendemain matin, quand son frère se présenta d'un air rayonnant en me disant :

« Je suis sûr que vous avez couché avec ma sœur, et j'en suis ravi. Elle n'en convient pas, mais son aveu est inutile. Je vous l'amènerai aujourd'hui.

- Vous me ferez plaisir, car je l'adore, et je vais la faire demander à M. votre père d'une manière qu'il ne pourra point me la refuser.

- Je le désire, mais j'en doute. En attendant, je me trouve forcé de vous prier de me rendre un nouveau service. Je puis avoir, moyennant un billet payable en six mois, une bague qui vaut deux cents sequins et que je suis sûr de revendre aujourd'hui pour le même prix. Cette somme m'est indispensable ; mais, sans votre caution, le bijoutier, qui vous connaît, ne me la donnera pas. Me ferez-vous ce plaisir ? Je sais que vous avez perdu hier ; si vous en avez besoin, je vous donnerai cent sequins que vous me rendrez à l'échéance du billet. »

Comment faire pour lui refuser ? je voyais bien que je serais sa dupe ; mais j'aimais tant sa sœur !

« Je suis prêt, lui dis-je, à signer le billet ; mais vous avez tort d'abuser de ma tendresse pour votre sœur. »

Nous sortîmes, et, le marchand ayant accepté ma caution, nous finîmes cette affaire ; mais ce marchand, qui ne me connaissait pas, si ce n'est de nom, croyant me faire un compliment, dit à P. C. que, sous ma caution, tout son magasin était à son service. Je fus peu flatté du compliment, mais je crus y reconnaître la fourberie de P. C., qui avait l'adresse de

découvrir, un sur cent, le malavisé qui, sans aucun fondement, m'accordait sa confiance ; car je n'avais rien. C'est ainsi que mon angélique C. C., qui semblait devoir faire mon bonheur, était l'innocente cause de ma ruine.

A midi, P. C. vint me mener sa sœur, et voulant sans doute prouver qu'il était honnête homme, car ce sont toujours les fripons qui se mettent en frais pour cela, il me rendit le billet du vin de Chypre que j'avais cautionné, m'assurant en même temps qu'à notre première entrevue, il me remettrait les cent sequins qu'il m'avait promis.

Je menai comme à l'ordinaire mon amie à la Zuecca, je fis fermer le jardin, et nous dînâmes sous une treille. Ma C. C. me paraissait plus belle depuis qu'elle était à moi, et, l'amitié se joignant à l'amour, nous éprouvions une douce satisfaction qui se peignait sur tous nos traits. L'hôtesse, qui m'avait trouvé généreux, nous servit en gibier et en poisson, et sa blondine nous servit à table. Ce fut elle aussi qui vint déshabiller mon amie dès que nous fûmes montés pour nous livrer aux douceurs de notre nouvel hyménée.

Dès que nous fûmes seuls, mon amie me demanda ce que c'était que les cent sequins que son frère devait m'apporter, et je lui dis ce qui s'était passé entre nous. « Je t'en supplie, me dit-elle, mon ami, à l'avenir refuse-lui absolument tout ; car le malheureux est si obéré qu'il finirait par t'entraîner dans le précipice où il ne peut manquer de tomber. »

Cette fois nos plaisirs nous parurent plus solides : nous les savourions avec plus de délicatesse, et, pour ainsi dire, nous les raisonnions. « Oh ! mon ami, me disait-elle, fais ton possible pour me rendre mère ; car alors mon père ne pourra plus prétexter de ma trop grande jeunesse pour refuser de me marier. »

J'eus beaucoup de peine à lui faire comprendre que l'accomplissement de ce vœu, quoiqu'il fût aussi le mien, ne dépendait pas entièrement de nous ; mais qu'il était probable que, disposés comme nous l'étions, cela arriverait tôt ou tard.

Après avoir travaillé de notre mieux à l'accomplissement de ce grand œuvre, nous passâmes plusieurs heures dans un sommeil profond et délicieux. Dès que nous fûmes réveillés, je fis venir des bougies et du café, ensuite nous nous remîmes en action dans l'espoir de parvenir à l'accord de cette pâmoison commune

qui devait assurer notre bonheur. Ce fut au milieu de nos plus doux ébats que l'aube trop matinale vint nous surprendre, et nous nous hâtâmes de rentrer à Venise assez à temps pour éviter l'œil de la curiosité.

Nous renouvelâmes la partie le vendredi ; mais, quelque plaisir que je trouve aujourd'hui à me rappeler des instants aussi heureux, je ferai grâce à mes lecteurs de la peinture de nos nouvelles jouissances : ils pourraient bien ne pas se plaire à mes redites. Je dirai seulement qu'avant de nous séparer, nous fixâmes, mon amie et moi, notre derrière partie au jardin pour le lundi suivant, dernier jour de masques. La mort seule aurait pu me faire manquer à ce rendez-vous, car ce pouvait être le dernier jour de nos jouissances amoureuses.

Ainsi, le lundi matin, ayant vu P. C., qui me confirma le rendez-vous au même lieu et à la même heure, je ne manquai pas de m'y trouver. La première heure, malgré l'impatience, se passe vite ; mais la seconde est d'une longueur accablante. Cependant j'attendis la troisième et la quatrième sans que je visse venir le couple que j'attendais. J'étais dans un état à ne me figurer que les choses les plus sinistres. Si C. C. n'avait pas pu sortir, son frère aurait dû venir me le dire. Mais il se pouvait que quelque contretemps invincible l'en eût empêché, et je ne pouvais pas aller moi-même l'aller chercher chez elle, quand ce n'aurait été que par la crainte de les manquer en chemin. Enfin, au moment où les cloches sonnaient l'*Angelus*, je me vois accosté par C. C. seule et masquée.

« J'étais sûre, me dit-elle, que tu étais ici, et j'ai laissé dire ma mère. Me voilà. Tu dois être mort de faim. Mon frère n'a point paru de toute la journée. Allons vite à notre jardin, car j'ai besoin de manger aussi, et puis l'amour nous consolera de tout ce que nous avons souffert aujourd'hui. »

Elle m'avait tout dit sans me laisser le temps de placer un mot ; je n'avais rien à lui demander : nous partîmes, et nous nous mîmes dans une gondole pour nous rendre à notre jardin. Il faisait un vent affreux, une espèce de tourmente ; et, la gondole n'étant qu'à une seule rame, il y avait véritablement du danger. C. C., qui ne le soupçonnait pas, folâtrait comme pour se dédommager de la contrainte où elle avait été toute la journée ; mais les mouvements qu'elle faisait mettaient le barcarol en péril : si par malheur il fut venu à tomber dans l'eau, rien

n'aurait pu nous sauver, et nous aurions trouvé la mort au lieu du plaisir que nous allions chercher. Je lui disais de se tenir tranquille, mais dans la crainte de l'effrayer, je n'osais lui faire connaître le danger que nous courions ; mais le barcarol, qui n'avait pas les mêmes motifs d'égards, nous cria d'une voix de Stentor que si nous ne nous tenions pas immobiles, nous étions tous perdus. Cette menace fit effet, et nous arrivâmes sans encombre. Je payai généreusement le barcarol, qui se mit à rire de joie en voyant l'argent que le danger lui valait.

Nous passâmes dans notre casino six heures fortunées et marquées par de nombreux exploits amoureux ; le sommeil cette fois ne fut pas de la partie. La seule pensée qui troublât encore notre joie, c'était que, le temps des masques étant fini, nous ne savions comment dans la suite nous procurer des entretiens amoureux. Nous convînmes que le mercredi matin j'irais faire une visite à son frère, et qu'elle y viendrait comme de coutume.

Nous prîmes congé de la bonne jardinière qui, ne pouvant plus se flatter de nous voir, nous exprima tous ses regrets et nous combla de bénédictions ; ensuite je reconduisis heureusement mon amie jusqu'à sa porte, et je me retirai.

M'étant levé à midi, je vis, à ma grande surprise, de La Haye et son élève Calvi, joli garçon, mais le singe de son précepteur dans toute la force du terme. Il marchait, il parlait, il riait absolument comme lui : c'était le même langage que celui du jésuite ; français correct, mais âpre. Je trouvai cet excès d'imitation scandaleux, et je crus devoir dire à de La Haye qu'il devait de toute nécessité démaniérer son élève, car cette servile singerie ne pourrait que lui attirer d'amères railleries. Pendant que je lui faisais ma morale à ce sujet, le baron Bavois survint, et, dès qu'il eut passé une heure avec ce garçon, il fut tout à fait de mon avis. Le jeune Calvi mourut deux ou trois ans après. De La Haye, dont la fureur était de faire des élèves, deux ou trois mois après la mort de Calvi, devint instituteur du jeune chevalier de Morosini, neveu de celui qui avait fait la fortune du baron Bavois, et qui était alors commissaire de la république aux confins pour en régler les limites avec la maison d'Autriche, dont le commissaire était le comte Christiani.

Amoureux outre mesure, je crus ne pouvoir plus différer une démarche dont je croyais alors que dépendait mon bonheur.

Ainsi, après le dîner, dès que la société fut partie, je priai M. de Bragadin et ses deux amis de me donner deux heures d'audience dans le cabinet où nous étions inaccessibles. Là, sans nul exorde, je leur dis que j'étais amoureux de C. C. et déterminé à l'enlever, s'ils ne trouvaient pas le moyen de me la faire accorder par son père pour ma légitime épouse. « Il s'agit, dis-je à M. de Bragadin, de me faire un état suffisant pour ma vie, et d'assurer dix mille ducats que cette jeune personne m'apporterait de dot. »

Leur réponse fut que, si Paralis leur donnait toutes les instructions nécessaires, ils obéiraient avec plaisir. Je n'en demandais pas davantage. Je passai deux heures à faire toutes les pyramides qu'ils désirèrent, et la conclusion fut que M. de Bragadin en personne demanderait la jeune personne à son père, l'oracle donnant pour raison de ce choix que ce devait être le même que celui qui, au moyen de tous ses biens présents et à venir, assurerait la dot. Le père de mon amie étant alors à sa campagne, je leur dis qu'ils seraient exactement avertis de son retour, et qu'ils devaient être tous trois réunis quand M. de Bragadin lui ferait la demande de la main de sa fille.

Très satisfait de ma démarche, je me rendis chez P. C. le lendemain matin. Une vieille femme, m'ayant introduit, me dit que monsieur n'y était pas, mais que madame viendrait me parler. Elle vint en effet avec sa fille, et toutes deux me parurent fort tristes. J'en tirai mauvais augure, et C. C. me dit que son frère était en prison pour dettes ; qu'il était difficile de le faire sortir, parce que les sommes qu'il devait étaient trop considérables. La mère, tout en pleurant, me dit qu'elle était au désespoir de ne pouvoir le soutenir en prison, et me montra la lettre qu'il lui avait écrite, dans laquelle il la priait de remettre l'incluse à sa sœur. Je demandai à mon amie si je pouvais la lire, elle me la donna, et je vis qu'il la priait de le recommander à moi. Je la lui rendis en lui disant de lui écrire que je me trouvais dans l'impossibilité de rien faire pour lui ; en même temps je suppliai la mère de recevoir vingt-cinq sequins avec lesquels elle pourrait le secourir en lui en envoyant un ou deux à la fois. Elle ne consentit à les prendre qu'à force de prières que lui en fit sa fille.

Après cette scène fort peu réjouissante, je leur rendis compte de la démarche que j'avais faite pour obtenir la main de mon

amie. Madame me remercia, trouva la démarche honorable et bien conduite ; mais elle me dit de ne rien espérer, car son mari, qui tenait à ses idées, avait promis de ne la marier qu'à dix-huit ans et surtout qu'à un négociant. Il devait arriver ce jour-là même. Au moment de mon départ, mon amie me glissa un billet dans lequel elle me disait que je pouvais sans rien craindre, au moyen de la clef de la petite porte que j'avais, me rendre chez elle à minuit, que je la trouverais dans la chambre de son frère. Cela me combla de joie, car malgré les doutes de la mère, j'espérais le succès le plus heureux.

Rentré chez moi, j'annonce à M. de Bragadin l'arrivée prochaine du père de mon adorable C. C., et aussitôt ce respectable vieillard se mit à lui écrire en ma présence. Il le priait de lui assigner l'heure à laquelle il pourrait aller lui parler d'une affaire importante. Je le priai de ne lui envoyer sa lettre que le lendemain.

Le lecteur devine qu'à minuit je ne me fis pas attendre. J'entrai sans obstacle et je trouvai mon ange qui me reçut à bras ouverts.

« Tu n'as rien à craindre, me dit-elle ; mon père est arrivé en parfaite santé et tout le monde dort dans la maison.

- Excepté l'amour, lui dis-je, qui nous invite au plaisir. Il nous protégera, mon amie, et demain ton père recevra un billet de mon digne protecteur. »

A ces mots, C. C. frissonna par un pressentiment trop juste.

« Mon père, me dit-elle, qui actuellement ne pense à moi que comme on pense à une enfant, ouvrira les yeux sur moi, et voulant éclairer ma conduite, Dieu sait ce qu'il fera. Maintenant nous sommes heureux, plus encore que lorsque nous allions à la Zuecca, puisque nous pouvons nous voir chaque nuit sans contrainte : mais que fera mon père quand il saura que j'ai un amant ?

- Que peut-il faire ? S'il me refuse, je t'enlèverai, et le patriarche ne saurait nous refuser la bénédiction nuptiale. Nous serons l'un à l'autre pour la vie.

- C'est le plus ardent de mes vœux, et je suis prête à tout pour cela : mais, mon ami, je connais mon père. »

Nous passâmes deux heures ensemble, moins occupés de nos plaisirs que de nos peines : je la quittai en lui promettant de la revoir la nuit suivante. Je passai tristement le reste de la nuit, et

vers midi M. de Bragadin me dit qu'il avait envoyé le billet au père, et que celui-ci lui avait fait répondre qu'il irait lui-même le lendemain à son palais pour y recevoir ses ordres. Je revis mon amante vers minuit et je lui rendis compte de tout ce qui s'était passé. C. C. me dit que la missive du sénateur l'avait beaucoup intrigué, car n'ayant jamais eu affaire à M. de Bragadin, il ne pouvait s'imaginer ce que ce seigneur pouvait lui vouloir. L'incertitude, une sorte de crainte et un espoir confus rendirent nos plaisirs bien moins vifs pendant les deux heures que nous passâmes ensemble. J'étais sûr que M. Ch. C., le père de mon amie, rentrerait chez lui aussitôt après son entrevue avec M. de Bragadin ; qu'il ferait beaucoup de questions à sa fille et que dans son embarras C. C. pourrait se trahir. Elle le sentait elle-même, et sa peine était visible. J'en étais extrêmement inquiet, et je souffrais de ne pouvoir lui donner aucun conseil, car je ne pouvais pas prévoir comment le père prendrait la chose. Elle devait tout naturellement lui cacher certaines circonstances qui auraient pu nous préjudicier, tandis que dans l'essentiel elle devait dire la vérité et se montrer très soumise à sa volonté. Je me trouvais dans une étrange situation, et surtout je me repentais d'avoir fait la grande démarche précisément parce qu'elle devait avoir un résultat trop décisif. Il me tardait de sortir de la cruelle indécision où je me trouvais, et je m'étonnais de voir ma jeune amie moins inquiète que moi. Nous nous séparâmes le cœur serré, mais avec l'espérance de nous revoir la nuit suivante : le contraire me semblait impossible.

Le lendemain après dîner, M. Ch. C. vint chez M. de Bragadin, mais je ne me montrai pas. Il passa deux heures avec mes trois amis, et je sus dès qu'il fut parti qu'il avait répondu ce que la mère m'avait déjà dit, mais avec une circonstance de plus très affligeante pour moi : c'est qu'il allait faire passer à sa fille dans un monastère les quatre années qu'elle avait encore à attendre avant de penser à se marier. Il avait fini par leur dire, comme un palliatif au refus, que si dans le temps j'avais un état solide, il pourrait consentir à notre union. Je trouvai cette réponse désolante, et dans l'accablement où elle me jeta, je ne trouvai pas étonnant la même nuit de trouver la petite porte fermée en dedans.

Je retournai chez moi plus mort que vif, et je passai vingt-quatre heures dans la cruelle perplexité où l'on est quand on

doit prendre un parti et qu'on ne sait lequel. Je pensai à un enlèvement, mais je découvrais mille difficultés qui pouvaient le rendre impossible, et, le frère étant en prison, je trouvais fort difficile d'établir une correspondance avec ma femme ; car je croyais telle C. C. bien autrement que si nous n'avions eu que la sanction d'un prêtre et le contrat d'un notaire.

Tourmenté par mille idées sombres ou désespérantes, le surlendemain je me décidai à aller faire une visite à Mme C. Une servante vint m'ouvrir et me dit que madame était allée à la campagne et qu'on ne savait pas quand elle serait de retour. Cette nouvelle fut presque un coup de foudre : je restai comme une statue sans mouvement, car, n'ayant plus cette ressource, je me voyais sans aucun moyen de me procurer le moindre renseignement. Je m'efforçais de me montrer calme en présence de mes trois amis ; mais j'étais dans le fait dans un état à faire pitié, et le lecteur le concevra peut-être quand je lui aurai dit que, dans mon désespoir, je me résolus à faire une visite à P. C. dans sa prison, espérant pouvoir apprendre quelque chose par sa voie.

Cette démarche fut infructueuse, il ne savait rien et je le laissai dans son ignorance. Il me conta une foule de mensonges que je fis semblant de prendre pour argent comptant, et après lui avoir fait présent de deux sequins, je le laissai en lui souhaitant une prompte délivrance.

Je me torturais l'esprit pour parvenir à trouver un moyen de connaître l'état de mon amie, que je supposais devoir être affreux, et, la croyant malheureuse, je me faisais les plus vifs reproches d'en être la cause. J'en étais au point d'avoir perdu l'appétit et le sommeil.

Deux jours après le refus du père, M. de Bragadin et ses deux amis étaient allés à Padoue pour y passer un mois. J'étais resté seul au palais, le triste état de mon âme ne m'ayant pas permis de les accompagner. Cherchant de la dissipation, j'avais joué, et jouant avec distraction, j'avais constamment perdu ; j'avais vendu tout ce que j'avais de quelque prix et je devais partout. Je n'avais de secours à espérer que de mes trois bienfaisants amis, et la honte m'empêchait de leur découvrir mon état. Je me trouvais dans la situation la plus propre au suicide, et j'y pensais en me rasant devant une glace, quand un domestique entra dans ma chambre avec une femme qui m'apportait une lettre.

Cette femme s'approche et, me présentant la lettre :

« Êtes-vous, me dit-elle, la personne à qui elle s'adresse ? »

Je vois l'empreinte d'un cachet que j'avais donné à C. C. ; je crus tomber mort. Pour me calmer, je dis à la femme d'attendre, pensant à finir de me raser ; mais la main me refusait son ministère. Je pose le rasoir, et tournant le dos au porteur, je décachète la lettre et je lis ce qui suit.

« Avant d'écrire en détail, je dois m'assurer de cette femme. Je suis en pension dans ce couvent, très bien traitée, et je jouis d'une santé parfaite, malgré le trouble de mon esprit. La supérieure à ordre de ne me laisser voir personne et de ne me permettre aucune correspondance avec qui que ce soit. Cependant je suis déjà sûre de pouvoir t'écrire malgré la défense. Je ne doute pas de ta foi, mon cher époux, et je suis certaine que tu ne douteras jamais d'un cœur où tu règnes tout entier. Compte sur mon empressement à faire tout ce que tu m'ordonneras ; car je suis à toi et à toi seul. Réponds-moi peu de mots, jusqu'à ce que nous soyons sûrs de notre messagère.

« De Muran, le 12 juin. »

Cette jeune personne était devenue savante en morale en moins de trois semaines ; mais elle avait eu l'amour pour précepteur, et l'amour seul fait des miracles. L'instant où le criminel passe de l'état de condamnation à l'état de grâce ; ou l'homme qui passerait de la mort à la vie et se trouverait dans un moment de crise souvent supérieur à ses forces : tel fut l'état où je me trouvai en achevant la lecture de la lettre de mon amie : j'eus besoin de plusieurs minutes de repos pour reprendre mes sens et me retrouver dans mon assiette naturelle.

Je demandai à cette femme si elle savait lire.

« Ah ! monsieur, si je ne le savais pas, je serais bien à plaindre. Nous sommes sept femmes destinées au service des saintes religieuses de Muran. Chacune de nous vient à son tour à Venise une fois par semaine : j'y viens tous les mercredis, et d'aujourd'hui en huit je pourrai vous apporter la réponse de la lettre que, si vous voulez, vous pouvez écrire actuellement.

- Vous pouvez donc vous charger des lettres que les religieuses veulent vous confier ?

- Cela n'entre pas dans nos conventions ; mais, la plus importante des commissions qu'on nous donne étant la remise fidèle de lettres, on ne voudrait pas de nous si nous n'étions pas

en état de lire l'adresse de celles dont nous sommes chargées. Les religieuses veulent être sûres que nous ne donnerons pas à Pierre la lettre qu'elles écrivent à Paul. Nos mères ont toujours peur que nous ne fassions cette balourdise. Vous me verrez donc d'aujourd'hui en huit à la même heure ; mais donnez ordre qu'on vous réveille, si vous dormiez, car on nous mesure le temps au poids de l'or. Soyez surtout bien sûr de ma discrétion tant que vous aurez affaire à moi ; car, si je ne savais pas me taire, je perdrais mon pain, et alors que ferais-je, veuve avec quatre enfants, un fils de huit ans, et trois jolies filles dont l'aînée n'a que seize ans ? Vous serez le maître de les voir quand vous viendrez à Muran. Je demeure auprès de l'église, du côté du jardin, et je suis toujours chez moi ou occupée pour le service du couvent, dont les commissions ne tarissent pas. Mademoiselle, dont je ne sais pas encore le nom, car il n'y a que huit jours qu'elle est chez nous, m'a donné cette lettre, mais si adroitement ! Oh ! elle doit être aussi spirituelle qu'elle est belle ; car trois religieuses présentes ne se sont aperçues de rien. Elle me l'a donnée avec ce billet pour moi que je vous laisse aussi. La pauvre enfant ! elle me recommande le secret, mais elle peut y compter. Écrivez-lui, je vous prie, qu'elle peut être sûre, et répondez-lui de moi hardiment. Je ne vous dirai pas d'en faire autant des autres, quoique je les croie toutes très honnêtes, car Dieu ne veuille que je pense mal de mon prochain ; mais, voyez-vous, elles sont toutes ignorantes, et il est sûr qu'elles jasent au moins avec leur confesseur. Pour moi, grâces à Dieu, je sais bien que je ne dois au mien que l'aveu de mes péchés, et porter une lettre d'une chrétienne à un chrétien n'en est pas un. Au reste, mon confesseur est un bon vieux moine, sourd, je crois, car le bon homme ne me répond jamais rien ; mais s'il l'est, ce sont ses affaires et non les miennes. »

Je n'avais pas dessein d'interroger cette femme ; mais je l'aurais eu qu'elle ne m'en aurait pas laissé le temps ; car, sans lui faire aucune question, elle me disait tout ce que je pouvais avoir envie de savoir, et cela dans la seule intention de m'engager à me servir exclusivement d'elle.

Je me mis de suite à répondre à ma chère recluse, avec l'intention de ne lui écrire que quelques lignes, comme elle me le recommandait ; mais je n'avais pas assez de temps pour lui écrire si peu. Ma lettre fut un verbiage de quatre pages, et elle

dit peut-être moins que la sienne n'exprimait dans une. Je lui disais que sa lettre m'avait sauvé la vie et je lui demandais si je pouvais espérer de la voir. Je lui mandais que j'avais donné un sequin à la porteuse, qu'elle en trouverait un autre sous le cachet de la lettre, et que je lui enverrais tout l'argent dont elle pourrait avoir besoin. Je la priais de ne pas manquer de m'écrire tous les mercredis, d'être persuadée que ses lettres ne seraient jamais assez longues et qu'elle devait me rendre un compte détaillé, non seulement de tout ce qui la regardait, de tout ce qu'on lui faisait faire, mais aussi de toutes ses pensées sur le projet de briser ses chaînes et de détruire tous les obstacles qui pourraient s'opposer à notre mutuel bonheur ; car je me devais tout entier à elle, comme elle me disait qu'elle se devait toute à moi. Je lui insinuais qu'elle devait employer tout son esprit à se faire aimer de toutes les religieuses et des pensionnaires, sans cependant leur faire aucune confidence, ni montrer aucun mécontentement qu'on l'eût mise au couvent. Après l'avoir louée sur son esprit qui avait trouvé le moyen de m'écrire malgré la prohibition supérieure, je lui faisais sentir qu'elle devait avoir le plus grand soin de ne point se laisser surprendre pendant qu'elle m'écrirait ; car, si cela arrivait, on ne manquerait pas de visiter sa chambre et de lui prendre tout ce qu'on y trouverait d'écrit. « Brûle toutes mes lettres, mon amie, lui disais-je, et règle-toi sur la nécessité de te confesser souvent, sans nous compromettre. Communique-moi toutes tes peines, qui m'intéressent plus encore que tes plaisirs. »

Après avoir cacheté ma lettre de manière à ce que le sequin sous la cire fût indevinable, je récompensai la femme en l'assurant que je continuerais à la récompenser de même chaque fois qu'elle m'apporterait une lettre de mon amie. Quand elle se vit un sequin dans la main, la bonne femme se mit à pleurer de joie, et elle me dit que n'y ayant point de clôture pour elle, elle remettrait la lettre aussitôt qu'elle trouverait la demoiselle seule.

Voici le billet que C. C. avait donné à la femme en lui remettant sa lettre.

« C'est Dieu, ma bonne femme, qui m'inspire de me confier à vous plutôt qu'à une autre. Portez cette lettre à son adresse, et si la personne n'est pas à Venise, vous me la rapporterez. Vous devez la lui remettre en main propre ; et, si vous la trouvez, vous

aurez de suite une réponse que vous ne me remettrez que lorsque vous serez sûre de n'être point observée. »

L'amour n'est imprudent que dans l'espoir de jouir ; mais lorsqu'il s'agit de se ménager le retour d'un bonheur détruit par quelque accident, l'amour prévoit tout ce que la plus parfaite perspicacité peut faire découvrir. La lettre de ma charmante femme me combla de joie, et je passai en un instant d'une extrême peine à un extrême plaisir. Je me sentais sûr de l'enlever quand bien même les murs du couvent auraient été garnis d'artillerie, et ma première pensée après le départ de la messagère fut de trouver le moyen de bien passer les sept jours après lesquels je devais recevoir la seconde lettre. Il n'y avait que le jeu qui pût me distraire, et tout le monde était à Padoue. Je fais faire ma malle et je la fais porter de suite au *burchiello* qui allait partir, et moi-même je pars pour Fusine et de là, à franc étrier, j'arrive en moins de trois heures à la porte du palais Bragadin, où je trouvai mon cher protecteur qui entrait pour aller dîner. Il m'embrassa tendrement, et, me voyant tout en nage :

« Je suis sûr, me dit-il, que rien ne te presse.

- Non, lui répliquai-je, mais je suis mort de faim. »

Je portai la joie dans le fraternel trio, et je l'augmentai en leur disant que je passerais six jours avec eux. De La Haye dînait avec nous : immédiatement après être sorti de table, il s'enferma avec M. Dandolo, et ils passèrent deux heures ensemble. Je m'étais couché pendant ce temps, et M. Dandolo vint dans mon lit me dire que j'étais arrivé à temps pour consulter notre oracle sur une affaire d'importance qui lui était particulière. Il me donna les questions en me priant de trouver les réponses. Il voulait savoir s'il ferait bien d'embrasser le projet que de La Haye venait de lui proposer.

La réponse de l'oracle fut négative.

Surpris, M. Dandolo fait une seconde question. Il demandait les raisons qu'alléguait le génie Paralis pour justifier son refus.

Je fais la pile cabalistique, et j'en fais sortir cette réponse : « J'ai voulu l'avis de Casanova, et comme je l'ai trouvé contraire à la proposition de de La Haye, je ne veux plus en entendre parler. »

Pouvoir des illusions ! Ce brave homme, content de pouvoir rejeter sur moi tout l'odieux du refus, s'en alla satisfait. Je ne savais pas de quoi il pouvait s'agir et je n'en étais pas curieux ;

mais je répugnais à ce qu'un disciple de Loyola se mêlât de faire faire quelque chose à mes amis sans passer par mon canal, et je voulais que cet intrigant s'aperçût que mon ascendant l'emportait sur le sien.

Cela fait, je me masque et je vais à l'Opéra, où m'étant assis à une table de pharaon, je perdis tout mon argent. La fortune continuait à me faire voir qu'elle n'est pas toujours d'accord avec l'amour. Ma situation me pesait sur le cœur ; j'avais du chagrin : j'allai me coucher ; mais à mon réveil je vois de La Haye paraître, la mine rayonnante, et avec un air de dévouement et d'amitié, il m'exagère ses sentiments pour moi. Je savais à quoi m'en tenir et je l'attendais au dénouement.

« Mon cher ami, me dit-il enfin, pour quelle raison avez-vous persuadé à M. Dandolo de ne pas faire ce que je lui avais insinué ?

- Que lui avez-vous donc insinué ?

- Vous le savez.

- Si je le savais, je ne vous le demanderais pas.

- Il m'a dit lui-même que vous l'avez déconseillé.

- Passe pour déconseillé ; mais non pas dissuadé ; car, s'il avait été persuadé, il n'aurait pas eu besoin de me demander conseil.

- Comme vous voudrez ; mais puis-je vous demander vos raisons ?

- Dites-moi auparavant de quoi il s'agit.

- Ne vous l'a-t-il pas dit lui-même ?

- Cela se peut ; mais si vous voulez que je vous dise mes raisons, il faut que j'apprenne le tout de votre bouche, car il m'a parlé en secret.

- A quoi bon cette réserve ?

- Chacun ses principes et sa manière de voir. Je pense assez bien de vous pour croire que vous ne feriez pas autrement que moi ; car il me semble vous avoir entendu dire qu'en matière de secret il faut se tenir à l'abri de la surprise.

- Je ne suis pas capable de surprendre un ami ; mais en thèse générale, votre maxime est bonne. J'aime la circonspection. Voici de quoi il s'agit. Vous savez que Mme Tripolo est restée veuve, et que M. Dandolo lui fait une cour assidue après la lui avoir faite pendant dix ans du vivant de son mari. Cette dame, qui est encore jeune, belle et fraîche, qui du reste est très sage, désire de devenir sa femme. C'est à moi qu'elle s'est confiée, et,

ne voyant dans cette union rien que de très louable, tant au temporel qu'au spirituel, car vous savez que nous sommes tous hommes, je m'en suis mêlé avec un vrai plaisir. Je crois même avoir vu M. Dandolo incliné à ce mariage lorsqu'il me dit qu'il me donnerait sa réponse aujourd'hui. Je ne suis nullement étonné qu'il vous ait demandé conseil sur l'affaire, car il est de l'homme prudent d'en prendre d'un ami sage avant de se décider à une démarche décisive de cette importance ; mais je vous dirai sincèrement que je suis étonné qu'un tel mariage n'ait pas votre approbation. Excusez-moi si, pour m'instruire, je désire savoir pourquoi votre sentiment est l'opposé du mien. »

Ravi d'avoir tout découvert et d'être arrivé à temps pour empêcher mon ami, qui était la bonté même, de contracter un mariage ridicule, je répondis à mon tartufe que j'aimais M. Dandolo, et que, connaissant son tempérament, j'étais sûr qu'un mariage avec une femme comme Mme Tripolo lui abrégerait la vie.

« Cela étant, convenez, lui dis-je, qu'en ami véritable, je devais le déconseiller. Vous souvenez-vous de m'avoir dit que c'est la même raison qui vous a empêché de vous marier ? Vous souvenez-vous de m'avoir vivement parlé à Parme en faveur du célibat ? Faites attention aussi, je vous prie, que tout homme a un petit fonds d'égoïsme, et qu'il m'est permis d'avoir le mien en pensant que si M. Dandolo prenait une femme, le crédit de cette femme devrait être de quelque poids, et que tout ce qu'elle gagnerait sur son esprit serait en pure perte pour moi. Vous voyez bien qu'il n'est pas naturel que je lui conseille de faire un pas qui tournerait tout à mon désavantage. Si vous pouvez me démontrer que mes raisons sont frivoles ou sophistiques, parlez : je chanterai la palinodie à M. Dandolo ; Mme Tripolo deviendra sa femme à notre retour à Venise ; mais je vous préviens que je ne me rends qu'à la conviction.

- Je ne me crois pas assez fort pour vous convaincre. J'écrirai à Mme Tripolo que c'est à vous qu'elle doit s'adresser.

- Ne lui écrivez pas cela, car elle croira que vous vous moquez d'elle. La croirez-vous assez hébétée pour se flatter que je consentirais à ses désirs ? Elle sait que je ne l'aime pas.

- Comment saurait-elle que vous ne l'aimez pas ?

- Elle doit avoir remarqué que je ne me suis jamais soucié que M. Dandolo me menât chez elle. Sachez enfin que tant que je

vivrai avec ces trois amis, ils n'auront d'autre femme que moi. Quant à vous, mariez-vous si vous voulez ; je vous promets de ne pas vous contrecarrer ; mais si vous voulez que nous soyons amis, abandonnez le projet de me les débaucher.

- Vous êtes caustique ce matin.

- J'ai perdu cette nuit tout mon argent.

- J'ai donc mal pris mon temps. Adieu. »

A compter de ce jour, de La Haye devint mon ennemi secret, et il n'a pas mal contribué à me faire mettre sous les Plombs deux ans après, non pas par des calomnies - car je ne crois pas qu'il en fût capable, quoique jésuite, car même parmi ces gens il y a parfois des mœurs, - mais bien par des propos mystiques tenus à des dévots. Je crois devoir prévenir mes lecteurs que s'ils aiment ces sortes de gens, ils ne doivent pas lire ces *Mémoires* ; car c'est une engeance que je ne suis pas payé pour épargner. Il ne fut plus question de ce beau mariage. M. Dandolo continua à voir sa belle veuve tous les jours, et je me fis défendre par l'oracle de mettre jamais les pieds chez elle.

Don Antonio Croce, jeune Milanais que j'avais connu à Reggio, grand joueur et correcteur fieffé de la mauvaise fortune, vint me voir au moment où de La Haye venait de sortir. Il me dit que, m'ayant vu perdre mon argent, il venait me proposer le moyen de me refaire, si je voulais me mettre de moitié avec lui dans une banque de pharaon qu'il ferait chez lui, et qu'il aurait pour pontes sept ou huit riches étrangers qui faisaient tous la cour à sa femme.

« Tu mettras, me dit-il, trois cents sequins à ma banque, et tu seras mon croupier. J'ai trois cents sequins aussi, mais ils ne suffisent pas ; car les pontes sont forts. Viens dîner chez moi, et tu feras leur connaissance. Nous pourrons jouer demain, vendredi, puisqu'il n'y a pas d'Opéra, et sois sûr que nous gagnerons de l'or, car un Suédois, nommé Gilenspetz, peut à lui seul perdre vingt mille sequins. »

J'étais sans ressource, ou au moins je ne pouvais en espérer que de M. de Bragadin, que j'avais honte d'importuner. Je sentais bien que la proposition de Croce n'était pas sévèrement morale, et que j'aurais pu me trouver en meilleure société ; mais si j'avais refusé, la bourse des amoureux de Mme Croce n'en aurait pas été moins maltraitée ; un autre aurait profité de la fortune. Je ne fus donc pas assez rigoriste pour refuser mon

assistance en qualité d'adjudant et ma part au gâteau : j'acceptai l'invitation à dîner.

## CHAPITRE XXII

Je rentre en fortune. - Mon aventure à Dolo. - Analyse d'une longue lettre de mon amie. - Mauvais tour que P. C. me joue à Vicence. - Ma scène comi-tragique à l'auberge.

La nécessité, cette loi impérieuse et ma seule excuse, m'ayant à peu près rendu sociétaire d'un capon, restait la difficulté de trouver les trois cents sequins nécessaires : je remis à m'occuper de ce soin après que j'aurais fait la connaissance des dupes et de l'idole à laquelle ils adressaient leurs hommages. Croce me conduisit au *Prato della Valle*, où nous trouvâmes madame au café environnée d'étrangers. Elle était jolie, et un secrétaire du comte de Rosemberg, ministre impérial, s'étant attaché à sa suite, faisait qu'aucun noble vénitien n'osait se mettre sur les rangs. Ceux qui m'intéressèrent furent précisément le Suédois Gilenspetz, un Hambourgeois, l'Anglais Mendex, dont j'ai déjà parlé, et trois ou quatre autres que Croce me fit remarquer.

Nous dînâmes fort bien tous ensemble, et après dîner tous les convives demandèrent une banque de pharaon ; mais Croce n'accepta point, ce qui me surprit ; car, étant adroit joueur, avec trois cents sequins, il y avait de quoi tenter fortune. Il ne me laissa pas longtemps dans l'incertitude du soupçon, car, m'ayant conduit dans son cabinet, il me montra cinquante *doblones da ocho* *(quadruple de 80 piécettes ou 85 francs de France)*, ce qui faisait trois cents sequins. Quand je vis que ce correcteur de fortune n'avait pas jeté son dévolu sur moi pour me faire sa dupe, je lui dis que je procurerais la somme, et alors il invita tout le monde à souper pour le lendemain. Nous convînmes de partager avant de nous séparer, et qu'il ne tiendrait aucune somme sur parole.

Il fallait trouver la somme, et à qui avoir recours ? Je ne vis que M. de Bragadin à qui je pusse les demander. Ce bon et généreux vieillard ne l'avait pas, car sa caisse habituellement était à sec ; mais il trouva un usurier, engeance assez commune pour le malheur de la jeunesse, et sur un billet qu'il signa, il me donna mille ducats vénitiens à cinq pour cent par mois, l'intérêt du mois prélevé d'avance. C'était la somme qu'il me fallait. Je me rendis au souper ; Croce tailla jusqu'au point du jour, et nous partageâmes seize cents sequins. On rejoua le lendemain,

et le seul Gilenspetz perdit deux mille sequins : le juif Mendex en perdit mille. Le dimanche fut sanctifié par un relâche, mais le lundi la banque gagna quatre mille sequins. Le mardi, ayant tous dîné ensemble, on recommença à jouer ; mais à peine y avait-il quelques tours de faits, qu'un exempt du podestat entra et dit à Croce qu'il avait ordre de lui dire deux mots à l'écart. Ils sortirent ensemble, et, étant rentré peu après avec un air un peu confus, il nous dit qu'il venait de recevoir l'ordre de ne plus tailler chez lui. Madame se trouva mal, les pontes filèrent, et moi, après avoir pris la moitié de l'or qui se trouvait sur la table, je fis comme les autres : je m'en allai, crainte de pis. Croce me dit en partant que nous nous reverrions à Venise, car il avait ordre de quitter l'endroit dans les vingt-quatre heures. Je m'y attendais, car il était trop connu ; mais son plus grand crime aux yeux du podestat, c'est qu'on voulait que les amateurs allassent perdre leur argent au foyer de l'Opéra, où la plupart des banquiers étaient des nobles vénitiens.

Je partis par un temps affreux, au commencement de la nuit, à franc étrier ; car rien n'aurait pu me retenir, puisque le lendemain je devais recevoir de bonne heure une lettre de ma chère recluse. A six milles de Padoue, mon cheval s'abattit sur le flanc et je me trouvai pris dessous avec la jambe gauche. J'étais en bottes molles et je craignais de m'être blessé. Le postillon qui me précédait, ayant entendu le bruit de ma chute, vint à moi et me dégagea, sans encombre ; mais mon cheval s'était estropié. J'use de mon droit en montant le cheval du postillon, mais l'insolent le prend au mors et veut m'empêcher d'aller plus loin. Je cherche à lui démontrer qu'il a tort, mais, n'entendant pas raison, il persiste à m'arrêter, et moi, pressé d'arriver, je lui tire un coup de pistolet à brûle-pourpoint, mais sans le toucher ; effrayé, il s'éloigne et je pique des deux. Arrivé au Dolo, j'entre à l'écurie et je selle moi-même un cheval que le postillon, au moyen d'un écu, m'indiqua comme excellent. On ne trouve pas extraordinaire que mon autre postillon soit resté en arrière, et nous partons. Il était une heure après minuit ; l'orage avait abîmé les chemins et il faisait noir à ne pas voir à deux pas devant soi : l'aube commençait à paraître quand j'arrivai à Fusine.

Les bateliers me menacent d'un nouvel orage ; mais, bravant tout, je monte une remorque à quatre rames et j'arrive chez moi

sain et sauf ; mais transi et mouillé jusqu'aux os. Il n'y avait pas un quart d'heure que j'étais arrivé quand la messagère de Muran me remit une lettre en me disant qu'elle reviendrait dans deux heures pour en recevoir la réponse. Cette lettre était un journal de sept pages, dont la traduction fidèle pourrait ennuyer le lecteur ; mais en voici l'extrait.

Le père de C.C., après avoir parlé à M. de Bragadin, était rentré chez lui, avait appelé la mère et la fille dans sa chambre et lui avait demandé avec douceur où elle m'avait connu. Elle lui répondit qu'elle m'avait parlé quatre ou cinq fois dans la chambre de son frère, où je lui avais demandé si elle consentirait à devenir ma femme, à quoi elle avait répondu qu'elle dépendait de son père et de sa mère. Le père lui avait dit alors qu'elle était trop jeune pour penser à se marier, et que d'ailleurs je n'avais pas encore d'état. Après cette sentence, il était allé dans la chambre du fils, avait fermé la petite porte en dedans ainsi que celle qui communiquait avec la chambre de la mère, et lui ordonna de me faire dire qu'elle était allée à la campagne, dans le cas où je me présenterais pour lui faire visite.

Deux jours après, il alla la trouver au lit de sa mère qui était malade, et lui dit que sa tante allait la conduire à un couvent, où elle resterait en pension jusqu'au moment où elle recevrait un époux des mains de son père et de sa mère. Elle lui avait répondu que, parfaitement soumise à ses volontés, c'était avec plaisir qu'elle lui obéissait. Content de sa docilité, son père lui promit de l'aller voir et l'assura que sa mère irait aussi dès qu'elle serait rétablie. Un quart d'heure après, sa tante vint la prendre, et une gondole les conduisit au couvent où elle se trouvait. On lui avait apporté son lit et ses effets ; elle était très contente de sa chambre et de la religieuse à laquelle on l'avait consignée et dont elle dépendait. C'était d'elle qu'elle avait reçu la défense de recevoir ni lettres ni visites, ni d'écrire à personne sous peine d'excommunication du saint-père, de damnation éternelle et autres bagatelles pareilles ; cependant cette même religieuse lui avait donné du papier, de l'encre et des livres, et c'était la nuit qu'elle transgressait les ordres monastiques en s'occupant à m'écrire tous ces détails. Mon amie me marquait qu'elle croyait la porteuse discrète et fidèle, et qu'elle pensait qu'elle le serait toujours, car elle était pauvre et nos sequins étaient une petite fortune pour elle.

Elle me disait d'une manière très plaisante que la plus belle de toutes les religieuses du couvent l'aimait à la folie, qu'elle lui donnait deux fois par jour des leçons de langue française et qu'elle lui avait défendu amicalement de lier connaissance avec les pensionnaires. Cette religieuse n'avait que vingt-deux ans ; elle était belle, riche et généreuse : toutes les autres lui témoignaient beaucoup d'égards. « Quand nous sommes seules, me disait mon amie, elle me donne des baisers si tendres que tu en serais jaloux si elle n'était pas femme. » Quant au projet d'enlèvement, elle me disait qu'elle n'en croyait pas l'exécution difficile, pourtant que la prudence devait nous conseiller d'attendre qu'elle eût pu m'informer exactement des localités, qu'elle ne connaissait pas encore suffisamment. Elle me recommandait la fidélité comme garant de la constance, et elle finissait par me demander mon portrait en bague, mais avec un secret qui ne fût connu que de nous. Elle me disait que je pourrais lui faire tenir ce bijou par sa mère qui se portait bien, et qui tous les jours allait seule à la première messe de sa paroisse. Elle m'assurait que sa bonne mère serait ravie de me voir et de faire ce que je lui demanderais. « Au reste, j'espère me trouver dans quelques mois dans un état à scandaliser le couvent, si l'on s'obstine à vouloir m'y retenir. »

Je finissais ma réponse quand Laure, la messagère, revint pour la prendre. Après lui avoir donné le sequin promis, je lui remis un paquet avec de la cire d'Espagne, du papier, des plumes et un briquet, qu'elle me promit de remettre à ma belle. Mon amie lui avait dit que j'étais son cousin, et Laure faisait semblant de le croire.

Ne sachant que faire à Venise, et croyant mon honneur engagé à paraître à Padoue, où l'on pouvait croire que j'avais reçu le même ordre que Croce, je me hâtai de déjeuner, ensuite j'allai prendre un *boleton* *(billet)* à la poste de Rome ; car je prévoyais que mon coup de pistolet et le cheval estropié aurait mis les maîtres de poste de mauvaise humeur ; mais ils ne pouvaient me refuser des chevaux, s'il y en avait, en montrant ce qu'on appelle en Italie le *boleton*. Quant au coup de pistolet, je ne craignais rien, car j'avais manqué exprès l'insolent postillon ; et quand bien même je l'aurais couché sur le carreau, il n'en aurait rien été.

Je pris à Fusine une voiture à deux roues, car j'étais si fatigué

qu'il m'aurait été impossible de monter à cheval, et en cet état j'arrive au Dolo, où étant reconnu, on me refuse des chevaux. Je crie, le maître de poste sort et me menace de me faire arrêter si je ne lui paye le cheval que j'avais crevé. Je lui réponds que si le cheval était mort, j'en rendrais compte au maître de poste à Padoue, et que pour lui il eût à me fournir des chevaux sans retard. En disant cela, je lui montrai le redoutable *boleton*. Cette vue lui fit baisser le ton, mais il me dit que, quand même il me donnerait des chevaux, j'avais si maltraité le postillon, qu'aucun ne voudrait m'accompagner. « Dans ce cas, lui dis-je, ce sera vous qui m'accompagnerez. » Pour toute réponse il me rit au nez, me tourne le dos et s'en va. Je prends deux témoins et je me rends chez un notaire qui dresse un procès-verbal dans lequel j'intime au maître de poste la dépense de dix sequins par heure de retard, jusqu'à ce qu'il m'ait fourni des chevaux.

Dès qu'il eut connaissance du procès-verbal, s'étant sans doute préparé d'avance, il fit sortir deux chevaux furieux. Je vois le projet qui était de me verser en route et de me jeter peut-être dans la rivière ; mais je dis froidement au postillon qu'au moment même où il me verserait, je lui ferais sauter la cervelle d'un coup de pistolet : effrayé, il rentre ses chevaux en déclarant au maître qu'il ne me conduirait pas. Au même instant arrive un courrier qui demande six chevaux de voiture et deux chevaux de selle. Je signifie au maître de poste que personne ne partira avant moi, et que s'il fait résistance, il y aura du sang versé, et, pour donner du poids à ma menace, je tire mes pistolets. Mon homme jure, peste ; mais tous les assistants lui donnant tort, il s'en va.

Cinq minutes après, voilà Croce dans une belle berline à six chevaux avec sa femme, une femme de chambre et deux domestiques en grande livrée. Il descend, nous nous embrassons, et je lui dis d'un air triste qu'il ne partira pas avant moi. Je lui conte l'affaire, il m'approuve, gronde en grand seigneur et fait trembler tout le monde. Le maître de poste avait disparu, sa femme vient et ordonne qu'on me serve. Croce pendant ce temps me dit que je faisais bien de me remontrer à Padoue, où le bruit courait que j'en étais parti par ordre.

« On a également fait partir, me dit-il, M. de Gondoin, colonel au service du duc de Modène, parce qu'il tenait une banque chez lui. »

Je lui promis d'aller le voir à Venise la semaine suivante. Cet homme, qui m'était tombé des nues dans un instant de détresse, avait gagné dix mille sequins en quatre séances : j'en avais touché cinq mille et je m'empressai de payer mes dettes et de retirer tous les effets que j'avais mis en gage. Ce gredin me remit en fortune, car depuis cet instant je perdis le guignon qui s'était comme attaché à mes pas.

J'arrivai heureusement à Padoue, et le postillon, qui, par crainte peut-être, m'avait parfaitement mené, fut content de moi : c'était pour faire ma paix avec cette sorte de gens. Mon arrivée combla de joie mes trois amis, que mon départ précipité avait mis en alarme, à l'exception de M. de Bragadin, entre les mains duquel j'avais mis ma cassette la veille. Les deux amis croyaient au bruit qui s'était répandu que le podestat m'avait aussi envoyé l'ordre de partir. Ils ne réfléchissaient pas qu'étant citoyen de Venise, on ne pouvait point m'intimer un pareil ordre sans s'exposer à des poursuites. J'étais fatigué ; mais, au lieu d'aller me coucher, je fis grande toilette pour aller à l'Opéra sans masque. Je dis à mes amis qu'il fallait que je me montrasse pour démentir tout ce que de mauvaises langues avaient débité sur mon compte. De la Haye me dit :

« Je suis charmé si tout ce qu'on a dit est faux ; mais vous ne pouvez vous en prendre qu'à vous, car votre départ précipité fournissait ample matière aux conjectures.

- Et la calomnie ?

- C'est possible ; mais le public veut tout savoir, et ce qu'il ne peut deviner, il l'invente.

- Et les sots et les méchants s'empressent de répéter ses inventions.

- Mais il est certain cependant que vous avez voulu tuer le postillon. Est-ce encore une calomnie ?

- La plus grande de toutes. Croyez-vous qu'une main sûre puisse, sans le vouloir, manquer un homme à brûle-pourpoint ?

- Cela paraît difficile ; mais il est au moins certain que le cheval est mort, et vous le payerez.

- Non, pas même quand il serait à vous ; car le postillon me devançait. Vous qui savez beaucoup, connaissez-vous le règlement des postes ? D'ailleurs, j'étais pressé, car j'avais promis à une jolie femme de déjeuner ce matin avec elle, et ces promesses, vous le savez, on n'y manque pas. »

Le sieur de La Haye me parut piqué de l'ironie un peu caustique dont j'avais assaisonné le dialogue, mais il le fut bien davantage quand, tirant un rouleau de sequins de ma poche, je lui rendis la somme qu'il m'avait prêtée à Vienne. L'homme ne raisonne bien que quand il a la bourse bien fournie ; alors il a la verve facile, à moins qu'une passion en tumulte ne l'hébète. M. de Bragadin m'approuva fort de vouloir me montrer à l'Opéra à visage découvert.

Dès que je parus au parterre, l'étonnement se montra sur toutes les figures, et, vrais ou faux, je reçus des compliments d'une foule de gens. Après le premier ballet, je passai à la salle de jeu et en quatre tailles je gagnai cinq cents sequins. Mourant de faim et de sommeil, je rentrai chez mes amis pour y chanter ma victoire. L'ami Bavois, étant présent, profita du moment pour m'emprunter cinquante sequins qu'il ne m'a jamais rendus : il est juste aussi de dire que je ne les lui ai jamais demandés.

Toujours occupé de ma chère C. C., je passai tout le lendemain à me faire peindre en miniature par un habile Piémontais qui se trouvait à la foire de Padoue, et qui plus tard gagna beaucoup d'argent à Venise. Dès que mon portrait fut achevé, il me peignit une jolie sainte Catherine de la même grandeur, et un Vénitien, habile bijoutier, me fit la bague supérieurement bien. On ne voyait dans le chaton que la sainte, mais un point bleu presque invisible sur l'émail blanc qui l'entourait répondait au ressort qui faisait paraître mon portrait, ce qu'on obtenait en pressant ce point bleu avec la pointe d'une épingle.

Le vendredi, au moment où nous sortions de table, on vint me remettre un billet. Je fus fort surpris de reconnaître l'écriture de P. C. Il me disait d'aller le voir à l'Étoile, où il me donnerait une nouvelle qui m'intéresserait beaucoup. M'imaginant que ce pouvait être quelque chose concernant sa sœur, je m'y rendis à l'instant.

Je le trouvai avec Mme C., et après lui avoir fait compliment sur sa délivrance, je lui demandai quelle nouvelle il avait à me donner.

« Je suis sûr, me dit-il, que ma sœur est dans un couvent, et je saurai vous en dire le nom dès que je serai de retour à Venise.

- Vous m'obligerez, » lui dis je, faisant semblant de ne rien savoir.

Mais cette nouvelle n'avait été qu'un prétexte pour m'engager

à l'aller voir, et son grand empressement avait une tout autre cause que ma satisfaction. « J'ai vendu, me dit-il, mon droit d'approvisionnement pour trois ans pour la somme de quinze mille florins, et la personne avec laquelle j'ai fait ce marché m'a fait sortir de prison en cautionnant pour moi, et elle m'a avancé six mille florins en quatre lettres de change. » Il me montra ces effets endossés par un nom que je ne connaissais pas, mais dont il me fit l'éloge. « Je veux, continua-t-il, acheter pour six mille florins d'étoffes de soie des fabriques de Vicence, et je donnerai aux fabricants ces mêmes lettres de change en payement. Je suis sûr de vendre bien vite ces étoffes et d'y faire un bénéfice de dix pour cent. Venez avec nous ; je vous en donnerai pour deux cents sequins, et vous serez à couvert de la caution que vous avez eu la bonté de me faire pour la bague. En vingt-quatre heures tout sera fini. »

La partie n'était pas de mon goût, mais je me laissai aveugler par l'envie de me couvrir de la somme que j'avais cautionnée et que je prévoyais devoir payer tôt ou tard. « Si je n'y vais pas, me dis-je à moi-même, il vendra les étoffes à vingt-cinq pour cent de perte, et je n'aurai rien. » Je promis d'y aller. Il me fit voir différentes lettres de recommandation pour les premières maisons de Vicence, et nous convînmes de partir le lendemain de bonne heure.

Je fus à l'Étoile au point du jour. On attelle une voiture à quatre chevaux ; l'hôte monte avec sa carte et P. C. me prie de payer. La carte se montait à cinq sequins, dont quatre avaient été déboursés par l'hôte pour payer le voiturier qui les avait amenés de Fusine. Je vis le coup, mais je payai d'assez bonne grâce, car je devinais que mon bandit était parti de Venise sans le sou. Nous partons et nous arrivons à Vicence en trois heures, et nous allons descendre au Chapeau où M. P. C. ordonna un dîner délicat, puis il me laissa avec la dame pour aller parler aux fabricants.

Resté seul avec la belle, elle commence à me faire d'aimables reproches.

« Il y a, me dit-elle, dix-huit ans que je vous aime, car la première fois que je vous vis, c'était à Padoue, et nous avions alors neuf ans. »

Je ne m'en souvenais assurément pas. Elle était fille de l'antiquaire, ami de M. de Grimani, qui m'avait mis en pension

chez la fatale Esclavone. Cela me fit rire, car cela me rappelait que sa mère m'avait aimé.

Voilà bientôt des garçons de boutique qui apportent des pièces d'étoffes, et le visage de Mme C. s'épanouit. En moins de deux heures la chambre en était encombrée, et P. C. rentre avec deux négociants qu'il avait invités. Mme C. fait d'aimables agaceries ; on dîne, on fait profusion de vins exquis. L'après-dîner on porte encore des étoffes : P. C. prend les états avec les prix : mais il en veut encore et on lui en promet pour le lendemain, quoique ce soit un dimanche.

Sur la brune, voilà des comtes qui arrivent ; car à Vicence tous les nobles sont comtes. P. C. avait laissé chez eux les lettres qui le leur recommandaient. C'était un Velo, un Sesso, un Trento, tous fort aimables. Ils nous invitent au casino de la noblesse, et C. y brille par les charmes et sa coquetterie. Après y avoir passé deux heures, P. C. engage tous ces messieurs à venir souper avec nous, et tout fut joie et profusion. Tout cela m'ennuyait fort, et par conséquent je n'étais pas aimable ; aussi personne ne m'adressait la parole. Je me lève et je vais me coucher, laissant la bande joyeuse à table. Le matin je descends, je déjeune et j'observe. La chambre était si encombrée de marchandises, qu'il me parut impossible que P. C. pût suffire au payement avec les six mille florins en question. Il me dit que toute l'affaire serait achevée le lendemain et que nous étions invités à un bal où devait se trouver toute la noblesse. Les fabricants avec lesquels il avait fait affaire vinrent tous dîner avec nous, et le dîner fut servi avec une profusion marquée.

Nous allons au bal, mais je ne fus pas longtemps à m'y impatienter sérieusement, car tout le monde parlait à C., à P. C., qui ne disait rien qui vaille, et quand j'ouvrais la bouche on avait l'air de ne pas m'entendre. Je prends une dame pour danser un menuet, elle le danse, mais ayant toujours les yeux à droite ou à gauche et me faisant figurer comme un mannequin. On forme une contredanse, et on arrange la chose de manière que j'en suis exclu, et la même dame qui m'avait refusé danse avec un autre. Si j'avais été de bonne humeur, je ne l'aurais pas souffert ; mais, après lui avoir jeté un regard de mépris, je préférai quitter le bal. J'allai me coucher, ne comprenant pas la raison que la noblesse vicentine pouvait avoir de me traiter ainsi. Peut-être ne me négligeait-on que parce que je n'étais pas nommé dans

les lettres de P. C. ; mais on aurait dû connaître les lois de la politesse. Je prends patience, car nous devions partir le lendemain.

Le lundi, le couple fatigué dormit jusqu'à midi, et après dîner P. C. sortit pour aller payer les étoffes qu'il avait choisies.

Nous devions partir le lendemain, mardi, de bonne heure, et je soupirais par instinct après ce moment. Les comtes que P. C. avait invités, enchantés par sa maîtresse, vinrent souper ; mais j'évitai de me trouver à table avec eux.

Le mardi matin on vint m'annoncer que le déjeuner était servi. Je tarde, le garçon remonte et me dit que Mme mon épouse me priait de me hâter. A ce mot d'épouse, je réponds au pauvre jeune homme par un vigoureux soufflet, et dans ma fureur je le poursuis à coups de pied jusqu'au bas de l'escalier, qu'il descend en quatre sauts au risque de se casser le cou. J'entre en fureur dans la salle où l'on m'attendait, et m'adressant à P. C., je lui demande quel est le gredin qui m'a annoncé à l'auberge pour l'époux de madame. Il me répond qu'il n'en sait rien, mais au même instant l'hôte entre dans la salle avec un grand couteau à la main, et me demande avec colère pourquoi j'avais fait sauter l'escalier à son garçon. Je saisis promptement un pistolet, et, le menaçant à mon tour, je le somme d'un ton impératif de me dire qui m'a fait passer dans son auberge pour l'époux de madame.

« C'est, me répond l'hôte, M. le capitaine P. C. qui lui-même a dicté la consigne. »

A ces mots, je saisis l'impudent au collet, et d'un bras vigoureux je le pousse contre la muraille, où l'hôte vint m'empêcher de lui briser le crâne avec la crosse de mon pistolet. Madame avait fait semblant de s'évanouir, car les femmes de cette sorte ont toujours des larmes et des évanouissements à leurs ordres, tandis que l'indigne P. C. s'évertuait à crier : « Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai ! »

L'hôte court chercher son livre de consignes et d'un air furieux vint le mettre sous le nez du lâche en le défiant de répéter que ce n'était pas lui qui avait dicté : *M. P. C., capitaine impérial, avec M. et Mme Casanova*. Le drôle répond qu'il avait mal entendu, et l'hôte lui colle le livre contre la figure avec assez de force pour le jeter tout étourdi contre la muraille.

Quand je vis l'indigne poltron souffrir ce traitement avilissant

sans se souvenir qu'il avait une épée, je sors de la salle en priant l'hôte de me faire atteler deux chevaux à une calèche pour Padoue. Écumant de rage et rougissant de honte, je monte dans ma chambre, reconnaissant trop tard la faute énorme que j'avais faite de m'associer à un coquin, et je prépare à la hâte mon sac de nuit. J'allais sortir quand la C. entre dans ma chambre.

« Sortez, lui dis-je, car dans ma fureur je pourrais ne pas respecter votre sexe. »

Elle se jette tout en pleurs sur un siège, me supplie de lui pardonner, m'assurant qu'elle était innocente et qu'elle n'était pas présente lorsque le drôle avait dicté la consigne. La femme de l'hôte survient et m'assure la même chose. Ma colère alors commence à s'évaporer en paroles, et je vois par la fenêtre la voiture que j'avais commandée, attelée de deux bons chevaux. Je fais monter l'hôte pour lui payer ce à quoi ma part pouvait se monter ; il me répond que, ne lui ayant rien ordonné, je ne lui devais rien. Dans ces entrefaites, voilà le comte Vélo qui paraît.

« Je gage, monsieur le comte, que vous avez cru que cette personne était ma femme.

- C'est ce que toute la ville sait.

- Comment, sacr… ! et vous avez pu le croire, sachant que je loge seul dans cette chambre, et surtout après avoir vu que je m'étais retiré avant-hier du bal, et hier au soir seul et la laissant au milieu de tout le monde !

- Il y a des maris si commodes !

- Je ne crois pas avoir l'air d'être du nombre, et vous ne vous connaissez pas en hommes d'honneur : sortons d'ici, je vous le prouverai. »

Le comte prit vite l'escalier et sortit de l'auberge. La malheureuse C. étouffait et me faisait pitié ; car les larmes d'une femme sont une arme à laquelle je n'ai guère pu résister de ma vie. Je réfléchis que, partant sans rien payer, on pourrait se moquer de mon tapage et supposer que je participais à l'escroquerie, j'ordonnai à l'hôte de m'apporter le compte, voulant en payer la moitié. Il court le chercher ; mais voilà une nouvelle scène. Mme C., se jetant à genoux tout en pleurs, me dit que si je l'abandonnais, elle était perdue, car elle n'avait point d'argent et nul effet pour mettre en gage.

« Comment ! madame, n'avez-vous pas pour six mille florins de lettres de change, ou les étoffes que vous avez achetées pour

cette somme ?

- Il n'y a plus d'étoffes ; on les a toutes emportées, car les lettres de change que vous avez vues et que nous regardions comme de l'argent comptant, n'ont excité que le rire des fabricants. Ils ont tout fait reprendre. Aurait-on pu s'attendre à cela ?

- Le coquin ! il avait tout prévu, et voilà pourquoi il m'a engagé à venir ici. Il est juste que je porte la peine de ma faute. »

Le mémoire que l'hôte m'apporta se montait à quarante sequins, somme énorme pour la dépense de trois jours ; mais dans cette somme, il y avait beaucoup d'argent déboursé par l'hôte. Je compris tout de suite que mon honneur exigeait que je payasse le mémoire en entier, et je ne balançai pas, ayant soin d'en tirer une quittance par-devant deux témoins. Je donnai ensuite deux sequins au neveu de l'hôte pour le consoler de la chasse que je lui avais donnée, et j'en refusai deux à la misérable C., qui me les fit demander par l'hôtesse.

C'est ainsi que se termina cette vilaine aventure qui m'apprit à vivre, et dont je n'aurais pas dû avoir besoin. Deux ou trois semaines après, j'appris que le comte Trento fit partir ces malheureux avec lesquels je ne voulus plus avoir affaire. Un mois après, P. C. fut emprisonné de nouveau, l'homme qui l'avait cautionné ayant fait banqueroute. Il eut l'effronterie de m'écrire une longue lettre pour me supplier d'aller le voir : je ne lui fis point de réponse. Je fus également inexorable envers la C., que je refusai constamment de voir, et qui se trouva réduite à la misère.

Je revins à Padoue, où je ne m'arrêtai que pour prendre ma bague et dîner avec M. de Bragadin, qui, peu de jours après, retourna à Venise.

La messagère du couvent m'apporta ma lettre de bonne heure ; je la lus avec avidité ; elle était tendre, mais ne contenait rien de nouveau. Dans la réponse que je fis à mon amie, je lui détaillai le tour affreux que venait de me faire son mauvais sujet de frère, et je lui annonçai la bague en lui apprenant le secret.

Suivant l'instruction que C. C. m'avait donnée, je fus un beau matin me poster dans un endroit d'où je pouvais voir sa mère entrer dans l'église. J'y entrai après elle, et, m'étant mis à genoux à ses côtés, je lui dis que j'avais besoin de lui parler ; elle me suivit dans le cloître. Après avoir tâché de la consoler et lui

avoir assuré que je me conserverais inviolablement à sa fille, je lui demandai si elle allait la voir.

« Je compte, me dit-elle, aller embrasser cette chère enfant dimanche, et je lui parlerai de vous, ce qui lui fera un grand plaisir ; mais je suis au désespoir de ne pouvoir vous dire où elle est.

- Je ne veux pas que vous me le disiez, ma bonne mère ; mais permettez-moi seulement de vous prier de lui remettre cette bague. C'est l'image de sa patronne, lui dis-je, et vous devez l'engager à la porter toujours à son doigt ; qu'elle lui adresse chaque jour ses prières, car sans sa protection, elle ne pourra jamais devenir ma femme. De mon côté, dites-lui que je m'adresse à saint Jacques en récitant un *Credo*. »

Enchantée de mes pieux sentiments et ravie de pouvoir inspirer à sa fille cette nouvelle dévotion, la bonne femme me promit de faire ce que je désirais. Je la quittai alors en lui remettant dix sequins, que je la priai de faire agréer à sa fille pour ses petits besoins. Elle s'en chargea en m'assurant que son père avait soin qu'elle ne manquât pas du nécessaire.

La lettre qu'elle m'écrivit le mercredi suivant était l'expression du sentiment le plus tendre et le plus vif. Elle me disait que sitôt qu'elle était seule, rien n'était plus prompt que la pointe de l'épingle qui faisait faire la culbute à la sainte en présentant à ses avides baisers les traits chéris de l'être qui était tout pour elle.

« Je ne cesse pas de te baiser, me disait-elle, lors même que quelque religieuse me surprend, car lorsqu'elle s'approche, je n'ai qu'à faire tomber le couvercle, et ma bonne sainte cache tout. Les religieuses sont toutes édifiées de ma dévotion et de la confiance que je témoigne en la protection de ma bienheureuse patronne qui, à ce qu'elles disent, est tout à fait mon portrait. »

Ce n'était qu'une belle figure d'imagination ; mais ma chère petite femme était si belle que la beauté lui ressemblait toujours. Elle me disait que la religieuse qui lui enseignait le français lui avait offert cinquante sequins de la bague à cause de la ressemblance du portrait de la sainte, mais non par amour pour sa patronne, dont elle se moquait en lisant sa vie. Elle me remerciait des dix sequins que je lui avais envoyés, car, sa mère les lui ayant remis devant plusieurs religieuses, elle se voyait en état de faire quelques dépenses sans éveiller les soupçons de ces

nonnes jaseuses et curieuses. Elle aimait à faire de petits présents aux pensionnaires, et cela la mettait à même de satisfaire ce goût innocent.

« Ma mère, ajoutait-elle, m'a fait le plus bel éloge de ta piété ; elle est enchantée de te voir aussi dévot. Ne me parle plus, je t'en prie, de mon indigne frère. »

Pendant quatre ou cinq semaines, il ne fut question dans ses lettres que de la sainte Catherine qui la faisait tressaillir de peur chaque fois qu'elle était obligée de la confier à la curiosité mystique de quelque vieille recluse, qui, pour mieux la voir avec leurs lunettes, l'approchait à deux doigts de leurs yeux et frottaient sans cesse l'émail.

« Je tremble, me disait-elle, qu'elles ne viennent par hasard à presser l'imperceptible bouton, et que ferais-je si ma sainte sautant allait offrir à leurs regards une figure divine, mais qui n'a pas du tout l'air d'un saint ! Dis-moi, quel parti aurais-je à prendre ? »

Un mois après la seconde arrestation de P. C., le marchand auquel j'avais cautionné la bague vint m'apporter le billet. Je composai avec lui, et moyennant vingt sequins et tous les droits sur la créance, il me laissa tranquille. L'indigne P. C., de sa prison, ne cessait de me faire de basses supplications et de me demander l'aumône.

Croce était à Venise et faisait beaucoup parler de lui. Il tenait maison, avait bonne table et faisait une banque de pharaon où les dupes allaient vider leurs bourses. Prévoyant ce qui tôt ou tard devait arriver, je m'étais abstenu de mettre les pieds chez lui ; mais nous avions l'air de bonne connaissance lorsque nous nous rencontrions. Sa femme ayant accouché d'un garçon, il me pria de le tenir sur les fonts baptismaux, et je ne crus pas devoir lui refuser ; mais, après la cérémonie et le souper qui s'ensuivit, je ne remis plus les pieds chez mon compère, et je fis bien. Je n'ai pas toujours agi aussi sagement.

## CHAPITRE XXIII

Croce chassé de Venise. - Sgombro. - Son infamie et sa mort. - Malheur arrivé à ma chère C. C. - Je reçois une lettre anonyme d'une religieuse, et j'y réponds. - Intrigue amoureuse.

Mon compère, comme je l'ai dit, correcteur adroit et déterminé de la fortune, faisait richement ses affaires à Venise, et comme il était aimable et ce qu'on appelle dans le monde de bonne société, il aurait pu continuer longtemps sur le même pied, s'il s'en était tenu au jeu ; car les inquisiteurs d'État auraient trop à faire s'ils voulaient s'occuper d'obliger les fous à ménager leur fortune, les dupes à être prudents et les fripons à ne pas duper les sots ; mais, soit folie de jeunesse, soit perversité de mœurs, la cause de son exil fut d'une nature extraordinaire et infâme.

Un noble vénitien, noble de naissance et fort ignoble d'habitudes, un nommé Sgombro, de la famille Gritti, en devint amoureux, et Croce, soit plaisanterie, soit goût, ne lui fut pas cruel. Malheureusement la réserve qu'exige la décence ne fut pas appelée en tiers, et le scandale devint si public que le gouvernement se vit forcé d'intimer à mon dit Croce l'ordre de quitter la ville et d'aller tenter fortune ailleurs.

Peu de temps après, l'infâme Sgombro séduisit ses deux fils encore jeunes, et, malheureusement pour lui, il mit le plus jeune dans la nécessité d'avoir recours au chirurgien. L'infamie devint publique, et le pauvre enfant confessa qu'il n'avait pas eu le courage de désobéir à l'auteur de ses jours. Cette soumission parut à juste titre de nature à ne pouvoir pas être mise au nombre des devoirs que la qualité de fils impose envers un père, et les inquisiteurs d'État envoyèrent le détestable père à la citadelle de Cataro, où il mourut au bout d'un an d'emprisonnement.

Il est si reconnu que l'air qu'on respire à Cataro est mortel, que le tribunal ne condamne à le respirer que les criminels qu'on n'ose point juger publiquement, de peur d'inspirer trop d'horreur par la publication du procès.

Ce fut à Cataro que le conseil des Dix envoya, il y a quinze ans, le célèbre avocat Cantarini, noble vénitien qui, par son

éloquence, s'était rendu maître du grand conseil et qui allait changer la constitution de l'État. Il y mourut au bout de l'année, et quant à ses complices, le tribunal jugea suffisant de ne punir que les quatre ou cinq principaux, et de faire semblant d'ignorer les autres, que la peur fit rentrer silencieusement dans le devoir.

Ce Sgombro, dont j'ai parlé plus haut, avait une femme charmante qui, je crois, vit encore. Cette femme, nommée Cornélie Gitti, aussi célèbre par les charmes de sa figure que par ceux de son esprit, a conservé sa beauté malgré les ans. Devenue maîtresse d'elle-même par la mort de son indigne époux, elle se donna bien des gardes de convoler à d'autres noces ; elle chérissait trop son indépendance : mais, comme elle n'était pas insensible au plaisir, elle agréa l'hommage des amants qu'elle trouva de son goût.

Un lundi, vers la fin de juillet, mon valet de chambre vint me réveiller à la pointe du jour en me disant que Laure voulait me parler. Je prévis quelque malheur et je la fis entrer de suite. Voici la lettre qu'elle me remit :

« Mon cher ami, un malheur qui m'est arrivé hier au soir me désole d'autant plus que je suis obligée de le cacher à tout le couvent. J'ai une affreuse hémorragie et je ne sais comment faire pour étancher le sang, car je n'ai pas beaucoup de linge, et Laure m'a dit qu'il m'en faudra une grande quantité, si l'hémorragie dure ; je ne puis me confier à personne qu'à toi, et je te supplie de m'en envoyer autant que tu pourras. Tu vois que j'ai dû me confier à Laure, qui seule peut entrer chez moi à toute heure. Si je meurs, mon cher mari, tout le couvent saura de quoi je suis morte ; mais je pense à toi, et je tremble. Que feras-tu dans ta douleur ? Ah ! mon cœur, quel dommage ! »

Je m'habille à la hâte, tout en interrogeant Laure. Elle me dit clairement que c'était une fausse couche et qu'il fallait agir dans le plus grand secret pour épargner la réputation de mon amie ; que du reste il ne lui fallait que beaucoup de linge et que ce ne serait rien. Langage ordinaire qui n'apaisa point l'angoisse que j'éprouvais. Je sors avec Laure, et je vais chez un juif où j'achète une quantité de draps de lit et deux cents serviettes, et après avoir tout mis dans un grand sac, je pars pour Muran avec elle. Pendant le chemin, j'écrivis au crayon à mon amie d'avoir en Laure toute confiance, l'assurant que je ne quitterais pas Muran avant qu'elle ne fût hors de danger. Avant de débarquer, Laure

me dit que pour n'être pas remarqué, je ferais bien de me cacher chez elle. Dans tout autre temps ç'aurait été enfermer le loup dans la bergerie. Elle me laissa dans une pauvre petite chambre au rez-de-chaussée. Quant à elle, après s'être chargée de linge partout où elle pouvait en cacher, elle se hâta de se rendre auprès de la malade, qu'elle n'avait point vue depuis la veille au soir. J'espérais qu'elle la trouverait hors de danger, et il me tardait de la voir revenir avec cette nouvelle.

Elle fut absente pendant une heure, et elle revint, l'air triste, me dire que ma pauvre amie, ayant perdu beaucoup de sang pendant la nuit, se trouvait au lit très faible et qu'il fallait la recommander à Dieu, car, si l'hémorragie ne cessait pas bientôt, il était impossible qu'elle y résistât vingt-quatre heures.

Quand je vis le linge qu'elle retira de dessous sa robe, je fis un mouvement d'horreur et je crus mourir. C'était une boucherie ! Laure, croyant me consoler, me dit que je pouvais être bien sûr que le secret ne serait point trahi. « Eh ! que m'importe ! qu'elle vive ! lui dis-je, et que le monde entier sache qu'elle est ma femme ! » Dans un autre moment, la sottise de cette pauvre Laure m'aurait fait rire : je n'en avais ni la force ni la disposition dans ce triste moment. « La chère malade, me dit-elle, a souri en lisant le billet, et elle a assuré, que puisque vous étiez si près d'elle, elle ne mourrait pas. » Cela me fit du bien, mais il faut si peu de chose à un homme pour le consoler ou pour alléger ses peines !

« Quand les religieuses seront à table, me dit Laure, j'y retournerai avec autant de linge que je pourrai en cacher sur moi ; en attendant, je vais laver celui-là.

- A-t-elle eu des visites ?

- Oh ! certes, tout le couvent, mais personne ne se doute de rien.

- Mais avec la chaleur qu'il fait, elle ne peut avoir qu'une légère couverture, et il est impossible qu'on n'observe pas le gros volume que doivent faire les serviettes ?

- Cela n'est pas à craindre, car elle se tient sur son séant.

- Que mange-t-elle ?

- Rien, car il ne faut pas qu'elle mange. »

Bientôt Laure sortit, et moi avec elle. J'allai chez un médecin où je perdis mon temps et mon argent à lui faire faire une longue recette dont je ne pus faire usage, car elle aurait mis tout

le couvent dans le secret, ou plutôt le secret aurait été dévoilé à tout le monde ; car secret de nonne perce bien vite les murs du couvent. D'ailleurs le médecin de la maison aurait peut-être été le premier à le divulguer par esprit de vengeance.

De retour chez Laure, je me remis tristement dans mon pauvre gîte, et une demi-heure après, cette messagère vint, les larmes aux yeux, me remettre le billet suivant qui était presque illisible :

« Je n'ai pas la force de t'écrire, mon bon ami, car je m'affaiblis de plus en plus : je perds tout mon sang et je commence à croire que le mal est sans remède. Je m'en remets à la volonté de Dieu, et je le remercie de ce que mon honneur est à couvert. Ne t'afflige pas trop. Ma seule consolation est de te savoir si près de moi. Hélas ! si je pouvais te voir un instant, je mourrais contente. »

L'aspect d'une douzaine de serviettes que Laure me montra me fit frémir, et cette bonne femme crut me consoler en me disant qu'avec une bouteille de sang on en imbiberait autant. Mon âme n'était pas disposée à recevoir des consolations d'une pareille assurance. J'étais au désespoir, et je me faisais les plus vifs reproches d'être la cause de la mort de cette innocente personne. Je me jetai sur un lit et j'y demeurai comme abasourdi pendant plus de six heures, jusqu'au moment où Laure revint du couvent avec une vingtaine de serviettes toutes trempées. La nuit ne lui permettait pas d'y retourner jusqu'au jour. Je passai une nuit affreuse sans rien prendre, sans dormir, me considérant avec horreur et repoussant les soins que les filles de Laure tâchaient de me prodiguer.

Le jour venait à peine de paraître quand Laure vint, d'un air lamentable, me dire que ma pauvre amie ne saignait plus. Je crus qu'elle était morte, et, poussant un cri :

« Elle ne vit plus ! dis-je.

- Elle vit, monsieur, mais il est à craindre qu'elle ne passe point la journée, car elle est épuisée ; elle a à peine la force d'ouvrir les yeux, et son pouls se fait à peine sentir. »

Je respirai ; je sentis que mon ange était sauvée.

« Laure, dis-je, cette nouvelle n'est point mauvaise et pourvu que l'hémorragie ait totalement cessé, il n'y a qu'à lui donner quelque nourriture légère.

- On a envoyé chercher un médecin ; il ordonnera ce qu'il faut

lui donner ; mais, à vous dire vrai, je n'ai pas grand espoir.

- Assure-moi seulement qu'elle vit.

- Oui, je vous l'assure ; mais vous sentez qu'elle ne dira pas la vérité au docteur, et alors Dieu sait ce qu'il ordonnera. Je lui ai dit à l'oreille de ne rien prendre, et elle m'a comprise.

- Tu es une femme divine. Oui, si elle ne meurt pas de langueur d'ici à demain, elle est sauvée : la nature et l'amour auront été son médecin.

- Que Dieu le veuille ! Vous me reverrez à midi.

- Pourquoi pas avant ?

- Parce que sa chambre sera pleine de monde. »

Ayant besoin d'espérer et me sentant défaillir de besoin, je me mis à écrire à mon amie pour le moment où elle pourrait me lire. Les moments du repentir sont bien tristes, et j'étais véritablement bien à plaindre. J'avais le plus grand besoin de revoir Laure pour savoir ce qu'aurait dit le médecin.

J'avais de fortes raisons de rire des oracles ; cependant, je ne sais par quelle faiblesse, j'avais besoin de celui du médecin, et surtout de l'entendre propice.

Les jeunes filles de Laure me servirent à dîner, mais il me fut impossible de rien avaler ; cependant je m'amusai à voir les trois sœurs dévorer mon dîner à la première invitation que je leur en fis. La sœur aînée, grande pièce de résistance, ne leva pas une fois ses grands yeux sur moi. Les deux cadettes me paraissaient pouvoir être aimables ; mais je ne m'en occupais que pour nourrir mon cruel repentir.

Laure, que j'attendais avec une vive impatience, revint enfin, et me dit que ma chère malade était toujours dans le même état de langueur, que sa faiblesse avait fort surpris le médecin qui ne savait à quoi l'attribuer. « Il lui a ordonné des cordiaux et des bouillons légers, et si elle peut dormir, il en répond. Le docteur lui a également ordonné une garde de nuit, et la malade a étendu la main vers moi, comme pour me désigner. Maintenant je vous promets de ne plus la laisser ni nuit ni jour que pour venir vous en porter des nouvelles. »

Je la remerciai et lui promis de la récompenser généreusement. J'appris avec beaucoup de plaisir que sa mère était allée la voir, qu'elle n'avait rien aperçu et qu'elle lui avait fait les plus tendres caresses.

Me sentant plus tranquille, je donnai six sequins à Laure et un

à chacune de ses filles et je pris quelque chose à souper ; ensuite je me couchai dans l'un des misérables lits qui se trouvaient dans la même chambre. Dès que les deux jeunes sœurs me virent couché, elles se déshabillèrent sans façon, et se mirent toutes deux dans le second lit qui était tout près du mien. Cette innocente confiance me plut. Quant à l'aînée, qui devait s'y connaître, elle alla se coucher dans la chambre voisine ; car elle avait un amoureux qui devait bientôt l'épouser. Je ne fus point cette fois possédé du démon de la chair, et je laissai dormir paisiblement l'innocence sans la mettre à la moindre épreuve.

Le lendemain de bonne heure, Laure m'apporta du baume. Elle vint d'un air gai me dire que ma chère malade avait bien dormi et qu'elle irait bientôt lui faire prendre une petite soupe. J'étais dans une espèce d'ivresse en l'entendant, et je croyais l'oracle d'Esculape mille fois plus certain que celui d'Apollon. Il n'était pourtant pas encore temps de chanter victoire, car il fallait que mon amie reprit des forces et réparât tout le sang qu'elle avait perdu, ce qui ne pouvait être que l'ouvrage du temps et de soins assidus et bien administrés. Je restai encore huit jours chez Laure et n'en partis que lorsque mon amie me l'eût, pour ainsi dire, ordonné dans une lettre de quatre pages.

Laure, à mon départ, pleura de bonheur en se voyant récompensée par le don de tout le beau linge que j'avais acheté pour ma C. C., et ses filles pleurèrent apparemment de ce que dans les dix jours que j'avais passés auprès d'elles, elles n'avaient pas su m'engager à leur donner un seul baiser.

De retour à Venise, je revins à mes habitudes ordinaires ; mais, avec mon naturel, le moyen d'être content sans un amour positif ! Je n'avais d'autre plaisir que celui de recevoir tous les mercredis une lettre de ma chère recluse, qui m'encourageait à l'attendre, au lieu de m'engager à l'enlever. Laure m'assurait qu'elle était devenue plus belle, et je mourais d'envie de la voir. L'occasion s'en présenta bientôt, et je ne la laissai pas échapper. Il devait y avoir une prise d'habits, cérémonie qui attire toujours beaucoup de monde. Les religieuses recevant alors beaucoup de visites, il était probable que les pensionnaires seraient également au parloir. Je ne courais aucun risque d'être ce jour-là plus remarqué que tout autre, car je me trouverais confondu dans la foule. Je m'y rendis donc sans en rien dire à Laure et sans en prévenir ma chère petite femme, et je crus tomber à la

renverse en la découvrant à quatre pas de moi attentive à me considérer avec une sorte d'extase. Je la trouvai grandie et formée, et il me sembla qu'elle était plus belle qu'auparavant. Je n'eus des yeux que pour elle ; elle n'en eut que pour moi, et je fus le dernier à quitter ce lieu qui, ce jour-là, me parut être le temple du bonheur.

Trois jours après, j'en reçus une lettre. Elle m'y peignait avec tant d'ardeur le plaisir que lui avait procuré ma présence, que je songeai à l'en faire jouir le plus souvent possible. Je lui répondis de suite qu'elle me verrait à la messe de son église tous les jours de fête. Cela ne me coûtait rien. Je ne la voyais pas, mais je savais qu'elle me voyait, et son plaisir rendait le mien parfait. Je ne pouvais rien craindre, car il était presque impossible que l'on pût me reconnaître dans cette église qui n'était fréquentée que par des bourgeois et des bourgeoises de Muran.

Après avoir entendu deux ou trois messes, je prenais une gondole de trajet, dont le barcarol ne pouvait avoir aucune curiosité de me connaître. Cependant je me tenais sur mes gardes, car je savais que l'intention du père de C. C. était qu'elle m'oubliât, et j'étais certain qu'il l'aurait conduite Dieu sait où, s'il avait eu le moindre soupçon que je susse où elle était.

Je raisonnais ainsi dans la crainte de ne pouvoir plus avoir aucune correspondance avec mon amie ; mais je ne connaissais pas encore le caractère et la finesse des saintes filles du Seigneur. Je ne croyais pas non plus que ma personne eût quelque chose de remarquable, au moins pour un couvent ; mais j'étais encore novice sur la curiosité des femmes et surtout sur celle des cœurs oisifs ; j'eus bientôt occasion de m'en convaincre.

Je n'avais fait ce manège que pendant un mois ou cinq semaines quand ma chère C. C. m'écrivit d'un style plaisant que j'étais devenu l'énigme de tout le couvent, tant des pensionnaires que des religieuses, sans en excepter les plus vieilles. Tout le chœur m'attendait à la minute : on s'avertissait quand on me voyait entrer et prendre l'eau bénite. On remarquait que je ne regardais jamais la grille derrière laquelle devaient être toutes les recluses, ni aucune femme qui entrât ou sortît de l'église. Les vieilles disaient que je devais avoir quelque grand chagrin, dont je n'espérais me délivrer que par la protection de leur sainte Vierge ; et les jeunes disaient que je

devais être mélancolique ou misanthrope. Ma chère femme, qui en savait plus que les autres et qui n'en était pas aux conjectures, s'amusait beaucoup et m'amusait à me raconter tout cela. Je lui écrivis que si elle craignait que je pusse être connu, je cesserais d'y aller. Elle me répondit que je ne saurais lui imposer de plus douloureuses privations, et qu'elle me priait de continuer. Je crus pourtant devoir m'abstenir d'aller chez Laure, car il aurait été possible que ces commères embéguinées parvinssent à le savoir et découvrissent par là beaucoup plus qu'il n'était convenable qu'elles sussent. Mais ce genre de vie qui me desséchait ne pouvait pas durer longtemps. D'ailleurs, j'étais né pour avoir une maîtresse et pour vivre heureux avec elle. Ne sachant que faire, je jouais et je gagnais presque toujours : malgré cela, l'ennui me faisait maigrir à vue d'œil.

Après les cinq mille sequins que mon compère Croce n'avait fait gagner à Padoue, j'avais suivi le conseil de M. de Bragadin. J'avais loué un casino, et j'y tenais une banque de pharaon de moitié avec un matador qui me garantissait des supercheries de certains aristocrates tyrans, vis-à-vis desquels un simple particulier a toujours tort dans ma patrie.

Le jour de la Toussaint de 1753, au moment où, après avoir entendu la messe, j'allais monter dans une gondole pour retourner à Venise, je vis une femme dans le goût de Laure, qui, en passant près de moi, me regarda et laissa tomber une lettre. Je la ramasse, et j'aperçois la femme qui, m'ayant vu en possession de la missive, continue tranquillement son chemin. La lettre était sans adresse et le cachet représentait un nœud coulant. Je me hâte d'entrer dans la gondole, et dès que je fus au large, brisant le cachet, je lus ce qui suit.

« Une religieuse qui depuis deux mois et demi vous voit tous les jours de fête à son église, désire faire votre connaissance. Une brochure que vous avez perdue et que le hasard a fait tomber entre ses mains, lui fait croire que vous parlez le français ; mais, si vous le préférez, vous pouvez lui répondre en italien, car elle désire surtout de la clarté et de la précision. Elle ne vous invite pas à la faire appeler au parloir, parce qu'avant que vous vous mettiez dans la nécessité de lui parler, elle veut que vous la voyiez, et pour cela elle vous indiquera une dame que vous pourrez accompagner au parloir. Cette dame ne vous connaîtra pas et ne sera point par conséquent dans l'obligation

de vous présenter, si par hasard vous ne voulez pas être connu.

« Si vous croyez que cette manière de faire connaissance ne soit pas convenable, la religieuse vous indiquera un casino à Muran où vous la trouverez seule à la première heure de la nuit tel jour que vous lui marquerez. Vous pourrez rester à souper avec elle, ou vous en aller un quart d'heure après, si vous avez affaire ailleurs.

« Aimeriez-vous mieux lui donner à souper à Venise ? Fixez-lui le jour, l'heure nocturne et le lieu où elle doit se rendre, et vous la verrez masquée, sortir d'une gondole : soyez seulement seul sur le rivage, masqué et une lanterne à la main.

« Je suis certaine que vous me répondrez et que vous devinez l'impatience avec laquelle j'attends votre réponse ; ainsi je vous prie de la remettre demain à la même femme qui vous aura fait tenir cette lettre ; vous la trouverez une heure avant midi dans l'église de Saint-Cancian au premier autel à main droite.

« Songez que si je ne vous supposais pas le cœur noble et l'esprit élevé, je ne me serais jamais déterminée à une démarche qui pourrait vous faire porter sur ma personne un jugement défavorable. »

Le ton de cette lettre, que je copie mot pour mot, me surprit plus que la chose même. J'avais des affaires, mais je quittai tout pour aller m'enfermer et répondre. La démarche annonçait une folle, mais j'y trouvais une sorte de dignité et une singularité qui m'y attachaient. Il me vint dans l'idée que la religieuse pouvait être la même que celle qui donnait des leçons à mon amie. Elle me l'avait peinte belle, riche, galante et généreuse : ma chère femme pouvait avoir commis quelque indiscrétion : mille idées me passaient par la tête ; mais je rejetais toutes celles qui n'étaient pas favorables à un projet qui me souriait. D'ailleurs, mon amie m'avait écrit que la religieuse qui lui donnait des leçons de français n'était pas la seule qui parlât cette langue. Je n'avais aucun motif pour supposer que si C. C. avait fait quelque confidence à son amie, elle ne m'en eût pas fait part. Malgré cela, la religieuse qui m'écrivait pouvait être la belle amie de ma petite femme, comme elle pouvait être toute autre ; et cette possibilité me mettait passablement dans l'embarras. Voici ce que je crus pouvoir écrire sans me compromettre.

« Je vous réponds en français, madame, espérant que ma lettre aura la clarté et la précision dont vous me donnez

l'exemple.

« La matière est on ne peut plus intéressante, et elle me semble de la plus grande importance par rapport aux circonstances ; et devant répondre sans savoir à qui, vous sentez, madame, qu'à moins d'être un fat, je dois appréhender une mystification, et l'honneur m'oblige à me tenir sur mes gardes.

« S'il est donc vrai que la plume qui m'écrit soit celle d'une dame respectable qui me rend justice en me supposant des sentiments nobles semblables aux siens, elle trouvera, je l'espère, que je ne puis lui répondre que comme je vais avoir l'honneur de le faire.

« Si vous m'avez cru digne, madame, de parvenir à l'honneur de vous connaître personnellement, quoique vous n'ayez pu me juger que sur l'apparence, je me crois dans l'obligation de vous obéir, quand ce ne serait que pour vous désabuser, si par hasard je vous avais involontairement induite en erreur.

« Des trois moyens que vous avez eu la bonté de m'offrir, je n'ose choisir que le premier, avec la restriction que votre esprit pénétrant m'a suggérée. J'accompagnerai au parloir une dame qui ne me connaîtra pas et qui par conséquent ne pourra point me présenter.

« Ne jugez pas trop sévèrement, madame, les raisons spécieuses qui m'obligent à ne pas me nommer, et recevez la promesse que je vous fais sur mon honneur de n'apprendre votre nom que pour vous rendre hommage. Si vous trouvez à propos de m'adresser la parole, je ne vous répondrai qu'avec les témoignages du plus profond respect. Permettez-moi d'espérer que vous viendrez seule à la grille, et souffrez que par manière d'acquit je vous dise que je suis Vénitien et libre dans toute la force du terme. La seule raison qui m'empêche de choisir l'un des deux autres moyens offerts, et qui m'auraient mieux convenu que le premier, car ils m'honorent infiniment, est, permettez que je le répète, la crainte d'être pris pour dupe ; mais ces deux moyens ne seront pas perdus dès que vous me connaîtrez et que je vous aurai vue. Je vous prie de croire à ma véracité et de mesurer mon impatience sur la vôtre. J'irai demain à la même heure et au même endroit chercher votre réponse. »

Je me rendis au lieu indiqué, où, ayant trouvé le Mercure

femelle, je lui remis ma lettre et un sequin, et je lui dis que le lendemain je me rendrais au même endroit pour y prendre la réponse. Je n'y manquai pas, et je l'y trouvai. Dès qu'elle m'aperçut, elle vint à moi, me remit le sequin que je lui avais donné la veille, et une lettre, en me priant d'aller la lire et de revenir lui dire si elle devait attendre une réponse. J'allai lire la lettre, et en voici la copie :

« Je crois, monsieur, ne m'être trompée en rien. J'abhorre comme vous le mensonge lorsqu'il peut tirer à conséquence ; mais je ne le regarde que comme un badinage lorsqu'il ne nuit à personne. Vous avez choisi entre mes trois propositions celle qui fait le plus d'honneur à votre esprit, et respectant les raisons qui vous empêchent de vous faire connaître, j'écris à la comtesse de S. ce que je vous prie de lire dans le billet ci-joint. Veuillez le cacheter avant de le lui faire passer : elle en sera prévenue par un autre. Vous irez chez elle à votre commodité : elle vous donnera son heure et vous l'accompagnerez ici dans sa gondole. La comtesse ne vous fera pas la moindre question, et vous n'aurez besoin de lui rendre aucun compte. Il ne sera pas question de présentation ; mais, comme vous apprendrez mon nom, vous serez libre de venir en masque me demander quand il vous plaira, en me faisant appeler de la part de la comtesse. De cette manière notre connaissance sera faite, sans qu'il soit nécessaire que vous vous gêniez et que vous perdiez pendant la nuit un temps qui vous est peut-être précieux. J'ai ordonné à la servante d'attendre votre réponse, dans le cas où vous ne voudriez pas de la comtesse, si par hasard vous en étiez connu. Si le choix vous plaît, dites à la fille que vous n'avez point de réponse à me faire. »

Certain de n'être pas connu de la comtesse de S., je dis à la fille que je n'avais point de réponse à faire à sa maîtresse, et elle me quitta.

Voici le billet que ma religieuse écrivait à la comtesse et que je devais lui remettre :

« Je te prie, ma chère amie, de venir me parler quand tu en auras le temps, et de donner au masque porteur de ce billet ton heure pour qu'il t'accompagne. Il sera exact. Adieu ; tu obligeras beaucoup ton amie. »

Ce billet me parut sublime par rapport à l'esprit d'intrigue qui l'avait dicté, et il me semblait qu'il y avait quelque chose d'élevé

qui me captivait, quoique je sentisse bien qu'on me faisait représenter un personnage auquel on avait l'air de faire une grâce.

Dans sa dernière lettre, ma religieuse, faisant semblant de ne pas se soucier de savoir qui j'étais, applaudissait à mon choix et feignait d'être indifférente aux rendez-vous nocturnes ; mais elle paraissait certaine que je la ferais appeler au parloir après que je l'aurais vue. Je savais déjà à quoi m'en tenir, car à quoi devait aboutir l'intrigue, sinon à des rendez-vous amoureux ? Cependant sa sécurité ou plutôt son assurance augmentait ma curiosité, et je sentais qu'elle avait raison d'espérer si elle était jeune et jolie. Il n'aurait tenu qu'à moi de différer quelques jours et de savoir de C. C. qui pouvait être cette religieuse ; mais, outre que ç'aurait été une noirceur, j'avais peur de gâter l'aventure et d'avoir à m'en repentir. Elle me disait d'aller chez la comtesse à ma commodité ; mais c'était parce que sa dignité voulait qu'elle ne se montrât pas trop pressée, et elle devait se douter que j'éprouverais de l'impatience. Elle me paraissait trop savante en galanterie pour la croire novice et inexperte, et je redoutais de perdre mon temps ; mais, prenant mon parti, je me promis de rire à mes propres dépens s'il m'arrivait de me trouver avec quelque surannée. Il est certain que, sans la curiosité, je n'aurais pas fait la moindre démarche ; mais je voulais voir la contenance que ferait une nonne qui m'avait offert de venir souper avec moi à Venise. J'étais au reste très surpris de la liberté dont jouissaient ces saintes vierges et de la facilité qu'elles avaient à violer leur clôture.

A trois heures je me rendis chez la comtesse, et lui ayant fait tenir mon billet, elle vint et me dit que je lui ferais plaisir de passer le lendemain à la même heure. Nous nous fîmes réciproquement une belle révérence et nous nous quittâmes. Cette comtesse était une maîtresse femme, un peu sur le retour, mais encore belle.

Le lendemain matin, c'était un dimanche, et je ne manquai pas d'aller à la messe, vêtu et coiffé avec élégance, et déjà infidèle en imagination à ma chère C. C. ; car je pensais plus à me faire voir de la religieuse, jeune ou vieille, qu'à m'exposer aux regards de ma charmante femme.

L'après-midi je me remets en masque, et à l'heure fixée je vais chez la comtesse qui m'attendait. Nous descendons et, dans une

gondole à deux rames, nous arrivons au couvent sans avoir parlé d'autre chose que du beau temps dont nous jouissions. Arrivés à la grille, elle fait appeler M. M. Ce nom m'étonne, car celle qui le portait était célèbre. On nous fait entrer dans un petit parloir, et quelques minutes après je vois paraître une religieuse qui va droit à la grille, pousse un bouton et fait sauter quatre carreaux qui laissent une large ouverture au travers de laquelle les deux amies purent s'embrasser tout à leur aise : aussitôt après, l'ingénieuse fenêtre fut soigneusement refermée. Cette ouverture était au moins de dix-huit pouces, et un homme de ma taille aurait pu y passer avec facilité. La comtesse s'assit en face de la religieuse, et moi un peu à côté, mais de manière à pouvoir observer tout à mon aise une des plus belles femmes qu'il soit possible de voir. Je ne doutai pas que ce ne fût la même dont ma chère C. C. m'avait parlé et qui lui donnait des leçons de français. L'admiration me tenait dans une sorte d'enchantement, et je n'entendis pas un mot de tout ce qu'elles se dirent ; mais ma belle nonne, loin de m'adresser la parole, ne daigna pas même m'honorer d'un seul regard. Elle pouvait avoir de vingt-deux à vingt-trois ans, et la coupe de son visage était de la plus belle forme. Elle était d'une taille bien au-dessus de la moyenne, son teint très blanc tirant un peu sur le pâle, l'air noble et décidé, mais en même temps réservé et modeste ; ses yeux bien fendus étaient d'un beau bleu céleste, sa physionomie douce et riante, les lèvres belles et humides de la plus suave volupté ; ses dents étaient deux rangées de perles du plus brillant émail. Sa coiffure ne me laissait pas voir ses cheveux ; mais si elle en avait, ils devaient être d'un beau châtain clair ; ses sourcils m'en répondaient. Ce qui me ravissait le plus était sa main et l'avant-bras que je voyais jusqu'au coude.

L.e ciseau de Praxitèle n'a jamais rien taillé de mieux arrondi, de plus potelé ni de plus gracieux. Malgré tout ce que je voyais et tout ce que je devinais, je ne me repentais pas d'avoir refusé les deux rendez-vous que cette beauté m'avait offerts, car je me sentais sûr de la posséder en peu de jours, et je jouissais de pouvoir lui faire hommage de mes désirs. Il me tardait de me voir seul à la grille avec elle, et j'aurais cru lui faire injure si dès le lendemain je n'étais allé l'assurer que je lui rendais toute la justice qu'elle méritait. Elle fut constante à ne pas me regarder un seul instant ; mais à la fin cette sorte de réserve me plut.

Tout à coup les deux amies baissèrent la voix, et la délicatesse m'imposa le devoir de m'éloigner. Leur entretien secret dura un quart d'heure que je passai à faire semblant de considérer un tableau : au bout de ce temps, elles s'embrassèrent comme au commencement, et la religieuse, ayant refermé la grille mouvante, tourna le dos et s'en alla sans me jeter le moindre regard.

La comtesse, en retournant à Venise, lasse peut-être de mon silence, me dit en souriant :

« M. M. est belle et elle a beaucoup d'esprit.

- J'ai vu l'un, et je crois l'autre.

- Elle ne vous a pas dit un mot.

- N'ayant pas voulu lui être présenté, elle m'en a puni en faisant semblant de ne pas apercevoir que j'étais là. »

La comtesse n'ayant pas répliqué, nous arrivâmes devant sa maison sans plus échanger une parole. Je la laissai à la porte, où une belle révérence accompagnée de ces mots, « Adieu, monsieur, » m'annonça que je ne devais pas aller plus loin. Je n'en avais pas envie, et j'allai autre part rêver à cette singulière aventure, dont il me tardait de voir le dénouement.

## CHAPITRE XXIV

La comtesse Coronini. - Dépit amoureux. - Réconciliation. - Premier rendez-vous. - Divagation philosophique.

Ma belle religieuse ne m'avait pas parlé, et j'en étais très content ; car j'étais si stupéfait, si saisi d'admiration, qu'il aurait été très possible que je lui eusse donné une fort mince idée de mon esprit par les réponses décousues que j'aurais probablement faites à ses questions. Je voyais qu'elle devait être persuadée qu'elle n'avait pas à craindre l'humiliation d'un refus ; mais j'admirais son courage dans sa situation pour oser en courir le risque. J'avais de la peine à me rendre compte de sa hardiesse, et je ne concevais pas comment elle pouvait se procurer la liberté dont elle devait jouir. Un casino à Muran ! la liberté d'aller souper à Venise tête à tête avec un jeune homme : tout cela offusquait mes idées, et je décidai dans ma pensée qu'elle devait avoir un amant en titre qui se plaisait à la rendre heureuse en satisfaisant ses caprices. Cette idée, à la vérité, choquait un peu mon orgueil ; mais l'aventure était trop piquante, l'objet trop attrayant pour ne pas me faire passer par dessus. Je me voyais en beau chemin pour devenir infidèle à ma chère C. C., ou plutôt je l'étais déjà en idée ; mais, malgré mon amour pour cette charmante fille, j'avoue que je ne me sentais aucun scrupule. Il me semblait qu'une infidélité de cette espèce, si elle parvenait à la découvrir, n'avait rien qui pût lui déplaire ; car cette petite déviation n'était propre qu'à me tenir en haleine et à me conserver pour elle, puisque cela pouvait m'arracher à l'ennui qui me desséchait.

J'avais été présenté à la comtesse Coronini par une religieuse, parente de M. Dandolo. Cette comtesse qui avait été fort belle et qui avait beaucoup d'esprit, ne voulant plus s'occuper des intérêts des cours dont toute sa vie elle avait fait son étude, s'était retirée au couvent de Sainte-Justine pour y chercher le repos que le dégoût lui avait rendu nécessaire. Comme elle avait joui d'une grande réputation, elle voyait encore à sa grille tous les ambassadeurs étrangers et les premiers personnages de la république. La curiosité de part et d'autre y faisait constamment les frais de la conversation, et la comtesse dans les murs du

couvent savait tout ce qui se passait dans la ville, et souvent même elle voulait en savoir davantage. Cette dame m'accueillait toujours fort bien et me traitant en jeune homme, elle se plaisait à me donner des leçons de morale très agréables, chaque fois que j'allais la voir. Certain d'apprendre adroitement quelque chose relativement à M. M., je résolus d'aller lui présenter mes hommages le lendemain matin du jour où j'avais été voir cette belle religieuse.

La comtesse me reçut à son ordinaire, et après ces riens d'usage qu'on est convenu de débiter dans la bonne société avant de rien dire qui en vaille la peine, je fis tomber la conversation sur les couvents de Venise. Nous parlâmes de l'esprit et du crédit d'une religieuse Celsi qui, quoique laide, avait sur tout ce qu'elle voulait une influence marquée. Nous nous entretînmes ensuite de la jeune et charmante sœur Micheli, qui avait pris le voile pour prouver à sa mère qu'elle avait plus d'esprit qu'elle. De celle-là passant à plusieurs autres qu'on disait galantes, je nommai M. M., en disant qu'elle devait l'être aussi ; mais que c'était une énigme. La comtesse me répondit en souriant que ce n'en était pas une pour tout le monde ; mais qu'en général cela devait l'être.

« Ce qu'il y a d'incompréhensible, me dit-elle, c'est le caprice qu'elle a eu de prendre le voile, étant belle, riche, libre, remplie d'esprit, très cultivée, et à ce que je sais, esprit fort. Elle prit le voile sans aucune raison, ni physique, ni morale : ce fut un véritable caprice.

- La croyez-vous heureuse, madame ?

- Oui, si elle ne s'est pas repentie, ou si elle ne vient pas à se repentir. Si cela lui arrive jamais, je la crois assez sage pour ne le faire connaître à personne. »

Persuadé par l'air mystérieux de la comtesse que M. M. devait avoir un amant, je pris le parti de ne pas m'en mettre en peine, et, m'étant masqué, je me rendis à Muran dans l'après-dîner. Arrivé à la tour du couvent, je sonne, et le cœur palpitant, je demande M. M. de la part de la comtesse S. Le petit parloir était fermé ; la tourière me montra celui dans lequel je devais entrer. J'entre, j'ôte mon masque et je m'assieds en attendant ma déesse.

Mon cœur battait la charge. J'attendais avec impatience et cependant l'attente me plaisait ; car je redoutais l'instant de

l'entrevue. Une heure se passa assez rapidement ; mais alors je commençai à trouver le temps de l'attente un peu long, et pensant que la tourière ne m'avait pas bien compris, je sonne au tour et je demande si l'on a prévenu la sœur M. M. Une voie me répond que oui. Je vais reprendre ma place, et quelques minutes après je vois entrer une vieille édentée qui s'approche et me dit : « La mère M. M. est occupée pour toute la journée. » Et sans me donner le temps de dire un mot, elle sort.

Voilà de ces moments terribles auxquels l'homme à bonnes fortunes est quelquefois sujet ! Ils sont ce qu'il y a de plus cruel. Ils humilient, ils affligent, ils tuent.

Me sentant avili, ma première sensation fut le plus grand mépris de moi-même, un désespoir concentré qui approchait de la rage ; la seconde fut une indignation dédaigneuse pour la religieuse sur laquelle je portai le jugement sévère qu'elle me paraissait mériter et qui seul me consolait de la peine que j'éprouvais. Elle ne pouvait en agir ainsi avec moi qu'en étant la plus impudente de toutes les femmes et la plus dépourvue de bon sens ; car les deux lettres que j'avais d'elle suffisaient pour la déshonorer, si j'avais voulu me venger, et elle devait s'attendre à ma vengeance. Pour la braver, il fallait qu'elle fût folle, et je l'aurais jugée ainsi, si je ne l'avais entendue causer avec la comtesse.

Le temps amène conseil, dit-on ; il amène aussi le calme, et la réflexion donne de la lucidité aux idées. J'en vins à me dire qu'au fond l'événement n'avait rien que de très ordinaire, et que je l'aurais immanquablement trouvé tel au premier abord, si je n'avais été ébloui par les charmes de la nonne et aveuglé par mon amour-propre. Enfin, je finis par sentir qu'il ne tenait qu'à moi de rire de la mésaventure, sans qu'il fût possible à personne de deviner si c'était tout de bon, ou si je n'en faisais que le semblant. Le sophisme est si officieux !

Malgré tous ces beaux retours, je n'en pensais pas moins à la vengeance ; mais rien de bas ne devait s'y mêler ; et, ne voulant pas accorder le moindre triomphe à cette mauvaise plaisanterie, je pris sur moi de ne pas me montrer piqué. Elle m'avait fait dire qu'elle était occupée ; c'était tout simple : mon rôle était de jouer l'indifférence. « Sans doute, me disais-je, elle ne sera pas occupée une autre fois ; mais je la défie de me faire retomber dans le panneau. Je lui prouverai que je n'ai fait que rire de son

mauvais procédé. » Il allait sans dire que je devais lui renvoyer ses lettres, mais non sans être accompagnées d'un poulet dont la galanterie ne la ferait pas sourire de plaisir. Ce qui me déplaisait le plus, c'était l'obligation où je me trouvais d'aller à son église ; car, supposant qu'elle ne savait pas que j'y allais pour C. C., elle aurait pu s'imaginer que je n'y allais que dans l'espoir de la mettre à même de me faire des excuses et de me donner de nouveaux rendez-vous.

Je voulais qu'elle ne pût point douter de mon mépris, et je pensais que les rendez-vous qu'elle m'avait offerts n'étaient que des rendez-vous imaginaires pour m'en imposer.

Je me couchai avec le besoin de la vengeance, je m'endormis en y pensant, et je m'éveillai résolu à me satisfaire. Je me mis à écrire ; mais, voulant être certain que ma lettre ne se sentait point du dépit amoureux qui me rongeait, je la laissai sur mon bureau pour la relire le lendemain de sang-froid. Cette précaution me fut utile, car, en la relisant vingt-quatre heures après, je la trouvai indigne et je la déchirai en mille morceaux. Il y avait des phrases qui décelaient ma faiblesse, mon amour, mon dépit et qui par conséquent, loin de l'humilier, lui auraient fourni matière à se moquer de moi.

Le mercredi, après avoir écrit à C. C. que de fortes raisons m'obligeaient à ne plus me rendre à la messe dans l'église de son couvent, j'écrivis une autre lettre à ma religieuse, et le jeudi elle eut le même sort que la précédente, parce qu'en la relisant j'y découvris les mêmes défauts. Il me semblait que j'avais perdu la faculté d'écrire : dix jours après, je m'aperçus que j'étais trop amoureux pour avoir pu m'exprimer autrement que par le cœur.

Sincerum est nisi vas, quodcumque infundis acescit.
(Ce que l'on met dans un vase s'aigrit, quand ce vase n'est pas propre)

La figure de M. M. m'avait laissé une impression trop vive pour pouvoir être effacée par une autre puissance que celle du temps, le plus puissant des êtres abstraits.

Dans ma sotte position, je fus cent fois tenté d'aller me plaindre à la comtesse S. ; mais, Dieu merci, j'eus la prudence de ne jamais dépasser le seuil de sa porte. Pensant à la fin que cette étourdie devait vivre dans de continuelles alarmes, sachant entre mes mains ses deux lettres au moyen desquelles je pouvais la perdre de réputation et faire le plus grand tort au couvent, je me déterminai à les lui renvoyer avec ce billet, après les avoir

gardées dix jours :

« Je vous prie de croire, madame, que c'est par pur oubli que je ne vous ai pas encore renvoyé vos deux lettres que vous trouverez ci-incluses. Je n'ai jamais pensé à devenir différent de moi-même en exerçant contre vous une lâche vengeance, et je vous pardonne bien facilement les deux étourderies insignes que vous avez faites, soit que vous les ayez faites naturellement et sans y penser, soit que vous ayez pu vouloir vous moquer de moi. Cependant trouvez bon que je vous conseille de ne pas en agir de même à l'égard de quelque autre, car vous pourriez vous adresser à un moins délicat que moi. Je sais quel est votre nom ; je sais qui vous êtes ; mais soyez tranquille : c'est comme si je n'en savais rien. Il est, au reste, possible que vous mettiez peu de prix à ma discrétion ; mais si cela est, je vous trouve fort à plaindre.

« Vous devez bien penser, madame, que vous ne me verrez plus à votre église ; mais persuadez-vous que ce sacrifice ne me coûte rien, et que j'en serai quitte pour aller à la messe ailleurs. Je dois pourtant vous dire pour quelle raison je m'abstiendrai de reparaître à votre couvent. Je trouve tout naturel qu'aux deux étourderies dont vous vous êtes rendue coupable, vous en ayez ajouté une non moins grande, celle de vous vanter de vos exploits à quelque autre récluse et je ne veux pas vous fournir matière à rire dans votre cellule ou dans votre boudoir. Ne trouvez pas trop ridicule, si, malgré les cinq ou six ans que j'ai de plus que vous, je n'ai pas encore dépouillé toute pudeur, ni foulé aux pieds le sentiment de toutes les convenances, ou, si vous voulez, si j'ai encore gardé quelques préjugés. Je pense qu'il en est qu'il ne faut jamais secouer entièrement. Ne dédaignez pas cette petite leçon, madame, puisque je reçois assez bénignement celle qu'apparemment vous ne m'avez donnée que pour rire, mais dont je vous promets de faire mon profit pour le reste de mes jours. »

Je crus que dans la circonstance cette lettre ne respirait que la douceur, et ayant fait mon paquet, je me masquai et j'allai chercher un Fourlan qui ne pouvait point me connaître et auquel, après lui avoir donné un demi-sequin, j'en promis un autre dès qu'il viendrait m'assurer qu'il aurait exactement remis la lettre au couvent de Muran. Je lui donnai toutes les instructions nécessaires, et je lui fis promettre de s'en aller

aussitôt qu'il aurait remis la lettre à la tourière, quand bien même on lui dirait d'attendre. Je dois dire ici que les Fourlans à Venise étaient les commissionnaires de confiance et qu'il était inouï qu'aucun d'eux eût jamais encouru le moindre reproche d'infidélité. Tels étaient jadis les Savoyards à Paris ; mais tout s'altère dans le monde.

Je commençais à oublier l'affaire, sans doute parce que je pensais, sans m'en rendre compte, avoir mis entre elle et moi une barrière impénétrable ; quand dix jours après, en sortant de l'Opéra, j'aperçois le même Fourlan, sa lanterne à la main. Je l'appelle machinalement, et sans me démasquer, je lui demande s'il me connaissait. Il me regarde, me toise, et me dit que non.

« As-tu bien fait ta commission à Muran ?

- Ah ! monsieur, que Dieu soit loué ! Puisque j'ai le bonheur de vous trouver, j'ai à vous dire des choses importantes. J'ai porté votre lettre que j'ai remise comme vous me l'avez ordonné, et je partis aussitôt que je la vis entre les mains de la tourière, quoique cette sœur me dît d'attendre. A mon retour, je ne vous trouvai pas, mais n'importe. Le lendemain matin, un de mes camarades qui se trouvait à la tour au moment où je remis votre lettre vint me réveiller pour me dire d'aller à Muran, la tourière voulant absolument me parler. Je m'y rendis, et après avoir attendu quelques instants, la tourière me fit passer dans le parloir où une religieuse, belle comme le jour, me tint plus d'une heure pour me faire cent questions qui toutes tendaient, sinon à savoir qui vous êtes, au moins à découvrir l'endroit où je pourrais vous trouver. Vous savez que je ne trouvais rien lui dire de satisfaisant. Elle me quitta en m'ordonnant d'attendre ; et deux heures après elle reparut avec une lettre qu'elle me consigna en me disant que si je pouvais parvenir à vous la remettre et à lui en apporter la réponse, elle me donnerait deux sequins. En attendant, jusqu'à ce que je vous eusse trouvé, je devais aller tous les jours au couvent lui montrer sa lettre, et que je recevrais quarante sous chaque fois. Jusqu'à présent j'ai gagné vingt livres ; mais j'ai peur qu'elle ne se lasse ; et il ne tient qu'à vous, mon bon monsieur, de me faire gagner deux sequins en répondant deux mots à la lettre.

- Où est cette lettre ?

- Chez moi sous clef, car j'ai toujours peur de la perdre.

- Comment veux-tu donc que je réponde ?

- Ayez la bonté de m'attendre ici, vous me verrez avec la lettre en moins d'un quart d'heure.

- Je ne t'attendrai pas, car cette réponse ne m'intéresse point. Mais dis-moi comment tu as pu flatter la religieuse de l'espoir de me retrouver ? Tu es un fripon ; car il n'est pas vraisemblable qu'elle t'eût confié la lettre, si tu ne lui avais fait espérer de me retrouver.

- Je ne suis pas un fripon, car j'ai fait exactement ce que vous m'aviez dit ; mais il est vrai que je lui ai dépeint votre habit, vos boucles, votre taille ; et je vous assure que depuis dix jours je regarde attentivement tous les masques de votre taille ; mais en vain. Voilà bien vos boucles que je reconnais ; mais je ne crois pas que vous ayez le même habit. Hélas ! monsieur, il ne vous en coûte rien d'écrire une seule ligne. Ayez la bonté de m'attendre un instant dans ce café. »

Je ne pouvais plus résister à ma curiosité, et je me détermine, non à l'attendre, mais à l'accompagner chez lui. Je n'étais obligé que d'écrire : *J'ai reçu la lettre*, et je me satisfaisais en même temps que je faisais gagner les deux sequins au Fourlan. Le lendemain je changeais de boucles et de masque et je rendais vaines toutes les recherches.

Je suis donc mon Fourlan jusqu'à sa porte, il entre et me remet la lettre. Je le mène dans une auberge où je me fais donner une chambre avec un bon feu, et je fais attendre mon homme. Je décachète le volumineux paquet, et la première chose qui frappe mes regards, ce sont les deux lettres que je lui avais renvoyées pour la tranquilliser sur les suites de son étourderie.

Cette vue me donna une palpitation de cœur si violente que je fus obligé de m'asseoir : c'était un signe certain de ma défaite. Outre ces deux lettres, j'en vois une petite signée S. ; elle était adressée à M. M. Je la lis ; elle contenait ces mots :

« Le masque qui m'a accompagnée et reconduite n'aurait, je crois, pas ouvert la bouche, si je ne m'étais avisée de lui dire que les charmes de ton esprit sont encore plus séduisants que ceux de ta figure. Il m'a répondu : « J'ai vu l'un et je crois l'autre. » J'ai ajouté que je ne comprenais pas pourquoi tu ne lui avais pas parlé, et il m'a répondu en souriant : « Je n'ai pas voulu lui être présenté, elle m'en a puni en ne voulant pas savoir que j'étais là. » C'est tout notre dialogue. Je voulais t'envoyer ce billet ce matin,

mais il m'a été impossible. Adieu. »

Après avoir lu ce billet qui rapportait l'exacte vérité, et qui pouvait servir de pièce justificative, mon cœur palpita moins. Enchanté de me voir au moment d'être convaincu d'injustice, je prends courage et je lis la lettre suivante :

« Par une faiblesse que je crois très pardonnable, curieuse de savoir ce que vous auriez dit de moi à la comtesse en venant de me voir, je saisis un moment pour lui dire de m'en informer dès le lendemain au plus tard ; car je prévoyais que dans l'après-midi vous viendriez me faire une visite d'office. Son billet que je vous envoie, et que je vous prie de lire, ne m'est parvenu qu'une demi-heure après que vous fûtes reparti.

« Première fatalité.

« N'ayant pas encore reçu ce billet lorsque vous me fîtes appeler, je n'eus pas la force de vous recevoir. Faiblesse affreuse et seconde fatalité, - mais que vous jugerez aussi pardonnable, je l'espère. J'ordonnai à la sœur converse de vous dire que *j'étais malade pour toute la journée* ; excuse très légitime, soit qu'elle fût vraie ou fausse, car c'était un mensonge officieux dont les mots *pour toute la journée* devaient être le correctif. Vous étiez déjà parti, et il ne m'était pas possible de vous faire courir après, quand la vieille imbécile vint me dire qu'elle vous avait dit que j'étais *occupée*.

« Ce fut la troisième fatalité.

« Vous ne sauriez vous imaginer ce qu'il me vint envie de dire et de faire à cette sotte de sœur ; mais ici on ne doit rien dire ni faire : il faut avoir patience et dissimuler, en remerciant Dieu que les fautes naissent de l'ignorance et non de la malice, ce qui n'est pas rare dans les couvents. Je prévis d'abord, au moins en partie, ce qui est arrivé, car la raison humaine, je crois, n'aurait jamais pu le prévoir entièrement. Je devinai que, vous croyant joué, vous vous révolteriez, et j'en éprouvai une peine inexprimable, car je n'imaginais pas la possibilité de vous faire connaître la vérité avant le premier jour de fête. Mon cœur appelait ce jour-là de tous mes vœux : Aurais-je pu deviner que vous prendriez la résolution de n'y plus venir ! Je pris mon mal en patience jusqu'au premier dimanche ; mais, quand je vis mon espérance déçue, ma douleur devint insupportable ; et elle sera mortelle, si vous refusez d'admettre ma justification. Votre lettre m'a rendue complètement malheureuse, et je ne résisterai

pas à mon désespoir si vous persistez dans la barbare résolution que votre cruelle lettre m'exprime. Vous vous êtes cru joué : voilà tout ce que vous pouvez dire ; mais cette lettre vous convaincra-t-elle de votre erreur ? Et même, en vous croyant indignement trompé, convenez que, pour m'écrire votre terrible lettre, vous avez dû me supposer un monstre abominable, et tel qu'il est impossible de le supposer dans une femme qui a de la naissance et de l'éducation. Je vous renvoie les deux lettres que vous m'avez renvoyées dans l'idée d'apaiser mes alarmes que vous avez cruellement supposées d'une nature bien différente à celles qui me consument. Je suis meilleure physionomiste que vous, et soyez certain que ce que j'ai fait, je ne l'ai point fait par étourderie ; car je ne vous ai jamais supposé capable, je ne dis pas d'une noirceur, mais simplement d'une action déloyale. Vous devez n'avoir vu sur ma figure que l'âme d'une impudente étourdie, et je ne le suis pas. Vous serez peut-être cause de ma mort, ou pour le moins vous me rendrez malheureuse pour le reste de mes jours, si vous ne vous souciez pas de vous justifier ; car pour ce qui me regarde, je crois l'être pleinement.

« J'espère que, quand bien même ma vie ne vous intéresserait pas, vous jugerez que votre honneur exige que vous veniez me parler. Venez en personne vous dédire de tout ce que vous m'avez écrit : vous le devez, et je le mérite. Si vous ne connaissez pas le funeste effet que votre lettre a causé sur moi, effet qu'elle opérerait sur le cœur de toute femme innocente et qui n'est pas insensée, malgré mon malheur je dois vous plaindre ; car alors vous n'auriez pas la moindre connaissance du cœur humain. Mais je suis sûre que vous reviendrez, pourvu que l'homme auquel je remets cette lettre puisse parvenir à vous trouver. Adieu, j'attends de vous ou la vie ou la mort. »

Je n'eus pas besoin de lire deux fois cette lettre, j'étais confus, désespéré. M. M. avait raison. Je fis de suite monter le Fourlan et je lui demandai s'il lui avait parlé le matin et si elle avait l'air malade.

Il me répondit qu'il la trouvait chaque jour plus abattue et qu'elle avait les yeux rouges.

« Va m'attendre. »

Je me mis à écrire et je ne terminai mon verbiage qu'à la pointe du jour, et voici mot pour mot la lettre que j'écrivis à la plus noble des femmes, que dans un accès de dépit j'avais si mal

jugée :

« Je suis coupable, madame, et dans l'impossibilité de me justifier, en même temps que je suis parfaitement convaincu de votre innocence. Je serais inconsolable si je n'avais le doux espoir d'obtenir mon pardon, et vous ne me le refuserez pas, si vous daignez réfléchir à ce qui m'a rendu criminel. Je vous ai vue ; vous m'avez ébloui, et je ne pouvais contenir un bonheur qui me semblait chimérique : je me croyais en proie à une de ces illusions délicieuses que le réveil fait évanouir. Je ne pouvais sortir de l'espèce de doute où j'étais que vingt-quatre heures après ; et qui pourrait exprimer l'impatience que j'éprouvais dans l'attente de cet heureux moment ! Il arriva cependant, et mon cœur, palpitant de désir et d'espérance, volait au-devant de vous pendant que j'étais dans le parloir à compter les minutes. Une heure se passa pourtant avec assez de rapidité, effet naturel de l'impatience que j'éprouvais et de l'espèce de saisissement que je sentais à l'idée de vous voir paraître. Mais alors, et précisément à l'instant où je me croyais le plus certain d'aller contempler des traits chéris qu'une première vue a gravés dans mon cœur en traits indélébiles, je vois paraître la figure la plus désagréable qui vient m'annoncer d'un air sec et froid que vous étiez *occupée* pour toute la journée, et sans me donner le temps de me reconnaître, elle disparut. Figurez-vous ma stupéfaction, et tout le reste. La foudre n'aurait pas produit sur moi un effet plus prompt et plus terrible ! Si vous m'aviez envoyé deux lignes par la même converse, deux lignes de votre main, vous m'auriez renvoyé, sinon content, au moins soumis et résigné.

« Mais ce fut là une *quatrième fatalité* que vous avez oubliée dans votre piquante et délicieuse justification. Me croyant joué, mon amour-propre se révolta, et l'indignation fit un instant taire l'amour. La honte m'accablait. Je croyais que tout le monde lisait sur mes traits toute l'horreur que je sentais en moi, et, sous la figure d'un ange, je ne vis plus en vous qu'un monstre effroyable. Mon esprit était bouleversé, et au bout de onze jours je perdis le peu de bon sens qui m'était encore resté. Je dois le croire au moins, puisque ce fut alors que je vous écrivis la lettre dont vous avez tant de raison de vous plaindre et que pourtant je jugeai alors un chef d'œuvre de modération.

« Tout, je l'espère, est maintenant fini, et aujourd'hui même, à onze heures, vous me verrez à vos pieds, tendre, soumis et

repentant. Vous me pardonnerez, femme céleste, ou moi-même je me charge de vous venger de l'injure que je vous ai faite. La seule chose que j'ose vous demander en grâce, c'est de brûler ma lettre et qu'il n'en soit plus question. Je ne vous l'ai envoyée qu'après vous en avoir écrit quatre que j'ai successivement déchirées : jugez de l'état de mon cœur.

« J'ordonne au commissionnaire de se rendre de suite à votre couvent pour que ma lettre vous soit remise à votre réveil. Il ne m'aurait jamais découvert, si mon bon génie ne me l'avait fait aborder au sortir de l'Opéra. Je n'aurai plus besoin de lui : ne me répondez pas, et recevez toutes les expressions d'un cœur qui vous adore. »

Ma lettre achevée, j'appelle mon Fourlan, je lui donne un sequin et je lui fais promettre d'aller de suite à Muran et de ne remettre ma lettre qu'à la religieuse en personne. Dès qu'il fut parti, j'allai me jeter sur mon lit, où l'impatience et le désir m'empêchèrent de fermer l'œil.

Dans mon impatience, le lecteur devinera que je fus exact au rendez-vous. On me fit entrer dans le petit parloir où je l'avais vue la première fois, et elle ne tarda pas à venir. Dès que je la vis auprès de la grille, je me mis à genoux, mais elle me pria de me relever de suite, parce qu'on pouvait me voir. Sa figure était toute en feu et son regard me parut céleste. Elle s'assit et je pris un siège en face d'elle. Nous fûmes ainsi plusieurs minutes à nous contempler sans mot dire ; mais je rompis le silence en lui demandant d'une voix tendre et altérée si je pouvais espérer mon pardon. Elle me tendit sa belle main à travers la grille et je la couvris de larmes et de baisers.

« Notre connaissance, me dit-elle, a commencé par un violent orage ; espérons qu'elle se prolongera dans un calme parfait et durable. C'est la première fois que nous nous parlons, mais ce qui s'est passé entre nous doit être suffisant pour que nous nous connaissions parfaitement. J'espère que notre union sera aussi tendre que sincère et que nous saurons avoir une indulgence réciproque pour nos défauts.

- Un ange comme vous pourrait-il en avoir ?

- Eh ! mon ami, qui n'en a pas ?

- Quand pourrai-je avoir le bonheur de vous convaincre de mes sentiments, en liberté, et dans toute la joie de mon cœur ?

- Nous souperons à mon casino quand vous voudrez, pourvu

que je le sache deux jours d'avance ; ou j'irai souper avec vous à Venise, si cela ne vous gêne pas.

- Cela ne ferait qu'augmenter mon bonheur. Je crois devoir vous dire que je suis très à mon aise, et que loin de craindre la dépense, je l'aime ; or, tout ce que j'ai appartient à l'objet que j'adore.

- Cette confidence, mon cher ami, m'est très agréable et d'autant plus qu'à mon tour je puis vous dire que je suis riche, et que je ne saurais rien refuser à mon amant.

- Mais vous devez en avoir un ?

- Oui ; et c'est lui qui me rend riche et qui est absolument mon maître. Je ne lui laisse jamais rien ignorer. Après-demain, tête à tête et entièrement à vous, je vous en apprendrai davantage.

- Mais j'espère que votre amant....

- N'y sera pas, soyez-en sûr. Avez-vous aussi une maîtresse ?

- J'en avais une, mais, hélas ! on me l'a violemment arrachée, et je vis depuis six mois dans un parfait célibat.

- Vous l'aimez encore ?

- Je ne puis me la rappeler sans l'aimer. Elle a presque vos charmes et vos attraits ; mais je prévois que vous me la ferez oublier.

- Si vous étiez heureux, je vous plains bien sincèrement. On vous l'a arrachée, et vous fuyez le monde pour nourrir votre douleur. Je vous ai deviné ; mais, s'il arrive que je m'empare de la place qu'elle occupe dans votre cœur, personne, mon doux ami, ne m'en arrachera.

- Mais que dira votre amant ?

- Il sera charmé de me voir tendre et heureuse avec un amant tel que vous. C'est dans son caractère.

- Caractère admirable ! héroïsme supérieur à mon caractère et à ma force.

- Quelle vie menez-vous à Venise ?

- Théâtres, sociétés, casinos, où je lutte avec la fortune, quelquefois bonne et quelquefois mauvaise.

- Allez-vous chez les ministres étrangers ?

- Non, parce que je suis trop lié avec des patriciens ; mais je les connais tous.

- Comment les connaissez-vous si vous ne les voyez pas ?

- Je les ai connus à l'étranger. J'ai connu à Parme le duc de Montalègre, ambassadeur d'Espagne ; à Vienne, le comte de

Rosemberg ; à Paris, l'ambassadeur de France, il y a deux ans à peu près.

- Il va sonner midi, mon cher ami, il est temps que nous nous séparions. Venez après-demain à la même heure, et je vous donnerai les instructions nécessaires pour que vous puissiez venir souper avec moi.

- Tête à tête ?

- Cela s'entend.

- Oserais-je vous en demander un gage ? car le bonheur que vous me promettez est si grand !

- Quel gage voulez-vous ?

- Vous voir debout à la petite fenêtre en me permettant d'être à la place de la comtesse S. »

Elle se leva, et avec le plus gracieux sourire, elle poussa le ressort, et, après le baiser le plus expressif, je la quittai. Elle m'accompagna des yeux jusqu'à la porte, et son regard amoureux m'aurait fixé si elle n'était point partie.

Je passai les deux jours d'attente dans une joie et une impatience qui m'empêchèrent de manger et de dormir, car il me semblait que jamais je n'avais été aussi heureux en amour, ou plutôt il me semblait que c'était pour la première fois que j'allais l'être.

Outre la naissance, la beauté et l'esprit de ma nouvelle conquête, qualité qui faisait son mérite réel, le préjugé s'en mêlait pour me rendre le bonheur incompréhensible, car il s'agissait d'une vestale ; c'était du fruit défendu ; et qui ne sait que celui-là, depuis Ève jusqu'à nous, est toujours celui qui paraît le plus savoureux ? J'allais empiéter sur les droits d'un époux tout-puissant ; M. M. à mes yeux était au-dessus de toutes les reines.

Si dans ces moments ma raison n'avait pas été subjuguée par la passion, j'aurais bien vu que cette religieuse ne pouvait être faite que comme toutes les jolies femmes que j'avais aimées depuis treize ans que j'exploitais le champ de l'amour ; mais quel est l'homme amoureux qui s'arrête à cette pensée ? Si elle se présente importunément à son esprit, il la rejette avec dédain. M. M. devait absolument être supérieure à la plus belle femme de l'univers.

La nature animale, que les chimistes appellent le règne animal, se procure par instinct les trois moyens qui lui sont

nécessaires pour se perpétuer.

Ce sont trois besoins réels que la nature à donnés à toutes les créatures. Elles doivent se nourrir ; et pour que ce ne soit pas une besogne insipide et fatigante, elles ont la sensation de l'appétit et elles trouvent du plaisir à le satisfaire. Elles doivent propager leur espèce respective ; nécessité absolue et dans laquelle se montre toute la sagesse du Créateur, puisque sans la reproduction tout s'anéantirait par la loi constante de la dégradation, du dépérissement et de la mort. Or, quoi qu'en disent saint Augustin et d'autres qui ne raisonnaient pas mieux, elles ne s'acquitteraient pas du travail de la génération si elles n'y trouvaient pas de plaisir et qu'elles ne fussent attirées à ce grand œuvre par son attrait irrésistible. Enfin toutes les créatures ont un penchant déterminé et invincible pour détruire leurs ennemis ; et, certes, rien de mieux raisonné, car le sentiment de leur conservation leur fait un devoir de souhaiter, de rechercher de tout leur pouvoir la destruction de tout ce qui peut leur nuire.

Dans ces lois générales, cependant, chaque espèce agit à part. Ces trois sensations, faim, appétence, haine, sont dans les brutes des satisfactions habituelles, et nous pouvons nous dispenser de les nommer plaisirs, car elles ne peuvent l'être que par rapport à l'individu. L'homme seul est doué des organes parfaits qui lui rendent le véritable plaisir particulier ; car, doué de la faculté sublime de raisonner, il le prévoit, le cherche, le compose, le perfectionne, et l'étend par la réflexion et le souvenir. Je te prie, mon cher lecteur, de ne point te fatiguer de me suivre ; car aujourd'hui que je ne suis plus que l'ombre ou la réminiscence du fringant Casanova, j'aime à jaser ; et si tu me faisais faux bond, tu ne serais pas poli ou au moins obligeant.

L'homme se trouve exactement à la condition des brutes lorsqu'il se livre à ces trois penchants sans appeler la raison et le jugement à son aide ; mais, lorsque l'esprit vient mettre ces penchants en équilibre, ces sensations deviennent plaisir et plaisir parfait : sentiment inexplicable qui fait savourer ce qu'on appelle bonheur et que nous sentons sans pouvoir le peindre.

L'homme voluptueux qui raisonne dédaigne la gourmandise, rejette avec mépris la lasciveté et la luxure, et repousse cette brutale vengeance qui procède d'un premier mouvement de colère ; mais il est friand, et ne satisfait son appétit que d'une

manière analogue à sa nature et à ses goûts : il est amoureux, mais il ne jouit de l'objet aimé que quand il est certain de lui faire partager sa jouissance ; ce qui ne peut avoir lieu qu'autant qu'il y a réciprocité dans leur amour : s'il reçoit une offense, il n'en tire vengeance qu'après en avoir de sang froid combiné les moyens les plus propres à lui en faire goûter le plaisir. S'il en est quelquefois plus cruel, il se console parce qu'il a agi avec raisonnement ; et enfin sa vengeance est parfois si noble qu'il se venge en pardonnant. Ces trois opérations sont l'ouvrage de l'âme qui, pour se procurer du plaisir, devient le ministre des passions. Nous souffrons quelquefois la faim pour mieux savourer les substances destinées à la satisfaire ; nous retardons la jouissance amoureuse pour la rendre plus vive, et nous reculons l'instant d'une vengeance pour la rendre plus sûre. Il est cependant vrai aussi que l'on meurt d'une indigestion, que nous nous laissons souvent tromper en amour par des sophismes, et que l'objet que nous voulons exterminer échappe souvent à notre vengeance ; mais rien de parfait, et nous courons volontiers ces risques.

FIN DU TOME DEUXIÈME

Livre-et